FILS DU DIABLE
PAUL FÉVAL
LES NUITS DE PARIS
STÉRES
ŒUVRES
Choisies
LA FORÊT DE RENNES
TRIBUNAL SECRET
FONTAINE AUX PERLES

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesmystresdelo0506fv

LES MYSTÈRES

DE LONDRES

—

TOME I

Société d'imprimerie PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau (Cl.) 50.10.82.

TYRREL ET SUSANNAH

MYSTÈRES DE LONDRES

ŒUVRES CHOISIES DE PAUL FÉVAL

LES MYSTÈRES
DE
LONDRES

NOUVELLE ÉDITION

TOME PREMIER.

PARIS
LEGRAND ET CROUZET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
48 RUE MONSIEUR-LE-PRINCE (PRÈS LE LUXEMBOURG)

LES

MYSTÈRES DE LONDRES

PREMIÈRE PARTIE

LES GENTILSHOMMES DE LA NUIT

I

PAR LE BROUILLARD

Un soir de novembre, un soir de dimanche, le bon capitaine Paddy O'Chrane était attablé devant un gigantesque verre de grog dans le parloir de la taverne de *Crown's Arms*. Comme il y a dans Londres un demi-cent de tavernes qui portent pour enseigne les *Armes de la Couronne*, nous ne croyons pas inutile de spécifier que l'établissement dont nous parlons ouvre ses quatre fenêtres, ornées de rideaux rouges, et sa porte qui surmonte un raide perron de cinq marches, dans Water-Street, au quartier de la Tour. Quant au capitaine Paddy, c'était un Irlandais de six pieds de long sur six pouces de diamètre, vêtu d'un frac bleu à boutons noirs, d'une culotte chamois, bouclant sur des bas de filoselle, et chaussé de larges souliers non cirés.

De l'autre côté du parloir [1] s'asseyait un homme d'une quarantaine d'années, à la physionomie honnête et calme. Il portait un costume

[1] Une taverne (*public-house*) peut avoir plus, mais pas moins de trois pièces; *the parlour* pour les gentlemen; *the bar*, le comptoir, et *the tap*, le cabaret où boivent les gens du peuple.

décent, sans prétentions à l'élégance, mais éloignant toute idée gêne. Ses yeux, immobiles et dilatés, avaient le regard fixe des yeu qui ne voient plus. Il venait parfois à la taverne, où il était connu sous le nom de Tyrrel l'Aveugle. Mistress Burnett, la souveraine de céans, dont le trône était naturellement dans le comptoir, venait à de rares intervalles dire un mot gracieux au capitaine Paddy, qui, très-évidemment, était un habitué de la maison.

Une fille de taverne se tenait debout entre les deux portes.

Cette fille eût gagné une fortune à ne rien faire, au temps où les artistes étaient des princes et payaient leurs modèles au poids de l'or. Elle était admirablement belle. Autour de son front, dont le profil rappelait la courbe idéale du dessin antique, il y avait comme une auréole de robuste et calme dignité. Ses longs cheveux, d'un noir de jais, tombaient en larges boucles sur ses épaules demi-nues. Sa taille, magnifique en ses contours, gardait une grâce latente, mais exquise, parmi sa vigueur hautaine, et ajoutait à la fière perfection de son visage, comme un noble piédestal met en lumière la valeur d'une statue. Le type juif dominait dans ses traits, et sa carnation n'était point celle d'une Anglaise.

Elle se tenait debout. Dédaigneuse du point d'appui que lui offrait le lambris, elle n'inclinait point sa superbe taille, dont les profils immobiles semblaient de marbre. Son œil noir, grand ouvert, restait terne et sans reflets comme l'œil d'une somnambule. Nul mouvement parmi les muscles de son visage. La lumière croisée des lampes venait frapper la mate pâleur de son front et s'y absorbait comme en un cristal dépoli.

C'était sur elle que se fixait sans cesse l'œil sans regard de l'aveugle, qui cependant savourait lentement et à petites gorgées un verre d'eau-de-vie sucrée.

Dans la salle commune une vingtaine d'individus, dont le costume en désordre se rapprochait de celui des *watermen* (marins) de la Tamise, venaient d'arriver ensemble et buvaient, debout, le petit verre de gin pur.

— Susannah ! dit le capitaine Paddy O'Chrane, mélangez-moi, mon cœur, pour six pence de gin avec de l'eau froide, sans sucre. Vous mettrez une idée de citron, Susannah !

La belle fille à qui s'adressait cet ordre ne bougea pas.

— Je veux être damné si elle m'entendra! grommela le capitaine; je vais me voir forcé d'appeler mistress Burnett. Mistress Burnett!

La dame et suzeraine de la taverne des *Armes de la Couronne* entra d'un pas majestueux et discret à la fois. Elle était fort rouge, fort courte, et portait un bonnet dont le fond de dentelle avait bien deux pieds anglais de haut.

— Je veux que Dieu me damne, mistress Burnett, reprit le capitaine, si je n'ai pas commencé par appeler Suky; mais le *Vanguard* tirerait une pièce de quarante-huit à son oreille, le diable m'emporte! mistress Burnett, sans la faire bouger plus qu'une souche.

— Suky! cria mistress Burnett d'une voix stridente.

Un imperceptible tremblement agita la paupière de l'aveugle. La jeune fille ne bougea pas.

— Voyez, de par Dieu! dit le capitaine, je gage un shelling contre six pence, qu'elle ne daignerait pas répondre au lord mayor en personne.

Pendant que le capitaine parlait ainsi, mistress Burnett s'était élancée vers Suzannah, dont elle avait rudement secoué le bras.

— Eh bien! fainéante, eh bien! dit-elle avec colère.

La belle fille recula d'un pas et devint pourpre. Une reine eût envié le geste involontaire avec lequel elle répondit à la brutale attaque de sa maîtresse. Ce fut un mouvement de hauteur si soudaine, de dignité si vraie, que la tavernière demeura, bouche béante, incapable d'articuler un mot de plus. L'aveugle, en ce moment, sourit et se frotta les mains, comme si une joyeuse pensée eût subitement traversé son esprit.

Mais Susannah reprit bien vite son attitude de morne indifférence. L'éclair de ses beaux yeux noirs s'éteignit. Mistress Burnett retrouva son courage.

— Donnez donc du pain à une malheureuse! dit-elle; prenez donc chez vous une mendiante toute nue! Pour vous remercier, elle ruinera votre établissement, mécontentera vos pratiques...

— Mistress Burnett, interrompit de loin le capitaine, du diable si je croyais causer tout ce bruit. Laissez là cette pauvre fille, de par Dieu! et donnez-moi mon grog.

La tavernière obéit, mais, offensée du ton d'insolite brusquerie que prenait avec elle le capitaine, elle voulut s'en venger, et, par un geste commun aux femmes de bas lieu de tous les pays, elle porta son poing fermé jusque sous les narines de Susannah. La belle fille se prit à sourire avec dédain. L'aveugle avala d'une seule gorgée tout le reste de son eau-de-vie sucrée.

— Je ne donnerais pas ma soirée pour cent livres, murmura-t-il.

Cinq heures sonnèrent à la pendule. Les individus qui buvaient dans le *tap* s'agitèrent en murmurant, et l'un d'eux, grand garçon taillé en hercule, avança la tête jusqu'à la porte du parloir. Le capitaine se leva vivement.

— Bien! Turnbull, bien! pitoyable drôle, grommela-t-il en boutonnant militairement son étroit frac bleu. Susannah! Elle ne m'entendra pas, vous verrez... Mistress Burnett, je reviendrai ce soir, ma chère dame, ou le diable m'emporte! Faites préparer mon grog, je vous prie. Vous savez?... du gin pour six pence, madame, mélangé avec de l'eau froide, sans sucre... une idée de citron!

Le capitaine prit sa canne et descendit les degrés de la taverne. Les *watermen* l'avaient précédé. Ils se dirigèrent de compagnie vers Lower-Thames-Street, la seule grande rue qui les séparât de la Tamise. Les matelots allaient par petits groupes de trois ou quatre hommes. Paddy les suivait à une vingtaine de pas de distance. En passant devant la porte de Custom-House [1], où un douanier fumait son cigare de contrebande, Paddy porta la main à son chapeau.

— Un diable de brouillard ! dit-il, monsieur Bittern.

— Un brouillard du diable, monsieur O'Chrane ! répondit le douanier.

Paddy rejoignit ses matelots dans une ruelle déserte qui conduit à la Tamise, au bout de Bototph-Lane. Ils longèrent la ruelle dans le plus profond silence et atteignirent un escalier en mauvais état et hors d'usage à cause de la proximité de Custom-House-Stairs (escalier de la douane). Le capitaine jeta tout autour de lui un regard perçant. Rien de suspect ne se montra, faut-il croire, car il fit un signe, et les

[1] La Douane, dont les derrières donnent sur Lower-Thames-Street.

matelots commencèrent à descendre sans bruit les degrés qui mènent à la rivière.

— Qui porte le manteau ce soir? demanda Paddy.

Deux hommes sortirent des rangs.

— Saunie et Patrick? reprit le capitaine. Veillez bien, mes drôles, et nous autres, embarque!

Saunie et Patrick restèrent en haut des degrés, déplièrent de lourds manteaux de watchmen qu'ils portaient sous le bras, s'en enveloppèrent et se couchèrent immobiles sur le sol. Le reste des matelots et le capitaine Paddy O'Chrane se partagèrent également entre trois bateaux à quille, noirs, effilés, et dont le plat-bord s'élevait très-peu au-dessus de l'eau.

— Borde les avirons! dit à voix basse Paddy, qui commandait le *bateau-amiral*, nage!

Les trois barques quittèrent silencieusement la rive, louvoyant et se frayant passage à grand peine à travers les embarcations de tous genres qui encombrent les deux côtés du canal de la Tamise. Un brouillard dense, presque palpable, et tout imprégné des lourdes vapeurs de la houille, recouvrait le fleuve comme un linceul. C'est à peine si l'on voyait çà et là quelques feux rougis par la réfraction de la brume. Presque toutes les lumières des navires à l'ancre étaient éteintes. Personne sur les alléges, personne sur les embarcations de haut-bord. De loin en loin seulement, un fanal oublié achevait de charbonner sa mèche noirâtre au-dessus d'un gardien engourdi.

C'était un soir de dimanche. Les affaires dormaient.

Les trois bateaux de l'amiral Paddy O'Chrane avaient gagné enfin le canal central et commençaient à remonter le fleuve.

— Joli temps, Tomy, mon garçon, joli temps, ou le diable m'emporte! dit le capitaine en passant sous une arche de New-London-Bridge.

— Joli temps, capitaine! répondit le robuste Tom Turnbull, mais la marée va atteindre son plein.

— Et la brise se lèvera au reflux, ajouta l'un des rameurs, dont l'exubérant embonpoint emplissait presque toute la largeur du bateau; il faut nous presser. La brume ne tiendra pas.

— Pressons-nous, gros Charlie, pressons-nous, dit un petit garçon, jeune drôle fort précoce qui répondait au beau nom de Snail (limaçon).

Aussi bien, nous avons besoin de donner de nos nouvelles à Son Honneur; nos poches sont vides et la vie est durement chère, comme dit maître Bob Lantern...

— Silence, extrait de brigand, mon fils bien-aimé, dit paternellement le capitaine. Moins on parle de Son Honneur et mieux cela vaut. Mais que diable devient ce vil pendard, ce cher garçon de Bob Lantern ?

— Marié, répondit Charlie, dans Saint-Giles avec une créature de six pieds sans semelles. On ne le voit plus guère.

— Ah mais ! s'écria le petit Snail, maître Bob est plus fin que nous. Il travaille pour son compte. Les dimanches au soir, il va dans les églises. Il y a de bons coups à faire dans les églises, savez-vous?

— La paix, graine de pendu, mon enfant chéri ! interrompit encore le capitaine; nous voici sous le pont de Blackfriars, où les policemen croissent en pleine terre. Charlie ! tu vas toucher, gros oison ! scie à babord, scie !

Charlie obéit. Le bateau sortit de l'ombre qui régnait sous l'arche, et les deux rives apparurent de nouveau.

— Oh ! oh ! s'écria Tom Turnbull, trois lumières ! La besogne est au complet, et nous n'aurons pas trop de trois bateaux ce soir.

Les lumières dont parlait Tom se distinguaient parfaitement à travers la brume : l'une d'elles brillait entre le pont et Whitefriars; la seconde se voyait sous Temple-Gardens; la troisième, enfin, était dans Southwark, à gauche des degrés d'Old-Barge-House. Toutes trois lançaient des rayons verts d'une grande intensité; néanmoins, au milieu des feux de toute sorte qui brillaient en plein air ou derrière les fenêtres, ces trois lumières devaient nécessairement passer inaperçues.

— Il faut nous séparer, dit le capitaine. Je me réserve pour ma part ce vieux coquin de Gruff, le meilleur de mes camarades, et son hôtellerie maudite du *Roi George*, que Dieu bénisse ! A toi l'auberge des *Frères Blancs*, Gibby... à toi Southwark et l'hôtel de la *Jarretière*, Mitchell. Et comportez-vous, misérables, comme de jolis chrétiens!

L'un des bateaux, en conséquence de cet ordre, nagea vers Southwark; le second, coupant le courant de la Tamise en sens inverse, gagna la Cité. Celui du capitaine continua à remonter le fleuve.

— Pas de fanal jaune aujourd'hui, dit Turnbull; c'est drôle, en ce temps-ci où les gens du continent arrivent par bandes.

— C'est heureux, ou que je sois pendu, répliqua Paddy; je n'aime pas à voir le fanal jaune. Il me semble toujours entendre le dernier cri du pauvre diable qu'on égorge. Oui... c'est une faiblesse, mais quand je vois le fanal jaune, je change mon gin du soir pour de l'*oldtom* [1] afin de me remonter le cœur. Tu ris, Tomy, coquin sans entrailles. Eh bien ! je te dis moi, que cela me coûte un shelling, et que c'est un objet !

— Un mort de plus, un mort de moins, prononça Turnbull avec indifférence, sur la quantité, cela ne fait rien.

— Rien de rien ! ajouta en riant le petit Snail.

— Et puis, reprit le gros Charlie, il faut que tout le monde vive, capitaine ! Si nos trois hôteliers ne faisaient pas de temps en temps leur métier d'assommeurs, que deviendraient Bishop et Cie, nos bons frères de la Résurrection ?

— Moi, j'aime la lanterne jaune ! conclut le petit Snail.

— Dans un âge si tendre, murmura Paddy, ce cher enfant est déjà le plus venimeux reptile que je connaisse. Attention à toi, Charlie !

Le bateau venait de quitter le milieu du fleuve pour s'engager dans ce dédale d'alléges, de barques pontées, de steamers grands ou petits et de *pleasure-boats* qui encombrent les abords du rivage. Charlie joua fort habilement de l'aviron, Turnbull saisit le gouvernail, et le bateau toucha sans encombre au-dessous de Temple-Gardens. L'endroit où il s'était arrêté formait une sorte de petit havre, protégé par la saillie d'une haute maison construite en partie sur pilotis, en partie sur la terre ferme.

C'est cette maison qui portait le fanal aux rayons verts.

Paddy tâta l'un des énormes poteaux qui soutenaient la voûte, et trouva un fil de fer terminé par un anneau : il sonna. Au bout de quelques instants, un grincement se fit entendre juste au-dessus du bateau. On eût dit la charnière d'une trappe jouant sur ses gonds rouillés.

— *Who's there?* (qui est là?) prononça une voix prudemment contenue.

— *Fellow*, mon brave, *fellow* (camarade), honnête et très-digne Gruff, répondit le capitaine; que Dieu me damne sans pitié si je ne suis pas bien aise de vous offrir le bonsoir ! Comment se porte, je vous prie, votre respectable compagne ?

[1] Gin de qualité supérieure

Paddy fut interrompu par un très-rude soufflet que lui donna un ballot qui se balançait au bout d'une corde dont l'autre extrémité pendait à la voûte.

— Bien, Gruff, triste coquin, gronda-t-il avec humeur. Puisses-tu gilsser toi-même, une belle nuit de brouillard comme celle-ci, par le trou de ta trappe!

Tout en maugréant, il s'effaça vivement, et ses hommes détachèrent le ballot, qu'ils jetèrent au fond de la barque. La corde remonta.

— Ça sent le musc, dit Tom; il y a là une valise de gentleman, pour sûr. Charlie, amarre la soupape avant que la cale soit pleine.

— La soupape joue comme un charme, Momy, mais je n'aimerais pas à prendre un bain ce soir, répondit le gros rameur.

Un second ballot vint se balancer à hauteur d'homme; il eut le même sort que le premier. La corde remonta pour redescendre encore. Cinq ballots furent ainsi jetés dans la barque.

— Bonne nuit! dit alors la voix d'en haut d'un ton bourru. La corde disparut; la trappe se referma.

— Nage, Charlie! commanda le capitaine. Le brouillard a l'air de vouloir se lever... Gruff, vieux vampire, boucher nocturne, misérable tueur, bonne nuit!... Mais voici le bateau de Whitefriars... Ohé!

— Six ballots, capitaine.

— Bien! nagez mes drôles! J'aperçois la barque de cet abject scélérat de Mitchell, notre bon camarade... Ohé!

— Deux petits paquets, capitaine.

— Deux petits paquets! répéta Paddy, en haussant les épaules d'un air mécontent.

Les trois bateaux commencèrent à redescendre le fleuve. La marée était encore pour eux. Ils avançaient rapidement, et ils se retrouvèrent bientôt sous les arches monumentales de London-Bridge. Le brouillard avait diminué d'intensité. On voyait maintenant s'élancer de toutes parts une forêt de mâts sveltes et penchés en arrière, reliés par mille écheveaux de minces cordages; l'eau du fleuve commençait à répercuter vaguement les lointaines clartés du gaz.

— Le jeu se brouille, dit Turnbull. Nous sommes éclairés en plein par les réverbères du pont. On doit nous voir.

— Nage, Charlie, gros marsouin! commanda le capitaine. Encore

un coup d'aviron et nous nous cachons derrière ce trois-mâts de la Compagnie. S'il plaît à Dieu, nous arrivons à bon port; sinon...

Paddy s'interrompit, poussa un gros soupir et continua :

— L'eau doit être froide pour un bain, mes chéris!

La barque quitta le milieu du canal, où les ténèbres se faisaient visibles, pour entrer sous l'ombre du trois-mâts. Charlie cessa de ramer. On était à cent brasses environ des degrés où s'était opéré l'embarquement. Les deux autres bateaux arrivèrent et imitèrent l'exemple du premier : ils s'arrêtèrent.

— Miaule, Snail, méchant matou, dit le capitaine.

A l'instant même un miaulement aigu et merveilleusement modulé partit du fond du bateau. Quelques secondes après, un sourd aboiement se fit entendre du côté du rivage.

— Malédiction! grommela Paddy, nous sommes barrés! Mais après tout, ce diable de Saunie aboie si bien qu'on ne sait jamais si c'est lui ou quelque dogue galeux égaré par les rues. Miaule encore, Snail.

Le cri du chat fut imité une seconde fois. Un second aboiement lui répondit.

— Il n'y a pas à dire non! murmura Turnbull; c'est Saunie. Le police-boat est entre nous et les degrés.

— Brigands de douaniers! ajouta Paddy; comme si nous faisions la contrebande, nous autres! Allons, mes drôles! il nous faut virer de bord et tâcher de prendre terre au-dessus du pont. Heureusement, la brise mollit et le brouillard revient. Nage partout!

Les trois bateaux s'ébranlèrent à la fois, mais, au moment où la barque de Paddy sortait de l'ombre, une masse noire doubla l'avant du trois-mâts de la Compagnie.

— Ho! de la barque! cria une voix impérieuse.

— Vire, Tomy! nage, Charlie! dit tout bas le capitaine.

Le bateau répondit aux efforts combinés des deux matelots et s'élança du côté du rivage, mais un lourd grapin mordit le plat-bord et arrêta instantanément la marche.

— Coupez-moi cela en deux temps, de par l'enfer, mes jolis compagnons! dit le capitaine.

Tomy donna un furieux coup de hache.

— C'est une chaîne! murmura-t-il avec dépit.

Le capitaine enfonça son chapeau et mit sa canne à sa boutonnière.

— Attention ! dit-il. Du diable si j'avais envie de prendre un bain ce soir ! Détale, Charlie, tu pèses sur la soupape. Largue l'amarre, Tomy... et sauve qui peut !

Ce fut un coup de théâtre. Le fond de la barque s'ouvrit soudainement : hommes et ballots tombèrent à l'eau. Le grappin de la police n'amena qu'une coque vide et percée. Les deux autres barques, profitant de la bagarre, avaient gagné le débarcadère, où l'équipage du bateau-amiral arriva presque en même temps qu'eux.

— L'eau est froide, dit le capitaine en mettant le pied sur les degrés ; froide, ou le diable m'emporte !

Il n'avait perdu ni sa canne ni son chapeau. Snail se secoua comme un barbet mouillé, miaula et se fourra sous le manteau de Saunie, — qui aboya. Les autres chargèrent les ballots sur leurs épaules et remontèrent les ruelles sombres du quartier de la Tour, en ayant soin, cette fois, de ne point passer devant la douane.

Quant au bon capitaine Paddy O'Chrane, il s'en alla paisiblement chez lui mettre un autre frac bleu et une culotte chamois de rechange ; après quoi il se rendit à la taverne des *Armes de la couronne*.

Au moment où il entrait dans le parloir, une scène violente avait lieu. Mistress Burnett, folle de colère, levait sa main qui retomba brutalement sur la joue pâle de Susannah.

Tyrrel l'aveugle entendit sans doute le bruit du coup, car il se leva brusquement. Son visage, insignifiant d'ordinaire, exprima soudain une curiosité surexcitée jusqu'à la passion.

— Est-ce une virago ? pensa-t-il tout haut ; est-ce une femme forte ?

Susannah avait éprouvé une secousse terrible. Ses traits livides se contractèrent. Un feu sombre brûla au fond de son œil. Sa robuste nature se révoltant d'instinct contre l'outrage, on put croire qu'elle allait bondir en avant et frapper ; son corps souple et musculeux se ramassa soudainement comme le torse généreux d'une panthère qui va s'élancer sur sa proie.

— Eh ! eh ! se dit le capitaine, je parie un shelling contre six pence que ma digne amie va recevoir son compte !

Mistress Burnett eut la même pensée, car le carmin foncé de sa joue

disparut : elle trembla. Mais la belle fille, comprimant sa fougueuse colère, croisa ses bras sur sa poitrine avec mépris.

L'aveugle laissa échapper un sourire de soulagement.

Susannah, sans dire un mot, traversa le comptoir à pas lents et descendit les degrés de la taverne. Tyrrel jeta une couronne sur la table, oublia de demander sa monnaie, et sortit en tâtonnant.

— Allons! dit le bon Paddy, ma digne amie l'a échappé belle! Quant à Suky, grâce à ce diable de Tyrrel, elle aura du moins où coucher ce soir... pourvu qu'il ne se casse pas le cou.

Tyrrel, en arrivant au bas du perron, entendit un pas léger dans la direction de Thames-Street. Il se mit en marche aussitôt. Le pas de Susannah était ferme et frappait le sol à intervalles réguliers. Elle ne se hâtait point. A la lueur douteuse des reverbères, la beauté de ses formes atteignait une perfection presque fantastique. Tyrrel la suivait sans hésiter, comme si un instinct mystérieux eût éclairé sa nuit profonde. Il ne tâtonnait plus.

En sortant de Lower-Thames-Street, Susannah prit le même chemin que nos matelots , et entra dans le lane étroit qui mène au fleuve. Tyrrel s'élança et la rejoignit.

— Où allez-vous, ma fille ? demanda-t-il avec sollicitude.

— A la Tamise! répondit Susannah sans s'arrêter et sans presser le pas.

C'était le premier mot que Tyrrel l'entendit prononcer. Sa voix, douce et grave, participait de l'expression de son visage. Elle était belle, mais elle était morne.

— A la Tamise! répéta Tyrrel. Songeriez-vous donc à mourir?

— Oui, répondit Susannah.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai ni espoir pour l'avenir, ni asile pour le présent.

— Je vous donnerai un asile, Susannah, et je vous rendrai l'espoir.

Susannah ne s'arrêta pas.

— Bien souvent des gens sont venus vers moi pour me parler ainsi, dit-elle; ils voulaient m'acheter. J'aime un homme; je ne puis pas me vendre.

Tyrrel recula, étonné.

— Seulement à cause de cela ? demanda-t-il.

— Oui, répondit la belle fille avec fatigue.

Elle allait faire les quelques pas qui la séparaient encore de la Tamise. Tyrrel lui saisit le bras et lui dit avec une singulière émotion de curiosité :

— Vous n'auriez donc pas honte de vous vendre, Susannah ?

— Honte ?... répéta-t-elle ; non.

— Que vous a donc appris votre mère ? s'écria Tyrrel stupéfait.

— Rien. Je suis l'enfant d'une femme qui déserta mon berceau, et d'un juif qu'on a pendu à Newgate, parce qu'il avait volé.

Susannah prononça ces mots d'un ton simple et sans effort. L'émotion de Tyrrel redoublait.

— Vous ignorez donc tout ? reprit-il.

— Non, répondit-elle ; je sais vivre.

Puis s'animant soudain, elle ajouta d'une voix vibrante :

— Mon père était bien riche avant d'être pendu ! J'ai appris à me parer, à chanter, à danser, à parler les langues du continent...

— Vrai, Susannah ; dis-tu vrai ? interrompit Tyrrel.

— Je vais mourir, répliqua froidement la jeune fille.

La lueur égarée de quelque lampe allumée dans une maison voisine vint éclairer vaguement le visage des deux acteurs de cette scène. Les traits exquis de Susannah avaient repris leur morne immobilité ; l'œil de Tyrrel, au contraire, brillait d'un éclat étrange.

— Et si on te rendait la vie que tu menais chez ton père, enfant ? demanda-t-il.

— Ma vie ! ma vie ! murmura la belle fille ; ma vie d'autrefois !

— Je te la rendrai, te dis-je.

Elle sembla hésiter un instant, puis, se dégageant par un brusque mouvement, elle franchit la distance qui la séparait du fleuve en disant :

— Il y en a tant déjà qui m'ont parlé ainsi ! Non ! mon cœur et mon corps, tout cela est à lui !

— Mais je ne te demande ni ton cœur, ni ton corps, enfant ! s'écria Tyrrel ; je suis aveugle !

Ces paroles arrivèrent aux oreilles de Susannah au moment où elle se balançait déjà, en équilibre, au-dessus de l'eau. Elle se rejeta en arrière.

— Ni mon cœur, ni mon corps !... répéta-t-elle ; aveugle !... Alors que voulez-vous ?

— Je veux ta volonté.

Susannah pencha sa belle tête sur son sein.

— Un jour, murmura-t-elle, je suis tombée, mourant de fatigue et de faim, sur le seuil de cette femme qui vient de me frapper. En échange de ma liberté, elle me donna du pain, rien que du pain ! Je puis bien être encore servante. Que faut-il faire ?

Tyrrel sortit de sa poche une bourse bien garnie qu'il mit dans la main de Susannah.

— Attendre, dit-il. Ecoutez bien ceci : Je vous achète, non pas pour moi qui suis faible, mais pour une association qui est terrible et forte. Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même et sais ce que vous pouvez. Silence sur notre rencontre ! Fidélité, obéissance passive, voilà vos devoirs. Ce soir, retirez-vous où vous voudrez. Demain, à midi, frappez à la porte indiquée sur cette adresse (il lui remit une carte) ; la porte s'ouvrira, vous entrerez et vous ordonnerez, — car cette maison sera la vôtre. Adieu ! Susannah Vous me reverrez !

II

UNE QUÊTE A TEMPLE-CHURCH

A l'heure où le capitaine Paddy O'Chrane échappait par un plongeon à la poursuite du police-boat ; Stephen Mac-Nab, écossais de naissance, médecin de profession et âgé de vingt-quatre ans moins deux mois, prit ses cousines sous le bras pour les conduire à l'église du Temple. Les cousines de Stephen Mac-Nab allaient ainsi tous les premiers dimanches du mois à Temple-Church pour entendre le sermon du révérend John Butler et chanter des psaumes. L'ainée avait nom Clary, la cadette Anna. Leur père, l'un des juges de paix du comté de Dumfries, demeurait au château de Crewe, près de Lochmaben, et s'appelait Angus Mac-Farlane.

Clary et Anna étaient les deux plus jolies petites misses qu'on pût voir. Deux filles de l'Ecosse méridionale, à la tournure gracieuse et dégagée, au sourire fin, à l'œil civilisé. Clary avait le regard plus fier, le front plus hautain, le sourire plus mélancolique. Anna, au contraire, timide et rieuse à la fois, avait gardé, jeune fille, sa physionomie d'enfant : elle ne voyait que joie et bonheur dans le lointain de sa vie à venir; aucune pensée de tristesse n'avait plissé jamais son front insoucieux; son grand œil noir, qui riait et chatoyait sous les longs cils châtains de sa paupière, ne connaissait de larmes que celles qui coulent sans amertume et se sèchent sur la joue sans laisser de trace à l'âme.

Toutes deux avaient été élevées dans les idées enthousiastes de la dévotion écossaise. Prier était leur occupation principale, et les choses de la religion remplissaient leur vie. La mère de Stephen Mac-Nab, leur tante, chez qui elles demeuraient, était comme elles Écossaise et pieuse comme elles. Sa maison n'était fréquentée que par quelques bonnes dames charitables, mais peu divertissantes, et le révérend John Butler, qui s'était pris pour les deux sœurs d'une affection paternelle.

Quant à Stephen, c'était un brave jeune homme qui, après avoir étudié cinq ans la médecine, pensait connaître à fond la vie. Il aimait beaucoup ses deux cousines, savoir : Clary d'amour ou quelque chose d'approchant, et Anna d'amitié; mais ces deux sentiments ne différaient point assez en lui pour qu'il pût s'en rendre compte d'une façon arrêtée. En les définissant, nous anticipons sur leur développement, et si vous eussiez interrogé Stephen, il n'eût certes point pu vous en dire aussi long.

Ce dimanche dont nous parlons, mistress Mac-Nab se trouvant souffrante, Stephen fut chargé de l'office de chaperon. Il descendit gaillardement le trottoir de Cheapside, et se sentit tout fier d'avoir au bras de si charmantes compagnes. Clary et Anna s'appuyaient de chaque côté sur son bras. Clary était silencieuse et pensive, souriant parfois, machinalement ou par complaisance, aux plaisanteries de son cousin. Anna écoutait de toutes ses oreilles, et ne se souvenait point d'avoir jamais rencontré un homme qui eût autant d'esprit que Stephen.

A mesure qu'on approchait de l'église, ce dernier perdait un peu de sa gaieté. Cinq années d'université avaient sensiblement émoussé l'ardeur de dévotion qu'il avait, lui aussi, apportée d'Écosse.

— Mes chères cousines, dit-il tout à coup en quittant Fleet-Street pour entrer dans Inner-Temple, je suis un détestable étourdi !

— Pourquoi cela ? demanda Anna.

Clary n'avait pas entendu.

— Parce que j'ai oublié de visiter *l'un* de mes malades.

Stephen prononça ces mots avec une certaine emphase. Ce malade était son premier client.

— Vous le verrez demain, dit Anna.

— Demain ? Il sera peut-être trop tard !

Clary regarda Stephen en souriant.

Ils arrivaient au perron de l'église. Anna quitta d'un air boudeur le bras de son cousin, et entra; Clary la suivit : Stephen resta sous la porte et se prit à réfléchir.

— Clary a de singulières distractions, pensa-t-il ; et je trouve qu'elle fait fort aisément le sacrifice de ma haute protection... si j'entrais?

Dût le lecteur prendre une opinion très-défavorable de Stephen Mac-Nab, qui remplira dans ce récit un rôle recommandable, nous sommes forcés d'avouer qu'il n'avait aucune espèce de visite à faire. Il avait projeté une bonne causerie au coin du feu, chez quelque ami du voisinage, mais la distraction de Clary lui donna à penser. Il franchit le seuil à son tour, et, se glissant derrière les piliers du chœur, il prit place à un endroit où, sans être vu, il pouvait espionner à son aise les deux sœurs. Il y avait eu des paroles prononcées touchant un mariage entre Stephen Mac-Nab et l'une de ses cousines, à son choix ; Stephen avait donc un peu le droit de se poser en observateur.

A cette heure, il n'y avait plus guère dans l'église que le petit troupeau du révérend John Butler, composé en presque totalité de femmes. Cette petite congrégation vaquait au service du soir dans le chœur, car Temple-Church, l'un des plus vieux débris de l'architecture gothique qui soit à Londres, conserve l'apparence et les distributions d'une église catholique.

Stephen ne vit rien d'abord. Les deux jeunes filles, à genoux au milieu d'un décuple rang de femmes, étaient absorbées par la prière.

Le révérend John Butler, debout dans la petite chaire qui se colle à l'une des parois de l'abside, récitait un psaume que l'assistance répétait en chœur. Quand le prêtre se tut, il se fit un long silence, pendant lequel chacun se recueillit et continua mentalement l'oraison. Puis tout le monde se leva.

Alors seulement Stephen put découvrir le visage des deux sœurs. Anna, avant de s'asseoir pour écouter la lecture, adressa dans la foule un ou deux sourires bienveillants à ses compagnes. Clary n'imita point son exemple, mais elle tourna vers le pilier auquel s'adossait Stephen un regard indifférent et distrait. Au même instant, elle tressaillit vivement; sa tête se pencha; une pâleur subite chassa les fraiches couleurs de sa joue.

— Maladroit que je suis! se dit Stephen; elle m'a reconnu.

Et par un mouvement instinctif, il se cacha derrière le pilier. Au bout de quelques secondes, il allongea de nouveau la tête avec précaution.

Clary avait gardé la même position. Bien que le ministre eût prononcé les premières paroles du sermon, elle ne s'était point assise. Une force mystérieuse semblait immobiliser chacun de ses membres, et son regard perçant et plein de feu ne se détachait pas du pilier.

— Voilà qui est étrange pensa Stephen; je ne l'avais jamais vue regarder ainsi.

Puis, quand il eut répété par deux fois le même manége, il se fit cette question, qu'un autre se fût faite peut-être dès la première épreuve :

— Est-ce bien moi qu'elle regarde?

Pour s'en assurer, il fit rapidement le tour du pilier, et se trouva en face d'un homme, appuyé, comme lui-même l'était tout à l'heure, Cet homme avait les yeux fermés; un vague sourire s'épanouissait sur sa lèvre.

Stephen tressaillit et pâlit à son tour. Il jeta un rapide regard vers Clary, mais celle-ci avait maintenant le dos tourné; elle venait de s'asseoir. Ce fut Anna qui répondit à son regard par un coup d'œil reconnaissant, qui voulait dire :

— A la bonne heure! vous n'avez pas été longtemps dans votre course.

Alors Stephen ressentit une angoisse profonde, la première peut-être qu'il eût jamais éprouvée. Sa conscience s'ouvrit et lui montra un nom écrit en lisibles caractères. Clary, qu'il avait jusqu'alors aimée à ses heures, pour ainsi dire, et quand il n'avait rien de mieux à faire, Clary lui apparut comme le but de sa vie. Plus d'hésitation ; pas même une pensée pour Anna. Il aimait Clary ; il ne se souvenait plus de ce temps lointain, qui était la minute précédente, et dont un abîme le séparait, de ce temps, disons-nous, où il méconnaissait sa passion. Son front brûlait ; son cœur battait par violents soubresauts dans sa poitrine ; ses yeux se troublaient et voulaient pleurer...

Or, pourquoi cette brusque révélation ? C'est que tout désir sommeille en face d'un but qu'on peut toucher en étendant la main ; c'est que pour sentir le prix d'un trésor il faut avoir frayeur de le perdre ; c'est que Stephen venait de se dire : Ce n'était pas moi qu'elle regardait !

Il resta quelques minutes anéanti sous ce coup de massue. Son naturel ferme et positif fit effort pour prendre le dessus et n'y put réussir. Il releva son œil plein de haine sur l'homme qu'il croyait son rival, et lui déclara, au fond du cœur, une guerre à mort.

Celui-ci n'avait garde de s'en douter. Ses yeux restaient fermés ; sa bouche gardait son sourire.

Stephen fut violemment tenté de lui toucher le bras et de l'entraîner au dehors pour le provoquer et en finir d'un seul coup, mais il y avait en lui de l'Écossais. Il était de ces gens avisés et logiques dans leurs rancunes, qui se battent volontiers pour un regard de travers, mais qui pensent que, pour réparer un tort grave, le duel est un expédient insuffisant et souvent désisoire. Il se faisait cet argument digne d'un licencié d'Oxford : X... me blesse dans mes intérêts les plus chers ; je le provoque ; il me tue : suis-je vengé ?

Ici le raisonnement acquérait une force nouvelle. L'individu adossé au pilier, et qui était, pour le moment, l'X du problème, semblait un modèle de souplesse et de vigueur musculaires. Cétait un homme d'une trentaine d'années, au moins en apparence, d'une taille haute, élégante et de modèle aristocratique. Sa mise, d'une simplicité parfaite, mais d'un goût merveilleux, ressemblait à la mise des esclaves de la mode comme un tableau de maître peut ressembler à la

pâle copie. Quant à son visage, il offrait un remarquable type de beauté : son front haut, large et sans ride, mais traversé de haut en bas par une légère cicatrice presque imperceptible quand sa physionomie était au repos, s'encadrait d'une magnifique chevelure noire. On ne pouvait voir ses yeux ; mais sous sa paupière baissée, on devinait leur puissance. Sa bouche, entr'ouverte maintenant par le sourire, était surmontée d'une fine moustache noire, à l'espagnole, et laissait voir une rangée de dents blanches, qui eussent fait honneur à la bouche d'une jolie femme. Cet ensemble de traits un peu trop délicats peut-être était relevé par deux sourcils tranchants et hardiment dessinés qui lui prêtaient un aspect de fermeté et de hauteur. Adossé au pilier, dans une attitude nonchalante, il avait l'air de dormir et de suivre en dormant un rêve joyeux.

Stephen le contempla longtemps avec dépit. Le jeune médecin se savait joli garçon, mais il ne lui vint pas même à l'idée qu'on pût établir un parallèle entre lui et ce superbe étranger. Sa jalousie le lui montrait plus parfait encore qu'il ne l'était réellement. Pour lui, ce nonchalant dormeur prenait des proportions fatales, et Stephen ne pouvait pas même lui reprocher la légère cicatrice qui coupait son front; il ne la voyait pas, bien que cette partie de l'église resplendît d'une très-vive lumière. Il fallait, en effet, pour que cette cicatrice apparût, blanche et tranchée, que le front se rougit sous l'effort d'une passion soudainement excitée. Or, en ce moment, le front du rêveur était pâle et uni comme celui d'un enfant.

Stephen était jaloux. Il s'éloigna du beau rêveur pour observer plus commodément la conduite de Clary dans le mouvement qui allait avoir lieu parmi les congréganistes. A peine était-il à son nouveau poste, que l'assistance se leva en masse : l'âme de Stephen passa dans ses yeux.

En se levant, Clary jeta un second regard vers le fameux pilier. Cette fois encore le regard fut long, perçant et plein de feu. Stephen eût donné six mois de sa vie pour une œillade semblable. Il voulut voir comment y répondait le rêveur. Chose étrange ! le rêveur rêvait toujours ; il n'avait point ouvert les yeux ; il n'était pour rien dans tout cela. Stephen se sentit profondément humilié.

— Il ne la voit seulement pas ! murmura-t-il en frémissant de

rage ; c'est elle qui aime et non pas lui ! cet homme m'a vaincu sans le savoir !

Cependant un soupir souleva la poitrine de Clary, qui se retourna à regret vers l'autel. Le ministre entonna un psaume, et un chœur de voix fraiches et pures étouffa bientôt sa voix chevrotante. Le rêveur dressa voluptueusement l'oreille. Son sourire s'épanouit davantage, toute sa physionomie exprima un vague ravissement, Stephen le contemplait avec surprise. A mesure que le psaume avançait, la pose de l'inconnu devenait plus molle et plus sensuelle ; il semblait en proie à une ravissante extase.

— Pour nos malades ! dit en ce moment une voix douce derrière Stephen.

Il se retourna et reconnut Anna, qui tenait la bourse de quêteuse, suivant la mode qui commence à revenir dans certaines congrégations protestantes. Stephen, dans sa détresse, se crut en droit d'agir comme un fou : il fouilla la poche de son gilet, et, pris d'un accès de prodigalité inqualifiable, il jeta bruyamment, l'une après l'autre, quatre demi-couronnes dans la bourse. Anna le remercia par un gracieux sourire.

Après cet acte romanesque de générosité, Stephen pensa :

— En cela, du moins, je te surpasserai, haïssable inconnu !

— Pour nos malades ! dit encore Anna en s'arrêtant devant le rêveur.

Celui-ci tressaillit et ouvrit à demi les yeux. A la vue d'Anna, il recula d'un pas en portant la main à son front, comme on fait quand on se croit le jouet d'une illusion ; puis il demeura immobile, couvant la jeune fille du regard. Anna, honteuse et rougissant, voulut s'éloigner ; mais le rêveur la retint d'un geste plein de grâce, et, sortant de sa poche un riche portefeuille, il prit une bank-note de dix livres qu'il déposa dans la bourse en s'inclinant profondément. Stephen serra convulsivement les poings et se mordit la lèvre jusqu'au sang.

— Dix livres ! et moi dix shellings ! grommela-t-il.

L'inconnu suivit quelque temps Anna du regard, tandis qu'elle continuait de quêter. Quand elle se fut perdue dans la foule, il redressa tout à coup sa riche taille, et jeta un coup d'œil autour de lui.

Ce coup d'œil tomba indifférent et distrait sur Stephen, qui tressaillit, se demandant :

— Où donc ai-je vu cette figure-là ?

Ce fut en vain qu'il fouilla ses souvenirs ; il dut bientôt reconnaître, qu'une vague ressemblance l'induisait sans doute en erreur.

Il faisait nuit déjà depuis longtemps. La partie du temple où se tenaient les congréganistes était brillamment éclairée, tandis que la nef et les bas-côtés disparaissaient plongés dans une complète obscurité. Le bel inconnu, interrompu dans son rêve, quitta le pilier où il s'appuyait naguère et se dirigea lentement vers l'un des bas-côtés. En même temps que lui s'ébranla un homme mal vêtu et de mine patibulaire, qui avait ouvert de grands yeux à la vue du billet de banque donné à la quêteuse. Cet homme, au lieu de suivre notre rêveur, prit le bas-côté opposé, de telle sorte que, dans leur promenade circulaire, tous deux devaient se rencontrer au centre de la nef, c'est-à-dire à l'endroit le plus obscur et le plus désert.

Stephen avait vu cela, et une soudaine pensée traversa son esprit. Il était à Londres depuis assez longtemps pour savoir que le commun des malfaiteurs s'y fait un jeu du sacrilége. Il crut deviner qu'un crime allait être tenté. Cédant aussitôt à un sentiment d'honneur, il quitta sa place et s'enfonça sous l'ombre de la voûte, résolu à prêter, s'il en était besoin, un loyal secours à l'inconnu.

Celui-ci marchait à pas lents, comme s'il eût cherché, en connaisseur, le point précisément le plus favorable pour entendre, voilée et perdue dans le lointain, la sainte musique des psaumes. Parfois, il levait la tête et admirait les mystérieuses guirlandes formées par les nervures de la voûte, auxquelles arrivaient de pâles reflets des lumières de l'abside, tandis que la voûte elle-même restait plongée dans l'obscurité. Il admirait la confuse forêt des piliers éclairés sur une seule de leurs arêtes, et qui ressemblaient ainsi à une étroite bande de lumière jaillissant du sol et touchant la charpente. A chaque pas, c'était un nouvel aspect toujours plus saisissant et plus étrange. Notre rêveur n'avait fait que changer son rêve.

Stephen le suivit longtemps, mais la nef était plongée dans une obscurité si profonde, qu'à dix pas les objets disparaissaient complétement. Dans un de ces capricieux détours auxquels se livrait notre

rêveur, Stephen le perdit tout à coup, et, quoi qu'il fît, il ne put le découvrir de nouveau. Alors Stephen s'élança vers l'autre bas-côté pour arrêter le misérable auquel il supposait des projets sacriléges. L'homme mal vêtu fut introuvable.

La musique des psaumes continuait de monter, harmonieuse et sainte, vers la voûte.

Notre beau rêveur, cependant, ignorant le danger peut-être imaginaire et la sollicitude dont il était l'objet, poursuivait sa promenade enchantée. Il était arrivé à cet endroit de la nef que recouvrent d'épaisses nattes de jonc. C'étaient ces nattes qui, étouffant le bruit de ses pas, avaient fait perdre sa trace à Stephen. A cet endroit, les notes du chant religieux, brisées par la double barrière des piliers de l'abside et des colonnes du maitre-autel, lui arrivaient mourantes et tout imprégnées d'une mélancolique harmonie. L'abside resplendissait en face de lui ; le crucifix de marbre blanc semblait rayonner une lueur divine. Notre inconnu donnait son cœur sans réserve aucune à toute cette poésie. Il appelait les souvenirs des jours de sa jeunesse chrétienne. Il se reposait des fatigues d'une vie bien agitée peut-être, peut-être bien coupable, dans un extatique bonheur. Car notre inconnu était ainsi fait : homme de volupté, il pouvait se faire chrétien une heure, afin de savourer les émotions sans rivales d'un vague et délicieux mysticisme. Il pouvait être bienfaisant parfois pour jouir du bonheur que donne la bienfaisance. C'était un homme tout de sensations, qui savait extraire une jouissance de chaque chose et de chaque événement ; un homme capable à la fois du bien et du mal : généreux par caractère, franchement enthousiaste par nature, mais égoïste par occasion, froid par calcul, et d'humeur à vendre l'univers pour un quart d'heure de plaisir.

Et l'énergie que d'autres dépensent pour se rapprocher d'un but constant, unique et dès longtemps convoité, il la prodiguait, lui, pour effleurer une jouissance éphémère, pour se passer une fantaisie, pour satisfaire un caprice ; le caprice satisfait cédait sa place à un nouveau désir, et alors c'étaient d'autres efforts, toujours couronnés de succès, parce qu'ils étaient puissants.

Ce jour-là, il avait caprice de rêverie, et s'en donnait à cœur joie. La poésie débordait autour de lui : il savourait la poésie.

Les congréganistes avaient entonné leur dernier psaume. Notre rêveur, sentant qu'on allait éloigner la coupe de ses lèvres, voulait n'y point laisser une goutte : il s'étendit sur un banc pour regarder et écouter mieux.

En s'asseyant, il crut entendre un léger bruit derrière lui ; bien peu de chose suffit pour faire vibrer sur son axe de brume cette girouette qu'on nomme la rêverie. Insensiblement, et sans qu'il s'en doutât, d'autres idées envahirent le cerveau de notre inconnu. L'immense nef, ténébreuse et solitaire, s'offrit à lui tout à coup sous un aspect lugubre. Les derniers bruits de la musique sacrée lui semblèrent propres à étouffer un râle d'agonie. L'ombre pouvait cacher des malfaiteurs, et pendant qu'on priait Dieu là-bas, au milieu des lampes et des cierges allumés, Satan veillait peut-être dans la nuit, et guidait en riant les pas cauteleux d'un assassin.

Il donnait son esprit à ces nouvelles pensées, lorsqu'un autre bruit, léger encore, mais plus voisin, vint frapper son oreille. C'était comme le frôlement d'un corps contre la natte. L'inconnu demeura immobile ; mais le rêve s'envola, et son esprit, rendu subitement au domaine de la réalité, examina froidement sa situation. Par un mouvement lent, continu, imperceptible, il tourna la tête, et vit une masse noirâtre s'avancer vers lui en rampant.

— Ce drôle m'a volé mon idée, pensa-t-il ; il veut m'assassiner.

Il ne bougea point encore, et attendit ; au bout de quelques secondes, l'individu qui rampait ainsi, et qui était l'homme mal vêtu, se releva brusquement et fit un bond en avant ; mais son couteau, supérieurement dirigé pourtant, ne frappa que le dossier d'un banc. L'inconnu s'était prestement effacé. Quand l'assassin voulut se redresser, il sentit son poignet serré comme par un étau.

— Ouf ! fit-il en laissant échapper un douloureux gémissement ; je croyais qu'il n'y avait au monde qu'un poignet comme celui-là !

Il approcha son visage de celui de l'inconnu. Leurs yeux étaient habitués à l'obscurité ; ils se reconnurent en même temps.

— Bob-Lantern ! murmura notre beau rêveur.

— Grâce ! Votre Honneur ! s'écria l'assassin en tombant à genoux. Je ne vous avais pas reconnu !

Son Honneur lâcha le bras de Bob-Lantern. Ce dernier joignit aussitôt les mains en suppliant.

— Mon bon maître, dit-il, mon bon monsieur Edward, j'avais faim, et la vie est durement chère à Londres... si c'était comme là-bas, en Écosse...

— Silence ! dit impérieusement M. Edward ; venez demain, on vous payera ; mais, plus de mauvais coup comme cela, maître Bob ! sinon !...

M. Edward s'achemina vers l'arrière-chœur. Bob le suivit, les mains dans ses poches, de l'air d'un chien que vient de corriger son maître.

De guerre lasse, Stephen avait regagné l'abside où la congrégation se préparait au départ. Ce fut avec une inexprimable surprise qu'il vit l'inconnu revenir, escorté par l'homme mal vêtu. Le danger passé, toutes ses idées de dépit et de haine reprirent le dessus, et il se repentit presque de ses inquiétudes. M. Edward ne méritait plus en ce moment qu'on lui appliquât cette épithète de rêveur que nous lui avons si souvent donnée. Il marchait le front haut et la taille cambrée, comme un homme dégagé de toute préoccupation. Il s'arrêta un moment devant les congréganistes, et, jetant le gant avec lequel il avait touché Bob-Lantern, il entreprit la longue et difficile opération de faire entrer ses doigts dans un autre. Bob ramassa le gant et le mit dans sa poche.

Tout en mettant son gant, M. Edward avisa la charmante quêteuse qui lui était apparue au sortir de son rêve, mais il n'aperçut point Clary, dont le regard ne le quittait pas un instant. Stephen, lui, par contre, ne voyait que Clary, et la jalousie lui faisait bouillir le sang.

Avant de partir, M. Edward mit le binocle à l'œil.

— Elle est décidément ravissante, murmura-t-il, en faisant signe à Bob de s'approcher.

Quand Bob fut à portée, il se pencha à son oreille et dit :

— Tu vois bien cette jolie enfant, là-bas, près de la chaire ?

— La quêteuse ?

— Précisément. Tu vas la suivre, et demain tu m'en diras des nouvelles.

Bob-Lantern fit un signe affirmatif, et M. Edward, ayant achevé de mettre son gant, effectua sa retraite. Il passa tout près de Stephen,

mais il ne prit pas garde au haineux regard que lui jeta le jeune médecin. Clary le suivit des yeux jusqu'à la porte. A peine était-il parti que Stephen s'élança vers Bob-Lantern.

— Le nom de cet homme? dit-il.

— Quel homme? demanda Bob au lieu de répondre.

— L'homme qui vient de vous parler.

— Je n'en sais rien.

Stephen plongea ses doigts dans sa poche et en retira un souverain, qu'il fit glisser dans la main de Bob-Lantern.

— C'est différent, dit ce dernier, qui mit la pièce d'or en lieu sûr; vous voulez savoir son nom?

— Oui; dépêche!

— Je n'en sais rien.

Puis, exécutant cette manière de révérence qui est, par tout pays, le mode de remercîment des gueux, il ajouta :

— Que Dieu vous bénisse! mon jeune gentleman.

Et il disparut.

III

L'AVÉNEMENT D'UN LION.

Ce même soir, il y avait bal à Trevor-House. Lord James, comte Trevor, grand seigneur de naissance et de fortune, avait joué un fort brillant rôle politique quelques années auparavant. Depuis l'avénement du ministère whig, il s'abstenait, et ses salons étaient le rendez-vous des notabilités du parti tory. Il était veuf et vivait avec sa sœur, lady Campbell, laquelle s'était bénévolement chargée de l'éducation de miss Mary Trevor, fille unique du comte.

Lady Campbell avait été charmante en 1820. En 183., époque où se passe notre histoire, elle avait perdu une notable portion de sa beauté, mais non point le désir de plaire. Femme d'esprit et d'excellent goût, elle avait jeté bas de bonne foi toute prétention extérieure à la jeunesse. Si bien que, à l'encontre du reproche qu'on fait d'or-

dinaire aux femmes de son âge, on était tenté de formuler contre elle cette invraisemblable accusation : Lady Campbell se vieillit !

Lady Campbell était donc, dans le monde où elle vivait, une femme à part ; elle trônait au milieu d'un cercle choisi, dont elle était la reine et l'oracle. Ses cavaliers servants étaient la fleur des jeunes gens à la mode. Quoi qu'elle pût faire, on ne la respectait point, on l'aimait.

C'était un glorieux résultat, mais il y avait près d'elle un aimant dont nous ne devons point mettre en oubli le pouvoir. Miss Mary Trevor avait dix-huit ans ; elle était belle de cette beauté suave, mais frêle et comme effacée, dont le type se trouve reproduit souvent dans les toiles de notre Reynolds. Sa taille était haute et se courbait légèrement en avant, pour être trop élancée. Une blancheur diaphane formait le fond de son teint, qui s'animait parfois d'une légère nuance rose, mais n'atteignait jamais ce coloris, brillant symptôme de vigueur et de santé, qui s'appelle *la fraicheur*. La transparence de son teint se remarquait surtout autour des yeux, où elle prenait un pâle reflet d'azur, au milieu du front et sur les tempes, où elle laissait voir un écheveau délié de petites veines bleues. Ses cheveux blonds, d'une finesse extrême, tombaient en légères boucles le long de sa joue. Ses yeux, d'un bleu tendre, se fermaient fréquemment à demi et semblaient alors nager dans un milieu humide et scintillant. Son sourire était celui d'un enfant, mais quand elle devenait sérieuse, une ride, tremblante et ténue, touchait de chaque côté le bout de ses lèvres et donnait à sa bouche une expression de dédain.

Miss Mary était ainsi par nature ; l'éducation lui avait donné d'autres charmes. Elle savait parler et se taire ; chacun de ses mouvements dévoilait une grâce inaperçue ; quoi qu'elle fit, elle faisait bien et à propos. Timide autant qu'il faut et ignorant d'ailleurs ce que les femmes n'ont pas besoin de savoir, elle avait appris à paraître douter d'elle-même, ce qui est la modestie des gens orgueilleux ; elle avait appris aussi à ne jamais douter de la valeur d'autrui, à ne point mentir, sauf dans les cas d'urgence, et à prolonger son sourire longtemps après qu'est oublié le mot qui l'a fait naître.

Miss Mary était l'ouvrage de lady Campbell. Faible d'esprit comme de corps, elle avait été dans les mains de son habile tante une argile molle et douce à modeler. Lady Campbell était avec raison fière de

son œuvre et jalouse outre mesure du despotique pouvoir qu'elle exerçait sur sa nièce.

Miss Mary était fille unique. Son père avait trente mille livres sterling ou sept cent cinquante mille francs de revenu, au dire du plus grand nombre, mais quelques-uns affirmaient que le chiffre réel de ses rentes allait beaucoup au delà.

On doit penser que l'héritière de cette fortune, qui, pauvre, aurait pu être aimée pour elle-même, ne manquait point d'adorateurs. Deux ans auparavant, en effet, à l'époque de sa première entrée dans le monde, elle avait été entourée tout d'abord d'une innombrable cour. A l'apparition d'un astre nouveau, chacun, si humble qu'il soit, se sent venir espoir : on a vu l'amour faire tant de miracles ! Mais à mesure que l'astre s'élève sur l'horizon, le cercle s'éclaircit. Les humbles se rendent justice, à moins qu'ils ne préfèrent jaunir de tendresse à distance ; il ne reste plus que les forts. Puis, entre les forts, la lutte s'établit. Ce serait un beau spectacle, s'il n'était commun et visible gratis dans tout salon où se trouve une héritière.

La lutte entre les forts a un résultat : la jeune fille choisit, ou sa famille pour elle. Alors les rangs se resserrent de nouveau ; les ambitions vaincues se taisent ; les humbles et les forts redeviennent égaux ; tous ont part aux rayons de l'astre, car l'astre, pour être désormais la propriété d'un seul, entre de droit dans le domaine de tous.

L'existence mondaine de miss Mary avait régulièrement suivi ces phrases diverses. Le fort entre les forts avait été un jeune homme de fortune modeste, mais d'origine princière, fils cadet de feu le lord comte de Fife, et qui portait le nom de Frank Perceval. Miss Mary, ou plutôt lady Campbell, le distingua, et tout le monde crut la bataille finie ; mais tout à coup survint un nouveau champion qui rétablit la lutte et la mena rondement.

Aussi, faut-il le dire, ce champion n'était rien moins que Rio-Santo en personne.

Le marquis de Rio-Santo ! l'éblouissant, l'incomparable marquis ! Londres et Paris se souviennent de ses équipages. L'Europe entière admira ses magnificences orientales ; l'univers, enfin, savait qu'il dépensait quatre millions chaque *saison*, vingt mille livres sterling par mois, et qu'il n'était point juif cependant !

Rio-Santo arriva de Paris, où il avait été pendant quatre ou cinq hivers de suite le roi de la mode. Il arriva suivi de son armée de laquais, de ses écuries, de ses meutes royales et de plusieurs douzaines de baronnes qui se mouraient de rêverie pour l'amour de ses cheveux noirs, de son teint pâle et de ses fulgurants yeux bleus.

D'ordinaire Londres ne s'émeut qu'à bonnes enseignes. Les princes étrangers, les fils d'empereurs y passent parfaitement inaperçus ; les ténors les plus prodigieux y opèrent le transit de leur *ut* de poitrine sans exciter la moindre révolution. Pour faire beaucoup d'effet dans cette ville orgueilleuse, il faut être osage, bayadère ou pour le moins bélier à quatre cornes. Rio-Santo n'était rien de tout cela. Ce n'était qu'un marquis. Pourtant, trois jours après son arrivée à tous les étages de toutes les maisons de toutes les rues de Londres, il faisait l'objet de toutes les conversations. Les palais du West-End parlaient de lui ; les boutiques d'Holborn et du Strand faisaient de nombreux cancans sur sa personne, les échoppes de Bishop's-Gate retentissaient de son nom. Il était le sujet des conversations à Saint-James, dans Clare-Market à Richmund et dans les bouges de Smithfield.

Et cependant personne ne pouvait se vanter d'avoir vu ce fameux marquis de Rio-Santo, dont tout le monde s'entretenait. Il passa dans la solitude de sa magnifique maison de Belgrave-Square les trois ou quatre premiers jours qui suivirent son arrivée en Angleterre. Mais qu'importait cela ? Il y avait dans les salons de l'une et l'autre aristocratie une vingtaine de jeunes seigneurs qui chantaient ses louanges sur tous les tons et racontaient de lui des histoires à faire tomber un raout en syncope. Il y avait dans les réunions bourgoises et jusque dans les *sociétes* d'arrière-boutique d'honnêtes demi-lions, qui génuféchissaient au nom respecté de l'illustre marquis ; enfin, au fond des tavernes, il y avait d'ignobles drôles qui, entre deux verres de gin, estropiaient ce même nom. Pourquoi cela ? nous ne saurions le dire.

Or, quand les hommes parlent, les femmes enchérissent et caquettent. De là cet assourdissant concert qui, du salon, de l'antichambre et de la mansarde, envoya au ciel nuageux de Londres le nom mille fois répété de Rio-Santo.

Et chacun se représentait ce mystérieux marquis suivant la pente

naturelle de ses idées. Les maris, trompés par son nom et sa réputation, s'attendaient à lui voir le manteau rouge de Fra-Diavolo, ou tout au moins le feutre à plume de don Juan. Les femmes dotaient son visage inconnu de ce je ne sais quoi de fatal que le fretin des romanciers donne à ses pauvres diables de héros. Les jeunes filles le voyaient en songe avec un œil rêveur, un front ravagé, un nez d'aigle et un sourire infernal, mais divin. Les vieilles servantes enfin se figuraient qu'il avait trois bagues de similor à chaque doigt, une canne en rhinocéros et des breloques valant trois mille livres sterling.

On doit penser combien ce mystère et cette incertitude ajoutaient au désir que chacun avait de connaître le marquis de Rio-Santo. Comme s'il n'y eût point eu encore assez de motifs de curiosité, la politique se mit de la partie. Un bruit vague se prit à circuler dans les clubs ordinairement bien informés. On disait que le grand marquis était un envoyé secret d'une cour étrangère de premier ordre. Sa mission était, assurait-on, confidentielle et des plus importantes. Au reste, nul ne pouvait affirmer le fait; mais, justement à cause de cela, le fait passa pour positif et matériellement prouvé.

Aussi ce fût à qui des whigs ou des tories aurait sa première visite. Trente invitations se croisèrent, signées de noms renversants et dont le moindre avait derrière lui un palais et des millions. Rio-Santo ne se pressa point de choisir. Il se laissa désirer le temps convenable; puis, un soir, après sa première excursion à Richmund, il se fit conduire à Derby-House. Lady Ophélia Barnwood, comtesse de Derby, était veuve; elle avait vingt-cinq ans et passait pour la plus charmante femme de King's-Road, qui est une rue très-longue et toute peuplée de femmes charmantes.

Lorsqu'on annonça Rio-Santo, il courut une émotion muette parmi le double rang de femmes qui bordait les salons de la comtesse de Derby. Le premier rang frémit d'une délicieuse curiosité; le second rang, la tapisserie, avança ses cinquante visages de douairières par-dessus les frais minois du premier, à peu près comme fait la seconde ligne mettant le fusil en joue sur l'épaule du chef de file dans les feux de peloton. Rio-Santo entra. On le trouva bel homme; mais il y eut çà et là quelques petits désappointements, parce que son ensemble n'était point suffisamment romanesque. De prime abord, on s'étonna

que ce marquis, irréprochable à coup sûr, mais n'ayant rien de précisément extraordinaire, eût pu enlever pendant trois ans au comte d'Orsay le sceptre de la mode européenne; on eût voulu lui voir une cravate plus ineffable, une démarche plus poétique, un regard plus impossible à définir. En somme, la première impression ne répondit pas tout à fait à l'attente générale. — Mais Rio-Santo parla. Le charme opéra d'autant mieux et plus vite, qu'il y avait eu contre ses séductions annoncées une sorte de réaction préalable. Les jeunes ladies laissèrent aller leur cœur au courant de sa parole électrique, et la tapisserie regretta le temps heureux où elle pouvait être électrisée.

Il y a de par le monde un préjugé stupide entre tous les préjugés. On s'imagine que, pour être roi de la mode, il suffit d'être riche, beau, ferme sur la hanche, frivole de caractère et spirituel assez pour dire de jolis riens. On se trompe du tout au tout. La royauté de la mode est élective; ce trône-là ne se prend que par droit de conquête.

On dut reconnaître bientôt que Rio-Santo était un esprit d'élite. Son intelligence, souple et forte, embrassait tout. C'était un homme grave et c'était un homme brillant. En même temps, on fut ébloui du faste royal qu'il déploya, non pas en escompteur enrichi, mais en véritable grand seigneur. De sorte que, au bout de quelques semaines, Rio-Santo fut à Londres ce qu'il avait été à Paris, l'homme par excellence, le roi, le dieu.

Vers l'époque de son arrivée en Angleterre, quelques nouvelles figures s'étaient introduites dans le grand monde, c'étaient tous gens de bon lieu, portant noms qui sonnaient comme il faut et menant un noble train de vie. Nous citerons, parmi ces nouveaux venus, le major Borougham, sir Paulus Waterfield, le docteur Muller, le cavalier Angelo Bembo.

La première maîtresse de Rio-Santo à Londres fut, dit-on, la comtesse de Derby. Jusque-là, lady Ophélia avait eu la réputation la plus enviable pour une jeune veuve. C'était, selon le sentiment général, une femme de merveilleux goût, d'esprit fort délicat, mais de cœur sec; une coquette, enfin, des plus dangereuses et des moins attaquables. C'était, en outre, car la coquetterie n'exclut rien quand on sait s'en servir, c'était une femme de principes choisis, pensant haut et bien, dévote autant qu'il faut l'être, et portant sans reproche le nom

de feu son époux, l'un des plus nobles et beaux de la vieille monarchie anglaise. Dans le monde, où tant de médisances se croisent avec tant de calomnies, lady Ophélia avait passé invulnérable ; nulle tache, si petite qu'elle fût, n'avait terni le miroir vierge de sa renommée. Les hommes l'aimaient et la craignaient, ses rivales l'enviaient et la haïssaient. Rio-Santo vint : l'existence de la comtesse s'enveloppa tout à coup d'un mystère inaccoutumé, que les langues méchantes ne tardèrent pas à rendre suspect; elle eût pu se défendre, c'est-à-dire lever le voile et donner comme autrefois chaque heure de ses jours aux regards de la foule. Mais il était vrai : elle aimait Rio-Santo, elle l'aimait de l'amour qu'inspirait à coup sûr ce terrible don Juan : amour fougueux, jeune, étourdi, sans prudence...

Rio-Santo, lui, aimait fort et vite. Sa passion brûlait trop pour durer. Il jeta aux pieds de lady Ophélia son cœur qui était sincère, son génie un moment dompté, son être entier, plus que son être, car il lui promit l'avenir. Mais Rio-Santo, s'il ne mentait jamais, se trompait, hélas ! bien souvent. Il se donnait à l'amour sans réserve comme ces enfants qui prodiguent leurs jouets à leurs compagnons de plaisirs, pour ensuite les reprendre. Rio-Santo reprenait ainsi tout ce qu'il avait donné à l'amour. Et il n'avait pas plus de remords que ces enfants dont nous venons de parler, parce qu'il était toujours de bonne foi.

Que Dieu vous garde, misses et miladies, de la rencontre de Rio-Santo !

IV

COMMENT L'AMOUR VIENT EN RÊVANT

Tout Londres fashionable s'occupa pendant une semaine du mariage de Rio-Santo avec lady Ophélia Barnwood, comtesse de Derby. C'était un couple très-bien assorti. Néanmoins, le mariage n'eut pas lieu. Rio-Santo déclara tout haut qu'il avait échoué. Quelques-uns ajoutèrent foi à cette déclaration, d'autres pensèrent qu'il avait trop réussi.

Rio-Santo n'était rien de tout ce qu'on a coutume d'être dans notre société étiquetée comme une boutique d'apothicaire. Cela lui donnait incontestablement le droit de faire comme l'abeille : de choisir sans exclure. Aussi, régnait-il sur le noble West-End, sans dédaigner le culte de la cité millionnaire. Son éclectisme consistait à se laisser adorer partout.

Il avait pour métier ostensible d'être marquis, riche à millions et tout pétri de distinction. Nous ne savons pas de plus adorable métier que celui-là. Impossible de dire la prodigieuse dépense d'esprit et de diplomatie que firent les deux camps politiques pour, chacun, l'attirer à soi, Il y eut de jeunes ladies qui se dévouèrent en vraies Romaines ; il y eut des ladies d'un certain âge qui combinèrent des plans miraculeux. Une whiggesse de lettres fut jusqu'à lui proposer, à mots couverts, de l'illustrer à l'aide d'un roman en quatorze parties de six volumes in-octavo chacune. Rio-Santo apprécia le dévouement des jeunes ladies, ignora les plans des douairières, et fit don d'une pipe de Turquie à la whiggesse de lettres, en la priant d'illustrer tout le monde, excepté lui.

Il menait cependant la vie la plus rigoureusement fashionnable qu'on puisse imaginer. Lui seul donnait despotiquement le ton pour toutes choses. On citait ses mots avec une componction véritable. Quand il n'en laissait point échapper, par hasard, de bonnes âmes se faisaient un devoir de lui en prêter. En parlant de lui, on était toujours sûr d'intéresser les femmes, et certains séducteurs émérites inventaient sur son compte de ravissantes histoires qu'ils allaient essayer, en guise de fausses clés, à la porte de tous les boudoirs.

On l'affubla d'un nombre si exorbitant de bonnes fortunes, que le compte en passait toute vraisemblance. Mais il était discret.

Règle générale : le lion qui vise au titre de bourreau des cœurs n'est pas un lion de franc aloi ; c'est inévitablement quelque quadrupède vulgaire, revêtu de la peau du roi des animaux. Or, le marquis de Rio-Santo était un lion véritable, le lion le plus lion qui fut jamais.

Un jour, il rencontra miss Mary Trevor, et il pensa que cette enfant pâle, aux traits effacés, à la beauté presque nuageuse, était une fort insignifiante personne. Peut-être même n'en pensa-t-il pas si long. Mary, elle, se sentait mal à l'aise en présence de cet homme dont

la bizarre renommée repoussait ses instincts de timide faiblesse. Une seconde fois ils se trouvèrent en présence. Miss Mary chanta. Sa voix douce, mais sans portée, effleura l'oreille de Rio-Santo comme un vain bruit. Rio-Santo parla. Son organe vibrant et grave affecta douloureusement l'ouïe de miss Trevor. Pourquoi ? Mary n'aurait point su le dire.

Une troisième fois enfin, c'était à un concert dans les salons de lady Ophélia, Rio-Santo ce soir-là était pâle, taciturne et jetait autour de lui, sans voir, ses yeux vaguement distraits. Miss Trevor, assise auprès de miss Diana Stewart, sa meilleure amie, dans une salle de jeu que n'avait pas encore envahi le bataillon des joueurs, causait tout bas. Diana était la cousine et avait été la compagne d'enfance de Frank Perceval, qu'un voyage retenait loin de miss Trevor, sa fiancée. Les deux jeunes filles, cela va sans dire, parlaient de lui. Rio-Santo, debout, appuyé contre une colonne en demi-relief dont la saillie le cachait à moitié, était à portée d'entendre et n'entendait pas. Mary lui tournait le dos et ne pouvait l'apercevoir. Insensiblement, les deux jeunes filles, qui d'abord avaient parlé tout bas, cessèrent de retenir leur voix, parce qu'elles se croyaient loin de tout indiscret écouteur. Leur conversation monta comme un murmure jusqu'aux oreilles de Rio-Santo. Il n'y prit point garde, et continua de rêver.

Car Rio-Santo était un déterminé rêveur. C'était avec délices qu'il se plongeait au fond de cette ivresse calme et à la fois infinie, que les choses réelles ne savent point provoquer. Il choisissait parfois le tumulte d'une fête pour s'endormir en ses illusoires voluptés. La voix de l'orchestre le conduisait en certaines galeries du palais de son imagination, qu'il n'explorait pas dans le silence. Ses songes étaient volontiers ses souvenirs.

En ce moment dont nous parlons, Rio-Santo rêvait d'amour. Il voyait dans le passé, lointain peut-être, une blonde enfant qui élevait vers lui son regard d'ange, confiant, tendre, timide. L'orchestre accompagnait une mélodie, brodée sur l'un de ces motifs simples et touchants que trouvent dans leurs bruyères les bardes de la verte Irlande. On eût dit que cet air avait un rapport direct et réel avec la jeune fille du rêve, et après tout, cela était possible, puisqu'il s'agissait d'un souvenir.

Lorsque l'orchestre couvrit de son dernier accord les dernières vibrations de la voix du chanteur, Rio-Santo rouvrit ses yeux ; une larme filtra au travers des cils demi-baissés de sa paupière.

— Marie, murmura-t-il ; ma douce Marie !

— Pauvre Mary ! s'écria au même instant miss Diana Stewart. Puis elle ajouta avec un petit éclat de rire :

— Tu l'aimes donc bien ?

A ce nom de Mary, Rio-Santo avait ouvert les yeux, et son regard était tombé sur le gracieux profil de miss Trevor. Les hommes, et, entre tous les hommes, ceux dont l'imagination sans frein ni règle a coutume d'errer où le caprice la conduit et de n'être jamais contrôlée, peuvent voir le même objet sous des faces diverses et même complétement opposées. L'impression du moment change, pour ainsi dire, le milieu à travers lequel ils regardent. Entre leur œil et ce qu'ils voient, il s'opère une sorte de réfraction mystérieuse qui peut embellir la laideur et qui peut enlaidir la beauté. Rio-Santo avait déjà vu miss Mary, et cependant il crut la voir pour la première fois. Peut-être le délicat et gracieux sourire de miss Trevor trouva-t-il sa place dans le rêve qui dominait Rio-Santo à ce moment ; peut-être quelque ressemblance éloignée vint-elle en aide à ce nom de Mary. Pour cette raison ou pour d'autres, il sentit son cœur bondir et s'élancer vers cette charmante fille qui donnait à propos un corps à sa fantaisie du moment. Il la couva du regard comme une proie prochaine, et, gâté par le succès, il ne s'occupa même pas des moyens de triompher.

Miss Trevor avait hésité un instant avant de répondre à la question de Diana.

— Je suis triste depuis son départ et j'attends son retour avec impatience, dit-elle enfin.

Rio-Santo savoura lentement l'harmonie de cette voix qu'il avait dédaignée la veille. Il fit un mouvement. Miss Trevor se retourna, et sa joue pâle devint pourpre, parce qu'elle devina que sa réponse avait été entendue. Puis, saisie de nouveau par cet instinct de terreur qui l'avait prise déjà à la vue du marquis, elle frissonna de la tête aux pieds et serra le bras de Diana.

— Viens, dit-elle, en entraînant son amie étonnée vers les salons où se tenait le concert.

— Y avait-il un serpent derrière ton fauteuil? demanda gaiement miss Stewart.

— Il y avait un homme, murmura Mary.

Diana se retourna vivement à son tour et aperçut le regard ardent de Rio-Santo qui suivait la retraite de sa compagne. Elle devint sérieuse.

— Comme il te regarde! dit-elle avec une naïve envie. De son oeil jusqu'à toi, il y a comme un rayon de feu...

Mary trembla plus fort. Rio-Santo quitta sa colonne et vint s'étendre dans le fauteuil occupé naguère par miss Trevor. Il y resta longtemps et ne rentra dans le concert que lorsque la foule des joueurs fit irruption dans la salle.

— Pauvre Marie! murmura-t-il en se levant; depuis, je n'ai point aimé ainsi...

Quelques jours après, Rio-Santo fut présenté à lady Campbell et à lord Trevor. Lady Campbell était précisément faite pour apprécier toutes les qualités du beau marquis; elle fut flattée de l'initiative qu'il avait prise auprès d'elle et prévit que son importance mondaine allait s'en augmenter considérablement. Trevor-House devint en effet tout à coup à la mode. Tout le monde y voulut être présenté, et les jeunes gentilshommes que nous avons vus arriver à Londres presque en même temps que Rio-Santo furent des premiers à solliciter cet honneur. Certes, le major Borougham, le docteur Muller, sir Paulus Waterfield et le beau cavalier Angelo Bembo étaient gens à ne trouver nulle part porte close. Ces quatre gentilshommes n'étaient point sans avoir entre eux ces liaisons superficielles et d'occasion qu'on noue si aisément dans le monde, mais il ne régnait parmi eux aucune intimité apparente. Néanmoins, on aurait dit qu'ils se fussent donné le mot pour faire auprès de lady Campbell les affaires de Rio-Santo. C'était peut-être le hasard...

Rio-Santo, du reste, n'avait nullement besoin d'aide. Plus une femme était spirituelle, et moins elle avait chance d'échapper aux séductions de son esprit; or, nous croyons l'avoir déjà dit, lady Campbell, en fait d'esprit délicat et choisi, ne le cédait à personne. Elle fut vite et bien subjuguée. Comme lady Campbell était, de fait, la tête de la maison de son frère, tout le monde y subit, plus ou moins,

l'influence du marquis, tout le monde, miss Trevor elle-même.

Nous devons dire néanmoins que Rio-Santo n'agit point directement sur miss Mary Trevor. Ce fut lady Campbell qui prit la peine, à son insu, de solliciter le malléable cœur de sa jolie nièce. Cette femme aimable, en effet, toute pleine des perfections du marquis, ne pouvait se taire. Sa chaude amitié, son admiration se faisaient jour par tous ses pores. Si bien que miss Trevor eut honte et regret de sa frayeur passée. Elle prit pour Rio-Santo une sorte d'admiration à laquelle se mêlait encore une crainte indéfinissable, mais qui n'était plus de la répulsion.

Elle savait que Rio-Santo l'aimait. Lorsqu'une femme sait cela, et que de l'aversion elle passe néanmoins à quelque chose de mieux que l'indifférence, on peut, suivant la croyance commune des observateurs au demi-cent, parier qu'elle aimera. C'est une question de temps. Nous verrons bien si, avec miss Mary, nos observateurs eussent doublé leur enjeu.

Il se répandit une fois dans Londres un bruit extravagant et dénué de toute vraisemblance. Ce bruit fit hennir le jockey-club à gorge déployée, et pâmer tout ce qui pouvait prétendre au titre de gentleman d'un bout de la ville à l'autre. Les femmes en causèrent avec leurs sigisbés, les maris avec les amies intimes de leurs femmes, les grooms en baragouinèrent entre eux.

Rio-Santo, disait-on, voulait se marier.

Se marier comme le plus simple des mortels, faire une fin, briser son sceptre, couper ses éperons, changer sa poésie en prose, mettre un bonnet de coton par-dessus sa couronne.

C'était maladroitement inventé, ridicule, impossible! C'était vrai. Lorsque ce bruit se répandit, Rio-Santo avait demandé la main de miss Mary Trevor.

Contre son habitude, il avait rencontré plusieurs obstacles dont le moindre n'était pas à dédaigner. D'abord lady Campbell, qui était la loyauté même, refusa, malgré sa bonne envie, de prêter son aide au marquis. L'amour mutuel de Frank Perceval et de sa nièce était son ouvrage ; elle avait laborieusement préparé leur union. Abandonner les intérêts de Frank absent eût été trahison toute pure, et lady Campbell en était incapable. En second lieu, lord James Trevor, vieux

gentilhomme à la foi chevaleresque, avait donné sa parole à Frank. En troisième lieu, enfin, miss Trevor aimait ce même Frank Perceval.

Aussi le marquis essuya-t-il un refus triplement motivé.

En regagnant sa maison, il disposa dans sa tête la plus éblouissante corbeille de mariage qu'imagination surexcitée de jeune fille coquette ait jamais pu rêver.

Lady Campbell était la loyauté même. Elle se repentait amèrement d'avoir donné sa parole à Frank, mais qu'y faire? Heureusement les femmes d'esprit subtil ont toujours à leur service une suprême ressource, celle de se tromper elles-mêmes.

Lady Campbell, qui se désespérait, put croire naturellement que Mary se désolait. Ceci n'était pas rigoureusement exact, mais c'était possible. Une fois le chagrin de miss Trevor admis, ce chagrin pouvait s'interpréter de différentes manières; le choix était permis : lady Campbell choisit. Elle se dit que sa nièce aimait, qu'elle aimait Rio-Santo, et que le refus subi par ce dernier causait toute la peine de la jeune fille.

Elle se dit cela plusieurs fois sans le croire, puis enfin elle le crut. Le croyant, elle avait incontestablement le droit de faire partager son opinion à autrui; or, à qui communiquer ses impressions, si ce n'est à sa nièce chérie, à sa fille d'adoption?

A la première ouverture, Mary tomba de son haut. Mais lady Campbell était de si bonne foi, et elle avait tant d'éloquence! Mary, faible et habituée à ne point questionner rigoureusement le fond de son cœur, habituée aussi à faire siennes sans examen toutes les idées de sa tante, Mary se laissa persuader..., à demi.

Désormais, lady Campbell fut à son aise. Elle recouvra toute sa sérénité. La position était bien changée, convenons-en. Ce n'était plus d'elle qu'il s'agissait, mais de sa nièce. Elle eût été coupable d'écouter ses propres impressions au point de fausser les paroles données, mais sa nièce!... En conscience, par exagération de loyauté, on ne peut pas, comme cela, sacrifier le bonheur d'une jeune fille. Loin d'hésiter encore, elle se crut engagée d'honneur ; ce qui lui avait paru une faiblesse lui sembla un étroit devoir ; elle s'avoua que, dans ces circonstances, il ne faut pas demeurer à moitié route et qu'il devenait pour elle obligatoire de soutenir Rio-Santo de son mieux.

Miss Trevor, à vrai dire, vivait alors dans une sorte d'étourdissement perpétuel, plein de fatigue et d'ennui. Rio-Santo avait fait sur elle une impression étrange et qu'elle ne savait point définir. Lady Campbell nommait cela de l'amour; ce devait être de l'amour.

Et pourtant l'image de Frank Perceval restait au fond de son cœur. Accablée par l'infaillibilité de lady Campbell, conseillée d'ailleurs par l'indolente faiblesse de son caractère, elle s'endormait en ce doute presque fantastique. Elle en souffrait silencieusement et sans y chercher remède.

Restait à vaincre l'opposition que lord Trevor, fidèle comme l'acier et se souvenant de la parole donnée, ne manquerait point de faire à ce nouvel arrangement. Directement et de front, il n'y fallait point songer; mais ceci, soit dit entre le lecteur et nous, était la moindre chose. Quand on a réussi à se tromper soi-même, à escamoter la conscience d'une jeune fille et à garder la paix du cœur, on peut raisonnablement espérer faire perdre la tête à un vieux gentilhomme dont le pied botté foula plus souvent les champs de bataille que les discrets tapis des officines diplomatiques.

Rio-Santo fut admis à déclarer ses sentiments à miss Mary Trevor, qui, durant toute la nuit suivante, rêva de Frank Perceval.

Il faut convenir que ce jeune nobleman avait mal choisi son temps pour voyager. Frank Perceval, accueilli par toute la famille Trevor, était le fiancé presque officiel de Mary, mais Mary était si jeune! Dans un an, lui disait-on... Frank se demanda comment il pourrait attendre trois cent soixante-cinq jours sans mourir sept cent trente fois. Un de ses amis, car, lorsqu'un homme doit se casser le cou, c'est toujours un ami qui l'y aide, lui conseilla de prendre la poste et d'aller voir la Suisse. Frank alla voir la Suisse. Il y resta un an, ni plus ni moins, et il commanda des chevaux de poste à Genève de manière à revoir Londres juste le trois cent soixante-cinquième jour.

On n'est pas plus exact que cela, et le hasard lui devait une de ces bonnes aubaines qu'il réserve parfois aux amants voyageurs : par exemple, trouver chez soi en arrivant une lettre de sa belle, reconnaître ses traits charmants dans la première figure rencontrée, etc., etc. — Frank espérait quelque chose de ce genre, car en remontant la Tamise, bien que la brume tombât lorsqu'il passa au-dessus du tunnel, il in-

terrogea du regard tout le long de la route les bateaux allant et revenant de Greenwich. Il ne vit rien que des figures inconnues ; mais, en revanche, au moment où il arrivait chez lui, la femme de charge de sa maison lui remit une lettre de huit jours de date, qui l'invitait à passer la soirée chez lord James Trevor.

Frank n'eut que le temps de faire toilette. C'était le soir même de ce trois cent soixante-cinquième jour qu'avait lieu le bal de Trevor-House.

V

LE BAL.

Trevor-House, seigneurial édifice situé dans Norfolk-Street, dresse, entre grille et jardin, la fière architecture de son corps de logis flanqué de deux ailes en saillie. La façade principale donne sur de magnifiques bosquets, au delà desquels s'étend une pièce de gazon qu'entoure un épais fourré d'arbustes destinés à cacher le mur qui sépare le jardin de Park-Lane. Ce soir-là, les hautes croisées de la façade étaient brillamment illuminées, et les pauvres sentinelles chargées de garder la statue colossale d'Achille, élevée en l'honneur du duc de Wellington, devaient voir, à travers les branches dépouillées des arbres, les feux des lustres adoucis par le diaphane écran des draperies.

L'heure où l'on arrive au bal avait sonné, les salons s'emplissaient peu à peu, et l'orchestre conduit par Angelini, ce roi du quadrille que le Français Jullien n'avait pas détrôné encore, préludait en des accords indécis et timides. La danse n'avait pas commencé, mais le cordon de fauteuils placés autour des salles commençait à se garnir ; le salon principal surtout, où se tenait lady Campbell, présentait un charmant coup d'œil et semblait une corbeille à demi-pleine qui n'attend plus que quelques fleurs.

— Faites-moi la grâce de me permettre, madame..., dit M. le vicomte de Lantures-Luces, en élevant la main de lady Campbell jusqu'à un demi-pouce de sa lèvre, et faisant le geste de baiser, — mademoi-

selle, faites-moi la grâce de me permettre... Vous avez là, je parle très-sérieusement, un ravissant éventail!

— Vicomte, voici la septième fois que l'éventail de ma nièce vous ravit.

Lady Campbell s'inclina trois ou quatre fois à droite et à gauche pour mettre à jour son compte courant de saluts; elle donna la main à lady Ophélia Barnwood, comtesse de Derby, qui entrait, et Mary embrassa Diana Steward, dont la mère venait de se faire annoncer.

— Sir Paulus, dit lady Campbell à l'un des arrivants, nous conterez-vous quelque nouvelle?

— Le bruit court, répondit sir Paulus Waterfield, que le marquis de Rio-Santo renouvelle ses équipages et le mobilier de sa maison.

— Parlez-vous sérieusement? demanda le vicomte, il n'y a pas trois mois qu'il a fait déjà maison nette.

— Le marquis a ses raisons pour cela.

— Un mariage, ajouta le major Borougham. C'est la grande nouvelle du moment.

Mary perdit le sourire qu'elle avait fixé à demeure sur sa lèvre. Sa tête brûla tout à coup et ses mains eurent froid. Lady Campbell la regarda en dessous.

— Comme elle l'aime! pensa-t-elle.

Miss Trevor songeait à Frank Perceval qu'elle n'aimait plus, puisque c'était chose convenue, mais qui, du matin au soir, occupait sa pensée, concurremment avec Rio-Santo; car Mary en était arrivée à donner au marquis la moitié de son esprit, sinon la moitié de son cœur. Lady Campbell avait mis sa parole comme un épais bandeau entre le cœur de sa nièce et son intelligence. Le cœur, aveuglé, s'était engourdi en un apathique sommeil. Mary ne vivait plus que par la tête, et, en ce sens, elle était à sa tante, c'est-à-dire à Rio-Santo.

Et la tête, ainsi prévenue, restait hostile au cœur, silencieux, mais rempli par un souvenir. Mary, obsédée par la confusion épuisante qui était en elle, s'irritait contre sa mémoire trop fidèle, et repoussait l'image de Frank comme une obsession importune, lorsqu'elle ne l'accueillait pas avec caresses et transport. Ainsi, son âme errait, indécise, en une sorte de dédale où son libre arbitre seul aurait pu lui tenir lieu du fil d'Ariane, mais lady Campbell était là, serrant le

bandeau sans cesse, et pesant sur le débile caractère de Mary de tout le poids de sa tyrannique supériorité.

Les femmes d'esprit sont ainsi faites : plutôt que de ne point gouverner autrui, elles renonceraient à se gouverner elles-mêmes.

— Le marquis est bien changé! reprit avec intention le beau cavalier Angelo Bembo.

— C'est à ne plus le reconnaître, ajouta le major Borougham.

— Que trouvez-vous donc à ce cher marquis? demanda le vicomte de Lantures-Luces.

— Il est amoureux, répondit sir Paulus Waterfield.

— Pour trois jours? ajouta le vicomte en jetant son claque sous le bras gauche.

— Pour la vie! dit le cavalier Angelo Bembo, avec une gravité pleine de conviction.

Miss Mary Trevor eut un mouvement d'orgueil, mais un frisson d'angoisse : l'orgueil était naturel à la fille d'Ève et l'on n'eût pas trouvé peut-être dans tout Londres une seule femme qui pût s'en défendre en voyant mettre Rio-Santo à ses pieds ; l'angoisse était une vague protestation du cœur, un demi-réveil, un cri étouffé de la conscience.

On ouvrait le bal. Le cavalier Angelo Bembo prit la main de miss Trevor pour la conduire au quadrille. Il s'opéra un mouvement général dans les salons; les groupes déplacés se mêlèrent; lady Campbell, sans perdre sa cour masculine, se trouva entourée d'un cercle de dames. La conversation allait, frivole, médisante, spirituelle. Lady Campbell y mettait des mots charmants, le vicomte de Lantures-Luces des exclamations délectables.

— Vraiment, lorsque notre marquis est absent, dit lady Campbell avec une imperceptible moquerie, M. de Lantures-Luces est la providence de nos réunions.

— Pourquoi mettre le vicomte au second rang? demanda une baronne.

— Certes, ajouta une pairessse, le marquis ne pourrait qu'être fier de la comparaison.

— Ah! mesdames! mesdames! balbutiait Lantures-Luces; de

grâce... faites-moi quartier. Je suis trop l'ami de ce cher marquis pour prétendre...

— Point de modestie, vicomte ! Vous avez toujours en réserve quelque spirituelle histoire...

— Quelque anecdote piquante...

— Quelque médisance de bon goût...

— Ah ! mesdames, mesdames ! Vous me flattez ! Je parle sérieusement.

Le monde, qui devine tous les ridicules et saisit chaque travers par une sorte d'intuition où il y a de la magie, avait bien vite découvert la grotesque émulation du pauvre vicomte. On s'en divertissait fort, et le vicomte ne voyait goutte en ces moqueries voilées, que recouvrait toujours une couche suffisante de courtoisie. Loin de s'alarmer, il se réjouissait et se gonflait comme la grenouille de la fable, mais il ne crevait point, parce que les sangles de son gilet l'empêchaient de se gonfler outre mesure.

La tournure que venait de prendre la conversation était donc pour lui un vrai triomphe. Il se défendait mollement contre la louange, et repassait déjà dans sa mémoire une anecdote préparée de longue main pour soutenir sa réputation de conteur.

— Écoutez, écoutez ! fit-on de toutes parts.

Le vicomte se laissa prier durant les trois quarts d'une minute.

— J'aurais voulu ne point vous dire cela, commença-t-il enfin ; je parle très-sérieusement... parce que l'histoire regarde ce pauvre Rio-Santo...

— Le marquis ! Contez, de grâce, contez vite !

Ce fut un chœur de voix féminines qui prononça ces mots.

— C'est une vieille histoire, reprit le vicomte ; mais je ne l'ai apprise qu'aujourd'hui d'un Parisien de ma connaissance. C'est assez drôle, on pourrait même dire que c'est très-drôle...

— Mais contez donc !

— Figurez-vous, belles dames, que pendant le séjour de Rio-Santo à Paris, la comtesse de L... et la comtesse de P... étaient fort éprises de ce cher marquis. Un jour le garde du bois de Boulogne entendit deux coups de feu dans le fourré. Il se précipita... et vit... je vous le donne en mille.

— Un assassinat ?

— Non pas !

— Un tir à la cible?

— Encore moins. Un duel, mesdames... un duel entre madame la comtesse de P... et madame la comtesse de L...

— Charmant ! s'écria le chœur en éclatant de rire.

— Un duel entre deux comtesses ! dit sir Paulus Waterfield, il n'y a que Rio-Santo pour cela !

— Attendez donc ! le meilleur, c'est le motif du duel. Figurez-vous, belles dames, que la comtesse de P... et la comtesse de L... avaient conclu entre elles un accord : aussitôt que l'une d'elles aurait fait la conquête du marquis, l'autre devait céder la place et abandonner toutes prétentions.

— Mais c'est le monde renversé, interrompit lady Campbell. Ne dirait-on pas qu'il s'agit de deux rivaux? Ces deux femmes déshonorent leur sexe.

— Et déshonorent la noblesse ! ajouta la baronne.

— Non pas, non pas, mesdames; la noblesse n'a rien à faire en ceci. Il s'agit tout bonnement de deux comtesses de l'Empire.

— A la bonne heure !

— Ces deux dames avaient donc passé un contrat, reprit Lantures-Luces. Au bout de huit jours, la bataille sembla décidée : la voiture de madame de L... avait stationné pendant deux heures devant la porte de Rio-Santo. Madame de P... employa un jour à se désespérer ; le lendemain, elle prit des informations et acquit la certitude que sa rivale avait fait comme ces délicieux scélérats de la régence, qui compromettaient une femme en envoyant leur carrosse vide à sa porte. Madame de L... avait compromis Rio-Santo.

— Charmant ! entonna le chœur.

— Vous comprenez, belles dames, reprit encore Lantures-Luces, que la comtesse de P... devint furieuse. La première fois qu'elle rencontra son ennemie dans les salons de la Chaussée-d'Antin, elle lui dit : Madame vous êtes un fat !

— Cette comtesse de P... n'était pas sans esprit, dit lady Campbell.

— La comtesse de L..., en vrai raffinée de l'Empire, lui répondit par un coup d'éventail sur la joue. — Assez ! dit madame de P...

Point de bruit. Votre arme? — Le pistolet. — Votre heure? — Midi. — A demain, porte Maillot, sans témoins, combat à mort!

Elle se serrèrent la main, et tout fut dit.

— Ce Rio-Santo, dit sir Paulus, change les agneaux en tigres.

Le quadrille prenait fin, le cavalier Angelo Bembo vint reconduire miss Trevor à sa place. A peine était-elle assise auprès de sa tante, que la voix sonore de l'huissier dominant tout à coup les mille bruits de la fête jeta par les salons le nom de l'Honorable Frank Perceval.

Miss Trevor perdit aussitôt les délicates couleurs que la danse avait fait monter à sa joue; elle devint plus pâle qu'un visage de marbre, et mit la main sur son cœur qui défaillait. Lady Campbell se pencha vers elle et lui dit tout bas :

— Du courage, ma fille! l'entrevue sera pénible... Mais vous étiez si jeune! votre cœur s'était trompé... Qui sait d'ailleurs si Frank lui-même n'a pas changé?

Cette dernière parole, qui voulait être une consolation, amena une larme dans les yeux de miss Mary Trevor.

— Point de faiblesse! reprit lady Campbell; en voyant pleurer une femme, l'homme croit toujours à un reste de tendresse.

La spirituelle femme n'en dit pas davantage et se prit à penser que sans elle sa nièce aurait méconnu le cri de son cœur, qu'elle eût combattu vainement et dans le silence son amour pour le marquis, qu'elle eût épousé par timidité Frank Peceval, qu'elle eût été malheureuse, peut-être coupable...

Frank Perceval fut accueilli par lord Trevor avec la plus franche cordialité. Le vieux lord vint lui-même le présenter à sa fille, mais ici la scène changea. Mary reçut son fiancé avec une froideur d'autant plus grande, que son cœur éveillé soudain s'élançait vers lui avec plus de force. Elle baissa les yeux sous le regard de Frank, et ne répondit à son compliment, prononcé d'une voix émue, qu'en balbutiant quelques paroles dépourvues de sens. Frank se sentit venir une cruelle crainte. Il voulut parler encore, mais lady Campbell lui toucha légèrement le bras du bout de son éventail:

— Vous avez fait un bon voyage? dit-elle.

Puis, changeant de ton subitement, elle se pencha à son oreille et lui glissa ces mots :

— Pas ce soir, Frank, je vous conjure; on a les yeux sur elle, sur nous!...

Frank ne comprenait point.

— Demain, continua lady Campbell d'une voix où il y avait trop de pitié pour que Frank se méprît plus longtemps; demain, je vous expliquerai... Croyez-moi toujours votre amie, cher Frank... la pauvre enfant a bien résisté... bien souffert...

— Quoi, milady! s'écria Frank; dois-je penser?...

— Je vous en prie, monsieur, attendons à demain.

En même temps, lady Campbell prit la main de Frank qu'elle serra avec une sensibilité non feinte. Frank salua et s'éloigna la mort dans le cœur.

Mary demeura immobile, anéantie.

— Mon enfant, lui dit lady Campbell, le plus fort est fait. Maintenant, le reste me regarde. Ah! si ce n'était pour vous, Mary, je me dispenserais de cette ambassade. Pauvre Frank! Mais il s'agit de votre bonheur : je me dévouerai, ma chère fille.

Elle mit un baiser au front de miss Trevor qui était froid et humide.

Frank errait par les salons, cherchant à repousser loin de lui la crainte douloureuse qui opprimait sa pensée; il voulait espérer encore. Après tout, l'accueil de lord Trevor avait été aussi cordial qu'autrefois, et les paroles de lady Campbell pouvaient s'interpréter en plus d'un sens. Mais Mary! Était-il possible de se méprendre à cette froideur glaciale qui avait tout à coup succédé à son doux abandon d'autrefois?

Çà et là, ses amis l'arrêtaient pour lui presser la main et lui souhaiter la bienvenue.

— Quelles nouvelles du Simplon? lui demandait l'un.

— Vous me montrerez votre album, Frank, lui disait l'autre.

— Comme vous voilà triste! s'écriait un troisième. Est-ce que vous sauriez déjà?...

Frank interrompit vivement ce dernier.

— Quoi? demanda-t-il avec une ardente anxiété.

— Pauvre garçon! murmura l'ami; mais il n'y a rien d'officiel encore... ce sont de simples bruits...

— Que disent-ils, ces bruits ?

— Ils disent... Ils mentent peut-être... Ils disent que miss Trevor va épouser Rio-Santo.

Frank passa sa main sur son front.

— Quel est ce Rio-Santo ? demanda-t-il.

L'ami le regarda stupéfait.

— Vous n'avez pas entendu parler de Rio-Santo, Frank ? Au revoir, Perceval, mon pauvre ami.

Frank demeura seul, étourdi par ce nouveau coup.

— Eh ! bonjour, très-cher, s'écria une voix de fausset à son oreille : il y un siècle qu'on ne vous a vu, et je disais hier... A qui donc disais-je cela ? Mais vous avez l'air chagrin, très-cher... Je devine...

— C'est donc vrai ? murmura Frank.

— Très-cher, Rio-Santo a plus de millions que vous n'avez, vous, de cent livres de rentes...

Le vicomte de Lantures-Luces, à ce dernier mot, pirouetta sur lui-même. Frank marchait sans voir et chancelait comme un homme ivre ; il sentit un bras de femme se glisser sous le sien.

— Milord, lui dit la comtesse de Derby, vous êtes malheureux, bien malheureux ! je vous plains... Car vous savez déjà sans doute...

— Je crois tout savoir, milady.

— Tout ? Non, milord, vous ne savez pas tout. Écoutez, moi aussi je souffre ; je voudrais soulager votre peine, et peut-être...

Il y a un démon de fatuité au fond du cœur de tout homme. Frank, malgré son accablement, comprit à faux et regarda lady Ophélia d'un air étonné.

Celle-ci se prit à sourire avec tristesse.

— Peut-être vous donnerai-je les moyens de combattre Rio-Santo, poursuivit-elle ; car on ne peut pas vaincre Rio-Santo avec des armes ordinaires.

— Encore Rio-Santo ! pensa Frank, qui se sentait monter au cœur une haine furieuse et sans limites.

— Venez me voir demain, poursuivit la comtesse de Derby, les choses que je dois vous apprendre se disent à voix basse et portes closes, dans une chambre où l'on est deux... et encore celui qui parle

est en péril, comme celui qui écoute. A demain, milord; je vous attendrai.

Elle s'inclina, gracieuse et souriante comme au sortir d'un entretien frivole. Frank n'eut pas tant de force. Sa détresse se lisait sur chacun de ses traits; il continua de marcher, cherchant un lambris où s'appuyer, un siége où tomber. Miss Diana Stewart, sa cousine, l'aperçut et l'appela.

— Asseyez-vous près de moi, Franck, dit-elle; j'ai bien des choses à vous dire. Oh! je savais que ce coup vous frapperait cruellement.

— Vous êtes son amie, murmura Franck, qui avait peine à parler, vous devez connaître le fond de son cœur... dites-moi...

— Elle souffre autant que vous, Frank. Il se passe en elle quelque chose que je ne comprends pas, mais son cœur n'a point changé. Miss Trevor vous aime toujours.

Un souffle d'extatique bonheur passa par l'âme navrée de Franck.

— Mais ce mariage?... dit-il.

— On en parle; lady Campbell le désire. Mary ne s'y oppose pas.

— Elle ne s'y oppose pas! répéta automatiquement Franck.

— Rio-Santo les a ensorcelées!

— Toujours Rio-Santo! Diana! le connaissez-vous?

— Je le connais, répondit miss Stewart qui baissa les yeux et rougit.

— Montrez-le moi... dites-moi ce qu'il est!

— C'est un homme à qui rien ne résiste, prononça tout bas la jeune fille; un homme beau, noble, fort et auquel les autres hommes ne peuvent ressembler que de loin. Malheur à ses rivaux, Frank!

— Malheur à lui plutôt! interrompit Perceval qui se leva dans un moment d'exaltation terrible. Montrez-le-moi, vous dis-je! Ah! il faut que je le voie face à face, cet homme; il faut...

La voix monotone et sonore de l'huissier interrompit Frank et annonça emphatiquement : Don José-Maria Tellès de Alarcaon, marquis de Rio-Santo!...

Ce nom de Rio-Santo, ainsi pompeusement lancé à travers les salons, déchira l'oreille de Frank Perceval et retentit au-dedans de lui comme un discordant fracas. Tremblant de colère et galvanisé par

cette joie farouche qui prend les vaillantes natures à l'approche de l'ennemi, il secoua tout à coup sa torpeur et fendit la foule d'un pas précipité. D'instinct il se posa à moitié chemin de la porte d'entrée à la partie du salon occupée par lady Campbell et miss Trevor. Il devinait que, tout d'abord, Rio-Santo passerait par là.

Rio-Santo, en effet, parut presque aussitôt.

C'était un homme de grande taille et d'héroïque prestance. Son visage, aux traits fins et délicatement arrêtés, avait cette expression de calme surhumain que nous avons admirée en quelques physionomies italiennes. Il était beau, beau comme les peintres d'élite peuvent rêver un roi ou un dieu. Le pur ovale de sa joue n'était tatoué par aucun dessin de barbe. Il portait seulement une légère moustache, noire comme le jais et retroussée à la manière des habitants de la Péninsule. Ses cheveux, bouclés naturellement, groupaient au hasard leurs mèches gracieusement ondées, laissant à découvert un front large, plein de franchise et de fierté. Ses yeux charmaient et dominaient sous l'arc hardiment dessiné de ses noirs sourcils.

La démarche de Rio-Santo était royale, mais sa majesté échappait à l'emphase par la grâce. Il portait un costume sévère dans son irréprochable élégance. Trois ordres souverains brillaient sur sa poitrine.

Son nom prononcé souleva un murmure contenu dans la foule. Quelques ladies faussèrent les figures des quadrilles; d'autres oublièrent de donner réponse à une banale question de leur partner. Il y avait dans la fête un élément de plus, et chaque cœur féminin sentit grandir son instinct de coquetterie.

Frank regarda fixement et longuement son rival, auquel il barrait l'étroit passage qu'avait ouvert la foule. Au premier aspect, il lui sembla que cette figure avait déjà frappé ses yeux, mais cette impression fut courte et fugitive; ce que Frank vit, ce qu'il remarqua avec une passionnée jalousie, ce fut l'extraordinaire beauté de Rio-Santo. Sa haine s'augmenta de toute la frayeur qui étreignit son âme. Car, en ces moments de détresse amoureuse où l'angoisse paralyse la réflexion, la beauté apparaît comme l'armée unique et souveraine : Frank se sentit vaincu, écrasé sous la beauté de son rival.

Il le regardait toujours et barrait toujours le passage. Rio-Santo ralentit d'abord son pas, puis il s'arrêta tout à fait, cherchant de l'œil

lady Campbell et sa nièce. Il n'avait pas même aperçu Frank.

— Là-bas, marquis, là-bas! s'écria l'officieux vicomte de Lantures-Luces en désignant l'angle du salon où s'asseyait lady Campbell; ces dames se plaignent de votre retard. Eh bien! Perceval, mon très-cher, ayez donc la bonté de nous faire place, au marquis et à moi.

Frank ne bougea pas, et mit dans ses yeux, toujours fixés sur le marquis, l'expression du plus provoquant dédain. Rio-Santo abaissa sur lui son regard serein, et ne répondit au froid défi de Frank que par un salut plein de courtoisie :

— Je tâcherai d'avoir l'honneur d'être présenté à l'Honorable Frank Perceval, dit-il avec simplicité.

Et avant que Lantures-Luces eût empiré la situation par son empressement intempestif, le marquis fit un imperceptible signe de tête, auquel répondit un personnage qui venait d'entrer et sur la route duquel chacun s'écartait. Ce personnage que nous connaissons, et à qui son élégant habit de bal ne pouvait enlever l'apparence bourgeoise que lui avait donnée la nature, marchait tête haute et les yeux grand ouverts sans se détourner jamais pour éviter un choc ou saluer une connaissance. C'était Tyrrel, l'aveugle de la taverne des *Armes de la Couronne*. Mais on l'appelait ici d'un autre nom.

Au geste de Rio-Santo, il changea de route et vint se planter devant Frank, auquel il fit perdre de vue le marquis.

— Rangez-vous, monsieur! dit Frank avec colère.

— Là, là! très-cher, s'écria Lantures-Luces en éclatant de rire; sur quelle herbe avez-vous donc marché ce soir? N'allez-vous pas chercher querelle à sir Edmund Makensie, qui est aveugle?

— Je vous fais mes excuses, murmura Frank qui se mordit les lèvres.

Et il chercha des yeux Rio-Santo, tandis que l'aveugle murmurait bénignement :

— C'est moi, monsieur, qui vous demande pardon.

Rio-Santo avait disparu dans la foule.

— Serait-ce un lâche? se demanda Frank. Ah! c'est qu'il me le faut brave!

— Vous l'aurez tel qu'il vous le faut, mon jeune gentleman! interrompit une voix railleuse à son oreille.

Frank se retourna vivement. Il n'y avait auprès de lui qu'un long personnage à figure exotique qui essuyait laborieusement les verres d'un gigantesque lorgnon.

— Qu'avez-vous dit? demanda le jeune homme avec hauteur.

— Che n'ai bas tit, répondit flegmatiquement le long personnage, qui n'était autre que le docteur Muller.

— Vous m'avez adressé la parole, monsieur!

— Che n'ai bas atressé la barole, tarteifle! répliqua le Germain en tournant le dos.

Frank crut s'être trompé.

Rio-Santo venait de rejoindre lady Campbell et sa nièce. L'angle où elles s'asseyaient devint tout à coup le centre du bal. Tous les regards y convergèrent, et la cour de lady Campbell se trouva instantanément doublée. Il est probable que cette spirituelle femme avait dès longtemps constaté ce résultat inévitable de la présence de Rio-Santo, et que ledit résultat entrait pour quelque chose dans l'attachement qu'elle portait au beau marquis. Elle le reçut comme une mère reçoit son fils, un fils chéri et admiré.

— Mary devenait triste, dit-elle, tandis que Rio-Santo baisait la main de la jeune fille.

— N'y avait-il que mon absence pour causer la tristesse de miss Trevor? demanda Rio-Santo en souriant.

Mary essaya de sourire aussi, mais elle ne put.

Ce soir-là Rio-Santo fut plus empressé, plus tendre, plus éloquent encore qu'à l'ordinaire. Miss Mary, qu'une voix intérieure avertissait de se souvenir, se laissait aller malgré elle aux enchantements dont l'entourait cet homme qu'elle n'aimait pas, et oubliait Frank qu'elle aimait. C'était plus qu'une fascination, et miss Diana Stewart avait employé le mot propre : Mary était ensorcelée.

Lady Campbell écoutait Rio-Santo, lui donnait la réplique le plus spirituellement du monde, et trouvait encore le temps de s'extasier sur le bonheur de sa nièce.

Frank se tenait debout dans une embrasure. Il était trop éloigné pour rien entendre, mais il voyait tout, et buvait avec une poignante avidité la coupe amère de la jalousie. Il regardait, mettant son âme entière dans ses yeux, interprétant chaque geste, donnant à chaque

mouvement une signification qui attisait sa fièvre et doublait sa souffrance. Lorsque Rio-Santo se penchait vers Mary et l'enveloppait de la magie de son regard, Frank tressaillait de rage; lorsque Mary levait les yeux sur Rio-Santo, Frank croyait y lire un amour timide, mais éloquent dans son silence, et sa rage devenait agonie.

Les heures passaient. Une seule chose vint faire diversion à l'obsédant espionnage de Frank. Au moment où la conversation du groupe présidé par lady Campbell atteignait son plus haut degré d'animation, Rio-Santo, emporté sans doute par la chaleur de l'entretien, fronça un instant les sourcils. La lumière d'un candélabre tombait d'aplomb sur son visage. Frank, qui le regardait, tressaillit et se demanda pour la seconde fois où il avait vu cet homme. Mais les traits de Rio-Santo reprirent leur position normale, et Frank douta de nouveau. Le souvenir qui venait de traverser son esprit se liait à un événement si horrible; sa mémoire, sur une ressemblance réelle ou imaginaire, venait d'évoquer un si hideux tableau, que la haine elle-même, ou, ce qui pis est, la jalousie, n'y pouvait donner place à la sereine et noble figure de Rio-Santo. Frank pensa qu'il s'était trompé. Il le pensa d'autant plus fermement, qu'il y aurait eu folie à supposer le contraire. Un terrible malheur l'avait frappé autrefois dans des circonstances étranges. L'homme qui avait joué le principal rôle dans ce drame effroyable, dont nous devrons compte au lecteur, cet homme et Rio-Santo se ressemblaient, — comme un misérable peut ressembler à un prince. Frank rejeta loin de lui tout soupçon. Il avait assez de motifs récents de haïr, sans rattacher son aversion à de lointains outrages.

Enfin Rio-Santo se leva pour faire son tour de bal et rendre ses devoirs aux dames. Frank, qui attendait ce moment avec impatience, quitta son poste et l'aborda.

— Monsieur, dit-il, avec ce calme affecté que l'homme du monde sait toujours mettre sur ses émotions les plus grandes, vous manifestiez tout à l'heure le désir de m'être présenté.

Rio-Santo ne le reconnut pas de prime-abord. Lorsqu'il le reconnut, il sourit et lui tendit la main.

— Monsieur Percival? dit-il. En effet, je ne pouvais que désirer faire la connaissance d'un homme dont lady Campbell m'a parlé sou-

vent avec une affection de mère et que miss Trevor aime comme un frère chéri...

Frank prit la main de Rio-Santo et la serra fortement.

— En êtes-vous donc déjà à aimer tout ce qu'elle aime? demanda-t-il avec un sourire amer. Milord, vous avez le beau rôle, et je tombe malgré moi dans ce ridicule personnage d'amant oublié qui gêne tout le monde, et que tout le monde prend en mépris ou en pitié. J'aime miss Mary Trevor, monsieur!

Rio-Santo ne retira point sa main.

— Je le savais, dit-il d'un ton plus froid, mais avec une mesure exquise; lady Campbell me l'avait appris. J'espérais... nous espérions que l'absence...

— Pour qui parlez-vous, monsieur? interrompit Frank.

— Je parle pour moi, pour lady Campbell...

— Voilà tout, monsieur, voilà tout! interrompit encore Frank d'une voix impérieuse; je vous déclare menteur si vous prononcez un autre nom!

— Et aussi pour miss Mary Trevor, prononça lentement Rio-Santo.

En même temps il retira sa main et mit un doigt sur sa bouche Son regard restait calme; pas une ride ne vint à son front.

— Monsieur Perceval, reprit-il avec douceur, je ne crois pas avoir été au-devant de votre provocation. J'aurais voulu votre amitié, vous en avez décidé autrement, qu'il soit fait suivant votre volonté.

Frank rougit de plaisir.

— A demain donc, monsieur, dit-il; ma volonté est que l'un de nous meure, et je remercie Dieu de trouver en vous un cœur de gentilhomme. A demain!

Rio-Santo fit son tour de bal, rendit ses devoirs aux dames, et revint s'asseoir auprès de Mary.

— Je vous ai vu causer avec Frank Perceval? lui dit tout bas et d'un ton d'inquiétude lady Campbell.

— C'est, répondit Rio-Santo, un fort aimable cavalier.

VI

LA FILLE DU PENDU

La carte donnée par Tyrrel l'aveugle à la belle fille de taverne, Susannah, le soir précédent au bord de la Tamise, portait : *Wimpole-Street*, 9.

A midi, Susannah, exacte au rendez-vous, franchit la grille ouverte, monta les degrés de granit du perron et souleva le marteau de la porte du n° 9 de Wimpole-Street. C'était une maison de belle apparence. Susannah n'eut pas besoin de redoubler son appel. La porte s'ouvrit au moment même où le marteau retombait. Un domestique à brillante livrée la reçut sans mot dire et la précéda dans la première pièce du rez-de-chaussée, où une suivante était assise et semblait attendre. A l'entrée de Susannah, la suivante se leva.

— Je vais annoncer madame la princesse à madame la duchesse, dit-elle ensuite en français. Que madame la princesse veuille bien entrer au salon, à moins que madame la princesse ne préfère monter à son appartement. Madame la princesse est ici chez elle.

— Je le sais, répondit Susannah.

Elle entra dans un fort beau salon, meublé avec luxe. Elle se jeta dans un fauteuil. La femme de chambre sortit à reculons en faisant force révérences.

La belle fille de taverne avait reçu ce titre de princesse et ces marques de respect sans manifester le moindre étonnement. Elle avait quitté ses habits de la veille pour revêtir un costume élégant, mais bizarre et presque théâtral. Une robe de velours noir dessinait ses formes magnifiques; au lieu de chapeau, sa tête s'entourait d'un vaste voile de dentelle, jeté comme au hasard et dont les plis diaphanes laissaient voir, courant parmi sa chevelure, les facettes miroitantes d'un diadème de jais.

Une porte tourna sur ses gonds, tandis que la draperie qui la masquait glissait le long d'une tringle dorée. Sur le seuil se montra une

figure de vieille femme qui disparaissait au milieu d'un flot exubérant de rubans et de dentelles. Au centre de cette figure, deux yeux vifs, mobiles outre mesure, perçants et curieux, brillaient sous des paupières agitées d'un tremblement nerveux.

La propriétaire de ces yeux et du reste était une petite femme frêle et maigre, enveloppée dans une ample douillette de satin. Elle s'arrêta sur le seuil et braqua son regard sur la jeune fille. Ce regard dura longtemps. C'était celui d'une femme experte et connaisseuse. Examen fait, elle laissa échapper un sourire et un geste de satisfaction.

— Parfait ! murmura-t-elle; parfait ! Parlez-moi d'un aveugle pour déterrer les jolies femmes !

Elle toussa et laissa retomber la porte. Susannah se retourna lentement.

— Ma chère enfant, dit la vieille femme, je suis la duchesse douairière de Gèvres ; vous êtes, vous, la veuve de mon malheureux neveu, mort à la fleur de l'âge et que je regretterai toujours, le prince Philippe de Longueville. Embrassez-moi, chère nièce.

La vieille Française baisa au front Susannah qui se laissa faire.

— Princesse, reprit-elle, vous vous souviendrez, j'espère, du nom de votre mari, que vous pleurez depuis six mois. Philippe de Longueville, ma chère belle..., Philippe... de... Longueville. Est-ce entendu ?

Susannah leva ses grands yeux chargés de nonchalance sur sa nouvelle tante :

— Autant ce nom-là qu'un autre, dit-elle.

— Fi, Suzanne ! Fi, mon enfant ! Pas plus de respect que cela pour le nom des descendants de Dunois ! Nous sommes bâtards du sang royal, ma chère belle, et cent poètes ont chanté plus ou moins bien notre illustre ancêtre !

La vieille Française déclama cette tirade avec une emphase moitié sérieuse, moitié comique.

— Princesse, poursuivit-elle en approchant un fauteuil où elle enfouit brusquement sa petite personne, vous êtes ma nièce, je suis votre tante, il faut que nous nous aimions beaucoup. La loi de nature est formelle à cet égard... Vous êtes vraiment la plus belle fille que j'ai rencontrée depuis soixante ans que je suis sur la terre ! A propos,

voici vos armes, ma chère nièce ; ce cachet sera désormais le vôtre.

Elle mit au doigt de Susannah un large anneau enrichi de brillants, au chaton duquel était gravé l'écusson de France avec la brisure d'Orléans et la barre de bâtardise.

— Parlons affaires maintenant, reprit-elle. D'abord, veuillez lire cette lettre qui est à votre adresse.

Susannah prit la lettre et l'ouvrit. Voici ce qu'elle contenait :

« En quittant l'homme qui vous a sauvé la vie hier au soir, vous avez gagné Goodman's-Fields, quartier des Juifs. Là, vous avez tourné longtemps autour des ruines d'une maison démolie...

— La maison de mon père ! interrompit Susannah.

« Vous vous êtes fait conduire à Warren's-Hôtel, Regent-Street, où vous avez passé la nuit. Ce matin, vous êtes partie avec le jour, à pied ; vous avez acheté ce costume qu'il vous faudra changer contre un autre plus décent ; puis vous avez passé deux heures à attendre au coin de Clifford-Street une personne qui n'est pas venue... »

— Qui n'est pas venue ! répéta tristement Susannah.

« Vous aviez grand désir de la voir, pourtant ! continuait la lettre qui semblait répondre à l'interruption de Susannah ; rien n'est caché pour l'œil ouvert désormais sur vos actions.

« Attendez. Quand l'ordre viendra, soyez prête ; quand vous aurez obéi, silence ! »

Point de signature. Susannah jeta la lettre et regarda la vieille femme en face.

— On m'a suivie, dit-elle ; à quoi bon ? Ces gens se disent puissants ; que m'importe ? Ils me menacent : c'est folie de menacer une femme qu'on a rencontrée sur le chemin de la mort.

Les yeux perçants de madame la duchesse douairière de Gêvres se baissèrent sous le regard de Susannah, comme les cornes d'un limaçon se renfoncent au contact inattendu d'un corps étranger.

— Dieu me pardonne, mon enfant, dit-elle d'un ton soumis et tout à fait exempt de cette nuance de raillerie qui perçait dans ses premières paroles vous allez beaucoup trop loin. On vous a suivie ; peut-être... je penche à le croire, mais c'est pure sollicitude. On se dit puissant : on l'est, ma fille, on l'est à un point que vous ne pouvez soupçonner. Quant aux menaces, fi donc ! Point de menaces ! Vous servirez à l'ac-

complissement d'un projet... de plusieurs projets... que sais-je? Mais, en échange, vous aurez le luxe, vous aurez les plaisirs, vous aurez le bonheur.

— Le bonheur! murmura la belle fille dont l'œil perdit sa morne fixité; il ne m'aime pas!

— Qui pourrait donc ne pas vous aimer, ma fille?

— Il ne me connait pas!

— Tant mieux! Savez-vous tout ce qu'il y a de séductions nouvelles en vous depuis hier? Hier, vous n'étiez que belle; aujourd'hui, vous êtes riche et vous êtes princesse. Écoutez et croyez, Suzanne. De même que vous servirez cette puissance mystérieuse dont nous parlions tout à l'heure, de même cette puissance vous servira. Ce que vous souhaiterez s'accomplira; ce qui vous apparaissait comme un rêve plein de démence deviendra réalité.

Susannah avait redressé son front. Son beau visage perdait graduellement son expression de morne insensibilité. Son œil scintillait par intervalles sous l'arc violemment tendu de ses noirs sourcils. Ses narines s'ouvraient, son sein battait; une sorte de courant magnétique semblait injecter la vie à flots dans chacune de ses artères. Elle n'était plus belle, elle était sublime. La Française, éblouie par ce rayonnement soudain, se taisait et la regardait.

— Ce que je souhaiterai s'accomplira, répéta-t-elle, ce qui m'apparaissait comme un rêve deviendra réalité...

Elle leva les yeux au ciel, et deux larmes descendirent le long de ses joues.

— Oh! ce que je souhaite, reprit-elle en joignant les mains avec une inexprimable passion, ce qui est mon rêve, c'est son amour! Sont-ils assez puissants pour me donner son amour?

La Française se prit à sourire et attira vers elle les deux mains de Susannah.

— Ils peuvent tout, répondit-elle en donnant à sa voix contenue une mystérieuse emphase. Vous avez bien pleuré, n'est-ce pas?

— Oh! bien pleuré! répondit Susannah.

— Vous oublierez ce que c'est que les larmes. Dites-moi, l'homme que vous aimez est sans doute puissant et riche?

— Je le crois pauvre. Il venait bien souvent emprunter à mon

père, du temps qu'il y avait de l'or dans la maison qui est maintenant démolie, à Goodman's-Fields.

— Quel est son nom?

— Brian de Lancester.

— Brian de Lancester! répéta la Française qui ne put retenir une grimace de dédain, le pauvre frère du riche comte de White-Manor! Bon Dieu! ma fille... Et c'est pour M. de Lancester, le pauvre garçon, que vous avez tant pleuré?

Susannah retira vivement ses mains.

— Je l'aime, dit-elle en relevant sa tête avec cet air de reine que nous lui connaissons; je suis fière de l'aimer.

— Vous avez raison, ma toute belle, répliqua timidement la vieille femme. Après tout, l'Honorable Brian de Lancester héritera peut-être un jour de White-Manor et de la pairie. C'est lui que vous cherchiez au coin de Clifford-Street?

Susannah fit un signe de tête affirmatif.

— Pauvre chère enfant! s'écria la duchesse, mais s'il avait passé devant vous il ne vous aurait pas aperçue; s'il vous avait aperçue, il ne vous aurait point remarquée; s'il vous avait remarquée, vous étiez perdue! N'ouvrez pas ainsi vos beaux yeux étonnés, ma fille... perdue, je le répète! Bon Dieu! pensez-vous que Brian de Lancester, tout original et fou qu'il est, — je vous prie de m'excuser, — aille se prendre ainsi de passion pour les demoiselles qu'il rencontre par hasard au coin des rues?

— C'est vrai! murmura Susannah, qui pâlit comme on fait après un danger évité.

— Ce n'est pas ainsi qu'il faut le rencontrer, princesse, c'est dans quelque splendide raout du West-End.... à Almack.... au Park, derrière les glaces de votre équipage armorié.

— C'est vrai, c'est vrai, dit encore Susannah; le luxe, la richesse, il m'avait fait oublier tout cela... Hier, on m'a promis du luxe...

Elle se leva et, comme si ses yeux se fussent dessillés tout à coup, elle promena son regard autour du salon. Ce qu'elle vit la fit sourire joyeusement, et sa joie était noble et belle comme sa douleur.

— C'est bien, reprit-elle; on m'a tenu parole. Tout cela est presque aussi brillant que la maison de Goodman's-Fields, qui est maintenant

démolie, avant que mon père fût pendu... Oh ! je vivrai ici comme autrefois... je peindrai de belles fleurs, je chanterai... puis je le verrai... Quand le verrai-je?

Susannah avait prononcé les premiers mots d'un ton rêveur et plein d'un doux ravissement; ce fut d'une voix brusque et passionnée qu'elle fit cette dernière question. La vieille femme réfléchit un instant, croisant ses petites mains ridées sur ses genoux, et fermant les yeux à demi :

— Vous le verrez ce soir, dit-elle enfin.

— Ce soir ! s'écria Susannah qui bondit comme une jeune lionne et parut en proie à une sorte de délire; ce soir !

Puis, reprenant son attitude de grâce exquise et hautaine, elle tendit sa main à la Française et lui dit avec une expression d'infinie gratitude :

— Merci; je vous aimerai.

La vieille femme secoua lentement la tête.

— Ma pauvre enfant, vous l'aimez bien, vous l'aimez trop. Un tel amour est dangereux parce qu'il exclura la prudence. Saurez-vous avoir des secrets pour lui?

— Non, répondit Susannah, je lui dirai tout.

— Vous vous perdrez, ma fille !

— Qu'importe ?

— Et vous le tuerez !

Susannah perdit son sourire et fronça le sourcil.

— Je ne menace pas, mon enfant, reprit la Française ; je connais, comme tout le monde, le caractère audacieux de l'Honorable Brian de Lancester. Si vous dites un mot, il comprendra le reste, il devinera, il voudra combattre. Or, combattre contre eux c'est mourir.

— Je me tairai, interrompit Susannah.

— Je le crois, ma fille, poursuivit la douairière en attachant sur sa nièce improvisée un regard profond et scrutateur ; car vous savez qu'il y a des yeux et des oreilles ouverts autour de vous. N'est-ce donc pas assez pour un pauvre gentilhomme que l'amour de la veuve d'un prince qui a vingt ans, qui est plus belle qu'un ange et plus riche qu'une reine ?

— Non, ce n'est pas assez, dit Susannah. Si j'étais véritablement

reine, ce ne serait pas assez encore, car Brian est au-dessus de tout; mais je me tairai... Vous m'avez dit que je le verrais ce soir?

— Je vous tiendrai parole, ma fille.

La Française sonna. La femme de chambre parut, et, sur un ordre, apporta ce qu'il faut pour écrire.

— Il est trois heures, murmurait la duchesse douairière tout en traçant quelques mots sur le papier ; nous avons trois heures encore ; c'est plus qu'il ne faut. Donnez ce billet à Joe, Mariette, et qu'il le porte en courant au docteur. Donnez cet autre à Dick ; il faut que le major l'ait dans une demi-heure. Faites aussi que Ned tienne prête pour six heures et demie la voiture de madame la princesse. Allez !

« Ma chère nièce, reprit la duchesse, il y a ce soir une représentation allemande au théâtre de Covent-Garden. Commencez votre toilette, ma chère belle; nous irons à la représentation allemande.

— Et Brian?

— L'honorable Brian de Lancester y sera.

— Comment le savez-vous?

— Il y sera, ma fille.

VII

EDWARD AND C^e^.

Il y avait alors, un peu au delà de l'angle formé par Finch-Lane et Cornhill, une ruelle étroite, à peine macadamisée, du fond de laquelle on n'apercevait qu'une mince bande du ciel en demi-deuil. Cette ruelle longeait l'un des côtés d'une énorme maison carrée, qui donnait d'autre part sur Finch-Lane et aussi sur Cornhill où s'étalait sa vaste façade.

La partie du rez-de-chaussée qui donnait sur Cornhill était occupée par deux beaux magasins jumeaux. Le premier montrait derrière les glaces de ses croisées un magnifique assortiment de bijouterie ; l'autre contenant tous les divers objets qui constituent la toilette des deux sexes. On lisait sur l'enseigne du bijoutier le nom de Falkstone ; sur celle du costumier le nom de Bertram.

Sur Finch-Lane s'ouvrait, toujours dans la même maison, une boutique de changeur ; mais ici l'aspect était tout différent. Finch-Lane, rue étroite et encaissée, formait une espèce de moyen terme entre la grande artère et la noire allée dont nous avons parlé. Le jour y était déjà plus sombre, ce qui, joint à la disposition particulière des rideaux et grillages intérieurs, donnait au change-office une physionomie presque mystérieuse. Nonobstant, il ne s'y passait rien de fort extraordinaire, il faut le croire, car, tant que durait la journée, on y troquait des bank-notes contre de l'or et de l'or contre des bank-notes. A côté du changeur, il y avait un brocanteur. Ici, une couche d'ombre de plus. On était moins près du street et plus avant dans le lane. Le brocanteur allumait ses lampes vingt minutes avant le changeur. Le changeur se nommait M. Walter; le brocanteur s'appelait Peter-Practice.

Enfin, sur les derrières de la maison, dans l'étroite allée actuellement détruite, s'ouvraient huit ou dix fenêtres grillées, dont les carreaux blanchis à la craie ne laissaient point pénétrer les regards indiscrets à l'intérieur.

C'était là que se tenaient les bureaux de la maison de commerce Edward and C°.

Quel commerce faisait cette maison? Nul n'aurait pu le dire au juste, et ce mystère préoccupait fortement les petites marchandes de Finch-Lane et les grosses marchandes de Cornhill. On disait bien vaguement et sans savoir, qu'Edward and C° tenaient entrepôt de marchandises étrangères. Quelles marchandises? On voyait souvent des hommes arriver avec des paquets; on voyait parfois des charriots s'arrêter à la porte. Ballots et paquets entraient, mais jamais, au grand jamais on ne voyait rien ressortir.

C'était, on en conviendra, fort étrange. Ceux qui avaient pénétré dans les bureaux soit sous prétexte de prendre une bank-note sans escompte, soit sous tout autre prétexte usité commercialement, avaient vu des grillages; derrière ces grillages d'impénétrables rideaux verts, voilà tout. Un valet à livrée couleur de feu, qui se tenait à la porte d'entrée, était le seul être vivant qui montrât son visage dans ce singulier office.

La costumière et le bijoutier de Cornhill, le brocanteur et le changeur de Finch-Lane étaient venus s'établir là en même temps tous les

quatre, et en même temps que les bureaux de la maison Edward and C° s'installaient sur la ruelle sans nom.

De temps en temps, tous les mois environ, on voyait s'ouvrir les larges croisées du premier étage donnant sur Cornhill. Un beau, un magnifique gentleman apparaissait alors derrière les soyeuses draperies des rideaux. Quel était ce gentleman? Était-ce le chef de la maison Edward and C°?

Ce que l'on savait, c'est que Edward and C°, le brocanteur, le changeur, le costumier et le bijoutier étaient là depuis un an, qu'ils faisaient en apparence de très-bonnes affaires et qu'il n'y avait pas le plus petit mot à dire sur leur crédit.

Une fois les curieux du quartier crurent avoir trouvé le mot de l'énigme. On avait vu une trentaine d'hommes robustes et pauvrement couverts franchir le seuil d'Edward and C°. Ces hommes étaient des matelots, ils venaient chercher de l'emploi, évidemment, Edward and C° étaient des courtiers d'engagement. Bon et lucratif et moral métier! Excellent raisonnement!

Mais, au bout d'un mois, on vit revenir les mêmes hommes. Ces matelots s'engageaient bien souvent! Au bout d'un autre mois, on les vit revenir encore; puis encore, au bout du troisième mois. Ce n'étaient pas des matelots. Qu'était-ce donc?

Le lendemain du bal de Trevor-Place était justement le jour choisi par les prétendus matelots pour rendre visite aux bureaux de la maison de commerce Edward and C°. Vers onze heures du matin, on les vit arriver par escouades et franchir la porte de la maison carrée qui donnait sur la petite ruelle. Il y en avait trente-six. Quand le trente-sixième fut passé, le valet ferma la porte à double tour et se retira.

Les trente-six nouveaux venus étaient presque tous des gaillards robustes, à la mine déterminée. Quelques-uns portaient au visage ces ignobles traces que laissent les habitudes de débauche; d'autres gardaient sur la joue d'honorables blessures, résultat d'une rencontre récente au pugilat; d'autres enfin montraient une face nette et pleine entre la double haie de leurs épais favoris. Ceux-là n'avaient point l'air d'avoir balayé fort longtemps la boue de Londres, mais on n'eût point aimé à les rencontrer la nuit en rase campagne par les chemins

déserts. Un ou deux jeunes gens à peine sortis de l'enfance faisaient partie de la réunion.

La plupart d'entre eux ont déjà passé sous nos yeux, et le lecteur eût reconnu dans cette honorable assemblée bon nombre de nos nocturnes navigateurs de la Tamise.

Ainsi se trouvaient là le robuste Tom Turnbull, qui, à la lumière du jour, il faut le dire à sa louange, avait tout l'air d'un déterminé coquin, le gros Charlie, rameur du bateau amiral commandé la veille au soir par le bon capitaine Paddy O'Chrane, Patrick, Saunie l'aboyeur, Snail le miauleur, et les autres dont nous n'avons point prononcé les noms.

Il ne manquait là que le bon capitaine lui-même, son frac bleu à boutons noirs, sa culotte chamois et sa canne sauvée naguère du naufrage.

Le bureau où ils se trouvaient réunis était une grande pièce coupée en deux par un grillage aux mailles duquel se collait un opaque rideau vert. Ce grillage avait de petites fenêtres. Au-dessus de l'une d'elles se lisait le mot : CAISSE. Nos trente-six gaillards savaient lire assez pour déchiffrer ce mot magique.

Ils s'étaient assis en silence sur un banc de bois disposé comme un divan tout autour de la chambre. Le dernier venu seulement, ne trouvant point de place sur le banc, se tenait dans une embrasure et collait son nez aux vitres dont la transparence se cachait sous une épaisse couche de craie.

Il avait un court paletot étriqué comme en portent les lightermen (bateliers d'alléges) sur une chemise bleue, un pantalon de cotonnade rayée, fendu au-dessus de la cheville et laissant voir des bas immodérément rapiécés. Sa coiffure consistait en un vieux chapeau de feutre à bords microscopiques, sa chaussure, en souliers dont la semelle avait bien deux pouces d'épaisseur.

Notre homme était de petite taille, et ses membres disgracieusement attachés offraient un ensemble dépourvu de toute symétrie. En revanche, chacun de ses membres pris en particulier avait un vigoureux dessin, et la tête se plantait gauchement, mais ferme entre deux épaules d'une largeur respectable.

Le chapeau avait beau être petit, il ne laissait à découvert qu'un front large tout au plus de trois doigts. De ce front partait, sans tran-

sition aucune, un nez aquilin, pâle, fortement busqué, dont les étroites narines avaient peine à y introduire la quantité d'air indispensable à la respiration. Point de barbe, si ce n'est, çà et là, quelques durs balivcaux de couleur roussâtre qui perçaient, à une ligne d'intervalle, la peau chagrinée de sa joue. Une bouche mince et rentrée, aux deux côtés de laquelle un sourire d'habitude avait creusé deux petites rides joviales. Un regard pénétrant, cauteleux parfois, parfois hardi, sous les poils recourbés de sourcils roux et touffus. Un ensemble de physionomie enfin exprimant à la fois une sorte de bonhomie native, une avidité sans limites et la dure insouciance qui trône sur presque tous les fronts des enfants du Londres populaire.

Avant de dire son nom, que le lecteur connait, nous ajouterons un trait qui a son originalité : partout, à son pantalon, à son paletot, à son gilet, et jusqu'à sa chemise, il avait des poches. Son paletot seul en comptait cinq. La principale, placée à un endroit où la coutume évite d'en mettre d'ordinaire, descendait de la ceinture à la hauteur de mi-cuisse, par devant, et se trouvait solidement doublée en cuir. Les autres, vastes et consciencieusement cousues, se dissimulaient de leur mieux.

Cet homme était Bob-Lantern, notre assassin de Temple-Church.

Les trente-cinq compagnons de Bob-Lantern étaient au complet depuis quelques minutes, lorsqu'une voix s'éleva derrière les rideaux verts.

— Êtes-vous tous là ? demanda-t-elle.

— Nous sommes tous là, monsieur Smith, répondit Tom Turnbull.

On entendit, derrière le rideau, le bruit strident et sec du tourniquet d'une serrure à combinaisons.

— Étourdi que je suis! dit au même instant l'invisible M. Smith, j'ai oublié de faire changer mon papier... Nicholas!

Nicholas, le valet en habit couleur de feu, entra aussitôt par une porte intérieure dans le réduit réservé où se tenait M. Smith. Celui-ci lui mit entre les mains une liasse de bank-notes.

— De la monnaie ! dit-il ; tout de suite !

— Avez-vous entendu, vous autres? dit Tom Turnbull à voix basse ; de la monnaie !

— Eh oui ! Tomy, mon mignon, répondit le gros Charlie en diri-

geant sa salive noircie par le tabac au beau milieu d'un carreau blanchi, on va nous chercher de la monnaie !

— Charlie a raison, appuya Snail, enfant demi-nu, dont les traits, flétris déjà, reflétaient, en gerbe, toutes les passions mauvaises.

Tom Turnbull s'était levé. Puis, sans mot dire, il était monté sur le banc afin de voir par-dessus le grillage.

— Que diable fais-tu là, Tomy? demanda Charlie.

Tomy retomba sur ses pieds au milieu de ses compagnons et mit un doigt sur sa bouche.

— Chut ! siffla-t-il tout bas.

Il rassembla toute la troupe en cercle autour de lui.

— Ici, à deux pas de nous, dit-il, il y a une caisse de fer, une caisse ouverte.

— Eh bien ?...

— Dans cette caisse, point d'argent...

— Tant pis !

— Point d'or...

— Ah ! bah !...

— Taisez-vous, pour l'amour de Satan ! s'écria Tom Turnbull. J'assomme le premier bavard !

Snail se retira prudemment au dernier rang.

— Point d'or ! répéta Turnbull ; savez-vous pourquoi il n'y a point d'or?

— Non, Tomy ; tu vas nous le dire.

— C'est que la place manque ! c'est que, depuis le haut jusqu'en bas, il y a des bank-notes !

Tous les yeux brillèrent ; un sourd murmure s'éleva.

— Patience ! mes amis, patience ! dit M. Smith qui prenait cela pour un signe d'ennui.

M. Smith était assis devant son bureau et lisait tranquillement les colonnes immenses et serrées du journal le *Times*. Impossible de vous faire son portrait. Ce pouvait être un fort bel homme, mais de larges lunettes vertes et un garde-vue d'une dimension extraordinaire masquaient presque entièrement son visage.

— Mes chéris, dit une voix qu'on n'avait point encore entendue, il faut de la prudence.

— Bob-Lantern ! s'écria-t-on de toutes parts : d'où diable sors-tu, Bob-Lantern ?

Bob-Lantern avait quitté doucement la position qu'il occupait auprès de la fenêtre pour se joindre au groupe qui entourait maintenant Tom Turnbull. Tout le monde s'était retourné de son côté. Il fit un signe de main pour réclamer le silence, cligna de l'œil et, tout bas :

— C'est durement tentant ! dit-il en passant sa langue sur sa lèvre. Si on pouvait travailler tout doucement... je ne dis pas. Le capitaine ne va pas venir, au moins ?

— Non, répondit Charlie.

— C'est durement tentant ! répéta Bob qui se prit à réfléchir.

Il se glissa jusqu'à la grille qu'il ébranla avec précaution.

— Patience, mes amis, patience ! dit M. Smith qui lisait toujours son journal.

— C'est fort, murmura Bob-Lantern ; c'est durement fort !

— Fort ! répéta Tom Turnbull en haussant les épaules ; écoutez, vous autres, êtes-vous des hommes ?

— Oui, Dieu me damne ! répondit le petit Snail.

— Que faut-il faire ? demandèrent les autres.

Tom lança sa botte massive dans la menuiserie qui soutenait le grillage. Le grillage trembla, mais ne tomba pas.

— Qu'est cela ? s'écria M. Smith d'une voix émue et courroucée.

Tom voulait redoubler. Bob-Lantern l'arrêta.

— Tu fais trop de bruit, dit-il ; il faut toujours s'arranger pour ne donner qu'un coup.

Et, sans prendre d'élan, sans faire en apparence de grands efforts, il frappa la serrure du grillage d'un coup si violent de son talon ferré que la serrure vola en éclats. Cela fait, il se jeta de côté, laissant la foule se ruer dans le bureau réservé.

— Je n'ai donné qu'un coup, murmura-t-il avec satisfaction, mais il était durement joli !

Lorsque nos trente-six assiégeants s'élancèrent dans l'enceinte réservée, M. Smith, averti par le premier coup de Tom Turnbull, essayait de se mettre en défense. Il avait roulé son bureau entre la porte et la caisse, et tâchait de fermer cette dernière, mais il n'y pouvait

point réussir. Un pan de sa redingote, pris dans la jointure, rendait vains tous ses efforts.

— Ne vous donnez pas tant de peine, monsieur Smith, dit rudement Tom Turnbull ; l'affaire est faite, et, si vous êtes gentil, nous vous laisserons partager.

— Avant de toucher à cette caisse, vous m'assassinerez sur place !

— Ça peut se faire, répondit froidement Tom Turnbull.

Un immense éclat de rire accueillit cette saillie.

— Ça peut se faire ! répéta le petit Snail ; Dieu me damne ! ça peut se faire !

Bob-Lantern avançait le cou derrière la porte et plongeait son regard cauteleux et tout brillant d'intelligence jusqu'au fond de la caisse.

— Le fait est que le coup promet, murmura-t-il ; mais j'ai vu de ces plaisanteries-là tourner durement mal...

L'intérieur du bureau réservé formait à peu près la moitié de la pièce. Il était meublé comme tous les bureaux. A droite, s'ouvrait une porte qui communiquait à d'immenses magasins servant à la maison Edward and C° ; à gauche, un escalier tournant montait au premier étage. Nos assaillants ne prirent point souci de remarquer tout cela. Ils avaient autre chose à faire. Tandis que Tom, Charlie et d'autres tournaient la table que M. Smith avait jetée comme un rempart au-devant de la caisse, un autre, plus agile ou plus pressé, sauta sur cette table en criant :

— A moi la première part !

— Bravo, Saunie ! dit la foule.

M. Smith cessa tout effort pour fermer la caisse.

— A toi la première part ! répéta-t-il en mettant rapidement sa main dans son sein d'où il tira une paire de pistolets.

Il visa. Saunie chancela. Sa cervelle éclaboussa les assaillants qui reculèrent.

— Ah ! c'est comme ça ! dit Bob-Lantern en faisant retraite jusqu'auprès de la porte d'entrée.

Mais les autres n'imitèrent pas son exemple. Tom Turnbull et Charlie, s'élançant en même temps, renversèrent M. Smith. Turnbull chercha son couteau pour le lui mettre dans la gorge.

A ce moment, il se passa quelque chose d'étrange. Tous les assail-

lants, à l'exception de Turnbull et de Charlie, subitement saisis d'une panique terreur, se retirèrent lestement derrière le grillage, laissant le cadavre de Saunie étendu sur la table. Voici ce qui causait cette terreur.

Au bruit du coup de pistolet, amorti pour la rue, mais qui avait dû retentir fortement à l'intérieur de la maison carrée, un homme masqué de noir s'était montré au haut de l'escalier. Tous l'avaient vu, excepté Charlie et Tom, lesquels étaient sérieusement occupés. L'homme masqué, s'adressant au caissier, lui dit avec nonchalance :

— Pourquoi ce bruit, monsieur Smith? J'ai besoin de repos. Que l'on fasse silence !

Turnbull et Charlie lâchèrent prise en entendant cette voix et levèrent la tête; puis ils reculèrent de plusieurs pas, tremblant de la tête aux pieds.

— Son Honneur ! dit Tom.

Charlie prit une posture suppliante.

— Ils sont durement pincés, murmura Bob-Lantern dans son coin. J'avais toujours pensé que ce diable d'escalier menait quelque part...

Son Honneur reprit à pas lents le chemin par où il était venu. Charlie et Tom s'en allèrent piteusement rejoindre leurs camarades. M. Smith se releva et remit son bureau à sa place.

— Il faudra me débarrasser de cela, dit-il froidement en montrant le cadavre de Saunie.

— Oui, monsieur Smith, répondit respectueusement Turnbull.

Comme si de rien n'eût été, M. Smith ouvrit le *Times* et reprit sa lecture où il l'avait interrompue, en attendant que Nicholas apportât la monnaie.

VIII

LES DEUX COTÉS DE LA RUE

Les trente-cinq individus qui venaient de faire le siége de la caisse Edward and C° demeurèrent une minute ou deux sous l'impression

de l'apparition qui avait mis fin à leur émeute. Cette impression était sans doute bien vive et profonde, car ils n'osaient plus souffler mot.

Au bout de trois minutes, Snail, qui n'aimait point à rester en place, fit un mouvement; Charlie se redressa; Tom Turnbull toussa discrètement. La glace était rompue.

— Pauvre Saunie! murmura Turnbull.

— Pauvre Saunie! répéta le petit Snail, il aboyait si bien!

Ce petit Snail était un extrait de bandit assez curieux à voir. Il paraissait avoir treize ans tout au plus; mais son visage pâle, flétri, ridé, ressemblait déjà à un visage de vieillard. Ses traits avaient une expression double : tantôt ils respiraient l'abrutissement le plus complet, tantôt il s'illuminaient d'un rayon de malice véritablement diabolique.

— Pourquoi M. Smith ne nous a-t-il pas dit tout de suite que Son Honneur était là-haut? gronda Charlie en lançant au caissier un regard peu bienveillant, nous serions restés tranquilles.

— Ça aurait pu s'arranger, dit tout bas Bob-Lantern, si on n'avait pas fait de bruit... Quant à Son Honneur, celui-là serait bien fin qui pourrait dire d'avance où il sera et où il ne sera pas...

— Tu le connais, toi, Bob? interrompit Tom Turnbull avec une ardente curiosité.

— Mes chéris, la vie est durement chère, et je ne m'occupe que de mes petites affaires. Tant il y a que M. Smith a jeté bas Saunie comme il faut. On ne peut pas dire non.

Bob quitta son coin et s'approcha du cadavre qu'il tâta un instant en connaisseur.

— C'était un gaillard solide, reprit-il enfin. Ça fera un sujet passable, et on en aurait bien une guinée là-bas à la Résurrection. Qui veut m'aider à l'emporter?

— Que personne ne bouge! s'écria Turnbull. Ce corps est à moi.

— Pourquoi cela, Tom?

— Parce que, répondit Turnbull en essuyant une larme, Saunie était mon ami... c'est bien le moins que je profite de son pauvre corps!

A ce moment, Nicholas, le domestique à livrée couleur de feu, entra dans le bureau. A l'aspect du corps de Saunie et du grillage rompu,

il ne manifesta aucune surprise, ce qui tendrait à faire croire qu'il voyait souvent d'étranges choses dans les bureaux d'Edward and C°. Il remit à M. Smith un sac pesant que celui-ci vida sur son bureau qui fut en un instant couvert d'or. M. Smith fit trente-six petites piles de cinq guinées chacune. Ensuite, il prit dans l'un de ses tiroirs une pancarte où se trouvaient inscrits trente-six noms, et fit l'appel. Chaque fois qu'il prononçait un nom, un homme se présentait qui recevait cinq guinées.

La dernière pile de cinq guinées fut enlevée au moment où l'on prononçait le dernier nom de la liste.

— Maintenant, dit M. Smith, en montrant le cadavre de Saunie, débarrassez-moi de cette ordure, et soyez plus sages une autre fois.

— Il faudrait un sac, monsieur Smith, répliqua Turnbull, et de la paille, pour l'emballer... le pauvre cher garçon!

M. Smith sonna Nicholas, qui apporta un sac et de la paille. En deux tours de mains le malheureux Saunie, convenablement *emballé*, ressembla comme deux gouttes d'eau à un colis de roulage. En cet état, Tom Turnbull le chargea sur ses robustes épaules.

Il ne restait plus dans le bureau que M. Smith, Nicholas et Bob-Lantern.

— Que fais-tu là? dit M. Smith à ce dernier.

— J'attends, répondit Bob, Son Honneur serait bien aise de me voir.

— Et que peut te vouloir Son Honneur?

— Ceci ou cela, mon bon monsieur Smith, peut-être s'informer des nouvelles de ma famille. Une chose certaine, c'est qu'il m'attend.

— Nicholas, dit M. Smith, allez demander à Son Honneur s'il veut recevoir ce drôle.

— Non pas! interrompit Bob; je suis tout rond, moi, et n'aime point les façons. Demandez tout bonnement à Son Honneur s'il veut causer un petit peu avec le pauvre Bob-Lantern.

L'instant d'après, Bob montait l'escalier tournant qui conduisait au premier étage et mettait ses lourdes semelles crottées sur les tapis d'un beau salon. Il traversa le salon, précédé de Nicholas; il traversa ensuite deux ou trois pièces somptueusement meublées où il eut

occasion de faire disparaître une demi-douzaine de menus objets dans les vastes abîmes de sa poche de cuir.

— Ce sera pour Tempérance! pensait-il chaque fois qu'il s'appropriait ainsi quelque chose.

La dernière pièce où il entra était une sorte de grand boudoir donnant sur Cornhill. Auprès de l'une des fenêtres, dont les épais rideaux relevés laissaient pénétrer le pâle soleil des matinées de décembre, notre beau rêveur de Temple-Church, demi-couché sur une bergère de velours, fumait une pipe orientale au long tuyau d'ambre. A ses côtés, sur un fauteuil, il y avait un masque noir et un court pistolet à quadruple canon. Nous avons vu le masque; quant au pistolet, si les assaillants eussent essayé de faire résistance lorsque *Son Honneur* avait descendu l'escalier tournant, nous l'eussions, sans nul doute, entendu placer son mot dans l'entretien.

— Que veux-tu? dit-il à Bob.

Celui-ci appela sur sa lèvre mince et hâlée un patelin sourire.

— Je viens, si ça est égal à Votre Honneur, pour lui présenter le bonjour et aussi pour la petite affaire que Votre Honneur sait bien.

Bob cligna de l'œil en prononçant ces derniers mots.

— Je ne sais rien, répondit M. Edward. Tâche de t'expliquer vite et clairement.

— Je vais tâcher, Votre Honneur... Comment! vous avez oublié déjà Temple-Church et la petite quêteuse?

Edward laissa tomber sa main et regarda Bob-Lantern.

— Je t'avais donné une commission, dit-il.

— Juste! c'est pour ça que j'ai pris l'avantage de venir saluer Votre Honneur. J'ai suivi la demoiselle... les demoiselles, car elles sont deux, avec une manière de blanc-bec qui fait trois... A propos, il m'a demandé comment on vous nomme?

— Qui?

— Le blanc-bec. Il m'a donné un beau souverain pour ma peine.

— Tu lui as dit?

— Rien du tout, Votre Honneur, rien du tout. C'est bien payé, pas vrai?

— Et où demeure cette jeune fille?

— Ah! pour ça, Votre Honneur, vous n'aurez pas besoin de pren-

dre un *cab* à l'heure pour lui rendre visite, et je me suis dit tout de suite : C'est comme un fait exprès! Elle est à portée de la main, en face de vous, de l'autre côté de la rue.

Edward, par un mouvement instinctif, tourna vivement la tête et suivit le geste de Bob qui désignait, de l'autre côté de la rue, les fenêtres du second étage. Son mouvement fut si rapide, qu'une ravissante figure de jeune fille, qui se montrait à demi derrière un rideau soulevé, n'eut pas le temps de se cacher. Edward lui lança un regard. La jeune fille devint pourpre; ses yeux se fermèrent, et le rideau tomba.

M. Edward se retourna vers Bob, lui jeta deux souverains et le congédia d'un geste. Bob baisa les pièces d'or comme font les mendiants de l'aumône qu'ils reçoivent.

— Que Dieu bénisse Votre Honneur! dit-il.

En se retirant, il ajouta :

— Quarante malheureux shellings, quand il donne des bank-notes de dix livres aux quêteuses; ça n'est pas juste. Peut-être bien que le blanc-bec serait plus généreux que ça! J'ai durement envie de voir...

M. Edward était resté dans sa bergère; il ne vit point le rideau de la fenêtre qui lui faisait face se soulever de nouveau et le beau front de Clary Mac-Farlane montrer pour la seconde fois la moitié de sa courbe gracieuse. La jeune fille abaissa vers lui un de ces regards longs et perçants que Stephen Mac-Nab avait trouvés si étranges la veille au soir à Temple-Church. Son œil couvait, ardent et triste, le beau visage d'Edward, et semblait ne point pouvoir s'en détacher. Clary était plus pâle encore que la veille. Il y avait des traces de larmes sous sa paupière endolorie, et sa joue accusait une longue nuit d'hiver sans sommeil. Pourtant, à mesure qu'elle regardait Edward, toute sa physionomie s'illuminait graduellement; sa tristesse faisait place à la mélancolie, qui, elle-même, se transformait en austère et spirituel bonheur.

Clary était bien belle ainsi. Son âme chaste, mais passionnée, brûlait au travers du feu de ses regards. Son sein battait avec force; son haleine tombait, sèche et brûlante, sur le verre dont elle obscurcissait à peine la transparence; sa lèvre devenait blanche et tressail-

lait en murmurant d'étranges paroles dont sa volonté n'était point complice.

Clary aimait Edward; elle l'aimait de cet amour exalté que fomentent la solitude et la pureté quasi claustrale des mœurs, chez ces généreuses natures dont la chaleur propre fermente dans le repos.

Clary et sa sœur cadette Anna avaient passé leur enfance en Écosse, à Lochmaben, dont M. Mac-Farlane, leur père, était le principal magistrat. A l'âge où toute jeune fille a le plus besoin des caresses et des enseignements d'une mère, Clary et Anna avaient perdu la leur. M. Mac-Farlane les garda pendant deux ou trois ans auprès de lui. Puis, tout à coup, Clary était alors bien jeune, mais elle se souvenait vaguement, néanmoins, la conduite de M. Mac-Farlane changea et s'entoura d'un mystère inusité. Des hommes inconnus prirent accès en sa maison; il eut avec eux de longues, de fréquentes conférences; il fit de secrets voyages dont personne ne connut jamais ni le but ni le motif.

Ce fut alors qu'il pria sa sœur, mistress Mac-Nab, que des relations de famille retenaient à Londres, de se charger de ses deux filles. Clary, lorsqu'elle songeait à cet événement, ne pouvait s'empêcher de penser que son père désirait s'affranchir de leur enfantine surveillance, et qu'il avait de mystérieuses raisons pour faire ainsi le vide autour de lui.

Lorsque cette proposition fut faite à la mère de Stephen, elle était veuve depuis peu de temps et restait accablée sous le coup d'une catastrophe terrible qui lui avait ravi son époux. M. Mac-Nab était mort assassiné. Elle accueillit ses nièces avec douceur, mais sans empressement. Cependant, à la longue, elle se prit pour elles d'une tendresse de mère.

Chaque fois que M. Mac-Farlane venait à Londres, et il faut avouer que ses visites n'étaient point très-fréquentes, l'excellente dame tremblait qu'il ne lui vînt désir d'emmener avec lui ses deux filles. Elle avait grand tort de craindre; M. Mac-Farlane, — le laird, comme on l'appelait, — témoignait en revoyant ses filles une joie passionnée, mais sombre, et ne songeait guère à les emmener.

C'était un homme d'un caractère étrange. Le peu de temps qu'il restait à Londres se passait en courses faites à la hâte et qu'il expliquait en bloc par ce mot qui répond à tout : *affaires*, mot admirable

et spécialement inventé pour déjouer toutes les tentatives de la curiosité. A chaque nouveau voyage, Clary et Anna remarquaient avec chagrin le rapide changement qui s'opérait chez leur père. Il devenait vieillard avant l'âge. Les deux pauvres filles eussent voulu porter quelque consolation à cette douleur cachée; mais M. Mac-Farlane n'aimait point les questions. Clary et Anna, brusquement repoussées, se bornaient à plaindre silencieusement leur père.

Stephen Mac-Nab faisait comme sa mère. Il aimait fort ses cousines. La mort violente de son père, dont il avait été témoin par hasard, avait d'abord ébranlé ses jeunes facultés. Mais il était encore un enfant alors, et les années remirent son intelligence en son assiette. Seulement, le souvenir de son père mort et celui de l'assassin étaient gravés en traits de sang dans sa mémoire. L'assassin, qu'il n'avait vu qu'un moment, par suite de la chute du masque qui couvrait son visage, ne se présentait pas à lui sous une forme bien arrêtée; mais une circonstance restait, lumineuse et précise, au fond de ses souvenirs : c'était un homme grand, robuste, souple; à l'instant où la chute du masque avait découvert ses traits, il frappait; en frappant, ses noirs sourcils se fronçaient et dessinaient en blanc, sur son front rougi, la ligne tremblée d'une longue cicatrice. Stephen voyait cela dans la veille comme lorsque le sommeil lui apportait ses songes.

On a des connaissances à la douzaine qu'on fréquente assidûment; on a un ami, un seul, et c'est beaucoup, qu'on ne voit pas une fois tous les mois. Stephen était dans ce cas. Londres lui fournissait ces camarades qui aident à perdre le temps et qu'on oublie avec un sensible plaisir lorsqu'on n'a plus de temps à perdre. Stephen les voyait presque tous les jours, parce que sa profession de médecin lui laissait, hélas! d'excessifs loisirs.

Mais il avait contracté durant les premières années de son séjour à l'université une liaison plus sérieuse : cette liaison, résistant à la séparation qui suit presque toujours entre jeunes gens de conditions diverses la première entrée dans le monde, était devenue bonne et solide amitié. Stephen et son ancien compagnon d'enfance s'aimaient d'autant plus peut-être que tout chez eux était différent, presque opposé : l'un était, en effet, fils de bourgeois, tandis que l'autre appartenait à la plus haute noblesse d'Angleterre. Le gentilhomme,

hautain, énergique, romanesque et mettant son avenir entier dans un amour poussé jusqu'au culte, contrastait avec le *physician*, dont le caractère ne manquait pas de fermeté, dont le cœur possédait cette bravoure commune à tout galant homme, mais qui ne poussait rien à l'extrême et ne pouvait avoir aucune prétention au titre de héros.

L'ami de Stephen Mac-Nab était Frank Perceval.

La journée de la veille avait été un grand jour pour Stephen. Il avait fait un choix entre ses deux cousines, qu'il croyait aimer jusque-là d'une affection égale; il subissait enfin cette langueur que le premier amour met dans l'âme la moins suspecte de sensiblerie. Et puis il était jaloux, ce qui dompte vertement les plus fanfarons!

Aussi était-il rentré chez sa mère dans un état de tristesse profonde. Il était invité ce soir-là à un bal du grand monde, au bal de lord James Trevor. Né sur la frontière d'Écosse, dans le comté de Dumfries, où lord Trevor possédait de magnifiques propriétés, Stephen recueillait en ceci l'héritage de l'estime qui avait autrefois entouré son père. Lord Trevor, en effet, auquel il avait été présenté depuis peu, l'avait accueilli comme on accueille le fils d'un ami, et s'était rangé de grand cœur parmi les futurs clients du jeune docteur. Un grand bal est chose attrayante à l'âge de Stephen, et pourtant, l'heure étant venue où il fallait revêtir l'habit noir et chausser l'escarpin, il demeura boudeur, dans son fauteuil, vis-à-vis de son feu presque éteint. A dix heures, mistress Mac-Nab frappa doucement à sa porte.

— Eh bien, mon enfant, dit-elle, tu ne pars pas?

— J'aurais payé chacun de ces regards au prix de six mois de vie! répondit Stephen avec chaleur.

Il songeait à Clary et à ce détestable inconnu de Temple-Church, si beau, si riche, si dédaigneux!...

— Ne comptes-tu point aller au bal? demanda encore la vieille dame.

— A quoi bon! s'écria Stephen; qu'irais-je faire parmi cette noblesse orgueilleuse qui se rira de moi ou ne me regardera pas! Je déteste les nobles, ma mère!

Et il ajouta à part lui :

— Je suis sûr que ce vaniteux donneur de billets de banque est pour le moins un comte!

— Ah ! Stephen, dit mistress Mac-Nab d'un ton de reproche, tu oublies que ton pauvre père avait l'estime de tous les gentilshommes de notre comté !... leur estime et leur amitié, reprit-elle avec un léger mouvement d'orgueil. Voici une lettre... mais tu n'auras point de plaisir à la lire, car elle est, je crois, d'un bon gentilhomme.

— De Frank ! s'écria vivement Stephen dont le front se rasséréna.

— J'ai appris à reconnaître son écriture, mon enfant, parce que ses lettres te donnent de la joie.

Stephen baisa sa mère d'un air qui demandait grâce pour sa mauvaise humeur.

— Il arrive aujourd'hui ! dit-il après avoir lu les premières lignes. Il doit être arrivé ! Pauvre Frank ! lui aussi va être bien malheureux;

— Lui aussi ! répéta mistress Mac-Nab. Serais-tu donc malheureux, toi, Stephen ?

Celui-ci s'efforça de sourire, et la bonne mère, rassurée, quitta son fils pour aller reposer. A peine était-elle sortie que deux coups légers furent frappés à la porte et une douce voix de jeune fille, passant par le trou de la serrure, apporta ces mots timidement prononcés :

— Merci, mon petit cousin.

Puis on entendit un pas de gazelle effleurer lestement les marches de l'escalier conduisant aux étages supérieurs.

— C'est la voix d'Anna ! murmura Stephen après un silence ; c'est le pas d'Anna. Pauvre douce fille ! Ah ! Clary ne viendra pas, elle !

Il mit sa tête entre ses mains.

— Qu'elle était belle, mon Dieu ! reprit-il, et comme ce regard m'eût rendu fier ! Mais quel est donc cet homme ? ajouta-t-il avec une violence soudaine ; où l'a-t-elle pu connaître ?

IX

LE CENTRE D'UNE TOILE D'ARAIGNÉE.

Stephen n'alla point au bal de Trevor-House.

Le lendemain, il se leva plus calme. Il y a toujours de la ressource chez ces caractères positifs qui n'attisent point la cuisante brûlure de

leurs peines, qui ne se complaisent pas en leurs douleurs, et ne demandent qu'à être consolés.

Stephen avait passé tant bien que mal sa première nuit de martyre d'amour; il n'avait aucune espèce d'envie de recommencer et se promettait bien de clore brusquement ce chapitre d'incertitudes et de doutes en demandant une explication à Clary Mac-Farlane. C'est ce qui s'appelle aller droit au but. Si tous les amoureux prenaient cette route bourgeoisement logique, aucun roman n'atteindrait la fin de son premier volume.

Ce qui serait une publique calamité.

Au déjeuner de famille, Clary était distraite et comme absorbée. Tout de suite après le déjeuner, elle s'esquiva. Nous savons où elle se rendit ainsi. Ce fut derrière le rideau qui, demi-soulevé, permettait à son regard de plonger dans le salon de la maison carrée, de l'autre côté de Cornhill. Clary venait là tous les jours. Elle y venait bien souvent en vain, car les apparitions qu'Edward faisait en ses bureaux étaient courtes et peu fréquentes. Mais elle ne se lassait point d'y venir. Ce jour-là elle y trouva ce qu'elle y cherchait.

Nous n'essayerons point de peindre les impressions profondes et multiples qui se succédèrent dans l'esprit de la jeune fille, tant que dura sa muette contemplation. C'était à cette place qu'elle avait vu Edward pour la première fois; c'était à cette place qu'elle venait l'attendre chaque jour; c'était à cette place qu'elle souffrait, qu'elle était heureuse, qu'elle avait appris à aimer...

Lorsque Edward, guidé par le geste de Bob-Lantern, jeta les yeux vers elle, son cœur fut pris d'une émotion douce et poignante à la fois. Elle eut froid; ses jambes fléchirent, puis un flot de sang brûlant roula le long de ses veines jusqu'à sa joue, qui devint pourpre. Sa main lâcha le rideau.

Elle demeura longtemps ainsi, honteuse, émue jusqu'à la détresse, heureuse jusqu'au transport, derrière le faible écran de mousseline qui la protégeait contre la fascination commencée. Elle avait grand désir de soulever encore la draperie, mais elle avait remords aussi de l'avoir soulevée déjà, et peur et pudeur. Et puis encore, la voix jusque-là si respectueusement écoutée de sa craintive dévotion lui criait : Arrête !

L'amour était à l'autre oreille. Nous ne savons ce qu'il disait, mais, quoiqu'il parlât tout bas, sa douce voix couvrait la voix menaçante de la conscience. Clary avança timidement sa main blanche et déliée, puis elle la retira, puis elle l'avança encore. Le rideau se souleva de nouveau, mais si peu !... Ce fut assez. Elle put voir celui dont la pensée emplissait sa vie. L'œil d'Edward, distrait et nageant dans le vide, ne cherchait plus la fenêtre. Alors Clary eut moins peur et reprit sa position première.

Au bout de quelques minutes, ce qu'elle aurait pu prévoir, ce qu'elle désirait peut-être, arriva. La rêverie de M. Edward prit fin et son œil revint naturellement caresser la fenêtre. Oh ! nous pouvons l'affirmer, Clary eut le dessein de se cacher encore. Elle tira brusquement la mousseline, mais la mousseline s'accrocha ; un obstacle quelconque, une épingle oubliée sans doute, l'empêcha de tomber — et la jeune fille resta sans voile en face du beau rêveur qui la contemplait passionnément.

— Clary ! cria la voix de mistress Mac-Nab à l'intérieur.

Clary n'entendait pas.

Edward mettait dans son regard d'enivrantes paroles. Muet, il disait : Je vous aime, plus tendrement que n'eût pu faire sa voix.

— Clary ! s'écria Stephen à son tour.

Clary n'entendait pas. Sa tête se perdait ; son cœur s'élançait vers Edward, qui suppliait du geste maintenant et semblait demander pitié. Deux larmes tremblèrent aux cils de la jeune fille et tombèrent brûlantes sur sa joue.

— Il m'aime, mon Dieu ! murmura-t-elle.

Edward, qui voyait sa victoire, posa sur sa bouche ses doigts réunis en faisceau et jeta un baiser à travers la rue.

Cette fois l'épingle fut impuissante à retenir le rideau. Clary s'offensa. Le rideau tomba. Au même instant, deux portes qui donnaient entrée dans la chambre de la jeune fille s'ouvrirent brusquement.

— Clary ! Clary ! crièrent à la fois mistress Mac-Nab et Stephen qui entraient en même temps.

Clary trembla comme notre mère Ève surprise par le Sauveur.

— Il y a donc ici quelque chose de bien intéressant, miss Clary,

dit sévèrement Stephen, pour que vous n'ayez entendu ni ma voix ni la voix de ma mère?

La jeune fille balbutia et ne sut point répondre. Stephen, qui avait toujours en tête des soupçons jaloux, s'élança vers la fenêtre et fit mine de soulever le rideau. Clary voulut l'arrêter d'un geste suppliant, mais Stephen ne tint compte de cette muette prière, et la draperie glissa en grinçant sur sa tringle. Clary, Stephen et mistress Mac-Nab plongèrent à la fois leurs regards au dehors. Il n'y avait plus personne aux fenêtres du premier étage de la maison carrée, dont chaque croisée montrait, closes, les doubles draperies de ses rideaux de soie.

Edward avait quitté sa place au moment où Clary s'était de nouveau cachée derrière son rideau. Il se leva de l'air d'un homme que le jeu commence à fatiguer, et tira le cordon d'une sonnette. Un nègre parut.

— Va frapper sur le gong du salon du centre, dit-il.

— Combien de coups, maître?

— Cinq coups.

Quelques secondes après, on entendit cinq coups sourds et prolongés retentir dans la direction suivie par le petit nègre. M. Edward prit la même route et sortit du boudoir. Il pénétra dans un salon de forme ronde qui, autant qu'on pouvait s'orienter, tenait exactement le milieu de la maison carrée. Ce salon n'avait point de fenêtres et s'éclairait, à cette heure de midi, par un lustre allumé. En revanche, il avait six portes, dont cinq donnaient immédiatement sur des escaliers en spirale. C'était par la sixième que M. Edward avait pris entrée.

A son arrivée, le gong promenait encore le long des lambris sonores ses profondes et onduleuses vibrations. Le salon était désert. Cinq chaises et un fauteuil étaient rangés autour d'un vaste poêle, dont les bouches, ouvertes, échauffaient le salon de leurs brûlantes haleines. M. Edward se jeta nonchalamment sur le fauteuil. Presque au même instant, les cinq portes s'ouvrirent. Les deux premières, percées dans la direction de Cornhill donnèrent passage à une dame fort richement parée et à un gentleman de fashionable tournure. La troisième, qui tournait du côté de Finch-Lane, servit de chemin à un monsieur de mine bien honnête, vêtu en négociant de bon lieu. Par la quatrième s'introduisit un petit homme tout jaune et tout maigre. La cinquième

porte enfin donna passage à M. Smith, paré de ses lunettes vertes et de son vaste garde-vue.

La belle dame venait des somptueux magasins des costumes de Cornhill, dont elle était souveraine et maîtresse, sous le nom de mistress Bertram. Le gentleman, M. Falkstone, était son voisin, le bijoutier. Le monsieur à prestance honnête tenait la boutique de changeur dans Finch-Lane. C'était M. Walter. Le quatrième enfin n'était rien moins que le vieux Peter Practice, ancien *attorney* (procureur) ruiné, lequel trônait dans la poudreuse et sombre boutique de brocanteur qui venait aussi sur Finch-Lane, après le *change-office*.

Les cinq nouveaux venus s'avancèrent d'un pas discret vers M. Edward et le saluèrent respectueusement. Edward toucha la main de mistress Bertram et fit aux autres un signe de tête protecteur. Mistress Bertram s'assit. Les quatres hommes restèrent debout jusqu'à ce qu'un geste royal d'Edward leur eût donné licence de prendre des siéges.

— Venons tout de suite au fait, dit M. Edward : j'ai besoin de dix mille livres.

— Dix mille livres ! répéta Peter Practice.

— Dix mille livres ! répétèrent en chœur le changeur, le bijoutier, M. Smith et mistress Bertram.

— Pour ce soir, ajouta froidement M. Edward.

Toutes les têtes se baissèrent à la fois.

— Monsieur Walter, reprit encore Edward, pouvez-vous me les compter sur-le-champ ?

— Je le puis, monsieur, mais...

— Mais quoi ?

— En la monnaie que vous savez.

— Je n'en veux pas. Et vous, Falkstone ?

— Les affaires languissent déplorablement monsieur.

— Et vous, Fanny ? interrompit Edward avec impatience, en s'adressant à mistress Bertram.

— Ma caisse est à votre disposition, monsieur, répondit la belle marchande; mais il s'en faut de beaucoup que cette somme s'y trouve.

— Je prendrai ce qu'il y a, Fanny. Vous êtes une bonne et charmante fille. Et vous, maître Practice ?

— Je dirai à Votre Honneur, répondit l'ancien attorney; je lui dirai clairement et sans ambages, je lui dirai ce que lui a dit mon honorable voisin, M. Falkstone : les affaires languissent ; elles languissent déplorablement ; j'ajouterai même qu'elles ne vont pas du tout.

M. Edward réfléchit.

— Quant à vous, Smith, dit-il ensuite, je sais ce que vous avez... Pardieu ! messieurs, vous vous endormez, sur ma parole ! Chaque fois que je vous demande une misère, vous poussez d'interminables hélas ! Ceci est intolérable ! Vous laisse-t-on manquer de marchandises ? N'avez-vous pas une part raisonnable ? La police vous inquiète-t-elle ? Tout le fashion de Londres n'a-t-il pas appris la route de vos magasins? Et à qui devez-vous tout cela, s'il vous plaît? Marchandises, sécurité, vogue, c'est moi qui vous donne tout, et vous semblez hésiter à me satisfaire ?

— Vous savez bien, monsieur, que je suis toute à vous, murmura mistress Bertram.

— Vous, Fanny, je le crois, et je vous remercie. Mais ces messieurs...

— Nous sommes prêts, interrompit Falkstone.

— Je suis prêt, appuya Peter Practice, qui ajouta entre ses dents : Mais je proteste en la forme due, déclarant agir *tanquam coactus* [1], et non autrement, — dont acte, sous toutes réserves.

— A la bonne heure ! reprit Edward en se levant. Je compte sur vous pour ce soir. Adieu, Fanny.

Mistress Bertram repassa la porte par où elle était venue.

— Avez-vous quelque chose à me dire, Falkstone? demanda Edward.

— Votre affaire de cette nuit?... répondit le bijoutier en souriant.

— Comme toujours, Falkstone, comme toujours. Celui-là ne nous inquiètera pas de longtemps !

— C'est au mieux ! A qui remettrai-je mon contingent de fonds?

— Comme d'habitude, à mistress Bertram.

Falkstone salua et sortit.

— Mauvaises nouvelles, monsieur, dit le changeur Walter dès qu'il

[1] Comme contraint et forcé.

fut seul avec Smith et Edward; on m'a refusé hier trois de nos bank-notes et des bruits inquiétants commencent à courir dans la Cité.

— Que dit-on?

— On ne dit rien de précis, mais chacun entre en défiance; on ne prend plus une malheureuse bank-note de cinq livres sans la retourner vingt fois en tous sens.

— N'aie pas peur, Walter, mon ami, dit Edward en souriant; sous peu je te donnerai des bank-notes que personne ne refusera. Va.

Le caissier Smith fit doucement le tour du salon et entr'ouvrit toutes les portes pour voir s'il ne restait point d'indiscret écouteur. Cela fait, il revint vers Edward.

— Ami Smith, lui dit ce dernier, il faut être prudent à l'avenir et ne jouer du pistolet qu'à la dernière extrémité. C'est une arme bavarde et nous ne sommes pas ici dans nos montagnes. Dis-moi... et l'affaire de Prince's-Street [1]?

— J'y suis allé ce matin, Paddy pousse son géant tant qu'il le peut. Il le gorge de bœuf, il le sature de gin, et le géant travaille plus que quatre hommes robustes ne pourraient le faire; mais il s'épuise...

— C'est bien long! dit Edward avec un soupir de dépit.

— Prince's-Street a quarante pieds de large! répliqua Smith, et notre éléphant creuse à vingt pieds de profondeur... encore une huitaine, le géant crèvera comme un bœuf, mais le boyau sera fait.

— Dieu t'entende, bon Smith! alors ta caisse sera une vérité. Adieu!

M. Edward prit l'escalier qui conduisait chez le bijoutier Falkstone; il y demeura quelques minutes comme pour marchander et choisir des joyaux; puis, sortant comme un acheteur qui a fait ses emplettes, il franchit le marchepied d'un magnifique équipage, attelé de deux chevaux dont les pareils ne se fussent peut-être point trouvés à Londres, — sauf dans les écuries sans rivales du marquis de Rio-Santo.

A peine était-il étendu sur les coussins, que l'équipage partit au galop, brûlant le pavé dans la direction des parages fashionables du West-End.

[1] Rue qui longe la Banque.

X

FAITS ET GESTES DE BOB-LANTERN

En sortant de la maison Edward and C°, Bob-Lantern joua des jambes et des coudes le long du boueux trottoir de Cheapside et remonta vers le quartier Saint-Giles. Il eut bientôt franchi l'espace qui sépare Cornhill du fangeux labyrinthe portant le nom de Saint-Giles, et enfila une ruelle étroite et tortueuse où l'air s'épaississait, où le brouillard se faisait si opaque qu'on voyait à peine devant soi, bien qu'il ne fût guère que midi. Il poussa une porte de bois, dont les planches vermoulues et comme pulvérulentes se reliaient par des crampons de fer rouillé.

La maison où il entrait ainsi, comme presque toutes celles de cet immonde quartier, n'avait qu'un étage. Bob-Lantern ne demeurait point au rez-de-chaussée; il n'habitait point non plus le premier : l'escalier qu'il prit fut celui de la cave. A mesure qu'il descendait, une atmosphère chaude et pesante l'enveloppait; des miasmes fétides emplissaient sa poitrine. Un autre eût été révolté, peut-être suffoqué; mais Bob-Lantern accueillit ces exhalaisons comme un cheval accueille la bonne odeur de l'écurie. Il poussa un grognement de bien-être, et souleva le loquet d'une porte qui donnait entrée dans une manière de cellier chauffé à trente degrés centigrades par un poêle en fonte rempli de coke incandescent.

— Dieu me pardonne, Tempérance, dit-il en entrant, tu te brûles comme une vieille damnée que tu es.

Personne ne répondit. Le poêle, rouge, ronflait comme un soufflet de forge.

— Tempérance! reprit Bob-Lantern; Tempérance! fille de Satan, me répondras-tu?

Un ronflement humain se mêla au ronflement du poêle, et une voix grondeuse prononça ces mots avec le lourd bégaiement du sommeil :

— Encore un verre, mistress Goose; le gin est bon, et c'est le vieux Bob qui paye.

Lantern bondit comme un tigre vers l'endroit de la cave où la voix s'était fait entendre. Un instant il disparut dans la profonde obscurité qui régnait partout où ne frappait point la lueur rougeâtre sortant de la porte du poêle, puis il revint traînant après lui un objet inerte, une sorte de paquet massif et d'un considérable volume. Arrivé auprès du poêle, il lâcha prise. Le paquet s'affaissa immobile.

— Elle est ivre comme un tonneau de porter! s'écria-t-il avec colère. Tempérance! sorcière maudite! Tempérance!

Tempérance, c'était le nom du paquet, ne bougea pas.

— Dieu me damne, reprit Bob; elle ne peut pourtant pas rester ici. Je veux être seul!

Il saisit le tisonnier brûlant et l'approcha des narines de Tempérance qui tressaillit violemment et se dressa, chancelante sur ses pieds. C'était une grande et forte femme de quarante ans, dont le teint ardent et les yeux rougis accusaient la passion favorite.

— J'ai soif! dit-elle d'une voix rauque en abaissant sur Bob son regard hébété.

— Ah! tu as soif, éponge! riposta celui-ci qui brandit son tisonnier; tu as soif! Quand je travaille toute la journée pour gagner quelques misérables pence, tu as soif, tu bois et tu t'enivres. Dieu m'écrase, Tempérance, quelque jour, je te briserai la tête contre le mur.

Malgré l'énergie brutale de ces menaces, il y avait de la tendresse dans la voix de Bob, tandis qu'il parlait ainsi. Tempérance fit machinalement le tour du poêle et s'approcha d'une table où il y avait un verre et une cruche de genièvre, tous deux vides.

— Pas une goutte! grommela-t-elle! Mon joli Bob, n'as-tu pas dans ta poche quelque demi-couronne pour faire plaisir à ta petite femme?

— Une demi-couronne, damnée! C'est le gain d'un homme pour huit heures de travail. Tu me ruineras!

— J'ai soif! interrompit Tempérance, qui s'était accroupie derrière le poêle et commençait à se rendormir.

— Il faut pourtant que je la renvoie! murmura Bob; si elle savait... Femme, ajouta-t-il tout haut, je veux que le diable m'emporte si je puis te rien refuser! Tiens, voilà six pence, va boire.

— Six pence! Mon joli Bob, encore six autres!

Lantern fronça ses sourcils fauves et leva son tisonnier d'un air menaçant. Tempérance, à qui l'idée de humer deux ou trois verres de gin rendait des jambes, déguerpit et remonta l'escalier en chantant. Lantern la suivit doucement jusqu'à la porte de la rue, qu'il referma derrière elle. Cela fait, il revint en son réduit, dont il barricada soigneusement la porte.

— Est-il possible, murmura-t-il en allumant une lampe au feu du poêle, qu'un bijou de femme comme cela ait des goûts de dépenses semblables. Cinq pieds six pouces !... et des couleurs ! On ferait tout le quartier Saint-Giles sans trouver sa pareille. Il y a bien des lords qui la voudraient pour lady... A propos de lord, ma course d'hier soir pourra servir à deux fins. Le comte est un fier connaisseur, et cette petite quêteuse est bien la plus gentille fillette... pas pour moi . je préfère les femmes de taille ; mais pour les gentlemen qui aiment à promener des maîtresses de cinq pieds !.... Cinq pieds !

Lantern haussa les épaules et se dirigea vers un des angles de sa cave.

— De sorte que, poursuivit-il, le comte de White-Manor mordra comme il faut à l'hameçon. C'est une cinquantaine de guinées, l'un dans l'autre, que me vaudra cette colombe méthodiste... ça tombera bien ! la vie est durement chère et Tempérance boirait la Tamise !

Il tâta l'une des pierres de la muraille, qui bascula et tomba, laissant à découvert un trou large et profond. Lantern y plongea son regard. Il ne parlait plus. Une joie avide et passionnée faisait scintiller ses petits yeux, derrière les poils recourbés de ses sourcils. Il posa la lampe allumée par terre et s'en alla écouter à la porte. Puis, en deux sauts, il regagna son trou et y jeta ses deux mains convulsivement ouvertes. Tout son corps eut un frémissement et le trou rendit un bruit d'or qu'on remue.

Le visage de Lantern, éclairé d'en bas par la lampe posée à terre, reflétait les énergiques élancements d'une jouissance parvenue à son paroxysme. Il remua l'or doucement d'abord et comme on caresse une femme aimée, puis ses deux mains se crispèrent ; il murmura des mots étranges ; ses doigts semblèrent pétrir son trésor. Nous ne saurions dire au juste combien de livres contenait cette caisse d'espèce originale, mais le trou était grand, et quelquefois les bras de Lantern disparaissaient dans l'or jusqu'au coude.

Quand il se fut bel et bien enivré de la vue et du contact de son trésor, il sortit de sa poche les sept souverains qu'il avait récoltés dans la maison de commerce Edward and C°, et les envoya rejoindre le reste.

— Pauvres petits amours! soupira-t-il; c'était bien chaudement dans ma poche! N'ayez pas peur, je reviendrai vous voir; je vous amènerai de la compagnie, s'il plait à Dieu!

Il replaça la pierre et l'enfonça si adroitement que l'œil le plus exercé n'aurait pu la distinguer des autres pierres, ses voisines.

— Tempérance a le nez fin quand elle n'est pas ivre, dit-il; mais elle est toujours ivre, et je suis plus fin qu'elle, moi! D'ailleurs, ajouta-t-il en défaisant les barricades intérieures de sa porte, n'est-ce pas pour elle que je travaille, le cher cœur!

Quelques minutes après, Bob-Lantern franchissait la dernière marche de son escalier et revoyait le jour. Il recommença la course précipitée que nous lui avons vu déjà fournir et rasa les maisons avec une rapidité de locomotive. Il était environ deux heures après midi. Une fois hors du quartier Saint-Giles, Bob-Lantern se lança dans Oxfort-Street, et, méprisant désormais les trottoirs, éclaboussa les fiacres en galopant dans la boue. Sa course le mena au milieu de Portman-Square, devant une grande maison d'aspect opulent, dont, selon l'usage, une grille défendait la façade. Bob-Lantern mit le pied sur la première marche de l'escalier.

— Que veut ce drôle? cria un apprenti jockey du poids de quinze kilogrammes.

— Mon bon petit monsieur Tulipp, répondit Bob, je viens voir M. Paterson, l'intendant de milord comte de White-Manor.

L'apprenti jockey le reconnut, et le précéda dans l'escalier qui conduisait aux étages supérieurs.

— Tu attendras longtemps, puissant Bob, dit-il en ricanant, car il y a déjà bien du monde dans l'antichambre de M. Paterson.

— Que voulez-vous, mon bon petit monsieur Tulipp? répondit Bob, s'il faut attendre, j'attendrai.

Il y avait en effet foule nombreuse dans l'antichambre de l'intendant. C'étaient cinq ou six tenanciers de milord qui venaient renouveler leurs fermages, des fournisseurs, des clients, dans le sens latin

du mot, et une demi-douzaine de maquignons. Tulipp entr'ouvrit la porte de M. Paterson et prononça le nom de Lantern. Les pauvres diables, qui attendaient là depuis plusieurs heures peut-être, plongèrent un avide regard par l'ouverture de la porte afin de voir quel était l'importun dont la visite prolongée outre mesure leur barrait impitoyablement le seuil de l'intendant. Ils regardèrent de leur mieux, mais ils ne virent personne que M. Paterson lui-même, qui demi-couché sur un fauteuil à bas dossier, appuyait ses gros pieds sur la grille de sa cheminée.

— Lantern ! répéta M. Paterson, sans regarder Tulipp. Ah diable ! Lantern, dis-tu. Qu'est-ce que c'est que Lantern ?

— C'est moi, s'il plaît à Votre Honneur, répondit Bob qui voulut s'avancer.

— Après nous, l'homme, après nous ! prononcèrent en chœur les fermiers, fournisseurs et maquignons.

— Il me semble que je connais cette voix, murmura Paterson. Eh ! j'y suis ! ce Lantern est un coquin de mérite... Fais entrer !

M. Paterson était un homme de taille moyenne, légèrement obèse, dont les cheveux rares et parfaitement incolores encadraient un visage blafard. Au milieu de ce visage rayonnait un nez charnu, couleur de feu. Ce nez était prodigieux. On l'avait vu pâlir deux ou trois fois durant les cinquante années que M. Paterson avait passées sur terre ; mais en ces cas, par une réaction explicable, ses joues jaunâtres d'ordinaire étaient devenues pourpres. Évidemment ce nez avait la propriété de déteindre sur le visage.

Au bout d'une minute environ, il leva les yeux sur Bob et haussa les épaules.

— Tu vends quelque chose? dit-il en cherchant une plaisanterie qu'il ne trouva pas ; quelque chose comme?... Oui, par le diable ! quelque chose qui... tu m'entends, méchant drôle !

Bob se mit à rire débonnairement et répondit :

— Le fait est que je vends quelque chose comme cela.

— Tu arrives mal ; ta marchandise est en baisse ici. Milord n'en veut plus.

— C'est fâcheux, répartit Bob avec froideur, fâcheux pour Sa Seigneurie ; car, pour moi, voyez-vous, monsieur Paterson, je ne

suis pas exposé à garder longtemps cette marchandise en magasin.

— Elle est donc bien jolie ? demanda l'intendant.

— Un ange !

M. Paterson haussa une seconde fois les épaules.

— Milord est blasé, mon pauvre Jack-Lantern.

— Bob-Lantern, s'il plaît à Votre Honneur... Ah! milord est?... je n'ai pas bien compris.

— Blasé ! c'est un mot qui nous vient de France, comme les vins frelatés et les petits couteaux de deux pence. Il veut dire... Ma foi ! c'est difficile à expliquer, honnête Jack.

— Bob, s'il plaît à Votre Honneur.

— Honnête Bob... c'est difficile. Dis-moi, as-tu quelquefois mangé plus de tranches de bœuf rôti que ton estomac n'en pouvait contenir ?

— Rarement, Votre Honneur, la vie est si durement chère !

— Enfin cela t'est arrivé une fois ou cent fois, peu importe. Eh bien, ce jour-là tu étais blasé sur le bœuf.

— C'est-à-dire que je n'en voulais plus.

— Juste ! Milord ne veut plus d'anges.

Lantern salua bien bas et prit le chemin de la porte. Au moment où il touchait le seuil, la voix de Paterson l'arrêta.

— Quel âge a-t-elle?

— Quelque chose comme dix-sept ans... peut-être dix-huit ans. Ah ! Votre Honneur, c'est frais comme une cerise, c'est élancé comme une baguette de saule, c'est gracieux, c'est gentil, c'est blond, c'est modeste...

— Ta, ta, ta, ta ! interrompit l'intendant, où demeure-t-elle?

— Ceci fait partie de ce qu'on m'achète, répondit Lantern avec un ignoble sourire.

— Écoute, honnête John, reprit Paterson.

— Bob, s'il plaît à Votre Honneur.

— Jack, Bob ou John, tout cela me plaît, mon garçon, mais ne m'interromps plus... On pourrait tenter un dernier essai, si elle est aussi charmante que tu le dis. Aussi bien, depuis que milord a changé de vie, mon crédit se perd. Croiras-tu que Sa Seigneurie m'a demandé l'autre jour quelques explications sur ses affaires?

Bob prit un air profondément stupéfait.

— Est-ce bien possible ! dit-il sans rire.

— Ce n'est que trop vrai. Il est temps de le remettre en sa route. Je verrai cette jeune fille. Que te faut-il ?

Bob revint vers le foyer et mit son coude sur la tablette de la cheminée.

— Je vous dirai son nom, je vous dirai son adresse, et vous me compterez trente souverains d'or, répondit-il.

— Tu es fou, digne John ! s'écria l'intendant. Trente souverains pour une adresse !

— Et un nom... le nom et l'adresse de la plus jolie miss de Londres.

— Tout autre que toi aurait pu rencontrer cette jeune fille.

— Londres est grand. Si Votre Honneur veut chercher, je ne m'y oppose pas.

M. Paterson réfléchit un instant, puis il se leva sans mot dire et se dirigea vers son secrétaire. Bob le suivit d'un regard avide. L'intendant ouvrit l'un des tiroirs et compta lentement trente souverains d'or.

Bob saisit l'or et le fit disparaître comme par enchantement dans une de ses vastes poches.

— Anna Mac-Farlane, dit-il ensuite à voix basse, tandis que Paterson écrivait sous sa dictée, 32, Cornhil, vis-à-vis de Finch-Lane ; deux sœurs, une vieille tante ou mère... un blanc-bec qui doit être un frère ou un cousin.

— Je n'aime pas le blanc-bec ! grommela l'intendant.

— Ça gêne ; mais... au besoin... j'entreprends aussi ces sortes d'affaires.

Lantern avait fait un geste atroce, à la signification duquel on ne pouvait point se méprendre. M. Paterson le regarda en face et se prit à rire.

— Tu dois amasser des millions, digne Jack ! dit-il après un silence.

— Moi ! je n'ai pas un penny vaillant outre les trente souverains que je viens de recevoir. Adieu, Votre Honneur, et merci ! je reviendrai dans quinze jours voir si l'on a besoin de moi... à moins que le blanc-bec ne vous offusque par trop.

— Reviens demain, dit Paterson.

Bob fit un signe affirmatif et sortit. Les fermiers, les fournisseurs et les maquignons le regardèrent passer avec une hargneuse envie. Quand il fut parti, la sonnette de l'intendant se fit entendre, et un valet vint annoncer aux patients de l'antichambre que Son Honneur ne recevrait plus que le lendemain.

Bob reprit intrépidement sa course ; mais comme il était quatre heures après midi et que la nuit de Londres commençait, il eut soin de tenir sa main sur la poche qui renfermait ses trente souverains.

— Voilà une bonne affaire ! se disait-il ; je donnerai six pence à Tempérance.

Un monsieur bien couvert lui barra le trottoir, au moment où il retournait vers Finch-Lane ; Bob voulut passer à droite ou à gauche ; mais le monsieur l'arrêta d'un geste et lui dit avec un fort accent français :

— Mon ami, l'église Saint-Paul?

— C'est une belle église, répondit froidement Lantern.

— Pourriez-vous m'indiquer la route ?

— Eh ! eh ! dit Bob, c'est malaisé ; mais pour deux shellings je le ferais.

— Deux shellings, se récria le Français ; pour un mot!

— Allons, je le ferai pour un shelling, puisque vous n'êtes pas un Russe, monsieur le Français.

Bob tendit la main. L'étranger y mit un shelling en grondant quelques paroles peu flatteuses contre l'hospitalité anglaise.

— C'est bon, dit Bob... Eh bien, mi ord, faites cent pas en suivant votre nez, et vous rencontrerez le portail de Saint-Paul.

— J'y allais donc ? demanda le Français.

— Directement, milord.

Bob passa de côté et se jeta dans la foule.

— Maintenant, se dit-il, irai-je chez le blanc-bec lui vendre le nom de M. Edward ? Non. Il faut laisser aller les choses. Cela le mettrait en défiance. Ah ! ah ! ah ! le bon marché qu'a fait M. Paterson ! M. Edward lui soufflera la belle avant qu'il ait le temps de dire zest ! Cela le regarde.

. nuppoteaux del — Imp. Dupain, Faub.g St. Jacques, 35. — Mocquet sc

BOB-LANTERN

MYSTÈRES DE LONDRES

Comme il n'était pas encore l'heure de se coucher, il voulut utiliser le reste de sa journée. Bob était un effréné travailleur.

— Dieu me damne ! pensa-t-il, le temps est bon pour mendier ce soir. Le brouillard est chaud et les vieilles femmes sortent de leur trou... Attention aux policemen !

Bob, en finissant ces mots, fit un haut-le-corps qui disloqua entièrement son torse et lui donna l'aspect le plus misérable que gueux puisse désirer. L'une de ses épaules se haussa, tandis que l'autre s'effaçait ; son bras gauche, tordu et retourné, joua merveilleusement la paralysie. Sa jambe gauche, volontairement raccourcie, boita et donna à toute sa personne un mouvement de tangage qui faisait compassion à voir. Il jeta autour de lui un regard circulaire et cauteleux pour s'assurer que le trottoir était pur de tout agent de police. Un second regard tria, parmi la foule, une vieille dame au grand chapeau noir qui ne pouvait être moins que la veuve d'un patron de barque ou d'un bosseman décédé au service de l'État.

Bob se traîna vers elle en se balançant comme un sloop battu par la tempête.

— Respectable madame, murmura-t-il derrière elle, je n'ai pas mangé depuis quinze jours et demi.

La dame pressa le pas.

— O bonne mistress ! reprit Bob, ayez compassion d'un malheureux marin qu'une blessure reçue à la mémorable bataille de Trafalgar, sous les yeux du glorieux Nelson, empêche de travailler et réduit au triste métier de mendiant !

Le nom de Nelson est toujours d'un effet puissant sur une oreille anglaise. La dame fouilla dans son vaste sac et en retira une demi-couronne qui sans doute devait servir ce soir à sa partie de whist. Bob baisa la couronne et promit à la dame les bénédictions de Dieu.

— Milady ! s'écria-t-il en s'attachant aux pas d'une seconde victime qui, selon lui, avait une tournure tory, ne laissez pas périr d'inanition un brave soldat de notre demi-dieu, Sa Grâce le puissant duc de Wellington... J'ai cinquante-trois blessures, noble lady, et Napoléon, Napoléon en personne, je le jure sur mon salut, m'a brisé la jambe d'un coup de botte forte...

Milady lui donna un shelling pour s'en débarrasser.

Bob continua ce jeu durant une heure environ avec diverses chances de succès. Au moment où il allait quitter la partie, il sentit une lourde main se poser sur son épaule. Bob ne prit point la peine de se retourner. Il connaissait la main des policemen. Par un mouvement rapide comme l'éclair, il rendit à son torse sa forme accoutumée, et se baissant tout à coup, il fit lâcher prise à l'agent : avant que celui-ci eût pris une attitude de défense, les deux poings de Bob frappèrent en même temps sa poitrine qui sonna comme un tambour.

L'agent tomba dans la boue au grand plaisir des cokneys. Bob s'en alla le cœur paisible. La soirée s'avançait. Il possédait bien encore quelques petites industries qu'il mettait en pratique à ses heures de loisir, mais, ce soir, il se sentait pris de tendres pensées à l'endroit de Tempérance, dont les cinq pieds six pouces ne lui avaient jamais semblé si pleins de charmes.

Bob reprit donc le chemin de Saint-Giles : il marchait maintenant le front haut et les mains dans les poches, comme fait tout honnête homme dont la conscience est tranquille et qui a reçu le prix d'un labeur honorable.

XI

MORS FERRO NOSTRA MORS

L'honorable Frank Perceval ne portait point de titres. Son frère aîné, le comte de Fife, avait hérité de presque toute la fortune paternelle, suivant la loi anglaise.

Frank vivait de son faible patrimoine et d'une part de la fortune de sa mère, qui habitait l'Écosse avec la dernière de ses filles, âgée de douze ans. La comtesse douairière de Fife aimait Frank avec une sorte de passion. Son caractère, son âge et sa figure lui rappelaient l'aînée de ses filles, morte malheureusement quelques années auparavant. Cette sœur, miss Harriett Perceval, et Frank étaient jumeaux. Frank habitait à Londres Dudley-House, propriété de sa mère, située dans Castle-Street, auprès de Cavendish-Square. Il avait un seul domesti-

que, outre sa femme de charge, point d'équipages, point de chevaux.

La matinée était déjà fort avancée, lorsque Stephen Mac-Nab passa le seuil de Dudley-House. Il fut reçu par le vieux domestique de Frank.

Jack était un digne, discret, honnête, fidèle et dévoué serviteur. Il y aurait eu en lui du Caleb si Frank Perceval eût été dans la position désespérée du maître de Ravenswood. Mais Frank était fort loin de cette magnanime misère dont notre Walter Scott nous a fait un si émouvant tableau. Sa pauvreté, toute relative, eût été pour bien d'autres de l'opulence. Aussi Jack gardait-il une tenue fort respectable ; sa livrée, d'une propreté minutieuse, n'accusait point de trop longs services, et il y avait sur son visage un air de prospérité qui éloignait toute idée de famine.

Il connaissait Stephen depuis l'enfance et savait toute l'amitié que lui portait Frank ; à ces causes, il pardonnait un peu au jeune médecin de n'être point noble.

— Votre Honneur va faire bien plaisir à Son Honneur, dit-il selon la mode écossaise, en continuant sa besogne et avec une cordialité respectueuse; Son Honneur parlait souvent de Votre Honneur dans nos voyages. Son Honneur est sorti ce matin de bonne heure, mais si Votre Honneur veut l'attendre, je lui ouvrirai le cabinet de Son Honneur.

Stephen se fit introduire dans le cabinet de Frank. C'était une chambre dont la description n'aurait point d'intérêt pour le lecteur. Beaucoup de livres, quelques objets d'art, deux ou trois portraits de famille et un grand écusson à quartiers, portant, sur le tout, les armes propres des Dudley, composaient sa décoration. Stephen s'assit près du feu.

— Rien n'a été changé ici, dit-il, en souriant ; voici les auteurs que nous aimons tous deux, le portrait de la pauvre demoiselle Harriett...

Jack découvrit tristement son front.

— Voici, continua Stephen, le grand écusson de Perceval.

— Plairait-il à Votre Honneur que je le lui blasonne ? interrompit vivement le vieux valet.

Et sans attendre la réponse de Stephen, il commença d'une voix

rapide et monotone cette explication technique, si souvent entendue que les mots s'en étaient gravés un à un dans sa mémoire :

— Il est, s'il plaît à Votre Honneur, parti de trois traits, coupé de deux. Au premier, de Fairfax : burellé d'or et de sable au lion d'argent brochant sur le tout ; — au deuxième, d'Argyle : d'argent à la nef d'azur équipée et ramée de même ; — au troisième, d'Errol : d'argent à trois écus de gueules ; — au quatrième, de Dudley-Stuart : contrécartelé aux premier et quatrième d'argent à la fasce échiquetée d'argent et d'azur de trois tires, qui est Stuart ; aux deuxième et troisième, d'or à trois tourteaux de gueules, qui est Courtenay, et, sur le tout, échiqueté d'argent et d'azur de douze pièces à la bande d'hermines, qui est Dudley ; — au cinquième, de Douglas : d'argent au cœur sanglant de gueules, au chef d'azur, chargé de trois étoiles d'argent ; — au sixième...

Stephen bâilla et poussa un long soupir.

— J'ennuie Votre Honneur ? demanda timidement Jack ; il n'y a plus que quatre quartiers de l'écusson en abîme...

— Tu me les décriras une autre fois, mon vieux Jack, dit Stephen.

— Je serai toujours aux ordres de Votre Honneur.

Jack répondit cela, mais il ajouta à part lui : « On voit bien que Son Honneur n'est pas nobleman ! »

— Ton maître avait donc emporté ses armes ? reprit Stephen, qui voulait poursuivre l'entretien afin de ne point froisser le bon vieux valet.

— Certes, Son Honneur avait emporté ses pistolets de voyage...

— Je ne vois plus son épée...

— Votre Honneur se trompe, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi.

— Sa boîte de combat n'est plus à sa place, poursuivit Stephen.

Jack pâlit et trembla.

— C'est vrai, balbutia-t-il ; que Dieu ait pitié de nous !

— Que veux-tu dire ? s'écria Stephen en se levant.

— Son Honneur est sorti de grand matin, répondit Jack d'une voix étouffée ; si matin que j'étais encore au lit... Je ne l'ai pas vu... Il a emporté son épée... sa boîte de combat...

— Un duel ! interrompit Stephen.

— Et Son Honneur n'est pas encore revenu ! dit le vieux valet qui tomba faible sur un fauteuil.

Stephen se prit à parcourir la chambre à grands pas.

— Un duel ! répéta-t-il avec agitation ; arrivé d'hier! un duel ce matin ! Voilà qui est étrange ! Mais peut-être n'est-ce qu'une querelle sans importance qui n'aura pas de suite...

Jack secoua lentement sa tête grise.

— Tout ce qui touche à l'honneur de Perceval a de l'importance, dit-il, et mon maître n'est pas de ceux qui prennent leurs armes pour ne s'en point servir... et midi va sonner! et il est parti depuis sept heures !

Il mit son front entre ses mains.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il, vous ne permettrez pas que le vieux Jack voie cela !

— Mon pauvre Jack, reprit Stephen, qui tâchait de se rassurer lui-même, nous nous alarmons à tort. Frank n'a pu avoir de querelle sérieuse depuis hier.

— Son Honneur n'a vu personne et n'est sorti que pour aller au bal de lord Trevor...

— Lord Trevor ! s'écria Stephen frappé d'un trait de lumière.

Puis il ajouta avec accablement :

— Le marquis de Rio-Santo !

Jack le regardait sans comprendre.

— Son Honneur ne connaît pas ce marquis-là, Votre Honneur.

— Rio-Santo ! dit encore Stephen; ils se seront trouvés en présence. Et où s'informer, bon Dieu ! où savoir !

— Où courir! ajouta Jack; par pitié, Votre Honneur, ayez compassion d'un pauvre vieillard. Je n'ai point compris vos paroles, mais j'ai cru deviner. Oh ! si vous savez où est mon maître, dites-le moi. Je courrai, dussé-je succomber en chemin, j'essaierai de lui porter secours... Mon maître ! poursuivit-il en joignant les mains et avec des larmes dans les yeux; mon petit Francis, que j'ai porté dans mes bras, que j'ai bercé, que j'aime!...

Stephen, dont l'inquiétude personnelle s'augmentait du désespoir du vieux Jack, s'approcha de la fenêtre et souleva machinalement le

rideau. Une voiture débouchait en ce moment à l'angle de Regent-Street.

— Hélas ! poursuivit Jack, il y a comme une fatalité sur la noble maison. Presque tous les Perceval sont morts en duel de père en fils... et la devise qui entoure leur écu semble une éternelle et sanglante menace !

Stephen tourna la tête pour lire la devise.

— *Mors ferro nostra mors !* murmura-t-il. (La mort par le fer est notre mort.)

Stephen détourna les yeux.

— *Mors ferro nostra mors* ! répéta lentement le vieux Jack. La dernière fois que j'entendis prononcer ces mots latins, ce fut de la bouche du père de Son Honneur, feu le comte de Fife, Dieu ait l'âme de Sa Seigneurie ! Il les prononçait en accompagnant le cercueil de l'aîné de ses fils, mort en combat singulier.

Stephen n'entendait pas. La voiture s'était arrêtée devant le perron de Dudley-House. Deux hommes inconnus descendirent, qui, aidés du cocher, soulevèrent un objet inerte, étendu sur l'une des banquettes du fiacre.

Stephen poussa un cri déchirant.

— Frank ! mon pauvre Frank ! s'écria-t-il en s'élançant au dehors.

Le vieux Jack se précipita vers la fenêtre.

— Son Honneur ! murmura-t-il en tombant lourdement à la renverse : *Mors ferro nostra mors !*

Il était évanoui. Lorsqu'il recouvra ses sens, il gisait à la place même où il était tombé. Nul n'avait songé à le relever. Il parcourut la chambre d'un regard terne et stupide. La chambre était déserte. Le souvenir de ce qui s'était passé lui revint.

— Son Honneur, dit-il en un cri déchirant ; un duel... du sang !

— Chut ! fit une voix inconnue à la porte qui s'entre-bâilla ; sur votre vie, taisez-vous !

— La porte se referma. Jack se mit sur ses genoux et rampa jusqu'au seuil. Un faible bruit se faisait dans la chambre voisine. C'était comme un grincement de deux morceaux d'acier qu'on frotte doucement l'un contre l'autre. Jack se redressa et colla son œil à la serrure.

Il vit au milieu de la chambre le lit de son maître, qu'on avait retiré de l'alcôve pour avoir plus de jour. Sur le lit, Frank Perceval était étendu sans mouvement, les yeux clos, le visage livide, les membres affaissés comme sont les membres d'un cadavre. Çà et là, sur le sol, il y avait, épars, des linges tachés de sang. Auprès de la fenêtre, Stephen Mac-Nab, assis, pâle et la tête penchée, se voilait le visage de ses deux mains. Des deux côtés du lit, deux inconnus se tenaient debout : l'un, vêtu de noir, aux traits de marbre, impassibles et mornes, tenait le poignet de Frank; l'autre avait retroussé ses manches. Ses mains pleines de sang tenaient un long instrument d'acier, dont le bout disparaissait sous la chemise du pauvre Frank. Ce deuxième personnage n'était pas moins impassible que le premier. C'était lui qui avait entr'ouvert la porte pour ordonner le silence.

Jack ne respirait pas. Toute sa vie s'était concentrée dans sa faculté de voir. L'homme habillé de noir, qui était sans nul doute un médecin, continuait de tâter le pouls de Frank. L'autre inconnu, l'aide du premier, suivant toute apparence, introduisait sa sonde, palpait, tâtait et secouait la tête d'un air d'incertitude. Il prononça quelques mots que Jack ne put entendre. L'homme noir y répondit par un haussement d'épaules accompagné d'un sourire étrange.

L'aide, à ce moment, retira la sonde ensanglantée et mesura froidement la profondeur de la blessure.

Jack n'y pouvait plus tenir. Il fit jouer doucement le pène. La porte s'entr'ouvrit. Les deux inconnus ne prirent pas garde. Jack put entendre, mais il ne pouvait plus voir.

XII

LA FIOLE

Ce fut l'aide qui parla le premier.

— Une demi-ligne de plus, dit-il à voix basse, l'artère bronchiale était attaquée.

Un instant de silence suivit ces paroles. Jack, qui n'entendait plus

rien, voulut recommencer à voir et colla de nouveau son œil au trou de la serrure. L'aide avait passé à son patron sa sonde ensanglantée. Sa main droite s'était introduite sous le revers de son habit. De l'autre main il tenait un paquet de charpie.

— De la charpie! pensa le pauvre Jack, dont un long soupir souleva la poitrine oppressée; ils espèrent donc le sauver!

L'aide-chirurgien, avant de retirer la main qui se cachait sous les larges revers de son frac, jeta un coup d'œil cauteleux du côté de Stephen Mac-Nab, qui demeurait toujours immobile et comme insensible. D'un signe de tête il le désigna au médecin. Celui-ci se fit un garde-vue de sa main pour examiner Stephen avec attention.

— Ce jeune homme ne voit rien, dit-il à voix basse. Hâtez-vous, Rowley.

Nouveau silence. Lorsque Jack, de plus en plus intrigué, essaya de regarder encore par la serrure, il vit l'aide tirer de son sein une petite fiole dont il fit tourner prestement le bouchon de cristal. Il l'approcha de la charpie; mais avant d'imbiber cette dernière, il jeta encore un regard sur Stephen. Un regard tel, que le cœur de Jack bondit dans sa poitrine.

Stephen ne bougea pas. Le docteur fit un geste d'impérieux commandement. Rowley versa une goutte du contenu de la fiole sur la charpie.

A ce moment, Stephen fit un mouvement. Rowley tremblа et pâlit. Au lieu d'appliquer la charpie sur la plaie, il la fit tomber à terre et la couvrit de son pied.

Ce terrible soupçon, qui grandissait depuis quelques secondes dans le cerveau de Jack, éclata tout à coup et se fit certitude. Il chercha des yeux une arme, et, apercevant un dirk écossais suspendu à la muraille, il s'en empara, poussa la porte et s'élança dans la chambre où gisait son maître :

— Monsieur Stephen! s'écria-t-il, vous ne voyez pas ce qui se passe ici!

— Silence! dit Rowley en montrant le blessé.

— Silence, toi-même, répondit Jack, misérable assassin. J'étais là j'ai tout vu!

Rowley fit instinctivement un pas vers la porte.

— Cet homme est-il un fou? demanda le docteur en s'adressant a phen; faites-le sortir, monsieur, ou je ne réponds plus de la vie de norable Frank Perceval.

Stephen s'était levé. Il regardait tour à tour Jack et Rowley, qui ait réussi à prendre son sang-froid.

— Taisez-vous, Jack! dit-il enfin ; et vous docteur, au nom de Dieu! achevez ce pansement, qui je le crains, a été déjà trop retardé.

Jack se mit entre son maître et le docteur.

— Votre Honneur, dit-il d'un ton ferme, en s'adressant à Stephen, je respecte vos ordres, parce que vous êtes l'ami de Perceval, mais cet homme ne touchera plus mon maître.

—Ce valet est fou, répéta le médecin avec froideur. Il tue l'Honorable gentleman en retardant nos soins, aussi positivement que s'il lui donnait au cœur un coup du poignard qu'il tient à la main.

Jack trembla de la tête aux pieds. Une sueur froide perça la peau de son crâne sous les mèches rares de ses cheveux gris, mais il ne bougea pas.

— J'ai vu, dit-il d'une voix basse et profonde; ne doutez pas de ce que je vais vous dire, monsieur Mac-Nab, car je jure sur le souvenir de mon père mort, et je n'ai jamais menti. Un assassinat vient d'être tenté... ici... à l'instant... en votre présence... un assassinat sur un homme à l'agonie. Oh! je l'ai vu, vous dis-je! ces hommes ont voulu tuer Perceval!

Stephen attacha sur le docteur Moore un regard profond et scrutateur.

— Ce domestique est le plus digne homme que je connaisse, monsieur, dit-il; d'un autre côté, je sais que le docteur Moore est l'un des plus illustres membres de Royal-College et je m'incline devant son profond savoir et ses précieuses lumières... mais ce gentleman est mon meilleur ami... souffrez que je vous serve d'aide dans le pansement que vous allez continuer : je suis licencié d'Oxford, monsieur.

Stephen retroussa vivement ses manches.

— Votre Honneur, dit Jack, prenez garde!

Il s'approcha vivement du jeune homme et lui dit quelques mots à l'oreille. Pendant qu'il parlait ainsi tout bas, Rowley se baissa doucement et ramassa la charpie qui était sous son pied. Puis il regarda

le docteur. Celui-ci remua imperceptiblement les prunelles. Rowley comprit et s'esquiva.

— C'est impossible! dit Stephen, répondant à la confidence du vieux valet.

— Impossible? Eh bien! dussé-je fouiller le drôle jusqu'à la peau, je trouverai cette fiole...

Il se retourna vers Rowley ; Stephen l'imita. Ce fut alors seulement qu'ils s'aperçurent de sa fuite.

— Eh bien! Votre Honneur, s'écria Jack; me croyez-vous maintenant?

Stephen attacha sur le docteur son œil perçant et sévère. Le docteur Moore s'était croisé les bras sur la poitrine et demeurait immobile, suivant toute cette scène d'un calme et dédaigneux regard. C'était un homme de quarante ans environ, d'une grande et riche taille. Son front demi-chauve avait de la hauteur et de l'intelligence. Son œil perçant et profond savait prendre à l'occasion un regard digne et ferme, mais il glissait aussi parfois, cauteleux et perfidement investigateur, entre les lignes rapprochées de ses longues paupières.

Le docteur Moore était l'un des plus recommandables membres de Royal-College. Sa réputation était immense et le mettait à coup sûr au-dessus de tout soupçon. Dans le premier moment qui avait suivi l'entrée de Frank, Stephen frappé au cœur, et qui eût sans doute combattu son affaissement moral si la présence du docteur Moore ne lui avait été une garantie suffisante, avait cédé à la douleur et fait comme ces joueurs qui ferment les yeux pour ne les rouvrir que lorsque la fortune aura décidé. Il avait eu, nous l'avons vu, un rude réveil.

— Monsieur le docteur, dit Stephen dont le sang-froid naturel luttait victorieusement contre son indignation, ce digne serviteur n'est point un fou. Il a bien vu; la fuite de ce misérable en dit assez.

— Prétendez-vous m'accuser, monsieur?

— Ne perdons pas le temps en vaines paroles, s'il vous plaît. Je prétends que vous opériez sur-le-champ le pansement de Frank Perceval... sur-le-champ, entendez-vous!

— Sur-le-champ! répéta M. Moore. Ceci ressemble à un ordre, monsieur.

— C'en est un, prononça Stephen avec fermeté.

Les sourcils du docteur se froncèrent. Il recula d'un pas. Ses mains se plongèrent d'instinct dans les vastes poches de son frac noir. Toute sa personne prit un menaçant aspect. Puis tout à coup son front se rasséréna, tandis qu'un sourire amer descendait sur sa lèvre.

— Monsieur le licencié d'Oxford, dit-il avec une gaieté forcée, préparez les bandages et la charpie.

L'opération commença aussitôt. Ce fut un singulier pansement que celui-là. M. Moore y déploya toutes les ressources de pratique chirurgicale qui avaient tant contribué à mettre sa renommée au-dessus des réputations rivales. Il opérait rapidement, sûrement, et mettait une sorte d'ostentation à n'omettre aucun des détails commandés par la clinique en pareilles occurrences.

Stephen, tout en exécutant ses ordres avec une minutieuse ponctualité, suivait chacun de ses mouvements d'un œil plein de sollicitude, ce dont le docteur essayait de se venger en gardant son sourire railleur et amer.

Derrière lui se tenait Jack. Le vieux valet n'avait point mis bas ses inquiétudes. Il tenait toujours son dirk à la main, et son œil interrogeait incessamment la physionomie de Stephen.

Le docteur lui tournait le dos, mais il voyait parfaitement son image réfléchie dans une glace. Peut-être cette menace vivante contribuait-elle à donner une précision mathématique à ses mouvements.

Le pansement achevé, un fugitif incarnat revint aux lèvres blanchies du blessé. Jack se prit à rire sous ses larmes, et le dirk tomba de sa main.

— Que Dieu vous bénisse ! murmura-t-il derrière le docteur Moore ; et que Dieu me pardonne si je me suis trompé tout à l'heure en vous accusant, monsieur !

Le docteur ne daigna ni se retourner ni lui répondre.

— Ce gentleman est sauvé, dit-il à Stephen. En des mains inexpérimentées, sa blessure aurait pu devenir mortelle ; mais, à cette heure, toutes précautions humaines possibles sont prises. Je réponds de lui.

Stephen s'inclina et choisit dans son portefeuille une bank-note de

cinq livres qu'il présenta au docteur. M. Moore repoussa ce salaire sans affectation.

— Je n'ai plus rien à faire ici, dit-il en prenant sa canne et ses gants. Je suppose, monsieur, qu'il ne vous plaît pas de me retenir davantage?

— Vous êtes libre, monsieur, répondit Stephen.

— Maintenant que vous me proclamez *libre*, dit le docteur, en appuyant sur ce dernier mot, je veux bien vous faire savoir, mon jeune maître, que je l'ai toujours été. Dans notre profession, vous pourrez le reconnaître plus tard, on est souvent exposé à de périlleux guet-apens. Il est de la prudence la plus élémentaire de ne se laisser jamais prendre au dépourvu.

Le docteur sortit de ses poches ses deux mains dont chacune tenait par la crosse un fort pistolet.

— Ce sont là, poursuivit-il, des arguments qu'Oxford n'apprend point, mais que Londres enseigne, mon jeune maître. Je n'en connais point de plus péremptoires. J'ai sauvé ce gentleman parce que tel était mon bon plaisir.

Il remit ses pistolets à leur place.

— Et maintenant, adieu, mon jeune maître, dit-il encore. Vous vous êtes fait en moi aujourd'hui un ennemi mortel.

La porte s'ouvrit, puis se referma sur le docteur Moore.

Stephen avait écouté froidement la première partie du discours du médecin. A la menace enfermée dans ses dernières paroles, il ne répondit que par un calme et silencieux salut.

— Que croire? murmura-t-il. Un assassinat peut-il être raisonnablement supposé? Dans quel but? et surtout lorsque l'assassin est le docteur Moore? Jack! es-tu bien sûr d'avoir vu?

— Sûr comme je vous vois, Votre Honneur, répondit Jack en se levant; le brigand tenait d'une main la petite bouteille, de l'autre la charpie. Sur un geste de ce docteur, — qui est peut-être un très-brave homme après tout, — le coquin d'apothicaire a mouillé la charpie. Alors vous avez bougé; l'apothicaire a caché la fiole... le diable sait où... et jeté à terre la charpie qu'il a couverte de son pied. Tenez! elle doit être là encore.

Jack fit le tour du lit. Stephen le suivit.

— Non, reprit le vieux valet; la charpie a disparu, mais on voit encore la marque.

— La marque? interrompit Stephen; où?

Jack lui montra une trace rougeâtre, humide et large comme un shelling, produite par la pression du pied de Rowley sur la charpie mouillée. Stephen se jeta vivement sur les genoux pour examiner cette trace. En se baissant, il aperçut sous le lit une fiole microscopique dont il se saisit.

— La voilà! voilà la fiole! s'écria le vieux Jack.

Stephen, sans la déboucher, l'approcha de ses narines. Elle contenait de l'acide prussique

XIII

LE PETIT LEVER

Lady Ophélia Barnwood, comtesse de Derby, s'éveilla le lendemain du bal de Trevor-House, longtemps après le milieu du jour. Ses traits délicats portaient la trace des fatigues de la veille; ses yeux lassés ne voulaient point s'ouvrir, et les souvenirs de la fête voltigeaient confusément autour de son intelligence engourdie. Il faisait froid, malgré un grand feu qui rougissait de sa lueur ardente le demi-jour de sa chambre à coucher. Lady Ophélia, au lieu de se lever, se coula, frissonnante, au plus profond de ses couvertures et voulut rappeler le sommeil.

Mais il est une heure où le sommeil fatigue, où le contact des draps agace les nerfs, une heure où il faut être debout, et agir, et vivre.

Lady Ophélia repoussa brusquement ses couvertures, sauta hors de son lit et mit ses petits pieds dans ses mules de satin. Un long soupir souleva sa poitrine.

C'était un souvenir qui passait. Naguère, à ce même moment, un coup discret était frappé à la porte extérieure de Barnwood-House. La femme de chambre, en entrant, annonçait que « milord attendait au salon. » Milord, c'était l'homme aimé, l'homme que l'on regret-

tait maintenant avec amertume et détresse : le marquis de Rio-Santa.

Hélas! hélas! tout était donc fini!

Ophélia tendit la main pour atteindre la sonnette. Au moment où son doigt touchait le cordon, un coup retentit à la porte extérieure. Ophélia se redressa tout à coup. Un éclair jaillit de son œil; un rayon d'espoir joyeux illumina son front.

— Si c'était lui! pensa-t-elle.

Mais cette espérance dura peu. Ophélia se souvint tout à coup des événements de la veille. Ses traits se rembrunirent de nouveau.

— C'est le jeune Frank Perceval, se dit-elle; il vient au rendez-vous que je lui ai donné pour lui apprendre... Vais-je dévoiler ce terrible secret, mon Dieu!

Une femme de chambre entr'ouvrit doucement la porte.

— Milady est levée? dit-elle avec étonnement. Un gentleman sollicite l'honneur de présenter son respect à milady comtesse. Voici sa carte.

— Ce n'est pas M. Perceval, murmura Ophélia en jetant un coup d'œil sur la carte où était gravé le nom de Stephen Mac-Nab; je ne puis recevoir, Jane... Attendez! Tirez les rideaux; il y a quelque chose d'écrit au crayon sur cette carte.

Jane tira les rideaux, et un jour plus vif éclaira la chambre.

— *De la part de l'Honorable Franck Perceval*, lut Ophélia. Que veut dire ceci? Jane, faites qu'on introduise ce gentleman au salon et revenez m'habiller.

« Que veut dire ceci? répéta lady Ophélia lorsque sa femme de chambre fut sortie; de la part de Frank Perceval! à coup sûr, le pauvre jeune homme aura fait quelque coup de désespoir.

Jane rentra, et lady Ophélia lui ordonna de serrer seulement sa robe et de lisser ses cheveux. Encore ce fut à peine si elle lui donna le temps d'exécuter cet ordre.

Stephen attendait au salon.

— Madame, dit-il, veuillez excuser ma visite. Je n'ai point eu l'honneur de vous être présenté, mais je remplis un devoir et viens m'acquitter d'un message de Frank Perceval.

La comtesse lui montra un siége.

— M. Frank Perceval n'a pu venir lui-même? demanda-t-elle.

— Il n'a pu venir, milady, répondit Stephen avec tristesse, et, pour l'empêcher de venir, il a fallu une impossibilité bien réelle...

— Que lui est-il arrivé, monsieur ?

— Franck a été blessé en duel, madame.

— En duel ! répéta la comtesse.

— Blessé grièvement.

— Et par qui, monsieur?

— Il ne m'a point dit le nom de son adversaire.

— Et vous n'avez nul soupçon ?...

— Si fait, milady ; les soupçons que j'ai valent une certitude ; mais je viens vers vous pour Frank et je dois faire comme lui : oublier ce duel pour m'occuper d'une chose plus importante.

— Plus importante, monsieur ! murmura la comtesse qui manifesta quelque malaise.

— Il y a deux heures à peine, reprit Stephen Mac-Nab, on a rapporté Frank à Dudley-House, évanoui, mourant. Un terrible événement dont je ne puis me rendre compte a retardé les premiers secours, et bien peu s'en est fallu que mon malheureux ami ne mourût sous mes yeux, victime d'un assassinat.

— Vous me faites frémir, monsieur ! dit la comtesse ; un meurtre tenté sur un blessé !

— Un empoisonnement, milady.

— Et... pensez-vous... pouvez-vous croire que l'adversaire de M. Perceval ? ce serait horrible, monsieur ! ait été pour quelque chose dans cette lâche machination ?

Stephen ne répondit pas tout de suite ; cette question, il ne se l'était point faite encore à lui-même, et un vague soupçon traversa son esprit. Mais rien ne donnait corps à ce soupçon, et il répondit :

— Je ne puis le croire, madame.

Lady Ophélia respira.

— En tout cas, poursuivit Stephen, le danger est évité. Lorsque Frank a recouvré la parole, il y a de cela une demi-heure, madame, le premier mot qu'il a prononcé a été le nom d'une personne chère..

— Miss Trevor ?

Stephen salua et reprit :

— Le second a été votre nom, madame

L'embarras de la comtesse redoubla.

— Mon nom ! dit-elle ; oui. Je pense savoir pourquoi. Hier, au bal de Trevor-House, j'avais prié M. Frank Perceval... Je suis réellement désolée que sa blessure l'empêche...

— Il m'a envoyé en son lieu et place, madame, dit Stephen.

— Vous, monsieur ! M. Perceval ne peut croire... Ce que j'avais à lui dire était complétement confidentiel.

— Je suis son meilleur ami.

— Je n'en doute pas, monsieur, mais je ne puis...

— Frank souffre bien, madame, et il attend ! interrompit Stephen.

— Vous me navrez, monsieur !... Écoutez...

La comtesse s'arrêta tout à coup et prêta l'oreille avidement. Le marteau de la porte extérieure avait faiblement retenti.

— C'est lui, murmura-t-elle, c'est lui !

Son malaise devint une fiévreuse agitation.

— Monsieur, reprit-elle, cette entrevue doit finir à l'instant. Je refuse de vous prendre pour intermédiaire entre moi et M. Perceval. Ne me jugez pas à la légère, monsieur ; car mes motifs sont bien graves, et veuillez ne point vous offenser, car ces motifs n'ont rien qui vous soit personnel.

Stephen s'était levé.

— J'espérais apporter une consolation au pauvre Frank... commença-t-il.

— Dites-lui, s'écria la comtesse, dites-lui qu'il saura tout, dites-lui...

— Milord ! interrompit la femme de chambre qui entr'ouvrit la porte du salon.

— Ne lui dites rien, monsieur ; je réfléchirai. Faites entrer milord au boudoir, Jane. Priez M. Perceval de m'excuser, monsieur... faites-lui savoir combien je prends part à son accident, et... veuillez me pardonner de rompre aussi brusquement cet entretien.

Stephen salua froidement et sortit.

La comtesse retomba, épuisée, sur son fauteuil.

— Non ! murmura-t-elle ! oh ! non ! je ne puis révéler ce secret... ce serait le perdre. Inspirez-moi, mon Dieu !

En descendant l'escalier, Stephen coudoya un homme dont le

chapeau rabattu cachait en partie le visage. Cet homme lui jeta un regard de côté et tressaillit légèrement. Ce fut lui que Jane introduisit presque aussitôt après dans le salon en annonçant :

— Milady, milord marquis !

Rio-Santo porta respectueusement à ses lèvres la main de la comtesse et se tint debout devant elle.

— Vous m'en voulez, dit-il en souriant doucement, vous avez raison, madame, car c'est être bien coupable que de vous causer du chagrin, même involontairement. Vous savez mon secret pourtant, tout mon secret! N'est-ce donc pas aimer que de se confier ainsi sans réserve !

— Vous avez été quinze jours sans me voir, murmura la comtesse avec des larmes dans les yeux.

— Mais aujourd'hui, je viens, Ophélia, je viens sans calculer le danger ; parce que je souffrais trop de l'absence. Croyez-moi, je regrette autant que vous, plus que vous peut-être, ces jours où nous étions heureux sans contrôle. Plus que vous je maudis cette fatalité qui me pousse en avant. Personne n'échappe à sa destinée, madame. Il faut que j'atteigne mon but ou que je meure!

Rio-Santo s'était redressé. Son noble visage avait pris une expression de fierté indomptable. Lady Ophélia le contempla quelques secondes et joignit ses mains sur sa poitrine.

— Oh ! je vous aime ! murmura-t-elle; Dieu n'a point pitié ! Je vous aime plus que jamais ! je vous aimerai toujours !

Il s'assit sur un coussin aux pieds de la comtesse, qui passa ses deux mains dans les boucles lustrées de ses beaux cheveux noirs.

— Vous dites vrai, n'est-ce pas, murmura-t-elle ; vous ne me trompez pas ? Mon Dieu ! cet amour que vous me donnez ; cet amour, occulte et honteux, qui est la part dont ne veut pas ma rivale ! j'y tiens, José-Maria, j'y tiens plus qu'à la vie... plus qu'à l'honneur !

Rio-Santo lui baisa les mains. Elle cessa de parler ; ses yeux humides se séchèrent et devinrent brûlants. Sa respiration pénible et entrecoupée souleva par soubresauts les charmants contours de sa gorge.

Il y avait maintenant de l'amour, de l'amour véritable dans l'œil ardent de Rio-Santo. L'homme d'impressions soudaines cédait à l'impression du moment. Il était venu pour jouer une comédie, et,

comme ces acteurs qui prennent au sérieux un rôle appris, il subissait au vrai sa fiction passionnée : il aimait.

Lady Ophélia savourait cet instant de bonheur et s'y cramponnait comme si elle eût craint de voir l'illusion s'enfuir.

— Oh ! non, non ! dit-elle enfin, sans savoir que sa pensée s'échappait au dehors. Que m'importent ces gens et leurs souffrances ? il m'aime. Je ne dirai rien... rien !

Ses yeux fermés à demi ne voyaient plus. Sa pensée nageait vaguement en un rêve.

Rio-Santo avait pâli. Ses sourcils s'étaient froncés, laissant apparaître au milieu de son front rougi la longue ligne blanche d'une cicatrice perpendiculaire.

Il prit la main de la comtesse et la serra sans doute bien fort, car la pauvre femme ouvrit les yeux en poussant un cri de douleur. Elle changea de couleur en voyant la pose menaçante et les traits bouleversés du marquis.

— Qu'avez-vous, don José ? demanda-t-elle.

— Madame, dit-il d'une voix sévère et contenue, il faut me répondre clairement et sur-le-champ ! Que parlez-vous de trahir, et qui est cet homme que j'ai rencontré tout à l'heure sur mon chemin ?

XIV

UN TÊTE-A-TÊTE

Lady Ophélia, brusquement éveillée de son rêve, regardait le marquis avec effroi.

— Je vous attends, madame, dit-il froidement.

— Et que voulez-vous de moi, milord ?

— Vous avez parlé de trahir, vous dis-je ; vous en avez eu la pensée, madame, peut-être le dessein, et je viens de voir un homme sortir de chez vous. Cet homme est l'ami de Frank Perceval.

— C'est vrai... il venait de sa part.

— De sa part ! répéta Rio-Santo avec amertume ; je vous ai vue

hier causer avec Perceval, madame ; j'ai surpris entre vous des regards d'intelligence. Ne savez-vous pas que rien ne m'échappe et que, lorsque mes yeux sommeillent ou ne voient pas, ces regards sont là pour veiller à leur place ?

— Je sais que vous êtes puissant, milord, répondit la comtesse en relevant sa jolie tête avec une fierté calme; puissant pour le mal comme l'ange déchu. Mais je ne vous crains pas.

— Vous ne me craignez pas ! répéta Rio-Santo, dont la voix éclata sourdement et s'emplit de menaces.

— Je vous aime, hélas ! je vous aime ! dit la comtesse après un silence et avec une expression soudaine de navrant désespoir.

Un sourire de triomphe plissa durant une seconde la lèvre de Rio-Santo, qui reprit d'une voix où il n'y avait plus de colère :

— Ophélia, il faut me pardonner ces mouvements de brusque courroux où s'échappe ma secrète souffrance. Je suis malheureux, vous le savez. Deux passions se partagent mon âme et s'y livrent un combat qui me tue : mon amour pour vous... et mon ambition sans limites... cet homme, ce Frank Perceval s'est trouvé sur mon chemin; je me suis détourné. Sur l'honneur, milady, j'avais pitié de cet enfant, qui, après tout, n'était hier qu'un innocent obstacle, mais cet enfant m'a insulté comme un homme et j'ai dû le punir...

— C'est donc bien vous ? interrompit la comtesse.

— Vous étiez instruite ? Ah ! milady, ce que vous appelez votre amour a parfois toutes les allures de la haine ! Vous voulez vous venger. Je suis plus malheureux que vous !

— Non, milord, non, répondit la comtesse, je ne veux point me venger. Le hasard, ou plutôt votre impitoyable colère, m'a fait maîtresse d'un secret terrible. Je ne pense jamais à cette scène affreuse sans frémir... et parfois, il est vrai, ce mystère de sang pèse à ma conscience.

— Vous n'avez donc jamais été jalouse, milady ? demanda Rio-Santo, qui mit en sa voix une expression insinuante et tendre.

— Je le suis, milord.

— Eh bien ! ne comprenez-vous pas qu'un transport de jalousie ?...

— Pas un mot de plus ! interrompit la comtesse. Fi ! milord.

Rio-Santo courba le front sous ce reproche. Il avait essayé le men-

songe, et le mensonge lui faisait honte et dégoût, à lui que le crime n'épouvantait pas peut-être.

Sa cause était mauvaise, mais la comtesse l'aimait.

Le marquis, fort de son avantage et d'autant plus sûr de lui qu'il avait jeté tout à l'heure au dehors sa fougueuse colère, mit en usage toutes ses ressources et gagna la partie, — ou, du moins, il dut croire qu'il l'avait gagnée.

Parcourant successivement toute une série de transitions habiles, il passa de l'amertume à la tristesse, de la tristesse à la mélancolie, de la mélancolie à la tendresse, de la tendresse aux élans les plus chauds de la passion. Et comme il était doué de cette inestimable faculté de sentir à mesure qu'il parlait, de se créer pour ainsi dire une vérité à lui, factice et réelle en même temps, chacune de ces gradations empreintes de bonne foi, chacune de ces paroles respirant la franchise, acquéraient une irrésistible éloquence.

Mais l'éloquence a ses périls : elle est sujette à dépasser le but.

Voulant persuader et se faire fort de son amour, Rio-Santo arriva à dire que parfois, en lui, son ambition et sa tendresse pour lady Ophélia combattaient à armes égales, son ambition, que pourtant il faisait à dessein si grande! son ambition, qu'il appelait de ce nom unique, mais qui, en réalité, servait un autre sentiment fort, fougueux, implacable, qui donnait à ses espoirs, à ses projets, à ses efforts une portée réellement gigantesque.

— En ces moments, poursuivit-il, j'hésite et je souffre davantage. Je sais qu'enrayer mes projets ce serait mourir, mais je me demande si mieux ne vaudrait pas mourir avec vous, Ophélia, que de vivre sans vous!

— Vous ne l'aimez donc pas, elle? demanda la comtesse.

— Mary? Pauvre fille! qui ne l'aimerait? dit Rio-Santo en affectant la pitié. Je voudrais l'aimer comme elle le mérite, madame; mais entre elle et moi il y a votre image.

— Si je croyais que vous m'aimez, don José!... murmura la comtesse avec une expression étrange.

— Croyez-le, croyez-le, Ophélia! s'écria le marquis, emporté par une passion soudaine et véritable; si mon but, mon but qui m'entraîne et me tue, disparaissait un jour à mes regards...

— Vous redeviendriez ce que vous fûtes pour moi, don José?

— Ai-je donc changé, madame? Que faut-il vous dire pour vous convaincre? Je reviendrais à vos pieds... qui sait? guéri peut-être de ce mal d'ambition qui me consume!

— Peut-être, répéta la comtesse qui se prit à rêver; et vous seriez tout à moi?

— Tout à vous, Ophélia!

A dater de cet instant, la comtesse fut distraite; une secrète pensée, espoir ou crainte, semblait absorber son attention.

— Je vais ce soir à Covent-Garden, dit-elle enfin. Milord, m'y accompagnerez-vous?

— Je vous y conduirai, Ophélia; mais j'ai place dans la loge de lady Campbell.

— Si réduite que soit votre offre, milord, je l'accepte. Veuillez m'attendre un instant.

Elle sonna. Jane parut et reçut ordre de préparer la toilette de milady.

Rio-Santo resta seul dans le salon.

Il se jeta sur un sopha et tomba insensiblement dans l'une de ces rêveries aimées qui lui étaient si habituelles. Mais cette fois sa rêverie n'erra point au hasard et fut déterminée par un beau portrait en pied de lady Ophélia qui décorait le salon.

Lady Ophélia, ou son portrait, avait de charmants cheveux cendrés, ondoyants, fins, à reflets rares et comme nacrés, dont les bandeaux encadraient un front de développement médiocre, mais singulièrement harmonieux de contours. Ses yeux, d'une couleur difficile à saisir et surtout à dépeindre, étaient doux, nobles et gardaient maintenant une arrière-nuance de mélancolie sous l'agate délicatement marbrée de leurs prunelles. Le reste de ses traits avait au suprême degré la beauté anglaise, beauté digne et pure, dont le défaut est de manquer d'expression et de grâce. Mais ce défaut n'était point chez lady Ophélia, et d'ailleurs son regard eût donné de l'expression et du charme à la physionomie la plus insignifiante. Sa taille était moyenne et semblait grande à cause de la grâce noble qui régnait en son maintien. Elle avait des pieds de Française et ses mains atteignaient la suprême perfection du modèle aristocratique.

Tout cet ensemble, où dominait énergiquement l'élément noble, « la race, » était un fidèle reflet du caractère de lady Ophélia. Dans sa nature prise à l'état normal, la distinction s'alliait à une sorte de fermeté courtoise et prévenante qui semble, en Angleterre, être le partage exclusif du sexe féminin. Il y avait certes entre elle et miss Mary Trevor quelques rapports éloignés de manières et d'éducation; le type de leurs deux visages était bien également cette beauté britannique, suave, effacée, tournant un peu à l'idéal, mais, outre la différence d'âge, il y avait de l'une à l'autre un large intervalle. Mary était la faiblesse; Ophélia était la force domptée; miss Trevor, la douce et pauvre enfant, ployait avant d'avoir combattu; lady Derby, vaincue, gardait sa fierté native et savait encore se redresser à l'occasion.

Ni l'une, ni l'autre, du reste n'avait de ces caractères qu'on puisse limiter précisément ou dépeindre d'une seule fois. Elles pouvaient se transformer ou tourner au souffle de ces vents capricieux qui apportent le calme ou la tempête dans l'atmosphère parfumée des salons. Faible, Mary pouvait se montrer forte quelque jour, par hasard, et lady Ophélia avait prouvé déjà qu'elle pouvait être faible.

Si nous avons été conduits à établir cette sorte de comparaison, c'est que Rio-Santo la faisait mentalement, tout en contemplant le portrait de lady Ophélia. Il était encore sous le charme de la récente entrevue, mais pas assez pour ne point penser à miss Mary Trevor. Miss Trevor avait un avantage sur la comtesse de Derby. Elle se rattachait à ce que le marquis de Rio-Santo nommait « son ambition. »

Rio-Santo avait un vaste but; ses regards portaient haut; son bras était de force à atteindre jusqu'où portait son regard, et son cœur était plus robuste encore que son bras. Ce qu'il y avait au fond de son âme, nul ne le savait. Il marchait d'un pas ferme et sûr dans de ténébreux sentiers. Les moyens qu'il employait étaient étranges pour ne rien dire de plus. Sur la question de savoir si le but était de nature à excuser les moyens, le lecteur sera juge.

Tandis que Rio-Santo flottait entre deux images charmantes qui sollicitaient ensemble ou tour-à-tour sa mémoire, lady Ophélia faisait précipitamment sa toilette.

— Je vous remercie, Jane! dit-elle enfin de cet air qui signifie textuellement : c'est fini!

— Milady ne se fera pas coiffer?

— Non, Jane. Laissez-moi! Attendez... donnez-moi, je vous prie, ce qu'il faut pour écrire.

— Milady oublie que milord...

Ophélia l'interrompit par un geste de nerveuse impatience, et Jane se hâta d'obéir et sortit.

— Il le faut! il le faut! murmurait la comtesse en trempant sa plume dans l'encrier; ne m'a-t-il pas dit que s'il venait à échouer...

Elle s'arrêta et posa la plume.

— Mon Dieu! reprit-elle après un silence, je ne sais... je ne sais!

Elle mit sa tête entre ses mains et réfléchit durant une minute, puis elle saisit de nouveau la plume et traça rapidement quelques lignes.

— Je prendrai sa parole, dit-elle, sa parole de gentilhomme! Frank est un loyal cœur. Je lui ferai promettre... Ah! il le faut! je ne puis plus vivre ainsi, et cet espoir me rend insensée!

Elle plia sa lettre qu'elle adressa : *A l'Honorable Frank Perceval*, etc.

Elle la laissa sur sa toilette et revint au salon.

— Vous jetterez à la poste une lettre que vous trouverez sur ma toilette, Jane, dit-elle avant de sortir.

Un instant après, le bel attelage de Rio-Santo brûlait le pavé dans la direction de Covent-Garden. Au moment où Rio-Santo descendait devant le péristyle du théâtre et offrait sa main à la comtesse, un homme lui toucha le bras, glissa un papier dans sa main et disparut aussitôt parmi la foule.

Rio-Santo, tout en montant les degrés, déplia le papier et lut à la dérobée : « Côté gauche, n° 3. Princesse de Longueville. »

— Occasion unique! murmura-t-il en jetant un oblique regard à la comtesse; la princesse fera comme il faut son entrée dans le monde.

XV

THE PIPE AND POT

Le théâtre royal de Covent-Garden est situé dans Bow-Street, et donne du côté du nord, dans Harte-Street. C'est un édifice vaste et médiocrement gracieux.

A Londres, les gens *comme il faut* (*gentle people*) vont au temple plus qu'au spectacle, et, de fait, Saint-Paul vaut infiniment mieux que Drury-Lane. Quand le fashion n'a point d'occupation meilleure, les loges de Italian-Opera-House s'emplissent. C'est la salle privilégiée, la seule enceinte admise. Une excursion à Drury-Lane est une exception, une caravane, une débauche. Un voyage à Adelphi-Theatre passe les bornes de l'excentricité la plus dévergondée. Quant à Covent-Garden, on y joue les pièces de Shakspeare. De bonne foi, qui voulez-vous qui aille entendre et voir les rapsodies du vieux Will [1] ?

Ce soir-là, le théâtre royal de Covent-Garden donnait une représentation allemande. Ses acteurs ordinaires se reposaient pour céder leur place à une société d'artistes germaniques qui devaient chanter le *Freyschutz* de Carl Weber. C'était une œuvre étrangère exécutée par des étrangers. La noblesse et le gentry [2] pouvaient donc venir l'admirer sans trop se compromettre. Dès cinq heures et demie, il y avait foule aux alentours du théâtre. Les public-houses voisins, en s'illuminant, laissaient voir leur intérieur rempli de chalands, et les policemen commençaient à montrer leurs chapeaux à demi-calottes de cuir et leurs sceptres de plomb.

Au nord du théâtre, dans Harte-Street, s'ouvre une rue courte et large qui mène dans Long-Acre. Tout le long des trottoirs de cette

[1] Depuis quelques années, Covent-Garden est devenu, à Londres, « le grand Opéra » et, tout auprès, se trouve le *Lycœum* où notre grand comédien français Ch. Fechter a ramené la foule et la vogue.

[2] La *noblesse* proprement dite, en Angleterre, ne se compose que des lords et de leur famille. Le *gentry* vient après et comprend depuis le baronnet jusqu'au simple esquire. — Après le gentry vient le *public*.

rue, dans Long-Acre et dans Harte-Street, des groupes nombreux stationnaient, s'abritant de leur mieux contre les flots de lumière qu'épandaient aux alentours les jets multipliés du gaz. D'un groupe à l'autre allaient et venaient des jeunes femmes merveilleusement parées, lesquelles, après deux ou trois tours de trottoir, allaient se reposer dans quelque public-house, s'asseyant sans façon sur les genoux d'un habitué.

Dans la rue, ces malheureuses créatures semblaient mériter la qualification que nous venons de leur donner : elles avaient toutes l'air de *jeunes femmes*, mais lorsque, dans les tavernes, on pouvait les considérer de près, on reconnaissait que beaucoup d'entre elles n'avaient point franchi les limites de l'enfance. Il y avait là des courtisanes de treize ans, de quatorze ans, mêlées aux vétérans femelles de l'infamie.

Il se rencontrait parmi elles de ravissantes filles, des visages d'ange, des traits fins, des yeux pudiques. Quelques-unes rougissaient encore pour tout de bon. Mais il y avait des petits démons de quatorze ans qui en eussent remontré aux *lorettes* parisiennes.

En descendant Bow-Street, et tournant Russell-Lane, à droite du théâtre, on trouvait une autre population, ressemblant à la première comme les petits marchands peuvent ressembler à des négociants bien assis. Les groupes de Brydge-Street étaient composés de gens au costume hétéroclite et besogneux; les courtisanes, qui affluaient là en quantité plus grande, s'il est possible, que dans Long-Acre et Harte-Street, étaient vêtues d'oripeaux brillants et sans valeur. C'étaient aussi, pour la plupart, des enfants, mais des enfants surmenés, fourbus par la précocité du vice, et qui avaient évidemment escompté trop tôt la puissance de mal faire que Dieu laisse à l'homme. Là, les cabarets étaient plus sombres, les becs de gaz plus rares, l'alignement des maisons moins parfait.

Enfin, au devant même du théâtre, dans une petite ruelle qui mène tortueusement à Drury-Lane, et que ses habitués chérissent sous le nom de Before-Lane (allée de devant), bien que ce ne soit point son étiquette officielle, un troisième système de rôdeurs établissait son quartier général. Ceux-là étaient en haillons, et l'allée complétement obscure où ils s'abritaient était en merveilleux rapport avec

leur sale et misérable apparence. Quelques pauvres filles, dont la toilette ne jurait point trop avec ce boueux cloaque et la piteuse assemblée qui s'y cachait, s'égaraient parfois jusque dans Before-Lane, en rasant de près et la tête basse les trottoirs de Bow-Street. Elles trouvaient là encore des cabarets, car les cabarets ne manquent nulle part aux environs des théâtres de Londres, mais quelles tavernes, bon Dieu !

Un de ces public-houses, situé à égale distance de Bow-Street et de Drury-Lane, conservait une sorte d'apparence et semblait regretter des jours meilleurs. A l'extérieur, un débris d'enseigne pendait encore à une verge de fer rouillé ; à l'intérieur, le comptoir supportait une douzaine de verres dont six au moins n'étaient que fêlés, et si le parloir n'avait plus de draperies, il possédait en revanche une tenture complète de toiles d'araignées. Quant au *tap*, c'était un monceau de décombres provenant de la chute d'un plafond, — nul n'entrait jamais dans le *tap*.

Cette taverne, la plus belle de l'allée, se nommait : *The Pipe and Pot*.

En ce moment, c'est-à-dire une demi-heure environ avant l'ouverture du théâtre, elle n'était occupée que par deux ou trois chalands à triste mine, buvant et fumant dans le parloir. De temps à autre, quelqu'une de ces pauvres filles dont nous avons parlé entrait, montrait à la lueur douteuse d'un quinquet enfumé son visage d'enfant, usé, flétri, vieilli, et ressortait pour accomplir sur les trottoirs voisins sa faction d'infamie.

— Entrez, Mich, mon beau-frère, dit au dehors une petite voix aigre et cassée ; entrez le premier. Je suis un homme, que diable ! et je sais la politesse.

Presque aussitôt deux couples traversèrent le comptoir et entrèrent dans le parloir. C'était quelque chose de curieux que ces deux couples. Le premier était composé d'une petite fille pouvant avoir treize ans, laquelle donnait le bras à un fort garçon d'une quarantaine d'années. Cette petite fille résumait en elle tout ce que nous avons dit touchant ces courtisanes en bas âge, qui sont la honte la plus hideuse de Londres. Elle était frêle, maigre et d'une extrême pâleur, que dissimulait mal une couche épaisse de rouge grossièrement appliquée.

Sa taille, arrêtée avant terme dans sa croissance par des excès de tout genre, avait en petit les caractères d'une femme faite. Sa figure, fatiguée, laissait deviner une beauté souillée en sa fleur, mais si bien souillée et dénaturée qu'il n'en restait plus que des traces à peine saisissables. Ses yeux, bordés par une paupière échauffée, avaient de ces regards hardis qui ne connurent jamais la pudeur ; sa bouche s'ouvrait convulsivement pour laisser passer les rauques éclats d'une voix brisée et haletante. Elle avait nom Loo-la-Poitrinaire.

Son cavalier, qui se nommait Mich, n'avait rien de particulier dans sa tournure ni dans son visage. C'était tout simplement un vagabond de Londres, au grand corps développé par le bœuf et l'ale, aux cheveux roux, à la face enluminée. Le remarquable n'était point en lui, mais dans le contraste frappant qui existait entre lui et sa compagne. Loo, en effet, quoi qu'elle pût faire, pendait littéralement à son bras, auquel sa petite main se cramponnait de son mieux.

Le second couple était le contre-pied exact de celui-ci. Il se composait d'une grande femme à l'air dur, insolent, maussade, et d'un tout petit garçon. La grande femme était vêtue comme les porteuses à la mer, c'est-à-dire qu'elle avait un chapeau féminin, une redingote masculine et des bottes par-dessous ses jupons. Toutes les diverses parties de cet étrange uniforme étaient dans un état de délabrement convenable, le chapeau surtout portait de nombreuses traces de coups de vent, qui étaient peut-être des coups de poing. Elle se nommait Madge, avait passé la quarantaine et fumait dans une pipe courte à vaste fourneau. Son cavalier n'était autre que le petit Snail, frère de Loo-la-Poitrinaire.

Bien que ce quadrille ne fût pas, à tout prendre, des plus brillants, son entrée fit révolution dans le personnel de *la Pipe et le Pot*. La tavernière, Peg Witch, horrible vieille comme il en croît dans les boues de Londres et non pas ailleurs, appela son aide, Assy, et se précipita vers la case que les nouveaux arrivants venaient de choisir.

— Bonjour, sorcière Peg, dit Snail d'un ton de gentleman ; bonjour, Assy-la-Rousse ; saluez ma femme Madge et ma sœur Loo, pardieu ! saluez mon beau-frère Mich. Et du gin ! et de l'ale ! et de tout ce qu'il y a dans votre sale bouge, damnées ! C'est moi qui paie !

— Bien, mon petit monsieur Snail, répondit Peg en saluant à la ronde.

— Je ne suis pas petit! s'écria Snail avec colère et en frappant la table boiteuse de son faible poing; je suis plus grand que ma sœur Loo, qui est la femme de Mich... et Mich a cinq pieds six pouces. Du gin, fiancée du bourreau!

Peg Witch salua de nouveau, sourit et s'en alla chercher à boire.

— As-tu soif, Loo? demanda Snail[1].

— J'ai toujours soif, répondit Loo; donne-moi du tabac, Mich.

— Vois-tu, Mich, reprit Snail! je veux te faire un sort puisque tu es l'homme de ma sœur, à qui je tiens lieu de père, le nôtre étant un pauvre diable d'honnête homme.

— Ne parle pas du père, Snail, dit Loo dont le front se couvrit d'un nuage; c'est un brave vieux. Donne-moi du tabac, Mich.

— Bien, Loo, bien! Le père est ce qu'il est. Mais pour ce qui regarde Mich, j'ai une place dans ma manche. Ma jolie Madge, voici le gin : un verre à la santé de votre homme!

Madge ôta sa pipe de sa bouche.

— Mon homme? répéta-t-elle d'un air étonné.

— Quelle belle voix elle a, cette petite Madge! s'écria Snail en caressant le menton barbu de la porteuse à la mer; on dirait le basson des *Horse-Guards*. C'est moi qui suis ton homme, ma gentille. Que diable! n'est-ce pas vrai, cela?

— C'est juste! dit Madge, qui remit sa pipe à sa bouche.

— Et quel emploi veux-tu donc me donner, petit Snail? demanda Mich.

— Je te brise les reins si tu m'appelles petit Snail, beau-frère. Sais-tu aboyer, Mich?

— Aboyer?

— Oui. Moi je sais miauler. Écoute.

Snail mit tout à coup sa tête sous la table, et l'on entendit un miaulement aigu, prolongé, tout plein d'atroces cadences chromatiques. La grande Madge se leva, tant l'illusion fut complète; Mich regarda sous la table de la meilleure foi du monde, ce qui donna occasion à Loo

Commençant ici une série de scènes populaires, nous croyons devoir faire observer que le tutoiement est une chose tout à fait inusitée à Londres, même parmi le peuple. Si donc nous sommes conduits à employer cette formule, c'est pour nous conformer au génie de la langue française.

de vider le verre de son amant d'un seul trait. Ce ne fut pas tout, Peg Wich et Assy-la-Rousse s'élancèrent dans le comptoir, armées de manches à balais, pour chasser le prétendu matou qui poussait des cris si lamentables. Le triomphe de Snail fut complet.

— Tu vois si je sais miauler, beau-frère ! s'écria-t-il. Sais-tu aboyer, toi ?

— Ce n'est pas un métier, cela, répondit le grand garçon en haussant les épaules.

— Combien gagnes-tu, Mich, à décharger les alléges sur le port ?

— Deux shellings, c'est connu.

— Deux shellings... bien ! Et combien gagnes-tu dans ton métier de filou ?

— Parle bas, petit drôle !

— Je ne suis pas petit, de par le diable ! épais coquin que tu es. Combien gagnes-tu ?

— C'est selon... pas grand'chose.

— A boire, Mich, dit Loo ; et du tabac.

— Pas grand'chose, reprit Snail qui mit la main dans son gousset et en retira les guinées d'Edward and C° ; eh bien, moi, voilà ce que je gagne, beau-frère, sans compter les aubaines.

— A miauler ? dit Mich, dont les gros yeux exprimaient une stupéfaction complète.

— A miauler, mon beau-frère, à miauler comme un matou au mois de mars. Tiens, ma jolie Madge, je te donne une guinée... prends !

Madge en prit deux sans dire merci.

— Et moi ? demanda Loo.

— Toi, je te donne à boire. Eh bien, Mich ?

— Je voudrais savoir aboyer, Snail.

— Il faut apprendre. Vois-tu, Mich, au lieu de battre la pauvre Loo quand elle ne t'apporte pas le soir une couronne, tu lui donnerais un bowl de grog chaud, pour sa poitrine qui la tue, pauvre fille !

Il y avait une nuance de sensibilité vraie dans ces paroles du petit Snail, qui reprit bientôt d'un air fanfaron :

— Quand tu sauras aboyer, beau-frère, ma protection te vaudra l'em-

ploi de Saunie l'Écossais; tu connaissais Saunie, le premier amant de Loo ? qui est mort aujourd'hui... par accident.

— Mort... ! répéta Loo d'une voix rauque. Il n'y a plus de gin !

— Du gin, sorcière Peg ! ma sœur Loo a soif, et il faut humecter sa pauvre poitrine. Est-ce entendu, Mich ?

— C'est entendu. Je remplacerai Saunie.

On apporta du gin. Le quadrille but, fuma et but encore durant un quart d'heure environ. Au bout de ce temps, il se fit un mouvement dans la rue.

— L'ouverture ! dit Snail en se levant; viens-tu, Mich ?

— Allons, Loo ! cria Mich ; debout, paresseuse ! debout, et travaillons !

Loo ouvrit ses yeux morts, puis les referma et mit sa tête sur la table.

— J'ai du feu là-dedans, murmura-t-elle en montrant sa poitrine maigre et haletante.

— Pauvre Loo ! dit Snail avec attendrissement. Je te paie sa soirée deux shellings, Mich. Laisse-la ici ! Sorcière Peg, donnez du gin à la jolie Madge et à Loo tant qu'elles vous en demanderont... et que le diable vous confonde, sorcière Peg !

Snail sortit précipitamment avec Mich et enfila au pas de course Before-Lane. Les deux *beaux-frères* se trouvèrent bientôt devant la façade de Covent-Garden dont les portes s'ouvraient en ce moment.

XVI

INVENTAIRE DE POCHES

Lorsque Snail et Mich, son *beau-frère*, arrivèrent devant le théâtre, la scène avait complétement changé d'aspect. Toute la population des tavernes, tous les divers groupes épars naguère dans Long-Acre, Harte-Street, Russell et Before-Lane, s'étaient rués à la fois devant la façade. Il y avait cohue factice, foule dont la moitié à peine représen-

tait des spectateurs sérieux. L'autre moitié se composait de voleurs et d'agents de police, les premiers *travaillant*, les autres regardant.

A ce moment où les portes viennent de s'ouvrir, c'est la foule qui entre, le *public*, ce qu'ailleurs on appelle les gens de rien.

Voyez! au plus fort de la foule, un homme se glisse. On dirait un serpent au milieu d'une haie vive. Ses mains manœuvrent avec une rapidité prodigieuse. Où donc disparaissent, bon Dieu! tous les objets qu'il s'approprie? Il ne dédaigne rien : foulards, mouchoirs de coton, montres, pans d'habits qu'il coupe sans que le propriétaire s'en doute le moins du monde : tout lui est bon. Il trouve place à tout : ses mains s'emplissent incessamment et sont toujours vides. Suivez bien! voici un policeman de mauvaise humeur qui le prend sur le fait, *flagrante delicto*. Notre homme se retourne et lui adresse un sourire aimable.

— Bien charmé de vous rencontrer, monsieur Handcuffs, lui dit-il avec courtoisie; je pense que mistress Handcuffs est en bonne santé, comme je le souhaite. Je vous cherchais depuis huit jours pour vous faire un petit présent.

Le policeman sourit à son tour, tend la main et reçoit un souverain qu'il fait disparaître avec une adresse qui sent d'une lieue son ancien filou.

— Bien le bonsoir! reprend notre homme, et mes respects sincères à madame.

La vie est durement chère, et notre ami Bob-Lantern n'a pas des représentations allemandes tous les jours.

Passons des filous au *public*.

Au plus fort de la cohue, voici une tête maigre et longue qui dépasse toutes les autres têtes de quatre bons pouces pour le moins; elle est grave, soutenue par un col de crin et s'emboîte entre deux épaules que recouvre un frac bleu. Cette tête appartient à notre digne ami, le capitaine Paddy O'Chrane. Le capitaine prend ce soir du loisir. Il vient de boire un bowl de *cold-without*[1], préparé comme il faut, par les mains de la fille qui a remplacé Susannah aux *Armes de la Cou-*

[1] Mot à mot : froid-sans. — Les habitués des tavernes se servent de ce terme pour désigner le grog *froid-sans* sucre.

ronne. Il a son plus bel habit bleu à boutons noirs; il a sa plus jaune culotte chamois; il est en bonne fortune.

En bonne fortune avec mistress Dorothy Burnett elle-même. Nous ne la pouvons point voir, parce que son rouge et gros visage est à un pied au-dessous de la surface de la foule, mais elle est là, nous l'affirmons sur l'honneur, au bras du bon capitaine qui a grand'peine à retenir les marques de sa légitime fierté.

— Patience, ma chère mistress Burnett, patience, Dorothy! disait le bon capitaine; encore un petit quart d'heure et nous nous prélasserons dans deux bonnes places de galerie que je vais louer, Dieu me damne, Dorothy! au prix de deux shellings la pièce.

— Oh! Paddy! oh! monsieur O'Chrane! murmura mistress Burnett, j'étouffe. Je donnerais six pence pour avoir de l'air!

Le capitaine, dont la tête recevait en plein le vent du soir qui ne pénétrait pas jusqu'à sa malheureuse compagne, enfouie dans la cohue, respira longuement et avec satisfaction.

— Où diable prenez-vous que l'air manque ici, Dorothy? demanda-t-il; le vent vous siffle dans les oreilles. Ah! misérable drôle! je t'y prends!

Ces derniers mots s'appliquaient à un personnage dont le capitaine venait de saisir la main dans sa poche. Il tenait ferme, mais ne pouvait point se retourner à cause de la pression de la foule.

— Messieurs, dit-il à ses voisins de derrière, agissez en vrais Anglais, de par Dieu! arrêtez-moi ce piteux coquin qui ne sait pas son métier, le diable m'emporte!

Personne ne répondit à cet appel.

— Dorothy! s'écria le capitaine, dont le poignet commençait à faiblir; dégagez votre bras, ou que Dieu vous confonde! et tâchez de m'aider à retenir ce bandit.

Mistress Burnett essaya de se retourner et réussit à souffler comme une machine à vapeur, voilà tout. Le filou, pendant cela, usant par une pression continue la force du poignet de Paddy, finit par lui faire lâcher prise et s'esquiva. Le capitaine fouilla vivement sa poche.

— Le drôle n'en a pas eu le démenti! grommela-t-il; je ne connais que ce coquin de Bob pour avoir un sang-froid pareil. Moi qui

avais justement besoin de lui parler. Mon amour, on m'a volé mon foulard.

— Monsieur O'Chrane, répondit la tavernière, j'étouffe!

— Mon amour, je vous plains sincèrement. Ce foulard m'avait coûté une demi-couronne dans Field-Lane.

— Eh bien! monsieur O'Chrane, je dis que Dieu vous a puni. Tous les foulards qu'on vend dans Field-Lane sont des foulards volés. J'étouffe, monsieur! Et si vous achetiez vos mouchoirs dans d'honnêtes maisons, comme, par exemple, chez ma cousine...

— Chez le diable, madame!

— J'étouffe, monsieur!

Parvenu au sommet du perron, le capitaine Paddy se dressa de toute sa hauteur, ce qui n'est pas peu dire, et jeta un regard circulaire dans la foule au-dessous de lui. Il ne vit point ce qu'il cherchait sans doute, car il gronda sourdement, releva son col de crin et se haussa sur ses pointes. Dans cette nouvelle position, il figurait assez bien un baliveau, débris oublié d'une futaie haut lancée, qui dresse son tronc maigre et droit au milieu d'un taillis trapu. Son regard erra longtemps parmi la foule sans plus de succès que la première fois.

— C'est une chose étonnante, sur ma parole! grommela-t-il en se laissant lourdement retomber sur ses talons; étonnante ou le diable m'emporte! Il n'y a pas un seul de ces pervers coquins dans la foule. Et à qui diable veut-on que je m'adresse, si ce n'est à ces chers garçons?

— Je sens un peu d'air, monsieur O'Chrane.

— Bien, Dorothy, fort bien. Moi, je sens encore une main dans ma poche; mais, de par tous les diables, celui-ci ne m'échappera pas!

Le capitaine avait enfin saisi la main d'un second filou et la serrait à la broyer. Un miaulement où il y avait de la douleur et de l'ironie se fit entendre derrière lui, et presque en même temps deux dents aiguës et tranchantes comme des dents de brochet s'enfoncèrent dans la chair de ses doigts.

— Snail, abominable matou! s'écria Paddy en faisant de convulsifs efforts pour se retourner, de par l'enfer, je te tordrai le cou si tu ne lâches pas ma main!

— Fi, capitaine, fi! de par l'enfer! répondit Snail après avoir donné

un dernier coup de dent. N'avez-vous pas honte de venir au spectacle sans foulard! Baissez la tête que je vous dise quelque chose.

— Je veux mourir si cette maudite vipère ne m'a pas mordu jusqu'au sang! grommela Paddy qui pourtant se baissa ; qu'as-tu à me dire, Snail?

— J'ai à vous dire, capitaine... Tiens! c'est mistress Burnett des *Armes de la Couronne!* Pas dégoûté, monsieur O'Chrane!... J'ai à dire... De par Dieu! comme mistress Burnett est rouge, capitaine!

— J'étouffe! dit machinalement la pauvre tavernière, qu'un flux de foule avait rejetée dans son état de quasi-asphyxie.

— Elle étouffe, capitaine! répéta Snail; il faut donner des coups de poing dans le dos aux personnes qui étouffent. C'est connu!

Et Snail frappa bel et bien la grosse aubergiste entre les deux épaules.

— Oh! monsieur O'Chrane! oh! râla-t-elle suffoquée à la fois par le manque d'air et la colère.

La cohue riait aux alentours.

— Là! dit Snail ; la respectable dame est soulagée et me doit un verre de gin gratis pour le moins. Quant à vous, capitaine, ajouta-t-il tout bas, j'ai à vous dire qu'il y a du *fun*, ce soir, pour sûr!

— Comment sais-tu cela, maître *scamp* (gamin)?

— Je sais cela. Eh! mais, je sais bien des choses, capitaine, allez! Et pour ce qui est du *lark* [1] de ce soir, comptez-y! Tous les amis sont à faire l'amour et à boire dans les *flash-houses* de Drury-Lane et de Bow-Street. Turnbull mugit comme un bœuf dans le *spirit-shop*, auprès du *station-house* [2]. Il boit comme un trou à la santé du pauvre Saunie qui est mort. Il y a eu convocation en grand, capitaine, et je parierais Madge contre mistress Burnett que nous allons danser ce soir le vrai bal des *larkers!*

[1] *Fun* et *Lark*, dans l'argot populaire, ont la même signification; mais *lark*, qui veut dire proprement *alouette*, est bien plus usité et employé par les gentlemen du plus haut ton. — Le fameux marquis de Waterford était, entre autres choses, un *larker*. Quand au *fun*, c'est une farce, un tapage, une *noce*, comme diraient parfois nos faubouriens.

[2] *Flash-house*, cabaret où il y a des filles de mauvaise vie; *spirit shop*, débit de rhum, eau-de-vie et whisky; *station-house*, corps-de-garde dont la destination est la même que notre *violon* national.

— C'est bon, petit tas de boue, c'est bon, cher et charmant enfant! dit le capitaine entre ses dents. Tu pourrais bien avoir raison, et du diable si mistress Burnett ne serait pas mieux à son comptoir qu'ici. Enfin n'importe, s'il y a bal, nous danserons.

— A bientôt, capitaine, reprit Snail; je ne vous en veux pas, au moins, pour le foulard que vous avez oublié d'apporter. Bien des respects, mistress Burnett!

— Et où vas-tu comme cela? demanda Paddy.

— Au *Pipe and Pot*, capitaine; si vous avez besoin de moi, venez. Vous trouverez là Madge, ma femme, ma sœur Loo, Mich et d'autres.

— Bien, Snail, que le diable t'emporte, mon fils! Allons, Dorothy, mon amour, entrons, s'il vous plaît.

Dorothy ne demandait pas mieux. Elle lâcha un instant le bras du capitaine et passa le seuil. Paddy se préparait à la suivre, mais il était dit que cette soirée serait pour lui grosse d'incidents bizarres. Au moment où il allait franchir le seuil, deux mains se posèrent lourdement sur ses épaules, et une voix inconnue murmura ces mots à son oreille :

— Je vous défends de vous retourner pour me voir, *gentleman of the Night!*

Paddy s'arrêta et ne bougea pas. Le flot continua d'entrer et le sépara de mistress Burnett qu'il perdit de vue.

— Connaissez-vous lady Jane B..., la maîtresse du duc d'York? demanda la voix.

— Oui, milord.

— Si elle vient, au premier acte, dans la loge de S. A. R., vous descendrez au foyer, tout de suite après la tombée du rideau. Au foyer, un homme vous abordera et prononcera le mot. Vous ferez ce qu'il vous dira.

— Oui, milord.

— Si elle ne vient pas au premier acte, vous attendrez le second; si, au second, elle n'est pas venue, vous attendrez encore...

— Oui, milord. Et quelle sera, s'il vous plaît, ma besogne?

Les mains cessèrent de s'appuyer sur les hautes épaules de Paddy.

— Point de réponse! grommela-t-il. Du diable si je ne donnerais pas un shelling ou deux pour voir la figure de ce mystérieux coquin, que je respecte, comme c'est mon devoir. Toujours des secrets! Je ne

suis pas curieux : mais si je ne savais que les milords de la Nuit sont plus puissants qu'il ne faut pour me faire pendre, je trouverais bien moyen de voir clair en tout ceci.

— Paddy! monsieur O'Chrane! cria une voix lamentable sous le péristyle.

— Bien, Dorothy, mon amour, gros robinet à gin ! répondit le capitaine : Dieu me damne! il faut bien faire ses affaires.

Et le bon Paddy entra sans oser se retourner pour voir le propriétaire de cette voix mystérieuse qui venait de lui parler à l'oreille.

XVII

LA QUEUE DES ÉQUIPAGES

La foule était entrée. Une pluie fine et glaciale commençait à tomber. Il n'y avait plus devant le théâtre que quelques gens de police. Les filous avaient regagné les cabarets où ils trafiquaient maintenant les objets volés, soit entre eux, soit avec des recéleurs que l'occasion attirait naturellement à cette foire ténébreuse.

Bob-Lantern vendit le foulard du capitaine deux shellings, et Snail retira trois couronnes de l'agrafe de mistress Burnett, qu'il s'était dextrement appropriée pendant sa conversation avec Paddy.

A presque tous les théâtres anglais, il y a trois entrées bien distinctes. La première, celle du *public*, a lieu à l'ouverture des bureaux ; la seconde se fait une demi-heure après celle-ci : le *gentle people* arrive en voiture; la troisième est « l'entrée à demi-prix » dont il sera parlé plus tard.

Une des premières voitures qui s'arrêtèrent devant le péristyle de Covent-Garden fut celle de lady Campbell. Miss Mary Trevor et sa tante mirent pied à terre sans encombre et montèrent les degrés du perron.

— Avancez, cocher ! prenez tour...

— Prends tour, maraud ! s'écria du fond d'un autre équipage une

voix flûtée et grasseyante. Ma toute belle, je parle sérieusement, ce drôle est capable de laisser passer avant nous cet ignoble *cab !*

Le marchepied tomba ; la portière s'ouvrit et M. le vicomte de Lantures-Luces descendit avec précaution. Il tendit la main.

— Vicomte, je cherche mon flacon, dit une voix brève et cavalièrement timbrée, à l'intérieur.

— En vérité, charmante, en vérité !

Le vicomte rebondit, rentra dans la voiture et trouva le flacon. Cela fait, il redescendit et tendit de nouveau la main.

— Je suis sûre, vicomte, dit la voix cavalière, que vous avez égaré mon éventail !

Le vicomte bondit, escalada le marchepied et fut assez heureux pour trouver l'éventail demandé.

— Allons, *diva mia*, dit-il, donnez-moi votre main, je vous prie !

— C'est une chose terrible, vicomte ! s'écria la voix cavalière avec pétulance ; mon mouchoir a disparu.

Lantures-Luces, avec une patience admirable, se replongea un troisième fois dans l'équipage, et remit le mouchoir aux mains d'une dame assise sur la banquette du fond. A quelque chose malheur est bon. S'il n'avait pas fait ce mouvement, ses breloques eussent passé dans la poche du petit Snail qui avait déjà la main dessus.

— Charmante, dit le vicomte en redescendant, allez-vous me faire la grâce de me donner votre jolie main ?

— Avancez-donc ! cria le cocher du *cab*, lequel attendait, pour débarquer sa *pratique,* que toutes cet façons eussent pris terme.

La pratique, paraîtrait-il, n'était pas moins impatiente que son cocher, car elle lui arracha le fouet des mains et allongea aux deux chevaux du vicomte un coup en estafilade qui indiquait un véritable bras de sportman. Les deux chevaux se lancèrent, et la dame se prit à pousser des cris perçants.

— Vous êtes, monsieur, un brutal, s'écria Lantures-Luces, je parle sérieusement. Voici ma carte, monsieur ! Il jeta sa carte dans le coupé. Ne vous effrayez pas, chère belle... et veuillez me faire la grâce de me donner votre jolie main.

Cette fois, la dame exauça la prière du petit Français, mit sa main gantée dans la sienne, et, repoussant le marchepied d'un coup de

jarret qui fit violemment osciller la voiture, elle se trouva portée d'un seul bond à trois pas au delà de Lantures-Luces, sur l'une des dernières marches du perron. Un groupe de dandies qui s'était rassemblé sous le péristyle se prit à battre des mains en disant :

— Brava ! brava ! la Briotta !

— Charmante ! murmura Lantures-Luces étourdi ; ma parole d'honneur, charmante ! je parle sérieusement.

Snail, changeant de tactique, sollicita doucement un cordon de soie qui correspondait au lorgnon du vicomte. Le lorgnon sortit à moitié du gousset. Pendant cela, le gentleman du *cab* était descendu et comptait tranquillement avec son cocher. La Briotta, légère et folle fille, prit un nouvel élan et s'en alla tomber au milieu du groupe fashionable.

— Diable ! dit Lantures-Luces dont Snail venait de voler le binocle, et qui ne s'en apercevait pas, exclusivement occupé qu'il était de sa volage *diva*.

A ce même moment, Snail, en possession de son butin, voulut naturellement s'esquiver, mais un policeman, le bâton levé, lui barra le passage. De l'autre côté, le gentleman du *cab* s'avançait gravement vers Lantures-Luces, sans doute pour lui demander raison de son apostrophe. Voici ce qui arriva. Le policeman, impatienté des feintes de Snail qui cherchait passage en se jetant à gauche, puis à droite, laissa enfin retomber sa lourde baguette plombée. Snail l'évita en miaulant, la baguette vint tomber d'aplomb sur l'épaule du gentleman.

Le gentleman recula d'un pas, boutonna d'un mouvement rapide son frac élégant et porta ses deux poings à la hauteur de l'œil. Le policeman eut l'air d'avoir envie de soutenir le choc, mais la lanterne d'un équipage ayant éclairé par hasard le visage de son adversaire, il s'enfuit comme s'il eût eu le diable à ses trousses.

— Hé ! s'écria Lantures-Luces, c'est ce cher Brian de Lancester. Ah ! ah ! vive Dieu ! messieurs, avez-vous vu quelque chose de plus drôle ? comme ce policeman a pris ses jambes à son cou ! Très-cher, je voudrais savoir boxer comme vous pour punir un manant qui a fouetté tout à l'heure mes chevaux, au risque de briser notre chère idole, Briotta la diva.

— C'est moi, dit Brian, qui redressait avec soin les revers boutonnés de son frac.

— Bonsoir, Brian ! s'écria l'Italienne en quittant le groupe de dandies pour s'élancer vers M. de Lancester ; il n'y a que vous d'amusant à Londres, mon ami.

—Pas flatteur ! murmura Lantures-Luces; non ! pas flatteur, ma foi !

Brian et la danseuse échangèrent une virile poignée de main.

— Venez-vous pour moi ? reprit la danseuse.

— Je viens pour moi, madame, répondit Brian.

— Pas poli ! pensa le vicomte ; non ! pas poli, ma foi !

Le groupe des dandies fit grande fête à Brian de Lancester. La Briotta *plantant là* le vicomte qui l'avait amenée, se suspendit bon gré mal gré au bras de ce nouveau venu, qui allait en *cab*, mais qui semblait occuper dans l'échelle du fashion une magnifique et fort enviable position.

C'était un homme de trente-cinq ans environ, maigre, mais bien constitué, d'une taille au-dessus de la moyenne, élancée à la ceinture et carrée aux épaules qui avançaient un peu et se portaient trop haut. Ses traits, admirablement modelés et dont les contours semblaient fouillés au ciseau, avaient cet aspect glacial et compassé des visages anglais de pur sang; mais dans le regard grave de son œil vert de mer, veiné de noir, il y avait une audace sans mesure, tenant presque de l'effronterie, et quelque chose de froidement railleur, en opposition directe avec l'expression ordinaire d'un regard britannique. Son front haut, large, pur et noblement dessiné, relevait puissamment l'effet de cette physionomie qu'adoucissait une charmante chevelure blonde, molle, bouclée, et où n'avait certes jamais passé le fer indigne du coiffeur.

Brian était ce qu'on appelle à Londres : un *eccentric man*.

Dieu sait qu'il nous faudrait de longues pages, spéciales, étudiées, consciencieuses, éloquentes, pour expliquer, ne fût-ce que sommairement, le monde d'idées qui se cache sous ce mot sans prétention à l'euphonie et fort laid en soi : *eccentric man*. Le caractère de l'Honorable Brian de Lancester, pour ceux de nos lecteurs qui daigneront le suivre, expliquera mieux le mot et la chose que toute espèce de dissertation.

Lantures-Luces, Brian et les dandies entrèrent de compagnie.

Ce fut à ce moment que l'équipage de lady Ophélia s'arrêta devant le péristyle. L'homme qui avait parlé par derrière au capitaine Paddy et qui semblait guetter l'arrivée de quelqu'un, caché derrière l'angle saillant d'une maison, écrivit sur une page arrachée à ses tablettes, ces mots : « côté gauche, n° 3, princesse de Longueville, » puis il remit le papier avec un shelling à l'un des aventuriers qui croisaient sur la place et lui désigna Rio-Santo descendant de voiture. Comme nous l'avons vu, le message arriva à son adresse.

Nous croyons absolument indispensable de donner ici quelques détails touchant la position de nos personnages dans la salle. Dans la première loge, sur le théâtre, à gauche (répondant aux avant-scènes des théâtres de France), il n'y avait personne. Cette loge attendait S. A. R. milord duc d'York, dont elle était la propriété ; la loge voisine était occupée par lady Campbell et sa nièce ; la suivante, portant le n° 3, par madame la princesse de Longueville et sa tante. De l'autre côté du théâtre, on voyait, dans la première loge, lady Ophélia et Rio-Santo ; dans la seconde, un vaste écran interceptait la vue des personnages qui pouvaient s'y trouver ; la troisième était occupée par des dames.

Aux loges de face, nous eussions reconnu bien peu de visages. Mais nous pouvons dire tout de suite au lecteur que ce gentleman, maussade, qui semble regarder fort attentivement le plafond et ne point faire attention à autre chose, est le lord comte de White-Manor, frère aîné de Brian de Lancester, et maître de l'honnête M. Paterson, l'intendant qui fait des affaires avec Bob-Lantern.

Au rez-de-chaussée, à gauche, sous la loge du duc d'York, il y avait une immense baignoire, formée de deux loges dont on avait mis bas la cloison. Dans cette loge s'agitait M. le vicomte de Lantures-Luces, au milieu des dandies que nous avons rencontrés sous le péristyle.

Enfin aux galeries supérieures, le bon capitaine Paddy O'Chrane, droit et raide, élevait sa titus à deux pieds et demi au-dessus des bandeaux pommadés de la rouge mistress Burnett, dont la robe détachée, grâce à Snail qui avait volé son agrafe, permettait à ses formes de se montrer dans toute leur effrayante majesté.

Paddy ne perdait pas un instant de vue la loge du duc d'York. Cette loge restait déserte et le bon capitaine put croire un instant que l'entr'acte suivant se passerait pour lui dans les douceurs d'une conversation intime avec la tavernière aimée. Mais au moment où le rideau se baissait, la porte de la loge s'ouvrit avec fracas, et lady Jane B... y fit son entrée, couverte de diamants, sous les feux croisés de cent fashionables binocles braqués sur la personne de Sa Seigneurie. Paddy poussa un profond soupir.

— Mon amour, dit-il; que diable! ne mangeriez-vous pas une orange avec plaisir?

— En avez-vous, monsieur O'Chrane?

— Je vais en aller chercher, madame, ou que je sois damné!

Et le capitaine quitta précipitamment sa place, laissant sa compagne stupéfaite d'un empressement aussi inusité.

— C'est une bonne pâte d'homme que ce M. O'Chrane, pensa-t-elle, mais j'aurais mieux aimé un verre de rhum.

Paddy descendit tout droit au foyer. Il n'avait pas fait trois pas, lorsqu'un homme, qu'il ne connaissait point, lui barra le passage et le toisa de la tête aux pieds.

— Le capitaine Paddy?... murmura cet inconnu après examen fait.

Puis il lui toucha légèrement la poitrine de son doigt tendu, en disant :

— *Gentleman of the night.*

Paddy s'inclina respectueusement. L'inconnu le prit à l'écart dans une embrasure. Ils causèrent environ dix minutes.

— Il y a des *hommes de la famille* dans tous les cabarets des environs, dit le capitaine au bout de ce temps; je vous trouverai cela, milord.

— Un homme adroit!

— Une anguille!

L'inconnu mit un doigt sur sa bouche et se retira. Paddy poussa un second soupir.

— Du diable si mistress Burnett ne serait pas mieux à son comptoir qu'ici! murmura-t-il; mais qui choisirai-je de ce boueux misérable

de Bob, le pauvre ami, ou du cher enfant, le petit Snail, une immonde créature! Lequel prendre ?

XVIII

UN ENTR'ACTE

Au tomber du rideau, un mouvement général eut lieu dans la salle, en même temps qu'un murmure s'élevait de toutes parts. Le parterre se mit à causer; les galeries commencèrent une multiple et bruyante conversation; les loges se firent des visites. Il n'y avait peut-être dans toute la salle que la pauvre mistress Burnett qui ne pût communiquer à personne les impressions qu'avait produites en elle la musique allemande et le talent de ses interprètes. Mais elle vivait d'espoir et pensait que le galant capitaine Paddy O'Chrane reviendrait bientôt avec des oranges.

La loge la plus bruyante était, sans aucune espèce de contradiction, la grande baignoire qui contenait Lantures-Luces et les dandies. De cette loge partaient à chaque instant des exclamations qui s'efforçaient d'être originales et spirituelles, des épigrammes gros-salées et d'extravagantes offres de gageures. Lantures-Luces se mêlait peu à la conversation. Il lui manquait deux choses : la signora Briotta, qu'il tâchait d'afficher, et qui lui échappait par chaque tangente, et son lorgnon en paire de ciseaux, son cher lorgnon dont il sentait bien douloureusement la perte.

Rio-Santo, qui s'était rendu dans la loge de lady Campbell, où il avait sa place, revint, en faisant ses visites, vers la comtesse. Il s'appuya sur le dos de son fauteuil et promena son binocle par la salle avec indifférence.

— Mais je ne me trompe pas, dit-il tout à coup avec un air de joyeux étonnement, voici madame la princesse de Longueville !

— Où? demanda la comtesse.

— Là-bas, madame, à côté de miss... à côté de lady Campbell.

Vous permettez que j'aille lui offrir mes hommages : je l'ai connue beaucoup à Paris.

— Qu'elle est belle ! dit involontairement Ophélia.

— Elle passait pour être la plus belle femme du faubourg Saint-Germain, qui est le lieu du monde où l'on rencontre le plus de belles femmes, répondit Rio-Santo en saluant pour se retirer.

La comtesse le suivit un instant de l'œil et reporta ses regards sur Susannah. Celle-ci était réellement éblouissante. Elle portait une robe de velours bleu foncé dont la nuance ne se révélait que par les reflets d'azur qui couraient le long des arêtes de chaque pli et vers le sommet des profils. Cette couleur mate et sombre faisait ressortir la chaude carnation de ses épaules et mettait en relief les contours exquis de sa gorge demi-nue, sur laquelle une magnifique agrafe de diamants faisait glisser par intervalles de blanches et rapides lueurs. Ses beaux cheveux noirs, domptés par la main d'une caméristé habile, tombaient maintenant en masses symétriques et comme affaissés sous le poids de leur luxuriante abondance. Çà et là, sous une boucle agitée, ou parmi les tresses qui s'enroulaient à quadruple tour sur son peigne d'or, on voyait scintiller l'éclair d'un diamant, comme on voit par les nuits noires d'automne briller sous quelque massif de verdure le thorax phosphorescent d'un lampyre.

La belle statue vivait maintenant. Autour de son front de reine il y avait comme une auréole d'intime et vague jouissance. Son regard brûlait sous l'arc renversé de ses grands cils de soie. Sa pose n'avait plus seulement cette grâce immobile que peut chercher et trouver un sculpteur ; c'était un véritable réveil : Galatée avait frémi, mais elle avait frémi, avant le baiser de Pygmalion.

Car ce divin sourire, il n'avait fallu que l'espoir pour le faire éclore.

Susannah attendait.

La porte de la loge s'ouvrit, et Rio-Santo entra. Susannah leva sur lui un regard indifférent. Ce n'était pas lui qu'elle voulait. A ce regard Rio-Santo répondit par un autre, perçant, froid et scrutateur. La belle fille, habituée à ne s'étonner de rien, ne put soutenir ce coup d'œil puissant et bizarre qui sondait, qui fouillait, qui retournait son âme. Un poids se suspendit à ses cils ; sa paupière tomba sous l'effort d'un trouble invincible. Elle sentit quelque chose comme de la crainte et du

respect devant cet homme qu'elle n'avait jamais vu pourtant et dont elle ne connaissait point le nom.

Au moment où elle baissait les yeux, un nuage passa sur le front hautain de Rio-Santo. Il sembla chercher parmi ses abondants souvenirs... peut-être quelque ressemblance lointaine.

— Madame la princesse, dit-il, veut-elle bien me permettre de lui offrir mon respectueux hommage?

— Le marquis de Rio-Santo, ma chère enfant, ajouta la duchesse de Gèvres en guise de présentation.

Susannah s'inclina et dit à voix basse :

— On m'a dit bien des choses, monsieur. Je me souviens de quelques-unes; j'apprendrai les autres...

— Je ne vous comprends pas, madame, l'interrompit en souriant Rio-Santo. J'étais venu pour vous parler de Paris. Quelles nouvelles de France, s'il vous plaît?

— Le marquis ne sait rien, mon ange! glissa la duchesse à l'oreille de Susannah.

— Je croyais qu'il était le maître que je dois servir! balbutia la belle fille en rougissant.

Rio-Santo la contempla encore durant une minute.

— Madame, dit-il ensuite à la Française qu'il avait attirée au fond de la loge, trouvez sur-le-champ un pretexte pour faire retraite. Il faut que cette jeune fille soit seule quand je reviendrai dans la loge.

Cela dit, il salua Susannah et sortit.

Madame la duchesse douairière de Gèvres fut peut-être un peu blessée de ce brusque congé, mais il n'y parut point.

— Ma chère enfant, dit-elle, j'aurais voulu rester près de vous pour vous guider et vous soutenir, mais je me sens sérieusement indisposée, et, à mon âge, il faut de la prudence. Je vais vous laisser seule, Susannah ; souvenez-vous bien de mes instructions. Obéissez aveuglément à tout homme. — fût-il un mendiant de la rue, — qui prononcera à votre oreille les paroles que je vous ai dites. Quant au marquis, ma fille, plus d'indiscrétion, je vous en supplie!... Le marquis n'est pas des nôtres.

— Madame, demanda Susannah, ne verrai-je pas bientôt Brian de Lancester?

P. Philippoteaux del. Imp. Dupain Faubg St. Jacques 35 Lefaucq s.

AU THÉÂTRE DE COVENT GARDEN

MYSTÈRES DE LONDRES

La vieille Française se prit à sourire.

— Patience, ma toute belle, patience! répondit-elle ; vous le verrez bientôt, et vous le verrez longtemps.

Madame la duchesse douairière s'enveloppa dans sa douillette. Susannah resta seule.

Rio-Santo était venu vers lady Ophélia. Il s'assit auprès d'elle et ouvrit la bouche pour parler, mais, — chose à coup sûr fort étrange, car il ne fallait pas peu pour intimider Rio-Santo, — il hésita et sembla chercher ses paroles.

C'est qu'il allait tenter une démarche hardie. C'est que, si grand que fût l'amour de la comtesse, les premières paroles de Rio-Santo devaient révolter en elle, il le savait, tous les instincts de sa fierté d'Anglaise et de lady. Or, ce sont là choses périlleusses à soulever, car souvent, chez nos dames, ces instincts sont plus forts que l'amour. Aussi le marquis, sentant pour ainsi dire le terrain trembler sous ses pas, hésitait et gardait le silence. Les femmes qui aiment devinent. La comtesse vint à son secours.

— Auriez-vous quelque chose à me demander, milord? dit-elle.

— Oui, milady, répondit Rio-Santo dont le malaise fut légèrement diminué par cette avance ; j'ai une grâce à vous demander : un service, futile en apparence, et qui, en d'autres pays, serait la chose du monde la plus simple, mais qui, eu égard à vos mœurs anglaises... Mais je crois, voyez-vous, que j'ai trop tardé à vous dire ce dont il s'agit. Madame la princesse de Longueville, dont j'ai mis souvent à contribution à Paris la charmante hospitalité, se trouve seule avec sa tante, madame la duchesse de Gèvres. Madame la duchesse a été forcée de se retirer. Je serais bien heureux, milady, si vous daigniez me venir en aide pour acquitter envers la princesse ma dette de courtoisie. J'aurais l'honneur de vous la présenter...

— Ici, milord? interrompit Ophélia.

— Si vous voulez bien le permettre, milady.

— Non, milord ; cela ne peut se faire ainsi, les convenances...

— Vous me refusez! dit Rio-Santo avec reproche.

La comtesse se leva.

— Milord, dit-elle, veuillez me donner votre bras ; pour acquitter comme il faut votre dette, il est bon que les premiers pas soient épar-

gnés à l'étrangère. Vous me présenterez à madame la princesse de Longueville, et j'aurai l'honneur de lui offrir ma loge, milord.

Rio-Santo baisa la main d'Ophélia avec une véritable reconnaissance, et la comtesse se trouva payée par le caressant amour qu'il mit dans son regard.

Quelques secondes après, la comtesse et Rio-Santo entraient dans la loge de Susannah. Celle-ci, au grand étonnement du marquis, qui venait de la voir timide et embarrassée, fit les honneurs avec une grâce simple, mais parfaite. Elle répondit aux avances de la comtesse comme il convient et de manière à soutenir la vieille réputation de cette noblesse de France qu'elle était censée représenter, et qui passe à raison ou à tort pour la plus courtoise de l'univers.

Si le marquis de Rio-Santo avait un intérêt personnel et sérieux à ouvrir pour Susannah les portes closes du grand monde britannique, il dut vivement s'applaudir. Le résultat dépassait toute attente. Deux dames, — une princesse et une comtesse, — présentées l'une à l'autre par un homme, à Londres! C'était un travail herculéen, un miracle accompli!

Et maintenant tout était dit. Le premier pas franchi, plus d'obstacles. Au bras de la comtesse de Derby, Susannah pouvait entrer partout, car elle portait titre de princesse; et primer partout, car elle était belle entre les plus belles.

Mais, sans lady Ophélia, son titre de princesse eût été comme ces clés d'or qui ne s'adaptent à aucune serrure. Il faut être présenté. C'est la règle, c'est l'axiome, c'est le pivot éternel, autour duquel pirouette incessamment l'échafaudage entier de l'étiquette anglaise.

Rio-Santo prit congé lorsqu'il eut ramené les deux dames à la loge de la comtesse.

Susannah s'assit. Tout aussitôt, les quinze ou vingt lorgnons de la grande loge du rez-de-chaussée se braquèrent impétueusement sur elles, et l'on entendit toutes sortes d'exclamations admiratives, jointes à des offres de parier qu'elle n'avait pas vingt ans, — qu'elle était Italienne, — qu'elle avait plus de cheveux que la Briotta, — que son agrafe valait deux mille livres, etc., etc.

Lantures-Luces aurait bien voulu parier, mais il avait perdu son binocle en paire de mouchettes. Il s'écria :

— Je ne vois pas cette lady, sans cela, je parierais tout ce qu'on voudrait. Brian, vive-Dieu ! très-cher, dites-moi votre avis sur les cheveux de cette belle inconnue... Voyons !

Brian de Lancester était dans l'ombre, au fond de la loge.

— Quelqu'un de vous a-t-il aperçu milord mon frère ? demanda-t-il au lieu de répondre à la question de Lantures-Luces.

Les dandies répondirent négativement, et l'un deux ajouta :

— Est-ce que vous voulez lui payer sa rente ce soir, Lancester ?

— Je suis venu pour cela, messieurs.

Il se leva et se pencha vers le devant de la loge.

— Une admirable femme ! dit-il en apercevant Susannah. Au revoir, messieurs, je vais chercher milord mon frère.

— Pauvre comte ! reprit le dandy lorsque Brian fut parti, savez-vous, messieurs, qu'à la place du lord de White-Manor ce diable de Brian me rendrait fou !

Susannah et la comtesse étaient restées seules et en présence. De la part d'Ophélia, il y avait certes bien des motifs de préventions défavorables contre cette femme qui lui était ainsi brusquement imposée, que Rio-Santo avait connue et qu'il tenait tant à servir ; mais bien fou celui qui voudrait subordonner à des causes logiques ou seulement réelles ces sentiments capricieux qui sont en somme la femme. La comtesse fut invinciblement et dès le premier abord attirée vers Susannah ; elles sympathisèrent tacitement avant d'avoir échangé d'autres paroles que les officielles banalités d'une présentation. Puis lorsqu'elles se parlèrent, elles pensèrent toutes deux en même temps qu'elles s'aimeraient. Elles causèrent donc sans souci de l'attention que la salle entière portait sur la nouvelle venue et sans s'inquiéter des exclamations diverses partant de la *loge infernale*, comme l'appelait le petit Français Lantures-Luces, lorsque Brian de Lancester se pencha sur le devant de cette même loge pour regarder Susannah. La belle fille l'aperçut et s'arrêta au milieu d'une phrase commencée. Tout son être fut instantanément immobilisé. La comtesse eut presque sa part du choc, tant il fut violent et subit ; elle remarqua la pâleur de Susannah, et, suivant curieusement son regard, elle vit Brian qui sortait de la loge infernale.

— Elle l'aime ! pensa-t-elle.

Car c'est là le premier, l'unique soupçon qui vienne à l'esprit d'une femme. Du reste, on peut affirmer que ce soupçon doubla tout d'un coup sa sympathie, par cela même qu'il mettait Rio-Santo hors de cause.

Susannah, elle, s'attendait à voir entrer Brian de Lancester dans la loge. Ce fut donc avec un pénible étonnement qu'elle l'aperçut vis-à-vis d'elle, assis auprès de lady Campbell. Elle baissa la tête et devint triste.

— Il va venir, dit une voix à son oreille.

Susannah se retourna. Il n'y avait personne derrière elle, mais le vaste écran qui fermait la loge voisine se prit à osciller, et Susannah crut apercevoir, par l'ouverture que produisait à intervalles égaux le balancement de l'écran, l'insignifiant profil de l'aveugle Tyrrel. Elle se pencha pour mieux voir, l'écran cessa d'osciller.

Cependant le bon capitaine Paddy O'Chrane, au lieu d'acheter les oranges promises à la rouge et trop crédule tavernière des *Armes de la Couronne*, sortit du théâtre, traversa Bow-Street et s'arrêta au coin de Before- Lane.

— Un homme adroit! murmurait-il; du diable si c'est difficile à trouver à cette heure aux environs de Covent-Garden! Mais un homme sûr, c'est autre chose! Il y a ce coquin repoussant, mon vieil ami Bob, qui volerait la langue d'une femme bavarde avant qu'elle eût le temps de dire seigneur Dieu! Mais dites-lui donc de rapporter la langue! Quant à ce misérable reptile de Snail, l'aimable enfant, il est assurément impossible de trouver un animal plus pervers et plus nuisible. Il ira loin, je me fais sa caution, de par Satan! Mais c'est bien jeune pour travailler en public, sous la lumière du lustre. Il est dit, ou que Dieu me foudroie! que je ne pourrai pas conduire un soir mistress Burnett au théâtre sans qu'il arrive comme cela...

Le capitaine n'acheva pas. Il avait mis sans doute un terme à ses irrésolutions, car il enfila Before-Lane à grandes enjambées et poussa du pied la porte chancelante de : *PThe ipe and Pot* et entra. Le cabaret de Peg Witch avait une apparence beaucoup plus animée que naguère. Madge, impassible, fumait, buvait et ne disait rien. Mich avait ses deux coudes appuyés sur la table. Sa tête était nue. Une tumeur sanglante apparaissait au-dessus de sa tempe, et, de temps en temps, une goutte

de sang pâle et blanchâtre coulait le long de ses cheveux trempés de sueur et tombait sur son épaule.

Dans un coin, Loo, stupéfiée par l'ivresse, dansait en chantant un refrain monotone et sourd. Personne ne prenait garde à elle. La pauvre fille, épuisée par cet effort insensé, râlait et suait à grosses gouttes. Sa creuse poitrine haletait. Deux taches écarlates brillaient aux pommettes de ses joues livides. De temps en temps, elle s'approchait de la table et demandait à boire.

Dans un coin, Bob-Lantern, attablé devant un petit morceau de fromage moisi, achevait un très-frugal repas qu'il arrosait de petite bière.

L'entrée d'un personnage important comme était le capitaine Paddy O'Chrane ne put manquer de faire sensation. Peg se leva à demi par respect ; Assy-la-Rousse cassa un verre ; Snail vagit comme un matou amoureux ; Madge fit une sorte de salut militaire ; Loo demanda à boire et Bod-Lantern fit disparaitre avec une rapidité magique certain foulard dans lequel il était en train de se moucher. Il n'y eut que Mich qui ne bougea pas.

— Bonsoir, Peg, laide mégère, dit le capitaine ; bonsoir, ma vieille amie. Servez-moi un verre de rhum, Assy ; vous devenez plus sale qu'une serviette de quinze jours, mon cher cœur !

Il fit quelques pas en avant et se trouva bientôt entre Snail et Bob. Ses irrésolutions recommençèrent de plus belle.

— Bonsoir, capitaine, lui dit Snail.

— Mon bon monsieur O'Chrane, prononça respectueusement Bob, je vous salue.

— Ma foi, va pour ce méchant reptile de Snail, le pauvre bijou ! murmura Paddy ; cet odieux bandit de Bob est un estimable garçon, mais il me fait peur !

— Aurons-nous l'honneur de boire avec vous, capitaine ? demanda Snail.

— Oui, de par Dieu ! bambin digne de la roue, mon fils ; je boirai avec toi ! et avec le gros Mich, masse stupide, estimable drôle ! et avec ta jolie Madge, comme tu l'appelles, quoique... Mais que me fait cela ? Et même avec Loo, la pauvre fille. Du diable, mon bien-aimé, si on peut boire en plus abominable compagnie. A vos santés !

— A la vôtre! monsieur O'Chrane, dit par derrière Bob-Lantern qui huma une gorgée de sa petite bière.

— Bien! pestilentiel scélérat, bien, Bob, mon camarade; je n'ai pas besoin de dire ce que je te souhaite. Maintenant, Snail, mon jeune ami, de par l'enfer! parlons sérieusement, si c'est possible.

Snail éclata de rire.

— L'entends-tu, ma jolie Madge! s'écria-t-il; Loo, l'entends-tu? Parler sérieusement, un jour de paye, un soir de *fun!* Allons donc, capitaine!

— Tu ne t'en repentiras pas, Snail.

— Vous ne savez donc pas, capitaine, qu'il y a eu un *regular row* [1] au *spirit-shop* de Bow-Street!

— Que m'importe cela, fils mineur de Satan?

— Ah! que vous importe! Regardez la tempe de Mich, mon beau-frère. Mich et Turnbull se sont disputés et battus comme d'honnêtes vivants, voyez-vous. Mais les policemen sont venus. Mich et Tom se sont donné rendez-vous ici pour ce soir. Il y aura du *fun* et je ne m'en irais pas quand il s'agirait de la barbe de ma jolie Madge!

— Mais, méchant avorton, s'écria le capitaine indigné, mon enfant chéri...

— Écoutez! interrompit Snail, qui se ravisa tout à coup, Mich est un bon garçon, quoiqu'il frappe trop souvent la pauvre Loo... si je vais avec vous, donnerez-vous à Mich la place de Saunie l'aboyeur?

— Tout ce que tu voudras, bambin maudit.

— Tu entends, Mich? tâche de ne pas te faire assommer ce soir, beau-frère. Allons, capitaine!

Paddy se hâta de prendre Snail au mot et tous deux gagnèrent la ruelle.

Bob se leva doucement et les suivit.

[1] Bagarre, bataille à coups de poing.

XIX

PENDANT QU'ON CHANTE

Le capitaine Paddy attira Snail dans un de ces enfoncements obscurs qui abondent sur toute la longueur de Before-Lane. Avant d'ouvrir la bouche, il prit soin d'éclairer minutieusement ses alentours. Il ne vit personne.

— Mon cher enfant, dit-il d'une voix grave et dogmatique, bien qu'on puisse affirmer que, chez vous, la perversité a devancé l'âge, et bien que vous ayez l'âme noire comme le trou le plus noir de cette ruelle maudite, vous n'avez jamais rempli jusqu'ici aucune mission importante. Miauler n'est pas un métier, que diable! ajouta Paddy que son éloquence entraînait vers ses formules accoutumées ; tu ne peux pas, ignoble *scamp*, mon cher petit, de par Dieu ! miauler toute ta vie. Il faut se faire une position, un sort, ou le diable m'emporte ! Je disais donc, que le tonnerre m'écrase !... Hem !... hem ! je disais, vil espoir de Botany-Bay, mon pauvre cher garçon... je suis sûr que je disais, — de par l'enfer ! je disais... Que disais-je, Snail, au bout du compte?

— Je ne sais pas, capitaine, répondit Snail.

— Tu ne sais pas, Snail, tu ne sais pas... ni moi non plus... mais je me souviendrai une autre fois. Veux-tu gagner dix guinées ?

Snail ne répondit pas.

Depuis une seconde, il était fort occupé à suivre les mouvements d'une masse noire et presque indistincte qui rampait le long des maisons, du côté de : *The Pipe and Pot.* Cette masse avançait lentement, mais par un mouvement continu, vers l'enfoncement où avait lieu l'importante entrevue de Snail et du capitaine Paddy.

— Eh bien, limaçon d'enfer ! reprit ce dernier, qu'en dis-tu ?

— C'est Bob ! murmura Snail ; est-il curieux, au moins, ce diable de Bob !

— L'enfant est ivre ou fou, pensa Paddy; Snail, mon fils, que

viens-tu me parler de ce hideux mendiant de Bob-Lantern, notre bon compagnon?

— Le voilà, répondit Snail.

— Où ? demanda Paddy en tressaillant.

Snail montra du doigt la masse noire qui continuait d'avancer lentement.

— C'est Bob, cela ! murmura le capitaine. Parlons bas... et laisse approcher ce cher ami : je lui dois quelque chose. Nous disions donc que tu as bonne envie, petit Snail, de gagner dix guinées?

— J'aimerais mieux gagner quinze guinées, capitaine.

— Quinze guinées soit, jeune sangsue ! je ne marchanderai pas. Ta besogne est simple et aisée. Tu vas aller chez un fripier, où tu achèteras un habit complet de gentleman. Tu fourreras dans ce costume tes maigres os; tu entreras au théâtre et tu iras t'asseoir au foyer. Est-ce dit?

— C'est dit... Bob n'est plus qu'à trente pas.

Le capitaine s'enfonça davantage dans l'angle où il se cachait.

— Laisse-le approcher, mon enfant. Au foyer, tu attendras jusqu'à ce qu'un gentleman vienne te toucher la main comme cela.

Il lui toucha le dessous des doigts d'une certaine façon.

— Mais, dit Snail, comment ce gentleman me reconnaîtra-t-il ?

— Est-ce que j'ai oublié cela ? s'écria Paddy ; je me fais vieux ou le diable m'emporte, graine de pendu, mon cher fils ! Tu mettras à ta boutonnière un bout de ruban jaune.

— C'est bien... Bob n'est plus qu'à vingt pas.

— Laisse-le approcher, mon fils... Ce gentleman te dira ce qu'il faut faire et tu lui obéiras. Tiens, voilà cinq guinées pour ton costume d'homme comme il faut, et cinq guinées, diabolique enfant, pour te donner du cœur. Tu auras le reste après.

— Bien, capitaine... Bob n'est plus qu'à dix pas.

— Ah ! il n'est plus qu'à dix pas, grommela Paddy, le cher garçon !

Et, changeant de ton tout à coup, il ajouta de manière à être entendu d'un bout de Before-Lane à l'autre :

— C'est la vérité, Snail, de par Dieu ! jeune scélérat. Ce sont les plus fins qu'on trompe le plus volontiers. Vois, par exemple, cet

abject pendard de Bob, notre bon camarade. Eh bien, Snail, mon fils, dangereuse teigne, Bob est trompé, indignement trompé par cette Tempérance dont il est fou, le pauvre diable !

Bob s'était arrêté court. Snail riait sous cape. Le capitaine serra vigoureusement la pomme de sa canne.

— Je veux que Dieu me damne, reprit-il, si ce n'est pas dommage ! Bob est un monceau d'ordures ambulant; mais, de par l'enfer! c'est un honorable compère, après tout. Et quand on pense que sa femme l'abandonne pour ce grand drôle de Tom Turnbull...

— Turnbull ! râla Bob avec rage...

— On a parlé ! s'écria Paddy, qui s'élanca hors de son trou ; on a parlé, mort et sang ! et damnation ! Qui a parlé ? Un homme ici ! un homme aux écoutes !

Le capitaine prit sa canne à deux mains et frappa sur Bob à tour de bras. Celui-ci s'enfuit en hurlant. Snail se tenait les côtes.

Cela lui apprendra à me voler mes foulards ! murmura Paddy triomphant.

Mais sa vengeance avait été plus loin qu'il ne le pensait. Bob ne sentait pas les coups de canne ; c'était au cœur qu'il était blessé. Avant de rentrer à : *The Pipe and Pot*, il s'appuya, chancelant, à la muraille et serra convulsivement sa poitrine à deux mains,

— Tempérance ! dit-il ; ah ! Tempérance !... et Turnbull !

Quand il rentra au public-house, ce fut auprès de Mich qu'il alla s'asseoir.

Le capitaine Paddy, content du succès de sa comédie, quitta Snail et revint au théâtre de Covent-Garden. La représentation allait son train. Le second acte de *Freyschutz*, chanté bien ou mal par la troupe tudesque, s'achevait sans encombre. Ceci, à vrai dire, était la moindre chose. On attendait le ballet. Weber était le prétexte de la réunion ; les fines jambes de la signora Briotta en étaient le véritable but.

Vers le milieu de l'acte, Brian de Lancester quitta la loge de lady Campbell. Le cœur de Susannah battit bien fort. Elle attendit, comptant chacun des pas que pouvait faire Brian dans le corridor circulaire. Elle le sentait venir.

— Le voici ! dit la voix mystérieuse à l'oreille de Susannah ; soyez heureuse, mais soyez prudente !

La porte s'ouvrit. Brian de Lancester entra. Il salua respectueusement lady Ophélia et se fit présenter à madame la princesse de Longueville. Tandis qu'il s'entretenait avec la comtesse, Susannah le contemplait avidement, non point en dessous et à la dérobée, comme ont coutume de faire les jeunes filles, mais la tête haute et sans prendre souci de cacher la puissante attraction qui la portait vers lui. Brian s'en aperçut peut-être, mais il faisait comme s'il ne s'en fût point aperçu.

— Vous n'étiez pas hier au bal de Trevor-House? dit la comtesse.

— Non, madame, répondit Brian; malgré l'attrait d'un grand bal donné en dehors de la saison, j'ai dû vaquer à mes occupations et vendre toute la soirée des briquets phosphoriques à la porte de milord mon frère.

Ceci fut dit d'un ton simple et avec un grand sérieux. La comtesse ne put s'empêcher de sourire.

Pauvre comte! dit-elle; vous êtes impitoyable pour lui, milord! Mais vous n'avez pas vendu des briquets toute la nuit, je pense?

— Non, madame; jusqu'à onze heures seulement. A onze heures, il est arrivé un petit incident que je me ferai un plaisir de conter à Votre Seigneurie. J'étais tranquillement assis sur la première marche de l'escalier de l'hôtel, criant mes allumettes à pleine voix, lorsque l'intendant de mon frère, un misérable qui se nomme Paterson, milady, m'a fait, du haut du perron, sommation de déguerpir. Je lui ai naturellement demandé s'il voulait m'acheter un briquet de deux pences. Pour toute réponse, le maraud a lancé sur moi un groom qui m'a gratifié d'une douzaine de coups de canne.

— En vérité, milord! s'écria la comtesse.

Susannah rougit.

— Comme j'ai l'honneur de l'affirmer à Votre Seigneurie, reprit M. de Lancester, de bons coups de canne!

— Et qu'avez-vous fait?

— Je ne suis pas riche, milady, malheureusement. J'ai tiré mon portefeuille, et je n'ai pu donner à ce groom qu'une misérable banknote de cinq livres.

— Cinq livres pour des coups de canne!

— Je les eusse payés cent guinées, madame, volontiers et de

bon cœur, si mes moyens me l'avaient permis. Oh! voyez-vous, milord mon frère a dû passer une pitoyable nuit! J'avais là quelques bons amis qui m'ont servi de témoin et j'ai porté une plainte devant le magistrat. Il y aura plaidoirie, scandale, milady! un frère frappé par le valet de son frère! Je veux que mon avocat fasse pleurer l'auditoire à chaudes larmes. Il y a de quoi, n'est-ce pas? Mais veuillez me dire, de grâce, milady, si vous n'avez point aperçu le comte de White-Manor dans la salle.

— Certes, si je l'avais vu, je ne vous le dirais pas, monsieur, répondit la comtesse; j'ai vraiment pitié du pauvre lord.

— Merci, madame! répliqua Brian avec une légère emphase; c'est quelque chose, lorsqu'on est le plus faible, que d'éloigner de soi la pitié du monde pour la renvoyer, accablante et moqueuse, à son adversaire!

Brian de Lancester se leva en prononçant ces derniers mots; son œil brillait; il y avait dans toute sa personne une énergie sérieuse qui faisait grandement contraste avec l'apparence frivole de ses paroles.

Susannah avait compris peu de chose à tout cet entretien. Prenant à la lettre tout ce qu'avait dit Brian, elle croyait deviner qu'il était malheureux. Son cœur bouillait d'indignation à la pensée de l'outrage subi par l'homme qu'elle plaçait tant au-dessus des autres hommes. Elle eût voulu le consoler et mettre son amour comme un baume sur cette blessure qu'elle voyait saigner à l'âme de Lancester.

La visite de ce dernier semblait terminée. Susannah eut peur, car il allait se retirer comme il était venu, sans qu'elle fût pour lui, elle qui l'aimait tant, rien de plus qu'auparavant. Et quand le reverrait-elle?

La porte de la loge s'ouvrit. Un visiteur entra. Brian, qui avait salué la comtesse et fait un pas vers la porte, se ravisa soudain et vint sans façon s'asseoir auprès de Susannah. La comtesse causait maintenant avec le nouveau venu.

Brian fut quelques secondes avant de parler. Il couvrait Susannah d'un regard fixe. La pauvre fille tremblait sous ce regard qui ployait sa vigoureuse nature et la domptait.

— Vous êtes bien belle, madame, dit enfin Brian d'une voix grave et triste. J'aurais mieux fait de ne point vous voir.

Il s'arrêta et prit la main de Susannah, qui ne la retira point.

— Je ne crains pas le ridicule, moi, poursuivit-il ; si l'on m'a trompé pour me railler ensuite, peu m'importe. On m'a dit que vous m'aimiez, madame ?

— C'est vrai, répondit Susannah.

Brian de Lancester demeura comme étourdi à cette réponse inattendue. Ses yeux se baissèrent involontairement. Lorsqu'il les releva, deux larmes roulaient lentement sur la joue pâlie de la belle fille.

Brian de Lancester fut ému puissamment, et le manteau de froideur où il s'enveloppait d'habitude se déchira comme par enchantement.

— Vous m'aimez ! répéta-t-il d'une voix altérée ; hélas ! madame, me connaissez-vous ? savez-vous ma folle vie ? Moi, je ne vous aime pas, madame ; je ne veux pas vous aimer... ce serait cruauté !

Susannah le regarda, et un sourire éclaira sa paupière où ses larmes achevaient de se sécher.

— Vous m'aimerez, dit-elle ; oh ! vous m'aimerez ! je le sens ; je le sais... votre voix me le dit, malgré vos paroles.

Brian ne répondit pas tout de suite ; il se complut un instant dans la contemplation de cette admirable créature qu'il pouvait faire sienne d'un mot, il but à longs traits la passion qui jaillissait des yeux demi-clos de Susannah ; il fut vaincu.

— Oui, je vous aimerai, dit-il enfin d'une voix basse et profonde ; je vous donnerai de moi tout ce que je puis donner, madame. Bien des personnes sages me croient fou, et moi-même, parfois, je ne sais trop que penser... Attendez !!!

Brian prononça ce mot d'un ton sec. Son œil, qui naguère s'attachait, passionné, sur le beau visage de Susannah, lança vers le fond de la salle un éclair plein d'amertume et de colère. Il venait d'apercevoir dans une loge de face la figure somnolente de son frère le comte de White-Manor.

— Madame, reprit-il, si vous m'aimez encore dans dix minutes, je vous aimerai, moi, toute ma vie !

Il se leva et sortit précipitamment, laissant Susannah stupéfaite.

Brian de Lancester descendit quatre à quatre les escaliers, et ne s'arrêta que dans la rue.

— Johnny, cria-t-il.

Le *cab* qui l'avait amené stationnait à peu de distance. Un homme en descendit.

— Ma boite et ma veste, Johnny! reprit Brian, qui se dépouilla prestement de son élégant frac noir.

Johnny retira de la voiture une veste de garçon de taverne et un tablier blanc, comme en portent les gens de service des foyers de théâtre. Brian de Lancester revêtit la veste, ceignit le tablier, prit sous son bras une boite plate et carrée que lui tendait Johnny, et remonta, toujours courant, les degrés de Covent-Garden.

XX

UN ECCENTRIC MAN

Brian de Lancester, fils puiné de feu Hugh de Lancester, comte de White-Manor, s'était trouvé de bonne heure dans cette situation fausse, presque intolérable, qui est en Angleterre le lot des cadets nobles. Élevé au sein d'une opulence presque royale, il se trouva tout à coup, à la mort de son père, réduit à la portion congrue. Son frère, grâce aux règles rigoureuses du partage noble, héritait à la fois de la pairie et des neuf dixièmes du patrimoine.

Brian avait mené jusque-là une vie d'imprévoyance et d'étourderie. Il continua de vivre oisif, mais non plus insoucieux. Une colère sourde grondait au dedans de lui.

L'un des princes de la mode et membre fort influent des clubs de la jeune aristocratie, il ne déclamait point contre le droit d'aînesse, parce que les rancunes du vrai Saxon ne se traduisent point en vides paroles comme celles des gens de France et d'Irlande, mais il amassait en lui sa haine et songeait déjà aux moyens de déclarer à cette loi qui le dépouillait, une guerre à mort, une guerre anglaise, patiente, légale, implacable.

Il mangeait, pendant cela, son peu de bien fort galamment et assurait sa position d'homme à la mode, en ajoutant à ses autres mérites

une nuance des plus foncées d'*eccentricity*. C'est là un mot que les gens du continent ont traduit, et dont ils abusent volontiers, comme de tout ce qui a rapport au fashion britannique, mais qu'ils ne comprennent point. L'*eccentricity* est, comme l'*humour*, un mot et une chose spécialement, uniquement anglais. Ce qu'il faut pour faire un *eccentric* passable se trouve dans le sang saxon, dans l'air épais de Londres, dans les brouillards de la Tamise, et non pas ailleurs. Aussi *eccentricity*, comme tout ce qui est purement national, jouit en Angleterre d'une vogue immodérée.

Brian, dans sa jeunesse, accomplit de très-méritantes excentricités. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, ce fut lui qui, en 183., fit paraître la première édition de ce *juggle* (mauvaise plaisanterie), qui a conquis depuis une célébrité européenne.

L'Honorable Pegasus Anticorn, membre du parlement, portait d'effrayantes moustaches. Un matin, Brian de Lancester se rendit au club et annonça son intention formelle de faire disparaître lesdistes moustaches. L'Honorable Pegasus Anticorn en fut instruit dans la soirée et se munit d'une paire de pistolets chargés à double charge, dans le but de mourir en défendant ses moustaches. Le lendemain, le *Times* annonça que l'Honorable Brian de Lancester couperait dans la journée les moustaches de l'Honorable Pegasus Anticorn, membre du parlement.

Celui-ci ajouta un sabre à ses pistolets.

Le surlendemain, on voyait dans Londres des affiches de six pieds de haut qui promettaient cent livres de récompense à quiconque apporterait au domicile de l'Honorable Brian de Lancester les moustaches de l'Honorable Pegasus Anticorn, membre du parlement. Pegasus mit une cuirasse sous ses vêtements.

Enfin le jour suivant, le *Herald*, le *Chronicle* et le *Post* racontèrent que plusieurs gentlemen portant de fortes moustaches avaient été massacrés au sein de leurs familles par des bandits désireux de gagner les cent livres promises. Pegasus réfléchit, fit venir un barbier et envoya ses moustaches à Brian avec un cartel. Brian lui coupa l'oreille droite d'un coup de pistolet.

Nous pourrions remplir des volumes, des volumes in-folio, de tours semblables exécutés avec le sérieux britannique. Malheureusement nous avons autre chose à dire au lecteur.

Comme on le pense, ces plaisanteries coûtaient cher à Brian, qui n'en vit que plus tôt la fin de sa modeste légitime. Un incident hâta sa ruine complète : son frère, le riche comte de White-Manor, ou plutôt l'intendant de ce dernier, fit à Brian un procès que le pauvre *eccentric* perdit faute d'argent et de soins.

Les deux frères ne s'étaient jamais aimés de tendresse fort enthousiaste, et depuis la mort du feu comte, Brian, qui se considérait comme injustement spolié, gardait à son aîné une sourde rancune. Cette occasion la fit éclater soudain; Brian jura qu'il soutiendrait contre son frère une lutte à mort. Et il tint parole. Les armes qu'il choisit furent étranges; mais il les mania terriblement et frappa sans relâche, de sorte que la blessure se fit, et, une fois faite, resta saignante, sans qu'il fût possible de la fermer jamais.

Ce fut la guerre merveilleuse du faible contre le fort, où l'un des combattants, armé d'une épingle, piquait, piquait sans cesse un adversaire invinciblement réduit à l'inertie. Le comte prit le spleen et devint l'homme le plus malheureux des Trois-Royaumes. Brian, impitoyable, frappa encore, chercha les défauts de cette sensibilité qu'il avait lui-même engourdie, tâta, poussa et fit comme s'il eût voulu introduire jusqu'au cœur son épingle, qui piquait en vain maintenant l'épiderme.

Et, dans la lutte, ses auxiliaires étaient ceux que la nature et les lois auraient dû faire ses ennemis naturels. C'étaient tous de jeunes lords, des héritiers de pairies, des gens qui, dans un temps donné, devaient se trouver vis-à-vis de leurs cadets dans la position où était le pauvre comte en face de son terrible persécuteur. Mais n'en a-t-il pas été ainsi pour tous les temps et pour tous les pays? Ne se souvient-on plus de ces petits marquis, papillons étourdis, mouches prédestinées à la flamme, qui, dans les années qui précédèrent la révolution française, caquetaient, cabalaient, conspiraient, faisaient de l'impiété, apportaient, enfin, chacun sa planchette au grand échafaud qui devait être leur dernière salle de bal?

Ainsi faisaient nos jeunes lords. Ils ne voyaient que le côté plaisant de la conduite de Brian de Lancester; ils ne comprenaient pas que chacune de ses attaques était un coup porté au droit d'aînesse, un trait de lime qui minait insensiblement les antiques supports de cette

loi, magnifique dans sa barbarie, qui est une portion de la force et qui sera peut-être la ruine de la Grande-Bretagne.

Plus les bottes portées par Brian dans cette espèce de duel étaient éclatantes et bizarres, plus le beau monde applaudissait. Ce duel prolongé semblait à tous les connaisseurs une *eccentricity* de premier mérite. On fêtait Brian, on se l'arrachait ; il aurait été le LION, à coup sûr, si le marquis de Rio-Santo n'eût pas existé.

Le rideau s'était baissé pour la seconde fois lorsque Brian de Lancester entra dans la salle, en costume de garçon de taverne. Il avait ouvert sa boîte et la tenait suspendue à son cou par un ruban. Il fit d'abord le tour du parterre.

— Messieurs, disait-il, achetez, s'il vous plaît, mes pastilles et offrez des bonbons à vos dames. C'est une mode de France. A Paris, on ne peut passer toute une représentation sans manger quelque petit morceau de sucre.

Lorsque Brian arriva devant la loge infernale, ce furent de bruyants bravos et d'enthousiastes applaudissements. Chacun voulut acheter des pastilles, et la boîte de l'*eccentric* eût été vidée en un clin d'œil s'il ne l'eût refermée en disant :

— Assez, messieurs, assez ; il faut qu'il en reste pour là-haut.

En prononçant ces derniers mots, il avait levé les yeux vers la loge où le comte de White-Manor demeurait immobile depuis le commencement de la représentation.

— Je vous déclare, très-cher, s'écria Lantures-Luces, que l'idée est ravissante, ma foi, au degré suprême ! Le fait est que chez nous — là-bas, — à Paris, on vend des sucres d'orge aux grisettes.

Brian monta aux galeries et promena de loges en loges sa boîte et ses pastilles. Partout on l'accueillait par des éclats de rire. Les dames elles-mêmes trouvaient le tour exquis. Dès qu'il était passé, on voyait les locataires des loges se pencher en dehors et le suivre d'un curieux et encourageant regard. En sorte que lorsqu'il arriva devant la loge du comte de White-Manor, quatre ou cinq cents binocles étaient braqués sur les deux frères.

On attendait avec une joyeuse impatience. De vrai, cet intermède faisait grand dommage à la pièce, et le chef-d'œuvre de Weber avait tort devant cette héroïque boutade.

— De par Dieu ! Dorothy, mon cher cœur, dit le capitaine O'Chrane, je veux que le diable me berce si tous ces lords et ladies savent ce qu'ils font. Ne regardent-ils pas comme on pourrait faire d'une bête curieuse ce vagabond en tablier blanc qui vend de la farine sucrée !

— Ils regardent ce qu'ils veulent, je pense, monsieur O'Chrane, repondit la rancuneuse tavernière, et vous pouvez voir que ces lords achètent à leurs ladies de cette farine sucrée comme vous l'appelez. Tout le monde n'est pas comme vous, Dieu merci, monsieur O'Chrane !

— C'est bien, Dorothy, c'est très-bien... mais, de par Satan, madame, vous êtes une....

— Une quoi, monsieur O'Chrane ?

Le capitaine enfila un chapelet de jurons qui n'eut pas moins de trois douzaines de patenôtres, mais il n'osa pas dire à mistress Burnett ce qu'elle était.

Brian de Lancester venait de s'arrêter devant la loge du comte de White-Manor. Il demeura quelques instants immobile, pensant que sa seule présence attirerait l'attention de son frère ; mais il était loin de compte. Le lord, plongé dans une sorte de somnolence chagrine, tournait le flanc au théâtre et regardait fixement d'un air absorbé la paroi de sa loge qui lui faisait face. Brian, las d'attendre en vain, éleva sa boîte et en frappa doucement l'appui de la loge. Le comte de White-Manor tourna les yeux avec impatience. Lorsque son regard tomba sur Brian, il tressaillit de la tête aux pieds, comme on fait au choc d'un appareil voltaïque. Sa face devint verdâtre, ses yeux morts s'allumèrent et sa lèvre se prit à trembler sans produire aucun son.

La salle entière faisait silence.

— Milord mon frère, dit Brian d'une voix claire et sérieuse qui pénétra dans le plus éloigné recoin de la loge la plus reculée, achetez une boîte de pastilles au fils de votre père, pour qu'il puisse, lui, acheter du pain !

La loge infernale applaudit. Le parterre, sans savoir pourquoi, applaudit de même; les galeries, imitant le parterre, crièrent bravo, et Paddy lui-même, dans l'innocence de sa bonne âme, poussa « un Dieu me damne ! » approbateur.

Le lord de White-Manor demeurait comme frappé de la foudre.

— Eh bien ! milord mon frère? dit l'implacable Brian.

Le comte ouvrit la bouche. Le silence se rétablit comme par enchantement. Mais on n'entendit que la voix grêle du vicomte de Lantures-Luces qui disait :

— Je vous affirme sous serment, très-chers, que je donnerais trois napoléons pour avoir mon lorgnon !

Le comte avait jeté à son frère un regard de sang et tiré le rideau de sa loge par un dernier effort. On ne le voyait plus.

En ce moment même, il se fit dans les hautes galeries et au parterre un tapage infernal. Une foule nouvelle se rua tumultueusement sur les spectateurs déjà placés. On jura, on se battit ; on prit d'assaut tous les siéges inoccupés et même une partie des siéges occupés. Il était neuf heures et demie ; c'était le moment de l'*entrée à moitié prix :* privilége bien cher à la populace de Londres, et dont elle abuse de la façon la plus grossièrement impudente que l'on puisse imaginer.

Brian put s'échapper à la faveur de cette bagarre. Johnny reprit sa boîte à pastilles et lui rendit en échange son costume fashionable.

Pendant cela, une scène étrange se passait dans la salle. A l'instant où le tumulte de l'entrée à demi-prix commençait à se calmer, on entendit dans l'une des loges d'avant-scène un cri de femme, un cri de détresse et de terreur. Il partait de la loge qui touchait immédiatement la scène et ou lady Jane B... attendait seule la venue de son illustre protecteur.

Tous les regards qui s'étaient précédemment portés vers le fond de la salle pour jouir de la confusion du comte White-Manor se tournèrent du côté du théâtre. On vit lady Jane B... pâle, les traits décomposés, s'élancer impétueusement dans le couloir en criant au secours, et, presque aussitôt, sur le devant de sa loge se montra le visage inerte de Tyrrel l'Aveugle, que le monde connaissait sous le nom de sir Edmund Makensie.

XXI

LA LOGE NOIRE

Snail fit les choses en conscience. Il dépensa ses cinq guinées chez un fripier de Long-Acre, et en sortit costumé en gentleman des pieds à la tête. Rien n'y manquait : ni les escarpins vernis, ni les bas de soie, ni les gants blancs. Avant d'entrer au théâtre, il retourna dans Before-Lane et cacha ses habits, dont il avait fait un paquet, dans l'enfoncement même où avait eu lieu son entrevue avec le bon capitaine Paddy O'Chrane.

C'était vers la fin du deuxième acte du *Freyschutz*. Snail entra au foyer et se mit à faire les cent pas de long en large, renflant de son mieux sa maigre poitrine, cambrant ses reins en mâchant un cure-dents de plume qu'il avait acheté pour compléter sa tenue de gentleman. Il avait pourtant arboré sur sa poitrine un large nœud de satin jaune qui ne ressemblait à aucune décoration connue. En désespoir de cause, il s'approcha du comptoir et demanda un verre d'ale. On lui servit une glace. Nous pensons que son mécontentement se serait exprimé d'une façon éminemment désagréable pour la nymphe du buffet, si un monsieur ne fût venu faire diversion à sa colère. Ce monsieur lui mit le doigt sur la poitrine, à l'endroit où miroitait le fameux nœud de satin jaune.

— Suivez-moi, dit-il à voix basse.

— Comment, suivez-moi ! répliqua Snail en redressant fièrement sa courte taille ; du diable si vous n'êtes pas un plaisant original, vous !

Le nouveau venu le regarda un instant en souriant.

— Voilà un déterminé petit drôle, murmura-t-il.

Puis, prenant sa main tout à coup, il fit une croix avec son index sur la paume, et ajouta :

— *Gentleman of the night !*

— A la bonne heure ! dit Snail avec importance; vous parlez

maintenant comme il convient. Mais vous sentez, milord, que, chargé comme je le suis d'une mission de haute confiance, je ne puis écouter le premier étourneau venu qui me dira : Suivez-moi !

Tous deux quittèrent le foyer au moment où la foule sortait par toutes les issues de la salle après le tomber du rideau. Ils parvinrent à grand'peine à se frayer un passage dans les couloirs, soudainement remplis, et s'arrêtèrent à deux pas de la loge où se tenaient la comtesse Ophélia et madame la princesse de Longueville. Le monsieur frappa trois doubles coups à la porte de la loge voisine. La porte s'ouvrit, et Snail, subitement poussé par les épaules, se trouva tout à coup dans une complète obscurité.

Un profond silence régna pendant une minute. Snail entendait seulement le bruit de plusieurs respirations contenues. Il eut un frisson de peur.

— Je te sens trembler, enfant de *la famille*, dit une voix sourde et déguisée. Si tu es un poltron, va-t'en.

— Dieu me damne, milord, répondit Snail, je suis un homme ! Seulement, j'aime assez à voir clair devant moi. Que faut-il faire, en définitive ?

— Il faut se taire.

Snail, au même instant, se sentit prendre par le bras. On l'attira sur le devant de la loge. Une main toucha l'écran, au milieu duquel apparut aussitôt un point lumineux.

— Mets ton œil à ce trou, lui dit-on.

Snail obéit. Sa vue, habituée déjà à l'obscurité de la loge, fut éblouie par les flots de la lumière qui tombaient du lustre et montaient de la rampe. L'homme qui avait parlé sembla comprendre cela et attendit quelques secondes avant de reprendre la parole.

— Regarde en face de toi, dans la première loge, sur le théâtre, dit-il ensuite. Que vois-tu ?

— Je vois une lady, pardieu ! avec une robe de satin et des clinquants qui brillent partout sur elle.

— Vois-tu la main de cette lady ?

— J'en vois une.

— Laquelle ?

— Sa main gauche qui est appuyée sur le rebord de la loge. Ah !

par saint Georges, les belles bagues ! et que ma jolie Madge serait contente d'en avoir deux ou trois comme cela !

— Au doigt annulaire de cette main, tu dois voir une bague qui brille plus que les autres...

— Je crois bien, milord, je crois bien. On dirait un petit morceau de soleil !

— Ote-toi de là.

Le trou fut rebouché. Snail se retrouva dans une nuit profonde.

— La main gauche et le doigt annulaire, lui répéta-t-on en lui serrant fortement le bras. Tu te souviendras bien ?

— Oui, milord.

— Maintenant, approche ici.

On le poussa vers le côté droit de la loge. L'écran fut imperceptiblement soulevé et un rayon vif illumina la loge ; mais deux mains avaient saisi la tête de Snail qui ne put se retourner pour voir quels étaient ses compagnons.

— Regarde ! lui dit-on encore, mais cette fois, bien bas ; que vois-tu ?

— Je vois les épaules d'une femme. Que Satan me brûle, milord, si ce ne sont les plus belles épaules !

— Tais-toi ! Tu ne peux voir son visage ?

— Non, milord.

— Attends.

On continua de tenir la tête de Snail immobile jusqu'à ce qu'il eût dit :

— Je la vois, milord ; je vois sa figure. Eh mais... j'ai vu cela déjà quelque part !

— Silence !

L'écran toucha de nouveau la cloison de la loge. L'obscurité redevint complète. On lâcha la tête de Snail qui se secoua comme un barbet.

— Où diable ai-je vu cette belle lady ? se demanda-t-il. Puis, tout à coup frappé d'un souvenir, il ajouta : Niais que je suis ! C'est qu'elle ressemble à Susannah, la fille des *Armes de la Couronne !*

— Tu vas sortir, dit à ce moment la voix. Tourne-toi vers la porte et ne regarde pas derrière toi.

La porte s'ouvrit; on poussa Snail dehors comme on l'avait poussé dedans. Il se retrouva dans le couloir, à côté de l'homme qui l'avait accosté dans le foyer. L'inconnu le prit par la main et lui parla pendant dix minutes environ, répétant plusieurs fois les mêmes phrases, faisant, en un mot, comme ces maîtres d'école qui tâchent de mettre dans la dure tête d'un enfant une leçon difficile.

— Bien, milord, bien! s'écria enfin Snail avec impatience; si vous me le répétez une fois encore, que diable! je n'y comprendrai plus rien. C'est convenu, compris, connu. Travaillons!

— Prends garde! l'interrompit le gentleman qui n'avait peut-être pas en Snail une aussi grande confiance que Snail lui-même; il ne s'agit pas d'une bagatelle.

— Quand il s'agirait de cinq cents livres, et une méchante bague ne peut valoir cela, je serais sûr de moi, milord.

Snail et son compagnon firent le tour de la salle par le couloir de service et se dirigèrent vers le côté occupée par lady Jane. Un homme qui sortit sans bruit de la loge mystérieuse les suivit à une vingtaine de pas de distance. Cet homme était Tyrrel l'Aveugle. Il laissait après lui dans la loge quatre gentlemen qui, l'œil appliqué à quatre trous pratiqués à l'écran et pareils à celui qui avait servi de lunette à Snail, regardaient avidement la loge de S. A. R. le duc d'York.

De l'autre côté du théâtre, on ne pouvait nullement se douter de ce manége. L'écran ne paraissait que bien peu, et seulement à l'endroit où se croisaient les rideaux de la loge. Néanmoins, cette loge hermétiquement fermée avait excité un instant les soupçons du commissaire chargé de la police du théâtre. Il donna mission à un agent de surveiller cette loge.

C'était à peu près le moment où Brian de Lancester excitait l'attention de la salle entière. Quelques minutes après, comme nous l'avons dit, l'entrée à demi-prix eut lieu. Snail et son compagnon étaient alors à droite de la scène, derrière la loge où se tenait seule lady Jane.

— Attention! dit tout bas le guide de Snail.

Puis, presque aussitôt, à l'instant même où le tumulte atteignait son comble, il ajouta :

— En besogne!

Et il disparut. Tyrrel l'Aveugle prit sa place. Snail frappa résolûment à la porte de la loge du duc d'York. Il tenait à la main un papier.

— Milady, dit-il en saluant respectueusement, milord duc m'envoie vers Votre Seigneurie, et me charge de lui remettre ce message.

Il tendit la lettre. Lady Jane avança la main pour la prendre. Mais, à l'instant où ses doigts rencontraient le papier, Snail les saisit violemment, et, avec un sang-froid inouï, fit effort pour arracher la bague qui entourait le doigt annulaire. Il avait bien vu, il avait bien écouté; il ne se trompa point. Lady Jane terrifiée par cette attaque étrange, ne put d'abord trouver de voix pour pousser un cri. Lorsque son gosier donna enfin passage à une plainte, Snail, vainqueur, repassait le seuil de sa loge et s'esquivait avec la bague.

Lady Jane éperdue, s'élança à sa poursuite, mais, sur le seuil même, elle se heurta contre Tyrrel l'Aveugle ou mieux contre l'infortuné sir Edmund Makensie.

— Laissez-moi passer, monsieur! s'écria-t-elle! Au voleur!

Le pauvre aveugle fit en vérité de son mieux pour livrer passage, mais la fatalité s'en mêla. Il arriva entre lady Jane et lui comme entre ces passants trop courtois qui, se rencontrant sur le trottoir, se rangent tous deux en même temps d'un côté, puis encore ensemble de l'autre, et ainsi de suite, de façon à se barrer la route durant une demi-heure. Chaque fois que lady B... se précipitait à droite, sir Edmund l'imitait; chaque fois qu'elle se jetait à gauche elle trouvait cet homme vraiment digne de pitié sur son passage.

— Elle n'est pas à moi, cria-t-elle en haletant comme une folle; Son Altesse Royale me l'a prêtée... confiée! C'est un diamant de la couronne, mon Dieu! un diamant qui vaut vingt mille livres! Au secours!

Enfin, trouvant de la vigueur dans son désespoir, elle saisit les deux bras de sir Edmund Makensie qu'elle attira violemment au dedans de la loge. Puis elle s'élança, éperdue, par les corridors.

Sir Edmund, qui n'avait rien vu, rien compris, le pauvre homme! mit la main sur l'appui de la loge et jeta dans la salle son œil sans regards. Sa prunelle voilée se dirigea, par hasard sans doute, vers la

loge fermée, et il fit un imperceptible signe de tête. L'écran se baissa à demi.

Snail, cependant, profitant de son avance, avait fait tranquillement le tour de la salle, nul ne songeait encore à le poursuivre. Il entra dans la loge de la comtesse Ophélia, qui était ouverte. La comtesse, penchée hors de sa loge, tâchait de voir ce qui se passait vis-à-vis d'elle et d'où venaient les cris de lady Jane B... Susannah, au contraire, regardait, pensive, la place que venait de quitter Brian, au fond de la salle, sous la loge du comte White-Manor. Snail toucha du doigt par derrière la peau satinée de son épaule et prononça tout bas :

— *Gentlewoman of the nigh !*

La belle fille se retourna en sursaut.

— Pardon, madame ! dit Snail en souriant ; mettez ceci dans votre sein. C'est un dépôt confié par Leurs Seigneuries.

Susannah prit ce que lui tendait Snail, et celui-ci disparut par la petite porte du fond qui mène sur la scène.

Ce fut alors que lady Jane B... parvenant enfin à franchir l'obstacle que lui opposait l'aveugle Tyrrel, s'élança dans le couloir. Tout fut bientôt en émoi dans la salle. Il s'agissait d'un diamant de la couronne, disait-on, imprudemment confié à lady Jane, d'un joyau valant un demi-million. Ce qu'il y avait de police au dedans et au dehors s'agita et en vain. Puis une inspiration subite vint au commissaire. Il se toucha le front et dit :

— J'ai notre affaire !

La pauvre lady Jane prit un peu d'espoir. Le commissaire, allongeant le pas, se dirigea, suivi d'un bataillon de policemen, vers la loge mystérieuse où Snail avait reçu ses instructions. Il rangea les agents, moitié à droite, moitié à gauche.

— Ce sont des gens résolus, dit-il ; tenez ferme ! Êtes-vous prêts ?

— Oui, monsieur, répondirent les agents qui serrèrent leurs rangs de façon à ne pas laisser passer entre eux une souris.

— Attention !!! dit encore le commissaire.

En même temps il ouvrit la loge. Les agents tenaient en arrêt leurs baguettes plombées, tout prêts à assommer le premier qui se présenterait. Personne ne se présenta.

Mais la loge, malgré l'ouverture de la porte, gardait une obscurité

assez grande pour qu'il pût s'y cacher quelqu'un. Le commissaire entra et fit jouer l'écran dans sa coulisse.

Des flots de clarté inondèrent la loge; elle était vide.

XXII

LA BAGUE

L'émotion passa des places fashionables aux galeries et loges supérieures. Chacun s'entretenait de lady Jane B..., de S. A. Royale et du diamant de la couronne.

— Vingt mille livres! dit la grosse Dorothy Burnett ; oh! monsieur O'Chrane, vingt mille livres!

— Ni plus ni moins, Dorothy, mon cœur, à ce qu'il paraît, le diable m'emporte! c'est une jolie affaire.

— Une jolie affaire, monsieur! C'est un vol qui mérite la corde, à coup sûr!

— Que Dieu me damne, Dorothy, la corde, comme vous dites! oui, la corde, mon cœur, de par l'enfer!

— C'est le jour des vols, s'écria le petit Français Lantures-Luces, en faisant irruption dans la loge de lady Campbell. Voulez-vous me permettre, milady... miss, voulez-vous me permettre?... On ne pourrait trouver, je parle très-sérieusement, dans tout Londres, un plus ravissant éventail!

— Et a-t-on rejoint le voleur, vicomte? demanda lady Campbell,

— Le voleur, madame? Je vous prie, parlez-vous de mon voleur ou de celui de lady Jane, de mon lorgnon ou de sa bague? Mais ceci n'est pas la plus triste nouvelle de la journée, je parle sérieusement, et j'en sais une qui vous intéresse davantage... Ah! voilà ce cher marquis!... Comment allez-vous, très-cher, je vous prie?

— Vous m'inquiétez, monsieur, dit lady Campbell ; de quelle nouvelle voulez-vous parler?

— Vous la savez peut-être, puisque ce cher marquis... Non? Eh

bien ! j'aurai l'avantage de vous l'apprendre. Il s'agit de ce pauvre Frank... Frank Perceval, madame.

Depuis le commencement du spectacle, disons mieux, depuis le bal de la veille, miss Mary Trevor souffrait, et Rio-Santo le savait.

Il savait que, livrée un jour à elle-même, un seul jour, elle se fût élancée là où l'appelait la vraie voix de son âme, cette voix qu'on avait étouffée, cette voix qui taisait maintenant le nom aimé pour prononcer de force un autre nom appris dans les larmes ; mais il savait que ce jour ne viendrait pas, ne pouvait pas venir ; que lady Campbell veillait, sentinelle attentive ; que l'illusion mortelle serait entretenue sans relâche ni pitié.

Parce que lady Campbell, arrivée au sommet de ce monceau de sophismes échafaudés à prodigieuse dépense d'esprit, était désormais invinciblement persuadée.

Aimait-il donc assez passionnément miss Trevor pour se faire le complice clairvoyant de la cruauté aveugle de lady Campbell?

Non. Son amour était réel ; mais, comparé à l'autre sentiment qui était en lui, qui était lui tout entier et plus que lui, son amour descendait à un plan inférieur. Ce pourquoi il eût brisé toutes barrières ; ce pourquoi il eût posé le pied sur une chose sainte, sur la tête d'un ami, sur le cœur d'une amante, afin de s'élancer mieux et plus loin ; ce pourquoi n'était pas de l'amour.

C'était ce qu'il appelait son « ambition, » ce qu'un artiste eût appelé son idée, un conquérant sa politique. C'était une pensée vaste, un désir immodéré, une passion raisonnée. C'était la contemplation d'un but, aperçu d'abord autrefois comme une lueur lointaine, et qui, à mesure qu'il avait monté dans la vie, avait grandi, grandi jusqu'à se faire soleil, jusqu'à brûler son imagination qu'il emplissait de rayons trop ardents. Entre lui et le but, Mary était un degré.

Mais que le lecteur n'aille point se méprendre et jauger Rio-Santo à la mesure de ces dons Juans diplomatiques qui *arrivent par les femmes*, comme on dit pour exprimer par des mots acceptables une ignominieuse idée.

Ceux qui l'ont connu, ceux que l'explosion de sa pensée fit trembler, comme eût pu faire l'éruption d'un volcan au milieu des trois millions d'habitants de Londres, pourraient dire tout ce qu'il y avait en

lui de jeunesse, de charme, d'amour franc, sincère, de volupté entraînante et sans arrière-pensée. Il méditait et calculait autant qu'un premier ministre, agissait davantage et trouvait le temps de rêver comme un poëte et d'aimer comme un fou.

Lorsque M. le vicomte de Lantures-Luces prononça, dans la loge de lady Campbell, le nom de Frank Perceval, le petit Français dut être étonné de l'effet produit : Rio-Santo tressaillit comme un lion au repos qui sentirait l'aiguillon d'une guêpe à travers l'épaisse égide de son cuir; lady Campbell perdit son sourire et fronça le sourcil; miss Trevor releva soudainement sa jolie tête affaissée et tourna vers le vicomte un regard avidement interrogateur. Lantures-Luces n'était guère habitué à un pareil succès. Il s'arrêta pour se faire désirer davantage.

— Eh bien, monsieur, dit miss Mary, eh bien?

Rio-Santo quitta la place qu'il occupait derrière la jeune fille et se glissa auprès de Lantures-Luces, qui disait :

— Ce pauvre Frank s'est battu en duel.

— En duel ! répéta Mary haletante.

— Et il a été blessé...

— Légèrement, monsieur, n'est-ce pas? interrompit lady Campbell avec un signe de tête qui demandait impérieusement une réponse affirmative.

— Je vous demande pardon, répondit Lantures-Luces ; dangereusement, madame... fort dangereusement.

— Frank ! blessé ! murmura faiblement Mary, qui mit la main sur son front pâle et ferma les yeux.

— Quant au nom de son adversaire... reprit Lantures-Luces.

Il s'arrêta tout à coup : le marquis venait de lui serrer violemment le bras.

— Bien, très-cher, je vous comprends, reprit-il ; j'ignore le nom de celui qui a blessé le pauvre Frank.

Lady Campbell et Rio-Santo échangèrent un regard ; d'un côté, ce fut une question; de l'autre, un aveu. Miss Trevor laissa glisser sa main le long de son corps et rouvrit les yeux.

— N'a-t-on pas dit que Frank Perceval est blessé, murmura-t-elle, blessé dangereusement, mon Dieu?

Lady Campbell voulut lui prendre la main, mais Mary chancela sur son fauteuil et tomba de côté, privée de connaissance. Lantures-Luces se retira pour aller conter cet incident aux dandies de la loge infernale.

— Pauvre enfant, dit lady Campbell en mettant son flacon de sels sous les narines décolorées de sa nièce. Ah! milord, qu'avez-vous fait!

— Il m'avait insulté, madame, et il est mon rival!

— Rival malheureux, monsieur! car cet évanouissement prouve seulement que Mary se souvient du compagnon de sa jeunesse. Veuillez demander ma voiture, milord!

Rio-Santo baisa la main de lady Campbell et se dirigea d'un pas rapide vers l'entrée du théâtre.

— Il faut que demain tout soit fini! murmura-t-il; à tout prix je serai le mari de miss Trevor.

Susannah et la comtesse de Derby se retrouvaient seules dans la loge de cette dernière. Les visites avaient pris fin. La comtesse, bonne et prévenante, parla de Brian, et Susannah écouta avec bonheur chacune de ses paroles. Quand lady Ophélia se tut, Susannah la remercia naïvement, livrant ainsi son secret et divulguant d'un mot son amour, comme si elle n'eût point su que, dans le monde, l'amour est chose qu'il faut cacher. La comtesse lui prit la main en souriant.

— Je voudrais être votre amie, dit Susannah.

— Je suis la vôtre, madame, répondit Ophélia. Quand vous serez heureuse comme ce soir, venez vers moi; la vue de votre bonheur me consolera; quand vous souffrirez, venez encore, venez surtout : on souffre moins lorsqu'on est deux à souffrir.

Susannah la regarda étonnée.

— Vous, si brillante, si belle, murmura-t-elle, vous parlez de souffrir!

— Que Dieu vous préserve, madame, dit Ophélia en essayant de sourire encore, vous qui êtes plus brillante et plus belle, d'apprendre que, contre certaines souffrances, noblesse et beauté sont impuissantes à nous protéger.

Susannah pressa doucement la main de la comtesse entre les siennes.

— Je n'ai jamais aimé que vous et lui, pensa-t-elle tout haut ; celles qui ont une sœur sont heureuses.

Elles ne se séparèrent que sous le péristyle du théâtre, après le spectacle.

— La voiture de madame la princesse de Longueville! cria un groom à brillante livrée.

Susannah avait presque oublié son noble nom. La comtesse lui dit adieu pour monter elle-même dans son équipage. Susannah s'élança dans le sien. A peine y était-elle qu'une main d'homme ferma la portière.

— Princesse, dit en même temps la voix de Tyrrel l'Aveugle, qui était assis à côté d'elle, nous sommes loin d'hier soir et de la Tamise, n'est-ce pas? Remettez-moi l'objet qu'on vous a confié.

Susannah tira de son sein, sans répondre, la bague, et la tendit à l'aveugle, qui la prit.

— C'est bien, dit-il. Demain vous aurez de la besogne, madame. Il vous faudra soigner un malade et mettre un baiser sur le front d'un homme qui n'est pas l'Honorable Brian. Mais c'est un Honorable aussi, et Perceval vaut Lancester...

XXIII

LA NUIT DE DEUX JEUNES FILLES

Vers cette même heure, le comte de White-Manor rentrait à son hôtel. Il descendit de son carrosse sans mot dire, monta lentement les degrés de sa maison et s'enferma dans sa bibliothèque. Il était plus pâle qu'un mort, et ses yeux avaient ce regard vague des hommes que menace la démence.

Il tomba de son haut dans un fauteuil, jeta son chapeau et mit sa tête entre ses mains. Il souffrait horriblement. Il souffrait d'autant plus que sa blessure était de celles qui, pour être trop petites et imperceptibles, échappent aux moyens ordinaires. Son ennemi, sorte de

fantôme impalpable, ne se pouvait point prendre corps à corps : ses coups, perfidement ménagés, n'appelaient ni la vengeance des lois ni les mépris du monde. Au contraire, chaque fois qu'il frappait, le monde souriait et applaudissait.

Le comte de White-Manor était un homme de cinquante ans environ. Son visage offrait avec celui de son frère quelques traits éloignés de ressemblance, mais l'expression en était tout autre. C'était de l'apathie chagrine, mêlée à ces colériques symptômes qui prennent corps et se burinent avec l'âge sur la figure de certains hommes à tempérament sanguin. La passion, une passion brutale et sans frein, avait dû brûler jadis dans ces yeux éteints maintenant. On devinait le vide, l'ennui, le dégoût qui suivent à coup sûr l'assouvissement monotone de tous désirs formés; mais il y avait parmi cet ennui, que beaucoup regardent comme un mal imaginaire, il y avait de la souffrance vraie : la rage combattait l'apathie.

Il avait été longtemps un des viveurs les plus dissolus de Londres. Dès 1825, O'Connel l'avait flétri de la qualification de *pourceau*, et jamais le grand tribun d'Irlande n'avait frappé mieux et plus juste. Le comte, en effet, était la personnification haïssable et quelque peu outrée de cette aristocratie britannique, si magnifique par son passé, si puissante par ses richesses, mais si honteusement inutile, à de nobles exceptions près, si dégradée par ses mœurs, si abâtardie par son égoïsme aveugle, et qui devrait craindre peut-être, il faut le dire en gémissant, de se heurter, quelque jour, contre le billot néfaste où périt jadis sa chevaleresque sœur, la noblesse de France, sous le tranchant de la hache populaire.

Après avoir passé dix minutes dans un état d'immobilité complète, lord de White-Manor se leva. Sa face, naguère si pâle, était maintenant d'une rougeur apoplectique. Il sonna si violemment que le cordon, brisé, lui resta dans la main.

— Paterson! Gilbert Paterson! le coquin de Gilbert Paterson! dit-il au valet qui se présenta; qu'il vienne ici à l'instant!

— Il y a eu du Brian! pensa le groom, qui s'élança vers l'appartement de l'intendant.

Celui-ci avait justement le cœur léger et la conscience tranquille. Son après-dîner avait été employé comme il faut pour le bien de son

maître. Il n'avait pas perdu de temps, s'était présenté chez mistress Mac-Nab sous un prétexte, et avait vu Anna Mac-Farlane. Il avait été ébloui de sa beauté. C'était l'affaire de milord.

Paterson descendit donc avec empressement, et se présenta devant milord, le sourire aux lèvres.

— Milord, commença-t-il, je suis bien aise...

Le malheureux n'acheva pas. Un coup de poing, un coup de poing de lord! l'atteignit au creux de l'estomac et l'envoya tomber à l'autre bout de la chambre.

Gilbert Paterson se releva suffoqué.

— Va-t'en! dit le comte; c'est toi qui es cause de cela, misérable! Qui t'avait permis, scélérat, de donner des coups de fouet au frère d'un comte? Il se venge! Il se venge sur moi!

Le comte se laissa retomber sur son siége.

— Mais milord... voulut dire humblement Paterson.

— Tais-toi, de par le ciel! traître valet que tu es! s'écria lord de White-Manor; va-t'en sur-le-champ! Demain, tu emporteras ce qui est à toi et ce que tu m'as volé. Mais tu ne dormiras plus sous mon toit.

Le comte appuya sa tête alourdie sur sa main.

Gilbert Paterson n'osa pas résister à cet ordre si péremptoire. Il prit à peine le temps de se couvrir d'un manteau et sortit précipitamment de l'hôtel. Il faisait un froid brumeux et humide. Paterson allait au hasard par les rues, absorbé par le récent souvenir de sa mésaventure et ne pouvant point donner son attention à autre chose.

— Chassé! murmurait-il; chassé au moment où je travaillais pour lui. Mais croit-il donc qu'un homme d'affaires quitte ainsi une maison avec quelques misérables milliers de livres dans son portefeuille! Il me fallait cinq ans encore pour faire honorablement ma fortune. C'est cinq ans que vous me volez, milord comte! cinq ans qui valent au plus bas dix mille livres! Je ne puis, en conscience, vous faire cadeau de cela!

Il avait parcouru, sans savoir, une bonne partie du West-End et marchait maintenant, gesticulant et parlant tout seul, sur les larges trottoirs d'Oxford-Street.

— Chassé! répétait-il; et le diable ne me fournira pas les moyens

de rattraper ma place! Voyons! du calme! Nous avons passé par des jours plus difficiles. Cherchons!

Il continua de marcher le long de Holborn, puis le long de Cheapside. Il entra enfin dans Cornhill. La course qu'il venait de fournir était longue. Sans raisonner et obéissant d'instinct à un impérieux besoin de repos, il s'assit sur une borne qui protégeait l'angle formé par la maison carrée sur Finch-Lane et Cornhill. Là, il poursuivit ses réflexions.

De l'autre côté de Cornhill, en face de la boutique du bijoutier Falkstone, au second étage de la petite maison neuve et blanche, on voyait briller une lumière à travers de diaphanes rideaux de mousseline. Cette maison était celle de mistress Mac-Nab, et la lumière brillait dans la chambre qui servait de retraite commune aux deux filles d'Angus Mac-Farlane.

Il était alors près de minuit. Clary dormait. Sa charmante tête s'appuyait sur son bras lisse et blanc que l'agitation d'un rêve avait mis, malgré le froid, hors des couvertures. Elle respirait par efforts inégaux, et parfois une plainte s'échappait de sa bouche entr'ouverte. Anna était assise sur son séant. Sa toilette de nuit était faite depuis bien longtemps. Elle avait relevé ses cheveux, noué sa cornette et mis sur ses pures épaules le peignoir blanc, dont la percale festonnée laissait deviner vaguement la juvénile délicatesse de ses formes.

Et pourtant, elle n'avait point soufflé encore sa bougie pour allumer sa lampe de nuit. Elle veillait. Son oreille se tendait avidement dès qu'un bruit se faisait dans la rue, et, de temps en temps, elle joignait ses petites mains comme si elle eût prié avec ferveur.

C'est que, depuis le matin, Stephen Mac-Nab n'était point revenu à la maison de sa mère. Elle regardait de temps à autre sa sœur Clary. Clary dormait toujours. En dormant, elle murmurait d'indistinctes paroles, et lorsque la blanche clarté de la bougie tombait sur son visage, on voyait des gouttelettes de sueur perler, puis se sécher sur la peau brûlante de son front.

— Pauvre sœur! pensait Anna; voilà bien des nuits qu'elle souffre ainsi... Mais ne reviendra-t-il pas, mon Dieu! Mon Dieu, faites qu'il revienne!

Un coup sec et vivement redoublé retentit à la porte de la rue. La

porte de l'escalier était d'avance ouverte. Anna, tremblant de froid et honteuse de son empressement, se pencha sur la rampe pour entendre et pour voir. Mistress Mac-Nab parut bientôt sur l'escalier. Elle aussi veillait : l'amour d'une mère ne s'endort pas plus que la tendresse d'une amante. Elle reçut Stephen au moment où une servante ouvrait la porte de la rue et l'accabla de caresses et de questions.

Stephen entra dans la chambre de sa mère. Tout ce qu'Anna put entendre fut le nom de Frank Perceval, prononcé avec une douloureuse émotion par Stephen, et quelques exclamations de surprise de mistress Mac-Nab. L'entrevue dura peu. Bientôt Stephen reparut sur l'escalier, et, au lieu de monter vers sa chambre, suivant son habitude, se dirigea vers la porte de la rue.

— Où va-t-il ? se demanda Anna.

Elle ne devait point avoir de réponse à cette question. Elle n'entendit même plus rien, si ce n'est un nom que Stephen prononça en embrassant sa mère. Ce nom était celui de Clary. Anna sentit une larme aux cils alourdis de sa paupière.

— Clary ! répéta-t-elle avec tristesse ; et moi ?...

La porte de la rue se referma. Anna entra dans sa chambre dont elle referma doucement la porte. Elle avait un poids plus lourd sur le cœur. Clary dormait encore. Au moment où Anna mettait le pied sur son lit, sa sœur s'agita violemment dans son sommeil.

— Stephen ! Oh ! Stephen ! murmura Clary ; sauvez-moi !

Anna se couvrit le visage de ses mains et des larmes abondantes ruisselèrent à travers ses doigts.

— Elle aussi ! murmura-t-elle.

Puis elle éveilla sa sœur par un baiser. Clary se dressa effrayée sur son séant et jeta ensuite ses bras autour du cou d'Anna qui s'efforçait de sourire.

— C'est toi ! dit-elle ; oh ! merci ! Je faisais un rêve... Un rêve terrible, ma sœur...

Elle s'interrompit et ajouta en soupirant ;

— Terrible et doux à la fois. Il était là. Il m'entraînait...

— Qui ? demanda Anna dont les sourcils se rapprochèrent ; Stephen ?

Clary secoua la tête.

— Non, répondit-elle ; Stephen essayait de me protéger contre lui.

— Contre qui? demanda encore Anna.

Clary la regarda, et l'expression de son beau visage changea subitement. Elle attira sa jeune sœur sur son sein et couvrit sa joue de baisers.

— J'ai deviné ton secret, reprit-elle ; tu l'aimes, tant mieux ! la dernière lettre de notre père annonce son arrivée prochaine. Nous le verrons bientôt, demain peut-être. Je lui parlerai, Anna ; tu seras heureuse.

— Tu ne l'aimes donc pas, toi ? dit Anna qui pleurait et souriait.

— Moi ? Je n'aime personne, Anna, répliqua vivement Clary.

Les deux sœurs s'embrassèrent encore et Anna regagna son lit. Les rôles changèrent alors. Au bout de quelques minutes, on aurait pu entendre l'égale et douce respiration d'Anna endormie. Clary, au contraire, veillait maintenant. Elle veillait, hélas ! cette nuit comme toutes les autres nuits, lorsque quelque rêve ne venait point engourdir la fièvre de son unique et brûlante pensée.

Gilbert Paterson, cependant, avait eu le temps de réfléchir, mais il n'avait rien trouvé et demeurait depuis une heure sur sa borne, gelé, de mauvaise humeur, et ne sachant à quoi se résoudre.

Ce fut le bruit de la porte refermée par Stephen qui le tira enfin brusquement de sa chagrine préoccupation. Il se leva et secoua ses membres raidis par l'humidité nocturne.

— Où diable suis-je ici ? se dit-il. Je ne peux pourtant pas coucher dans la rue... Voyons !

Il s'orienta et reconnut Cornhill. Puis ses yeux, élevés par hasard, rencontrèrent d'abord le numéro de la maison, puis la lumière qui brillait au second étage chez mistress Mac-Nab. Cette vue sembla dissiper soudain les ténèbres de son cerveau. Il se frappa le front et sourit joyeusement.

— Pardieu ! dit-il, voilà mon affaire ! Je veux en essayer dès demain. Quant aux moyens à employer, j'en sais plusieurs, mais à quoi bon s'exposer soi-même ? j'ai de l'argent pour payer les autres.

Il remonta aussitôt Cheapside et se fit ouvrir un fiacre devant Saint-Paul.

— Où allons-nous, milord? demanda le cocher.

Gilbert Paterson demeura un instant indécis.

— Before-Lane, dit-il enfin. Puis il ajouta à part lui : Ce sera bien le diable si, parmi les habitués de Peggy, je ne trouve pas ce qu'il me faut!

XXIV

LE TAP

Jamais, au grand jamais on n'avait vu Bob-Lantern s'occuper si activement d'une chose qui ne le regardait point. Les coups de canne du bon capitaine Paddy O'Chrane semblaient lui avoir communiqué un entrain extraordinaire, et, lorsque Snail, de retour de son expédition, revint à *The Pipe and Pot*, Bob travaillait des pieds et des mains à déblayer le *tap*, empli de décombres, pour faire plaisir, disait-il, à son ami l'honnête Mich, qui avait toujours ses coudes sur la table et sa tête entre ses deux mains. La tumeur de Mich avait grossi et se montrait blanchâtre, veinée de sang, sous les mèches humides de ses épais cheveux roux.

Bob interrompait parfois son travail, pour venir s'asseoir auprès de Mich.

— Bois un peu, mon garçon, lui disait-il; mais ne bois pas trop. Tu as affaire à un vigoureux drôle. Heureusement, Mich, mon honnête Mich, Tom Turnbull est une brute qui frappe en aveugle, et, si tu t'es laissé toucher à la tempe, mon vieux, c'est que tu avais bu.

— Tom ne viendra pas, répondait Mich, exprimant involontairement son espoir; c'est un lâche!

— C'est un lâche, Mich, un vrai lâche, mais il viendra. Oh! j'irai le chercher, s'il ne vient pas, Dieu me damne! par intérêt pour toi, Mich, mon cher garçon.

Quelqu'un qui eût observé le visage de Bob tandis qu'il soufflait ainsi ces paroles à voix basse dans l'oreille de Mich aurait reculé de dégoût et d'effroi. La sueur perçait sous ses cheveux durs et bas

plantés; ses yeux scintillaient cauteleusement derrière les poils abaissés de ses sourcils.

Depuis deux heures il était là, tâchant d'échauffer le sang inerte de Mich. Car, depuis deux heures, une haine furieuse bouillonnait au dedans de lui contre Tom Turnbull, et il n'osait pas attaquer Tom lui même face à face. Tom lui faisait peur.

Lorsqu'il quittait Mich, son champion, durant une minute, c'était pour préparer le *tap* qu'il avait marqué dans sa sagesse comme un lieu parfaitement convenable à la lutte annoncée. Le *tap* était vaste; son sol gardait le niveau, et la poudre épaisse qui le couvrait, annulant les dangers véniels de la chute, prolongerait le combat et lui donnerait pour résultat presque certain une sanglante catastrophe.

Snail avait repris son costume naturel et portait sous le bras ses habits d'emprunt arrangés en paquet. Il vint se rasseoir à sa place, vis-à-vis de Mich et à côté de Madge. Madge n'avait pas bougé. Sa pipe brûlante et humide était toujours entre ses dents. Ni le tabac, ni le gin, ni le rhum n'avaient produit le moindre effet sur elle. Au contraire, la pauvre petite Loo, brisée par l'ivresse et la fatigue, était tombée sans mouvement au milieu de son bal extravagant. On la voyait étendue à terre, dans le coin même où elle dansait tout à l'heure. Ses formes grêles se dessinaient sous l'étoffe de sa robe, trempée d'ale et de sueur. Elle avait la tête renversée, et d'admirables cheveux blonds, seuls débris d'une beauté polluée en son germe, ruisselaient sur le sol autour d'elle. Ses joues hâves et creusées avaient deux taches de feu aux pommettes, et ses paupières demi-baissées laissaient voir l'émail terni de ses grands yeux. Elle dormait.

— Ohé! s'écria Snail, tout le monde dort-il ici! ma jolie Madge ne me dit seulement pas bonsoir; Mich, mon beau-frère, a l'air d'un bœuf à l'abattoir; et Loo... où diable est Loo, ma jolie Madge?

Madge étendit silencieusement la main vers le coin où gisait la pauvre fille.

— Tu es un gros coquin, Mich, dit Snail, de laisser comme cela ta femme. Que lui faudrait-il, à Loo? un peu de gin, pardieu! et elle serait gaillarde comme toi et moi.

Il fit le tour de la table et s'approcha de sa sœur.

— Pauvre Loo ! dit-il. Elle brûle comme un tison de coke ! Elle étouffe, comme cela, la tête en bas. Loo ! Loo !

Il la secoua, et la petite fille se leva à demi pour retomber lourdement à terre.

— Oh ! oh ! dit-elle d'une voix creuse ; j'ai du feu... du feu là dedans !

— Ton verre, Madge ! s'écria Snail.

Madge passa le verre plein de rhum à Snail, qui l'approcha des lèvres de sa sœur. Celle-ci le but d'un trait. Elle ouvrit les yeux alors, se leva et se prit à rire.

— Du tabac ! dit-elle. J'ai fait un bon somme, pardieu ! Qui veut danser avec moi ?

— Attention, Mich, mon garçon, dit Bob, qui vint s'asseoir auprès de lui, j'entends du bruit dans la rue. Ce sont eux.

Mich se redressa et parut écouter attentivement.

— Les voilà ! les voilà ! cria Snail ; Mich, de par Dieu ! lève-toi ! lève-toi comme un bon garçon. Tu as peur, je pense.

— Non, Snail, non, il n'a pas peur. Mich est un brave. N'est-ce pas, Mich ?

C'était Bob qui parlait ainsi.

— Ma bonne mistress Witch, reprit-il tout bas, avez-vous mis à chauffer ce que je vous ai dit ?

— J'ai mis une mesure de rhum, monsieur Bob, j'ai mis deux mesures de gin, un quart de pinte d'eau-de-vie de France, une demi-once de canelle, une poignée de clous de girofle, trois pincées de poivre et un verre de sherry.

— C'est cela, ma bonne dame. Est-ce chaud ?

— Bouillant, monsieur Bob. Je vais vous le servir.

Peg Witch disparut un instant et revint presque aussitôt avec un bol fumant, dont l'âcre vapeur la faisait tousser en chemin.

— Allons, Mich ! un verre de grog, mon fils ! cria joyeusement Bob ; ça te donnera du cœur, mon garçon. Tu n'en manques pas, je le sais bien, pardieu ! mais on n'en a jamais de trop.

Bob versa le brûlant mélange à la ronde. Mich but son verre d'un trait, Madge l'imita, Snail fit la grimace et jeta ce grog de nouvelle espèce qu'il déclara détestable

— Le fait est, dit Madge, profitant du moment où elle avait ôté sa pipe pour boire, le fait est qu'il n'est pas assez fort.

— Un autre verre, Mich ! reprit Bob.

Mich but un second verre.

Comme il achevait, un violent coup de pied lança la porte en dedans.

— Quand je vous disais que c'étaient eux ! s'écria Snail ; les voilà ! voilà le *fun* qui va commencer ! vive le fun ! *The fun for ever !*

En parlant, il s'était levé. Bob versa un troisième verre à Mich, qui, dans son trouble, l'avala jusqu'à la dernière goutte. Bob le regarda en face. L'inerte visage de Mich s'animait insensiblement. Ses paupières battaient ; les veines de son front se gonflaient. Ce que voyant, Bob saisit le bol à moitié plein encore et le brisa sur le carreau de la salle.

— Il en a assez ! murmura-t-il, et il ne faut pas que Turnbull en goûte !

Snail, cependant, s'était élancé vers les nouveaux arrivants. C'étaient Tom Turnbull, le gros Charlie, Mitchell et deux ou trois autres des matelots nocturnes du bon capitaine Paddy. Tous, ils étaient ivres ; seulement Turnbull l'était un peu plus que les autres

Bob donna une rude poignée de main à Tom Turnbull.

— Allons, allons, mon vieux Tom, dit-il, Mich est un bon garçon et va devenir notre camarade. Est-ce qu'on ne pourrait pas arranger cela ?

Tom, malgré son ivresse, regarda Bob d'un air soupçonneux.

— Puisque tu t'en mêles, toi, dit-il d'un air sombre, il y aura un crâne brisé ce soir... peut-être deux... que veux-tu ?

— Je veux vous calmer tous deux, mon vieux compagnon, reprit Bob en mettant dans sa voix une nouvelle dose de miel.

— Tu veux nous donner le diable au corps, c'est bien. J'ai mes seconds ; va-t'en !

Bob s'en alla retrouver Mich. Celui-ci n'était plus le même homme. Son torse robuste s'était redressé. Il y avait une flamme sauvage dans son regard. Le grog infernal de Bob faisait son effet.

— Mon garçon, dit ce dernier, ce diable de Tom ne veut entendre à rien !

— Quel Tom? demanda Mich dont l'épaisse cervelle se troublait, en même temps que son sang s'échauffait.

Bob pressa du doigt la tumeur qu'il avait au-dessus de l'oreille.

— Celui qui t'a fait cela, pardieu! murmura-t-il; le coquin de Tom Turnbull.

A ce nom, Mich tressaillit convulsivement et asséna sur la table un coup de poing qui fit sauter les verrres et les cruchons.

— Où est-il? où est-il? s'écria-t-il; ah! je vais le tuer cette fois!

— Puisse-tu dire vrai! pensa Bob.

Snail battait des mains et répétait sur tous les tons que le bal allait commencer. Il ne se trompait pas. Turnbull avait entendu la menace de Mich; il se leva et l'appela par son nom. L'instant d'après, le *tap* présentait l'aspect d'un champ clos. Tous les chalands de *The Pipe and Pot* étaient rangés en galerie autour de l'arène tracée par les soins de Bob-Lantern. Derrière les hommes on voyait, montées sur des bancs apportés, Peg Witch, Assy-la-Rousse, et Loo qui chantait toujours d'une voix creuse et monotone.

Mich et Turnbull étaient placés vis-à-vis l'un de l'autre, Turnbull assisté par le gros Charlie, Mich par Bob-Lantern, son nouvel ami. Snail et Mitchell tenaient, l'un du vulnéraire (c'est-à-dire de la sauge infusée dans de l'eau-de-vie), l'autre un pot de pommade contre les contusions. Ces deux baumes sortaient de la pharmacopée de Peg Witch, dont le bouge était fréquemment le théâtre de ces sortes d'ébats. Les deux champions commencèrent à se mesurer du regard, tandis que Bob et Charlie discutaient les conditions du combat.

A ce moment, on frappa doucement à la porte de la rue que Peg venait de fermer.

— N'ouvre pas, Peg, s'écria Mitchell, ou je t'étrangle! ce sont les policemen.

La tavernière était allée mettre son oreille sur les planches mal jointes de la porte.

— Ouvrez, Peggy, ma bonne, dit une voix à l'extérieur. C'est un ancien ami qui vient vous voir, et vous n'aurez pas à vous repentir de sa visite.

— Que Dieu me pardonne! murmura Peg; c'est la voix de Gilbert Paterson, que je n'ai pas vu depuis dix ans, et qui est, dit-on, main-

tenant, l'homme d'affaires du riche comte de White-Manor. Seigneur! c'est le dernier homme que j'aie aimé, pourtant.

Elle tira les barres de la porte, et l'intendant du comte entra. Il était enveloppé d'un vaste manteau. Son chapeau tombait sur ses yeux.

— Bonsoir, Peg, dit-il en changeant tout à coup de ton; bonsoir!

— Seigneur Dieu! Gilbert, comme vous avez grossi, et vieilli, et grisonné, mon homme!

— Bien, Peg! On se bat chez vous? J'attendrai que la bataille soit finie.

Paterson, qui avait l'air soucieux et fort abattu, s'assit tout seul dans une case. Peg remonta sur son banc.

Une vive contestation s'était engagée sur la question de savoir si le combat serait à merci ou à mort. Turnbull penchait pour la première solution; mais Mich, excité par Bob et surtout par le fameux grog, ne voulait entendre à rien. Snail ne se possédait pas de joie. De temps en temps, lorsque le fracas de la discussion se taisait, on entendait la voix rauque et monotone de Loo, qui chantait.

On frappa une seconde fois à la porte de la rue.

— Peg! noire damnée! dit-on rudement au dehors; ouvre ou je mets le feu à ton repaire.

Peg reconnut sans doute la voix, car elle s'empressa de tirer les barres de sa porte. Un homme de taille au-dessus de la moyenne et d'une carrure herculéenne entra: il était, comme Paterson, couvert d'un vaste manteau, dont le capuchon rabattu lui tenait lieu de coiffure.

— Bob est-il ici? demanda-t-il.

— On est en train de se battre, répondit Peg.

— C'est bien!

Le nouvel arrivant se dirigea vers le tap.

— Jusqu'à la mort! hurlait Mich en ce moment; je veux tuer ou être tué! mille diables!

— Deux milles diables! mon garçon, tu dis bien, répondit l'homme au manteau qui, écartant la foule à droite et à gauche, s'avança entre les deux combattants; la mort! vous en valez la peine tous deux;

et, d'avance, j'achète deux guinées le corps du vaincu. Le marché vous va-t-il ?

Ce disant, il jeta en arrière son capuchon.

— Bishop ! Bishop le *burkeur !* murmura l'assistance avec un frémissement de crainte.

XXV

BOUE ET SANG

Thomas Bishop, le *burkeur* (*the burker* [1]), était un homme jeune encore. Il semblait de force à battre Turnbull et Mich réunis. A ses épaules, d'une carrure réellement formidable, pendaient deux bras longs, musculeux, renflés au-dessus du coude, dont la vigoureuse apparence eût fait honte aux bras de Milon de Crotone. Sa figure, courte et bouffie, rappelait le museau d'un bouledogue. Il parcourut l'assemblée du regard et fit un signe de tête à Bob-Lantern.

— Apporte-moi une chaise et du rhum, Peg ! dit-il ensuite. Je n'aime pas à rester debout. Allons, mes camarades, que je ne vous gêne pas. Assommez-vous comme de jolis garçons. Je vais boire à votre santé.

L'arrivée de ce terrible personnage avait jeté quelque gêne dans le *fun*. Le *bal* perdait de sa gaieté. Turnbull et Mich semblaient avoir envie d'ajourner la partie. Mais ce n'était pas le compte de Bob. Il mit sa bouche sous l'oreille de Mich.

[1] En 1829, à Édimbourg, un individu nommé Burke, qui avait été résurrectionniste (déterreur de cadavres), trouvant que ce métier ne suffisait pas à ses besoins, imagina un moyen plus expéditif pour se procurer les *sujets* qu'il revendait aux chirurgiens. Il assassina la nuit dans les rues, et les autorités d'Édimbourg ne parvinrent à mettre la main sur lui que lorsque la liste de ses victimes était déjà bien longue. Il fut condamné et exécuté, mais son abominable industrie trouva des imitateurs, surtout à Londres, où la grande quantité de praticiens, jointe à la rareté des sujets, dut naturellement exciter la cupidité des assassins. Comme le procès de Burke avait eu un grand retentissement et que la frayeur générale était au comble, on fit, avec le nom de ce misérable, un verbe « to burke » qui signifia : tuer pour vendre le cadavre de la victime à un chirurgien.

— Je sais un coup, mon garcon, murmura-t-il, un coup qui tuerait le diable ; à la quatrième passe, foi de Bob, je te l'enseignerai.

— Eh bien ! dit Bishop le burkeur, en jetant deux guinées dans la poussière entre les champions, commencez-vous, mes drôles ? Dépêchez : j'ai besoin de Bob.

— Monsieur Bob, dit Peg Witch, qui avait réussi à se faire jour, il y a dans le parloir un gentleman qui veut vous parler. Il s'agit de gagner une bonne somme.

— Un gentleman ! répéta Bob ; à cette heure ! et une bonne somme ! Peggy, ma bonne dame, dites-lui d'attendre, ce sera bientôt fait. Allons, Mich, en garde, mon fils ! rends-lui sur l'œil ce qu'il t'a donné sur la tempe.

Bob toucha encore du doigt la tumeur de Mich.

— C'est dit ! s'écria celui-ci en fermant les poings ; avance ici, Tom, que je te tue !

Tom se mit en garde. Bishop le burkeur, assis au premier rang de la *galerie* devant le reste des spectateurs, tenait d'une main son verre de rhum et de l'autre sa montre. L'art de boxer est moins connu à Londres qu'on ne le pense généralement sur le continent. Néanmoins, il est vrai de dire que le *ring* [1] est descendu jusqu'à un certain point dans les mœurs populaires. En outre, le *Londonner* pur sang, c'est une justice à lui rendre, possède, infuse, la science du coup de poing. Dans leurs duels, les gens du peuple et les vagabonds imitent de leur mieux les règles officielles posées par les gladiateurs de profession. Et Dieu sait qu'ils s'en trouvent mal ; car ces règles, surtout celles qui consistent à multiplier les assauts en diminuant leur durée, est un véritable raffinement de barbarie.

— Je vais mesurer, dit Bishop ; une minute par coup, c'est assez. Allez !

— Allez ! répétèrent Bob et Charlie.

Les deux champions se tâtèrent durant une seconde. Mich frappa le premier. Une fois la glace rompue, les coups se succédèrent drus comme grêle.

[1] *The ring*, proprement la bague ou le cercle. C'est le mot usité à Londres pour exprimer ce qui a rapport au pugilat, de même que *the turf* (le gazon) comporte tout ce qui regarde les courses de chevaux, gageures y relatives, etc.

P. Philippoteaux del. Imp. Dupain, Faubg St Jacques, 35. Nargeot

TOM ET MICH

MYSTÈRES DE LONDRES

— Bien, Tom ! Hardi, Mich, mon beau-frère ! criait Snail au comble de la joie. Du gin, sorcière Peg, pour ces braves garçons. Viens, Loo, viens apporter à boire à ton homme !

Il y avait, ma foi, de quoi s'enthousiasmer et de quoi se réjouir. Mich venait de briser le nez de Turnbull d'un monstrueux coup de poing, et Turnbull, pour ne point demeurer en arrière, lui avait martelé l'œil droit d'une terrible façon. Ils commençaient à s'échauffer ; ils s'étaient rapprochés, et les coups pleuvaient Dieu sait comme !

— *Draw !* (tirez) cria Bishop ; la minute est passée.

Bob et Charlie s'élancèrent, saisirent chacun leur champion par les reins et le tirèrent violemment en arrière. Peg et Loo apportèrent du gin, savoir, Peg un verre entier, Loo un verre dont elle avait bu la moitié en chemin. Mich avala le reste et Bob lui frotta le tour de l'œil avec son vulnéraire.

— Oh ! le vrai coup de poing ! disait Snail ; regarde, Loo, regarde l'œil de ton homme, ma sœur ; dans dix minutes il enflera. Il sera gros comme une pomme de novembre ! Ça commence bien ! Vive Mich ! vive Turnbull ! *The fun for ever !*

— Est-ce qu'il y a de l'ouvrage un petit peu ? demanda Bob à Bishop.

— De l'ouvrage et du bon, maître gueux, répondit le burkeur, mais nous avons le temps. En besogne, vous autres !

— Allez ! dirent Bob-Lantern et Charlie.

Le vulnéraire brûlait l'œil de Mich ; la pommade, rudement appliquée par Mitchell, avait mis le nez de Tom dans un état pitoyable. Ils s'élancèrent l'un contre l'autre avec fureur et se choquèrent comme deux béliers. Mich fut renversé du premier coup : il se releva ; un second coup le rejeta dans la poussière : il se releva encore.

On peut le dire. Cette seconde minute fut héroïquement employée. Peu versés dans l'art fashionable du *boxing*, les deux champions s'occupaient plus de frapper que de parer, ce qui rendait leur combat atroce. Chacun d'eux avait maintenant le visage sanglant, et, sur ce fond rouge, des taches livides marquaient çà et là la place des coups les plus récents. Ils frappaient en silence. Seulement Mich, qui était évidemment le plus faible, soufflait et râlait déjà.

— *Draw !* prononça encore Bishop le burkeur.

Les deux combattants furent séparés une seconde fois. Snail trépignait de joie. Il fallait la terrible présence du burkeur pour contenir un peu les bruyants éclats de son allégresse.

— Oh ! oh ! oh ! disait-il en tournant sur lui-même ; le beau bal, le beau *fun !* As-tu vu, ma jolie Madge ? Turnbull a deux dents brisées, et Mich, mon beau-frère, a plus de cloches sur son visage que toutes les paroisses de Londres ensemble. Loo ! Peg ! Du rhum pour le grand Tom et mon beau-frère le brave Mich, que nous allons voir bientôt assommer !

Loo vint à la voix de Snail. Elle s'approcha, chancelante, et regarda Mich avec des yeux stupides.

— Va-t-on le tuer tout à fait ? demanda-t-elle.

— Oui, Loo, oui, de par Dieu ! Tu vas voir cela, ma sœur.

— Alors, dit Loo, je vais boire son rhum.

Elle but et passa la main sur ses yeux.

— Pauvre Mich, murmura-t-elle doucement ; comme il me battait ! Prends son tabac dans sa poche, Snail. J'ai cru souvent qu'il me tuerait. Oh ! s'il avait pu me tuer !

— Allez ! dit le burkeur.

Tom et Mich, enragés par la souffrance, s'attaquèrent de nouveau en grinçant des dents. Cet assaut fut court : Bishop, par un raffinement de cruauté, ne laissa pas écouler la minute entière : mais il dura trop encore. Lorsqu'on sépara les deux combattants, ils étaient hideux à voir. Mich, saisissant à deux mains le front de Tom, avait arraché avec ses ongles la peau du crâne, qui tombait maintenant sur les yeux comme un sanglant et lourd bandeau. Tom avait planté un coup de poing formidable sous l'œil gauche de Mich, et la tumeur, hâtée par la violence désespérée du coup, s'était faite instantanément.

On les baigna de vulnéraire ; on les enduisit de pommade.

— Je n'y vois plus ! mugit Turnbull, avec un horrible juron.

— Je suis aveugle ! hurla Mich, dont la rage atteignait au délire.

Ils disaient vrai tous deux. Le coup que le lighterman avait reçu sous l'œil au premier assaut avait fait cloche à la longue et lui bouchait maintenant l'œil droit ; le dernier coup avait mis sous l'œil gauche une tumeur semblable et plus volumineuse. De son côté, Tom était aveuglé par la peau de son front.

— Oh! oh! oh! criait Snail; en voilà un *fun* comme on n'en jamais vu, pardieu! Comment vont-ils faire, les garçons? Mich, comment vas-tu faire pour tuer Tom? Tom, comment vas-tu faire pour assommer mon beau-frère?

— Allez, dit Bishop.

Tom et Mich restèrent immobiles.

— Arrachez-moi ce que j'ai sur l'œil, dit Mich dont le visage sans yeux exprimait pourtant une hideuse et brutale fureur. Arrachez-le-moi, pour que je tue Tom, au nom du diable!

— Relevez cette loque qui me pend au front! enfer et damnation! cria Turnbull à son tour: je veux l'écraser, le moudre, par Satan! l'écorcher, le broyer, le manger!

— A la bonne heure! à la bonne heure! dit paternellement Bob-Lantern. Voilà deux honnêtes amis! Monsieur Bishop, vous avez votre trousse : un coup de lancette dans cette cloche qui bouche l'œil du pauvre Mich, ce ne sera rien... où est Loo? Une aiguille, mistress Peg, et du fil, Loo, ma belle, recous le front de ce pauvre bon garçon de Turnbull.

— C'est cela! c'est cela! vociféra l'incorrigible Snail; une reprise perdue au cuir de Tom Turbull. Oh! pour sûr, on n'a jamais rien vu de pareil!

Loo prit l'aiguille et le fil des mains de Peg, qui tremblait en les lui donnant, tant cette scène était de nature à terrifier les âmes les plus bronzées. Loo vint se mettre devant Turnbull, releva le lambeau sanglant d'une main ferme, et fit, suivant l'expression de Snail, une véritable *reprise perdue*. Pas un muscle chez elle ne bougea pendant l'opération. Tom hurlait et jurait comme un damné, elle n'y prenait pas garde. Quand elle eut fini, elle coupa le fil et demanda à boire.

Pendant cela, Bishop, qui était à demi chirurgien, avait ouvert l'œil de Mich. Les deux champions se traînèrent l'un vers l'autre. La rage seule les soutenait désormais. C'était horrible à voir!

— Assez! les pauvres diables en ont assez! dit une voix dans l'assemblée.

Tout le monde fit chorus.

— Taisez-vous, drôles! cria Bishop d'une voix tonnante; pensez-vous que je les payerais, vivants, deux guinées?

— Ferme, Mich, mon bon fils, dit Bob à l'oreille du lighterman ; fais ce que je t'ai dit et ne t'inquiète pas du reste.

Turnbull se présenta comme à l'ordinaire, les poings en avant. Mich ne se mit point en garde et reçut sans sourciller un déluge de coups, puis, prenant son temps, il saisit Turnbull aux cheveux, l'amena en avant, et lui cogna par deux fois la tête sur son genou relevé. Turnbull, étourdi, chancela dès que Mich eut lâché prise; mais tout n'était pas fini, et la leçon de Bob était plus complète que cela. Tandis que Tom reprenait péniblement l'équilibre, Mich s'élança de toute sa force et ficha son crâne au beau milieu de la poitrine du malheureux Tom qui craqua sourdement.

Des flots de sang inondèrent au même instant le sol. Turnbull tomba comme une masse inerte. Mich, épuisé, se coucha dans la poussière auprès de lui.

Une demi-heure après, un silence profond régnait dans Before-Lane. Les planches pourries et mal jointes qui formaient la clôture de *The Pipe and Pot* ne laissaient plus passer qu'une lueur terne et douteuse. A l'intérieur, tous les bruits divers avaient pris fin.

Bishop restait seul dans la pièce d'entrée. Bob s'était glissé dans le parloir.

— Votre Honneur, dit-il à Paterson dont il ne voyait pas le visage, a quelque chose à me commander?

— J'ai demandé à Peg Witch de me fournir un coquin sans peur et sans scrupule, commença Paterson ; eh ! mais, c'est toi, Bob... Peg a, ma foi ! bien choisi.

— Allons ! Bob ; ici, drôle ! cria Bishop.

— Que Votre Honneur m'excuse, reprit Lantern ; il paraît que je suis de sa connaissance. Je vais revenir tout à l'heure. Il y a là, de l'autre côté, un gaillard qui est durement capricieux. Il ne fait pas bon l'impatienter, Votre Honneur.

— Bob, coquin, dit encore Bishop ; ici !

Bob se hâta de le rejoindre.

— J'attendrai, murmura l'intendant du comte White-Manor.

— Me voici, mon bon monsieur Bishop, dit Bob ; j'ai là un gentilhomme qui m'attend, mais je vous donne la préférence, comme de juste.

— Comme de juste, répéta Bishop. Ce *gentilhomme*, qui fréquente le bouge de la sorcière Peg, doit être un vertueux sujet du roi. Va fermer la porte, Bob, afin qu'il n'entende pas ce que je vais te dire.

Bob obéit.

— Ce que je vais te dire, reprit le burkeur, avec une sorte d'embarras, du diable si je le dirais à un autre. Je n'ai jamais fait semblable besogne. Mais tu n'as ni cœur ni âme, Bob, et pourvu qu'on paye bien...

— On payera bien, monsieur Bishop? interrompit Bob dont l'œil s'alluma ; combien payera-t-on?

— Il s'agit d'enlever une jeune fille vivante pour les expériences du docteur. . Mais tu n'as pas besoin de savoir le nom du docteur.

— Et combien payera-t-on? répéta Bob.

— Une jeune fille de dix-huit ans, vingt ans au plus, dix-sept ans au moins : bien constituée, de belle taille, sans défaut, comme ils disent. Une belle fille enfin, Dieu me damne!

— Je le ferai, dit Bob ; combien payera-t-on?

— Moi, je ne pourrais pas amener une pauvre fille, vivante, à ce vampire de docteur Moore!

— Ah! c'est le docteur Moore ! dit Bob ; combien payera-t-il?

— Cent livres.

— C'est dit, monsieur Bishop ; touchez là!

Le burkeur fit un pas en arrière avec dégoût.

— Ne touchez pas si vous voulez, dit Bob. Avez-vous sur vous de votre eau?

Bishop lui tendit un flacon, que Bob mit dans l'une de ses poches.

— Demain soir l'enfant sera chez vous, monsieur Bishop.

— Que Dieu te confonde! dit le burkeur en prenant la porte.

— Cent livres! grommela Bob demeuré seul. On ne gagne pas souvent cela d'un coup. Je lui donnerai la petite quêteuse de Temple-Church, pardieu! C'est une métairie pour moi que cette jeune fille! Mais comment l'attirer? Bah! je sais qu'elle est la fille de mon vieux patron, le laird Angus Mac-Farlane : on peut faire bien des choses avec cela! A l'autre maintenant!

Bob ouvrit la porte du parloir.

— Sommes-nous seuls? demanda l'intendant.

— Oui, Votre Honneur; le gentleman avec qui je causais tout à l'heure dans le comptoir est allé à ses affaires.

L'intendant se débarrassa de son manteau.

— Monsieur Paterson! dit Bob; il y a donc du nouveau?

— Trop de nouveau, répondit Paterson en soupirant. Je ne sais pas ce que ce damné de Brian a fait à milord ce soir, mais il est revenu du spectacle dans un état de fureur effroyable. Je l'ai abordé pour lui toucher deux mots de notre affaire. Tu sais la petite miss de Cornhill?

— Anna Mac-Farlane? je sais, Votre Honneur. Je parlais d'elle il n'y a qu'un instant à ce gentleman.

— C'est une houri! s'écria l'intendant. Je l'ai vue. Quels yeux! quel teint! quelle bouche!

— Ah! Votre Honneur, le fait est qu'on n'en trouve pas comme cela sous chaque pavé. Sa Seigneurie a mordu à l'hameçon?

— Sa Seigneurie ne m'a pas écouté. Sa Seigneurie m'a traité de coquin!

— Pas possible! murmura Bob avec onction.

— Sa Seigneurie m'a battu!

— Battu! miséricorde!

— Sa Seigneurie m'a chassé!

— Chassé, Votre Honneur!

— Ce qui s'appelle chassé, ami Bob!

— Alors, fit Bob en mettant de côté son sourire patelin, vous n'êtes plus l'intendant de milord?

Paterson comprit.

— J'ai des économies, répliqua-t-il; ne crains rien. Il y a quinze ans que je fais les affaires de White-Manor.

— C'est juste, murmura Bob, qui s'inclina humblement. Et que vent de moi Votre Honneur?

— Je suis sûr que la petite charmerait milord du premier coup. Il me la faut.

— C'est durement malaisé, dit Bob en se grattant l'oreille.

— Il me la faut, te dis-je! Je ne quitte la maison de milord que demain soir...

— Y pensez-vous? en vingt-quatre heures!

— Je ne marchanderai pas. Si tu me l'amènes demain soir, je te compterai deux cents livres.

— Deux cents livres! répéta Bob avec un frémissement voluptueux.

— Si tu ne peux pas, dis-le; je m'adresserai à un autre.

— Cinquante livres d'arrhes, Votre Honneur, et, foi de Bob, la petite sera chez vous demain avant dix heures du soir.

Paterson tira son portefeuille et y prit cinq bank-notes de dix livres qu'il mit dans la main de Bob.

— Mon domestique veillera à la porte de la rue jusqu'à dix heures, reprit-il; tu monteras avec l'enfant. Ne va pas me manquer de parole!

— Tenez mes cent cinquante livres prêtes, Votre Honneur.

Paterson sortit.

L'instant d'après, Bob descendait Before-Lane dans la direction de Bow-Street. Il marchait, confiant, dans ce noir coupe-gorge où un honnête homme n'eût pas fait un pas sans trembler. Tout en marchant, il réfléchissait profondément.

— Diable! diable! se disait-il, c'est durement embarrassant : cent livres de Bishop, deux cents livres de l'intendant, voilà qui est joli. Mais la petite ne peut servir de *sujet* au docteur Moore et de joujou au comte en même temps. Et pourtant j'ai promis à Bishop; j'ai promis à cette sangsue de Paterson. Diable! diable!

Tout à coup il s'arrêta et frappa joyeusement ses mains l'une contre l'autre.

— Sot que je suis! s'écria-t-il; elles sont deux! la petite quêteuse à milord; sa sœur au docteur Moore. Ils seront contents tous les deux, et moi j'aurai tenu mes engagements comme un honnête et loyal garçon. Voilà une famille de bénédiction!

XXVI

UNE ÉTRANGE AVENTURE

Lady Jane B... ne dormit point cette nuit-là. Le lendemain, elle reçut à son lever deux lettres à la fois. Voici quel était le contenu de la première :

« Madame,

« Je vous envoie vingt mille livres en billets de la banque d'Angleterre. Je sais que ce matin même vous aurez le moyen de les échanger contre le diamant; mettez, je vous prie, ces moyens, quels qu'ils soient, en usage.

« Sa Majesté, mon royal frère, ne sait point pardonner certaines faiblesses. J'aime mieux perdre de l'or que sa précieuse estime.

« Ceci, chère lady, est de votre part un malheur et non point une faute. Veuillez me croire toujours et plus que jamais votre soumis serviteur.

« FRÉDÉRICK. »

Cette lettre était de S. A. R. Frédérick de Brunswick, duc d'York et d'Albany, comte d'Ulster, évêque d'Osnaburg, etc , etc.

Lady Jane B..., jolie femme de trente ans ou quelque peu davantage, plia cette première lettre en poussant un grand soupir et ouvrit la seconde, qui contenait ces mots :

« Milady,

« D'après le caractère honorable de S. A. R., sa position particulière et la démarche que nous avons tentée auprès de lui, nous sommes fondés à penser que vous recevrez ce matin vingt mille livres en billets de la banque d'Angleterre.

« Mettez, s'il plaît à Votre Seigneurie, cette somme dans un fiacre qui stationne en ce moment même devant la grille de votre maison, et faites-vous conduire, seule, devant Saint-Paul.

« Si vous tardez d'une heure, le diamant sera sur la route de Brighton, et il nous sera, milady, fort malaisé de le faire revenir de France, quel que soit notre passionné désir d'être agréables à Votre Seigneurie. »

Point de signature.

Lady Jane B. . agita violemment sa sonnette.

— Betty, dit-elle à sa femme de chambre, allez voir ce qu'il y a dans la rue devant la porte de la maison. Allez !

Betty sortit et revint quelques secondes après tout essoufflée.

— Milady, répondit-elle, il n'y a rien.

— Rien, Betty ? Vous êtes sûre ?

— Sûre, milady. Rien qu'un fiacre dont le cocher m'a regardée

— Un fiacre ! répéta lady B... d'une voix étouffée ; sortez Betty !

Lady Jane B... se prit à parcourir sa chambre à grands pas.

— Que faire? murmurait-elle avec agitation ; comment se fier à des gens de cette sorte? Qui sait si les vingt mille livres du prince n'auront pas le même sort que la bague ? Mais la lettre de S. A. R. est positive : il attend de moi cette démarche : donc il a quelque raison d'avoir confiance... et, si je tarde, tout peut être perdu !

Elle sonna de nouveau et se fit habiller à la hâte.

— N'a-t-on rien apporté avec cette lettre ? demanda-t-elle ensuite.

— Si fait, milady. J'ai mis sur la toilette de milady un petit coffret de palissandre.

— Donnez !

Betty apporta le coffret. Lady Jane l'ouvrit et le trouva plein de bank-notes ; elle le referma a clé.

— Portez cela dans le fiacre, dit-elle.

— Dans le fiacre, milady?

Lady Jane frappa du pied avec colère.

— Dans quel fiacre? reprit Betty. Ah! que milady me pardonne ! dans le fiacre qui...

— Allez !

Quand Betty fut partie, lady Jane B... jeta sur ses épaules un cachemire et s'élança sur les traces de sa servante, parce qu'elle venait de penser que le fiacre pourrait bien partir avec le coffret.

Elle monta dans le fiacre et ferma la portière sur le nez de Betty

qui eût donné trois mois de ses gages pour savoir un peu ce qu'il y avait derrière ce mystérieux départ. Le cocher fouetta ses chevaux et prit le trot sans demander où il fallait aller.

On ne peut dire que lady Jane B... eût agi avec précipitation ou imprudence. Elle n'avait pas le choix; les circonstances l'avaient violemment et irrésistiblement poussée. Lorsqu'elle se trouva seule en cette voiture qui allait elle ne savait où, et dont le cocher n'attendait point ses ordres, elle sentit revenir avec une énergie nouvelle tous ses doutes et toutes ses craintes.

Le fiacre s'arrêta dans Church-Yard à gauche de la basilique de Saint-Paul. Il y avait, non loin de là, un brillant équipage dont les portières fermées portaient pour écusson les armes de Longueville. Une toute petite femme, emmitouflée dans une douillette de satin ouatée et bordée de fourrures, en descendit, exécuta trois révérences à l'adresse de lady Jane, et dit avec un accent italien tout à fait extravagant :

— Zo souis la servante oumillissime de la Vostre Altesse, et si la Vostre Altesse veut bien permetterlomi, ze pousserai l'audace zousqu' prendre place auprès de sa personne illustrissime.

Lady Jane B... jeta un regard étonné sur cette vivante caricatur qui escalada lestement le marche pied du fiacre et s'assit, non sans s confondre en d'innombrables salutations.

— Zo souis, dit-elle, la contessa Cantacouzène, veuve d'un cousin-germain de la Sainteté de Notre Père en Rome. La Vostre éminentissime Échellenze peut avoir en moi toute confiance, et croire que le mien cœur a pour elle oune tendresse réalmente maternelle!

— Où me conduit-on? demanda lady Jane.

— Signora si! répondit la petite femme.

— Je vous demande, madame, où l'on me conduit? répéta lady B...

— Signora si!

Lady Jane la regarda, effrayée. Elle n'osa point répéter sa question, convaincue que sa compagne raillait impitoyablement ou était folle. Involontairement, ses yeux se tournèrent vers l'une des portières comme pour appeler du secours. La petite femme tira de son manchon une main blanchette, frileuse, desséchée, et toucha un cordon qui fit tomber sur la glace de la portière un rideau de laine rouge, impénétrable à l'œil.

D'instinct, lady Jane B... tourna son regard vers l'autre portière. Mais les doigts agiles de la petite femme l'avaient prévenue, et un second rideau de laine tout aussi opaque que le premier intercepta le jour de cet autre côté.

Lady Jane B... retomba terrifiée au fond du fiacre. Elle se vit tout à coup séparée du monde vivant en plein soleil, surveillé par la loi et protégé par elle; elle se vit déjà à la merci de ce monde occulte et ténébreux dont elle avait entendu parler souvent et auquel elle avait à peine voulu croire, qui est l'ennemi de la loi et de tout ce que la loi protége.

Puis, rendue courageuse par l'excès de la peur, elle se redressa et voulut soulever l'un des rideaux. Les doigts de la petite femme, froids et durs comme des doigts d'ivoire, s'incrustèrent dans la chair potelée de son bras.

— Mais, au nom du ciel! s'écria lady Jane, où veut-on me mener?

— Signora si! Je crois que Votre Altesse a parlé? J'aurais dû lui apprendre tout de suite que Dieu m'a enlevé l'usage de mes oreilles.

— Sourde! murmura lady Jane, qui dut perdre dès lors tout espoir de la fléchir ou d'obtenir réponse.

— Signora si! reprit la petite femme; si la Vostre Echellenze a désir de descendre, je ne la retiens pas. Seulement la Vostre Altesse s'en ira les mains vides.

Lady Jane, dont l'œil commençait à s'habituer au jour douteux qui régnait dans l'intérieur du fiacre, porta ses regards sur l'étrange compagne que lui imposait la nécessité. Elle vit la petite femme, enfoncée, emmaillotée dans la soie et les fourrures de telle sorte qu'on ne pouvait apercevoir que ses yeux et son front. Ses yeux souriaient et rayonnaient une sorte de lueur propre, comme les yeux des quadrupèdes de la race féline.

La petite femme ne disait plus rien. Lady B... écoutait avec une sorte de désespoir tout ce bruit du dehors, cette vie commune dont elle n'avait jamais apprécié les avantages et qu'elle eût payée maintenant à n'importe quel prix. La course dura longtemps. Peu à peu le bruit diminua, puis cessa tout à coup. Les roues ne sautaient plus sur le pavé, elles glissaient à travers une boue gluante et tenace.

Presque aussitôt après, le fiacre s'arrêta et la portière s'ouvrit.

— La Vostre Altesse peut maintenant regarder tant qu'elle le voudra, dit la petite femme avec un sourire aimable ; qu'elle daigne m'attendre une minute.

Le cocher présenta son bras ; la comtesse Cantacouzène descendit et sautilla dans la boue jusqu'à la maison voisine. C'était une maison bizarre. Point de porte. Rien qui annonçât qu'on pût y pénétrer autrement que par escalade, et encore l'escalade eût été chanceuse, car toutes les fenêtres, fermées de forts contrevents, présentaient uniformément un rempart de bois inexpugnable.

Lady Jane, empressée de profiter de la permission donnée, s'était penchée hors de la portière et avait jeté autour d'elle d'avides regards. Elle ne reconnut rien. Devant elle était la maison dont nous avons parlé, large édifice d'un aspect lugubre. A droite et à gauche de cette maison, des masures en ruines ; en face, de hauts murs au-dessus desquels passaient de longues branches dépouillées de leurs feuilles.

La comtesse Cantacouzène se livrait à un manége fort étrange. Elle essayait, en se dressant sur la pointe du pied, d'atteindre un petit trou percé dans le volet d'une des fenêtres du rez-de-chaussée et n'y pouvait point parvenir. Enfin, elle appela le cocher qui, la prenant à bras le corps, l'éleva jusqu'au trou désiré. Elle y appliqua la bouche et poussa un petit cri d'appel.

— *Who's there?* (qui vive?) gronda une grosse voix derrière le volet.

— *Gentlewoman of the night!* répondit la petite femme.

— *Well!* dit-on à l'intérieur. *Take care!* (gare!)

Le cocher et la petite femme se rangèrent. Ce soin n'était pas superflu. Les deux contrevents s'ouvrirent en effet brusquement, et l'appui de la fenêtre, qui était en bois peint de manière à figurer la pierre, s'abaissant au même instant comme le marche pied d'une voiture, livra un large et commode passage.

XXVII

LE PURGATOIRE

Lorsque cette maison morte donna tout à coup signe de vie et ouvrit ses flancs, lady Jane B... crut qu'elle rêvait. Ce fut la petite vieille femme qui se chargea de lui démontrer la réalité de tout ce qu'elle avait vu.

— Faites le tour, Joe, dit-elle au cocher, et allez nous attendre devant la grille.

Puis, elle tendit sa main blanche et ridée à lady Jane.

— Que la Vostre Altesse veuille bien faire diligence, ajouta-t-elle en saluant profondément ; cette entrée ne reste jamais longtemps ouverte.

Lady Jane descendit, et comme elle hésitait à s'engager dans les ténèbres épaisses qui régnaient au delà de la porte improvisée, la petite femme exécuta une cérémonieuse révérence et reprit :

— Que la Vostre Altesse veuille bien passer la première et me permettre de lui faire les honneurs : zo souis de la maison.

Lady Jane, surmontant ses frayeurs, franchit le seuil. La petite vieille femme la suivit de près, et tout aussitôt un fracas de planches heurtées violemment l'une contre l'autre retentit derrière elles. Lady Jane se retourna. La porte avait disparu ; le mur s'était reformé. De toutes parts, à droite, à gauche, devant, derrière, une opaque et complète obscurité régnait autour d'elle.

— A gauche ! marchez à gauche, milady, dit la grosse voix qui avait répondu derrière les volets au mot d'ordre de la comtesse Cantacouzène ; si vous faisiez un pas à droite, voyez-vous, du diable si je répondrais de votre cou !

— Eh bien ! la Vostre Altesse est-elle changée en statue ? demanda de loin la petite femme.

— Où êtes-vous, madame ? où êtes-vous ? s'écria lady Jane.

Éperdue, elle fit quelques pas au hasard; un bras robuste la saisit tout à coup dans l'ombre.

— Elle y allait, ma foi! elle allait droit au trou! dit la grosse voix avec un rire brutal. Quand je vous dis d'appuyer sur la gauche si vous ne voulez pas faire un petit saut de quarante pieds. Allons! à gauche, morbleu!

Lady Jane marcha dans cette nouvelle direction, machinalement elle entendit, à dix ou douze pas en avant, une porte s'ouvrir. Au même instant, une lueur rougeâtre se montra, et un écho dissonant, composé de mille bruits confus, arriva jusqu'à son oreille. La porte qui donnait passage à tout cela, lueur et bruit, s'ouvrait au-dessus d'un petit escalier de trois marches. La vieille femme était debout sur le plus haut degré.

— Que la Vostre Échellenze ne s'étonne de rien, dit-elle; nous allons traverser un lieu qui n'est pas des plus agréables à voir, mais ce sera l'affaire d'un instant, et zo m'engaze à far rispettar la Vostre très-illustre Altesse.

Lady Jane franchit les trois degrés et la porte. A peine fut-elle engagée dans un étroit corridor qui venait ensuite, que les bruits redoublèrent. C'était un pêle-mêle de voix, chantant, causant, riant, blasphémant. En même temps, l'atmosphère changea subitement de température. Au lieu de l'humidité glaciale qui régnait dans la pièce d'entrée, c'était maintenant un air chaud, tout plein de vapeurs grasses et fades, qui arrivait par suffocantes bouffées. Ces nauséabondes émanations agirent immédiatement sur le tempérament délicat et déjà fortement ébranlé d'ailleurs de la pauvre lady Jane. Elle s'arrêta, incapable de faire un pas de plus.

— Qu'y a-t-il? s'écria la petite femme; qu'a donc la Vostre Échellenze? *Oun piccolo digusto!* Ce ne sera rien! Cette odeur vient de la cuisine de ces pauvres gens. Il faut bien qu'ils mangent, et la Vostre Altesse ne peut ésizer qu'on les fasse mourir de faim.

Tout en parlant, elle avait mis son flacon sous le nez de lady Jane.

— Oun per poco de courage! reprit-elle ensuite; la Vostre Échellenze a fait le plus difficile.

Lady Jane se remit en marche sans mot dire. Le bruit augmentait sensiblement et atteignait les bornes de la cacophonie la plus révol-

tante. C'était un sabbat véritable, et bientôt il éclata, diminué seulement par l'interposition d'une porte. La petite femme ouvrit la porte.

Lady Jane se boucha aussitôt les oreilles; puis elle retira ses mains de ses oreilles pour protéger ses narines contre l'horrible odeur qui venait de la suffoquer tout à coup.

Ses yeux s'étaient instinctivement fermés.

— Oun per poco de courage! répéta la petite vieille.

Lady Jane releva ses paupières avec effort. Ce qu'elle vit, ce qu'elle entendit, ce qu'elle sentit ne se peut point décrire exactement. Le livre s'échapperait des mains du lecteur si nous nous permettions une peinture quelque peu fidèle. Il est des teintes qu'il faut savoir adoucir [1].

Le lieu où venait d'entrer lady Jane B... était une grande salle carrée, sans meuble d'aucune espèce. Tout autour, le long des murailles, il y avait une sorte de litière composée de paille souillée, brisée, moulue pour ainsi dire par un trop long usage, et dont les débris se mêlaient çà et là à la poudre épaisse qui couvrait partout le sol. Sur cette paille on voyait, étendue, une population misérable, où tous les âges et sexes étaient représentés. Il y avait là des jeunes femmes dont les traits, correctement dessinés par la main du Créateur, avaient pris, sous l'effort d'un vice en quelque sorte originel, une expression repoussante; il y avait des jeunes filles taillées sur le modèle de la pauvre Loo, qui chantaient, demi-nues, couchées sur leur fumier, auprès d'un vase contenant à coup sûr quelque boisson enivrante; il y avait enfin des vieilles femmes dont aucun terme connu ne saurait rendre le repoussant aspect.

Les hommes étaient en nombre moindre, et peut-être moins hideux, parce que la dégradation de l'homme a des limites plus restreintes que la chute de la femme, ou peut-être parce que la chute de la femme nous paraît plus profonde en raison de l'idolâtre respect que nous inspira notre mère...

Tout cela, hommes, femmes, enfants, se vautrait pêle-mêle,

[1] Nous croyons devoir rappeler au lecteur que nous ne faisons pas ici de l'imagination. Si invraisemblables qu'ils puissent paraître, tous ces détails, comme ceux déjà publiés sur la grande *famille* des voleurs de Londres, sont historiques et d'une effrayante exactitude. Voir plus bas la note sur les *Purgatoires*.

criant, blasphémant, se plaignant, chantant, ou lançant parmi le fracas général les rauques éclats d'une gaieté lugubre.

Dans un coin, une douzaine de fourneaux étaient allumés et envoyaient par leurs bouches ardentes la délétère vapeur de la houille, laquelle, après avoir parcouru la salle en tous sens, s'échappait par une ouverture carrée pratiquée au plafond. A l'odeur de la houille se mêlait l'arome fade d'une multitude de tranches de bœuf chauffant, bouillant ou grillant. Puis c'étaient des odeurs mélangées à l'infini : de la bière, du gin, du porter, du rhum, du tabac...

Et point de fenêtres pour donner issue à ces émanations suffocantes, rendues plus infectes par l'haleine de plus de cent personnes entassées dans ce lieu ; rien que le trou de la cheminée. Car la seule lumière qui éclairait cette géhenne provenait du coke embrasé des fourneaux et de quelques lampes fumeuses.

A l'entrée de lady Jane, ce fut un effroyable tintamarre dans toute la salle. Une douzaine de femmes à peine vêtues s'élancèrent vers elle en criant, et l'entourèrent d'une ronde réellement satanique. Les hommes hurlaient des blasphèmes et des obscénités. Les enfants attachaient leurs mains souillées à la soie éclatante de sa robe ou tiraient impitoyablement son manifique cachemire.

— Mes amis! mes amis ! disait la petite femme, on vous fera repentir de votre audace.

Un immense chœur de ricanements répondait à ces représentations vaines. Mais au moment où le tumulte atteignait à son comble, et où la petite femme ne pouvait plus suffire à protéger sa compagne, une voix mugissante sembla sortir tout à coup de l'une des murailles de la salle:

— Silence! monceau d'ordures! silence, mes bons garçons! dit cette voix qui emplissait la salle comme le son du maître-tuyau d'un orgue ; de par le diable! si vous ne restez pas tranquilles, je vous rogne le gin pour ce soir !

Cet ordre produisit un effet magique. Les hommes se turent, les femmes regagnèrent vivement leur litière. La voix mugissait encore le long des parois de la salle que déjà le silence s'était complétement établi.

Lady Jane porta d'instinct ses yeux vers l'endroit de la muraille

d'où la voix semblait sortir et aperçut le pavillon béant d'un large conduit acoustique. La petite femme s'était redressée d'un air victorieux.

— Zo savais bien que je les ferais taire! dit-elle. Su [1], *figliuola del Diavolo,* viens ici!

Une créature, longue et maigre, se leva de la litière et vint à cet appel. L'Italienne lui dit quelques mots, et Su, lui rendant le même service que tout à l'heure le cocher du fiacre, l'éleva jusqu'à la hauteur de la bouche de métal du conduit acoustique. La petite femme y fourra sa tête embéguinée de dentelles et de soie.

— Écoutez! cria-t-elle.

— Nous écoutons, répondit-on.

— Bien! dit la petite femme; c'est moi, la contessa Cantacouzène, qui voudrais parler à quelqu'un là-haut.

— A qui?

— A un simple gentleman, car j'amène avec moi une lady, et il ne faut pas que Leurs Seigneuries se montrent.

— C'est bien, dit-on encore.

Une minute environ se passa, qui sembla un long siècle à la pauvre lady Jane. Au bout de ce temps, une petite porte, située immédiatement au-dessous du conduit acoustique, tourna sur ses gonds et un groom en livrée parut sur le seuil. La comtesse Cantacouzène prit lady Jane sous le bras et la fit entrer dans un couloir que trois portes, situées à quelques pieds seulement l'une de l'autre et fortement garnies en fer, séparaient de l'infernal cloaque qu'elle venait de quitter. La troisième porte, ouverte, laissa voir le grand jour.

Lady Jane poussa un soupir de soulagement et joignit les mains.

— Je croyais mourir là! murmura-t-elle.

Elle aspira le grand air qui circulait librement dans une large et belle galerie où elle se trouvait maintenant; elle l'aspira longuement et à pleine poitrine.

— Madame, demanda-t-elle ensuite avec une expression de terreur indicible, me faudra-t-il repasser par cet enfer?

— Que la Vostre Altesse se rassure, répondit la petite femme qui

[1] L'une des abréviations de Suzanne.

oublia sa surdité ; nous prendrons pour nous retirer un chemin plus agréable. En tout cas, ce n'est pas un enfer, la Vostre Échellenze : c'est tout bonnement *un purgatoire* [1].

Lady Jane passa la main sur son front et, frissonnant soudain de la tête aux pieds au souvenir de ce qu'elle venait d'éprouver, elle murmura :

— Oh ! c'est horrible !... horrible !

Au bout de la galerie se trouvait un vaste escalier. La petite femme en monta lestement les marches, suivie de lady Jane, et toutes deux se trouvèrent bientôt dans une antichambre où se tenaient deux grooms en livrée.

— Annoncez Son Échellenze la signora Jane B..., dit la petite femme, et son oumilissime servante, la contessa Cantacouzène, baronessa di Famagosta in Cipria, signora del Arcipelago ed altri luoghi... Annoncez !

Le domestique entr'ouvrit la porte et commença de son mieux à défiler cet emphatique chapelet de noms.

— Tais-toi, Trim, âne bâté, tais-toi ! honnête garçon que tu es, que diable ! interrompit une voix qui avait d'évidents rapports avec le terrible organe que le conduit acoustique avait vomi dans le *Purgatoire*, mais qui se réduisait maintenant à des proportions humaines, voire presque bourgeoises ; ne peux-tu faire entrer cette coquine de Maudlin sans tant de façon, de par le nom de Satan !

— Cet homme est d'une brutalité insupportable ! murmura la petite femme ; que la Votre Échellenze veuille bien se donner la peine d'entrer !

Lady Jane se vit introduite dans un assez grand salon, meublé avec une sorte de luxe. Au milieu de la pièce, une table ronde, recouverte d'un châle des Indes en guise de tapis, supportait des registres et

[1] *Purgatoire* (a *Purgatory*). — Les voleurs de Londres sont presque tous affiliés à une société dont la vaste organisation a été plusieurs fois révélée. Quand ils sont forcés de se cacher et que ce sont des voleurs d'importance, la société pourvoit magnifiquement à leurs besoins ; quand ce sont des brigands infimes, des escrocs vulgaires, des bandits de peu, ils trouvent asile dans les ténébreuses retraites où s'entassent avec eux pêle-mêle les voleurs malades et les familles de condamnés, soutenus aux frais de l'association. Ces retraites, dont nous n'avons pas osé faire un tableau complet, se nomment en argot des *Purgatoires*, et les voleurs qui s'y confinent de peur de la prison, font preuve, à coup sûr, d'un goût détestable.

papiers. Tout autour de la table, on voyait, rangés avec ordre, de riches et confortables fauteuils. Il n'y avait qu'un seul personnage dans cette pièce. Ce personnage, vêtu d'un habit bleu à boutons noirs, d'une culotte chamois bouclant sur des bas de filoselle et chaussé de larges souliers non cirés, mesurait six pieds de long sur six pouces de large. Ce n'était rien moins que notre digne et débonnaire ami, le capitaine Paddy O'Chrane, Irlandais, et amant heureux de la belle tavernière des *Armes de la Couronne*.

— Bonjour, Maudlin, dit-il, en s'adressant à la petite femme; bonjour, rusée saltimbanque, ma chère amie. Milady, je vous offre mon respect, de par Dieu!... C'est-à-dire... Excusez-moi, madame, ou que le diable m'emporte!

Le bon capitaine avança un siége, en inclinant, juste par le milieu, sa raide et longue taille.

— Asseyez-vous, ma chère lady, reprit-il, Dieu me damne! asseyez-vous. J'ai fréquenté, ou que Satan me berce! plus de duchesses et de pairesses qu'il n'en tiendrait en ce salon, et je sais comment on se conduit avec les femmes comme il faut. Asseyez-vous aussi, Maudlin, astucieuse femelle de paillasse, si cela vous fait plaisir... là! Et maintenant, de par Dieu, que le tonnerre m'écrase! parlons affaires. Que voulez-vous toutes les deux?

XXVIII

AUX ÉCOUTES

Lady Jane B... s'était assise. Ce fut la contessa Cantacouzène qui prit la parole.

— Monsieur O'Chrane, dit-elle du bout des lèvres, c'est une chose bien simple et arrangée d'avance entre Leurs Seigneuries et moi. Votre rôle, monsieur O'Chrane, doit se borner à compter des bank-notes. Et peut-être devriez-vous davantage vous souvenir de ce que vous êtes lorsqu'il vous arrive d'avoir affaire à certaines personnes.

Le capitaine la regarda, étonné

— A qui, Maudlin? s'écria-t-il; est-ce de vous, rusée commère, que vous voulez parler, de par Dieu?

— De grâce, monsieur O'Chrane, gardez le respect convenable...

— Du respect! que Satan me grille comme une tranche de bœuf! du respect, Maudlin, sac à mensonges, ma vieille et chère amie... du respect! Et, au fait, de par Satan! triste coquine, ma bonne, je n'ai aucune raison de vous refuser du respect. Que vous vous appeliez la comtesse Kent-Mac-Ushem, que diable, ou la duchesse de...

— Silence, monsieur!

— Ou mistress Beelzebuth, pardieu! marquise des sept péchés capitaux, que le tonnerre m'écrase! Encore une fois, que voulez-vous?

— Que la Vostre Altesse s'explique, dit la petite femme avec dépit; je ne veux plus parler à ce brutal.

— Brutal, tonnerre du ciel! Brutal, Maudlin, vagabonde comédienne, femelle de paillasse! Eh bien! Maudlin, ma chère, vous pouvez le dire et le répéter, si bon vous semble, je suis brutal avec vous, mais je sais me conduire avec les ladies. Voyons, milady, de par l'enfer! causons tous les deux comme une paire d'amis. Vous venez chercher un colifichet, un brimborion, une bague?

— Un brimborion d'un demi-million! murmura la petite femme.

— Je ne vous parle pas, Maudlin, effrontée bavarde. Vous venez chercher, milady, tonnerre du ciel! une bague qu'on vous a empruntée, pardieu! au théâtre de Covent-Garden. Le petit drôle qui a fait le coup est un misérable enfant, digne de toute notre estime, ma foi! Quant à la bague, je l'ai dans ma poche, ou que le diable fasse tourner mon âme comme une toupie de six pence, durant l'éternité tout entière!

Lady Jane B... tendit le coffret de palissandre au capitaine.

— Voici de quoi la racheter, monsieur, dit-elle d'une voix timide.

— Vous voyez, Maudlin, s'écria le capitaine; voici une véritable lady qui me salue en parlant, saltimbanque damnée! Merci, milady, merci, que diable, ma chère dame. Combien y a-t-il dedans, s'il vous plaît?

— Vingt mille livres, monsieur.

— Voyez, Maudlin, si cette lady ne m'appelle pas monsieur, de par l'enfer! aussi souvent qu'il le faut. Il y a toujours avantage, ou

que Satan me brûleî à converser avec des personnes de bonne compagnie.

Le capitaine ouvrit le coffret, mit sur son nez mince, maigre et busqué, une paire de lunettes en pince qu'il tira d'un vieil étui de cuir et se prit à compter minutieusement les bank-notes. Tandis qu'il se livrait à ce travail, on entendit un sourd bourdonnement qui s'enfla et grandit jusqu'à devenir un mugissement rauque et assourdissant.

Ce bruit, d'une nature étrange, et dont lady Jane ne se souvenait point d'avoir entendu jamais le pareil, arrivait aux oreilles, confus et comme mélangé de mille éléments divers, par une bouche de métal semblable à celle que nous avons vue dans le *Purgatoire*.

— Quarante, quarante-cinq, cinquante, grommela le capitaine; dites à cette ruche immonde de rester en paix, Maudlin. Cinquante-cinq, soixante...

La petite femme essaya d'obéir, mais sa courte taille la trahit encore une fois; elle ne put atteindre le pavillon du conduit acoustique.

— Soixante-cinq, reprit le capitaine; montez sur une chaise, Maudlin, de par Dieu! Soixante-dix... Milady, voici une bank-note qui m'a tout l'air d'être de mauvais aloi.

Le vacarme redoublait cependant. On distinguait de menaçantes vociférations et d'horribles plaintes. Le capitaine ne bougea pas. Il examina attentivement le billet suspect, le tâta, le fit passer devant le jour et secoua la tête d'un air mécontent.

— Du diable si cette bank-note est bonne! dit-il.

— Au nom du ciel, monsieur! dit lady Jane, épouvantée par les atroces clameurs que le conduit jetait, par torrents de vibrations, dans la salle, que se passe-t-il ici?

— Ce n'est rien, milady, rien du tout, le diable m'emporte! Deux coquins qui s'égorgent là-bas probablement. Ne faites pas attention, je vous prie.

— Et ne pourriez-vous donc l'empêcher, monsieur?

— Si fait, milady, ma foi! pour peu que ce bruit vous gêne; mais voyez si vous n'auriez pas une autre bank-note dans votre portefeuille.

Paddy se leva, posa ses lunettes sur la table, écarta sans trop de

façons la comtesse Cantacouzène, qui se trouvait sur son passage, et mit sa bouche dans le conduit.

— Vous taîrez-vous, rebuts de Newgate! cria-t-il ; je suis tenté de vous mettre à la demi-ration pendant huit jours.

On n'entendit plus rien.

— Y a-t-il quelqu'un de tué? cria encore le capitaine.

— Jock et Billy, répondit la voix du *Purgatoire*.

— Deux? grommela Paddy ; que le diable les emporte!

Il revint vers la table où lady Jane, tremblante et rendue à ses craintes par ce funèbre incident, lui tendit silencieusement une bank-note qu'elle venait de prendre dans son portefeuille. Le capitaine poursuivit son addition, droit, raide, grave et les lunettes sur le nez. Quand il eut essayé, tourné, retourné la dernière bank-note, il ôta ses lunettes et remit les billets dans le coffret.

— Vingt mille! grommela-t-il ; elles y sont, sur ma foi! cet avorton de Snail mérite bien ses dix livres. Milady, voici votre bague. Au plaisir de revoir Votre Seigneurie! Bonsoir, Maudlin, aventurière éhontée, ma bonne amie.

C'était la petite femme qui avait pris le diamant. Elle sortit avec lady Jane.

Lady Jane, quelques minutes après, se retrouva assise sur la banquette du fiacre dont les rideaux rouges étaient toujours fermés.

Le fiacre marcha pendant une heure environ. Lady Jane restait violemment frappée. Elle voyait s'agiter les hideuses figures du *Purgatoire ;* la voix mugissante tonnait à son oreille ; elle entendait cette autre voix mystérieuse qui avait monté des profondeurs inconnues, apportant les noms de deux hommes morts!

Le fiacre s'arrêta enfin ; les deux rideaux de laine rouge s'abaissèrent. On était devant l'hôtel de lady Jane, qui demeurait immobile et semblait ne rien voir. La contessa Cantacouzène se permit de lui prendre la main, qu'elle pressa doucement

— Voici le diamant de la Vostre Altesse très-illustre, dit-elle.

Lady Jane laissa tomber sur la bague son regard morne. Mais aussitôt qu'elle l'eut aperçue, la mémoire lui revint brusquement. Elle la saisit avec une avidité irraisonnée, sauta dans la rue sans le secours du cocher qui lui tendait la main, et monta précipitamment les degrés

de sa maison, à la porte de laquelle elle frappa sans relâche jusqu'à ce qu'on lui eût ouvert. Avant d'entrer elle jeta derrière elle un regard d'indescriptible terreur.

— Addio! la Vostre Échellenze, addio! dit doucement la contessa Cantacouzène.

Puis elle ajouta, en s'adressant au cocher :

— Wimpole-Street, Joe! au galop! nous sommes en retard.

Joe fouetta ses chevaux à tour de bras : le fiacre sauta convulsivement sur le pavé, éclaboussant au loin les passants des trottoirs, et s'arrêta enfin devant le n° 9 de Wimpole-Street.

— Qu'on prépare la voiture, dit la petite femme au groom qui lui ouvrit. Où est ma nièce?

— Madame la princesse est dans son boudoir avec un gentleman, répondit la femme de chambre française.

— Ah!... et milord?

— Milord est en haut, madame la duchesse; je viens de l'introduire.

La contessa Cantacouzène, qui était la petite duchesse de Gèvres, ce qui ne l'empêchait pas d'être aussi Maudlin, comme l'appelait le bon capitaine Paddy O'Chrane, gagna l'étage habité par sa nièce, la veuve de feu le regrettable prince Philippe de Longueville. Là, au lieu d'entrer par la principale porte de l'appartement, elle prit une sorte de guichet latéral qui s'ouvrait sur les marches même de l'escalier, et donnait accès dans un cabinet noir. Vis-à-vis de la porte de ce cabinet, on voyait seulement une lueur douteuse, produite par quelques petits trous ménagés dans le verre noirci au vernis d'un large œil-de-bœuf. La petite Française mit son œil à l'un de ces trous et vit, à trois pas d'elle, dans la chambre voisine, Brian de Lancester et la princesse, assis, l'un près de l'autre, sur un sopha.

— Voilà qui est au mieux! murmura-t-elle.

— Chut! fit une voix dans l'ombre.

— Ah! vous êtes là, milord? Que disent ces tourtereaux?

— Ils se regardent, répondit milord.

Milord disait vrai. Susannah et Brian se regardaient. Il y avait longtemps déjà que M. de Lancester était là, et c'est à peine s'ils avaient échangé quelques rares paroles.

Brian n'était plus l'homme de la veille, distrait, occupé par une idée

fixe et prêt à jouer devant une salle comble l'audacieuse comédie de sa vengeance. Il était grave, il était recueilli; la passion qui s'imposait à lui, victorieuse, et à laquelle il ne se livrait qu'avec frayeur et doute, se lisait en lettres de feu dans ses regards charmés. Il craignait d'aimer trop et il avait raison de craindre, car il n'était point là en face de l'une de ces femmes, bourgeoises ou ladies, qu'on aime à ses loisirs, beaucoup ou peu, suivant les circonstances, qu'on idolâtre un jour de bonne humeur, qu'on rabroue un matin de spleen, qu'on reprend, qu'on quitte encore, et qui vous aident à tuer quelques-unes de ces heures ennemies où les plus doux se maudissent eux-mêmes, lorsqu'ils n'ont personne autre à maudire.

Susannah était une femme qu'il fallait prendre au sérieux, une de ces femmes qui envahissent votre vie et font leur place si large en votre cœur que toutes autres choses importantes ou futiles s'effacent et s'oublient.

Elle aussi regardait Brian comme si elle eût redouté de perdre une parcelle du bonheur que lui donnait sa présence. Sa joie naïve ne se couvrait d'aucun voile de pruderie. Elle laissait voir à nu son âme, où il y avait tant d'amour que les paroles étaient inutiles et n'eussent fait qu'apâlir ce que disait son regard.

— Vous m'avez vu hier, dit enfin Brian; vous m'avez compris et vous voulez m'aimer encore?

— Si je le veux! murmura Susannah; que Dieu est bon de n'avoir point fait de vous un meurtrier!

Leurs mains se rencontrèrent. Brian mit celle de Susannah sur son cœur.

— Roi ou mendiant, saint ou criminel, il m'aurait fallu vous aimer, Brian, reprit-elle; et si vous ne m'aimiez pas, je mourrais.

— Je vous aime, oh! je vous aime, madame! s'écria Brian avec une impétuosité qui faisait contraste avec son flegme habituel. Désormais, je ne puis que dire comme vous : il faut que je vous aime! Je ne le voulais pas; ma vie n'est point de celles où l'amour ait une place commode. Je suis pauvre, et le peu que j'ai me vient d'une source ignorée. Je suis engagé dans une lutte folle qui doit me tuer quelque jour, et où la victoire même serait sans joie, madame... je suis enfin tout ce que ne sont point ceux qu'on aime et qui aiment.

— Et n'êtes-vous donc pas beau et noble, Brian, le plus noble et le plus beau?

Lancester sourit avec tristesse.

— C'est joli! dit tout bas la petite Française.

— C'est long, répliqua milord.

— Vous ne vous souvenez donc plus de vos belles années, Tyrrel?

— Au diable, Maudlin! Le fait est que c'est une admirable fille!.. Chut! voilà ce fier-à-bras changé en tourtereau qui va roucouler!

— Nous serons malheureux, Susannah, dit Brian, et ce doit être une angoisse terrible que de vous voir malheureuse! Mais, maintenant, cette angoisse me semble préférable à celle de ne vous point voir. Écoutez, vous savez quelle est ma vie, et avec quelles armes, profitant de la folle faveur du monde, j'attaque mon ennemi, qui est mon frère. Il me reste à vous dire mon secret... mon seul secret.

Susannah se serra contre lui, reconnaissante.

Tyrrel et la petite Française tendirent avidement l'oreille.

XXIX

COMÉDIE

— Je suis ruiné, reprit Brian de Lancester, si bien ruiné, madame, que mes ressources personnelles égalent à peine celles du plus pauvre mendiant. Et pourtant, je vis comme mes pairs vivent ; j'étale un certain luxe. D'où pensez-vous que je tire mes moyens de vivre, madame?

— Je ne sais, répondit Susannah, qui aurait voulu revenir bien vite aux paroles d'amour.

— Vous seule au monde le saurez. Une main mystérieuse, madame, me jette chaque mois une périodique aumône.

— C'était cela son grand secret! grommela Tyrrel ; j'avais, pardieu! mes raisons pour en savoir quelque chose.

— Écoutez-donc! milord, dit la curieuse petite femme.

— Chaque mois, continua Brian, par des moyens divers et toujours occultes, je reçois cent livres sterling.

— Et c'est cent livres de perdues, très-honorable fou ! grommela encore Tyrrel ; mais le maître le veut et je m'en lave les mains.

— Ces dons sont périodiques, reprit Brian ; ils m'arrivent régulièrement. Ils ne m'ont jamais manqué. Le premier payement a eu lieu le jour même où, ma ruine étant consommée, je me suis demandé, pour la première fois, ce qu'il me restait à faire en ce monde.

— Vous avez donc été près de la mort, vous aussi ? murmura Susannah, dont les grands yeux noirs étaient humides.

— Je ne sais, dit Brian, qui baissa la voix. Mon cœur était plein de haine, et le désespoir conseille mal. Mais il est mon frère, après tout, et Dieu m'aurait fait la grâce sans doute de mourir avant de frapper. Oui, madame, oh ! je veux le croire ! et vous, croyez-le ! c'était près de la mort que j'étais, — et non pas près du crime !

Brian était pâle. Il y avait de l'égarement dans ses yeux, et sa main froide tremblait dans celles de Susannah.

— Brian, dit-elle avec un doux accent de prière, ne soyez pas triste auprès de moi, car je ne sais pas vous voir souffrir. Vous avez été malheureux, mon Dieu ! vous, Brian ! Oh ! que ne peut-on donner sa vie pour le bonheur de ceux qu'on aime !

A son tour, elle attira les mains de Lancester et les serra passionnément contre sa poitrine. Brian murmura :

— Je vous ai dit mon secret. Gardez-le, même vis-à-vis de moi ! Savez-vous ce que c'est pour un gentilhomme, madame, que d'accepter une aumône ?

— Non, dit Susannah, qui baissa les yeux timidement sous le regard hautain de Brian. Vous ai-je offensé ? J'étais bien forte hier ; aujourd'hui, Brian, vous pourriez me tuer d'une parole.

— Vous le voyez bien, madame, reprit celui-ci après un silence et en passant la main sur son front où perlaient quelques gouttes de sueur ; nous serons malheureux.

— Non ! Écoutez ! s'écria tout à coup Susannah dont le beau visage rayonna ; vous n'aurez plus besoin de recevoir. Je suis puissante, moi ! je l'avais oublié ! Brian, je suis riche ! Vous m'avez dit votre secret, je veux vous dire le mien : Écoutez ! écoutez !

— Courez, madame! murmura Tyrrel en poussant la petite Française; il ne faut pas qu'elle prononce un mot de plus!

En même temps, il saisit une chaise à deux mains et en frappa violemment le parquet. La chaise se brisa; Susannah, effrayée de ce bruit, se leva ainsi que Brian. L'entretien était rompu.

— Qu'est cela, madame! demanda Lancester avec soupçon.

Avant que Susannah eût pu répondre, madame la duchesse douairière de Gèvres entra, souriant et saluant.

— Ma chère enfant, dit-elle, la voiture est attelée.

Susannah jeta un regard de regret vers Brian qui s'inclina et prit congé.

— Vous savez ce qu'on attend de vous, ma chère belle, poursuivit la petite douairière, lorsque Brian fut parti. C'est bien simple, moins que rien! Si, par hasard, vous refusiez, ma fille, vous perdriez les bonnes grâces de vos protecteurs, et l'Honorable Brian...

— Qu'a-t-il à faire en ceci, madame? interrompit fièrement Susannah.

— Ne nous fâchons pas, mon amour; et l'Honorable Brian, disais-je, perdrait ses cent livres sterling.

— Quoi! s'écria Susannah en pâlissant, vous savez cela!

— C'est effrayant, mon amour, tout ce que je sais! dit la petite femme d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant.

Elle jeta un châle sur les épaules de Susannah, et l'entraina vers la grille où stationnait le brillant équipage aux armes de Longueville. Elles y montèrent toutes deux. Les nobles chevaux prirent le galop et ne s'arrêtèrent que dans Castle-Street, devant Dudley-House, demeure de Frank Perceval.

Madame la duchesse de Gèvres mit la tête à la portière.

— Tournez les chevaux du côté de Regent's-Street, dit-elle au cocher. Ma chère belle, reprit-elle en s'adressant à Susannah, les gens que nous attendons vont venir dans dix minutes, peut-être, peut-être dans deux heures : mais ils vont venir. Patience.

Il s'était passé bien des choses durant cette matinée. Le marquis de Rio-Santo, depuis le matin, n'avait pas quitté Trevor-House. Il y avait eu grand conseil entre lui et lady Campbell. Évidemment c'était un moment de crise. L'heure de l'assaut avait sonné. On voulait

emporter la place de vive force. Le marquis avait marqué ce jour pour ses fiançailles officielles avec miss Mary Trevor. Il fallait que cela fût, n'importe par quels moyens et malgré tous les obstacles.

Le principal obstacle était lord James Trevor.

Cet excellent et loyal seigneur avait reçu dans la matinée une lettre qu'il n'avait communiquée à personne et après la lecture de laquelle il était tombé en détestable humeur.

— Pauvre Mary! murmurait-il, en parcourant les allées de son petit parc; je n'aurais jamais cru cela de ce coquin de Frank! Mais au fait, que signifie une lettre anonyme? Rien du tout, pardieu! moins que rien!

Lord Trevor était, néanmoins, fort soucieux.

Lady Campbell l'aborda et ne tarda pas à prononcer le mot *mariage* qui, dans son esprit, était alors le mot important.

— Ne me parlez pas de ce misérable Frank, milady, s'écria lord Trevor qui pensait que mariage et Frank ne pouvaient aller l'un sans l'autre, lorsqu'il s'agissait de sa fille; je veux mourir si sa conduite n'est pas une chose choquante au dernier point. Choquante et inexcusable, milady!

— Comment cela, mon frère?

— Vous allez le défendre, n'est-ce pas? Je ne veux rien entendre, milady. Je suis outré, outré positivement.

— Mais enfin, mon frère...

— C'est une chose qui passe toute croyance, milady, que vous vouliez vous obstiner à défendre Frank Perceval!

— Mais je ne le défends pas, milord.

— Ah! à la bonne heure! Et que voulez-vous me parler de mariage, alors, milady?

Lady Campbell hésita un instant. La transition était brûlante, et lady Campbell connaissait trop la bonté de son frère pous se fier à cette rancune du moment.

— Milord, répondit-elle d'un air mystérieux, c'est un grand secret.

— Je n'aime pas beaucoup les secrets, milady.

— Le marquis de Rio-Santo demande la main de votre fille, milord.

— C'est fort bien, milady. Je refuse la main de ma fille au marquis de Rio-Santo.

— Vous n'y pensez pas, mon frère !

— Si fait !

— Prenez au moins le temps de consulter votre fille !

— A quoi bon ? demanda le vieillard dont les sourcils se froncèrent.

— Les convenances l'exigent, mon frère, reprit lady Campbell ; il pourrait, en vérité, se faire...

— Je ne vous comprends pas, madame.

— Enfin, milord, s'écria lady Campbell, que diriez-vous si ma nièce aimait le marquis de Rio-Santo ?

Lord James Trevor recula d'un pas.

— Votre nièce, madame ! répéta-t-il, c'est impossible.

— Cela est pourtant, milord.

— Alors, j'appellerai ce Rio-Santo sur le terrain, madame ! Voilà ce que je ferai !

C'était une de ces bonnes et loyales natures, un de ces caractères « taillés dans le plein bloc » de la foi antique. Une chose eût pu seulement le déterminer à oublier Frank, ç'aurait été l'oubli de Franck lui-même. Mais il n'accusait plus Frank depuis que Frank était attaqué.

Lady Campbell, cependant, était revenue vers Rio-Santo pour lui rendre compte du mauvais résultat de son ambassade.

— Il ne me reste plus qu'à me retirer, madame, dit-il ; j'ai fait tout ce qu'un galant homme pouvait faire.

— Mais, marquis, s'écria lady Campbell, rien n'est désespéré. Mon frère reconnaîtra son erreur ; et si ce n'est pour moi, milord, un peu de patience pour Mary, qui vous aime !

— Ah ! si j'en étais sûr ! soupira Rio-Santo.

— Que feriez-vous donc, milord ?

— Ce que je ferais, madame ! s'écria le marquis en s'animant soudain, je passerais par-dessus toute considération ; je foulerais aux pieds un vain scrupule ; je vous dirais...

Lady Campbell approcha son fauteuil.

— Pour elle, pour elle seulement, Dieu m'en est témoin, et non

pas pour moi, je parlerai, reprit le marquis. Ne pensez-vous pas, madame, qu'il serait affreux pour miss Trevor de partager avec une rivale le cœur de son époux?

— Vous me le demandez, milord!

— C'est que l'Honorable Frank Perceval a une maîtresse, madame.

— Certes, marquis, balbutia lady Campbell avec embarras, ceci est grave. Mais...

— Pardon si je vous devine. Quel homme n'a eu des maîtresses en sa vie, n'est-ce pas? Moi-même...

Rio-Santo s'interrompit et fixa sur lady Campbell son regard grave et triste.

— Madame, reprit-il d'une voix basse, mais fermement accentuée, j'ai eu des maîtresses avant d'aimer miss Trevor; depuis que je l'aime, je n'en ai plus. Mais M. Perceval! C'est après avoir aimé Mary, c'est au moment où il revient tout exprès pour réclamer une parole donnée... c'est à ce moment même qu'il amène de France une autre femme aimée aussi!

— Il l'a amenée de France, marquis?

— Frank Perceval est arrivé avant-hier; la princesse de Longueville s'est montrée à nous hier pour la première fois.

— C'est vrai! dit encore lady Campbell; et c'est cette femme si jeune, si admirablement belle que vous m'avez fait voir hier?

— C'est elle, madame.

— Oh! Frank! Frank!... Au nom de ma nièce, milord, je vous remercie. Attendez-moi, je vous supplie; cette fois, nous n'aurons pas un refus.

Lord James Trevor se promenait encore dans les allées de son petit parc, lorsqu'un groom accourut à lui tout essoufflé, disant que miss Mary, malade, désirait parler à son père. Lord Trevor se hâta vers la maison. Il trouva sa fille renversée sur un fauteuil, le visage couvert de ses mains. Elle sanglotait; des larmes filtraient à travers ses doigts pâles. Lady Campbell, inquiète, repentante peut être, s'empressait autour d'elle.

— Voyez, milord, voyez, dit-elle; voici l'ouvrage de ce malheureux Frank. Ce qu'il a fait est indigne, mon frère. Il a une maîtresse!

— Je le sais, madame, répondit froidement lord James Trevor en froissant le dernier débris de la lettre anonyme reçue le matin.

— La pauvre enfant ne l'aime plus... reprit lady Campbell.

— Qui dit cela ? s'écria Mary en découvrant tout à coup son visage qui était d'une effrayante pâleur.

Elle ne pleurait plus. Ses yeux étaient brûlants.

— Mon père, dit-elle d'une voix étrange parce qu'elle contrastait avec la douce et faible voix qu'on lui connaissait, j'ai été folle pendant bien des jours... je ne me savais plus moi-même. Maintenant, on le calomnie ! Ah ! c'est affreux, mon père, de calomnier un blessé, un mourant, peut-être !

— Un mourant ! répéta lord Trevor ; que signifie cela, madame ?

— Frank Perceval s'est battu, milord, répondit lady Campbell avec embarras.

— Je veux le voir, mon père, reprit encore Mary.

Lord Trevor sonna.

— Faites atteler, dit-il, sur-le-champ ! Calmez-vous, Mary, poursuivit-il, j'ignorais tout cela. Je vais me rendre chez Perceval.

— Et moi, mon père ?

Lord Trevor jeta un regard sur sa sœur.

— Tout ceci me semble fort obscur, murmura-t-il entre ses dents. Eh bien ! Mary, foin des convenances ! vous le verrez, vous aussi... préparez-vous.

Mary baisa avec effusion la main de son père.

Lady Campbell haussa les épaules, et s'en alla, découragée, raconter ce nouvel échec à Rio-Santo, mais le marquis ne parut point partager, cette fois, sa peine.

— J'attendrai le retour de lord Trevor, dit-il d'un air dégagé.

On entendit en ce moment le bruit des roues de la voiture sur le pavé de la rue. Rio-Santo consulta sa montre à la dérobée, et un triomphant sourire releva les coins de sa lèvre.

— La partie s'engage comme il faut, murmura-t-il ; la gagnerai-je ?...

XXX

DRAME

Lord James Trevor et sa fille firent la route en silence. Mary, dans un accès de passion vraie, avait rompu d'un seul effort le réseau de sophismes qui s'interposait entre elle et son amour. Elle avait ressaisi les rênes de sa conscience ; son esclavage moral avait brusquement pris fin. Elle était elle-même ; elle pensait avec sa propre intelligence, elle sentait avec son propre cœur.

Aussi n'y avait-il plus de doute en elle. Une seule image régnait au fond de sa pensée. Pas un souvenir pour Rio-Santo, cet homme si beau, si séduisant, si supérieur aux autres hommes, ce demi-dieu qu'on lui avait si longtemps désigné du doigt en disant : « Admirez! adorez! » Rien pour lui! tout à Frank, tout au pauvre blessé qui n'avait point d'avocat, qui n'avait que des ennemis!

Mary renaissait donc de sa faiblesse mortelle. Tous les généreux instincts de la femme surgissaient en elle à la fois. Elle était forte en ce moment. Un doux et délicat incarnat teignait la pâleur de sa joue. Son œil brillait d'un téméraire éclat. Sa gracieuse taille, redressée, avait quelque chose d'intrépide dans sa pose. Tout son être enfin, si frêle dans son aristocratique beauté, semblait se raidir pour la guerre prochaine, et menacer de loin la main oppressive sous laquelle s'était courbée si longtemps sa volonté.

L'équipage tourna l'angle de Regent's-Street.

La voiture aux armes de Longueville stationnait toujours devant Dudley-House, et la petite duchesse de Gêvres était à la portière.

— Allons, ma belle! allons! s'écria-t-elle dès qu'elle aperçut l'équipage de Trevor ; c'est le moment!

Elle ouvrit elle-même la portière et poussa Susannah.

— Montez l'escalier, montez vite! reprit impérieusement la petite Française ; frappez! Une fois dedans, on vous dira ce qu'il faut faire.

Susannah monta les degrés. La duchesse de Gêvres fit un signe au

cocher, qui tourna bride et lança les chevaux au galop dans la direction de Tottenham-Court-Road. L'équipage de lord Trevor s'arrêtait au même instant devant Dudley-House.

Mary n'avait pas perdu le plus mince détail de la scène que nous venons de raconter. Toute sa pâleur était revenue. Elle pressa fortement le bras de son père, qui, lui, n'avait rien vu, si ce n'est une voiture passant au galop de deux fort beaux chevaux.

— Milord, dit-elle d'une voix altérée, cette femme!

— Quelle femme?

Mary étendit sa main vers Susannah, qui, à ce moment même, franchissait le seuil de Dudley-House.

— Diable! murmura lord James, cette femme, dites vous, miss Mary? Sur mon honneur, je ne la connais pas!

— Je la connais, moi! prononça sourdement Mary.

Tout son corps tremblait par fiévreuses secousses. Elle avait peine à respirer.

Lord Trevor n'était pas seulement à se repentir de l'avoir amenée. Depuis le commencement de la route, il se reprochait amèrement son imprudence, mais le mal était sans remède.

— Qu'attendons-nous, milord? demanda Mary. Nous sommes venus pour voir Frank Perceval, et voici sa maison.

Lord Trevor se consulta durant une minute.

— Ma fille, reprit-il au bout de ce temps d'un ton affectueux, mais ferme, et qui n'admettait point de réplique, j'ai agi précipitamment. Du moins ne pousserai-je pas l'imprudence jusqu'à exposer davantage une fille de Trevor. Vous resterez ici, miss Mary. Je verrai, moi, l'Honorable Frank Perceval.

— Je ne vous ai jamais désobéi, mon père, répliqua Mary, dont la détresse augmentait à chaque instant; je me soumets à votre volonté. Mais, au nom de Dieu! exaucez ma prière; promettez-moi de me dire... je suis forte, allez! mon père!... promettez-moi de me dire si cette femme!...

Elle s'arrêta et appuya sa main sur son cœur qui défaillait.

— Si cette femme, poursuivit-elle, a le droit de se mettre entre moi et Frank Perceval.

— Je vous le promets, répondit lord Trevor après avoir hésité.

— Sur l'honneur de votre nom, mon père?

— Sur l'honneur de mon nom!

Il y avait environ une demi-heure que le malheureux aveugle, sir Edmund Mackensie, était au chevet de Frank Perceval. Stephen Mac-Nab, qui avait passé toute la nuit précédente et la majeure partie de la journée auprès de son ami, profita de la présence de l'excellent sir Edmund pour aller donner de ses nouvelles dans Cornhill. Du moment que sir Edmund était là, point d'inquiétudes, car le bon aveugle était connu de Frank depuis longtemps, et de la mère de Frank, comme de tout le monde, en somme. Qui ne connaissait, à Londres, qui n'aimait le bon sir Edmund Mackensie?

Frank avait eu une nuit de fièvre. Il dormait maintenant. Le vieux Jack vaquait à quelques soins dans la pièce du rez-de-chaussée. Ce fut lui qui ouvrit la porte à Susannah.

— L'Honorable Frank Perceval? dit-elle.

— C'est ici, milady, répondit Jack; mais on ne peut le voir.

— Il est malade, reprit Susannah, répétant à contre-cœur la leçon qu'on lui avait apprise; je le sais. C'est pour cela que je viens. Stephen Mac-Nab a pensé qu'il était imprudent de laisser son ami seul avec un homme privé de la vue.

— Ce bon M. Stephen! murmura le vieux Jack; il pense à tout. S'il m'était permis de faire une supposition, je dirais à madame qu'elle est probablement l'une des cousines de M. Stephen... une des misses Mac-Farlane. Un bon vieux nom de laird écossais, ma foi. Montez, madame, montez, et que Dieu vous bénisse comme tout ce qui porte intérêt à Perceval!

Susannah profita de la permission.

— Comme tout cela grandit! murmura le vieux valet. Ce doit être la petite Anna, je pense... à moins que ce soit la petite Clary. Je demanderai à M. Stephen si c'est la petite Clary ou la petite Anna.

En entrant dans la chambre du malade, Susannah se trouva face à face avec Tyrrel l'Aveugle. C'était la première fois qu'elle voyait son visage éclairé par la lumière du jour. Tyrrel attacha sur elle ses grands yeux éteints et mornes.

— Qui est là? dit-il à voix basse.

— Celle que vous attendez, répondit Susannah.

P. Philippoteaux del. Imp. Duvain Faubg. St. Jacques, 35. V. Mocquet sc.

TRAHISON

MYSTÈRES DE LONDRES

Tyrrel chercha sa main.

— Ma fille, reprit-il en comprimant sa voix, mais en prononçant chaque mot avec emphase; vous savez ce qu'on exige de vous. N'allez pas hésiter au moment d'agir, car vous seriez perdue!

— Toujours des menaces! interrompit Susannah.

— On peut vous menacer, ma fille, maintenant que vous êtes heureuse, dit l'aveugle en souriant. Écoutez!

On entendit le marteau de la porte extérieure. Tyrrel entraîna Susannah vers le lit et la fit se pencher au chevet du malade.

— Un homme va entrer, dit-il, un vieillard. Au moment où il mettra le pied sur le seuil, vous ferez ce qui vous a été ordonné. Point de questions! ajouta-t-il impérieusement; vous avez signé un pacte, il faut l'accomplir.

Lord Trevor montait l'escalier en répondant de loin au vieux Jack:

— Blessé grièvement, pauvre garçon! dit-il; après tout, je me trompe peut-être : ce n'est pas le moment pour lui d'être en bonne fortune.

Il mit le pied sur le seuil et aperçut Susannah qui lui tournait le flanc. Il s'arrêta.

— Allons! murmura Tyrrel.

Susannah pâlit et ne bougea pas.

— Allons, au nom du diable, femme! répéta Tyrrel d'une voix pénétrante, qui ne ressemblait en rien à la voix qu'il se donnait d'ordinaire, c'est sur Lancester que l'on se vengera!

Susannah le regarda et tressaillit. Une larme de rage et de douleur jaillit, brûlante, de sa paupière. Mais elle se pencha et mit un baiser sur le front de Frank Perceval.

Lord Trevor laissa échapper une douloureuse exclamation, et descendit brusquement les marches de l'escalier.

— Vous pouvez vous retirer, murmura Tyrrel à l'oreille de Susannah. Merci!

Lord James Trevor remonta dans son équipage, qui partit aussitôt.

Susannah, honteuse, navrée et sentant vaguement qu'elle venait de jouer entre des mains perfides le rôle d'un instrument funeste, s'esquiva sans répondre au vieux Jack qui lui demandait si, décidément, elle était miss Anna ou miss Clary Mac-Farlane.

Frank, cependant, s'était réveillé en sursaut au moment où la bouche de Susannah touchait son front. Il avait vu, comme en un rêve, la sévère figure de lord Trevor sur le seuil et le ravissant visage de la belle fille qui se penchait à son chevet. Il avait refermé les yeux en poussant une vague plainte. Au bout de quelques secondes, il les rouvrit et ne vit plus que le bon sir Edmund Mackensie, tranquillement assis à son chevet.

— Je viens d'avoir une vision étrange, murmura-t-il ; une femme. J'ai fait plus que la voir... je sens encore à mon front le contact de sa bouche glacée.

— Mon cher Frank, dit le pauvre sir Edmund en soupirant bien fort, je ne puis vous dire si vous avez rêvé oui ou non. J'ai entendu marcher dans la chambre, mais, vous savez, mes yeux...

— Sonnez Jack, monsieur ! interrompit Frank ; vous avez entendu marcher, dites-vous ?

Jack parut aussitôt que la sonnette eut retenti.

— Qui est venu ? demanda Frank avec agitation.

— Ne le savez-vous pas, Votre Honneur ? Je me disais bien qu'il fallait que vous n'eussiez pas reconnu lord Trevor pour l'avoir ainsi mécontenté.

— Lord Trevor ! répéta Frank.

— Il vient de sortir, Votre Honneur, en jurant par Dieu et le diable qu'il ne vous reverra jamais.

— Ah ! dit Frank qui se leva sur son séant.

— Il n'y a pas jusqu'à la petite miss que vous aurez mecontentée aussi. Une jolie demoiselle, pourtant !

— Mais quelle jeune fille ? de quoi me parles-tu ? s'écria Frank dont la tête se perdait.

— La cousine de M. Stephen, pardieu, miss Anna, ou miss Clary Mac-Farlane.

— Ah ! dit encore Frank avec soulagement, cette fois.

— Tenez ! voilà justement M. Stephen qui va nous dire...

Stephen entrait en effet : il venait de quitter ses deux cousines. Ce ne pouvait être ni Clary ni Anna.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Frank. J'ai donc bien vu ! le père de Mary était là. Une femme se penchait sur mon front... il l'a vue !

Frank n'acheva pas. Il retomba lourdement à la renverse et perdit connaissance.

— Mais quelle est donc cette femme? ou ce démon? murmura le vieux Jack qui commençait à comprendre; sir Edmund... il est aveugle! il n'a rien vu!

Stephen, lui aussi, comprenait. Quelle était cette femme? Qui l'avait apostée? Était-ce le second acte de la tragédie dont le docteur Moore et son aide Rowley avait joué les premières scènes?

— Sir Edmund, dit-il enfin, Frank va reprendre ses sens et j'ai besoin d'avoir avec lui un entretien secret. Veuillez excuser...

— Je me retire, monsieur Mac-Nab, répondit l'aveugle. J'étais venu pour rendre un service, ajouta-t-il avec une tristesse si vraie que Stephen se sentit ému; mais, aujourd'hui comme bien souvent, monsieur, ma présence a été plus nuisible qu'utile. Que Dieu vous préserve du fléau dont je suis accablé, monsieur Mac-Nab!

Stephen lui serra silencieusement la main. Sir Edmund sortit, accompagné par le vieux Jack qui guida jusqu'au seuil de la rue ses pas chancelants et fit appeler une voiture de place.

Lorsque Frank reprit ses sens, il se trouva entre Stephen et lady Ophélia, comtesse de Derby, qui semblait vouloir se retirer, mais que Stephen retenait de son mieux. Frank ne se rappela pas tout d'abord ce qui s'était passé.

— Mon ami, lui dit Stephen en interrogeant son pouls, vous êtes bien faible encore pour supporter les émotions qu'on vous prépare et que, comme médecin, je devrais écarter. Mais vous êtes menacé dans le bonheur de votre vie; l'ami doit remplacer ici l'homme de l'art. Écoutez-moi. Vous venez d'être frappé cruellement...

— Je me souviens, dit Frank d'une voix plaintive; oh! n'est-ce donc pas un rêve?

— Non, répliqua Stephen avec fermeté. Ce que vous avez vu est réel. Il y a maintenant une barrière entre vous et miss Mary Trevor.

— Son père... ma dernière espérance! murmura Perceval.

— Courage, ami! Si je vous parle ainsi dans l'état où vous êtes, ne devinez-vous pas que j'ai un remède à votre mal? Rassemblez vos forces, voici une autre espérance à la place de celle qui vient de vous

être enlevée. Madame la comtesse de Derby est ici, fidèle au rendez-vous : elle va parler...

— Non, monsieur, non, s'écria lady Ophélia qui se sentit faible en face du moment suprême ! non ! Ce secret n'est pas le mien.

— Êtes-vous donc venue, madame, dit le jeune médecin, seulement pour contempler son agonie?

La comtesse, qui s'était retirée derrière le lit de Frank, revint se mettre à son chevet.

— Je veux parler à l'Honorable Frank Perceval et non pas à vous, monsieur, dit-elle à Stephen après un silence et avec hauteur.

Stephen approcha des lèvres de Frank une cuillère pleine de cordial, et quitta la chambre aussitôt.

La comtesse de Derby hésita longtemps à prendre la parole. Lorsqu'elle ouvrit la bouche enfin, ce fut pour raconter, en phrases entrecoupées et d'une voix intelligible à peine, une histoire où le nom de Rio-Santo fut bien souvent prononcé. Frank écoutait, la bouche béante, l'œil grand ouvert. Il revivait à force d'attention, et l'intérêt puissant du récit lui rendait de la force.

— Et c'est cet homme qui épouserait Mary ! s'écria-t-il lorsque la comtesse se tut.

Celle-ci avait les yeux pleins de larmes.

— C'est un homme que ni vous ni moi ne pouvons juger, milord, dit-elle à voix basse. Ce que vous venez d'entendre vous rend fort contre lui. N'en abusez pas. Souvenez-vous que j'ai votre serment... et que je l'aime !

La comtesse prononça ces derniers mots avec effort ; une épaisse rougeur couvrait son front, et Frank sentait trembler convulsivement sa main. Avant qu'il eût pu répondre, elle se leva et sortit précipitamment.

— Stephen ! Stephen ! cria Frank que la fièvre en ce moment soutenait et rendait valide, de l'encre, du papier ! Appelez Jack, Stephen. Oh ! tout n'est pas perdu ! Je vais jouer ma dernière chance, et quelque chose me dit que cet homme ne me vaincra pas aujourd'hui comme hier.

Jack montra sa tête chenue à la porte et mit bientôt après sur le lit de son maître, encre, plumes et papier.

— Écrirai-je sous votre dictée, Frank ? demanda Stephen.

— Non, non, ami ! je vous dis que c'est ma dernière chance, mon dernier espoir ! Je veux tenter le sort par moi-même ! Si j'échoue, Stephen, je suis bien près de la mort. Je n'aurai qu'à me laisser choir pour n'avoir plus la fatigue de me relever.

Stephen ne répondit point. Le vieux Jack secoua sa tête grise et leva au ciel ses regards humides.

Frank, cependant, faisait courir sa plume sur le papier avec une fiévreuse rapidité. Quand il eut achevé, il tendit sa lettre à Jack.

— Pour lord Trevor, dit-il ; ne reviens ici que lorsque tu la lui auras remise toi-même, entends-tu ?

— J'entends, Votre Honneur.

— Fallût-il pénétrer au milieu de son salon, forcer la porte !...

— Je ne reviendrai que quand lord Trevor aura la lettre de Votre Honneur, interrompit le vieux Jack avec simplicité. Votre Honneur a ordonné, c'est tout ce qu'il faut.

Lord James Trevor était remonté furieux, dans son équipage. Il avait d'abord obstinément refusé de répondre aux questions de sa fille; mais Mary l'avait enfin sommé de tenir sa parole de gentilhomme, et le vieillard avait parlé.

— Je l'ai vu ! dit-il avec emportement, vu de mes yeux, en vérité ! Frank vous a oubliée, ma fille !

Mary s'attendait à ce coup et pourtant ce coup la brisa. Elle s'affaissa contre la paroi de la voiture, et ne prononça plus une parole.

Elle prit le bras de son père en descendant de voiture et entra avec lui au salon. Dans le salon étaient lady Campbell et le marquis de Rio-Santo. Ce dernier salua Mary d'un air de résignation digne et douloureuse ; il s'inclina froidement devant lord Trevor.

— Milord, dit lord James à Rio-Santo d'un ton brusque et chagrin, j'ai refusé ce matin de vous donner ma fille parce que je l'avais promise à un autre. Cet autre m'a rendu ma promesse.

— Que vous disais-je ? cher marquis, s'écria lady Campbell ; milord mon frère est un vieux soldat dont les compliments ont parfois une forme un peu étrange, mais, en définitive, vous voyez bien qu'il vous accorde...

— Madame ! l'interrompit le vieux comte, miss Trevor est libre. Qu'elle choisisse un époux, et que Dieu la fasse heureuse !

— Eh bien ! ma chère enfant ? dit celle-ci.

— Comme je l'aimais ! murmura Mary parmi ses larmes.

« Ah ! madame, madame, ajouta-t-elle en mettant son front brûlant sur la main de sa tante, persuadez-moi, dites-moi encore que je ne l'aime plus !

Lady Campbell était visiblement embarrassée. Rio-Santo avait le cœur serré.

— Mary, dit-il à voix basse en se penchant à son oreille, il est donc vrai ! vous ne m'aimiez pas ?

Miss Trevor leva sur lui ses yeux chargés de larmes et lui tendit la main, que Rio-Santo porta passionnément à ses lèvres.

— Il n'y a plus de passé pour moi, dit-elle avec une sorte de violence ; je veux vous aimer, milord, n'aimer que vous. Je le veux !

— Enfin ! soupira lady Campbell.

Lord Trevor tendit sa main au marquis, en disant :

— Ma fille a parlé, milord : vous avez ma parole.

On entendit en ce moment un tumulte dans la pièce voisine, c'était comme le bruit d'une dispute, et il semblait que les valets de lord Trevor voulussent défendre la porte à un intrus qui prétendait passer de vive force.

— Donnez votre lettre, disait un groom ; je la remettrai à milord.

— Je la remettrai moi-même, par saint Dunstan ! répondit une voix essoufflée.

La porte s'ouvrit tout à coup, et le vieux Jack, baigné de sueur et les habits en désordre, se précipita dans l'appartement, suivi de deux grooms emportés par leur élan. Lord Trevor le reconnut tout de suite et détourna la tête.

— Une lettre pour Votre Seigneurie, dit le vieux Jack, de la part de Son Honneur.

Lord Trevor repoussa la lettre.

— Prenez-la, milord, s'écria Jack ; prenez-la, au nom de Dieu ! mon maître se meurt !

— Retirez-vous, dit sévèrement lord Trevor ; je ne connais plus Frank Perceval.

— Par pitié, milord !... voulut dire encore le fidèle Jack.

Lord Trevor prit la lettre et la déchira sans la lire. Jack recula, comme si on l'eût frappé lui-même au visage. Ses yeux brillèrent; sa taille courbée se redressa. Puis il baissa tristement le front, et jeta au vieux lord un regard de plaintif reproche.

— C'était sa dernière espérance! murmura-t-il lentement et avec une indescriptible douleur; mon pauvre Frank n'a donc plus qu'à mourir!

XXXI

LE PIÉGE

Durant la majeure partie de la journée, on avait vu rôder dans Finch-Lane et sur les trottoirs de Cornhill un homme vêtu d'un costume écossais complet : tartan, toque à plume, jambes nues et brodequins.

Ce pouvait être un oisif, un pauvre diable d'étranger perdu dans l'immensité de Londres. Son visage se cachait presque sous les touffes de ses cheveux longs et mêlés. On ne voyait que ses yeux, petits et brillants, que recouvraient en partie les poils fauves d'une formidable paire de sourcils. Ces yeux semblaient avoir bonne envie de jouer l'indifférence; mais ils ne pouvaient perdre la singulière mobilité qui leur était propre, non plus qu'une expression d'investigation continuelle et cauteleuse, qui est commune aux espions et aux voleurs.

Quand il pensait que personne ne faisait attention à lui, cet Écossais tournait tout à coup ses regards vers la maison de la mère de Stephen. Il semblait alors inquiet. Il s'agitait, frappait du pied et imprimait à ses épaules ce mouvement ignoble que les mendiants de tous les pays apprennent en revêtant la livrée de la misère, et qu'on n'est point accoutumé de voir sous le fier costume des montagnards d'Écosse.

Vers trois heures de l'après-midi, Stephen Mac-Nab, profitant, comme nous l'avons dit, de la présence du malheureux sir Edmund

Mackensie au chevet de Frank Perceval, vint rendre visite à sa mère. En le voyant venir, l'Écossais s'enfonça dans Finch-Lane.

Quand Stephen fut entré, l'Écossais revint à son poste. Une heure environ se passa. Au bout de ce temps, la porte de la maison Mac-Nab s'ouvrit. Stephen sortit, tenant au bras sa mère qu'il conduisait chez le révérend John Butler, en retournant auprès de Perceval.

Les yeux de l'Écossais se prirent à rire. Il secoua sa crinière et se frotta silencieusement les mains. Il attendit que Stephen et sa mère eussent disparu dans la foule qui couvre incessamment les trottoirs de Cornhill. Quand il ne les vit plus, il traversa la rue et fit jouer le marteau de la maison de Mac-Nab.

— Que voulez-vous? lui demanda la servante qui vint ouvrir.

Bob, c'était lui, souleva sa toque à demi, et s'écria en exagérant l'accent nasillard et confus des villageois de la frontière d'Écosse :

— C'est Son Honneur qui m'envoie pour dire un mot de quelque chose aux petites demoiselles.

— Qui appelez-vous Son Honneur?

— Son Honneur, Dieu me punisse! reprit Bob en criant plus fort et en nasillant davantage; Son Honneur le laird, pardieu! Le laird Angus Mac-Farlane, du château de Crewe!

Il arriva ce que Bob espérait. Les deux jeunes filles, attirées par les éclats de sa voix, s'étaient penchées sur la rampe de l'escalier.

— Mon père! s'écria Clary; c'est un envoyé de mon père! Bess, faites monter ce brave homme.

— Oh! Dieu, mon Dieu! dit Bob avec un joyeux éclat de voix lorsqu'on l'introduisit auprès des deux jeunes filles; oh! comme elles ont grandi! Effie, ma pauvre femme, ne les reconnaîtrait pas, quoiqu'elle soit, autant dire, leur nourrice à toutes deux!

— Effie! répondit Anna, la bonne Effie, notre mère nourrice! Vous seriez le fermier Duncan de Leed, mon ami?

— Le mari de notre excellente Effie? ajouta Clary en lui prenant la main.

— Eh! oui donc! mes belles petites, répliqua Bob avec bonhomie : Effie, la grosse Effie qui vous chantait la ronde des pêcheurs de saumon, ma foi! Vous souvenez-vous de la ronde des pêcheurs de saumon?

— Si nous nous en souvenons! dit Anna les larmes aux yeux; nous n'avons rien oublié, ni la ronde, ni Effie, ni rien de ce que nous avons aimé en notre cher pays d'Écosse!

Bob s'essuya les yeux, qu'il avait parfaitement secs.

— Et votre fille Elspeth, Duncan? demanda Anna.

— Elspeth! répéta Bob avec un geste admirable de douleur paternelle; pauvre fille! voilà six mois bientôt que nous la pleurons! Mais je ne suis pas venu ici pour vous parler de mes affaires, non. Son Honneur vous attend...

— Mon père! interrompit Clary! serait-il à Londres?

Anna essuya une larme qu'avait fait couler le souvenir d'Elspeth, la compagne de son enfance, et se prit à sourire.

— Mon père! dit-elle aussi; nous allons donc le voir!

— Voilà! dit Bob qui baissa la voix tout à coup.

Il prit les mains des deux jeunes filles et les attira vers lui comme on fait quand on va dire un grand secret.

— Le laird est ici, murmura-t-il, pour affaires. Il se cache. Vous dire pourquoi, c'est impossible. Il vous attend. Le plus profond secret surtout, car il s'agit pour lui de la liberté... de la vie peut-être!

Les deux sœurs poussèrent un cri d'effroi.

— Silence! reprit Bob; le bruit attire les écouteurs. Je vous disais donc que le laird vous attend à l'hôtel du *Roi George*, auprès de Temple-Garden's. Tenez-vous prêtes, mes belles petites. Dans un quart d'heure, je vais vous envoyer un fiacre. Surtout de la prudence!

— De sa vie! dites-vous, s'écria Clary, qui retrouva enfin la parole; vous dites qu'il s'agit de sa vie, mon Dieu!

— Eh! eh! dit Bob; je vais peut-être bien loin; mais ses affaires sont durement embrouillées, le pauvre cher homme! En tous cas, mes belles petites, vous allez le voir, et, s'il le juge convenable, vous en saurez plus long que moi, qui ne sais pas grand chose. Adieu, miss Clary, adieu, miss Anna! Ah! que ma grosse Effie serait aise de voir ces deux enfants-là!

Il se dirigea vers la porte.

— Dans dix minutes vous aurez un fiacre, reprit-il; n'allez pas

causer, mes enfants! Ce n'est pas ici une bagatelle, voyez-vous. Pas un mot à âme qui vive!

Bob ouvrit la porte et mit un doigt sur sa bouche d'un air solennel; puis, changeant tout à coup de visage, il fit un signe de tête amical aux deux sœurs et disparut. Lorsqu'il fut parti, Anna et Clary se regardèrent.

— Comme il a changé! dit Clary au bout de quelques minutes; je ne l'aurais pas reconnu!

— Il y a si longtemps! dit Anna, et nous étions des enfants.

— Autrefois, reprit l'aînée des deux jeunes filles, il était moins gros et plus grand.

— Il paraît moins grand parce qu'il est plus gros, repartit la confiante Anna; quel bonheur de revoir notre père!

— Oui, dit Clary; autrefois, il n'avait pas ces étranges regards...

— Pauvre Elspeth! interrompit Anna, mourir si jeune!

— Oui... pauvre Elspeth! prononça machinalement Clary. Mais cet homme est-il bien Duncan de Leed? ajouta-t-elle tout à coup.

Anna éclata de rire.

— Dépêchons-nous, ma sœur, dit-elle; le fiacre va venir, et nous éviterons les questions de ma tante, à qui nous ne saurions pas mentir.

Clary ne bougea pas. Anna vint se mettre à ses côtés et appuya sa charmante tête sur l'épaule de sa sœur, qui demeurait immobile.

— Clary, dit-elle doucement, notre père nous attend, et vous savez, ma sœur, hier, vous m'avez dit que vous parleriez à notre père...

Le sourire d'Anna fut contagieux. Clary elle-même cessa de réfléchir et d'être sérieuse. Elle se tourna vers sa jeune sœur, dont elle baisa le front blanc et pur.

— Je suis folle! murmura-t-elle avec un petit soupir. Allons! nous parlerons de Stephen à notre père, n'est-ce pas? Tu seras heureuse, Anna, bien heureuse! car Stephen t'aimera... Il t'aime. Qui donc pourrait te voir sans t'aimer? ajouta-t-elle en attirant la tête de l'enfant sur son sein; toi, si bonne et si jolie, ma sœur!

Leur toilette était finie. Clary mit sous son bras de beaux gants de chasse qu'elle avait brodés pour son père; Anna prit une poche à tabac en perles qu'elle avait faite à la même intention. Puis, toutes deux partirent en un moment où la servante, occupée, ne prenait pas garde.

Un quart d'heure après, le fiacre les déposait dans Temple-Lane, devant l'auberge de mister Gruff, avec lequel nous avons fait connaissance dès le premier chapitre de cette histoire, lors de l'excursion nautique du bon capitaine Paddy O'Chrane.

Maître Gruff et sa femme, mistress Gruff, étaient évidemment faits l'un pour l'autre, à supposer que la transcendante théorie des contrastes soit réellement la loi qui régit ce bas monde. Maître Gruff était un gros petit homme rouge, bourru, refrogné, porteur d'une paire de favoris jaunes effrayante à voir, et affligé d'un ventre exorbitant. Mistress Gruff était une grande femme sèche, maigre, noire, dont la physionomie souriante reculait les bornes connues de la prévenance et de l'aménité. Elle ne rembarrait jamais que M. Gruff, son seigneur et maître, lequel, par un juste retour, ne s'adoucissait que pour elle et montrait les dents au reste de l'univers.

Mister et mistress Gruff accueillirent les deux jeunes filles en gens parfaitement préparés à leur arrivée, ce qui ne contribua pas peu à rassurer Clary, dont les doutes étaient revenus en chemin.

— Les filles du laird sans doute? dit brusquement le tavernier ; entrez, entrez, mesdemoiselles; on va vous montrer la chambre de votre père.

— Et c'est un heureux père vraiment, ajouta mistress Gruff avec gracieuseté, que celui qui possède de si charmantes filles. Entrez, mes belles demoiselles ; je vais vous conduire moi-même à l'appartement du laird.

Les deux sœurs suivirent mistress Gruff sans défiance. Celle-ci les introduisit dans une assez vaste pièce du premier étage, dont les fenêtres enfumées donnaient sur la Tamise. Au milieu de cette pièce, il y avait une table dressée, avec trois couverts.

— Son Honneur votre père, mes belles demoiselles, dit mistress Gruff avec un sourire tout aimable, devrait être rentré déjà. Mais il a tant d'affaires quand il vient à Londres ! Ne vous impatientez pas : je voudrais gager qu'il sera ici dans dix minutes.

— Nous l'attendrons, dit Clary.

Anna, sans savoir pourquoi, regardait avec un effroi d'enfant ces hautes murailles humides et ces fenêtres dont les carreaux étaient rendus opaques par la poussière du dedans et l'épais brouillard du

dehors. Mistress Gruff se retira en saluant. Dans la salle du rez-de-chaussée, elle trouva son mari causant avec Bob-Lantern. Celui-ci avait quitté son costume écossais.

— Ma bonne dame, dit-il, je vous confie ces deux petits anges : il faut en avoir bien soin.

— On a soin de tout le monde ici, gronda maître Gruff avec une grossière intention de sarcasme.

— Mon ami, dit doucement mistress Gruff, taisez-vous ! Quant à ce qui est de ces deux chères colombes, monsieur Bob, fiez-vous à nous. Avez-vous votre eau ?

Bob prit dans une de ses poches le petit flacon que lui avait donné Bishop le burkeur, la veille, à *The Pipe and Pot*, et le tendit à la maîtresse de l'auberge.

— Trois gouttes, ma bonne dame, murmura-t-il en souriant ; ni plus ni moins, vous savez ?

— Je sais, monsieur Bob.

— A trois heures, je serai sous la trappe avec un bateau, reprit Lantern ; n'allez pas les blesser en me les expédiant, maître Gruff. Ma marchandise, comme l'appelle ce coquin de Paterson, doit être livrée en bon état et sans avaries.

DEUXIÈME PARTIE

LA FILLE DU PENDU

I

L'HOTELLERIE DU ROI GEORGE

Il y avait une heure environ qu'Anna et Clary Mac-Farlane étaient arrivées à l'hôtel du *Roi George*. Elles étaient toujours assises devant la table préparée pour le dîner et attendaient impatiemment la venue de leur père. Le vent du soir bruissait au dehors. On voyait parfois passer, comme de noirs fantômes, derrière les carreaux poudreux de la haute fenêtre, les épaisses spirales de la fumée des steamers remontant ou descendant le fleuve ; en entendait le cri triste et cadencé des *watermen*, tournant le cabestan de leur navire, le lointain grincement de la grue des *lightermen* (débardeurs) et le murmure plus lointain encore des mille voitures qui rayent incessamment le pavé de Londres.

Anna et Clary avaient commencé d'abord par s'entretenir gaiement, de leur père beaucoup, de Stephen un peu, et de ces doux châteaux que les jeunes filles sont si habiles à bâtir sur le sable mouvant de l'avenir ; puis, la solitude aidant et aussi le monotone concert dont nous avons essayé de décrire les diverses parties, elles s'étaient insensiblement attristées.

La chambre où elles se trouvaient était vaste. Un grand lit à ciel et à rideaux fermés formait, avec les chaises, la table et un secrétaire de tournure antique, tout le mobilier de l'appartement qui, grâce à cette nudité, semblait plus vaste encore. La nuit était noire, et une seule bougie noyait sa lueur tremblante dans les ténèbres de cette pièce dont les sombres lambris n'avaient point de reflet. Clary, sérieuse et pensive, regardait avec distraction la fenêtre où apparaissait à de longs intervalles la lueur rapide d'un paquebot lancé à toute vapeur. Anna, réellement effrayée, mais n'osant pas se plaindre, avait mis sa tête entre ses mains, et tâchait de se croire dans la maison de sa tante, sous la haute protection de son cousin Stephen Mac-Nab.

— Clary! dit-elle enfin à voix basse et sans découvrir son visage.

Clary tourna vers elle son regard triste, mais calme.

— N'as-tu point peur? reprit Anna! Il doit être tard. Et cet homme, maintenant que j'y pense, — oh! tu avais raison, Clary! — cet homme qui nous a amenées ne ressemble pas au bon Duncan de Leed!

— Tu le reconnaissais si bien! dit Clary en souriant.

— Je ne sais... Je voudrais quitter cette maison, Clary.

— Et notre père qui va venir, petite folle! Allons! rassure-toi. Que peut-on craindre à cette heure au milieu de Londres éveillé?

— Je ne sais, dit encore Anna d'une voix tremblante; j'ai peur. Jamais je n'ai eu si grand'peur!

Comme elle achevait ces mots, un bruit se fit à la porte, et la pauvre enfant se serra frissonnante contre sa sœur, dont le noble front ne perdit point sa sérénité. La porte s'ouvrit. Mistress Gruff entra, munie de son plus avenant sourire et accompagnée de mister Gruff, dont le visage refrogné semblait enduit d'une couche toute nouvelle de mauvaise humeur. Mistress Gruff portait un potage; mister Gruff tenait à la main une cruche de *scotch ale*.

— Eh bien! mes belles demoiselles, dit mistress Gruff avec une révérence aimable, le laird se fait attendre ce soir. C'est étonnant!

— C'est étonnant! gronda mister Gruff en attachant son gros œil rouge sur Anna.

— Mon ami, dit tendrement mistress Gruff, taisez-vous, posez votre cruche, et allez-vous-en!

Le bonhomme exécuta cet ordre en trois temps.

— Allons, allons, mes gentilles demoiselles, reprit gaiement l'hôtelière quand son mari fut parti, le laird ne peut tarder désormais. Mangez et buvez en l'attendant, croyez-moi.

Clary fit un geste négatif.

— De la bière d'Écosse, mon enfant! s'écria mistress Gruff qui emplit les verres des deux sœurs; de la vraie bière de Saint-Dunstan, sur ma parole! Il faut goûter cela, mes filles; cela sent le bon pays, ou je ne suis pas une chrétienne!

— Nous attendrons notre père, dit Clary.

Mistress Gruff accueillit ces froides paroles par un sourire angélique qui laissa voir une rangée de dents du plus beau brun.

— Ma jolie demoiselle, répondit-elle, ce sera comme vous voudrez.

Mistress Gruff salua et redescendit l'escalier.

— Monsieur Gruff, s'écria-t-elle en entrant dans la salle du rez-de-chaussée, je souhaite que Dieu vous conserve pour ma punition en ce monde. Ne pouviez-vous m'aider à persuader ces péronnelles?

— Vous m'avez dit de me taire... commença le rude hôtelier.

— Je vous le dis encore, riposta vertement sa douce femme. Ah! monsieur Gruff, je donnerais une jolie somme à quiconque me dirait à quoi vous êtes bon en ce monde! Voyez-vous ce qui arrivera? Ces donzelles ne boiront pas; elles resteront éveillées comme des chattes au mois d'avril. Et que dira maître Bob qui nous a payés d'avance? Lui rendrons-nous ses vingt livres, répondez-moi?

— Lui rendre ses vingt livres, Baby?

— Je vous le demande, mister Gruff.

— Ma foi, Baby, je suppose...

— Ne vous ai-je pas supplié de vous taire?

Mister Gruff baissa timidement son terrible regard et n'osa plus risquer la moindre parole. Sa femme remonta tout doucement l'escalier qui conduisait à la chambre des deux jeunes filles. Arrivée sur le carré, elle appliqua son œil à la serrure. Par le trou, elle voyait parfaitement, mais elle ne pouvait entendre, circonstance d'autant plus déplorable que les deux sœurs s'entretenaient justement d'elle.

L'effroi d'Anna s'était en effet un peu calmé, et le sourire aimable de l'hôtesse n'avait pas peu contribué à ce résultat. Une nuance d'inquiétude était venue assombrir au contraire le beau visage de Clary;

on eût dit que la vue de la riante hôtesse avait troublé sa sérénité.

— Pourquoi avoir renvoyé cette bonne femme? dit enfin Anna ; elle a l'air si doux et si poli !

— As-tu remarqué cette femme, ma sœur?

— Certes, Clary, et je l'aurais embrassée de toute mon âme. Je commençais à étouffer de peur.

— Ne trouves-tu pas, reprit Clary comme si elle eût pensé tout haut, qu'il y a dans son regard quelque chose d'étrange?

— D'étrange? non, en vérité. Quelque chose de fort avenant...

— Son sourire m'a fait mal, dit Clary à voix basse.

— Il m'a fait grand bien à moi, ma sœur. Mais comme te voilà pâle! Craindrais-tu quelque chose, Clary?

La peureuse enfant perdit à ce mot toute sa gaieté et vint se serrer de nouveau contre sa sœur. Clary ne répondit point.

— Méchante! dit Anna ; j'étais rassurée et voilà que tu m'effrayes encore!

Clara la regarda d'un air indécis, et lui prit les mains en s'efforçant de sourire.

— Notre père va venir, dit-elle.

— Oh! oui! notre bon père! s'écria Anna ; nous allons le revoir. Peut-être nous emmènera-t-il dans notre chère Écosse avec...

— Avec Stephen? acheva Clary en raillant doucement.

Anna devint toute rose.

Clary souffrait. On parlait beaucoup, en ce temps, d'enlevements mystérieux, d'attentats impies, et la terrible renommée des *burkeurs*, résurrectionistes et autres spéculateurs de la mort, troublait bien souvent le sommeil des jeunes filles. Clary avait donc quelque raison de craindre, perdue qu'elle était avec sa sœur dans une hôtellerie inconnue où elle avait été conduite par un homme désormais suspect ; mais la crainte ne pouvait vaincre longtemps cette noble nature, et Clary reprit bientôt le dessus. Il lui suffit pour cela d'un regard jeté sur sa jeune sœur. La pauvre Anna, brisée par sa vague terreur, avait penché sa jolie tête sur sa main et semblait près de défaillir. Clary prit sa main froide et la serra doucement entre les siennes.

— Ne dirait-on pas que nous sommes au fond d'une caverne de brigands! murmura-t-elle ; j'ai voulu voir si tu étais plus brave qu'au-

trefois, Anna. Rassure-toi, nous sommes ici aussi bien gardées que dans notre maison. Ah! que Stephen rirait, petite poltronne, s'il te voyait trembler ainsi!

Anna releva la tête et crut que Clary n'avait plus peur, ce qui lui rendit soudain tout son courage.

— Tu as bien froid, reprit Clary; veux-tu que nous dînions en attendant?

— As-tu donc faim, ici, toi, Clary? demanda Anna avec admiration; moi j'ai encore un poids sur la poitrine. Ne pourrais-je avoir un peu d'eau?

Ses joues pâles s'animèrent et sa petite bouche prit une expression d'espièglerie.

— Que vais-je parler d'eau! s'écria-t-elle en saisissant le long verre en cornet où la bière d'Écosse achevait de perdre sa mousse épaisse, voici de quoi me donner du cœur; Clary, buvons à la santé de notre père!

Elle but une grande gorgée. Un faible bruit se fit à la porte.

— Elle est bonne, reprit Anna. N'es-tu plus Écossaise, Clary? je te somme de répondre à ma santé!

Clary, heureuse d'entretenir sa sœur dans ces idées de gaieté, prit à son tour le verre qui était devant elle et but. Cette fois, on entendit fort distinctement le bruit d'un pas qui s'éloigna dans le corridor pour se perdre bientôt le long des degrés de l'escalier. Ce pas appartenait à la douce mistress Gruff, dont l'œil discret n'avait pas quitté la serrure durant toute la scène que nous venons de raconter.

— Elles ont bu, les deux chères colombes! s'écria-t-elle en s'élançant dans la salle basse où mister Gruff ronflait auprès du feu en l'attendant; elles ont bu toutes les deux, comme de braves filles de l'Écosse!

Mister Gruff se réveilla en sursaut.

— Elles ont bu, ma bonne amie?

— Elles ont bu, et elles attendront maintenant patiemment la venue du laird, qui chasse le coq à l'heure qu'il est dans les bruyères du Teviot-Dale.

— Il est bien tard pour chasser le coq, murmura mister Gruff.

— Tard ou tôt, peu m'importe! s'écria aigrement l'hôtesse; ce qui

est certain, c'est que le laird est à deux cents milles de l'hôtellerie du *Roi George*, et que...

Tandis que mistress Gruff parlait encore, la porte de la rue s'ouvrit brusquement, et un homme, enveloppé dans un plaid écossais, entra dans la salle basse de l'auberge. En entrant, il rejeta en arrière les draperies bariolées de son plaid.

Mistress Gruff n'acheva pas sa phrase commencée : elle tomba comme frappée de la foudre sur l'escabelle qui faisait face à celle de son mari.

— Le laird! murmura-t-elle avec effroi : c'est le diable qui l'amène!

II

DEUX ANGES AU BORD D'UN PRÉCIPICE

L'homme qui venait d'entrer dans la salle basse de l'hôtel du *Roi George* pouvait avoir une cinquantaine d'années et paraissait beaucoup davantage. En se débarrassant du plaid qui entourait ses épaules et couvrait en partie son visage, il laissa voir une de ces figures sanguines où la pâleur ne peut s'asseoir qu'après des années de martyre.

Les menteurs habiles ont soin de se rapprocher le plus possible de la vérité. Bob-Lantern était un menteur de premier ordre. Parmi les hôtels suspects où il eût trouvé des facilités pour l'accomplissement de son diabolique dessein, il avait choisi celui de mister Gruff, parce que Angus Mac-Farlane y descendait réellement d'ordinaire dans ses voyages à Londres. Bob avait côtoyé ainsi la vérité de bien près, — de si près que le moindre hasard pouvait changer la vraisemblance en bonne et matérielle vérité.

Là était l'écueil. Bob avait compté sans le hasard, et le hasard, inopportun auxiliaire, se chargea de réaliser sa fiction. Bob se trouva avoir dit vrai, bien malgré lui : le père et les filles étaient rassemblés sous le même toit. L'homme qui venait d'entrer était en effet le laird Angus Mac-Farlane, du château de Crewe.

Il avait l'air triste et puissamment préoccupé. Ses yeux grands et d'un pur modèle étaient creusés, comme si ses mâles paupières eussent eu l'habitude des larmes. Sont front plissé ne s'entourait plus que d'une diaphane couronne de cheveux; sa bouche, dont les lignes se brisaient avec une régularité irréprochable, gardait à ses extrémités un pli profond, hiéroglyphe de souffrance. Deux caractères contradictoires se disputaient pour ainsi dire l'expression de sa physionomie. C'était d'abord une énergie native dont le feu généreux réchauffait vivement par intervalles l'ensemble de ses traits ravagés; mais c'était aussi un découragement morne, quelque chose de cette fatigue qui prend le soldat plusieurs fois terrassé. Il avait combattu contre autrui ou contre lui-même, pour une cause juste ou non; il avait combattu jusqu'à épuisement de forces, peut-être combattait-il encore. Mais il portait au front le signe de la défaite : c'était un soldat vaincu.

L'arrivée du laird en un pareil moment fut un véritable coup de foudre pour le digne couple. Angus ne prit point garde à leur émotion. Il approcha du feu ses brodequins trempés de pluie et jeta sur la table sa toque ornée d'une branche d'if.

— Je suis las, dit-il, préparez ma chambre.

— Votre chambre! répéta Gruff en grondant; du diable si je m'attendais à vous voir ce soir, Mac-Farlane... ou Votre Honneur, comme on vous appelle maintenant!

— Ma chambre est-elle prise? demanda le laird.

— Prise? Dieu merci, Mac-Farlane, il y a plus d'une chambre au *Roi George*.

— Mon ami, taisez-vous! interrompit doucement l'hôtelière, qui avait eu le temps de se remettre et dont le sourire brillait d'un nouvel éclat. Ah! Votre Honneur a voulu nous surprendre. Et comment vous portez-vous? et quelles nouvelles du pays, s'il vous plaît?

Ceci fut dit avec volubilité et d'un air qui voulait être cordial.

— Je me porte mal, répondit froidement le laird, et je ne sais point de nouvelles. Ne voulez-vous pas préparer ma chambre?

Mister Gruff allait prendre la parole; sa femme lui ferma la bouche d'un geste.

— On gagne sa vie comme on peut. Votre Honneur, dit-elle d'un

ton insinuant, où perçait pourtant une légère nuance de raillerie, tout le monde n'a pas reçu comme vous en héritage un bel et bon château qui rapporte plus de livres que nous ne gagnons de shellings. Votre chambre nous sert à faire un petit commerce sur la Tamise, et en ce moment même nous y avons quelques ballots.

— Otez-les ! dit Mac-Farlane.

— Il y a d'autres chambres, gronda Gruff avec mauvaise humeur.

— Mon ami, dit mistress Gruff, il faut vous taire. Prenez un peu de patience, monsieur Mac-Farlane. Dans une petite demi-heure tout sera prêt. Vous ferai-je servir à dîner en attendant?

— Je mangerai dans ma chambre, dit le laird ; que vos gens se dépêchent, madame !

— Toute ma maison est aux ordres de Votre-Honneur, répliqua mistress Gruff, dont rien ne pouvait troubler l'inaltérable aménité ; je cours et je reviens, monsieur Mac-Farlane, c'est l'affaire d'un petit quart d'heure.

Elle se leva et pinça fortement en passant le bras de son mari, qui étouffa un grognement de douleur.

— Tâchez de l'amuser, glissa-t-elle à son oreille, et quand je tousserai là-haut, montez.

Mister Gruff fit un signe d'obéissance. Angus Mac-Farlane s'assit sur l'escabelle que venait de quitter l'hôtesse et s'approcha du feu.

— Diablement froid, le temps, aujourd'hui, Mac-Farlane, commença brusquement mister Gruff, qui avait à cœur d'obéir à sa souveraine et d'*amuser* le laird. Voulez-vous prendre une prise d'*irish snuff*, Mac-Farlane?

Mister Gruff tendit sa boîte ouverte et s'aperçut seulement alors que le laird ne l'écoutait pas. Il poussa un long soupir de soulagement.

— Le voilà parti ! murmura-t-il en souriant lourdement ; maintenant on pourrait lui voler sa main droite sans que la gauche s'en aperçût.

Le laird avait croisé ses deux mains sur ses genoux. Sa tête se penchait en avant. Son œil morne et fixe semblait suivre la fumée épaisse et verdâtre qui s'échappait de la grille où mistress Gruff avait jeté de la poussière de houille avant de quitter la chambre, mais, en réalité, les yeux du laird ne voyaient ni la fumée, ni la grille, ni rien

autre chose. Il était absorbé dans ses pensées, et l'expression de son visage avait une teinte encore plus sombre que naguère.

— Mac-Nab ! Mac-Nab ! murmura-t-il enfin d'une voix étouffée ; pauvre frère ! Les sorts l'ont dit : mon sang doit te venger... mon sang doit le punir !

Il s'arrêta et respira avec effort.

— J'attends du courage pour frapper, reprit-il plus bas. Pourquoi Dieu permet-il qu'on aime ceux qu'on devrait haïr ?

L'hôtesse, cependant, avait monté l'escalier à pas de loup et s'était remise en observation près de la porte de la chambre occupée par les deux sœurs. Derrière cette porte se passait une scène étrange et faite pour émouvoir le spectateur le plus indifférent. Mais mistress Gruff était depuis longtemps cuirassée contre la pitié. Elle regrettait fort de ne pouvoir entendre les paroles prononcées et d'assister seulement à une pantomime.

Voici ce qui avait lieu de l'autre côté de la porte : la bière versée par mistress Gruff contenait, à dose assez forte, l'eau que Bob-Lantern avait reçue de Bishop le burkeur à *The Pipe and Pot*. Cette eau n'était autre que le narcotique puissant dont les résurrectionistes avaient le secret, et qui servait à endormir les victimes de leur infernale industrie. A peine les deux sœurs eurent-elles bu quelques gorgées du *scotch ale* que les effets du narcotique commencèrent à se faire sentir. Elles éprouvèrent un bien-être général et comme un soudain redoublement de vie. Anna se prit à chanter un doux air du pays ; Clary donna ses pensées à leur courant ordinaire, et, pour la première fois depuis bien des jours, une lueur d'espoir éclaira son âme.

Puis toutes deux sentirent le plancher de la salle onduler sous leurs pieds. Elles étaient entraînées par de lentes et molles oscillations semblables au tangage d'un grand vaisseau par une mer tranquille. Anna ferma les yeux en souriant, Clary devint pâle tout à coup et fit effort pour reprendre l'équilibre. Un vague soupçon de la vérité venait de traverser son esprit.

Alors l'état des deux sœurs présenta des symptômes opposés. Anna, la pauvre enfant ! s'endormait heureuse, et Clary venait d'entrevoir vaguement l'horreur de leur situation. Elle se raidit, parce que son

cœur était fort. Un instant elle se sentit si vaillante, qu'elle défia le sommeil. Debout, le sein soulevé, l'œil en feu, amazone armée pour combattre un invisible ennemi, elle était belle comme cette beauté guerrière que sait peindre la mâle poésie du Nord. Mais cette vigueur factice exigeait une tension trop violente, et sa durée fut courte. Par hasard, les yeux de Clary tombèrent sur Anna dont la tête souriante s'appuyait déjà, renversée, au dossier de son fauteuil.

Ce fut comme un choc magnétique. Clary s'affaissa, inerte, sur son siége, et deux larmes coulèrent lentement le long de sa joue.

— Ma sœur! ma pauvre Anna! murmura-t-elle d'une voix déchirante.

Anna entendit; ses lèvres s'entr'ouvrirent.

— Il y a bien longtemps que je l'aime, dit-elle de cette voix heureuse et recueillie des gens qui ont souffert et qui voient le bonheur! Hier, j'ai cru que tu l'aimais. Oh! ma sœur, que j'ai pleuré!

Clary se pressa le front de ses deux mains crispées.

— Mon père! mon père! cria-t-elle avec violence; n'êtes-vous pas là pour secourir votre enfant? Oh! que je sois perdue, moi, mon Dieu! mais qu'elle soit sauvée!

Ce fut à ce moment que mistress Gruff vint se poser en observation derrière la porte. En voyant les deux sœurs immobiles, elle crut que tout était fini et fut sur le point de peser sur le pène, mais un mouvement d'Anna l'arrêta. La plus jeune des deux sœurs se retourna en effet sur son fauteuil et tendit sa main dans le vide à un personnage imaginaire.

— Merci, mon bon père, dit-elle; mon bonheur sera votre récompense. Stephen m'aime tant! ajouta-t-elle avec pudeur; et moi... oh! moi... C'est demain la noce. Je me tairai jusqu'à demain.

Clary ne pouvait plus pleurer. Chacune des paroles d'Anna lui perçait le cœur. Elle voulait parfois espérer encore, mais l'effet du narcotique était si palpable dans la personne d'Anna, que le doute devenait impossible.

Et, sur elle-même, l'effet, pour être moins complet, n'était-il pas en quelque sorte plus terrible? Elle résistait, mais elle était vaincue: c'était un inutile combat; l'ennemi, plus fort, étendait sur elle sa main de plomb et la domptait.

Anna, commençant à rêver peut-être, se reprit à chanter sa chanson d'Écosse d'une voix faible et entrecoupée. Le premier son de cette voix aimée fit tressaillir Clary et rendit un peu de force à son désespoir. Elle se leva et se dirigea vers la porte, au grand étonnement de mistress Gruff, qui n'eut que, le temps de donner un tour de clé à la serrure.

— Fermée! murmura-t-elle froidement, comme si elle se fût attendue à cette circonstance.

Ses jambes fléchissaient sous elle. Elle traversa de nouveau la chambre en chancelant et s'approcha de la fenêtre.

Cette fenêtre, comme presque toutes celles de Londres, se composait de deux châssis superposés, destinés à glisser l'un sur l'autre, de bas en haut. Clary essaya de soulever le châssis inférieur, comptant sans doute appeler du secours, mais la boiserie était bien pesante. Clary, après deux ou trois efforts infructueux, laissa retomber ses bras le long de son corps et pencha la tête.

– Tâche, ma tourterelle, murmurait la bonne mistress Gruff; plus tu travailleras, plus vite tu t'endormiras...

— Comme Clary est heureuse de mon bonheur! dit en ce moment Anna qui se souleva à demi, mais sans ouvrir les yeux. Je voudrais qu'elle aimât un homme comme j'aime mon Stephen!

En écoutant ces mots, l'aînée des deux jeunes filles demeura debout, droite et raide, comme si son sang se fût tout à coup figé dans ses veines.

—Mon Dieu! dit-elle en tombant sans force sur ses genoux; je ne le verrai plus!

C'était vers lui, vers lui, son espoir, son Dieu, qu'allaient s'élancer désormais les dernières aspirations de son agonie.

— Celle-là ne s'endormira pas sans crier, se dit mistress Gruff.

Elle descendit lestement l'escalier, et, du seuil, fit signe à son mari, qui s'approcha aussitôt.

— Prenez votre violon, dit-elle.

— Mon violon, ma bonne amie! répéta Gruff étonné.

Un long cri se fit entendre au haut de l'escalier. Mister Gruff comprit. Il saisit un violon poudreux et privé d'une de ses cordes, qui pendait au lambris, et passa de la résine sur l'archet.

— Il m'a semblé entendre un cri, dit Angus Mac-Farlane sortant de sa sombre rêverie.

— Un peu de patience, Votre Honneur, répondit l'hôtesse; dans cinq minutes votre chambre sera prête.

Au même instant, l'archet grinça sur les cordes du violon et rendit un son diabolique. Mac-Farlane tira de sa poche un bonnet de tartan qu'il enfonça sur ses oreilles.

Aux derniers râles de la malheureuse Clary vinrent se mêler les sons de cette dérisoire musique. Sa voix se brisa bientôt sous l'effort croissant d'un invincible sommeil.

— Edward! murmura-t-elle enfin dans un dernier sanglot; je t'aimais... Je t'aime! Oh! tu ne sauras même pas que je meurs en t'aimant!

Elle essaya de se traîner jusqu'à sa sœur, qui, gracieusement étendue dans son fauteuil, dormait avec un sourire d'ange sur les lèvres.

— Ils vont venir, pensait-elle, car elle ne pouvait plus parler, ils vont venir! Du sommeil nous passerons à la mort. Pauvre sœur! elle n'aura point de tombe où Stephen puisse venir pleurer.

Elle s'affaissa, paralysée, en murmurant le nom d'Edward.

— Stephen! mon Stephen! dit Anna qui entoura de ses jolis bras blancs le cou de sa sœur endormie; que Dieu est bon et que nous sommes heureux!

III

LA LANTERNE JAUNE

Mistress Gruff tourna doucement la clef et poussa la porte.

Anna et Clary avaient résisté longtemps. Mistress Gruff prit la précaution de passer à plusieurs reprises la bougie devant leurs yeux.

Les deux sœurs ne bougèrent pas.

Aussi la douce hôtesse mit-elle de côté le sourire de commande qu'elle avait appelé sur ses lèvres. Son visage reprit la repoussante

expression que la nature lui avait infligée. L'hypocrisie tomba; sous l'hypocrisie parut une dureté réfléchie.

— Vingt livres ! murmura-t-elle en examinant les deux pauvres filles d'un œil connaisseur ; maître Lantern fera un joli bénéfice, qu'il veuille les vendre mortes ou vivantes... Ce sont là, ma foi, des morceaux sans défaut, et plus d'un lord viderait sa bourse dans la main d'une honnête femme qui se chargerait...

Mistress Gruff s'arrêta. Peut-être eut-elle l'idée de couper l'herbe sous le pied de Bob et de lui voler sa *marchandise*, mais le souvenir d'Angus Mac-Farlane vint changer le cours de ses pensées. Elle gagna l'escalier, et toussa de cette façon affectée qui, par tous pays, est un appel. Le violon de mister Gruff cessa subitement de se faire entendre, et le digne aubergiste fut bientôt en haut de l'escalier.

— Est-ce fait ? demanda-t-il tout bas.

— Taisez-vous ! ordonna mistress Gruff par habitude ; que fait le laird ?

— Pas de danger, ma bonne amie. Le laird est dans ses lubies de montagnard. Il cause tout seul de seconde vue et autres fadaises. Oh ! continua mister Gruff en s'arrêtant devant les deux sœurs et avec une véritable commisération ; les deux jolies petites créatures !

— Taisez-vous ! répéta aigrement mistress Gruff, et posez le fanal.

L'aubergiste s'éloigna en soupirant.

— Est-il possible, murmura l'hôtesse avec mélancolie, qu'une femme comme moi ait un mari pareil ! Je suis une pécheresse, et Dieu me fait porter ma croix en ce monde, maître Gruff, voilà qui est certain.

Celui-ci souleva d'un bras robuste le châssis de la fenêtre que la pauvre Clary n'avait point pu ébranler, et ouvrit une lanterne suspendue à la muraille extérieure. Mistress Gruff lui tendit une bougie allumée. La lanterne, en s'illuminant, jeta sur le mur des reflets d'un jaune vif et brillant.

De l'autre côté de la fenêtre se trouvait une seconde lanterne qui était fermée par un vitrage vert.

Nous l'avons vu briller, cette seconde lanterne, certain soir de dimanche sur la Tamise, pendant le brouillard, et nous savons qu'elle

servait de signal à l'escadrille du bon capitaine Paddy, qui venait charger les dépouilles des malheureux qu'exploitait le *petit commerce* des époux Gruff. Nous aurons à nous entendre plus tard sur les mérites de cette nocturne industrie.

Quant à la lanterne jaune, c'était aussi un signal, mais qui s'adressait aux spéculateurs de la mort. Il n'annonçait pas des dépouilles, mais des cadavres.

Maître Gruff lâcha le châssis inférieur de la fenêtre, qui glissa en grinçant le long des rainures humides et retomba bruyamment

— J'ai cru voir la barque de Bob en avant de Whitefriars, dit-il, dans trois minutes il sera ici.

— C'est un homme entendu, celui-là ! riposta l'hôtesse avec emphase, en couvrant son époux d'un long regard de mépris.

Maître Gruff s'était involontairement rapproché des deux sœurs et les contemplait avec compassion.

— J'ai fait bien du mal en ma vie, murmura-t-il, mais du diable si ce n'est pas une triste chose que de livrer deux beaux enfants comme cela à ce boucher de Bob !

— Que dites-vous ? s'écria l'hôtesse dont le jaune visage devint pourpre de colère; depuis quand vous mêlez-vous de réfléchir ? Descendez voir si le laird s'impatiente et rapportez-moi un verre de whisky. Allons ! plus vite que cela !

Maître Gruff obéit.

Au moment où il revenait annoncer que le laird restait toujours au coin du feu, perdu dans les brouillards de ses pensées, un coup de cloche résonna.

— Voilà maître Bob, dit l'hôtesse; en besogne, tout de suite !

Ils se mirent à deux pour soulever la table, qu'ils transportèrent dans un coin de la pièce, et Gruff, saisissant à l'aide d'un crochet une corde qui s'enroulait à une poulie vissée dans l'une des poutres du plafond, la fit descendre jusqu'à terre. Pendant cela, l'hôtesse séparait sans trop de précaution les deux sœurs, qui se tenaient toujours embrassées. Elle savait que désormais il n'y avait nulle chance de les éveiller.

Deux draps furent étendus à terre. Gruff et sa femme enveloppèrent Clary, et la déposèrent dans une sorte de hamac préalablement fixé

au bout de la corde. D'ordinaire ce hamac ne servait point à des vivants.

Maître Gruff, à la place où se trouvait naguère la table servie, souleva une lourde trappe, qui cria sur ses gonds rouillés, et laissa voir un trou béant.

— *Who's there?* demanda-t-il tout bas.

— *Fellow!* répondit au fond du trou la voix de Bob-Lantern.

La poulie se prit à tourner, et le paquet blanc qui renfermait la pauvre Clary disparut dans le trou.

— Pas si fort! dit Bob-Lantern ; n'allez pas m'avarier cela, maître coquin! Laquelle est-ce?

— Du diable si j'ai songé à lui mettre une étiquette sur le dos! répondit Gruff d'un ton bourru; c'est la première venue. La tenez-vous?

— Attendez! pas d'imprudence! C'est fragile, cela, maître assommeur. Là, je la tiens, cette chère enfant. A l'autre!

La corde remonta. Mistress Gruff, pendant cette première opération, avait eu le temps d'ensevelir Anna, qui se trouva prête ainsi à faire le voyage à son tour.

Mais, au moment où les deux époux la déposaient dans le hamac, un bruit de pas se fit à la porte et le sombre visage du laird Angus Mac-Farlane parut sur le seuil. Mistress Gruff terrifiée lâcha prise; la tête d'Anna n'étant plus soutenue tomba hors du hamac et souleva en tombant le coin du drap qui la recouvrait. Ses longs cheveux dénoués ruisselèrent aussitôt jusqu'à terre.

Le laird avait monté l'escalier, non point par l'effet d'un soupçon quelconque ou d'un mouvement de curiosité. La pente naturelle de ses pensées l'entrainait fort souvent loin des choses de ce monde, comme il arrive à tous les adeptes de cette superstition endémique en Écosse : *la seconde vue.* Il était venu là sans réfléchir et parce que, d'ordinaire, c'était là qu'il venait.

— Allez-vous-en! dit-il en entrant; je veux être seul.

Mistress Gruff, malgré son agitation, avait eu la présence d'esprit de se placer entre lui et Anna.

— Encore un ballot à descendre, Votre Honneur, balbutia-t-elle.

Le laird marcha lentement vers l'intérieur de la chambre.

— Laisse aller, malheureux, laisse aller ! murmura mistress Gruff en se tournant à demi vers son mari, qui demeurait comme pétrifié.

— Vous ferez approcher un cab, dit le laird, dont les idées semblèrent revenir aux choses de la vie ; je veux me rendre dans Cornhill pour voir mes filles.

— Comme elles vont être contentes, les pauvres chères demoiselles, osa dire l'hôtesse, qui ajouta en se tournant vers son mari : Veux-tu bien lâcher la poulie, misérable!

L'aubergiste restait frappé de stupeur. C'était à coup sûr un coquin désespéré; mais la présence de ce père auprès de ses deux filles sacrifiées le glaçait d'horreur et de crainte à la fois. Le laird, cependant, était arrivé au milieu de la chambre et mistress Gruff le séparait seule de sa fille, suspendue au-dessus de la trappe béante.

L'hôtesse était une femme de tête. D'un coup d'œil, elle toisa la situation. Sans plus tenir compte de son mari, sur l'appui duquel il ne fallait point faire fond, elle combina un de ces plans rapides dont le mérite est dans leur simplicité même.

La chambre était éclairée par une seule bougie dont la lumière tombait de loin, d'aplomb, sur le joli visage d'Anna. Un pas de plus, le laird se trouvait face à face avec sa fille.

L'hôtesse, en ce moment décisif, saisit brusquement la corde de la cloche et la tira de toute sa force. La cloche tinta. Le laird, par un mouvement naturel, leva la tête pour voir d'où venait le bruit; pendant cela, mistress Gruff bondit en avant et éteignit la bougie

Une complète obscurité régna dans la chambre, mais un cri terrible du laird prouva que la bougie, si rapide qu'eût été l'action de mistress Gruff, avait encore trop longtemps brillé.

Au moment où s'évanouissait la dernière lueur, Angus avait vu le visage de sa fille.

Il ressentit au cœur une douleur si aiguë que ses jambes fléchirent et qu'il faillit tomber à la renverse.

Mistress Gruff, déconcertée d'abord par le cri du laird, reprit bien vite courage en voyant qu'il demeurait immobile. Elle revint vers la trappe, arracha la corde des mains de son mari et laissa jouer la poulie.

Anna tomba comme une masse au fond du bateau.

— Tonnerre! grommela Bob qui s'était tenu coi, devinant qu'il se passait là-haut quelque chose d'extraordinaire; ce coquin de Gruff vous jette cela comme un paquet de chiffons.

— Nage! interrompit vivement l'hôtesse.

Et la lourde trappe se ferma avec fracas.

Ce bruit fit tressaillir violemment Angus Mac-Farlane et le rendit au sentiment de la réalité.

— Ma fille! s'écria-t-il en s'élançant vers l'endroit où il avait aperçu Anna; j'ai vu ma fille.

— Votre fille! répéta l'hôtesse en tâchant de rire à gorge déployée; entendez-vous, maître Gruff! le laird a vu sa fille!

— Le laird a vu sa fille! dit automatiquement maître Gruff.

Mac-Farlane tâtonnait dans l'obscurité et ne trouvait partout que le sol.

— De la lumière! reprit-il impérieusement; qu'on m'apporte de la lumière sur-le-champ!

— Volontiers, Votre Honneur, volontiers. Il n'y a pas besoin de vous fâcher pour cela.

Mistress Gruff ralluma la bougie au bec de gaz qui éclairait l'escalier. Le lair jeta avidement ses regards autour de lui et pressa son front entre ses deux mains.

Mistress Gruff se prit à sourire et dit doucereusement :

— Votre Honneur s'est endormi au coin du feu, en bas : auriez-vous fait un mauvais rêve?

— J'ai vu! murmura Angus avec détresse; oh! j'ai bien vu... elle était là... endormie... ou morte!

Il se pencha pour désigner l'endroit. Un objet blanc frappa sa vue, et il s'en empara vivement. C'était un mouchoir de batiste portant les initiales C. M.-F., brodées au-dessus d'une branche d'if. Le laird se redressa de toute sa hauteur; ses yeux lancèrent des flammes; il poussa un gémissement sourd.

— Et Clary aussi! s'écria-t-il d'une voix creuse; toutes deux!... toutes deux à la fois!

Il y avait tant de redoutable menace sur le visage du laird, que l'hôtesse s'enfuit en tremblant et ferma la porte derrière elle, abandonnant son mari à la grâce de Dieu.

Angus s'avança lentement vers lui, prit à poignée la peau de sa poitrine et le terrassa sous lui, comme il eût fait d'un enfant.

— Grâce ! grâce ! râla l'aubergiste à demi mort de terreur.

Angus, dont les dents étaient serrées à se briser, se prit à trois fois pour prononcer ces paroles :

— Sont... elles... mortes?

— Non, Votre Honneur, non, sur mon salut! s'écria Gruff; elles ont bu de l'opium, voilà tout.

Un long soupir s'échappa de la poitrine du laird.

— Écoute, dit-il, si tu mens, je vais te tuer. Où les mène-t-on ?

— Sur le nom de Dieu, je n'en sais rien, répondit Gruff.

Angus le traîna jusqu'à la fenêtre, dont il souleva le châssis.

— Vois-tu ce bateau ? demanda-t-il.

Bob s'était attardé pour avoir voulu s'assurer que sa marchandise n'était point avariée ; sa barque était à peine à quarante brasses de la croisée. Gruff la désigna du doigt au laird.

— Votre Honneur, elles sont là-dedans, dit-il.

Le laird monta sur l'appui de la fenêtre et s'élança dans la Tamise.

IV

UN ABORDAGE

Maître Gruff secoua la poussière qui couvrait ses vêtements et tâta ses membres meurtris.

— Du diable s'il n'a pas été bon enfant ! grommela-t-il ; je m'attendais à pis que cela.

Il s'accouda sur l'appui de la croisée pour voir ce qui allait se passer entre le laird et Bob-Lantern.

— Ma foi, pensait-il, Bob paierait cher un aboiement qui le mettrait sur ses gardes, mais puisque le hasard donne aux pauvres petites une chance de se sauver... Bravo, pardieu ! voici la lune et nous allons voir la chasse en grand !

Le brouillard s'était levé. La Tamise silencieuse, soulevée en petites vagues dont les rayons lunaires tiraient des milliers de paillettes, étendait sa vaste nappe au pied de l'hôtel du *Roi George*.

Bob avait déjà dépassé les dernières embarcations à l'ancre et se trouvait dans l'espace libre qui occupe le milieu du courant. Le laird, au contraire, nageait encore parmi le pêle-mêle des barques amarrées. Le laird était un puissant nageur. Il fendait l'eau par élans réguliers et gagnait rapidement du terrain sur la barque de Bob, lequel était sans défiance et ne se pressait point.

— Il le rattrapera, sur ma foi ! se disait Gruff; l'eau et lui se connaissent et je l'ai vu nageant pendant une heure, dans le Solway, auprès de son cheval essoufflé... Ah ! maître Bob va en voir de belles, et je dis que ce sera bien fait !

— Qu'est-ce qui sera bien fait, maître sot ? demanda une voix aigre derrière lui.

— Vous étiez là, ma bonne amie ? balbutia l'aubergiste déconcerté.

— Taisez-vous ! ou plutôt, répondez ! Le vieux fou s'est jeté à l'eau ?

— Il s'est jeté à l'eau, Baby.

— Pour se noyer ?

Maître Gruff hésita.

— Il pourrait bien se faire qu'il se noyât, Baby, répondit-il enfin.

Mistress Gruff lui lança un regard de défiance et le fit rudement tourner sur lui-même pour prendre sa place à la fenêtre.

— Qu'est-ce là ? s'écria-t-elle. Je vois un homme sortir de l'ombre de cette gabarre... Ne mentez plus, maître Gruff, ou malheur à vous ! Cet homme est-il le laird ?

— Oui, dit l'aubergiste à contre-cœur.

— C'est le laird ! s'écria l'hôtesse qui devint livide de peur et de rage ; et ce bateau qui se traîne à vingt brasses de lui, est-ce le bateau de maître Bob ?

— Oui, dit encore l'aubergiste.

— Et vous ne l'avertissez pas, malheureux ! reprit mistress Gruff,

dont les mains se crispèrent comme si elle eût voulu déchirer le visage de son mari. Le signal, tout de suite, le signal !

Maître Gruff se pencha hors de la fenêtre, éteignit le fanal et mit ses deux mains devant sa bouche. Au même instant, un aboiement formidable, et dont les graves éclats durent à coup sûr traverser toute la largeur de la Tamise, se fit entendre. Maître Gruff remit ses mains dans ses poches ; l'aboiement cessa.

Le laird et le bateau qu'il poursuivait restaient parfaitement en vue. Angus Mac-Farlane continuait de nager avec une énergie réglée qui prouvait que ses forces étaient loin d'être à bout. Il ne se dirigeait point directement vers le bateau, mais coupait la rivière en droite ligne afin de prendre avantage du courant au moment décisif.

L'aboiement de maître Gruff passa au-dessus de sa tête sans éveiller le moins du monde son attention. Il continua de couper le courant, ayant soin toutefois de modérer désormais la vigueur de ses élans pour arriver inaperçu sur sa proie.

Le bateau de Bob semblait désert; il allait lentement à la dérive, gardant toujours la lisière du canal la plus voisine de la rive gauche. Le trajet qu'il avait à faire était court. Il importait moins d'aller vite que d'arriver sans encombre, et Bob avait calculé dans sa sagesse qu'une barque, dérivant presque insensiblement dans cette partie de la rivière, avait mille chances pour une de n'être point remarquée.

Il avait étendu les deux sœurs de son mieux, et s'assurait de temps à autre qu'elles étaient aussi confortablement couchées que possible. Rien ne ressemble tant aux attentions d'un père pour ses filles que la sollicitude d'un trafiquant pour sa marchandise. Au moment où l'aboiement retentit, il venait de dépouiller sa veste pour la mettre sous la tête d'Anna. Ces sons connus produisirent sur lui l'effet d'une secousse électrique. D'abord, il demeura immobile ; ensuite, élevant doucement la tête au-dessus du plat-bord, il jeta tout autour du bateau son regard perçant.

— Que diable veut dire cela ? murmura-t-il ; n'ai-je plus l'œil assez sûr pour apercevoir un police-boat par le clair de lune ! Allons ! c'est un chien véritable, un dogue pour tout de bon qui a la voix de ce revêche coquin de Gruff.

A demi rassuré par l'examen qu'il venait de faire, il tourna cepen-

dant ses yeux vers l'hôtel du *Roi George*. Le fanal jaune avait cessé de briller. Bob pâlit sous le bronze de sa peau. Ce n'était pas un dogue qui avait aboyé. On lui signalait un danger.

Il se souleva de nouveau, et son œil interrogea chaque point des alentours de la barque.

— Dieu me damne! grommela-t-il avec une sérieuse inquiétude, je veux mourir si je vois une coquille de noix seulement dans mes eaux...

Il s'interrompit, pencha la tête en avant et sembla doubler l'acuité de son regard. Il venait de distinguer un objet sombre, se mouvant à une quinzaine de brasses dans le sillage de sa barque.

— Oh! oh! dit-il, qu'avons-nous là? C'est un homme, sur ma foi, et un fier nageur!

Bob quitta le centre de sa barque et se glissa doucement vers l'arrière. En passant auprès de Clary, son coude heurta le bras de la jeune fille qui gémit faiblement. Bob laissa échapper un blasphème.

— En voilà bien d'une autre! gronda-t-il; on me les a mal endormies!

— Il a remué! dit mistress Gruff à la fenêtre du *Roi George;* je suis sûre de l'avoir vu remuer dans son bateau... Ah! ah! nous allons voir quelque chose de joli!

Mister Gruff ne répliqua point. L'intérêt de cette scène le dominait.

Voici quelle était la position précise des deux acteurs principaux. Le laird nageait à environ quinze brasses du bateau dont chacun de ses élans le rapprochait d'une manière sensible. Il ne savait point qu'il était découvert : les mouvements de Bob lui échappaient, parce que la lune, brillant au-dessus du pont de Blackfriars prenait le bateau à revers; Bob voyait, au contraire, parfaitement la partie de la Tamise où nageait le laird et pouvait en quelque sorte calculer exactement la minute où il atteindrait la barque. Mais le scintillement de l'eau soulevée par la poitrine d'Angus, l'empêchait de distinguer les traits de son visage.

Évidemment cet homme le poursuivait.

Bob, incapable de répondre à cette question d'une manière satisfaisante ou seulement plausible, eut un instant l'idée de saisir ses avirons et de prendre chasse à tout hasard. Mais si cet homme était un

ennemi, le simple bon sens disait qu'il crierait aussitôt qu'il se verrait découvert; or, à part le danger d'éveiller ainsi l'attention de la police maritime, Bob avait tout près de lui un autre péril non moins difficile à éviter.

Clary, qui n'avait bu qu'une très-petite quantité de narcotique, commençait à subir l'effet vivifiant de l'air frais. Elle s'agitait faiblement et poussait de petits gémissements précurseurs d'un prochain réveil. Le moindre mouvement violent, le moindre bruit subit pouvait déterminer une crise.

Bob se tint coi. Il continua de fixer ses yeux perçants et grands ouverts sur son ennemi inconnu, déterminé à prendre conseil des circonstances.

En ce moment, dix brasses tout au plus le séparaient du laird. Celui-ci prit un élan moins prudemment mesuré que les autres, et sa tête s'éleva tout entière au-dessus de l'eau. Bob le reconnut.

— Tiens! tiens! murmura-t-il sans s'émouvoir le moins du monde; qui diable se serait attendu à cela? Il faut jouer serré, car c'est un dur gaillard, et, si je le manque du premier coup, gare à ma marchandise!

Il tâta sa chemise et mit la main sur son couteau, mais il ne le tira point et se glissa jusqu'aux avirons pour prendre l'un d'eux.

— Mon père! prononça faiblement Clary, sans ouvrir les yeux.

— Présent! grommela Bob. Ne dirait-on pas qu'elle le sent venir?

— Anna! balbutia encore Clary, qui retomba dans son sommeil.

Bob revint se mettre à son poste. Le laird n'était plus qu'à trois ou quatre brasses. Au bout d'une minute, Bob se leva tout à coup sur ses pieds; l'aviron décrivit une courbe rapide; le laird disparut sous l'eau et ne se montra plus.

— Bien frappé! cria l'hôtesse avec enthousiasme. Avez-vous vu, mister Gruff?

— Angus Mac-Farlane était une pratique, dit tristement l'aubergiste; je souhaite que Dieu ait pitié de son âme.

Bob avait tranquillement remis l'aviron à sa place et se frottait les mains en regardant la place où le laird avait disparu. Rien ne se montrait. L'eau s'était refermée sur sa proie.

— L'affaire est faite, se dit Bob; j'aime mieux l'avoir expédié avec

P. Philippoteaux del. Imp. Dupain, Faub.g St Jacques, 35. Lefranc sc.

L' ENLÈVEMENT

MYSTÈRES DE LONDRES

mon aviron que par un coup de couteau. J'ai mangé son pain autrefois, à ce vieil Angus, et bu sa bière... de bonne bière, ma foi ! et c'est toujours une triste chose que de jouer du couteau avec un camarade.

Au moment où Bob achevait de formuler cette sentence dont nul ne voudra contester sans doute la haute moralité, il entendit un petit bruit à l'avant du bateau, et se retourna nonchalamment.

Mais cette indifférence ne fut pas de longue durée. Bob tira son couteau en toute hâte et se mit sur ses pieds. Il venait de voir une longue forme noire se dresser en avant du bateau. Une seconde après, le laird et lui étaient en présence.

Bob avait son couteau; le laird tenait en main un poignard écossais : tous deux étaient robustes, et les chances paraissaient se balancer également entre eux. La lune venait de glisser sous un nuage. Les deux adversaires demeurèrent environ une seconde en garde, et s'observant avant de frapper.

— Va-t'en, dit enfin le laird d'une voix contenue ; mon poignard est plus long que ton couteau ; mais les deux enfants vivent : j'entends la respiration de Clary. Va-t'en : tu aurais pu les tuer ; je ne veux pas ta mort.

Bob eut grande envie de profiter de la permission. Mais la poltronnerie disparaissait en lui devant l'avarice. Il songea que les deux sœurs représentaient un capital de trois cents livres, et il se résolut à mourir aussi gaillardement qu'eût pu le faire un homme de cœur.

— Je ne sais pas nager, dit-il avec ironie.

— Va-t'en ! répéta le laird dont une indignation terrible faisait trembler la voix.

— Écoutez ? s'écria Bob, tout cela peut s'arranger...

Au moment même où il prononçait ces mots qui semblaient annoncer une sorte de capitulation, Bob s'élança sur le laird avec l'agilité d'un tigre et lui porta un coup de couteau droit au cœur. Mais Angus était sur ses gardes : il para le coup. Une lutte courte, silencieuse, terrible, s'ensuivit. Au bout d'une minute Bob chancela, blessé d'un coup de poignard à la gorge. Angus le terrassa et lui mit un genou sur la poitrine.

Bob, en tombant, avait heurté de sa tête l'épaule de Clary qui, demi-éveillée, se dressa sur son séant.

Le laird leva le bras pour frapper un dernier coup. En ce moment la lune, dégagée du nuage qui la couvrait, jeta ses rayons sur le visage d'Angus.

— Mon père! cria Clary.

Le laird se retourna involontairement. Bob-Lantern, profitant de ce mouvement, se releva d'un bond, et, sans perdre de temps à chercher son couteau qui lui avait échappé durant la lutte, il saisit le laird à la gorge et l'étreignit furieusement.

Clary cacha sa tête entre ses mains en poussant un cri d'angoisse.

Angus râlait sourdement. Bob, sans lâcher sa gorge qu'il étranglait entre ses doigts d'acier, lui courba violemment la tête et la précipita contre le banc à plusieurs reprises. Puis il appliqua les reins du laird sur le bord, et lâchant sa gorge, il le souleva par les jambes. Le corps fit bascule et tomba, inerte, dans la Tamise.

Cette fois, il ne reviendra pas, grommela Bob en saisissant les avirons pour s'éloigner du lieu du combat. Voyons les petites, maintenant.

Anna ne s'était point éveillée. Clary ne dormait plus, mais elle gisait en travers du bateau, privée de sentiment.

V

BELGRAVE-SQUARE

Derrière les nobles jardins du palais de Buckingham, loin, bien loin de ces quartiers populeux où le commerce entasse ses servants faméliques, s'étend un square vaste et régulièrement dessiné, dont le parc intérieur n'affecte point cette forme ronde ou ovale qui jure si étrangement dans tout le reste de Londres avec les enclos de maisons tirés au cordeau quadrangulaire. Les constructions qui environnent ce beau tapis de verdure sont autant de palais. C'est là que les princes étrangers, venant visiter Londres, plantent leur tente, et l'un de ces fiers édifices eut dernièrement pour habitant le descendant de saint Louis. Cette place a nom Belgrave-Square.

Don José-Maria Tellès de Alarcaon, marquis de Rio-Santo, occupait de tous ces palais le plus grand et le plus brillant. Le luxe de cette aristocratique demeure était devenu proverbial; les plus somptueuses habitations du West-End lui cédaient le pas, et il fallait que la noblesse anglaise, si riche, si vaniteuse, si passionnée pour ce renom que donne dans le Royaume-Uni l'exagération d'un luxe poussé jusqu'à la folie, courbât le front devant le faste babylonien étalé par un étranger.

C'était là que le marquis de Rio-Santo recevait tout ce que Londres renfermait d'éminent en quelque genre que ce fût. Les hauts fonctionnaires de l'État ne dédaignaient point de le visiter, et nul n'ignorait qu'il entretenait un commerce fort suivi avec les ambassadeurs des grandes puissances. Ceci ne contribuait pas peu à enraciner l'opinion que sa présence à Londres avait un but politique.

Il était huit heures du soir environ. Aucune lumière ne brillait dans les trois grands salons de Irish-House (c'était le nom que Rio-Santo avait donné, on ne savait pourquoi, à son palais). La porte d'entrée, au seuil de laquelle se tenaient d'ordinaire deux huissiers en grande livrée, était close. Le maître n'était point à la maison.

Dans l'un des appartements situés sur le derrière et qu'éclairait doucement une lampe recouverte d'un globe de verre dépoli, un jeune homme était assis ou plutôt demi-couché sur le velours bleu d'une ottomane et jouait avec les longues soies d'un magnifique chien de race. Au milieu de la chambre se tenait debout l'aveugle Tyrrel.

— Comment trouvez-vous Lovely? sir Edmund, demanda tout à coup le jeune homme.

Lovely était le nom du chien de race.

— Je trouve la question impertinente, signor Angelo Bembo, répondit l'aveugle; ne connaissez-vous pas mon infirmité?

— C'est juste, sir Edmund, c'est juste, murmura Bembo, dont l'insoucieux et beau visage exprima une nuance de raillerie; votre infirmité est connue. C'est la plus belle plume de votre aile, et je suis sûr que vous ne la troqueriez pas contre mille livres sterling de revenu.

— Si fait! dit sèchement Tyrrel.

— En vérité? Au fait, il vous resterait la ressource de vous faire sourd. A bas, Lovely! Du diable si cette fille que vous avez déterrée

je ne sais où n'est pas la plus belle créature qu'on puisse voir, sir Edmund!

— Vous trouvez, signore?

— Ne froncez pas le sourcil... je n'ai sur elle aucune prétention. Du moment qu'elle a quelque rapport avec vous, elle devient pour moi aussi vénérable qu'une centenaire. Je vous estime fort tous, tant que vous êtes, mais je ne vous aime pas.

— C'est pour nous un grand malheur, signore.

— Je ne vous aime pas, et sans don José, pour qui je me ferais tuer mille fois, il y aurait longtemps que j'aurais envoyé votre association à tous les diables!

— Ce serait pour nous une grande perte, signore, dit encore Tyrrel avec froideur.

— Grande ou non, il en serait ainsi, monsieur. Il y parmi vous une douzaine de figures qui m'agacent les nerfs : la vôtre d'abord, sir Edmund. Ne vous fâchez plus, je vous supplie. Ensuite celle de ce docteur Moor, qui a l'air d'un vampire, sur mon honneur! Ensuite, celle de ce froid fanfaron de major Borougham : un véritable Anglais, celui-là! Enfin, pour ne pas faire la liste trop longue, celle du prétendu docteur Muller, *tont ché futrais foir le tiplôme, tarteifle!*

— Il faut le lui demander, signore; on dit qu'il coupe la balle d'un pistolet, à vingt pas, sur la lame d'un rasoir.

— C'est adroit. Pour en revenir, je ne vaux pas mieux que vous, peut-être, et c'est une chose terrible à se dire! Mais au moins je passe mon temps à m'étourdir, et puis, je ne suis pas un homme, moi...

— Signore, interrompit Tyrrel, je pouvais penser cela, mais non pas le dire.

— Vengez-vous, sir Edmund, je vous en ai donné sujet. Je suis, pour continuer ma pensée, un pauvre esclave; je me suis donné sans réserve...

— On m'avait dit vendu, signore.

Angelo se leva brusquement et repoussa Lovely du pied.

— Vendu! s'écria-t-il. Ah! c'est que vous me toisez à votre aune, messieurs! c'est que vous ne voyez en don José, mon ami, mon maître, je l'avoue avec orgueil, vous ne voyez en lui que le côté qu'il

vous montre, à vous, instruments de ses desseins. Si vous saviez...

— Quoi? demanda Tyrrel en s'approchant avidement.

Angelo se mordit la lèvre jusqu'au sang.

— A bas, Lovely! grommela-t-il en rougissant; maître Tyrrel ou sir Edmund, ne me regardez pas ainsi; vous ne verrez rien puisque vous êtes aveugle!

— Le marquis a donc des desseins que nous ne connaissons pas? prononça sourdement l'aveugle.

— Ai-je dit cela? Don José m'aime, mais je ne suis pas son confident. Tout ce que je sais, c'est que son cœur est grand, son intelligence forte et sa volonté indomptable. La réunion de ces trois choses s'appelle le génie, sir Edmund, et, avec du génie, on ne se borne pas à pêcher en eau trouble comme vous, quoiqu'on doive reconnaître que vous mettez la main sur de jolis poissons parfois. Comment se nomme cette belle fille, s'il vous plaît?

— Susannah, signore.

— Et qu'en comptez-vous faire?

— C'est une question...

L'aveugle se prit à parcourir la chambre de long en large et parut bientôt absorbé dans ses réflexions. Le cavalier Angelo Bembo le suivait d'un regard inquiet.

— Qu'avais-je besoin de parler à cet homme! murmura-t-il enfin; un mot de plus, et je trahissais un secret qui n'est pas le mien... un secret que j'ai deviné par hasard et que ma pauvre cervelle est trop étroite pour contenir.

Angelo pouvait avoir vingt-deux ans. C'était un de ces beaux enfants au profil grec, que les peintres d'Italie allaient chercher jadis au delà des mers, dans les îles méditerranéennes, pour les jeter sur la toile avec des noms de dieux ou de héros mythologiques. Il y avait dans le regard de ses grands yeux noirs, perçants et doux à la fois, une vive intelligence et l'annonce d'un téméraire courage; mais l'ensemble de ses traits, quelque parfait qu'il fût dans son harmonie, laissait percer une sorte d'irritabilité féminine et aussi de capricieuse faiblesse, mêlée à l'insouciance d'un enfant. Angelo devait être dans un bal un charmant cavalier, sur le terrain un fougueux adversaire; mais là où il fallait montrer de la force d'âme, de la pru-

dence et de la longanimité virile, Angelo devait perdre son avantage.

Il était natif de Malte, où ses pères, Vénitiens d'origine, avaient tenu un fort grand état autrefois. La conquête anglaise avait ruiné sa famille, et Angelo, privé de ses parents presque au sortir de l'enfance, s'était trouvé jeté dans la vie sans fortune et sans appui.

A Paris comme à Londres, Rio-Santo avait d'innombrables et mystérieuses relations dont les rameaux divers s'étendaient bien au delà des frontières de France. Il serait prématuré de donner actuellement au lecteur la clef de ces gigantesques manœuvres, combinées depuis si longtemps et gardant toujours depuis lors dans leurs divers rouages le jeu et l'activité du premier essai. Trop de bizarres événements nous séparent des péripéties finales pour qu'il nous soit permis de risquer déjà une indiscrétion, si petite qu'elle pût être.

Le jeune Italien fut présenté à Rio-Santo, qui se prit pour lui d'un intérêt subit en écoutant le récit des persécutions qu'avait subies sa famille de la part de l'Angleterre. Angelo resta désormais auprès du marquis et le suivit lorsque ce dernier passa à Londres. Là, ils se séparèrent en apparence. Angelo reprit pour le monde sa qualité de jeune gentilhomme italien et sa position indépendante. Mais il avait toujours ses entrées privées au palais de Belgrave-Square. Rio-Santo l'aimait véritablement, et Angelo répondait à cette amitié par un dévouement sans limites.

Tyrrel continuait de se promener. Angelo jouait avec Lovely. Tout à coup le beau chien se dressa sur ses quatre pattes et poussa un hurlement joyeux. Rio-Santo entra, suivi du docteur Moore.

Il était pâle et semblait rendu de fatigue.

— Bien, Lovely, bien! dit-il en repoussant le chien qui, peu habitué à ce traitement, se réfugia, triste, au pied de l'ottomane. Bonsoir, Ange!

Il serra la main de Bembo et l'attira tout contre lui.

— Allez prendre l'argent qui se trouve dans ma voiture, dit-il à voix basse; il y a dix mille livres sterling. Cela vient de la maison de Cornhil. Vous les porterez dans ma caisse.

Angelo sortit.

— Qu'y a-t-il, sir Edmund? demanda le marquis ensuite; doc-

teur, je vous prie de m'excuser ; veuillez vous asseoir : je suis à vous.

— Je viens savoir, répondit l'aveugle, si mon invention a été suivie de succès.

— Vous êtes un homme habile, sir Edmund, répliqua froidement Rio-Santo. Tout a réussi, et vous avez gagné aujourd'hui cent guinées que mon trésorier tient à votre disposition.

— Ce n'est pas tout, milord. J'avais à vous parler de cette jeune juive, Susannah.

— Susannah ! interrompit le marquis, mais cette fois avec douceur et comme si ce nom eût chatouillé agréablement son oreille.

L'aveugle ne put retenir un sourire qu'il fit disparaître bientôt, comme s'il eût deviné le hautain regard que lui lança Rio-Santo.

— Parlez, reprit ce dernier en se jetant avec fatigue sur l'ottomane.

Tyrrel demeura debout et poursuivit :

— Cette jeune fille, milord, est belle, comme vous l'avez pu voir, et admirablement propre à soutenir le rôle qui lui sera confié. Mais elle aime, et je crains...

— Qui aime-t-elle? interrompit vivement le marquis.

— Ce fou de Brian de Lancester, répondit Tyrrel.

— Brian ! c'est un de nos instruments, murmura le marquis, trop bas pour que Tyrrel pût l'entendre, et parmi ces défauts que milords et miladies laissent en héritage à leurs enfants, il a gardé du moins un noble cœur. Je suis content qu'elle aime Brian de Lancester, sir Edmund. C'est une adorable enfant!

— Adorable à coup sûr, milord, puisque Votre Seigneurie le juge ainsi ; mais elle ne ressemble point aux autres femmes. La crainte n'a sur elle aucun empire, et j'ai peur que quelques indiscrétions...

— Elle l'aime donc bien?

— D'un amour ardent, milord. Je dirais d'un amour sublime, si je ne détestais les grands mots, que les poëtes ont rendus ridicules.

— Vous êtes sévère, sir Edmund, et ce Brian est bien heureux !

L'aveugle réprima un sourire ; Rio-Santo reprit après quelques secondes de silence :

— Le moment approche où tous ceux qui m'auront servi seront

récompensés au delà de leur espoir et à l'abri de toute inquiétude. Veillez sur Susannah, mais ne la séparez point de Brian. Cette jeune fille a su m'intéresser, sir Edmund, ne l'oubliez pas et agissez en conséquence.

Il cessa de parler. L'aveugle s'inclina profondément et sortit. Rio-Santo resta seul avec le docteur Moore.

VI

DIPLOMATIE

Après le départ de l'aveugle, le marquis demeura un instant pensif. Son beau visage, pâli par la fatigue, avait une expression attendrie. Deux ou trois fois il murmura le nom de Susannah, comme si ce nom eût fait vibrer au dedans de lui une corde aimée.

— Ce sont ses yeux, murmura-t-il enfin, mais plus fiers! c'est son front, mais plus large : c'est toute sa beauté, mais plus hautaine et plus forte. Je voudrais la faire heureuse en souvenir de mon bonheur passé...

Il appela d'un geste le docteur Moore, qui s'était tenu à l'écart pendant son entretien avec Tyrrel.

— Comment avez-vous trouvé miss Trevor? demanda Rio-Santo.

— Mal, milord, au plus mal! répondit M. Moore en secouant gravement la tête. L'origine toute morale de sa souffrance rend le traitement difficile, pour ne pas dire impossible. Je ne saurais à cela qu'un remède.

— Lequel?

— Le bonheur.

Rio-Santo baissa la tête. Un nuage de tristesse passa sur son front.

— Docteur, dit-il après un silence, ce mariage est une nécessité.

— Incontestablement, milord.

— N'y a-t-il plus d'espoir?

— Milord, avant-hier j'ai fait l'essai d'un remède qui pouvait être souverain.

— Quel remède?

— J'ai voulu empoisonner l'Honorable Frank Perceval, répondit le docteur avec un incroyable sang-froid.

Rio-Santo bondit sur son siége, et son front pâle se couvrit d'une épaisse rougeur.

— Vous avez voulu?... commença-t-il avec violence.

— Empoisonner Frank Perceval, milord, acheva Moore sans s'émouvoir.

Rio-Santo s'était levé. Son œil lança un éclair d'indignation, puis se fixa, lourd et sévère, sur le visage du docteur.

— Je vous avais donné une mission de confiance, dit-il d'un ton de maître; je vous avais chargé de secourir Frank Perceval, dont j'avais épargné la vie, vous le savez, volontairement. Au lieu de le secourir, vous avez voulu l'assassiner, sans songer qu'un pareil acte, à part même son inexcusable infamie, pouvait jeter sur moi des soupçons odieux. C'est là un coup hardi, monsieur, et dont je pourrais vous faire repentir.

— Je savais qu'il était votre rival, milord, et je voulais...

— Les gens qui me servent n'ont plus de volonté, monsieur.

— Eh! milord! s'écria le docteur, vous êtes puissant, nous le savons; mais je suis lord de la nuit, tout comme Votre Seigneurie.

— Tout comme moi! répéta le marquis avec un suprême dédain.

— Pardon, milord : tout comme vous.

Le docteur redressa lentement sa raide taille et rassembla tout son sang-froid pour relever les yeux sur Rio-Santo.

— Milord, reprit-il, nous avons mis en vous une confiance illimitée. Nos règlements ne vous lient pas; vous avez des droits, et vous n'avez pas de devoirs. Mais, vous l'avez dit tout à l'heure : « ce mariage est une nécessité. » Or, ce mariage vous échappe, entendez-vous, et je ne connais point dans Londres, à l'heure qu'il est, d'autres pairs d'Angleterre privés d'héritiers mâles et ne possédant qu'une fille.

Le marquis ne répondit pas tout de suite. Il fit un ou deux tours de chambre et revint se placer devant Moore.

— Si vous aviez réussi à empoisonner Perceval, dit-il, je vous jure sur l'honneur que je vous aurais fait pendre.

Moore tressaillit si visiblement, qu'il eût été manifeste pour tout observateur que la menace n'était pas une vaine rodomontade. Rio-Santo se jeta nonchalamment sur l'ottomane.

— Mais vous n'avez pas réussi, reprit-il ; je vous fais grâce.

La pendule sonna huit heures en ce moment. Le marquis continua :

— Je n'ai plus que cinq minutes à vous accorder, monsieur, et vous n'avez pas répondu à ma question.

Moore eut un moment d'hésitation. Lui aussi, dans sa sphère, était un homme hautain et fort. Ce rôle de vassalité passive, qui lui était imposé sans ménagement, révoltait tous ses instincts d'orgueil ; mais il était retenu, faut-il croire, par un lien bien étroit et bien puissant, car il s'inclina respectueusement et répondit :

— Une ressource nous reste, milord. Elle est précaire, je dois le dire ; et qui sait d'ailleurs si elle ne soulèvera point quelqu'une des répugnances généreuses qui peuvent nous étonner parfois, mais que nous n'avons pas le droit de combattre?

— Expliquez-vous ! dit Rio-Santo.

— Toute maladie a son antidote, milord ; la nature est complète : la science seule est insuffisante et bornée. Il faut expérimenter. Or, expérimenter sur miss Trevor...

— Gardez-vous-en bien ! s'écria vivement le marquis.

— Je suis heureux de voir que vous devancez ma pensée, milord : reste à expérimenter sur autrui. Mais ici, ce n'est point un cadavre coupé par morceaux qui pourrait éclairer mon ignorance. Il faut que j'interroge la vie ; il faut que, sur une jeune fille de l'âge de miss Mary, je provoque artificiellement des phénomènes semblables à ceux qui constituent les symptômes de sa maladie...

— Mais c'est affreux, monsieur ! dit le marquis avec dégoût.

— Oui, milord... ces symptômes évoqués, il faut que je les combatte en tâtonnant, à l'aveugle...

— Mais ce peut être encore un assassinat !

— Oui, milord : il y a dix chances contre une que la jeune fille dont je vous parle périra.

— Dans d'affreuses tortures ! après un long supplice !

— Oui, milord.

— Ne pouvez-vous trouver un autre moyen, monsieur? dit Rio-Santo avec agitation.

— Si Votre Seigneurie le désire, je chercherai; mais le temps presse, et chaque heure de retard aggrave la position de miss Trevor.

Rio-Santo passa la main sur son front, où il y avait de grosses gouttes de sueur.

— Votre Seigneurie n'avait à me donner que cinq minutes, dit le docteur Moore ; les cinq minutes sont écoulées.

— Sauvez Mary! prononça Rio-Santo d'une voix à peine intelligible.

Le docteur se dirigea vers la porte.

— Écoutez! reprit le marquis; c'est pour de l'or que vous faites cela, monsieur?

— Nous sommes à Londres, répondit Moore avec un demi-sourire; et je suis Anglais.

Cette sanglante satire de tout un peuple alluma dans l'œil de Rio-Santo un de ces éclairs d'indignation qui donnaient à son visage la puissance et la majesté du masque de Jupiter Tonnant.

— Ville de boue! nation infâme! murmura-t-il. Eh bien! monsieur, si vous voulez gagner beaucoup... gagner une fortune, sauvez Mary, en épargnant cette jeune fille.

Le docteur regarda Rio-Santo comme s'il ne l'eût jamais vu jusque-là.

— Je tâcherai, milord, dit-il en sortant.

Rio-Santo tira le cordon de soie d'une sonnette. Un domestique souleva une portière faisant face à la porte qui avait donné issue au docteur Moore.

— Quelqu'un attend-il, Toby? demanda Rio-Santo.

— Un gentleman enveloppé d'un manteau, milord. Il est entré par la porte de derrière.

— Introduisez ce gentleman.

La portière se souleva brusquement, et un homme de grande taille, dont le visage était en partie caché par les fourrures d'un vaste manteau, entra dans la chambre d'un pas lourd et en faisant sonner sur les tapis les éperons de ses bottes molles, admirablement vernies.

— Comment est la santé de Votre Grâce? demanda Rio-Santo en dessinant un salut de cour.

— Bien, bien, milord, répondit le nouveau venu, qui se débarrassa de son manteau et découvrit une figure osseuse, aux pommettes saillantes outre mesure, à la mâchoire chevaline, au front fourré d'une épaisse forêt de cheveux.

Sa Grâce était un Tartare... un prince tartare, ma foi! Domitri Nicolaewitsch, prince Tolstoï, ambassadeur du czar Nicolas auprès de Sa Majesté Britannique Guillaume IV. Et, quand on savait que c'était un prince, on était tenté vraiment de trouver de la noblesse dans sa brusquerie, qui ressemblait un peu pourtant à de la brutalité, quand on l'entendait nommer milord ambassadeur, on se sentait prêt à découvrir toutes sortes de choses fines, spirituelles, diplomatiques, dans le regard clignotant de ses petits yeux gris, qui étaient en observation, les matois, derrière la haie touffue de deux gros sourcils crépus.

Par le fait, le prince Dimitri Tolstoï était un Tartare de mérite, soit dit sans raillerie aucune. Il avait su prendre, à Londres, une position de premier ordre, et y tenait pour ainsi dire la présidence effective du corps diplomatique. Il se laissa tomber sur l'ottomane à côté de Rio-Santo.

— Marquis, dit-il, tout cela traîne en longueur, et l'empereur, mon maître, s'impatiente.

— C'est une chose fâcheuse, milord, répondit Rio-Santo doucement.

Le prince réprima un geste d'impatience.

— Vous semblez prendre bien philosophiquement le mécontentement du czar, monsieur, dit-il. Quand Sa Majesté Impériale entre en courroux contre un de ses agents, il faut que cet agent tremble et s'humilie...

— Je ne sais pas trembler, milord, interrompit Rio-Santo sans élever la voix, et j'ai trop peu d'orgueil pour avoir occasion de m'humilier jamais. Permettez-moi, d'ailleurs, de rectifier une expression qui vous est sans doute échappée : vous m'avez rangé au nombre des agents de Sa Majesté Impériale.

— Et qu'êtes-vous donc, s'il vous plaît, milord?

— Prince, il faudrait peut-être une bien longue histoire pour répondre à cette question; je n'ai point le loisir de la conter, ni vous

celui de l'entendre. Je me bornerai donc à vous dire ce que je ne suis pas : je ne suis pas l'agent de votre maître, milord.

Le Russe laboura le tapis d'un violent coup d'éperon.

— Pardieu! monsieur, reprit-il sans plus dissimuler sa colère, voilà une audace à laquelle je ne pouvais m'attendre! Après avoir déposé entre vos mains des sommes énormes...

— Dont je remercie Votre Grâce sincèrement et du plus profond du cœur. Elles ont puissamment servi mes projets.

— Après m'être laissé prendre à de menteuses promesses...

— Pas un mot de plus, milord! dit Rio-Santo d'une voix brève et avec un regard souverain, devant lequel l'orgueilleuse colère du Tartare tomba comme par enchantement.

— Pardon, milord, d'avoir interrompu Votre Grâce, reprit aussitôt Rio-Santo de son ton ordinaire. Vous alliez prononcer de ces paroles qui nécessitent un châtiment positif, et j'ai besoin de ne pas perdre la coopération de Sa Majesté Impériale. Veuillez bien me comprendre, milord, et ne point rompre pour des motifs frivoles un pacte qui nous est mutuellement avantageux.

— A merveille! murmura Tolstoï ; nous allons traiter de puissance à puissance, à ce qu'il paraît : savoir, vous, monsieur le marquis, pour Votre Seigneurie, et moi pour l'empereur, mon maître : c'est charmant!

— C'est vrai, du moins, milord, répliqua paisiblement Rio-Santo. D'autant plus vrai, que vos instructions renferment un paragraphe spécial qui me concerne.

— Comment le savez-vous ?

— Permettez. Ces sommes, dont vous faites tant de bruit, ne complètent pas le contingent que vous étiez chargé de me remettre par Sa Majesté Impériale.

— Qu'est-ce à dire, monsieur ?

— Vous restez mon débiteur d'environ trois cent mille roubles, milord.

Le prince ouvrit la bouche et regarda Rio-Santo avec de grands yeux ébahis.

— De trois cents à trois cent cinquante mille, acheva tranquillement

ce dernier; j'ai les bordereaux dans ma caisse. Je suis sûr que Votre Grâce aura le bon goût de ne me point donner un démenti.

— Non, sur ma parole! dit le prince avec agitation; Sa Majesté m'avait, en effet, chargé... C'est une chose incroyable! soyez persuadé que mon intention... Mais vous avez donc un ambassadeur à Saint-Pétersbourg, monsieur?

Rio-Santo s'inclina gracieusement, en signe d'affirmation.

— Comme vous voyez, milord, dit-il, nous traitons de puissance à puissance : savoir, Votre Grâce avec moi; mon envoyé avec votre maître. Mais laissons cela. Je veux que Votre Grâce sache, une bonne fois pour toutes, que l'or de la Russie ne forme qu'une bien faible part de mes ressources. Et si vous aviez besoin, milord, pour le service de votre maître, de quelques avances... deux ou trois millions de francs... le double... ou même davantage, je vous prierais de me regarder comme étant très-fort à votre disposition.

Rio-Santo dit cela d'un ton simple et sérieux qui ne permettait pas l'ombre d'un doute sur la sincérité de ses paroles. Le prince, abasourdi de cette offre royale, quitta la posture cavalière qu'il avait prise sur l'ottomane et mit ses pieds en dehors pour cacher ses éperons.

VII

POLITIQUE

Le prince Dimitri Tolstoï, ambassadeur de Russie, garda pendant quelques secondes un silence embarrassé. Il contemplait Rio-Santo à la dérobée, comme s'il eût voulu deviner tout d'un coup le secret de cet homme, qui, soulevant un coin du mystère qui l'entourait, venait de se montrer à lui sous un jour si étrange.

— M'est-il permis d'adresser une question à Votre Seigneurie? lui demanda-t-il enfin.

— D'ordinaire, répondit Rio-Santo en souriant, Votre Grâce me questionne sans savoir si tel est mon bon plaisir.

Tolstoï rougit, et ses petits yeux gris se baissèrent en même temps que la ligne de ses épais sourcils.

— Ceci est un reproche, dit-il, et je ne sais en vérité si je dois me permettre...

— Faites, milord, je vous supplie.

Le prince hésita un instant encore, puis, comme si cette question eût soulevé d'elle-même la chair épaisse de ses grosses lèvres, il reprit :

— Connaissez-vous particulièrement l'empereur, monsieur le marquis ?

— Oui, milord.

— Ah ! fit Tolstoï en couvrant son maintien d'une nouvelle couche de réserve courtoise.

— Nicolas Paulowitsch, continua Rio-Santo, m'a fait l'honneur d'écouter certains plans qui n'étaient alors dans ma tête qu'à l'état de vagues projets. J'étais admis en sa présence, le soir, après la réception de la cour, et bien souvent le jour naissant est venu mettre un terme à nos entretiens.

— En vérité, monsieur le marquis ! dit le prince en se faisant petit sur l'ottomane.

— Oui, bien souvent, reprit Rio-Santo, qui semblait emporté par ses souvenirs. Une fois, après une longue conversation où je m'étais laissé aller à tout l'enthousiasme de mon ardente religion politique, Sa Majesté daigna me prendre la main, et attacha sur ma poitrine cette croix que vous y voyez.

Il montrait la grand'croix de Saint-George de Russie qui brillait entre les insignes de l'Aigle-Rouge de Prusse et ceux de l'ordre de Marie-Thérèse d'Autriche.

Le prince redressa sa grande taille dans toute la rigueur d'une tenue d'étiquette.

— Nicolas Paulowitsch, reprit encore Rio-Santo, se souvient de moi, milord, et je lui garde moi-même une respectueuse place au fond de ma mémoire. Ma foi politique diffère de la sienne autant que le jour diffère de la nuit ; mais une passion commune nous rapproche, moi, le faible particulier, et lui, le puissant prince : nous nous rencontrons dans la même haine. Ah ! quels que soient ses torts envers le

monde et la liberté, votre empereur a une âme robuste, prince, et une volonté royale !

Le marquis se tut. Tolstoï, silencieux, restait immobile comme tout Russe bien élevé devant son supérieur. Rio-Santo avait pris pour lui des proportions fantastiques, et cette main qui avait touché la main de Nicolas lui semblait rayonner d'une lueur surhumaine.

— Pardon, milord, dit tout à coup Rio-Santo en secouant sa rêverie. Nous voilà bien loin du motif de votre visite. Vous étiez venu me demander une explication...

— Une explication à vous, monsieur le marquis !

— Votre Grâce a une mémoire de cour ! répliqua Rio-Santo en souriant ; il n'y a pas un quart d'heure que vous me demandiez compte, comme à votre agent...

— Que Votre Seigneurie ne m'accable pas ! dit le prince ; Sa Majesté l'empereur, mon auguste maître, ne m'avait point appris à quel homme j'aurais l'honneur insigne de transmettre les fonds qu'elle me faisait tenir, et je croyais...

— Que croyiez-vous, milord ?

— Votre Seigneurie ne peut-elle se contenter de mes sincères et respectueuses excuses ? murmura Tolstoï avec une humilité sous laquelle il y avait déjà bien de la rancune.

— Vous croyiez, reprit Rio-Santo, avoir affaire à un de ces aventuriers désespérés qui spéculent sur les passions secrètes des têtes couronnées, et parviennent, à force de mensonges, d'intrigues et de manœuvres, à soutirer aux princes quelque subvention.

— Ah ! monsieur le marquis ! dit le prince.

— Vous vous demandiez, milord, s'il n'était pas intolérable et choquant de voir un homme comme Votre Grâce se déranger...

— Sur mon honneur ! monsieur le marquis....

— Mais ce qui a porté le comble à votre mauvaise humeur, prince, c'est que cet aventurier n'a pas supplié Votre Grâce de lui prêter le soutien de ses hautes lumières ; que, loin de là, il a eu la maladresse grande de garder pour lui ses plans et ses projets. S'il faut le dire, ma vie est plus occupée que celle des autres hommes, parce que les plaisirs du monde sont pour moi une étroite, une sérieuse obligation. Si j'étais forcé de m'ouvrir à tous ceux qui pensent avoir le droit de

m'interroger, je manquerais l'heure du Park et passerais auprès de nos ladies pour un homme d'affaires. C'est une chose terrible, voyez-vous : on me prend déjà pour un diplomate.

Rio-Santo attira un des coussins de l'ottomane et y posa nonchalamment sa tête.

Le prince se leva.

— Milord, dit-il en saluant avec raideur, je confesse avec franchise que le mystère de votre conduite m'a puissamment intrigué jusqu'à présent, non pas comme simple particulier, mais comme représentant de l'empereur, mon maître. Je vous faisais tenir des sommes qu'il m'était permis de regarder comme très-considérables ; peut-être était-il naturel...

— Très-naturel, prince, et vous ne pouviez penser autre chose, sinon que l'argent de votre souverain servait à entretenir ce luxe quasi-royal dont je m'entoure...

— Je n'ai pas dit cela, monsieur le marquis.

— Vous l'avez pensé, milord. Brisons sur ce point. Vous êtes venu chez moi m'interroger comme aurait pu faire un supérieur envers son subordonné. J'ai dû rétablir la sincérité de nos positions respectives et prolonger la leçon, afin que Votre Grâce ne soit point exposée à l'oublier désormais. Maintenant, milord, s'il vous plaît de vous rasseoir et de m'écouter, j'aurai l'honneur de vous soumettre une proposition importante.

Le Russe reprit place de mauvaise grâce sur l'ottomane.

— J'ai un service à vous demander, milord, dit Rio-Santo.

Le prince leva sur lui ses yeux gris étonnés, et les replaça immédiatement sous l'abri de ses gros sourcils. Sa figure se rasséréna. Depuis dix minutes, le marquis le tenait sur la sellette avec une rigueur inouïe, et il entrevoyait avec bonheur la possibilité d'une vengeance. Quelle que fût la demande de Rio-Santo, le Russe était bien déterminé d'avance à la repousser. C'est pourquoi il répondit sans hésiter :

— Monsieur le marquis, je suis tout à vous.

Rio-Santo ouvrit le tiroir d'une table en vieux laque et y prit un papier qu'il tendit à l'ambassadeur.

— Veuillez d'abord prendre connaissance de cet écrit, milord, dit-il.

Le Russe déplia le papier et en commença aussitôt la lecture. Rio-Santo, pendant ce temps, avait tiré de son sein un portefeuille et s'occupait à mettre en ordre divers documents, sans prendre la peine de suivre sur la physionomie du prince l'effet produit par l'écrit que ce dernier avait entre les mains. La physionomie du prince méritait pourtant d'être observée en ce moment. A mesure qu'il avançait dans sa lecture, ses sourcils s'abaissaient davantage sur ses yeux, tandis que son front, se plissant comme le corsage annelé d'un insecte, ramenait la racine de ses cheveux jusqu'à la naissance de ses sourcils. De temps à autre, tout cela se détendait par un jeu de muscles instantané : la peau du front se déplissait, les cheveux remontaient, et l'œil gris, glissant un regard rapide sous les poils relevés des sourcils, semblait chercher sur la figure de Rio-Santo un commentaire au manuscrit confié.

La figure de Rio-Santo n'expliquait rien. Il lisait, lui aussi, et paraissait ne point songer au prince Dimitri Tolstoï. Parvenu à la fin de sa lecture, celui-ci laissa échapper une exclamation de surprise.

— C'est le plan de Napoléon! murmura-t-il.

Rio-Santo ferma son portefeuille.

— Le plan de Napoléon, agrandi et approprié à l'état de paix européenne, continua le Russe en se parlant à lui-même.

— J'ai eu l'honneur de voir Sa Majesté l'empereur des Français à Sainte-Hélène, l'année qui précéda sa mort, à jamais regrettable, répondit Rio-Santo ; lui aussi haïssait ardemment tout ce que je hais. J'ai pu mettre à profit, milord, les enseignements de sa haute et lumineuse parole. Ce projet, qui n'est qu'une partie de mon plan, à moi, me fut en effet suggéré par le grand homme que la poltronnerie brutale de Wellington, ce demi-dieu grotesque, et les rancunes de l'Europe tant de fois vaincue, enchaînaient au mortel écueil où s'est usée sa vie. Ce projet a-t-il l'approbation de Votre Grâce ?

— Ce projet n'en a pas besoin, milord, répondit Tolstoï, qui se mit aussitôt sur la réserve.

— Au contraire, milord, et je compte absolument sur vous pour en pousuivre efficacement l'exécution commencée. Sur vous, et sur vous

seul, milord, parce que votre habileté connue vous a fait dans le corps diplomatique une position importante, à laquelle ajoute le rang de la puissance que vous représentez. J'attends la réponse de Votre Grâce.

Tolstoï répondit après quelques secondes de silence :

— Monsieur le marquis, quelque sympathie que j'éprouve naturellement pour un projet dont l'accomplissement servirait, je dois en convenir, au plus haut point la politique de l'empereur, mon maître, je serai forcé, si Votre Seigneurie veut bien le permettre, de me tenir à l'écart.

— Oserais-je vous demander pourquoi, milord ?

— Parce que, répondit Tolstoï dont le petit œil lança un rapide éclair de méchante moquerie, je suis un homme positif et non point un poëte ; parce que, malgré tout mon désir de vous être agréable, je ne puis voir dans votre plan qu'une très-ingénieuse utopie, et que l'ambassade russe a mission de s'occuper exclusivement de choses sérieuses.

— Ainsi, vous me refusez votre concours, milord ?

— Vous m'en voyez sincèrement désolé, monsieur le marquis. S'il m'était permis de donner mon humble opinion à Votre Seigneurie, je lui conseillerais de dormir là-dessus et de songer un peu à Napoléon, qui est mort à Sainte-Hélène pour avoir voulu tenter ce que vous me proposez.

Tolstoï sourit, salua et se dirigea une seconde fois vers la porte.

— Milord, dit Rio-Santo sans chercher à le retenir, je me verrai forcé d'en appeler à l'empereur, votre maître.

— A merveille, monsieur le marquis ; mais d'ici là...

— Combien croyez-vous qu'il faille de temps, milord, pour avoir une lettre de Sa Majesté Impériale ? interrompit Rio-Santo avec nonchalance.

Ce disant, il rouvrait son beau portefeuille et introduisait une clef microscopique dans la serrure de l'un des compartiments.

Tolstoï eut un mouvement d'inquiétude.

— Combien de temps ? balbutia-t-il ; je pense...

— Il faut une minute, milord, poursuivit Rio-Santo en relevant son regard hautain sur Tolstoï cloué au seuil.

Il tira de son portefeuille une large enveloppe cachetée aux armes

de Romanoff, surmontées de la couronne impériale. Tolstoï n'eut pas plutôt aperçu ce cachet qu'il courba la tête et croisa ses deux mains sur sa poitrine, comme font, dit-on, les visirs turcs devant le cordon de soie qui va les étrangler.

— Lisez, milord, dit Rio-Santo.

Le prince déplia l'enveloppe et en sortit un carré de papier auquel pendait le sceau privé de l'empereur. Le papier était blanc, mais Tolstoï savait ce qu'il avait à faire et n'avait plus envie de se montrer récalcitrant. Il alla vers le foyer et approcha le papier de la flamme. Au bout d'une demi-minute, des caractères tracés en encre verdâtre parurent sur la blancheur du papier.

Il n'y avait que deux lignes, écrites en chiffres, et une signature. Tolstoï prit à son tour dans son portefeuille un papier, froissé, fatigué par un long usage, et l'étendit sur la tablette de la cheminée, auprès du billet au cachet impérial. Le papier froissé était une clef chiffrée. Voici ce qu'épela milord ambassadeur.

« Notre volonté est que Dimitri Nicolaewitsch Tolstoï obéisse aux instructions que pourra lui donner don José-Maria Tellès de Alarcaon, marquis de Rio-Santo. »

Le prince tourna et retourna la missive dans tous les sens ; il la compara minutieusement à la clef chiffrée, et finit par la remettre au marquis en disant :

— Milord, usez de moi comme il vous plaira.

Une longue et sérieuse conférence s'ensuivit entre le marquis et l'ambassadeur. Ce dernier céda sur tous les points et s'engagea formellement à travailler les divers chargés d'affaires résidant à Londres dans le sens des projets de Rio-Santo, puisque tel était le bon vouloir de Sa Majesté Impériale.

— Milord, dit le marquis en finissant, votre besogne sera facile. Cette tyrannie que nous voulons briser menace le monde entier, et le monde entier par conséquent a intérêt à la secouer. Chacun des diplomates que vous allez voir et aussi chacun de leurs maîtres ont été sollicités à part et ne demandent qu'à se laisser faire. D'ailleurs, songez bien que d'autres mesures, et des mesures plus terribles, seront prises pour frapper le colosse partout à la fois. Un mot encore. Vous comprendrez désormais, j'espère, pourquoi je donne ma vie entière,

— ma vie apparente, — à ces passe-temps frivoles dont vous m'avez fait si souvent un crime. On est mieux caché sous ce rôle que sous un masque, milord, et mon manteau pailleté vaut bien les haillons du Romain Brutus. Or, Brutus jeta bas un trône.

Le prince Dimitri Tolstoï se retira par la porte de derrière qui lui avait donné entrée.

Resté seul, Rio-Santo se laissa tomber, épuisé, sur l'ottomane. Il était dix heures du soir environ. D'ordinaire, le marquis passait une grande partie de la nuit à rattraper le temps que lui volait le monde ; mais, ce soir, la fatigue fut plus forte que sa volonté. Tandis qu'il essayait de réfléchir, sa tête se pencha sur les coussins de l'ottomane : il s'endormit. Son sommeil fut agité et inquiet. La pendule, sonnant les douze coups de minuit, l'éveilla en sursaut. Il se leva, mais au premier pas qu'il fit, son pied se heurta contre le corps d'un homme étendu sans mouvement sur le tapis. Ce n'était pas un malfaiteur, car le robuste et beau Lovely s'était couché auprès et léchait son visage en aboyant plaintivement.

Rio-Santo se mit à genoux. L'homme qui gisait sur le tapis avait la face souillée de sang et ses cheveux mouillés tombaient, épars, autour de lui. Son costume écossais était également trempé d'eau et taché de sang.

Rio-Santo poussa un cri de surprise en voyant les traits de cet homme. Il s'élança et saisit une bougie car il ne pouvait en croire ses yeux. La bougie lui montra qu'il ne s'était point trompé.

— Angus ! Angus ! s'écria-t-il ; mon frère !

Le laird ne bougea pas. Rio-Santo le souleva et l'étendit sur l'ottomane. Il y avait des larmes sous ses paupières, tandis qu'il répétait .

— Angus ! mon frère Angus !

Le laird ouvrit enfin les yeux et promena autour de lui son regard éteint.

— Toutes deux ! toutes deux, mon Dieu ! râla-t-il d'une voix déchirante, toutes deux perdues !

Puis ses yeux se refermèrent, et il tomba pesamment à la renverse.

VIII

SOLITUDE

C'était une semaine environ après les événements que nous avons racontés aux précédents chapitres. Susannah se trouvait seule dans le petit salon où nous l'avons vue déjà, s'entretenant avec Brian de Lancester. Elle tenait un livre à la main, et ses yeux étaient humides. Il y avait dans sa pose plus de calme et dans son regard plus de réflexion que naguère. Son beau front n'était pas plus intelligent, mais on découvrait quelque chose en elle de moins indécis et de plus humain, pour ainsi dire.

C'est que, depuis huit jours, Susannah avait fait bien des pas dans la vie. Deux âmes s'étaient trouvées pour accueillir et provoquer les naïfs élans de son âme. L'atmosphère d'ignorance et de morne douleur qui l'avait si longtemps oppressée venait de laisser passer un rayon du soleil. Depuis une semaine, elle voyait presque chaque jour lady Ophélia, comtesse de Derby, et Brian de Lancester.

Lady Ophélia lui enseignait doucement la vie. Elle n'avait point essayé de surprendre le secret de Susannah, bien que, munie de cette magique baguette qui est aux mains de toute femme du monde, elle eût deviné du premier coup d'œil qu'il y avait un mystère étrange sous ce titre de princesse, porté par une enfant, hautaine il est vrai, et noble, et superbe, et sachant soutenir comme il faut l'aigrette de diamant qui pesait sur sa noire chevelure, mais étrangère à ces mille façons convenues, à ces toutes petites règles qui sont la syntaxe de la grammaire mondaine; un mystère aussi sous ce veuvage d'une vierge : car Susannah était vierge d'âme et vierge de corps; lady Ophélia ne pouvait l'ignorer : elles avaient si souvent et si longuement parlé d'amour!

Entre lady Ophélia et Susannah, il y avait une sorte de prédestination de tendresse mutuelle. Elles s'étaient aimées de prime-abord et de cette romanesque façon que les poëtes prennent la peine d'expli-

quer en beaucoup de vers, quoiqu'elle soit la chose du monde la plus naturelle et la plus commune. Au bout de huit jours elles étaient sœurs.

Lady Ophélia, moins jeune et plus experte des choses du monde, jouait le rôle de la sœur aînée, ce doux, ce patient mentor qui remplacerait une mère, si une mère pouvait être remplacée. Susannah, plus ignorante, mais plus forte, et douée peut-être d'une intelligence supérieure, était l'élève, en attendant qu'elle devînt la maîtresse.

C'était une chose étrange et charmante que les entretiens de ces deux jeunes femmes, où l'une découvrait en elle-même à chaque mot quelque sentiment inconnu ou non révélé ; où l'autre, pour qui la vie n'avait plus de secrets, s'étonnait, attendrie, en suivant, au fond d'un cœur neuf et ardent, le travail de l'initiation aux choses de la vie.

Car Susannah, comme notre mère Ève, arrivait à l'âge de la femme avec l'ignorance complète de l'enfant. Depuis huit jours seulement elle goûtait le fruit de la science du bien et du mal. Jusque-là, tout enseignement moral, de même que tout moyen de s'instruire par la comparaison ou l'observation, lui avait manqué. Elle était réellement sauvage au milieu de notre civilisation exagérée, et sa jeunesse, pour ne s'être point passée en un cachot, comme celle de Gaspard Hauser, avait été pourtant pareillement séquestrée. On avait mis, perfidement et dans un but, un voile épais au-devant de ses yeux.

Et, depuis qu'avait cessé le pervers effort de cette tyrannie, — depuis que son père avait été pendu, — Susannah, jetée dans le dénûment le plus absolu, au milieu de Londres qui n'a pitié d'aucun dénûment, s'était endormie en un apathique et fatal désespoir.

Ce fut avec transport qu'elle but à cette coupe de science présentée par une main amie. Elle écouta, elle devina, elle déchira le rideau qui flottait devant son regard. La pudeur avait surgi au dedans d'elle tout d'abord et avait mis sur son noble front une séduction de plus. Puis elle avait entrevu ces barrières que la société inflexible jette sur la route fleurie du bonheur ; puis l'exemple de lady Ophélia, si belle, si bonne, lui enseignait les périls qui entourent la femme, l'inconstance, les regrets, l'abandon...

Sa toilette avait suivi en quelque sorte un changement analogue à

celui de son être. Elle ne ressemblait point encore tout à fait à celles que nos ladies partagent fraternellement avec leurs femmes de chambre, mais elle n'affectait plus déjà cette bizarrerie audacieuse et presque théâtrale qui fait ressortir la beauté, mais en diminue le charme. Ses riches cheveux noirs roulaient leurs molles spirales le long de sa joue, retenus seulement par derrière au moyen d'un peigne d'écaille. Une robe de soie noire, fermée, emprisonnait les contours exquis de son sein. Cette mise simple, à laquelle Susannah donnait une ravissante élégance, lui rendait en retour la jeunesse que cachait le luxe de ses autres parures. C'était bien maintenant une jeune fille. Quelque chose de doux, de tendre, de rêveur courait autour de son front. Vous l'eussiez mieux aimée ainsi.

Le livre qu'elle tenait demi-fermé dans sa main était un volume de Goldsmith, et son doigt tendu marquait la page où mistress Primrose [1] pleure sur la fuite de sa fille.

Susannah ne savait pas encore assez pour comprendre en son entier la sereine poésie qu'exhale ce récit. Cette douleur si vraie la surprit au cœur. Des larmes lui vinrent dans les yeux. Elle ferma le livre.

Pour la première fois, elle venait de comprendre et d'envier le bonheur de celles qui ont une mère. Sa mère à elle avait déserté son berceau; elle s'était enfuie loin des sourires de son enfant, et n'avait point souci sans doute de ses regrets ou de son amour.

C'était ainsi du moins que la dépeignait le juif qui était le père de Susannah.

Celle-ci n'avait jamais songé à révoquer en doute cette assertion, mais maintenant, la pente nouvelle de ses idées la poussait impérieusement vers le pardon et la tendresse.

Oh! qu'elle eût aimé sa mère, et que ce mot résonnait doucement à son oreille! Elle l'excusait, puis elle se repentait de l'avoir excusée et demandait pardon à son souvenir de l'avoir crue coupable. Elle la voyait heureuse et souriait à sa joie; elle la voyait souffrir et rêvait, comme on rêve le bonheur, le privilége de partager ses larmes.

Puis encore elle fronçait le sourcil et mettait sa tête entre ses mains. Trop de fois son père avait accusé cette femme, pour qu'il fût permis

[1] *The Vicar of Wakefield.*

de conserver une illusion. Le souvenir et le regret lui-même manquaient à la pauvre Susannah. Rien dans son passé, rien que ténèbres, abandon, solitude !

Longtemps sa méditation roula entre la bonne et la mauvaise pensée, comme le galet des grèves entre le flux et le reflux. Les heures passèrent. Brian tardait bien ce jour-là. D'ordinaire, la belle fille n'avait pas besoin de désirer sa présence et jamais il ne s'était fait attendre si longtemps. L'*eccentric man*, en effet, s'endormait aux pieds de la princesse de Longueville. Sa lutte passionnée contre son frère ou plutôt contre le droit d'ainesse faisait trêve. Susannah emplissait sa vie.

Il y a souvent des trésors de jeunesse et de fougue dans ces âmes dont l'enveloppe de glace ne s'est point fondue aux tièdes amours de l'adolescence et qui ont passé, indifférentes, parmi les communes ardeurs de ce qu'on nomme *les belles années*. Il n'y a, pour savoir aimer follement et sans réserve, que ceux qui aiment tard. Brian aimait en chevalier errant, en page, en esclave.

Susannah aurait pu le courber sous l'une de ces tyrannies féminines dont nulle autre tyrannie ne peut approcher, mais Susannah n'avait garde. Elle aimait autant et plus que Brian. Elle se demandait, elle, la parfaite créature, exquise de corps et d'âme, elle se demandait : Que suis-je pour être aimée par lui ?

Elle sentait maintenant, et chaque jour avec plus de vivacité, ce qu'il y avait de malheurs sous les brillants dehors de sa position nouvelle. A mesure qu'elle s'initiait aux choses du monde, elle comprenait le vide et les dangers de cette existence à part qui lui était imposée. Elle se savait esclave. Elle devinait autour d'elle un mystérieux espionnage, et tremblait en songeant qu'à toute heure un homme pouvait venir et parler en maître.

Elle se souvenait de la scène jouée au chevet de Perceval. La voix de sa conscience lui disait qu'elle était venue en aide à une ténébreuse intrigue, et que ce baiser mis au front d'un mourant avait fait couler bien des larmes.

Alors sa fière nature, soudainement révoltée, lui conseillait de jeter bas cette occulte tyrannie et de la fouler aux pieds. Mais elle aimait tant ! Mourir ! maintenant qu'elle avait goûté au bonheur !

Bien souvent, lorsque Brian était près d'elle, sa bouche s'ouvrait en même temps que son cœur : elle était sur le point de tout révéler à cet homme qui avait le droit de tout savoir. Mais ne lui avait-on pas dit que le danger n'était pas sur elle seule, et que le glaive mystérieux de l'association menaçait aussi la tête de Lancester?

Sa souffrance ne devait point s'arrêter là. Lancester lui demanda sa main. Elle fut heureuse d'abord, bien heureuse; car elle ne vit dans le mariage qu'une union indissoluble et n'ayant pour terme que la mort. Que pouvait-elle rêver de plus beau? Mais chaque jour, nous l'avons dit, amenait son enseignement. Elle interrogea; elle sut que le monde avait posé autour de cette union des règles qu'il ne faut point transgresser, et le frisson lui vint au cœur en pensant à ce qu'elle était réellement sous son titre de princesse.

Brian dit un jour :

— Vous ne voulez pas descendre jusqu'à moi.

Ces paroles lui brisèrent le cœur, mais elle se tut encore.

Aujourd'hui, elle songeait à toutes ces choses en attendant Brian qui ne venait pas. Elle était bien triste. Le livre qu'elle lisait naguère s'était échappé de sa main. Ses douces larmes s'étaient séchées, et ses sourcils froncés tranchaient sur la pâleur de son front.

— Peut-être ne veut-il plus venir! murmura-t-elle.

Ses beaux yeux se levèrent au ciel, tandis que ses mains se joignaient avec force.

La prière porte en soi espérance et consolation. Le front de Susannah reprit sa noble sérénité. Elle se leva et promena ses doigts sur le clavier d'un piano magnifique que la duchesse douairière de Gèvres avait fait placer dans son boudoir. Les accords se succédèrent d'abord capricieusement et comme au hasard. Puis, parmi leur harmonieuse confusion, une mélodie s'éleva. Puis encore la voix de Susannah maria son timbre merveilleux à l'harmonie. La chambre s'emplit d'un ravissant concert.

Elle disait un de ces chants d'Italie si plein de piété mystique et d'ardente prière. En chantant, elle oubliait sa tristesse. La mélodie coulait charmante de ses lèvres; on eût cru entendre quelques-uns de ces magnifiques interprètes de l'art méridional qui, profanes, se sanctifient au contact de l'inspiration et jettent à flots harmonieux

l'oraison et le recueillement sous les grandes voûtes des églises catholiques.

Son front rayonnait. Son regard, noyé dans une extase inspirée, semblait voir la madone à qui s'adressaient sa prière et son chant. Elle était belle comme ces saintes dont les peintres romains ont jeté jadis sur la toile les traits sublimes.

Depuis une minute environ, la porte s'était ouverte, et Brian de Lancester avait paru sur le seuil, les cheveux épars, le visage couvert de sueur et les vêtements en désordre. A la vue de Susannah, dont les traits lui étaient renvoyés par une glace suspendue vis-à-vis d'elle au lambris, Lancester laissa échapper un geste d'admiration muette. Puis il écouta, en extase.

IX

RUBY

Susannah se complaisait en la poésie de son chant. Pauvre païenne, elle jetait vers le ciel la mélodie catholique, et sa voix allait à Dieu comme un encens. Les mots sonores du langage d'Italie coulaient de sa bouche mêlés aux notes du piano dont les touches, sollicitées par ses doigts habiles, rendaient à flots l'harmonie et couvraient le chant à demi, comme ces dentelles au travers desquelles un gracieux visage paraît plus gracieux encore.

Brian écoutait.

Les dernières vibrations de la voix de Susannah s'éteignirent sous une gerbe d'accords. Puis le piano se tut à son tour. La belle fille releva ses yeux émus et rencontra, dans la glace, les regards ardents de Lancester. Elle tressaillit et devint pourpre, non pas de honte, mais de plaisir. Brian lui mit un baiser sur la main.

Ils s'assirent l'un près de l'autre et demeurèrent quelques secondes sans parler. Susannah était heureuse parce qu'elle voyait Brian. Brian subissait encore l'impression récente : il admirait silencieusement et du fond de l'âme.

— Milord, dit enfin Susannah, voici la première fois que vous venez si tard !

— Était-ce pour moi, votre prière? demanda Brian, comme s'il n'eût point voulu répondre; les anges doivent chanter comme vous, Susannah.

Susannah ne baissa point les yeux.

— Quand je prie, milord, dit-elle, c'est pour vous, toujours ! Mais qui vous a retenu loin de moi ? Je suis bien triste quand vous n'êtes pas là. Si, quelque jour, vous n'alliez pas venir !...

— Ce jour-là, je serais mort, milady.

L'œil de la belle fille jeta un éclair d'enthousiasme.

— Merci, dit-elle d'une voix recueillie. Je vous crois, Brian, et je suis fière de vous aimer.

Elle mit sa main dans la main de Brian, et reprit tout à coup

— D'où venez-vous, milord ?

Son regard effrayé parcourait Lancester des pieds à la tête avec étonnement, et, de fait, l'aspect de ce dernier avait de quoi surprendre. Camme nous l'avons dit, ses cheveux épars couvraient en partie son visage. Son front était humide de sueur et à la sueur se mêlaient quelques gouttes de sang. Le drap de son habit noir était déchiré en plusieurs endroits ; sa cravate desserrée ne tenait plus que par un nœud bâtard. De larges taches de boue maculaient le vernis de ses bottes et l'on apercevait la peau lacérée de ses doigts à travers ses gants en lambeaux.

La question de Susannah, qui était à coup sûr fort naturelle, sembla jeter soudain Brian de Lancester hors du cercle sentimental où il s'alanguissait depuis quelques minutes. Il se leva brusquement et se plaça devant une glace.

— Pardon, milady, mille fois pardon, dit-il ; sur mon honneur, je ne croyais pas avoir été aussi maltraité.

— Mais, au nom du ciel ! milord, que vous est-il arrivé? s'écria Susannah sérieusement inquiète.

— Quelque chose de bien grave, répondit Lancester en souriant ; tout ce qu'il peut arriver de plus grave, milady. Je viens de me rendre coupable du crime de haute trahison.

Ce mot n'avait aucune signification pour madame la princesse de Longueville.

— De haute trahison! répéta-t-elle, comme on fait lorsqu'on ne comprend point.

— Oui, milady, continua Brian qui, d'un seul geste, avait rejeté en arrière sa belle chevelure bouclée; mais cela ne m'excuse en rien, et je vous supplie de croire que si je m'étais vu dans un miroir avant de frapper à votre porte...

— Mais, milord, interrompit la princesse, cela ne m'explique pas...

— C'est juste, répondit Brian; vous voulez savoir en quoi j'ai pu insulter la majesté royale?

— Insulter la majesté royale! interrompit encore Susannah, pour qui ces derniers mots étaient une sorte de clef à la première réponse de Brian; mais c'est affronter un terrible danger, milord!

— Oui, milady, danger de mort, dit négligemment Lancester; et, puisque nous parlions de cela tout à l'heure, il eût pu se faire que je ne fusse pas revenu.

Susannah pâlit. Lancester reprit en souriant :

— Mais il n'y a de mort, madame, que mon pauvre coureur Ruby? Vous connaissiez Ruby. C'était un noble animal! le roi du *steeple-chase!* Il a fourni ce matin sa dernière course, milady, et je ne puis dire qu'il se soit rendu trop tôt. Ruby a distancé tout un escadron de horse-guards, sur ma foi!

— Et ne pensez-vous pas qu'il y ait à craindre encore? demanda la princesse dont le beau front conservait sa pâleur.

Brian la reconduisit au sofa et s'assit auprès d'elle.

— Je vais vous conter cela, madame, dit-il d'un ton caressant et enjoué. D'abord, afin de rendre mon aventure excusable, il faut que vous sachiez que, depuis trois jours, je cherche, dans Londres, un objet introuvable.

— Quel objet, milord?

— Ceci est mon secret, répondit gravement Lancester, je cherchais donc et je ne trouvais point. Chose terrible! car il me fallait cet objet; je le voulais. Ce matin, l'idée m'est venue qu'il me serait possible, peut-être, de l'emprunter, de le voler, si mieux vous aimez, milady,

à notre gracieux souverain, le roi Guillaume. J'ai fait seller Ruby... pauvre Ruby! et je suis parti au galop pour Windsor-Castle. A Windsor, le hasard s'est montré d'abord favorable. Le roi n'était pas au château. Toutes les portes m'ont été ouvertes et j'ai pu pénétrer dans une grande pièce toute pleine d'objets semblables à celui que je désirais. Il y en avait cent de ces objets, madame, il y en avait mille. Le choix m'était permis; mais, par une fatalité singulière, aucun n'était précisément ce que je cherchais.

— Ne voulez-vous pas me dire de quoi vous parlez, milord? demanda la princesse avec une inflexion de voix caressante.

— C'est mon secret, répéta Lancester, mais cette fois en souriant. Voyant que ma recherche était vaine à Windsor, je me suis remis en selle et mon vaillant Ruby a recommencé sa course. Il allait comme le vent, et, au bout d'une heure, j'ai aperçu les kiosques chinois et les pagodes de Kew. Ici, un obstacle se présentait. L'étendard royal flottait sur le château : le roi était à Kew.

A mesure que Brian avançait dans son récit, sa voix s'animait et sa physionomie, si grave d'ordinaire, prenait une expression de communicative gaieté. Susannah suivait la pente de cet enjouement inusité. Elle souriait au sourire de Brian et se sentait être gaie parce qu'il se montrait joyeux.

— Quand le roi est au château, continua Lancester, les jardins sont fermés au public, surtout depuis l'équipée de ce fou qui tira un coup de pistolet à la jeune princesse Alexandrine-Victoria [1], fille du feu duc de Kent. On met des sentinelles à toutes les barrières, et des gardes à pied font incessamment le tour des terrasses. Pourtant, madame, il fallait que j'arrivasse au pied même du château, au delà des fossés, dans cette belle pelouse où s'élève la grande serre japonaise. C'était de toute nécessité.

— Mais pourquoi, milord, pourquoi?

— Vous le verrez, madame. Franchir les barrières, c'était un jeu; grâce à mon brave Ruby, je suis parvenu sans encombre jusqu'au pied de la terrasse, dont me séparaient seulement encore le fossé et le revêtement. Ruby avait le pied sûr. Il est descendu dans le fossé;

[1] La reine actuelle.

moi, je suis monté debout sur la selle, et, d'un bond, je me suis trouvé sur le gazon, à trente pas d'une sentinelle.

— C'était jouer votre vie, Brian! dit Susannah qui perdit son sourire.

— C'est le seul enjeu qui puisse donner pour moi de l'intérêt à une partie, madame, répondit Brian dont la gaieté se cacha un moment sous un nuage.

Et, comme la princesse lui adressa un regard tout plein de doux reproches, il ajouta :

— Je vous demande pardon, milady, d'avoir provoqué votre crainte et chassé pour un instant votre charmant sourire. La sentinelle dont il est question dormait, appuyée sur son fusil. Après avoir franchi le fossé, je m'avançai d'un pas grave vers les serres japonaises, afin de me donner l'air d'un habitué du château; mais, au détour d'une allée, je me suis trouvé face à face avec deux dames : c'étaient la princesse douairière Marie-Louise-Victoire de Kent et sa fille Alexandrine-Victoria. J'ai salué respectueusement, comme c'était mon devoir, et j'ai passé outre. Tandis que je m'éloignais, je vis la jeune princesse courir au poste des gardes à pied, suivie par son auguste mère. C'était un détestable symptôme.

— Vous prîtes la fuite, milord?

— Je continuai mon chemin vers les serres, milady. J'y entrai. Mon choix fut long et laborieux. Quand je sortis, les allées étaient remplies de gardes. Milady, poursuivit Lancester avec une nuance d'embarras, j'ai presque honte d'avouer à une Française que nous autres gentilshommes anglais pratiquons pour la plupart, avec une certaine supériorité, l'art peu chevaleresque des athlètes antiques. Plusieurs gardes à pied se présentèrent pour me barrer le passage. Je les jetai l'un après l'autre sur le sable des allées, mais ce ne fut pas sans causer un énorme scandale. Les fenêtres du château s'étaient garnies de spectateurs. De toutes parts, les chefs criaient de me saisir à tout prix, mort ou vif. Avant d'atteindre le rebord de la terrasse, j'avais essuyé déjà le feu de deux sentinelles...

— Est-il possible! dit Susannah en pâlissant; et n'êtes-vous point blessé, milord?

— Non, madame, répondit gaiement Lancester; ceci manque abso-

lument à la partie dramatique de mon aventure. Je n'ai pas la plus petite blessure dont je puisse faire parade, et mon chapeau seul a reçu la balle assez bien dirigée d'un habit rouge.

Susannah se leva vivement et prit le chapeau, qui, en effet, était traversé de part en part à son milieu.

— Mon Dieu! murmura-t-elle ; avoir été si près de la mort! Et pourquoi, milord, au nom du ciel ! pourquoi?

— Le reste de mon récit, reprit Lancester, consiste en une simple course de haies. Du rebord maçonné de la terrasse, je sautai sur le dos de mon pauvre Ruby, qui franchit l'escarpement du fossé comme s'il eût eu les ongles d'un chat sauvage, et prit aussitôt le galop. L'éveil était décidément donné. On me fit l'honneur de deux ou trois décharges. Mais Ruby courait... Vous eussiez dit un tourbillon ! Il avait fait plus de trente milles dans la matinée, le noble animal ! Ses naseaux fumaient, ses flancs haletaient, et sa course ne se ralentissait point. Je dépassais avec une rapidité qui tenait de la magie les horses-guards échelonnés pour me cerner. Je ne voyais plus en avant de moi qu'un seul piquet, composé de trois cavaliers, qui manœuvraient pour me couper. J'avais à ma droite la grille d'un parc. Ils venaient à gauche... Pour la première fois depuis que Ruby était à moi, madame, je lui mis mes éperons dans le flanc. Il fit un bond prodigieux : j'étais dans le parc, de l'autre côté de la grille.

— Tirez ! cria-t-on derrière moi : tirez sur l'assassin de Sa Majesté ! On croyait, Dieu me pardonne, milady, que j'avais voulu assassiner le vieux roi ! Les trois horse-guards déchargèrent leurs fusils à travers les barreaux de la grille. Je sentis Ruby tressaillir sous moi, mais il ne s'arrêta pas. Seulement, à quatre milles de là, au milieu de Regent's-Park, lorsque déjà j'étais à l'abri de toute poursuite, le pauvre Ruby s'affaissa tout à coup sur le sable d'une allée. Je voulus le relever : il était mort. Mais je rapporte ce que j'avais été chercher, ajouta-t-il en sortant de sa poche une boîte richement incrustée. Je suis content, madame.

Susannah ne parla pas, mais elle se pencha vivement pour voir enfin ce mystérieux objet pour lequel Lancester venait de jouer avec un si terrible péril. Celui-ci ouvrit la boîte en souriant. Elle contenait un camélia blanc veiné de bleu.

Susannah mit la main sur son cœur et ses yeux devinrent humides.

— Oh ! milord, milord ! dit-elle, c'était pour moi !

— Et pour qui donc, madame ? répondit Lancester, dont le regard se reposait sur elle tout brillant de tendresse.

Elle prit le camélia et tendit son front, où Lancester mit un baiser.

— C'est moi qui vous avais privée de l'autre fleur, Susannah, murmura-t-il ; vous l'aviez pleurée... chacune de ses nuances était là, — il montrait son cœur ; — beaucoup lui ressemblaient, mais il me fallait la pareille. Je l'aurais cueillie sous la bouche d'un canon, madame.

Lancester dit cela simplement et sans emphase.

Susannah toucha la fleur de ses lèvres.

— Elle ne me quittera plus, milord, dit-elle.

L'autre fleur, celle qu'on avait pleurée, était un camélia blanc, veiné de bleu, en tout semblable au camélia sortant des serres royales. Susannah la portait, flétrie et desséchée, dans un petit médaillon d'or. Elle l'avait montrée à Brian un jour, et celui-ci, soit maladresse, soit jalousie, l'avait froissée entre ses doigts et réduite en poussière.

Susannah tira de son sein le médaillon d'or et l'ouvrit pour y déposer la fleur. Brian lui arrêta la main.

— Quoi ! dit-il avec tristesse, à la place de l'autre ?

— J'aimerai celle-ci comme l'autre, milord.

— Comme l'autre, répéta lentement Brian de Lancester ; et, quelque jour, peut-être, vous la montrerez à... à quelqu'un, milady... et celui-là prendra la fleur desséchée comme j'ai pris l'autre, moi... Ne m'avez-vous pas dit que l'autre était un souvenir ?

Susannah rougit et baissa les yeux.

— Le souvenir d'un homme ! acheva Lancester à demi-voix.

— D'un homme, oui, milord, répondit Susannah.

Brian lâcha sa main, Susannah referma le médaillon sur la fleur.

— D'un homme beau, et noble et fier ! ajouta la princesse avec un charmant sourire ; d'un homme que j'aimais, milord, ardemment et de toute mon âme, du seul homme que j'aie aimé jamais.

— Et cet homme, madame, demanda Brian les dents serrées, c'était ?...

— C'était vous, milord.

SENTINELLE ENDORMIE

Derrière le vitrage noirci du cabinet obscur où nous avons vu naguère l'aveugle Tyrrel interrompre brusquement le premier tête-à-tête de Brian et de la princesse, madame la duchesse douairière de Gêvres, confortablement emmitoufflée dans sa douillette de satin et les pieds réchauffés par la fourrure d'une chancelière, écoutait et regardait. Elle n'avait pas perdu un mot du romanesque récit de Lancester.

Elle avait bien ri, l'honnête vieille, dans le capuchon ouaté de sa douillette.

— *L'eccentric man* s'est fait troubadour ! se disait-elle ; si ce coquin de Tyrrel était ici, nous pourrions causer un peu. Mais il paraît qu'il y a une grandissime affaire en train. Je saurai ce qui en est. Tyrrel lui-même n'est pas si fin qu'on ne puisse le faire parler, en s'y prenant comme il faut.

Malgré les jouissances de sa curiosité satisfaite et les petits monologues à l'aide desquels madame la duchesse de Gêvres abrégeait le temps de sa faction, elle bâillait à se démettre la mâchoire. Elle était doucement assise dans une bonne bergère ; ses pieds étaient chauds, la nuit l'enveloppait et pesait sur ses yeux. On dormirait à moins, surtout lorsqu'on a le ferme vouloir de ne point s'endormir.

Ce ne fut vraiment pas sa faute. D'abord elle ferma les yeux, parce que, pensa-t-elle, pour entendre il suffit des oreilles. Une fois ses yeux fermés, elle suivit quelques minutes encore la conversation des deux amants, puis les mots tourbillonnèrent confus autour de ses oreilles. Puis elle rêva qu'elle était aux écoutes.

Ceci arriva au moment où Brian s'attristait à la pensée de partager avec autrui les souvenirs de Susannah ; de sorte que la petite Française n'entendit point la charmante réponse de sa prétendue nièce.

— Quoi ! c'était moi, milady ? s'écria Brian avec ravissement ; ce souvenir dont j'étais si jaloux venait de moi ! Mais est-ce possible !

se reprit-il tout à coup en attachant sur Susannah un regard de doute; vous venez d'arriver en Angleterre, et je ne suis jamais allé en France, madame.

Susannah devint pâle, et sa bouche s'ouvrit pour répondre, mais elle ne prononça pas une parole.

Elle retournait entre ses doigts le médaillon d'or, qui était de forme antique, et portait sur son couvercle supérieur les traces d'un grattage opéré sans soin par une main malhabile. Sous le grattage on apercevait encore quelques traits de la gravure primitive, et Brian, la première fois qu'il avait vu le médaillon, avait cru reconnaître les contours d'un écusson de forme anglaise avec deux aigles couronnés pour supports.

L'embarras de Susannah était si visible et si voisin de la détresse que Brian ne put manquer de concevoir des soupçons. Ce fut de la glace jetée sur un feu ardent. Brian eut au fond du cœur un frémissement, puis il se sentit froid. Il redevint l'homme de naguère, l'Anglais tout enveloppé de flegme.

— Madame, dit-il, je vous prie d'excuser les indiscrètes questions...

— Brian! Brian! ne parlez pas ainsi! interrompit Susannah d'une voix navrée.

— Les indiscrètes questions, poursuivit froidement Lancester, que rien ne m'autorisait à vous adresser.

— Milord, dit Susannah en se levant pâle et hautaine, ne raillez plus. Je ne mérite pas votre raillerie et je ne saurais pas la supporter. Il y a un grand danger suspendu sur nos têtes.

— Je ne vous comprends pas, madame la princesse.

— Je ne suis pas princesse, milord. Il faut que vous m'écoutiez maintenant! Si j'avais été princesse, je serais déjà votre femme; si j'avais été princesse, et riche et puissante, comme vous et le monde avez pu le croire, il y a longtemps que ma noblesse et ma fortune seraient à vos pieds.

Brian la regardait, confondu. La voix de Susannah, jusque-là contenue, éclata tout à coup sonore et pleine d'un accent provocateur.

— Écoutez! écoutez! reprit-elle avec violence; écoutez et ne m'accusez pas des malheurs qui vont fondre sur nous! Je ne suis pas prin-

cesse, vous dis-je; je suis un instrument aveugle entre des mains puissantes. Je suis Susannah, la fille d'Ismaïl Spencer, le juif, qui fut pendu l'automne dernier devant Newgate.

Brian recula de trois pas.

— Ismaïl Spencer! murmura-t-il, l'usurier Ismaïl!

— Ismaïl le faussaire, milord, Ismaïl le voleur.

La voix de Susannah se brisait. Néanmoins, elle prononça ces derniers mots avec éclat et de ce ton arrogant que prend un vaillant prisonnier de guerre pour commander le feu qui doit le mettre à mort. Puis elle promena autour d'elle son regard effaré, comme si elle se fût attendue à une catastrophe inévitable.

Un silence profond se fit. Susannah retomba épuisée sur son fauteuil.

Brian, l'œil hagard et la pâleur au front, la regardait comme s'il eût cru faire un horrible rêve.

— Rien! dit enfin Susannah après quelques secondes de silence; ils ne m'ordonnent pas de me taire! Ils ne m'ont pas entendue!

Brian semblait être devenu de marbre.

— Oh! milord! milord! cria la belle fille en s'élançant vers lui, je vais pouvoir vous ouvrir mon âme sans crainte d'appeler sur vous la mort ou le malheur. Ils m'avaient dit : Si tu parles, chacune de tes paroles retombera sur la tête de Brian de Lancester... et je me taisais, milord. Et moi qui repoussais l'offre de votre main parce que je me savais indigne de vous...

— Êtes-vous indigne de moi, Susannah? demanda tout à coup Brian d'une voix grave et profonde; répondez. Il faut qu'à cette heure je vous demande pardon à genoux ou que je vous dise adieu pour jamais.

Susannah demeura muette. L'instant était solennel. Elle sentait à son angoisse que son avenir, son amour et tous ces espoirs de bonheur si chèrement caressés depuis quelques jours étaient en péril et dépendaient d'un mot. Mais son expérience d'une semaine ne lui en avait point appris assez pour qu'elle pût aller d'un coup d'œil au fond de la question de Lancester. Elle hésitait parce qu'elle ne savait pas, et que, même au prix de son bonheur, elle n'eût point voulu tromper Brian.

— Répondez! dit encore ce dernier avec plus de sévérité.

— Milord, prononça bien bas la belle fille, je suis pauvre, et mon père a été pendu.

Puis elle releva la tête et regarda son juge.

Lancester s'appuya sur la table du piano et pressa son front entre ses doigts.

— Susannah! s'écria-t-il avec passion, tandis que tout son sang se précipitait à sa joue, je vous aime encore... je vous aime davantage. Oh! ne me parlez plus de misère : je suis pauvre aussi. Ne me parlez plus de votre père : que m'importe votre père! Vous, c'est vous que je veux connaître. Qu'êtes-vous? Pourquoi ce faux titre? D'où vous viennent ces parures qui vous font si belle? De quel droit habitez-vous ces appartements somptueux? Pourquoi n'avez-vous pas besoin de mon aide?

— Je le voudrais, Brian. Au prix de mon sang, je voudrais être à vous et tout vous devoir, dit Suzannah dont un rayon d'espoir éclaira le front désolé ; mais que vous dire? mon Dieu! J'ai peur de ne vous point comprendre. Me voilà qui espère, pauvre folle que je suis, parce que je vois de l'amour dans votre courroux... Brian, je n'aime que vous! jamais je n'ai aimé que vous!

Le noble visage de Susannah disait ce que n'exprimait point sa parole malhabile, mais trop de témoignages l'accusaient. Brian eut honte de ce qu'il appelait sa faiblesse.

— Madame, dit-il d'une voix lente, pénible, et comme si chaque mot prononcé lui eût déchiré le cœur, on n'aime pas deux fois ainsi et jamais je ne donnerai comme à vous ma vie à une autre femme. Vous croire coupable est la plus amère souffrance que je puisse endurer en ce monde. J'ai douté, je vous ai interrogée lorsqu'un autre vous aurait repoussée avec mépris...

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura la belle fille qui se sentait défaillir.

Lancester continua :

— Lorsqu'il vous suffisait d'un mot...

— Mais ce mot, je l'ignore! Brian, interrompit Susannah dont les grands yeux se mouillèrent de larmes brûlantes. Si je me suis laissé appeler d'un nom qui n'est pas le mien, si j'ai souscrit un engagement ténébreux et dont la portée m'est encore inconnue, c'était

pour vivre... et si je voulais vivre, Brian, moi que le tentateur a surprise penchée au-dessus de la mort, c'était pour vous !

Brian ne comprenait pas, mais cette voix, mais ces larmes lui allaient à l'âme, et il était à demi convaincu.

— Écoutez, reprit tout à coup Susannah, dont le regard humide étincela au feu d'une inspiration soudaine ; je ne suis pas indigne de vous, Brian !

— Vrai ! dites-vous vrai ? s'écria celui-ci en faisant un pas vers elle.

Susannah répondit :

— Entre nous, il n'y a que l'infamie de mon père. Moi, je suis comme Dieu m'a faite, et je n'avais pas peur de mourir !

Brian la regarda avec admiration.

— Oh ! comme il doit être beau de sonder votre cœur ! dit-il.

— Me croyez-vous ? demanda-t-elle.

— Si je vous crois !... s'écria Lancester.

Elle sourit, mais son œil était humide encore.

— Écoutez, reprit-elle, j'ai appris bien des choses depuis que vous m'aimez, Brian, mais je ne sais pas répondre encore à toutes les questions, ni comprendre tous les soupçons.

— Ne parlez plus ainsi ! supplia Lancester ; oubliez que je vous ai soupçonnée ! L'homme est faible et méchant. Ceux qui se croient à l'abri des préjugés de la foule, ceux qui se targuent d'avoir un cœur noble et une raison pure sont des fanfarons plein d'orgueil. J'aurais dû tomber à vos pieds lorsque vous m'avez dit : Je ne suis pas princesse ; j'aurais dû vous remercier à genoux de me donner votre confiance avec votre amour, et d'avoir bravé, pour me répondre, le danger, — que vous dites être terrible, — et qu'une main puissante tient suspendu sur votre tête. Ce péril, qu'il soit imaginaire ou réel, vous épouvantait...

— Pour vous, Brian, pour vous ! interrompit Susannah.

Lancester prit sa main qu'il appuya passionnément sur ses lèvres.

— Pour moi ! répéta-t-il ; m'avez-vous pardonné, madame ?

Susannah ne lui répondit que par un regard où brillait son amour sans bornes.

— Il faut nous hâter, murmura-t-elle; n'avez-vous pas envie de savoir quel est ce danger dont vous parliez tout à l'heure?

— J'ai besoin de lire dans votre âme, répliqua Brian; j'ai besoin de vous entendre parler de vous.

— Pourquoi m'avoir interrompue, alors? reprit en souriant la belle fille : je voulais tout vous dire. Au lieu de m'écouter, vous m'avez interrogée ; vous m'avez demandé si j'étais digne de votre amour. Oh! Brian, pouvais-je répondre? moi qui ne crois pas qu'il y ait au monde une femme digne de vous !

Dans le cabinet noir, la petite Française dormait sous la chaude ouate de sa douillette de satin. Elle rêvait toujours qu'elle veillait et que Brian contait à Susannah l'ingénieuse histoire de Robinson Crusoé, jeté par la tempête dans une île déserte.

Il y avait longtemps que la petite Française n'avait lu *Robinson Crusoé*, aussi écouta-t-elle avec beaucoup d'intérêt le récit de ses aventures.

Susannah se recueillit un instant et commença :

XI

UN BAISER EN SONGE

— Il y avait dans la maison de mon père, dit Susannah, dans Goodman's-Fields, un petit jardin où s'élevaient douze beaux arbres, comme ceux qu'on voit dans les parcs du roi. Il n'y avait que cela dans le jardin.

J'étais toute petite. Du plus loin que je me souvienne, je me vois, jouant sur le gazon, au pied des grands arbres qui, plantés en rond, me cachaient les maisons environnantes et ne me laissaient apercevoir que le ciel gris de Londres et parfois le soleil, empourpré par le brouillard.

Je jouais seule, toujours seule. Je ne sortais jamais. Il n'y avait dans la maison que mon père, une presbytérienne, nommée Tempérance, qui s'enivrait du matin au soir, et un domestique nommé Roboam. Roboam était muet.

Tempérance avait défense de me parler, et mon père la menaça un jour par ce que, dans son ivresse, elle m'avait adressé devant lui quelques mots dont le sens glissa sur ma jeune intelligence.

Mais les mots eux-mêmes sont restés dans ma mémoire, comme les moindres incidents de cette époque de mon enfance. Il s'agissait d'un lord méchant et cruel, d'un comte, je pense, qui avait abandonné sa fille, et d'une pauvre femme qui pleurait son enfant de l'autre côté de la Clyde.

Tempérance n'eut garde de recommencer. Mon père lui faisait peur. C'était une grande fille aux membres masculins, à la physionomie hébétée. Son travail se bornait à m'habiller et à mettre en mouvement la balançoire où je me berçais.

Roboam servait à table. Son mutisme n'était pas une infirmité de naissance, car il portait sur son visage les traces d'une mutilation barbare. C'était, du reste, un véritable esclave. Mon père le battait. Il a fait pendre mon père.

Vous connaissiez mon père, milord. Je vous ai vu souvent venir dans la maison de Goodman's-Fields. Mais vous y vîntes seulement bien des années après l'époque dont je vous parle. Ismaïl Spencer était alors un jeune homme. Je ne puis me souvenir de lui qu'avec un sentiment de terreur. Il ne m'aimait pas. Moi, je l'aimais. J'aimais Tempérance aussi, et j'avais pitié du pauvre muet Roboam.

Mon père restait quelquefois trois ou quatre jours sans me voir. Je demeurais seule alors avec Tempérance et Roboam. Roboam sculptait de petits morceaux de bois dur dont j'appris la destination plus tard. Tempérance buvait du genièvre jusqu'à ce qu'elle tombât, inerte, sur le parquet. Moi, je courais sous les grands arbres avec ma biche. Je ne vous ai pas parlé de ma biche, Brian, ma pauvre Corah, qui était si douce, si belle, et qui m'aimait tant! mon père l'avait amenée dans notre petit jardin, et Roboam lui fit une cabane en planches. J'eus bien peur d'abord, mais Corah lécha ma main. C'était la première fois de ma vie que je recevais une caresse. Je me jetai au cou de Corah dont j'embrassai la joue fauve avec transport. Mon père se prit à rire. Ce rire me glaça.

— Ce sera désormais votre compagne, Suky, me dit-il; elle ne sortira plus de ce jardin.

Je devins triste. D'où venait-elle cette charmante créature qu'on renfermait dans ma prison ? Elle semblait à l'étroit entre les murs du jardin, qu'elle parcourait en tous sens comme pour chercher une issue. Sans doute hier encore elle était libre comme ces jeunes filles qui couraient joyeusement sur le gazon de Goodman's-Fields. Moi, du moins, je n'avais jamais été libre.

Toute cette nuit-là, au lieu de dormir, je pensai aux choses que je ne pouvais atteindre...

Susannah s'arrêta pensive. Brian, qui jusque-là l'avait écoutée avec un muet étonnement, profita de ce moment de silence.

— Vous n'avez donc point connu votre mère, Susannah ? demanda-t-il.

— Non, répondit la belle fille ; mon père m'a parlé d'elle, mais c'était pour m'exhorter à la haïr.

Brian fit un geste de surprise.

— Haïr votre mère ! répéta-t-il ; mais n avez-vous pas de plus lointains souvenirs que les paroles de votre père ?

— Non, dit encore la belle fille.

— N'y avait-il point de femme auprès de votre berceau ?

— Tempérance, répondit Susannah, qui buvait et qui dormait.

— Et quel âge aviez-vous au temps dont vous me parlez ?

— Je ne sais. Il y a de cela dix ans, et je pense avoir dix-huit ans.

Brian se tut. Susannah se recueillit un instant, puis son beau visage s'éclaira d'un reflet de bonheur et elle reprit tout à coup :

— Que je vous raconte un mystérieux événement, milord, qui vint rompre à cette époque la monotonie de ma reclusion. Longtemps, bien longtemps, lorsque je voulais être heureuse, je fermais les yeux et appelais à moi par la pensée ce rêve ou ce souvenir. C'était un soir. Je me trouvais au parloir, où je m'étais endormie, la tête sur l'épaule de ma biche Corah. Quand je dormais ainsi, Corah restait immobile durant des heures entières. Cette fois, pourtant, elle fit un mouvement qui souleva ma paupière et je vis, dormant toujours ou éveillée, je ne sais, une femme qui se glissait dans le parloir, suivie de Tempérance.

Que cette femme était belle, milord, et qu'il y avait de bonté sur son doux visage ! Mon cœur s'élança vers elle dès que je la vis ; mais

je n'osai bouger, retenue que j'étais par la sauvagerie de l'enfance, augmentée chez moi par une continuelle solitude. Je tins mes yeux demi-clos et fis semblant de sommeiller. Tempérance et la belle dame s'arrêtèrent au milieu du parloir ; les flancs de Corah frémissaient sous moi, parce que Corah était sauvage aussi et qu'elle avait peur à la vue d'une étrangère.

J'étais trop enfant, n'est-ce pas, milord, pour inventer de pareils détails? J'ai vu cette femme ; j'ai senti Corah tressaillir : ce n'était pas un rêve !

Le regard de Susannah se releva sur Brian et interrogea son visage.

— Comme vous eussiez aimé votre mère ! murmura Lancester avec émotion.

— Vous pensez donc que c'était un rêve? demanda tristement la belle fille.

— Je pense que Dieu a été miséricordieux envers moi et que je ne méritais pas votre amour, Susannah. Continuez, oh! continuez à me dire votre vie. Je commence à comprendre ce que vous êtes ; je commence à deviner ce mystérieux et divin travail qui a fait croître un ange là où l'on n'avait jeté que des semences infernales.

— Hélas! milord, dit Susannah en secouant la tête, vous ne vous souvenez donc plus que je suis une malheureuse esclave entre les mains de gens pervers et forts...

Brian lui prit la main et l'interrompit en souriant.

— Vous êtes une pauvre enfant trompée, répliqua-t-il ; nous sommes à Londres, Susannah ! où deux millions de regards sont ouverts, à Londres où tout pouvoir occulte comme celui dont vous m'avez parlé vaguement est impossible !

— Prenez garde, milord! j'ai vu des choses...

— Vous me direz tout cela, Susannah, reprit Brian. D'ailleurs, ajouta-t-il de ce ton badin qu'on prend avec les enfants pour s'accommoder à leurs chimériques frayeurs, si ce sont des géants nous les pourfendrons, madame, et si ce sont des diables nous tâcherons de les exorciser.

Susannah reprit :

— Vous ne sauriez croire, Brian, combien je tiendrais à penser que cette belle dame n'était point une vision. C'est le seul souvenir heu-

reux que j'aie gardé de mon enfance. Elle me contemplait avec des yeux ravis.

— Qu'elle est jolie! disait-elle d'un air triste et joyeux à la fois.

Tempérance n'avait pas bu ce soir-là.

— Madame, c'est tout votre portrait! répondit-elle.

On entendit un bruit de pas au bout du corridor sur lequel s'ouvrait le parloir.

— Allez-vous-en, madame, allez-vous-en! s'écria Tempérance qui devint pâle, malgré la couche empourprée que l'habitude du gin avait mise sur sa joue; au nom de Dieu, allez-vous-en!

La dame fit un mouvement pour se retirer; mais quelque chose la retint, et, repoussant les efforts de Tempérance qui voulait l'entraîner, elle s'élança vers moi et me pressa convulsivement contre son cœur. Vous dire ce que j'éprouvai en cet instant serait impossible, milord. Mon âme se fondit. Oh! ce ne pouvait pas être un rêve; car, voyez, Brian, me voilà qui pleure à la seule pensée de ce baiser, l'unique baiser que j'aie senti, doux, sur mon front. Oh! oui! vous avez raison. Que j'aurais aimé ma mère, milord!

— Mais c'était elle! s'écria Lancester; c'était votre mère, milady : votre mère, qu'on avait sans doute éloignée de vous violemment.

Susannah joignit ses mains et jeta les yeux au ciel avec passion.

— Ma mère! répéta-t-elle comme si ce mot eût affecté délicieusement ses lèvres au passage; ma mère! j'aurais vu ma mère!

Elle se laissa glisser sur le rebord du sofa et tomba à genoux.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-elle; faites qu'elle soit heureuse, bien heureuse! Et faites qu'avant de mourir je puisse encore sentir sur mon front les lèvres de ma mère!

— Ma vie est à vous, madame, dit Lancester en la relevant; le temps que je donnais à ma rancune ou à mes folies, je vous le donnerai désormais sans réserve. Nous chercherons. Et, si trouver votre mère est une chose possible, nous la retrouverons, je le jure!

Susannah pressa son front à deux mains.

— Non! non! murmura-t-elle avec un découragement subit; ce sont de folles illusions, milord. Écoutez! lorsque cette bouche amie toucha mon front, je poussai un cri de joie et je tendis mes petits bras afin de rendre étreinte pour étreinte. Hélas! mes bras se refermèrent

sur le vide. Il n'y avait plus au-dessus de moi de belle dame penchée pour me donner un baiser. J'ouvris les yeux : une obscurité profonde était dans la chambre.

Presque aussitôt après la voix menaçante de mon père éclata à la porte du corridor. Je ne pouvais comprendre ce qu'il disait parce qu'il parlait à Tempérance dans une langue à moi inconnue. J'ai su depuis que c'était le patois de l'Irlande occidentale. Tempérance répondait en tremblant. Ismaïl menaçait toujours. Enfin, la pauvre fille poussa des cris perçants, et, parmi les cris, j'entendis la main de mon père retomber sur elle lourdement et à plusieurs reprises.

Quand on ralluma la bougie, je vis Tempérance étendue sur le parquet, le visage sanglant et tuméfié. Ismaïl la frappait souvent ainsi. Je m'approchai d'elle pour la consoler : mon père me repoussa rudement.

— Avez-vous bien dormi, Suky? me demanda-t-il.

— Je ne dormais pas, monsieur, répondis-je, et j'ai vu...

— Vous me conterez votre rêve une autre fois, Suky. Mais ne dormez plus ainsi sur le carreau : les soirées sont froides et vous êtes cause que je suis obligé de châtier Tempérance.

— Quoi ! m'écriai-je, c'est pour moi !

— Écoutez, Suky, reprit Ismaïl avec son méchant sourire ; quand vous aurez comme cela des rêves, venez me les conter tout de suite. Le ferez-vous, Suky ?

Une question de mon père, milord, c'était toujours un ordre ou une menace. Je courbai la tête et me mis à trembler.

— Le ferez-vous ? répéta Ismaïl en me secouant le bras.

— Je le ferai, monsieur.

— Oui, Suky, vous êtes une bonne fille. Et d'ailleurs, si vous ne le faisiez pas, je tuerais votre biche.

Pour la première fois je regardai Ismaïl en face et ses sourcils froncés ne me firent pas baisser les yeux.

— Si vous voulez tuer Corah, je la défendrai, répondis-je.

Il me frappa doucement sur la joue.

— Suky, dit-il, si vous défendez votre biche, je vous tuerai toutes les deux.

Brian tressaillit sur le sofa.

— Le misérable ! prononça-t-il involontairement.

— Il est mort, dit Susannah ; et il était mon père, milord. Quand il fut sorti, je m'approchai de Tempérance, qui gisait sur le parquet, et j'essayai de la relever.

— Du gin ! me dit-elle avec sa voix rauque

J'allai chercher du genièvre. Elle but avidement et à plusieurs reprises. Quand elle eut bu, elle se mit à chanter. Je lui demandai instamment et à genoux quelle était cette belle lady qui s'était penchée sur moi pour m'embrasser. Elle éclata de rire et but encore.

Puis, au lieu de se relever, elle s'étendit tout de son long dans la poussière en disant :

— Le juif me bat, mais il me laisse boire.

— Tempérance, bonne Tempérance ! m'écriai-je, répondez-moi, par pitié !

— Quand j'ai du gin, je ne crains pas les coups, balbutia-t-elle ; qu'il frappe, le juif, je boirai !

XII

CORAH

Vous dont l'enfance a été sans doute bien heureuse, milord, vous qui fûtes rassasié des baisers de votre mère, vous ne comprendrez pas cela, peut-être : un de mes plus passionnés désirs en ce monde est de revoir Tempérance, la pauvre créature avilie, et si je désire la revoir, c'est pour lui faire encore une fois cette question jadis si souvent répétée : Était-ce un rêve ?

Les jours s'écoulèrent, puis les mois, puis les années. Je grandissais. Mon père disait que je devenais belle. Nul changement, cependant, ne s'opérait dans ma vie. Je demeurais toujours confinée dans la maison de Goodman's-Fields, n'ayant d'autre société que le muet Roboam, Tempérance et ma biche. Les absences de mon père devenaient de plus en plus fréquentes. J'ai su depuis ce qu'il faisait durant ces absences. Il jouait sa vie contre de l'or. En commençant,

il gagna beaucoup d'or ; quand la chance tourna, il perdit la vie.

Que j'ai pleuré, milord, vers cette époque dont je vous parle! Il y avait près de deux ans que la pauvre Corah et moi nous nous aimions. Si vous saviez comme elle était belle, Corah, et bonne! comme elle comprenait chaque mot qui sortait de ma bouche! comme elle devinait mon silence! C'était mon unique amie et ma seule joie. Quand elle fut morte, il s'écoula bien du temps avant que je trouvasse une autre créature vivante pour compatir à ma tristesse.

Car elle mourut, milord. Corah n'était pas comme moi fille du malheur. Elle avait connu la liberté. Les nerfs souples et puissants de ses jarrêts si frêles en apparence avaient dévoré l'espace autrefois. C'était au fond des grands bois qu'on était allé la chercher pour l'emprisonner ensuite dans cet étroit jardin, qui n'avait pas assez d'air pour sa libre poitrine.

Vous le dirai-je, milord, j'étais un peu comme Corah. L'air pesant de ma prison oppressait de plus en plus ma poitrine. Mais il y avait dans ce mal nouveau une sombre joie : j'espérais mourir. J'étais trop forte. La mort ne vint pas.

Un matin, en descendant au jardin, je trouvai ma pauvre Corah étendue sur le gazon. Je me mis à genoux. Elle leva sur moi son œil mourant et tâcha de se redresser sur ses pieds pour me porter sa caresse accoutumée. Elle retomba, milord, et ce fut fini. Corah ne se releva plus...

Brian prit le mouchoir brodé de la belle fille et essuya une larme qui roulait lentement le long de sa joue. Elle essaya de sourire.

— C'est là une douleur bien frivole, n'est-ce pas, milord? reprit-elle. Mais c'est que, après cette mort, il me faut franchir un espace de sept années pour retrouver dans ma vie un instant d'épanchement, une caresse sincère. Sept ans, milord! et je suis bien jeune.

Je restai toute la journée auprès de Corah morte. Le soir, oh! ce fut une chose affreuse! Tempérance introduisit un homme dans le jardin. Cet homme était hideux à voir; il portait, sur son corps difforme, de misérables haillons; lorqu'il marchait, tous ses membres se disloquaient en d'ignobles contorsions. Tempérance me dit : Miss Susannah, voici le joli mendiant Bob qui vient chercher la biche. Il faut monter à votre chambre, ou vous serez malade.

J. Thiappoteaux del. Imp. Dupas Faubg St Jacques 35 A. Gargeo sc.

SUKY ET CORAH

MYSTERES DE LONDRES

Je ne bougeai pas. Mais l'horrible mendiant avança tortueusement vers moi, et, saisie d'un invincible dégoût, je m'élançai dans le parloir.

Bob se mit à genoux à la place même où j'étais un instant auparavant et passa ses mains sur le corps de ma biche.

— Elle est durement maigre, cette petite bête, grommela-t-il; mais si elle était morte d'un coup de couteau, on en tirerait bien trente shellings.

— Je vous la donne telle quelle pour un pot de gin, reprit Tempérance; mais dépêchez, mon joli Bob!

Bob mit sa main dans son sein et en retira un long couteau dont la lame brilla aux dernières lueurs du crépuscule.

— Après ou avant, dit-il, peu importe! Je vais l'arranger si bien que le marchand croira que je l'ai tuée avant sa mort.

Je l'entendis pousser un aigre éclat de rire, puis la lame de son couteau disparut dans la gorge de Corah. Je tombai à la renverse. Quand je repris connaissance, mon père était au chevet de mon lit, avec un médecin.

— Il faut soigner cette enfant, monsieur, disait ce dernier; elle est malade, fort malade! Il lui faut de l'air, de la liberté, les joies de son âge, ou bien...

— Pensez-vous que nous en soyons là déjà, docteur? répliqua Ismaïl. Je lui donnerai une autre biche, et il n'y paraîtra plus.

Le médecin secoua la tête et alla prendre, sur la cheminée, un géranium dont les fleurs se penchaient, affaissées, sur leurs tiges.

— Les fleurs et les enfants ont besoin de soleil, dit-il; voici une pauvre plante qui sera morte demain. Croyez-moi, monsieur, donnez de l'air pur aux poumons lassés de votre fille, ou elle fera comme la fleur.

Le médecin sortit. J'avais fait semblant de dormir pendant toute la durée de cet entretien. Quand mon père fut seul, il s'assit auprès de moi et me tâta le pouls.

— Ces coquins de *physicians* deviennent poëtes! murmura-t-il avec mauvaise humeur; les fleurs et les enfants! Le fait est que Susannah est malade. J'aime mieux faire un sacrifice que de la perdre!

De manière ou d'autre, elle me vaudra une bonne rente, et cela sans danger.

Le lendemain, on me fit monter dans une voiture fermée qui roula un jour entier; et, le lendemain encore, je m'éveillai dans une grande chambre où s'épandaient à flots les rayons du soleil levant. Je sautai hors de mon lit et m'élançai vers la fenêtre. J'avais devant moi un vaste horizon.

Mon père était resté à Londres.

Lady Ophélia et vous, milord, m'avez parlé de Dieu depuis huit jours, et lady Ophélia m'a prêté un livre où sont écrites de hautes et consolantes paroles. Alors je ne connaissais point Dieu, et son nom ne m'était jamais venu à l'oreille que dans un blasphème d'Ismaïl ou dans les plaintes de Tempérance, quand mon père la frappait. Pourtant, dès ce temps, où mon intelligence d'enfant était plongée dans de complètes ténèbres, je sentais en moi quelque chose qui me portait invinciblement vers une adoration mystérieuse, vers un espoir qui n'était point de ce monde et dont le but brillait au delà de la mort.

J'avais quitté Londres au commencement du printemps. On me laissa dans cette maison de campagne pendant toute la belle saison. Ces huit mois de liberté produisirent sur moi un effet extraordinaire. Aux champs, je me développai tout à coup. Mon corps devint robuste; mon cœur prit de la force, et mon intelligence, quoique toujours inculte, jeta quelques hardis regards, par-dessus les barrières imposées, sur ce monde qu'il ne m'était point permis de connaître. J'appris à monter à cheval, j'appris à nager dans le lac, et le muet s'émerveilla souvent de mon adresse à manier le fusil de chasse qu'Ismaïl avait mis parmi mes bagages.

Hélas! milord, ce ne sont point ces choses qu'une femme doit savoir. J'ai appris depuis huit jours que ces pauvres talents vont mal à une jeune fille. Je les oublierai, parce que je veux vous plaire.

— N'oubliez rien, Susannah, dit Brian, je vous aime comme vous êtes. J'aime tout ce qui est en vous : votre ignorance, et jusqu'à cette tyrannie qui pesa sur vos jeunes années et qui vous fit si différente des autres femmes. Oh! si vous m'aimez, nous serons bien heureux!

— Si je vous aime! répéta Susannah, dont l'œil alangui par ses souvenirs lança tout à coup un jet de flamme. Dieu sait que depuis

longtemps ma vie est à vous, milord. Mais je vous dirai bientôt ce que je souffrais sans vous et pour vous, qui ne me connaissiez pas. Je dirai comment, sans le savoir, vous avez changé mon apathique résignation en agonie. Et je vous dirai aussi combien j'aimais ma souffrance, Brian, et quel étrange bonheur se mêlait à l'amertume de ma torture.

Vers l'automne, une lettre d'Ismaïl me rappela. Nous montâmes encore dans une voiture fermée qui entra dans Londres à la nuit. En me revoyant, mon père sembla étonné.

— Comme vous voilà belle et grande, Susannah! dit-il avec une véritable admiration; ce diable de docteur avait raison, avec sa fleur et son enfant. Allons, Susannah, ma fille, vous voilà une grande dame, et il va falloir vous traiter en conséquence. Aimez-vous les belles robes?

Je rougis de plaisir à cette question.

— Vous aurez de belles robes, reprit mon père, qui mit de la raillerie dans son sourire, et des parures et des dentelles. Et puis, ma fille, vous verrez bientôt des figures nouvelles. Oh! vous allez vous divertir comme une reine, Susannah.

Le soir même de ce jour, il arriva une sorte d'événement. Tempérance était occupée à démêler mes cheveux pour faire ma toilette de nuit. Comme d'habitude, la malheureuse fille était ivre à demi.

— Miss Susannah, me dit-elle tout à coup en éclatant de rire, je suis chargée de vous embrasser, de vous embrasser sur les deux joues, pardieu! miss Susannah! C'est mon joli Bob qui m'apprend à jurer ainsi. Que disais-je donc, miss Susannah, s'il vous plaît? Je disais qu'on m'avait chargée de vous embrasser et de mettre à votre cou ce brimborion que voici.

Avant que j'eusse le temps de répondre, elle planta un gros baiser sur chacune de mes joues, et me passa au cou un cordon de soie auquel pendait le médaillon où est notre fleur, Brian.

— Qu'est cela, m'écriai-je, et qui vous a chargée?...

— Chut! interrompit Tempérance; c'est un grand secret.

— Je vous en prie, ma bonne Tempérance, dites-moi qui m'envoie cette jolie boîte.

— C'est...

Elle s'arrêta pour éclater de rire.

— C'est une fée, reprit-elle avec sa grosse gaieté, une fée qui rôde dans Goodman's-Fields tous les soirs et qui me donne de quoi acheter du gin quand, , quand cela lui plaît, pardieu ! miss Susannah !

XIII

LE MÉDAILLON

Il me fut impossible, continua Susannah, de tirer rien autre chose de Tempérance. Elle me laissa le médaillon qu'elle avait suspendu à mon cou. A la place où se trouve maintenant ce grattage confus (Susannah tenait le médaillon à la main en parlant ainsi), on voyait une petite estampe, des armoiries, je pense. Au-dessous de l'écusson, un mot avait été ajouté au poinçon, un seul mot, gravé d'une main tremblante. Je ne savais pas lire encore, mais chacune des lettres burina sa forme au fond de ma mémoire, et plus tard je pus les épeler en mon souvenir. Le mot écrit au-dessous de l'écusson était un nom, et ce nom était Mary.

— Mary ! répéta Brian.

Une idée venait de germer vaguement en son esprit. Il se pencha sur le médaillon. Mais qui jamais a pu voir deux fois de suite la même figure dans les nuages ? Brian chercha en vain les deux aigles qu'il avait reconnus aux deux côtés de l'écusson. La couronne de comte, seule, restait visible au-dessus des armoiries.

— Et c'est votre père qui a détruit cette gravure, milady ? demanda-t-il.

— J'allais vous le dire, répondit Susannah.

— Vous pensâtes à votre mère, Susannah ?

La belle fille baissa la tête.

— Milord, dit-elle, je pensai à une femme douce et bonne qui m'aimait. Je ne pensai pas à ma mère, puisque je croyais que ma mère me détestait. Parmi les cruels souvenirs qui forment tout mon passé, le plus amer et le plus cruel est celui-ci : J'ai souvent maudit

ma mère. J'étais encore à regarder mon cher médaillon, lorsque Ismaïl vint me faire sa visite du soir. J'essayai de le cacher dans mon sein; mais il aperçut ce mouvement et me saisit le bras.

— Oh! oh! s'écria-t-il, miss Suky, savons-nous déjà la route de notre sein, cette cachette dont on n'use guère à votre âge? Montrez-moi cela, mon enfant. Ce ne peut être encore un billet doux, je pense?

— Ne me le prenez pas! m'écriai-je; je vous en prie, ne me le prenez pas!

— Nous y tenons donc bien, miss Suky? Voyons! Je vous le rendrai; mais il faut me le montrer tout de suite.

— Vous vous souvenez d'Ismaïl, milord? c'était un homme terrible. Il me semble voir encore son pâle visage, dont la partie inférieure était cachée par une barbe épaisse, noire, soyeuse. Tempérance disait qu'il était beau. C'était, en tout cas, une effrayante beauté que la sienne. Et sa voix! comme elle éclatait sourde, moqueuse, menaçante! J'ai entendu depuis une voix semblable. C'était la voix d'un homme...

Susannah baissa le ton et s'approcha de Brian.

— C'était la voix de l'homme qui est maintenant mon maître, acheva-t-elle.

L'attention de Brian redoubla. Susannah reprit.

— Cet homme qui s'est fait connaître à moi sous le nom de Tyrrel, et que lady Ophélia nomme sir Edmund Makensie.

— Sir Edmund Makensie! s'écria Lancester.

— Vous le connaissez, milord?

— A coup sûr, je le connais, madame. Qu'alliez-vous me dire sur sir Edmund Makensie?

— J'allais vous dire, milord, que sa voix a fait une fois sur moi un effet extraordinaire. Cette fois, cette seule fois, il parla avec colère, avec passion, et sa voix devint celle d'Ismaïl.

Brian sourit d'un air de doute.

— Oh! ce fut un douloureux moment! ajouta la belle fille, il y avait là un mourant qui dormait, et l'on me dit de le baiser au front. Je le baisai, milord, parce qu'on me menaçait de vous perdre. Dieu veuille qu'il n'en soit point résulté de mal!

Brian la regarda avec inquiétude.

— Vos paroles deviennent pour moi des énigmes, Susannah, dit-il. Au nom du ciel! expliquez-vous.

— Bientôt, milord, bientôt. Maintenant que j'y pense, mon cœur se serre encore. Oh! c'était sa voix... c'était sa voix!

— Madame, dit doucement Lancester, assez de malheurs ont pesé sur votre vie sans aller vous créer des fantômes. Quoi de commun entre le débonnaire visage de sir Edmund et la figure énergiquement méchante du juif Ismaïl? Faut-il vous rappeler qu'Ismaïl est mort?

— Sur l'échafaud, murmura Susannah; je le sais... je l'ai vu... j'ai vu pendre mon père, milord!

Elle s'arrêta, tremblante, et fut quelques secondes avant de reprendre la parole.

Brian, pendant ce temps, songeait à ce sir Edmund, dont il avait jusqu'alors déploré le malheur, et qui se trouvait être, suivant Susannah, la tête d'une criminelle et mystérieuse entreprise. Il ne savait pas encore quels étaient le but et les moyens de cette entreprise, mais il rêvait déjà aux mesures à prendre pour arracher le masque de cet homme, qui faisait abus de son infirmité et trompait d'autant plus facilement le monde qu'on le plaignait davantage, et que la compassion fermait la porte aux soupçons.

— Je vous disais, milord, reprit Susannah, que mon père m'ordonna de lui remettre l'objet caché dans mon sein. Je dus lui obéir. Aussitôt qu'il eut jeté les yeux sur le mot écrit au poinçon et sur les armoiries, une exclamation de colère lui échappa.

« — Misérable Tempérance! murmura-t-il. Qui vous a donné ce bijou, miss Suky?

« Je ne répondis point.

« — Il est fort joli, ma fille, reprit-il; voulez-vous m'en faire cadeau?

« — Non, oh non! monsieur, m'écriai-je, je vous supplie de me le laisser!

« — Je vous le laisserai, Suky, si vous êtes une bonne fille, c'est-à-dire si vous m'avouez que c'est Tempérance qui vous a donné ce bijou.

« Je savais que mon père frapperait Tempérance, et j'avais pitié d'elle.

« — Non, monsieur, répondis-je, ce n'est pas Tempérance.

« — Cela sait déjà mentir ! murmura-t-il avec un narquois sourire; l'éducation ne sera ni longue ni difficile à faire.

« Il s'assit auprès de moi, tournant et retournant le médaillon entre ses doigts, comme s'il eût voulu l'ouvrir. Moi, je n'avais pas même soupçonné qu'il pût être creux. Au bout de quelques minutes, durant lesquelles il m'entretint de choses frivoles, son doigt pressa par hasard le ressort du secret et le médaillon s'ouvrit. Je poussai un cri de surprise.

« — Ah! ah! Suky, dit-il, vous ne vous attendiez pas à cela.

« — Qu'y a-t-il dedans, monsieur? demandai-je curieusement.

« — Il y a de l'eau de Portugal, miss Susannah, et quelques poils de chatte.

« En prononçant ces mots, il s'approcha de la grille, et y jeta un objet qu'il avait pris dans le médaillon. Cet objet pétilla en touchant le coke et rendit un flocon de fumée. Ce devait être une mèche de cheveux.

« Mon père avait pris dans le médaillon un petit papier d'une extrême finesse qui accompagnait les cheveux. Il mit son lorgnon à l'œil et lut :

« A Susannah, quand elle saura lire. »

« — Bon! s'écria-t-il, voilà une naïveté ravissante! Naturellement, Suky, vous ne vous seriez point avisée de lire avant d'avoir appris votre alphabet.

« — Mais j'apprendrai, monsieur, interrompis-je; ce papier est à moi, rendez-le moi.

« — Vous apprendrez, Suky, voilà ce qui est vrai; vous apprendrez dès demain à lire, à chanter, à danser : tout ce qu'une belle fille doit apprendre pour captiver le cœur d'un homme. Quant au papier, c'est autre chose. Ne vous en inquiétez pas, et laissez-moi déchiffrer ce griffonnage.

« Il commença, en effet, la lecture du billet enfermé dans le médaillon.

« Le papier était très-petit, milord; pourtant il contenait sans doute bien des choses, car mon père fut longtemps à le lire. Tout en le lisant, il murmurait d'amères paroles et haussait les épaules avec dérision.

« — Que c'est bien cela! s'écria-t-il enfin; il y a là, pardieu, dans ce

misérable chiffon, de quoi faire fondre en larmes tout un bataillon de vieilles femmes! Si la personne qui vous écrit ces fadaises était riche, Suky, je crois que nous pourrions nous arranger ensemble, car rien ne lui coûterait.

— Quelle est cette personne monsieur? demandai-je d'une voix suppliante.

Il répondit avec son sourire moqueur :

— C'est un beau jeune homme qui se meurt d'amour pour vous, Suky.

— Et c'était Ismaïl qui vous parlait ainsi, madame! dit Lancester, dont les sourcils s'étaient froncés ; votre père!

— Milord, Ismaïl alla plus loin. Il y a huit jours, je vous aurais répété sans rougir tout ce que me disait Ismaïl. Depuis huit jours, la lumière s'est faite en moi : je sais que, devant Dieu comme devant le monde, ces enseignements sont infâmes.

— Quoi! madame, s'écria Brian, faut-il donc que je suppose?...

— Laissez, milord, dit Susannah, dont un sourire noble et pur éclaira la tristesse, ne m'interrogez pas. Je ne comprendrais point vos questions, peut-être.

Brian de Lancester se sentit rougir tant il y avait loin de cette candeur à la demande qu'il avait été sur le point de formuler.

— Ismaïl avait toujours à la main le médaillon, reprit cependant Susannah. Tout à coup il tira de sa poche un outil pareil à celui dont se servait Roboam pour sculpter ses petits morceaux de bois, et vint brusquement se rasseoir auprès de moi. Puis, à l'aide de son outil, il commença le grattage de l'écusson.

— Oh! monsieur, m'écriai-je en sanglotant, vous effacez le nom de la personne qui m'aime. A quoi me servira-t-il d'apprendre à lire?

— Vous tenez donc bien à savoir ce nom, Susannah? Ma fille, dans quelque temps, vous compterez par douzaine les gens qui vous aimeront. Sur ma foi! vous serez une heureuse créature, Suky. Je vous donnerai, moi, des parures à écraser les plus brillantes ladies. Vous serez l'astre, vous serez la lionne. Autour de vous se pressera une foule compacte de soupirants. Tous vous demanderont votre cœur... M'écoutez-vous, Suky?

Je suivais d'un œil triste l'œuvre de destruction à laquelle il se livrait tout en parlant.

— Vous m'écoutez?... c'est bien! reprit-il. Voilà la vie : la vie des femmes, au moins. Or, Suky, beaucoup se perdent par orgueil, beaucoup par étourderie. L'orgueil, que les hypocrites nomment la pudeur, vous conseillera de passer, froide et hautaine, parmi l'encens brûlé en votre honneur; l'étourderie, que vous entendrez nommer la voix du cœur, vous dira d'aimer quelque jeune gentleman à la voix douce, au tendre sourire. Prenez garde, Susannah! Le devoir d'une femme... Mais voici votre bijou que je vous rends, ma fille.

Il me rendit, en effet, le médaillon vide et dans l'état où vous le voyez. Puis il reprit, d'une voix presque solennelle :

— Le devoir d'une femme est d'aimer, Susannah, d'aimer et de se donner sans réserve, sans combat, à ceux que choisit leur père ou leur maître... à ceux qui sont riches, généreux, puissants... Vous comprendrez cela plus tard, Suky; je vous en reparlerai. Dormez bien!

Brian demeurait comme pétrifié.

— Infamie! infamie! murmura-t-il enfin.

Il se leva et fit quelques tours dans la chambre. Lorsqu'il revint vers Susannah, son front s'était rasséréné.

— Madame, lui dit-il d'un ton de conviction profonde, cet homme, ce monstre, n'était point votre père!

XIV

LE BOUDOIR D'ISMAÏL

— Il est des choses, milady, reprit Lancester, qu'on sent et qu'on ne peut point démontrer. Je sens, je sais, madame, que ce médaillon venait de votre mère; je sais que cet homme ne peut être votre père.

Susannah porta le médaillon à ses lèvres et le baisa longuement.

— Je veux vous croire, milord, dit-elle, pour ce qui est de la mystérieuse origine de ce médaillon. Il me sera désormais doublement cher,

puisqu'il me parlera de tout ce que j'aime, de ma mère et de vous : de ma mère, dont vous me révélez l'amour, de ma mère que vous me rendez, pour ainsi dire. Oh! merci pour elle et pour moi, milord. Vous venez de m'apprendre que je ne vous aime pas assez encore!

Elle leva sur Brian ses beaux yeux pleins de tendresse et de gratitude infinies.

— Quant à Ismaïl, reprit-elle ensuite, vous vous trompez, milord, il était mon père. Mais c'était un homme bien différent des autres hommes. Il ne croyait à rien, il raillait tout, et savait affubler d'un nom méprisant ou moqueur chacune des vertus admises par le monde. La chose la plus ridicule à ses yeux eût été justement la plus sainte aux vôtres.

Me voici arrivée, milord, à une autre période de mon histoire. Ma vie changea tout à coup, sans transition aucune; je ne devais jamais revoir Tempérance!

Le lendemain, ce fut une femme étrangère qui vint présider à mon lever. Ma sauvagerie me sollicitait à ne point lui adresser la parole; mais, d'un autre côté, je voulais m'informer de Tempérance, et ce désir, augmenté par une vague inquiétude sur le sort de la pauvre fille, fut plus fort que ma timidité. J'interrogeai la nouvelle venue, qui se prit à sourire et prononça quelques mots en une langue étrangère. Elle ne savait point l'anglais. Elle commença aussitôt ma toilette. Les habits dont elle me revêtit n'étaient point mes habits de la veille. C'était une belle robe neuve, dont la ceinture de soie emprisonnait étroitement ma taille, libre jusque-là de tout lien. Elle peigna et frisa mes cheveux, qui, pour la première fois, tombèrent en symétriques anneaux le long de mes joues.

Quand je me regardai dans la glace, milord, en sortant des mains de cette nouvelle caméristé, je poussai un cri de joie. Pour la première fois, le sentiment de ma beauté surgit en moi. Je ne me reconnaissais pas. Je rougissais, j'étais heureuse, et fière, et honteuse. J'aurais voulu tout à la fois me montrer aux regards et voiler mon visage.

« Ce jour-là, dès le matin, je fus introduite dans une salle du premier étage de la maison de Goodman's-Fields que je ne connaissais pas. C'était un grand et magnifique appartement, tapissé de velours rouge et tout entouré de tableaux rares. Il y avait un beau piano,

une harpe, des livres richement ornés et des albums ouverts sur le piano, sur les guéridons, partout. Les tableaux étaient des sujets mythologiques, traités dans un sentiment de volupté abandonnée ; les albums... Milord, il y a huit jours que j'ai appris à rougir, et je ne puis vous dire ce qu'il y avait dans les albums.

« Tout cela frappa mes yeux et produisit sur moi une première impression tout agréable. J'admirai les belles nymphes, couchées au milieu de paysages splendides ou montrant les contours divins de leur corps à travers l'eau cristalline des fontaines consacrées. Les albums étaient richement reliés ; j'admirai leur dorure, mais ce qu'ils contenaient n'excita rien en moi, pas même la curiosité.

Dieu m'a protégée en tout ceci, milord, et je lui rends grâce du fond du cœur. Tant qu'il n'y eut rien entre Ismaïl et moi, tant que mon âme resta sans défense aucune contre ses suggestions perfides, je fus couverte par mon âge, — puis, au moment où ses enseignements eussent pu agir efficacement sur mes sens, sinon sur mon cœur, vous êtes venu, milord, vous qui, sans le savoir, avez été mon ange gardien ! »

Lancester prit sa main, qu'il toucha respectueusement de ses lèvres, et dit :

— Me pardonnerez-vous, madame ? Depuis une heure que vous parlez, j'ai plus souffert que durant une semaine de martyre. J'avais peur... peur toujours de voir le vice attaquer, non pas votre âme, mais vos sens. J'avais peur de le voir entrer en vous par surprise, à la faveur des enseignements de cette homme. Mais vos dernières paroles ont déchargé mon cœur d'un poids écrasant. Et je dis merci à Dieu, merci à genoux et du fond de l'âme, pour vous avoir gardé votre robe d'innocence au milieu de ces affreux dangers. Oh ! Dieu est bon, madame, et je le servirai désormais !

— Nous le servirons, milord, nous prierons... et que je prierai ardemment, moi, en demandant au ciel qu'il vous fasse heureux !

Je demeurai un instant seule dans le salon, et je me regardai bien des fois dans la glace. Ma robe neuve me tournait la tête, et j'aurais volontiers sauté de joie si je n'avais éprouvé un sentiment d'anxiété timide à la pensée des étrangers qui, sans doute, allaient être introduits auprès de moi.

— Bravo! miss Suky! à la bonne heure!! s'écria mon père, qui me surprit au moment où j'essayais de me voir tout entière au moyen des réflexions combinées de deux glaces; à la bonne heure, ma fille! admirez-vous. Dans peu. Dieu merci! j'espère qu'il y aura bien des lords pour vous admirer.

La honte d'avoir été surprise ainsi amena le rouge à mon front.

— Pourquoi rougir, Suky? reprit mon père; le premier, le plus grand, le seul mérite d'une femme, c'est sa beauté; pourquoi lui serait-il défendu d'en tirer orgueil?

Un personnage à mine obséquieuse, qui était entré derrière Ismaïl et se tenait auprès de la porte se prit à sourire d'un air approbateur. Cet homme était un juif français qui devait m'apprendre à parler sa langue et à danser suivant la mode de Paris. En même temps, je devais apprendre l'italien et l'allemand sous des professeurs de ces divers pays, qui, réunis, m'enseigneraient en même temps la musique.

Est-il besoin de vous le dire? les premières lettres que j'appris furent ces lettres gravées au fond de ma mémoire, et que mon père avait effacées du médaillon. Quand je sus épeler ce mot de Mary, je me crus savante; et je l'étais, milord, puisque, d'après votre raison comme d'après mes espoirs, le nom dont je venais de conquérir la connaissance est celui de ma mère.

J'appris cependant tout ce qu'on voulut m'enseigner avec une rapidité dont mes maîtres s'étonnaient et dont s'applaudissait mon père. Une seule branche de mon éducation ne marchait point suivant ses désirs : c'était justement celle dont il s'était chargé.

Mon père, en effet, continuait en ce temps à s'entretenir fort souvent avec moi; mais l'enseignement de mes maîtres contredisait fatalement le sien, malgré mes maîtres eux-mêmes. Il n'est point de livre, milord, si mauvais qu'on se le puisse représenter, qui ne contienne quelques maximes empruntées à la vraie morale. Or, mes professeurs étaient bien forcés de se servir de livres pour m'apprendre les langues. Ça et là je trouvais donc la vérité ou des lambeaux de vérité. Ce n'était pas assez pour me faire bonne; c'était assez pour me mettre en défiance.

Les quelques lambeaux de généreuses pensées que j'avais surpris

dans les livres frivoles ou pernicieux qu'on mettait entre mes mains me faisaient soupçonner un autre monde en dehors du cercle vicié où se passait ma vie. Je ne savais pas, mais je doutais, et il faut croire que le doute suffit, milord, quand il est étayé par quelques hauts instincts tombés de la main de Dieu pour soutenir durant un temps la lutte contre le mal. On ne remporte pas la victoire, mais on n'est pas vaincu, tant que l'âge n'est pas venu où la passion peut mettre son poids dans la balance.

Quand cet âge vint pour moi, milord, Dieu vous envoya sur mon chemin.

Au bout d'un an je savais le français et les autres langues ; je commençais à chanter en m'accompagnant du piano ou de la harpe ; je dansais comme on danse sur les théâtres. J'étais telle, enfin, que mon père pouvait me désirer sous ces divers rapports. Un soir, après mes leçons, il vint vers moi.

— Miss Suky, me dit-il, cette nuit je donne le pain et le vin à mes frères ; vous leur devez amour et respect, car ce sont des hommes selon mon cœur, adroits, audacieux et habiles à tromper la sotte et méchante engeance qu'on nomme le monde. Je vais vous produire devant eux. Faites-vous bien belle, miss Suky, afin que tous mes frères m'appellent un heureux père.

Au moment où je me dirigeais vers ma chambre, qui était toujours la même, à côté du parloir donnant sur le jardin, il me rappela.

— Ne seriez-vous pas bien aise de revoir Roboam ? me demanda-t-il.

Il y avait un an que je n'avais vu le pauvre muet, qu'on avait éloigné de moi en même temps que Tempérance ; j'avais si peu de souvenirs que chacun d'eux m'était cher. Je témoignai de la joie à la pensée de revoir Roboam.

— Venez donc, me dit mon père en me prenant par la main.

Il me fit passer par l'autre issue de son *boudoir*, et, au lieu d'entrer dans la salle à manger, qui faisait suite, il ouvrit une petite porte latérale percée dans l'entre-deux. Je ne soupçonnais nullement l'existence de cette porte. Nous traversâmes un corridor très-étroit, éclairé par une lampe, et, au bout d'une dizaine de pas, nous nous trouvâmes au pied d'un escalier raide comme une échelle dont la cage se terminait par une lanterne.

— Montez, Suky, montez, reprit Ismaïl, c'est là-haut que demeure Roboam.

Je montai, sans aucun sentiment de frayeur, et n'éprouvant autre chose qu'une curiosité assez vive. Arrivé au second étage, qui devait être le troisième de la maison, puisque ce mystérieux escalier commençait au premier, mon père frappa doucement à une porte basse, qui s'ouvrit presque aussitôt. Avant d'entrer, il me regarda en souriant, mais cette fois, sous sa raillerie, il y avait de la frayeur.

— Miss Suky, me dit-il d'un air fanfaron et à la fois amer, voici mon cabinet de travail. Je vais vous dire un secret, ma fille : le lendemain du jour où un homme pénétrerait jusqu'ici, votre père serait pendu.

— Qu'est-ce que c'est, monsieur, qu'être pendu ? lui demandai-je.

Son sourire le trahit et une contraction nerveuse agita sa mâchoire.

— C'est une jolie chose, répondit-il ; je vous promets de vous faire voir cela quelque jour.

XV

LE CABINET DE TRAVAIL

La pièce que mon père appelait son cabinet de travail était un vaste laboratoire où les objets les plus dissemblables se trouvaient jetés pêle-mêle. A gauche, en entrant, sur une grande table, je vis, rangés avec un certain ordre, un grand nombre de costumes divers. Il y avait des habits militaires de différents pays, un uniforme complet de policeman, des habits de cour et des houppelandes de toile écrue comme en portent les gens du port. A côté de la table, sur une toilette, étaient rangés des pots de pommade de nuances graduées, des fioles, des barbes postiches, et une perruque blonde. Plus loin, dans un casier, il y avait une multitude d'outils, grands et petits, que j'ai su depuis être des instruments de serrurerie.

« Et ne vous étonnez pas de ma science. J'ai assisté au procès d'Is-

maïl Spencer. J'ai vu apporter l'une après l'autre dans l'enceinte du tribunal toutes les pièces du cabinet de travail. Le juge se chargeait d'expliquer la destination de chaque instrument. Chacun d'eux a contribué pour un peu à faire pendre mon père.

Tout au bout du cabinet, à droite de l'entrée, il y avait une case en planches à peu près semblable à celles qu'on voit dans les public-houses. Cette case formait un petit bureau où se tenait le muet Roboam.

Qu'il était changé, milord, depuis un an ! il avait l'air d'un vieillard. Il leva sur moi son œil morne, et ne me reconnut point d'abord.

— Eh bien ! Roboam, lui dit mon père, tu ne reconnais pas miss Suky?

Le muet releva son regard d'un air étonné, puis un doux sourire passa furtivement parmi ses traits ravagés.

— Bon Roboam, lui dis-je, pourquoi ne vous voit-on plus?

Il regarda mon père d'un air craintif qui disait éloquemment l'immense poids de servitude dont ce dernier l'accablait. Ce regard fut trouble, comme tout regard d'esclave. J'y démêlai une soumission forcée, et, sous cette soumission, de la haine. Par quel pouvoir Ismaïl avait-il pu séquestrer cet homme, réduire son aversion au silence et se faire obéir? Je ne l'ai jamais su, milord, mais on dit que les hommes forts et courageux ont su dompter souvent des lions et des tigres, jouer avec eux et leur imposer les caprices de leur volonté.

Voici quel était l'office de Roboam, dans ce laboratoire d'où il n'était point sorti une seule fois depuis un an. Tout autour de lui, sur la table qui emplissait presque entièrement sa case, il y avait de petits papiers taillés en long, estampés diversement et couverts d'écriture. Çà et là, on voyait des outils de graveur, des encres de nuances différentes, et de ces petits morceaux de bois dur sculpté dont je vous ai parlé déjà.

Roboam contrefaisait pour mon père les effets des principales maisons de commerce de Londres.

Ou plutôt il tâchait de les contrefaire, car la pauvre créature n'avait pu produire encore jusque-là d'imitation assez parfaite au gré d'Ismaïl, et Dieu sait combien de rudes et cruelles corrections avaient suivi chacune de ces tentatives imparfaites !

Voilà pourquoi Roboam était si pâle et pourquoi son visage était devenu celui d'un vieillard.

Je lui tendis ma main, qu'il saisit et porta à ses lèvres. Puis il me montra d'un geste passionné la fenêtre ou plutôt l'air libre qui était derrière la fenêtre, et il fit mine de respirer longuement.

— Voyons, Roboam, dit mon père, avez-vous avancé la besogne ?

Roboam plongea la main dans une caisse cachée derrière sa table et la retira toute pleine de billets qu'il tendit à mon père. Celui-ci s assit, prit un lorgnon et commença l'examen.

— Du diable si ce coquin sans langue n'est pas bon à quelque chose ! dit-il ; voici la signature de Dawes, Peebles and Sons, de Ludgate-Hill, imitée de main de maître. Tu auras une pinte de sherry ce soir, Roboam !

Roboam reçut ces compliments sans sourciller. Un seul sentiment était encore en lui : la crainte... Je me trompe, milord. Il haïssait et espérait se venger.

Mon père mit dans sa poche l'effet de commerce qu'il avait examiné et se dirigea vers la porte.

— Adieu, Roboam, dis-je au pauvre muet ; je reviendrai vous voir.

Il posa la main sur son cœur. Mon père m'appela.

— Voyez-vous, Suky, me dit mon père, de même que l'homme est fait pour dominer les animaux privés d'intelligence, de même, parmi les hommes, les esprits vigoureux doivent régner sur les esprits faibles, de telle façon que les premiers soient les maîtres absolus des derniers. Ne parlez à personne de mon cabinet de travail, ma fille. Ces petits papiers que vous m'avez vu manier valent de l'or, beaucoup d'or ; mais quand un homme de police les touche ou les voit, ils se changent en poison mortel. Si vous parliez de mon cabinet secret, Suky, les hommes de police viendraient et me tueraient.

Nous avions descendu l'escalier. J'entendis un bruit de voix de l'autre côté de la porte, et je me cachai, timide, derrière Ismaïl. C'étaient déjà les invités de mon père qui s'entretenaient en attendant. Il m'ordonna d'aller faire toilette.

Quand je rentrai, parée par les soins habiles de la femme de chambre

française qu'Ismaïl avait attachée à mon service, un murmure s'éleva parmi les invités. Ils étaient douze et assis déjà autour de la table, couverte de mets recherchés. J'ai rarement vu, milord, une réunion de visages dont l'apparence fût plus respectable. Mon père était le plus jeune d'eux tous; les autres avaient des barbes blanches ou grisonnantes, de ces belles barbes qui tombent si majestueusement sur la poitrine des sages de l'Orient. Je me sentis saisie de respect à la vue de cette imposante assemblée.

— Asseyez-vous, Susannah, me dit mon père avec douceur; mangez et buvez en compagnie de mes frères qui vous aiment.

Ma frayeur passa. Les voix que j'entendais étaient graves et douces. La plus rigoureuse décence régnait dans le maintien de tous. Ils causaient de commerce, d'argent, et aussi parfois des mœurs et coutumes des pays étrangers qu'ils avaient parcourus. Des valets que je n'avais jamais vus chez mon père servaient à table et versaient le vin, dont les convives, sans exception, me parurent user avec une discrétion extrême.

Mais quand les viandes eurent disparu pour faire place au dessert, les valets couvrirent la table de flacons, et, sur un geste d'Ismaïl, disparurent en fermant les portes. Alors la scène changea. Quelques-unes de ces barbes vénérables qui m'avaient inspiré tant de respect, tombèrent et laissèrent à nu des visages de jeunes hommes. En même temps, toutes les physionomies se transformèrent comme si un masque, collé sur chacune d'elles, eût été tout à coup arraché. Ismaïl déboucha des flacons; les verres furent emplis jusqu'aux bords.

— Eh bien! dit Ismaïl, comment trouvez-vous miss Susannah, mes compères?

— Jolie! dit l'un.

— Charmante! ajouta un second.

— Admirable! enchérit un troisième, surtout quand elle rougit comme à présent. Vous en ferez ce que vous voudrez, Ismaïl.

— Ceci n'est pas douteux, répondit mon père.

— Et qu'en comptez-vous faire? demanda le marchand Eliezer.

— Il faut distinguer, répliqua mon père; j'en compte faire beaucoup de choses, dont la moitié environ est mon secret. Le reste, je puis vous le dire.

— Nous écoutons, dirent les convives.

Les flacons circulèrent à la ronde, Ismaïl reprit :

— Ne pensez-vous pas, mes compères, que Susannah pourrait passer par tous pays pour la fille d'un lord ?

— Pour la fille d'un prince! s'écria un jeune juif nommé Reuben, en frappant la table de son verre vide.

Les autres approuvèrent d'un signe de tête.

— Eh bien! mes compères, continua Ismaïl, sous peu, j'aurai besoin de me faire lord, et Susannah, ma fille, sera l'une des pièces de mon déguisement.

Chacun me caressa du regard.

— Voilà pour un point, continua Ismaïl, mais Susannah n'en demeurera pas là. J'ai besoin d'une sirène, mes compères, pour ramener les joueurs à mon *tophet* de Leicester-Square.

— Ça ne va pas bien? demanda Eliezer.

— Ça va très-mal. Un mécréant a monté un *enfer* dans Coventry-Street, à cent pas du mien. Les joueurs vont chez le mécréant, parce qu'ils y trouvent des femmes et de la musique. Chez moi on ne gagne pas assez souvent, voyez-vous, mes compères.

Un éclat de rire général accueillit ces dernières paroles.

— Cela fait deux usages auxquels me servira Susannah, poursuivit encore mon père. Il en est un troisième que je n'ai pas besoin de vous expliquer au long. Dieu merci! nos membres de la Chambre haute aiment à se distraire de temps à autre, et je n'ai pas de préjugés.

Autre éclat de rire plus bruyant.

Des gouttelettes de sueur perlaient entre les sourcils froncés de Lancester.

— Milord, reprit Susannah, tous ces hommes me regardaient avec envie, comme ils eussent regardé une pièce d'étoffe fine, dont on peut tirer un bon prix. Mon père jouissait de la jalousie générale et faisait parade de son trésor.

— Vous voyez, continua-t-il en souriant, que Susannah n'est point pour moi un objet de luxe. Et pourtant, je ne vous ai pas tout dit. Le principal objet auquel je la destine doit rester un secret; mais, croyez-moi, ce qu'on ne dit pas est toujours le meilleur, et il y a peut-être cinquante mille livres sterling sous ce mystère.

Les convives ouvrirent de grands yeux. Ismaïl tira négligemment de sa poche le portefeuille où il avait serré les billets contrefaits par Roboam.

— Mais buvons! s'écria-t-il, et parlons d'autre chose. Eliezer, mon frère, voulez-vous m'escompter un effet de Dawes, Peebles and Sons?

— L'argent est rare, dit Eliezer, dont le front souriant devint tout à coup sérieux. De combien est cet effet, mon frère Ismaïl?

— De quatre cent vingt-cinq livres et neuf shellings, Eliezer. Je vous laisserai volontiers les neuf shellings pour l'escompte.

— En vérité! murmura le vieux juif. La commission, vous le savez, est de deux pour cent, ce qui fait huit livres dix shellings deux pence et demi.

— Soit! dit gaiement Ismaïl. Voici l'effet en question, endossé par Mac-Duff et Staunton d'York.

Eliezer mit sur son nez mince et pointu une paire de lunettes en pinces. Les autres convives, à qui mon père avait fait un signe d'intelligence, buvaient, souriaient et regardaient Eliezer en dessous. Celui-ci faisait subir au billet un minutieux examen. Au bout de deux ou trois minutes, il ôta ses lunettes et rendit le papier à mon père.

— Réflexions faites, frère Ismaïl, je n'ai pas d'argent, dit-il d'un ton délibéré.

Mon père fronça le sourcil. Les rieurs passèrent du côté d'Eliezer.

— Vous étiez disposé tout à l'heure? commença-t-il?

— J'ai changé d'avis, interrompit sèchement Eliezer.

— Pourquoi?

— Parce que le billet est faux, mon compère.

Ismaïl frappa violemment son poing contre la table.

— C'est vrai; dit-il; nos frères savent que je ne vous aurais pas pris votre argent, Eliezer. Ils étaient prévenus : c'était une épreuve.

— A la bonne heure! murmura le vieux juif; alors l'épreuve est défavorable, et celui qui a fait le billet est un âne. Il y a un anneau de trop au paraphe de Dawes, Peebles and Sons.

— C'est vrai, murmura mon père.

— Il y a, continua Eliezer, un trait de plume tremblé dans la

signature elle-même, et Peebles, qui signe d'ordinaire, a une main hardie et magnifique.

— C'est vrai, gronda Ismaïl, dont la colère s'amassait terriblement.

— Il y a enfin, dit encore le vieux juif, une faute d'orthographe dans le corps de ce billet.

— La faute d'orthographe y est! s'écria mon père avec une véritable rage! Ah! ce misérable Roboam... je vais le tuer!

Il but coup sur coup deux grands verres de vin et se tourna vers moi.

— Allez chercher cette brute de Roboam, miss Suky, me dit-il.

Je tremblais comme la feuille, mais je ne bougeai pas. J'aurais mieux aimé mourir, que d'aller chercher le pauvre Roboam en ce moment. Mon père me répéta l'ordre d'une voix tonnante, et, voyant que je n'obéissais pas, il leva sa main sur moi dans le paroxysme de sa rage.

— Et il vous frappa, milady? interrompit Brian, qui était pâle et qui tremblait.

— Non, milord. Sa main retomba sans m'avoir touchée, puis il s'élança au dehors. L'instant d'après, il reparut traînant Roboam par les cheveux.

XVI

ESCLAVAGE

La physionomie de mon père était effrayante à voir au moment où il reparut sur le seuil. Roboam, à demi mort d'épouvante, poussait des gémissements inarticulés. Mon père, bien qu'il ne fût pas plus robuste en apparence que le commun des hommes, possédait réellement des muscles d'athlète. Il lança Roboam avec tant de violence que le malheureux alla tomber à l'autre bout de la chambre. Les convives retournèrent paisiblement leurs siéges pour voir avec plus de commodité ce qui allait se passer.

Le juif Eliezer était boiteux et s'aidait en marchant d'une forte canne de bambou. Cette canne était appuyée au mur dans un angle du salon. Mon père s'en saisit. Sa colère atteignait son paroxysme.

La lourde béquille rendit un bruit sec en tombant sur les reins du pauvre muet.

Il tendit ses deux mains en suppliant ; Ismaïl les rabattit d'un second coup ; puis, sa fureur augmentant à mesure qu'il frappait, il fit mouvoir son arme avec une rage aveugle, sans relâche ni trêve, pendant plus d'une minute.

Mes yeux s'étaient fermés, je restais paralysée par la terreur. J'entendais le râle sourd de Roboam qui s'était affaissé sur lui-même, et le bruit incessant du bois meurtrissant la chair. Et, tout en frappant, Ismaïl s'excitait et disait :

— Ah ! tu fais une boucle de trop au paraphe de Dawes, Peebles and Sons, brigand détestable ! Ah ! brute infâme, tu trembles en traçant le P de Peebles ! Traître, maladroit, assassin, tu fais des fautes d'orthographe dans le corps d'un billet ! Ne sais-tu pas qu'il s'agit de mon cou, Judas !

Quand j'ouvris les yeux, il y avait, à la place où Roboam se tenait naguère à genoux, une masse inerte et sanglante.

Au bout d'un instant, mon père toucha cette masse du pied.

— Lève-toi, dit-il.

La masse s'agita, puis Roboam se leva.

— Remonte là-haut, reprit mon père, et fais mieux, ou malheur à toi !

Roboam courba la tête et se dirigea vers la porte. Il ne se retourna que sur le seuil ; son regard brûlait.

Le vieil Eliezer secoua la tête lorsque Roboam eut disparu.

— Cet animal sauvage vous étranglera quelque jour, frère Ismaïl, murmura-t-il.

Mon père haussa les épaules avec dédain. Il croyait connaître le pauvre muet, et, de fait, ce malheureux était dompté. Roboam avait au fond du cœur, pour mon père, un respect dévot, une sorte d'affection superstitieuse.

Nous restâmes environ six mois encore à Londres après la scène que je viens de vous raconter, mais ma captivité cessa dès lors. Mon père me donna à entendre qu'une personne dont la rencontre était pour moi fort à craindre avait quitté la ville. En conséquence, il me

fut permis de monter à cheval, d'aller au Park, et parfois même de passer quelques heures au spectacle.

Vous le dirai-je, milord? ce que j'aimais le mieux en ce temps, c'était d'aller passer quelques heures dans la prison du pauvre Roboam. Ma présence le consolait, et j'étais heureuse du bien que je lui faisais. Il me montra d'étranges choses en l'absence de mon père. Un jour, il se leva de la table où il travaillait sans relâche, et tira longuement ses membres engourdis, puis il secoua sa longue et inculte crinière, et se prit à sourire. Vous savez combien est expressive la physionomie des gens privés de la parole. Le sourire de ce pauvre Roboam parlait et semblait dire :

— Ah! miss Suky, je veux vous faire voir quelque chose de surprenant!

Il me prit par la main et me conduisit vers la toilette, devant laquelle il s'assit. Il prit l'une après l'autre cinq ou six fioles qu'il flaira et mit à part, puis il me fit signe de fermer les yeux. J'obéis pour lui complaire. Je pense vous avoir dit que Roboam était un homme de l'Orient. Son teint brun et luisant avait une couleur particulière qui se rapprochait du reste un peu du teint d'Ismaïl. Ses cheveux étaient d'un noir de jais, ainsi que sa barbe.

Je demeurai environ dix minutes les yeux fermés. Au bout de ce temps, Roboam me toucha le bras. J'ouvris les yeux, et je reculai de plusieurs pas, tandis qu'il riait de tout son cœur.

Il s'était opéré en lui un changement qui tenait de la magie. Son teint si brun tout à l'heure avait pris une nuance terne et blafarde... Tenez, milord, la nuance du teint de l'aveugle Tyrrel que vous nommez sir Edmund Mackensie.

— Sir Edmund Mackensie! répéta machinalement Brian de Lancester.

— Aucune comparaison ne saurait être plus frappante, reprit Susannah : entourés des pâles reflets de cette peau mate et comme farineuse, les yeux de Roboam avaient perdu leur sauvage éclat; ses longs cheveux noirs tombaient maintenant en mèches incolores sur son front blanchi, et se mêlaient à la rude toison de sa barbe déteinte.

— Et ce changement adoucissait l'expression de sa physionomie, madame? demanda Brian avec réflexion.

— Ce changement, milord, l'adoucissait en ce sens qu'il lui ôtait tout caractère : ce rude visage était devenu tout à coup insignifiant et morne.

— Ah ! prononça Brian, comme un homme qui pense tout haut, je voudrais bien entendre parler sir Edmund Mackensie, madame, lorsqu'il ne contrefait pas sa voix.

Susannah leva sur lui son regard interrogateur.

— C'est une idée folle, reprit-il, qui vient de traverser mon esprit. Mes pensées, depuis que je vous écoute, fermentent et me portent vers l'impossible. Mais nous rentrerons dans la réalité de la vie, Susannah, ajouta-t-il d'une voix tendre et en souriant doucement, nous y rentrerons bientôt pour être heureux!

La belle fille sembla se recueillir pour savourer mieux ces paroles d'espérance.

— Le pauvre Roboam jouissait naïvement de ma surprise, poursuivit-elle après quelques secondes de silence. Il me montrait ses cheveux, puis les fioles, pour me faire comprendre que les fioles contenaient de quoi changer instantanément la couleur des cheveux ; puis il me montrait sa joue et la pommade, et son grognement guttural témoignait de sa joyeuse humeur. Tout à coup je vis tressaillir les muscles de sa face. Il ne rougit pas, parce qu'il ne pouvait plus rougir sous le masque dont il avait recouvert ses traits, mais son œil se tourna, terrifié, vers la porte. Ismaïl était sur le seuil.

— Qu'est-cela ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— C'est moi qui ai prié Roboam, monsieur... commençai-je.

— Mentez, Suky, mentez, ma fille, interrompit-il avec douceur ; vous ne sauriez trop vous exercer à ce métier-là.

Il marcha vers Roboam, dont il tira rudement les cheveux.

— Quant à vous, maître Silence, lui dit-il, vous êtes encore plus laid comme cela que d'habitude. Ne tremble pas, brute que tu es. Mon intention était de faire quelque jour cette expérience devant miss Suky, car il est bon qu'elle connaisse toutes les gentillesses de notre état. Vrai, Roboam, tu n'es pas si maladroit qu'on pourrait le croire. L'auriez-vous reconnu dans la rue, miss Suky ?

— Non, monsieur.

Il se prit à sourire.

Nous partîmes quelques jours après. Je ne vous raconterai pas, milord, ce qui m'arriva en France, en Italie, en Orient. Nous restâmes quatre ans dans ces divers pays, et je les connais comme si j'y étais née, surtout la France, la belle Franee, où je voudrais tant vivre avec vous, milord! Mais ce que j'y fis peut se dire en deux mots, parce que, durant quatre années, dans ces divers pays, je fis toujours la même chose.

J'aidais à tromper, je vous le dis la honte au cœur. Une chose, en effet, manquait absolument dans l'édifice moral que je m'étais bâti à tâtons et sans secours. Je n'avais pas l'idée de la propriété : le vol ne m'épouvantait pas. J'aurais résisté à mon père, et résisté énergiquement, comme je le fis parfois en ma vie, s'il s'était agi de faire à autrui un mal physique; mais extorquer de l'or à l'aide d'une fraude ne me semblait point chose condamnable, et ma persuasion intime était que chacun, en ce monde, vise à ce résultat.

Susannah baissa la tête et se tut. Brian prit sa main, qu'il effleura respectueusement de ses lèvres.

— Oh! relevez-vous, madame, dit-il d'une voix grave et basse où perçait son enthousiasme contenu; et regardez qui que ce soit en face, vous qui ne craignez pas de mettre à nu votre belle âme, et qui n'avez point en votre conscience de recoins où cacher une part de vos souvenirs. Pourquoi rougir des crimes d'autrui, madame? Je dis du fond du cœur : Honte à qui verrait dans votre belle vie matière à blâmes ou à soupçons! Moi je vous aime et je vous admire.

— Merci, milord, dit-el e les larmes aux yeux; puisse Dieu permettre que vous m'aimiez toujours!

Le but constant de mon père durant tout ce long voyage fut l'escompte des faux effets de commerce fabriqués par Roboam; il réussit en partie, et vous n'avez pas été sans entendre parler de l'orage que causa sur la place de Londres ce vol commis au préjudice des premières maisons de la Cité. Quand nous quittâmes Damas pour revenir à Londres, mon père possédait plus de cent mille livres sterling.

J'étais une femme en ce temps déjà, milord. Des pensées sérieuses surgissaient dans mon esprit, et un vague besoin d'aimer et d'être

aimée alanguissait ma rêverie. Ismail me sentit mûre pour la partie la plus odieuse de ses desseins : il voulut trafiquer de mon corps et de mon cœur.

XVII

LA SIRÈNE

En prononçant ces dernières paroles, le sein de la belle fille se souleva brusquement, et sa joue devint pâle, tandis que son œil noir lançait un fugitif éclair. Elle reprit avec un triste sourire :

— Mon père n'eut pas le temps.

Son premier soin en arrivant à Londres fut de remonter sur un pied splendide sa maison de jeu de Leicester-Square. Vous savez, milord, de quelle vogue jouit cet *enfer* durant la plus grande partie d'une année. On le nommait le Club-d'Or (*Golden-Club*), et sa clientèle se composait exclusivement de la plus haute noblesse des Trois-Royaumes.

Mais mon père n'avait point abandonné pour cela sa maison de Goodman's-Fields. Il y pratiquait l'usure ; et son bureau d'escompte, établi dans les salles du rez-de-chaussée qui m'avaient servi si longtemps de demeure, ne désemplissait pas tant que durait le jour. Ainsi, milord, cette pièce où vous êtes venu parfois emprunter de l'argent à Ismaïl était mon ancienne chambre. A la place même où était le comptoir de mon père se trouvait jadis mon petit lit d'enfant, et la première fois que je vous vis, à travers les carreaux de la fenêtre donnant sur le jardin, vous étiez assis à la place où je m'endormis, la tête appuyée sur l'épaule de ma pauvre Corah, ce soir où je vis ma mère en rêve...

C'était peu de temps après notre arrivée à Londres. Je me promenais dans le jardin, donnant déjà mon âme à ces vagues pensées qui emplissent les têtes de jeune fille. J'entendis du bruit dans l'antichambre. C'était vous, milord, qui veniez d'entrer. Un hasard étrange, ma destinée sans doute, me fit entr'ouvrir curieusement la porte du jardin afin de regarder. Je vous vis et je vous trouvai beau.

Mon père avait amené de France deux grands laquais qui vous

barraient le passage. Vous ne vous fâchâtes point ; vos traits gardèrent leur indifférence hautaine, et pourtant ils se rangèrent dès que vous leur eûtes adressé un regard.

Je m'étonnai, car j'avais vu souvent ces mêmes hommes résister insolemment à des visiteurs. Je m'étonnai surtout de ce pouvoir que vous aviez de forcer l'obéissance sans menaces et sans colère.

Lorsque vous fûtes entré dans le bureau de mon père, je me glissai le long du mur de la maison et me plaçai contre la fenêtre à un endroit d'où je pouvais vous voir sans être vue. Mon cœur battait bien fort et je ne savais pourquoi ; mes yeux brûlaient comme lorsqu'on va pleurer, et pourtant j'avais au fond de l'âme une joie nouvelle et inconnue.

Je me souviens: je vous aimai dès ce jour-là presque autant que je vous aime!

Quand vous repassâtes le seuil de la maison de mon père, quand je ne vous vis plus, j'eus froid.

— Avez-vous vu ce gentleman, miss Suky? me demanda mon père.

— Oh oui! monsieur, répondis-je.

— Je gage qu'il vous a fait peur. C'est un fou qui a de quoi vivre pour deux ans encore et qui tâche de réduire ces deux ans à six mois.

— Comment l'appelle-t-on, monsieur?

— Brian de Lancester.

Brian ! oh ! votre nom est comme vous; il est doux et beau, et le cœur s'en souvient.

Je pensai à vous cette nuit et le jour vint que je pensais à vous encore. Les autres nuits ce fut de même. Et quand je m'endormais, Brian, je vous voyais en songe. Oh ! combien de fois me suis-je vue comme à présent auprès de vous, la main dans votre main, souriant à votre sourire. Mais je m'éveillais, et c'est une chose cruelle que le réveil après un si beau rêve !

Susannah prononça ces derniers mots d'une voix tremblante. Son beau front s'était chargé de tristesse,

— Pauvre Ophélia! murmura-t-elle ; on s'éveille aussi parfois après le bonheur ! Elle est belle pourtant, n'est-ce pas, milord, belle et noble ?

— Belle et noble en effet, répondit Lancester; la plus belle et la plus noble après vous, Susannah.

— Et il ne l'aime plus! acheva tout bas la belle fille

— C'est qu'il ne l'a jamais aimée, madame. M. le marquis de Rio-Santo est un ambitieux.

— Et vous, milord? s'écria naïvement Susannah.

Lancester secoua la tête en souriant.

— Moi, je suis un fou, madame, répondit-il.

Susannah l'interrogea du regard avec inquiétude, comme si elle eût craint qu'il y eût sous cette réponse de l'amertume ou de la raillerie; mais le franc visage de Brian semblait s'être déshabitué de cette expression flegmatique et moqueuse à la fois qui lui allait si bien dans ses équipées d'*eccentric man*. Il aimait bonnement, simplement et beaucoup.

— Je fus bien longtemps sans vous voir après cela, reprit Susannah. Mon père vous avait prêté sans doute une forte somme. Vous ne revîntes pas de sitôt à la maison de Goodman's-Fields. Mais je vous attendais.

Ce fut au Park que je vous rencontrai pour la seconde fois. Je vous reconnus de bien loin parmi tous les gentilshommes qui emplissaient les allées, et mon cœur se précipita vers vous. Vous étiez monté sur un beau cheval alezan, dont la fière allure excitait l'envie et l'admiration de vos rivaux...

— Ruby! interrompit Brian avec un soupir involontaire.

Susannah baisa le médaillon où était la fleur. Ce fut une sorte de muette oraison funèbre pour le vaillant cheval.

— Vous alliez, reprit-elle, gracieux cavalier, maîtrisant votre cheval qui dansait coquettement et frappait le sable en mesure du quadruple choc de son élastique sabot. Vous aviez à votre boutonnière une fleur de camélia, la fleur que j'ai gardée si longtemps en souvenance de vous, milord. Tout à coup il se fit une clameur dans la foule. Une calèche, lancée au galop de quatre magnifiques chevaux venait de renverser une pauvre femme qui gisait, sanglante, sur le sol.

— Tenez, Suky, dit mon père, regardez bien! voici White-Manor

qui vient d'écraser une vieille. Du diable s'il se retourne pour la regarder !

— Je vais la relever, monsieur ! m'écriai-je en donnant un coup de cravache à mon cheval.

Mais Ismaïl le retint par la bride.

— Fadaises que tout cela ! fadaises ! Si la vieille est morte, à quoi bon la relever ? Si elle n'est pas morte, il se trouvera bien quelque sot pour lui porter aide.

Le *sot*, ce fut vous, milord. Vous sautâtes à terre et vous prîtes dans vos bras la pauvre femme évanouie.

— Un flacon ! un flacon, belles dames ! criâtes-vous en agitant votre mouchoir.

Dix équipages s'arrêtèrent, et bien des femmes jolies vous saluèrent avec un sourire. Au lieu d'un flacon, il en tomba vingt à vos pieds. Pendant que vous vous baissiez pour en ramasser un, la fleur de votre boutonnière tomba. Je m'élançai, Brian, et avant que mon bras pût se rendre compte de mon action, la fleur était cachée déjà dans mon sein.

Ceci me fit vous aimer davantage, vous aimer trop, car votre pensée devint une obsession. Partout et toujours vous étiez devant mes yeux. Sans cesse je voyais votre front haut et calme et l'audace tranquille de votre regard. C'était une souffrance réelle et d'autant plus incurable que je ne cherchais point à la fuir.

Vous vous souvenez, milord, de ce repas nocturne où Ismaïl énuméra les divers services qu'il espérait tirer de moi. Il avait dit ce soir-là qu'il lui manquait une sirène pour attirer les joueurs à son *hell* (enfer). Ceci n'était pas exact, car les splendides salons de Golden-Club étaient toujours remplis de belles femmes, parées comme des reines, néanmoins, ces femmes ne suffisaient pas, faut-il croire, car Ismaïl voulut s'appuyer sur moi et me faire jouer mon rôle de sirène.

Il avait imaginé quelque chose d'imprévu et de théâtral, en rapport avec les magnifiques décorations du club. Dans le salon principal, il avait tendu une riche draperie, derrière laquelle étaient placés ma harpe et mon piano. Devant la draperie, une forte balustrade défendait le passage.

Lorsque j'entrai là pour la première fois, le bruit des conversations voisines effraya ma timidité. Mon père me fit asseoir au piano.

— N'ayez pas peur, miss Suky, me dit-il, et chantez de votre plus belle voix ; personne ne peut vous voir.

Il disait vrai. La draperie interceptait complétement les regards. Je passai mes doigts sur les touches, et quelques voix de joueurs s'élevèrent de l'autre côté de la draperie.

— Voilà une mauvaise invention, Spencer, disait-on, faites taire ce piano qui nous fend les oreilles.

— Allez toujours, Suky, me dit mon père.

Je préludai encore pendant quelques secondes, puis je commençai un air d'opéra français que j'avais entendu dire à mademoiselle Falcon. Je ne sais point résister à l'entraînement de la musique. La passion me prit. Je donnai, comme toujours, mon âme entière à mon chant.

— A la bonne heure ! miss Suky, dit tout bas mon père, comme j'achevais la dernière note finale.

Au même instant de frénétiques applaudissements éclatèrent dans la salle.

— C'est Malibran ! disait-on.

— C'est Catalani qui a bu l'eau de Jouvence!

— C'est Pasta qui a trouvé des notes de soprano au fond de son génie !

Mon père se frottait les mains et riait silencieusement.

— Milords, dit-il enfin, ce n'est ni Malibran, ni Pasta, ni Catalani, c'est la *Sirène*.

Il y eut un chuchotement de l'autre côté du rideau ; mon pere attendait la suite avec anxiété.

— Cent livres si vous voulez m'introduire seul, Ismaïl, dit une voix.

— Cinq cent livres ! dit une autre.

— C'est une affaire ! c'est une affaire, murmura mon père !

— Mille livres ! dit-on encore derrière le rideau.

— Pour aucun prix, milords, répondit Ismaïl ; la Sirène n'est plus là.

— Reviendra-t-elle ?

— Demain, milords, la Sirène chantera.

Le lendemain, les salons du Golden-Club étaient trop étroits pour contenir la foule qui afflua dès la tombée de la nuit.

Je chantai. On renversa la balustrade pour me voir. Mais j'étais partie déjà, et le galop des chevaux de mon père m'emportait vers notre maison. Ce mystère piqua au vif la curiosité blasée des nobles lords. On parla de moi dans Londres...

— C'est-à-dire qu'on ne parla plus que de vous, madame, interrompit Brian; et les journaux de Paris nous renvoyèrent bientôt l'écho de votre renommée qui avait passé le détroit. Mais personne ne fut-il admis à vous voir?

— Personne, milord; nul ne peut se vanter d'avoir aperçu la sirène du Golden-Club. Mon père attendait et spéculait sur l'effet de la curiosité poussée jusqu'à la folie; il attendait le paroxysme de la vogue pour... Milord, il ne faisait nullement mystère de ses desseins devant moi. Un soir, il me dit :

« — Susannah, vous allez être bien heureuse. Je veux faire de vous une lady, et parmi les lords qui vous applaudissent chaque jour, vous allez choisir, ma fille.

XVIII

LE CLUB-D'OR

Je me plaçai, couverte d'une toilette éblouissante, dans la voiture de mon père, et nous partîmes de Goodman's-Fields. Tout le long de la route, mon père fut d'une gaieté folle ; mais la gaieté d'Ismaïl avait un arrière-goût d'amertume qui rendait triste et donnait à craindre. Lorsque nous arrivâmes dans Leicester-Square, il y avait déjà une longue queue d'équipages armoriés devant la porte du Club-d'Or. En entrant, nous pûmes nous convaincre, au bruit assourdissant des conversations, que l'assemblée était plus nombreuse encore que de coutume.

— Voyez, Suky, me dit mon père.

Je remarquai seulement alors que de très-petits trous avaient été pratiqués dans la draperie. En approchant l'œil de ces trous, on voyait parfaitement tout ce qui se passait derrière le rideau.

De l'autre côté de la toile, il y avait foule compacte et impatiente ;

tous ces gens parlaient à la fois et parlaient de moi. Leurs regards se fixaient si ardemment curieux sur la draperie que je reculai, confuse, comme s'ils eussent pu me voir.

— N'ayez pas peur, reprit mon père. Tous ces noblemen, jeunes et vieux, sont fous de vous.

— Ces gentilshommes me connaissent-ils donc, monsieur? demandai-je.

— Non, Suky, grâce au diable! ce serait perdre la moitié de votre prestige. Vous avez beau être belle, l'imagination de ces gens trouve moyen de vous embellir encore.

— Elle est blonde, disait-on de l'autre côté du rideau, blonde et rose. Un ange, par Dieu!

— Vous n'y êtes pas! milord, ce Spencer arrive d'Orient. C'est une Circassienne, le plus beau sang de l'univers!

— Écoutez-les, Suky! Mais les voilà qui s'impatientent, et il ne faut pas jouer avec l'impatience des gens de cette sorte. Je vais vous dire ce que sont les plus respectables parmi ces lords, et vous choisirez ensuite.

— Pourquoi choisir, monsieur? lui demandai-je.

Il frappa du pied et fronça le sourcil.

— Il n'est plus temps de ne point comprendre, miss Susannah! dit-il d'une voix impérieuse et brève. Si c'est un jeu, mettez-y un terme, et si réellement vous ne comprenez pas, laissez-vous faire! Y êtes-vous? A tout seigneur tout honneur! Veuillez regarder ce bonhomme à cheveux blancs qui possède la physionomie la plus vénérable des Trois-Royaumes. Ce n'est rien moins que Sa Grâce le duc de M...., moins célèbre que son glorieux homonyme dont parle la chanson, mais plus joueur. Il a perdu ici un soir quatre-vingt mille livres, Suky, et il les a payées le lendemain. Que dites-vous de cela?

Je gardai le silence.

— Vous n'en dites rien! Tenez! celui-ci trouvera grâce peut-être devant vous. C'est un des rois du sport, un *eccentric* de qualité supérieure, qui mange une fortune incalculable avec une originalité dont on ne saurait trop faire l'éloge. Personne ne pourrait se douter de cela, n'est-ce pas? Vit-on jamais plus honnête et plus rouge visage, encadré dans une paire de favoris citron plus bourgeoise?

Eh bien ! ma fille, l'autre jour, le comte de Ch.....field, c'est le nom de Sa Seigneurie, a chassé un renard à courre par les rues de la Cité. C'était ma foi une joyeuse chose que d'entendre les cris des piqueurs le long de Leadenhall-Street, que d'ouïr les fanfares dans Cornhill et d'assister au débuché dans Church-Yard. Le comte suivait, monté sur un fort beau cheval, et en costume de chasse. Vous sentez que, depuis ce jour, Sa Seigneurie a été un homme à la mode. On porte beaucoup de redingotes à la Ch.....field. Le comte vous plaît-il, ma fille ?

— Ni plus ni moins qu'un autre, monsieur, repondis-je.

— Non ? Passons. Voici un gros bel homme dont certaines ladies raffolent. C'est un *larker* émérite, un espiègle du poids de cent cinquante kilogrammes. Il bat les policemen, il détache les marteaux des portes, il boxe les porteurs de charbon. Il y a bien longtemps que Daniel O'Connell l'a baptisé du nom de porc en compagnie du comte de White-Manor, son ancien camarade. Je me fais un honneur de vous le présenter : c'est le premier marquis d'Irlande, Harry de la Poër Beresford, marquis de Waterford, comte Tyrone, baron de la Poër, lord de Curraghmore, etc. Sa Seigneurie a-t-elle le don de vous plaire ?

— Non, monsieur.

— Peste, miss Suky ! aimez-vous mieux ce don Juan au regard audacieux, le colonel Rabican ? Je vous préviens, Susannah, que ce noble comte tue tous ses adversaires en duel, gagne à tous les jeux connus, et fait siennes les femmes de tous ses amis : c'est un lord de mérite. Voici non loin de lui son ennemi intime, lord William Bagget, qui n'est pas non plus sans quelques qualités. Dernièrement il a fait surprendre sa légitime épouse en *criminelle conversation* par son groom, caché sous un sofa, dans le but louable de tirer une bonne somme de la poche du séducteur. Mais lord Rabican n'est pas homme à se laisser faire ainsi. On a plaidé, miss Suky, très-bien plaidé. Les avocats ont soulevé des monceaux d'immondices, et les deux nobles lords siégent toujours à la Chambre haute, entourés de l'estime universelle. Attention ! miss Susannah, regardez ce seigneur assis entre deux dames et tenant dans sa main blanchette une tabatière enrichie de brillants. C'est lord Clankildare, l'amant dévoué de tout le beau

sexe répandu sur la surface du globe. On dit que Sa Seigneurie a son cuisinier pour rival. C'est fort anglais. Réfléchissez, Susannah, vous ferez de lord Clankildare tout ce que vous voudrez.

— Je n'en veux rien faire, monsieur, répliquai-je avec colère.

— Vous aurez de l'esprit quelque jour, reprit mon père. Je vous présente, pour mémoire seulement, l'Honorable John Tantivy, la crème des gentlemen-riders. Il vit d'asperges crues et de bouillon de coq, pour ne garder justement que le poids convenable.

L'impatience, cependant, gagnait évidemment tous les nobles lords. Il y avait une sorte de fièvre de l'autre côté du rideau. Les voix commençaient à s'élever et à se faire courroucées.

— Diable ! grommela mon père, il va falloir en finir. Comme vous pouvez le penser, miss Suky, je n'aurais pas perdu mon temps à vous *expliquer* Leurs Seigneuries comme on explique les figures d'un salon de cire, si je n'avais eu mes raisons pour cela. Celui sur qui j'ai jeté les yeux, celui que vous choisirez n'est pas encore arrivé ; et tout à l'heure j'irai les calmer en annonçant que notre sirène est en tête à tête avec milord ambassadeur.

Susannah reprit haleine.

— Et ce tête-à-tête eut-il lieu, milady? demanda Brian, qui tâchait de paraître calme.

Susannah sourit doucement.

— Vous voilà qui avez peur aussi, vous, milord, dit-elle ; attendez. Mon père s'écria tout à coup :

— Le voilà ! le voilà ! regardez !

Je regardai, milord, et je vous vis...

— Moi ! interrompit Brian stupéfait.

— Vous veniez d'entrer. Je ne vis que vous ! Hélas ! ce n'était pas vous que me montrait mon père. Oh ! m'écriai-je, émue d'une délicieuse espérance, ne me trompez-vous point? Est-ce à lui que vous voulez me donner ?

Ismaïl me regarda fixement.

— A lui, Suky, très-certainement. Le connaissiez-vous donc déjà ?

— Si je le connaissais ! m'écriai-je avec des larmes de joie dans les yeux.

— Ma foi, murmura mon père entre ses dents ; il faut avouer que

les jeunes filles ont des lubies étranges! Du diable si j'aurais osé espérer que Sa Grâce... enfin n'importe! je vais aller vous chercher milord ambassadeur, miss Suky.

Il se dirigea vers la porte. Moi je m'enivrais de votre vue : j'étais heureuse. Avant de franchir le seuil, Ismaïl se ravisa tout à coup et revint précipitamment vers moi.

— Ah çà ! miss Suky, me dit-il, nous ne faisons pas de quiproquo, j'espère? Je vous parle du prince Dimitri Tolstoï. C'est cet homme à la physionomie un peu... un peu caractérisée. Nous nous entendons bien, je pense?

Je n'avais plus de voix pour répondre. L'homme qu'il me montrait était... Mais vous devez le connaître, Brian!

— Je le connais, madame, répondit Lancester, dont la respiration devenait pénible. De grâce, achevez!

— Je joignis les mains avec détresse.

— Ah! dit Ismaïl en fronçant le sourcil, et de qui me parliez-vous donc, s'il vous plaît?

— Je vous parlais de Brian de Lancester, monsieur.

Mon père éclata en un rire sec et strident.

— Le frère du comte! s'écria-t-il, ce serait, sur ma foi, une bonne plaisanterie! Si Brian avait quelque chose... Ah! ah! ah! lorsque j'y songe, je ne puis m'empêcher de rire. Mais il n'a pas le sou, miss Suky!

— Madame, interrompit Brian; ces paroles prononcées par Ismaïl à mon sujet semblent recouvrir un sens caché. S'est-il jamais expliqué à cet égard?

— Jamais, milord. Mon père semblait, en effet, attacher une signification étrange au sentiment qui me portait vers vous. Cela le faisait rire, et Ismaïl ne riait jamais que lorsqu'un méchant espoir traversait son esprit. Mais vous êtes plus à même que moi, milord, de conjecturer si cette circonstance cache encore quelque triste mystère.

— Miss Suky, reprit-il, préparez-vous à recevoir le prince Dimitri Tolstoï, ambassadeur de Russie.

— Et que peut me vouloir cet homme? demandai-je avec colère.

Un sourire cynique vint à sa lèvre.

— Ce que vous voulez à l'Honorable Brian de Lancester, répondit-il.

— Je ne veux pas le voir ! m'écriai-je.

Votre présence me donnait du courage, Brian.

Ismaïl me saisit le bras et le serra de façon que ses doigts d'acier s'incrustèrent dans ma chair. Ses yeux avaient pris une expression de méchanceté sinistre et vraiment infernale. Il approcha son visage tout contre le mien.

— Tu es à moi, dit-il d'une voix entrecoupée par la rage qui s'emparait de lui ; tu n'es qu'à moi. Je suis ton maître : je pourrais te tuer, entends-tu ?

Brian se leva sans savoir et mit ses deux mains sur sa poitrine haletante.

— Te tuer, poursuivit Susannah, qui tremblait elle-même à ce terrible souvenir ; mais j'aime mieux te vendre !

Son œil flamboyant me brûlait.

— Ne résiste pas ! reprit-il en secouant violemment mon bras, ou je t'écraserai sous mes pieds, comme j'ai fait une fois devant toi à Roboam, et je te battrai comme je l'ai battu !

Brian poussa un cri étouffé et retomba sur le sopha.

— Mais sur qui donc vous venger, madame, murmura-t-il, puisque cet homme est mort !

XIX

VINGT MILLE ROUBLES

— Et j'étais là ! reprit Brian, et je ne sentais rien en mon cœur !

— J'étais brisée, milord, répondit Susannah, mais je ne fléchissais pas. Vous me veniez en aide sans le savoir, car du fond de mon ignorance je comprenais vaguement que mon père, en me donnant à un autre, m'enlevait à vous pour toujours.

Pour toujours, milord ! Ce qui était alors en moi un soupçon confus est maintenant un sentiment précis et arrêté : si j'étais tombée dans le piége, vous ne m'auriez jamais connue !

La dernière menace d'Ismaïl me raidit dans ma résistance.

— Vous pouvez me tuer, lui dis-je, mais non me faire céder.

— Eh bien! je te tuerai! s'écria-t-il l'écume à la bouche; je te tuerai. Oh! mais pas tout d'un coup! Tu mourras à petit feu, tout doucement, un peu tous les jours. Malédiction! quel démon t'a donc soufflé la pudeur, misérable! J'ai passé quinze ans à nouer un bandeau sur ta vue, et voilà que tu n'es pas aveugle! J'ai passé quinze ans à courber patiemment ta volonté en obscurcissant ton intelligence, et voilà que ton esprit voit clair! et voilà que ta volonté se redresse! Mais c'est à croire qu'il y a un Dieu là-haut!

Il s'interrompit, passa son mouchoir sur sa bouche humide et appela péniblement à sa lèvre son froid sourire d'habitude.

— Me voilà aussi sot que vous, miss Suky, reprit-il avec un calme factice. Écoutez, nous avons tort l'un et l'autre; parlons raison : je vous demande une chose bien simple, pourquoi me refusez-vous?

— Vous voulez me donner à un homme, répondis-je, et je veux être à un autre homme.

Cette réponse faillit le rejeter dans toute sa fureur, mais il se contint.

— Vous voulez! répéta-t-il. Voici qui est bien péremptoire, miss Suky! Vous oubliez que je suis votre père!

— Qu'importe cela? demandai-je.

Il se mordit violemment la lèvre.

— C'est juste, reprit-il; cela importe peu, assurément. Je voulais vous dire : Vous oubliez que je suis le plus fort.

— Non, monsieur.

— Alors, vous allez m'obéir?

— Non!

Il s'éloigna de moi brusquement et fit quelques tours dans la chambre.

— Miss Susannah, me dit-il avec froideur et sarcasme, vous êtes une fille vertueuse, moi, je suis un marchand honnête. Je vous ai vendue, j'ai été payé, l'acheteur attend livraison. Dans dix minutes le prince sera ici; dans dix autres minutes une bonne serrure vous mettra tous les deux à l'abri des importuns. A bientôt, miss Susannah!

Il sortit précipitamment. Je voulus crier : je ne pus. Un poids écrasant était sur ma poitrine.

En ce moment, Ismaïl entra dans le salon de jeu et alla droit au prince. Il lui parla tout bas. Le prince sourit. Son regard étincelant vint caresser le rideau.

Ce regard me sauva, milord. Il me fouetta d'une terreur si poignante que je pus secouer ma torpeur. Je me levai, je traversai la salle et les corridors en courant. Une minute après j'étais dans la rue.

Brian respira longuement. Elle reprit :

— Je courus encore durant quelques secondes au hasard ; je m'affaissai, brisée, à l'un des angles de Leicester-Square.

Hélas ! je ne songeais pas que je n'avais d'autre asile que la maison d'Ismaïl, et que le danger, aujourd'hui évité, reparaîtrait demain aussi terrible. J'y songeais si peu, que ma première action, sitôt que mon oppression calmée me permit de faire un mouvement, fut de me jeter dans une voiture de place et de me faire conduire à Goodman's-Fields.

— Quoi, madame ! s'écria Brian, vous rentrâtes dans cette retraite infâme?

— J'y rentrai, milord. Et n'épuisez pas pour si peu votre pitié. J'ai eu depuis des jours de si navrante misère que j'ai pu regretter la maison d'Ismaïl.

Mon père n'était point encore de retour lorsque j'arrivai dans Goodman's-Fields. Au lieu de gagner ma chambre je montai en courant au laboratoire de Roboam. C'était le seul être qui eût pour moi un semblant d'affection. Je n'espérais point en lui qui était, comme moi, opprimé, mais j'allais, d'instinct, unir ma détresse à sa servitude.

Le pauvre muet dormait. Lorsque je l'éveillai, il fit un geste de vive surprise. A l'aide de ses gestes, qui valaient presque des paroles, il m'interrogea ; je lui contai l'odieuse conduite d'Ismaïl et ma fuite du Golden-Club. Il courba la tête et sembla réfléchir.

Au bout de quelques minutes, il prit ma main et la baisa, puis il me conduisit dans sa case et me montra un enfoncement où il y avait juste la place de mon corps, puis encore il frappa du revers de ses doigts une assiette vide qui se trouvait sur sa table. Cela voulait dire

qu'il me cacherait dans sa case et qu'il partagerait ses repas avec moi.

C'était une folle pensée : mon père en rentrant saurait bien vite que j'étais dans la maison ; il me chercherait, et Roboam serait victime de sa compassion. Voilà ce que j'aurais dû me dire, et ce que se disait sans doute le pauvre Roboam, car il était abattu et résigné. Mais j'étais incapable de porter si loin mon calcul, milord. Je me voyais échapper aux poursuites de mon père et à l'horrible nécessité de subir la présence de ce Russe.

— Oui, répondis-je, oui, bon Roboam, je me cacherai là et je resterai toujours avec vous,

Il fit un grave signe d'assentiment. Je suis certaine, maintenant, milord, qu'il avait la conscience d'un châtiment prochain et mortel. Moi, j'étais rassurée. Et pourtant, combien ici j'aurais dû trembler si mon ignorance du monde n'eût pas été complète ! Au Golden-Club, Ismaïl n'était qu'un trafiquant de vices à peine toléré. Dans Goodman's-Fields, il était roi. Derrière ma draperie, j'étais à dix pas d'une réunion d'hommes, dissolus sans doute, mais nobles après tout et gardant au fond du cœur quelque chose de fier. Chez Ismaïl, au contraire, j'étais seule, dans un réduit dont les valets de la maison eux-mêmes ne soupçonnaient pas l'existence. Nulle oreille à portée de mes cris ; rien milord, rien qu'un pauvre être mutilé, abruti par l'esclavage !

C'est ici, milord, que je devais mourir ou être vaincue, si mon salut n'était sorti d'une catastrophe impossible à prévoir.

Mon père ne rentra point cette nuit-là dans sa maison de Goodman's-Fields. Vers onze heures du matin, Roboam et moi nous entendimes le coup du maître retentir à la porte de la maison. Je me cachai ; Roboam se plaça devant sa table de manière à me masquer. Il m'ordonna le silence d'un geste emphatique et qui peignait énergiquement ses inquiétudes. Je demeurai immobile ; je retins mon souffle : mon père entra.

— Belle affaire ! grommelait-il en refermant la porte ; le prince veut que je lui rende ses vingt mille roubles.

Il tira un papier de sa poche et le déplia.

— Prépare du papier à calquer, toi ! reprit-il en s'adressant à Roboam.

Roboam obéit. Je sentais son siége trembler. Mon père se promenait de long en large.

— C'est une chose diabolique ! murmurait-il ; cette misérable enfant ! ce Brian de Lancester ! Qu'il revienne m'emprunter de l'argent, celui-là ! Ah çà ! les femmes devinent tout ! la pudeur comme l'amour... ou peut-être est-ce l'amour qui leur apprend la pudeur !

Il s'approcha de Roboam et jeta sur sa table le papier qu'il tenait à la main.

— Tiens ! dit-il ; calque-moi cette signature. Prends garde de gâter le billet, maître Silence ! s'il garde une trace, je te brise le crâne !

Roboam prit le papier, qui était une obligation du prince Dimitri Tolstoï, le prix stipulé pour la vente de ma personne, milord, et se mit en devoir de calquer la signature. Mon père reprit sa promenade.

— Et si ce n'était que cela encore ! disait-il en s'échauffant par degrés ; mais ce qu'elle a fait une fois elle pourra le recommencer ! elle le recommencera certainement, la misérable fille ! Et d'ailleurs, si elle ne me cède pas, comment dominer le comte ?

Que pouvaient signifier ces étranges paroles, milord ? Vous qui savez le monde, Brian, devinez-vous le secret d'Ismaïl ?

— Ne prononça-t-il point le nom de ce lord ? demanda Lancester.

— Non, il l'appelait le comte. Peut-être, au reste, quelques mots lui échappèrent-ils qui auraient mis tout autre sur la trace de sa pensée, mais moi je ne comprenais pas, et la scène affreuse qui suivit a mis du trouble dans mes souvenirs.

— Où en es-tu, maître Silence ? demanda tout à coup mon père.

Il prit le papier que Roboam hésitait à lui rendre et poussa aussitôt un cri de rage.

— Scélérat ! brute maudite ! je t'avais dit de prendre garde ! Ah ! cette fois, tu vas me payer tous tes comptes !

Voici ce qui était arrivé. Mon père, forcé de rendre le billet de vingt mille roubles que lui avait souscrit le Russe, voulait au moins garder un calque de sa signature ; mais Roboam n'avait plus son ang-froid. Au lieu de prendre un poinçon à calquer, il se servit d'une orte de burin qui trancha le papier partout où il passa. Or, comment emettre au prince un papier portant d'aussi évidentes et ineffaçables preuves de fraude ?

Mon père se mettait chaque jour en fureur pour des riens. Cette fois tout se réunissait pour porter au comble sa rage : ma fuite, ses espérances perdues, le péril auquel l'exposait l'erreur de Roboam...

Il s'élança d'un bon vers son arsenal et choisit le plus gros, le plus lourd de ses fléaux de plomb. Je sentis faiblement tressaillir le siége de Roboam. Mon père revint vers lui à pas comptés.

Je fermai les yeux comme cette nuit où Ismaïl avait frappé Roboam avec le bambou du vieux juif Eliezer. Au premier coup, la chaise de Roboam sauta. Non-seulement j'entendis le plomb tomber, lourd, sur la chair du patient, mais je ressentis le contre-coup de chaque assaut. Il me semblait qu'on martelait mon cœur. J'entendis et je sentis comme cela trois coups assénés avec furie. Puis le bois de la chaise me choqua brusquement. Deux râles sauvages déchirèrent à la fois mes oreilles ; j'ouvris involontairement les yeux.

Roboam n'était plus auprès de moi. L'intensité de la douleur, la certitude de mourir avaient galvanisé le pauvre esclave. Il s'était relevé, d'autant plus terrible que sa colère avait été plus longtemps comprimée. D'un saut il avait franchi la table qui le séparait de mon père, et ils étaient tous deux en présence.

Ce fut une lutte odieuse, où l'un des champions, blessé, meurtri déjà, n'avait pour se défendre que ses mains désarmées, tandis que l'autre frappait avec une massue dont chaque coup pouvait être mortel. Mais celui qui était sans armes avait à venger vingt années de martyre.

Son visage fut un instant couvert d'horribles contusions. Il ne tombait pas néanmoins, parce que chaque coup amorti, sinon paré, par sa main tendue, perdait une grande partie de sa force. Il attendait. Ismaïl, lui, frappait, comme toujours, en aveugle, en furieux. Au bout d'une minute, je vis avec épouvante Roboam baisser la main qu'il étendait pour parer. Le fléau décrivit en sifflant sa courbe impétueuse. Je crus le combat fini.

Le combat était fini en effet, milord, mais ce n'était pas Roboam qui était vaincu. D'un mouvement rapide comme l'éclair, il avait évité le plomb mortel, et, profitant de l'instant où Ismaïl relevait son arme, il l'avait saisi à la gorge. Mon père, suffoqué, ne jeta pas même un

cri. Roboam fut obligé de le soutenir pour l'empêcher de tomber comme une masse inerte sur le sol.

Alors le muet se prit à rire en montrant ses longues dents blanches, aiguisées comme les dents d'une bête fauve. Il traîna mon père jusqu'à l'autre bout du laboratoire, saisit une grosse corde et le garrotta. Je voyais tout cela, milord, mais je ne pouvais ni me mouvoir ni produire aucun son. J'étais comme frappée de la foudre.

Quand Roboam eut lié mon père, il s'élança vers la porte et disparut avec un cri de sauvage triomphe.

Quelques minutes après, le muet repassa le seuil. Il était suivi d'un magistrat et de deux constables qui entrèrent sur ses pas dans le cabinet d'Ismaïl.

XX

EN SURSAUT

En sortant, Roboam m'avait énergiquement défendu, à l'aide de son expressive pantomime, de détacher les liens de mon père. Ce mouvement avait révélé ma présence à Ismaïl. Il changea de couleur, et sa mobile physionomie réfléta rapidement plusieurs sentiments opposés. La colère d'abord, puis l'espoir.

Dès que Roboam eut fermé la porte à double tour, mon père prononça doucement mon nom. Je ne répondis pas, j'étais littéralement foudroyée.

— Susannah! répéta Ismaïl avec une inflexion de voix caressante.

Dieu m'est témoin, milord, que j'aurais voulu le secourir. J'étais impuissante toujours. Il semblait qu'une main pesante et glacée comprimât mon cerveau. Je ne souffrais pas. La mort doit-être cela, Brian.

On entendit des pas dans l'escalier dérobé.

— Écoutez, Suky, dit alors Ismaïl en changeant de ton tout a coup; c'en est fait! je suis perdu. Ce misérable s'est vengé comme un homme! Des gens vont venir : des juges. Ne dites point que je suis votre père; ils vous mettraient en prison et vous ne pourriez plus m'é-

tre utile : car vous êtes bonne, Suky, et quand vous aurez repris vos forces, vous ferez ce que vous pourrez pour m'empêcher de mourir...

La porte qui s'ouvrit lui coupa la parole.

Roboam se précipita dans la chambre et désigna avec une rapidité de gesticulation frénétique tous les objets suspects dont je vous ai parlé. Cette rapidité ne put être égalée que par la prestesse avec laquelle un petit homme qui le suivit parcourait la chambre du regard.

Derrière lui venaient deux constables.

— Monsieur Ismaïl Spencer, dit le jeune homme, je suis Robert Plound, esq., adjoint au commissaire de police de White-Chapel. Voilà une singulière officine. Vous avez eu soin de rassembler ici des preuves si convaincantes, de si belles preuves, qu'il n'est aucun besoin de dresser acte pour le moment. Je vais tout bonnement mettre les scellés sur la porte du cabinet et vous conduire en prison, monsieur Spencer. Mais, quelle est cette demoiselle?

— Les deux constables me regardèrent.

— Ce doit-être la fille de M. Spencer, reprit Plound. Nous allons la conduire en prison.

Les deux policemen firent un pas de mon côté, mais Roboam s'élança au-devant d'eux et me saisit dans ses bras.

— Hein ? dit le petit commissaire : cet homme sans langue prétendrait-il résister à la justice du royaume !

Roboam multipliait ses gestes expressifs. Par un sentiment tout différend de celui de mon père, il se rencontrait avec lui dans la même idée, et sa pantomime m'appelait sa fille. Le commissaire et les constables ne comprenaient point.

Ce fut alors que mon père ouvrit la bouche pour la première et la dernière fois durant toute cette scène.

— Ne voyez-vous pas que cette enfant est sa fille! prononça-t-il en haussant les épaules.

— Merci, monsieur Spencer, dit Robert Plound, allons-nous-en!

On nous fit sortir les premiers, Roboam et moi, milord, puis, mon père, placé entre les deux policemen, passa pour la dernière fois le seuil de son cabinet secret. Le commissaire appliqua sur la serrure une bande de parchemin qu'il scella. Nous descendîmes l'escalier et

nous arrivâmes dans cette pièce que mon père appelait son boudoir.

— Vous étiez bien logé, monsieur Spencer, dit Robert Plound ; mais à qui diable iront tous ces beaux meubles quand vous aurez été pendu ?

La nuit était tombée lorsque Susannah arriva à cette partie de son récit. Elle parlait depuis bien longtemps et fut obligée de s'arrêter.

La chambre n'était point parfaitement obscure, parce que l'éclairage du dehors frappait la surface blanche du plafond et envoyait aux objets de vagues et incertains reflets. Habitués déjà à ces lueurs douteuses, Brian et Susannah se voyaient. La belle fille, pâlie par la lassitude, avait sur ses traits une langueur qui la rendait plus charmante. Brian la regardait avec ravissement. Il repassait dans sa mémoire les traverses de cette vie si cruellement éprouvée ; il cherchait en lui-même de quoi compenser tant de douleurs et faisait à Susannah, dans son rêve, un féerique avenir.

Le bruit empêche de dormir, le mouvement aussi ; mais lorsqu'on s'est endormi par le mouvement, l'immobilité réveille : ceci ne sera nié par aucun voyageur. De même, quand on a pris sommeil par le bruit, le silence secoue l'engourdissement.

Madame la duchesse de Gèvres s'éveilla en sursaut. Il faisait nuit, nuit noire. Elle s'était endormie en plein jour : les deux amants, à cette heure, étaient en présence. Y étaient-ils encore ? Et qu'avaient-ils pu se dire ?

— Sotte que je suis ! murmura la petite femme avec un véritable regret ; j'ai dormi plus de deux heures ! Pendant ce temps ma chère nièce a pu lui dire tout à son aise ce qu'il ne devait point connaître. Ah ! si ce coquin de Tyrrel pouvait savoir cela !

Comme elle prononçait ces mots, une main saisit son bras dans l'ombre et le serra fortement.

— Vous étiez là, milord ! dit-elle.

— Le coquin de Tyrrel était là, madame la duchesse, comme vous voyez, répondit l'aveugle.

— Je vous jure...

— Taisez-vous ! Vous avez bien fait de dormir, Maudlin ; si vous aviez veillé, vous eussiez entendu des choses que vous auriez comprises peut-être, et alors, il aurait fallu vous réduire au silence.

D'ordinaire, l'aveugle Tyrrel était fort loin de se montrer aussi communicatif. La petite Française trouva aussi qu'il y avait dans ses paroles un ton de gaieté mêlée d'amertume qu'elle n'y avait jamais remarqué.

— Oui, reprit-il avec une sorte d'enjouement sarcastique; madame la princesse a parlé, Maudlin, beaucoup parlé. Et il a été question souvent d'un homme que j'ai connu assez particulièrement autrefois. Entre cet homme et moi, on a établi une comparaison qui pourrait avoir, sur ma parole! des suites très-fâcheuses, si on ne se hâtait d'y mettre ordre. Qu'ont-ils dit avant que vous dormiez, Maudlin?

La petite femme recueillit ses souvenirs et raconta l'équipée romanesque de Brian dans les jardins royaux du château de Kew. Tyrrel se frotta les mains.

— Ah! c'est lui! s'écria-t-il; c'est ce maître fou qui a fait cet exploit! mais on ne parle que de cela dans la ville, pardieu! Ah! ah! voilà par exemple un heureux hasard, et cette bonne nouvelle vous absout complétement, Maudlin.

La chambre où se tenaient Susannah et Lancester s'était illuminée dans l'intervalle. Un valet venait d'y apporter des bougies.

— Mais écoutez, reprit Tyrrel, voilà madame la princesse qui va recommencer, et la fin de son histoire vous intéressera sans danger pour moi. Il s'agit d'une exécution capitale. Vous savez, la pendaison du juif Spencer? J'y étais, Maudlin, mais placé de telle sorte que je ne jouissais pas du tout du spectacle... et je serai bien aise d'apprendre quelle figure fit le juif en cette circonstance.

Tyrrel prononça ces mots avec un ton de cynique fanfaronnade, mais il y avait une secrète horreur sous sa jactance, et la petite Française, à la faible lueur des bougies passant à travers les trous du verre rendu opaque, crut voir des gouttelettes de sueur briller sur la blafarde pâleur du front de l'aveugle.

XXI

OLD-COURT

Une chose étonnait grandement madame la duchesse de Gèvres. C'était la facilité avec laquelle l'aveugle, si sévère d'habitude, lui pardonnait aujourd'hui sa négligence.

— Et ne pensez-vous point, milord, demanda-t-elle avec curiosité, qu'il vaudrait mieux clore cet entretien?

— Non, Maudlin, non. Il est des choses qu'elle ne voudrait point dire à d'autres qu'à son amant et qu'il m'importe... qu'il nous importe de connaître.

Dès qu'il se tut, la voix de la belle fille arriva, distincte, dans le cabinet noir :

— Il me reste bien peu de choses à vous apprendre, milord, disait-elle. Roboam loua un petit logement dans Faringdon-Street, non loin de la prison de Newgate où mon père fut transféré au bout de deux jours. Il avait emporté avec lui beaucoup d'or en quittant la maison de Goodman's-Fields ; mais nous vivions pauvrement, parce que cet or fut employé en grande partie par Roboam à soulager la captivité de mon père. Le pauvre muet avait été poussé à bout, et nul de ceux qui savaient la barbare tyrannie dont le poids l'écrasait naguère n'aurait eu le droit de blâmer sa vengeance. Néanmoins, il se repentait amèrement.

Ismaïl seul aurait pu dire quel singulier pacte existait entre lui et le muet. Il est certain que Roboam l'aimait. Mais il n'était pas en son pouvoir de défaire ce qui était fait.

Un matin, nous vîmes venir des gens de justice qui nous emmenèrent, Roboam et moi, dans Old-Bailey. On nous fit baiser un livre que je n'avais jamais vu dans la maison de Goodman's-Fields, — la Bible, — et l'on nous dit de jurer, après qu'un greffier eut récité la formule d'un serment.

Le greffier nous interrogea. Roboam répondit négativement, par

signes, à toutes les demandes qui lui furent faites. Moi, au contraire, je ne déguisai en rien la vérité. Ainsi ce fut moi, milord, qui achevai l'œuvre de Roboam.

Le grand jury s'assembla un mardi dans la salle basse d'Old-Bailey, pour décider préalablement la question de savoir s'il y avait lieu oui ou non de poursuivre l'accusation intentée contre mon père. La délibération ne fut pas longue et un verdict unanime renvoya mon père devant Old-Court. J'étais présente lors de la délibération du grand jury ; mais, comme je sortais, protégée par Roboam, j'entendis une voix à mon oreille, qui me disait :

— Comment vous portez-vous, Susannah?

Je me retournai. C'était Ismaïl. Son visage était bien pâle ; mais ses yeux fatigués gardaient leur expression d'amère et inflexible ironie.

— Oh ! monsieur ! m'écriai-je.

— Chut, Suky ! dit rapidement mon père, Roboam doit se repentir de ce qu'il a fait, n'est-ce pas, et c'est lui qui m'envoie des secours ?

— C'est lui, monsieur.

— Pauvre fou ! murmura-t-il.

Et il poussa du coude Roboam, qui ne l'avait point aperçu encore. Je crus que Roboam allait se prosterner devant lui. Mon père l'arrêta d'un regard et lui dit tout bas :

— Fais que le docteur Moore vienne me voir dans ma prison, et recommande-lui de m'apporter un poignard.

Roboam m'entraîna rapidement. Je crois que la demeure de ce docteur Moore est dans cette rue même et bien près d'ici, car la première fois que je suis entrée dans cette maison il m'a semblé en reconnaître les alentours.

— Eh bien ! demandai-je à Roboam lorsqu'il redescendit, le docteur ira-t-il à la prison de mon père ?

Il me fit signe que M. Moore s'habillait pour partir.

Le jour du procès définitif arriva. Dès le matin, Roboam et moi nous prîmes le chemin d'Old-Bailey. Mous traversâmes d'abord le vestibule, où se pressait une foule compacte de sollicitors, d'attorneys, de témoins et de bas officiers de la justice. Puis nous montâmes un escalier tournant, en bois, raide comme une échelle, qui nous conduisit directement dans Old-Court. Il y avait un juge, un assesseur,

un greffier, et à droite du juge, sur un siége séparé par un large intervalle, un épais alderman qui dormait.

On me plaça vis-à-vis du banc des juges qui s'appuyait à la muraille, tapissée, en cet endroit, d'une étoffe couleur de feu. Au milieu de ce banc, sous un dais de forme carrée, s'asseyait le magistrat principal, derrière lequel, fixée à la rouge tenture, pendait une épée nue. A droite des magistrats et au delà de l'alderman endormi, une douzaine de gentlemen causaient gaiement de leurs affaires. C'étaient les jurés. A gauche, étaient les avocats. Ce fut derrière leur banc que s'ouvrit la porte qui donna passage à mon père. Derrière moi se tenait le public, et parmi le public je reconnus avec étonnement, cachés sous des costumes vulgaires, la plupart des nobles habitués de Golden-Club.

On me fit asseoir sur une sellette, relever mon voile et baiser une Bible. Puis le juge, l'attorney du roi et les avocats me pressèrent à l'envi et tour à tour de questions insidieusement posées. Je répondis encore suivant la vérité, et Roboam ne fut interrogé que par manière d'acquit. J'en avais dit assez pour faire condamner mon père. Quand j'eus finis, avant de baisser mon voile, je tournai instinctivement les yeux vers lui. Il me fit un signe de tête amical, qu'il accompagna d'un sourire. Sa figure exprimait le calme le plus complet.

L'accusateur public se leva et fit signe à un valet de justice qui retira un tapis de serge, dont les vastes plis recouvraient une table encombrée d'objets divers. C'étaient tous les outils du laboratoire de Roboam, la toilette, les fausses clés, les armes, les poinçons, burins, matrices, etc. L'accusateur demanda à Ismaïl s'il reconnaissait ces objets.

— Je les reconnais, monsieur, répondit mon père en passant négligemment un petit peigne d'écaille parmi les flots soyeux de sa longue barbe noire ; ce sont, je vous prie de le croire, d'excellents instruments qui m'ont coûté fort cher.

Les gentlemen jurés se prirent à rire.

L'huissier frappa de sa masse le plancher en criant d'une voix nasillarde et endormie :

— *Saélen'ce* [1] !

[1] Prononciation anglaise du mot *silence*, qui s'écrit de même dans les deux langues.

Je ne sais pas, milord, quelle était la secrète pensée de mon père, mais il est certain pour moi qu'un mystérieux espoir le soutenait. Peut-être méditait-il un projet d'évasion; peut-être comptait-il sur l'intervention des hommes puissants qui avaient si longtemps fréquenté son enfer.

Mais il comptait encore sur autre chose, car, au pied même de l'échafaud, il garda sa sérénité ; et son sourcil ne se fronça même pas pour commettre l'acte abominable qui fut son dernier crime...

Il venait de se faire un ennemi de l'accusateur. Ce magistrat soutint l'accusation avec une passion inouïe. Chaque fois que l'attorney du roi s'arrêtait pour reprendre haleine, Ismaïl hochait la tête en guise d'approbation. L'alderman ronflait, les juges bâillaient, les jurés parlaient opium, coton et tiers consolidé; l'huissier disait périodiquement :

— *Saêlen'ce !*

En terminant, l'avocat de la couronne somma le jury, sur son salut éternel, de déclarer l'accusé coupable, le menaçant, au cas contraire, de toutes les vengeances célestes. Le défenseur de mon père se leva. C'était un jeune homme, frais et rose, dont la perruque blanche [1] semblait un déguisement de carnaval.

— Mon jeune gentleman, lui dit mon père, je pense que vous allez parler pour votre propre satisfaction. Quant à moi, je me priverais volontiers de votre éloquent appui.

— Oh! oh! murmura le jury.

— *Saêlen'ce!* prononça l'huissier qui dormait debout.

Le défenseur ne sourcilla pas. Il fit un signe protecteur à mon père et commença son plaidoyer en affirmant sur l'honneur qu'il allait rendre l'innocence de son client plus claire que le jour. Il fit cette annonce avec tant d'assurance, milord, que je me sentis venir un peu de joie au cœur, pensant que mon père allait être sauvé. Mais cet espoir dura peu. Le jeune avocat parla pendant deux heures et ne dit pas un mot qui eût trait au procès. Il raconta les malheurs du peuple d'Israël en Egypte, fit le tableau des sept plaies et passa la

[1] A Londres les avocats portent perruque à deux marteaux, de couleur gris-blanc.

mer Rouge avec Moïse. Ensuite, à propos de la contrefaçon des effets, il établit laborieusement que la gravure et la calligraphie sont des arts recommandables.

Quand il eut terminé sa plaidoierie, un murmure flatteur circula dans l'auditoire. C'était un début. On le déclara fort brillant. Et la famille du jeune *pleading counsellor*, assemblée pour fêter ses premières armes, applaudit en versant des larmes de joie.

Le magistrat qui siégeait sous l'épée de justice demanda à mon père s'il ne voulait rien ajouter. Mon père ne répondit que par un salut cavalier. Les jurés quittèrent leurs places, se groupèrent et commencèrent une active conversation. Au bout de dix minutes, l'un d'eux pirouetta sur ses talons et regagna son siège. Presque aussitôt après, un autre l'imita, puis un autre encore, de sorte que bientôt tous les jurés eurent repris leurs places, croisé leurs jambes et fiché leurs regards ennuyés au plafond.

Le chef du jury seul était resté debout. Sur la demande du président, il prononça le verdict, une main dans la poche de son pantalon et l'autre à son jabot. Mon père était coupable à l'unanimité.

Alors ce furent de nouveaux débats. L'attorney du roi et le défenseur ouvrirent de gros livres et se jetèrent à la face des citations latines, après quoi on réveilla l'alderman, qui se frotta les yeux, et les juges délibérèrent à leur tour. Au moment où ils rendaient leur sentence, qui prononçait la peine de mort contre mon père, le bruit joyeux des félicitations adressées au jeune avocat devint si scandaleux que l'huissier fut obligé de jeter par la salle son monotone :

— *Sacten'ce !*

Mon père écouta l'arrêt sans manifester la moindre émotion. Roboam, au contraire, poussa un cri sourd et se frappa la poitrine avec désespoir. Mon père lui adressa un regard de pitié.

— Pauvre fou ! dit-il encore.

Deux jours après, je reçus une lettre par un exprès inconnu. Voici ce qu'elle contenait :

« Une fois, je vous ai promis de vous faire voir ce que c'est qu'être pendu : venez jeudi dans Old-Bailey, ma fille, avant le lever du soleil, je vous tiendrai ma promesse.

« Que Roboam ne manque pas d'y venir, et qu'il épie mes moindres mouvements. J'aurai besoin de lui. »

XXII

THE LAUNCH INTO ETERNITY

La belle fille poursuivit :

— Je lus à Roboam ce qui le concernait. Un éclair de joie passa sur le front du pauvre muet.

A onze heures de nuit, le mercredi, veille du jour fixé par la lettre de mon père, Roboam se précipita dans ma chambre, et me fit entendre qu'il était temps de partir. Je m'habillai. Nous sortîmes.

Au moment où nous apercevions les noires murailles de Newgate, les douze coups de minuit sonnèrent dans Skinner-Street, au beffroi du Saint-Sépulcre.

Aucun mouvement ne se faisait dans cette rue large et d'apparence si lugubre qu'on nomme Old-Bailey. On entendait seulement comme un murmure de gaies conversations dans l'air, tout le long des maisons qui font face à la prison, et aussi dans les premiers bâtiments de Newgate-Street, ayant vue sur Old-Bailey. Je levai les yeux pour voir d'où partait ce joyeux murmure qui contrastait si cruellement avec le lieu et la scène annoncée. Je n'aperçus rien d'abord ; mais bientôt mes regards, aguerris par l'obscurité, distinguèrent à toutes les fenêtres de toutes les maisons des gentlemen et des ladies ; des femmes du peuple étaient dans les greniers, et quelques enfants se cramponnaient aux saillies des boutiques. Tous ces gens attendaient.

Roboam et moi, nous nous assîmes sur un soliveau couché au milieu de la rue, vis-à-vis de la porte de la Dette. Vers minuit et demi, une escouade d'ouvriers, conduite par des hommes de police, et suivie de trois ou quatre charrettes, tourna l'angle de Ludgate-Hill pour entrer dans Old-Bailey. Cette espèce de caravane s'arrêta juste en face de la porte de la Dette. On nous repoussa, Roboam et moi,

Le soliveau sur lequel nous venions de nous asseoir était le maître poteau de la potence. Les ouvriers s'occupèrent aussitôt à décharger les charrettes, qui contenaient des poutres, des planches et des pieux. On entendit bientôt retentir dans toutes les directions le bruit éclatant du marteau. Les uns dressaient le plancher mobile de l'échafaud, les autres fichaient les pieux en terre et les reliaient par des madriers, pour former les barrières destinées à contenir la foule.

Ismaïl devait entendre le bruit de ces préparatifs. Couché sur la natte de jonc posée sur le sol nu qui sert de lit aux condamnés à mort, il pouvait compter une à une les planches qui, clouées, allaient former la plate-forme de son échafaud.

Des heures de la nuit passèrent, et les premières lueurs du jour, d'un sombre jour d'hiver, vinrent éclairer la scène.

Ce que j'aperçus d'abord, juste en face de moi, ce fut une masse noire de forme carrée, au-dessus de laquelle se dressait le bras menaçant du gibet ; c'était l'échafaud auquel les ouvriers avaient mis la dernière main et que recouvrait entièrement une draperie noire. Les ouvriers disparurent; l'espace entre nous et l'échafaud demeura vide jusqu'à ce qu'une escouade d'hommes de police, armés de leurs baguettes, vint l'occuper aux environs de sept heures.

A droite et à gauche, aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, une foule immense ondulait, s'agitait, trépignait, transie par le glacial brouillard du matin. A mesure que s'éclairaient les mille visages de cette formidable cohue, on y voyait un sentiment commun : l'impatience, l'impatience cynique, brutale.

Les douces voix s'étaient tues aux fenêtres qui s'ouvraient au-dessus de nous. Ici le respect humain remplaçait la pudeur. On avait honte en face de cette foule animée d'odieux instincts ; on avait honte de se montrer à elle et d'attendre comme elle. Quand je levai les yeux par hasard pour voir ceux dont j'avais entendu, pendant toute la nuit, les propos frivoles ou joyeux, je n'aperçus pas un visage de femme à découvert. C'étaient d'élégants chapeaux de paille d'Italie d'où tombaient des voiles de dentelles. C'étaient ça et là, pour les plus hardies, des éventails relevés. Les gentleman avaient remonté les cols de leurs redingotes ou se cachaient derrière leurs binocles.

Sept heures et demie étaient sonnées depuis quelques minutes. Le

moment approchait. Un profond silence se fit dans la foule. La cohue fut prise de cette anxiété qui précède tout spectacle attendu, anxiété qui ressemble à du recueillement et qui n'est que le paroxisme de l'impatience. On se taisait dans la rue ; on se taisait sur les toits, où pullulait, pressée, une autre foule presque aussi nombreuse que celle de la rue.

A huit heures moins un quart, un carillon lent et lugubre tomba du clocher du Saint-Sépulcre. En même temps, deux hommes vêtus de noir montèrent les degrés de l'échafaud et déposèrent sur l'estrade une longue boîte de sapin. La cloche sonnait le glas funèbre de mon père, et cette boîte, apportée par des hommes vêtus de noir, était le cercueil de mon père.

Il courut un frémissement dans la foule.

— Enfin ! Enfin ! disait-on.

Je pensais alors, et je l'ai pensé longtemps, que le mal seul habite au co de l'homme. Et il m'a fallu entendre votre noble parole, Briar elle de ma chère Ophélia, pour voir autre chose ici-bas que l'enf

L onnait depuis dix minutes environ lorsque s'ouvrit la porte de . De cette porte à la plate-forme de l'échafaud, on avait jeté un le pont-levis incliné. Tout le monde se dressa sur la pointe d Aux fenêtres, toutes les têtes se penchèrent. Tous les r élancèrent, ardemment curieux, au delà de cette porte qui s'ouvrir.

ier personnage qui parut fut un ministre, portant une bible Ce ministre était l'*ordinaire* (1) de Newgate, qui franchit la plate-forme sans se retourner. Après lui venait Ismaïl. Mon père était très pâle, milord, mais aucun trouble ne paraissait sur sa physionomie qui gardait son expression de raillerie amère et sarcastique. Il franchit le pont-levis d'un pas ferme et s'arrêta au milieu de l'estrade.

Ses poignets étaient réunis à l'aide de menottes de fer, et une fforte corde, qui liait ensemble ses coudes par derrière, achevait de

(1) *The ordinary*. On nomme ainsi l'aumônier protestant de Newgate, chargé d'assister les condamnés à leurs derniers moments.

rendre tout mouvement de ses bras impossible. Sur la saillie de ses coudes ainsi retenus reposait une corde roulée, dont l'extrémité, terminée en nœud coulant, était passée autour de son cou nu.

— Le voilà ! Le voilà ! disait-on autour de nous.

Au-dessus de ma tête j'entendis une voix de femme qui disait :

— Cet homme a de belles épaules.

Mon père s'était arrêté auprès du cercueil ouvert. Il se baissa pour le considérer de plus près. Il courait par la foule comme un vent de fièvre. Milord, je n'exagère point, et l'amertume de mes souvenirs ne se met pas ici à la place de la réalité : c'était du bonheur qu'il y avait dans tous ces yeux brûlants. Old-Bailey était en fête, et nulle autre part dans Londres il n'y a tant d'heureux que devant Newgate, le jour d'une exécution !

Mon père, cependant, après avoir parcouru des yeux la foule qui couvrait le bas d'Old-Bailey du côté de Ludgate-Hill, releva son regard vers les fenêtres où s'encadraient mille têtes avides et sembla chercher quelqu'un. Son œil s'arrêta au coin de Fleet-Lane, et je crus remarquer que son front s'inclinait légèrement en un imperceptible salut. Il reporta aussitôt son regard vers la rue, et nous aperçut enfin en face de lui.

Un éclair de joie sauvage illumina ses traits pâlis à la vue de Roboam, qui étendit ses bras vers lui en pleurant. Mon père me fit, comme toujours, un signe de tête amical et sourit doucement en me regardant.

L'exécuteur dit un mot à voix haute. On apporta une échelle qu'il appuya contre le bras traversier du gibet. Cette échelle, dont il gravit les degrés, lui servit à fixer en haut le bout de corde qui reposait naguère sur les coudes garrotés d'Ismaïl. Cela fait, l'exécuteur redescendit ; on ôta l'échelle. La corde pendait maintenant au cou d'Ismaïl, un geste du bourreau, qui s'était placé auprès du ressort retenant la trappe dans une position horizontale, allait suffire pour le lancer dans l'éternité [1].

A ce moment le soleil, levant son disque voilé par le brouillard

[1] *The launch into eternity* (le saut de l'éternité). C'est une locution proverbiale.

derrière Old-Bailey, jeta un rougeâtre reflet aux fenêtres hautes des maisons situées vis-à-vis de Newgate. Ismaïl tressaillit. Il regarda d'abord ce rayon de soleil avec mélancolie, puis, voulant voir sans doute l'astre lui-même pour la dernière fois, il se retourna vivement; mais Newgate dressait derrière lui le sombre écran de ses murailles. Mon père courba la tête. Sa résolution parut sur le point de fléchir.

— *Cheer up !* (courage !) cria en ce moment une voix grave et retentissante qui partait d'une fenêtre, à l'angle de Fleet-Lane.

Tous les yeux se tournèrent de ce côté. Mon père salua légèrement; puis sa tête se releva, hautaine, et, se tournant vers nous, il fit à Roboam un signe d'appel.

L'heure fatale allait sonner dans deux ou trois secondes. Mais il n'en fallut qu'une à Roboam pour franchir d'un seul bond la barrière qui était devant lui, renverser les policemen placés sur son passage et sauter sur la plate-forme aux côtés d'Ismaïl, dont les fers, limés d'avance, cédèrent à un brusque mouvement.

La cohue cria bravo, parce que l'incident promettait d'être dramatique. Les mouchoirs s'agitèrent aux fenêtres, et la voix de Fleet-Lane répéta :

— *Cheer up !*

L'exécuteur, pétrifié, regardait Roboam avec des yeux stupides. Je crois que mon père, en ce moment, aurait pu s'enfuir. La foule éclatait en frénétiques acclamations. Des projectiles de toutes sortes commençaient à tomber sur la police. Il y avait menace d'émeute.

Mais mon père ne tenta point de s'enfuir. Ce n'était pas pour cela qu'il avait appelé Roboam. Au moment où celui-ci saisissait la corde pour lâcher le nœud coulant, Ismaïl, qui avait mis sa main dans son sein, en retira un court poignard, le poignard apporté par le docteur Moore, et le plongea furieusement dans la poitrine de Roboam.

Roboam tomba raide mort, entre mon père et le bourreau.

Ismaïl se tourna vers la fenêtre de Fleet-Lane, brandit le poignard sanglant avec triomphe, et cria :

— Merci, milord !

La foule avait poussé un long cri d'horreur.

En ce moment, huit heures sonnèrent au beffroi du Saint-Sépulcre. L'exécuteur pressa du pied le ressort. La trappe bascula, la corde

VENGEANCE D'ISMAÏL

MYSTÈRES DE LONDRES

se tendit, la moitié du corps d'Ismaïl disparut dans le trou. Son visage se contracta, puis demeura immobile. La corde tendue se détordait lentement et imprimait à ce corps qui n'était plus qu'un cadavre un mouvement de rotation affreux à voir.

Susannah s'interrompit.

Dans le cabinet noir, la petite Française tremblait. Tyrrel lui-même semblait ému outre mesure, et, en un moment où son corps vacilla, chancelant, comme s'il allait tomber, Maudlin sentit couler du front de l'aveugle sur sa main une goutte de sueur glacée.

— Oui, murmura-t-il, ce fut ainsi ! Roboam ne méritait pas le coup de couteau, mais ce diable de docteur Moore... Vous m'écoutez, Maudlin ! Ne savez-vous pas qu'on s'empoisonne par les oreilles quelquefois, et que des gens sont morts pour avoir trop entendu ?

— Milord!... balbutia la petite Française.

— Silence ! N'a-t-elle pas dit que la corde tourna, Maudlin ? tourna lentement !

Il passa la main sous sa cravate, comme si le souffle lui eût manqué tout à coup.

— Une corde autour du cou, Maudlin, reprit-il d'une voix rauque, vous figurez-vous le mal que cela peut faire ?

Maudlin le regardait étonnée.

— Ma foi, répondit-elle en riant, je n'ai jamais été pendue, milord, et vous ?

Tyrrel se leva et redressa sa taille dans toute sa hauteur.

— Moi ? prononça-t-il avec égarement. Oh ! ce devait être hideux de voir tourner ainsi ce cadavre !

Ces paroles étranges contrastaient tellement avec l'impassibilité habituelle de l'aveugle, que la petite Française eut un instant l'idée qu'une folie soudaine venait de le saisir. Mais Tyrrel se rassit paisiblement et dit du ton le plus naturel :

— Sur ma foi, Maudlin, cet Ismaïl Spencer tourna comme un toton. Et chaque fois que j'ai vu pendre, cette pirouette m'a toujours fait un effet d'enfer. Remarquez la pirouette, Maudlin, à la prochaine occasion.

— Milord, reprit Susannah, le soleil était au-dessus de Saint-Paul. La funèbre décoration avait complètement disparu ; la foule s'était

écoulée. Je m'éveillai parce qu'un policeman me secouait rudement. Il me sembla que j'avais fait un rêve extravagant. Mon père! Roboam! J'étais seule au monde, seule!

Je passai deux jours enfermée dans ma chambre. Au bout de ce temps, je résolus de vous chercher, afin de vous dire que je vous aimais. Je vous ai cherché pendant six mois, milord; vous vous cachiez parce que ceux qui vous avaient prêté de l'argent voulaient vous mettre en prison.

— C'est vrai, murmura Brian, c'est vrai! la main mystérieuse qui emplit ma bourse ne s'était pas mise encore entre moi et mes créanciers.

Tyrrel se prit à rire.

— Avez-vous entendu parler, Maudlin, demanda-t-il, de ces hardis coquins qui font pacte avec le diable?

— Pourquoi cette question, milord?

— C'est ce beau seigneur qui me fait penser à cette vieille histoire. La main mystérieuse dont il parle est quelque chose comme le diable, et vous savez que le diable finit toujours par tordre le cou à ses clients tôt ou tard.

— Vous demeuriez dans Clifford-Street, Brian, disait pendant cela Susannah. Durant six mois, je vins tous les jours dans Clifford-Street. Jamais je ne vous rencontrai. Un soir, au moment où je rentrais dans ma chambre, on me demanda le prix de mon loyer. Je n'avais plus rien. On me chassa.

Pour la première fois, je me demandai où j'irais chercher un asile. Le lendemain, j'eus faim, le surlendemain... Oh! milord, au milieu de ces misères se place ici pour moi un angélique souvenir. Le soir de ce deuxième jour, je marchais, épuisée, sur le trottoir de Cheapside. Au moment où je chancelais, n'apercevant plus autour de moi qu'un tourbillon lumineux et confus, une main me saisit par le bras et me soutint.

— Qu'a cette pauvre fille? demanda au même instant une douce voix.

La surprise me rendit la faculté de voir. J'aperçus autour de moi deux jeunes misses qui donnaient le bras à un gentleman un peu plus âgé qu'elles. Les suaves visages de ces deux charmantes filles

sont encore devant mes yeux au moment où je vous parle, milord. Que de bonté dans leur regard ! que de tendre compassion dans leur sourire !

— Cette pauvre fille se meurt de faim ! dit le gentleman après m'avoir attentivement examinée.

— De faim ! répétèrent en tressaillant les deux enfants.

L'aînée me passa aussitôt ses bras autour de la taille ; je vis des larmes dans les yeux de la plus jeune.

— Oh ! Stephen, s'écria cette dernière ! il faut l'emmener chez votre mère.

— L'emmener tout de suite, ajouta l'aînée qui m'entraînait déjà.

Celui qu'elles appelaient Stephen les arrêta et continua de m'examiner froidement. Il y avait de la bonté dans ses traits, mais une bonté prudente, réfléchie, qui faisait contraste avec sa jeunesse.

— Cela ne se peut pas, Clary, dit-il enfin ; n'insistez pas Anna. Nous ne pouvons emmener cette dame dans la maison de ma mère.

Il tira de sa poche une bourse et me mit dans la main deux pièces d'or.

— Ce n'est pas assez ! s'écrièrent ensemble les deux jeunes filles. Tenez ! tenez, mademoiselle !

Leurs bourses glissèrent en même temps dans la poche de ma robe.

Je baisai la main de la plus petite, et l'aînée me dit :

— Notre maison est là, dans Cornhill.

Le numéro m'échappa.

Je n'ai jamais revu ces deux anges, milord. Plus tard, je cherchai leur maison dans Cornhill et je ne la sus point trouver. Mais leurs doux noms et leurs charmants visages sont dans mon cœur, et je prie Dieu de me mettre à même un jour de leur rendre tout le bien qu'elles m'ont fait.

J'achetai du pain. Pendant que je mangeais, appuyée contre la grille de Saint-Paul, un mendiant s'approcha de moi. Il ressemblait à ce hideux Bob, l'ami de la Tempérance. Je lui donnai la moitié de mon pain. Il me vola l'argent du gentleman Stephen et des deux jeunes filles. Ce fut alors que l'idée d'une mort volontaire s'empara pour la première fois de mon esprit. Je savais maintenant ce qu'on souffre

avant de mourir de faim, et la peur me poussait au suicide. Je m'acheminai vers la Tamise.

Sur ma route, dans une petite rue nommée Water-Street, je m'arrêtai, fatiguée, et je m'assis sur les marches d'un public-house. La maîtresse de ce public-house m'aperçut et sortit pour me chasser; mais elle avait besoin d'une servante ; elle me trouva belle, et les belles servantes sont chose précieuse dans une maison comme *les Armes de la Couronne*...

Ici Susannah raconta sa vie durant trois mois passés aux *Armes de la Couronne :* les grossiers travaux auxquels on l'avait condamnée, les privautés des habitués du parloir, les brutales insultes des buveurs du *tap*, la tyrannie acariâtre de mistress Burnett elle-même, qui, pour le pain qu'elle lui donnait, croyait avoir le droit de la traiter en esclave. Elle arriva ensuite à cette soirée du dimanche où mistress Burnett, exaspérée, la frappa au visage.

— Je repris mon chemin vers la Tamise, Brian, continua-t-elle, et ce fut au moment où j'allais commettre un crime que je rencontrai l'aveugle Tyrrel.

— Ah ! ah ! murmura la petite Française, qui redoubla d'attention.

Tyrrel garda le silence.

— En ce temps là, milord, reprit la jeune fille, je ne remarquais rien ; il y avait comme un voile sur ma vue ; néanmoins, la figure de cet aveugle, qui venait parfois au public-house, m'avait légèrement frappée. Il me semblait de temps à autre que ses yeux privés de lumière se fixaient sur moi de préférence à tout autre objet. Mais ce soir là, au bord de la Tamise, j'éprouvai une hallucination terrible. Pendant que ce Tyrrel me retenait par le bras, la lueur d'une bougie allumée dans une maison voisine passa rapidement sur son visage, et je crus avoir vu...

La belle fille hésita.

— Achevez, madame, dit Lancester avec curiosité.

La petite Française pencha la tête en avant pour mieux entendre, mais en ce moment les mains de l'aveugle se collèrent sur ses oreilles et la rendirent sourde.

— Je crus avoir vu le spectre de mon père, milord ! dit Susannah en frémissant.

Brian fit un mouvement de surprise.

— C'est étrange, murmura-t-il, étrange ! Oh ! il y a là-dessous quelque ténébreux mystère. Je le pénétrerai !

Tyrrel retira ses mains, rendant ainsi l'usage de l'ouïe à madame la duchesse de Gesvres.

Susannah, poursuivant son récit, raconta son arrivée dans Wimpole-Street, le luxe dont on l'avait tout à coup entourée et les menaces qui lui avaient été faites. Elle parla de la scène jouée au chevet de Perceval et prononça même le fameux mot d'ordre : *Gentleman of the night*. Quand elle eut fini, elle se tourna vers Lancester et fixa sur lui ses grands yeux noirs, dont les paupières se baissèrent bientôt, tandis qu'elle disait doucement :

— Vous savez tout maintenant, milord ; c'est à vous de me dire si je suis encore digne de vous aimer.

Brian mit passionnément ses lèvres sur la main de Susannah.

— Madame, dit-il en fléchissant le genou, voulez-vous porter le nom de Lancester ?

— Si je le veux, milord, balbutia Susannah ; si je veux être votre femme !

Elle se pencha ravie et ne trouvant point de paroles pour exprimer sa joie.

— Venez, s'écria Brian, ne restez pas un instant de plus sous ce toit impur. Madame la comtesse de Derby est votre amie ; sa maison vous sera un asile convenable jusqu'au jour qui me donnera le droit de vous protéger moi-même. Venez !

Susannah se leva, radieuse. Ils se dirigèrent vers la porte. Mais, au moment où Lancester mettait la main sur le bouton de la serrure, la porte s'ouvrit d'elle-même et Tyrrel l'aveugle parut sur le seuil. Derrière lui étaient quatre hommes vigoureux et d'apparence déterminée.

— Vous êtes entré seul dans cette maison, monsieur de Lancester, dit l'aveugle ; vous en sortirez seul !

Susannah, effrayée, se pendait au bras de Brian. Celui-ci se dégagea. Un instant, la pensée d'une lutte sembla lui traverser l'esprit. Son œil lança un éclair, et il parut choisir parmi ses adversaires celui

qu'il terrasserait le premier. Mais il se ravisa et répondit en contenant sa voix :

— Soit, sir Edmund, je sortirai seul. A bientôt, madame, ajouta-t-il en se penchant rapidement à l'oreille de Susannah ; vous ne m'attendrez pas longtemps, je vous jure !

Il passa vivement devant Tyrrel et ses acolytes, descendit l'escalier et s'élança au dehors. Il fut absent une demi-heure. Quand il revint, un officier de police et son escouade l'accompagnaient.

L'officier frappa, au nom du roi.

— Que Dieu bénisse Sa Très-Gracieuse Majesté, répondit une voix railleuse par l'une des fenêtres du premier étage.

La fenêtre se referma. Au bout d'une minute la porte s'ouvrit. La police fit aussitôt irruption dans la maison. Personne ne se présenta pour résister à ses investigations. On fouilla le bâtiment des caves aux combles. Pas un valet, pas un maître. Le n° 9 de Wimpole-Street était une maison abandonnée.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LES GENTILSHOMMES DE LA NUIT

I. — Par le brouillard 1
II. — Une quête au Temple-Church. 13
III. — L'avénement d'un lion 24
IV. — Comment l'amour vient en rêvant 30
V. — Le bal. 38
VI. — La fille du pendu 52
VII. — Edward and Cº. 58
VIII — Les deux côtés de la rue. 66
IX. — Le centre d'une toile d'araignée 74
X. — Faits et gestes de Bob-Lantern. 81
XI. — Mors ferro nostra mors. 90
XII. — La fiole 95
XIII. — Le petit lever 101
XIV. — Un tête-à-tête 106
XV. — The pipe and pot 112
XVI. — Inventaire de poches. 118
XVII. — La queue des équipages. 124
XVIII. — Un entr'acte. 130
XIX. — Pendant qu'on chante. 139
XX. — Un eccentric man 145
XXI. — La loge noire. 151
XXII. — La bague. 157
XXIII. — La nuit de deux jeunes filles. 161
XXIV. — Le tap. 167
XXV. — Boue et sang. 173
XXVI. — Une étrange aventure. 182
XXVII. — Le purgatoire 187
XXVIII. — Aux écoutes 193
XXIV. — Comédie 199
XXX. — Drame. 206
XXXI. — Le piége 215

DEUXIÈME PARTIE

LA FILLE DU PENDU

I. — L'hôtellerie du *Roi George*. 221
II. — Deux anges au bord d'un précipice. 226
III. — La lanterne jaune. 232
IV. — Un abordage 238
V. — Belgrave-Square 244
VI. — Diplomatie 250
VII. — Politique 256
VIII. — Solitude 264
IX. — Ruby 269
X. — Sentinelle endormie 276
XI. — Un baiser en songe 281
XII. — Corah 287
XIII. — Le médaillon 292
XIV. — Le boudoir d'Ismaïl 297
XV. — Le cabinet de travail. 302
XVI. — Esclavage. 308
XVII. — La sirène 313
XVIII. — Le Club-d'Or. 318
XIX. — Vingt mille roubles 323
XX. — En sursaut 329
XXI. — Old-Court. 333
XXII. — The launch into eternity 338

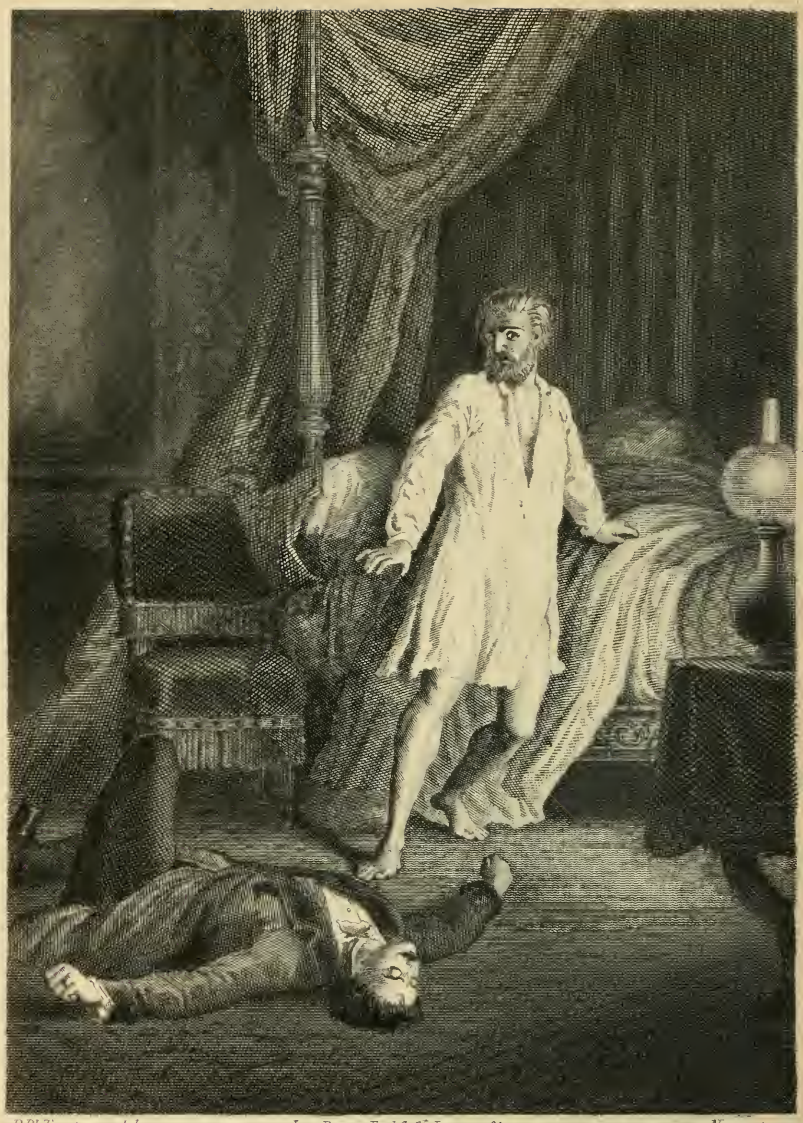
CLICHY. — Imp. PAUL DUPONT, rue du Bac-d'Asnières, 12.

ŒUVRES CHOISIES DE PAUL FÉVAL

LES MYSTÈRES DE LONDRES

TOME II

Paris. — Société d'imprimerie PAUL DUPONT, rue Jean-Jacques-Rousseau, 41 (Cl.) 51.11.85.



P. Philippoteaux del. Imp. Dupain Faubg. St Jacques, 35. Nargeot sc.

ANGUS MAC-FARLANE ET RIO SANTO

MYSTÈRES DE LONDRES

ŒUVRES CHOISIES DE PAUL FÉVAL

LES MYSTÈRES DE LONDRES

NOUVELLE ÉDITION

ILLUSTRÉE DE 16 GRAVURES INÉDITES SUR ACIER

TOME DEUXIÈME

PARIS
LEGRAND ET CROUZET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 48
près le Luxembourg

LES

MYSTÈRES DE LONDRES

TROISIÈME PARTIE.

LA GRANDE FAMILLE

I

VEILLE

Au premier étage de la magnifique maison que le marquis de Rio-Santo habitait dans Belgrave-Square, se trouvait, outre son appartement privé, une suite de chambres meublées avec ce même luxe prodigue et à la fois de bon goût qui faisait d'Irish-House entier un tout homogène et réellement merveilleux. Ces pièces n'avaient point de destination propre; néanmoins, elles n'avaient pas toujours été désertes depuis l'arrivée de Rio-Santo en Angleterre, et les bruits de la haute vie de Londres laissaient planer un vague mystère sur leur destination. Nous étonnerions le lecteur si nous mettions sous ses yeux la moitié des hypothèses hasardées par les misses et les ladies du *high-life* sur ces chambres vides.

La moins hardie de ces suppositions fut émise par l'Honorable Cicely Kemp, fille cadette du comte de Drummon, laquelle dit un soir, en secouant les longues boucles blondes qui jouaient le long de ses joues d'enfant, que Rio-Santo avait là un harem soigneuse-

ment colligé dans les cinq parties du monde. L'honorable Cicely Kemp allait avoir dix-sept ans dans onze mois.

L'idée eut un succès d'estime ; mais elle fut détrônée par la brillante invention de lady Margaret Wawerwemwilwoowie, qui prétendit que le marquis possédait douze chambres de plain-pied, ornées chacune de vingt-quatre portraits de femme. Ces deux cent quatre-vingt-huit portraits étaient ceux des principales maîtresses de Rio-Santo, suivant lady Wawerwemwilwoowie. On trouva le mot *principales* sublime.

Quoi qu'il en soit, c'est dans l'une de ces chambres, où nul des nobles amis de Rio-Santo n'avait jamais pénétré, que nous le retrouvons. Cette pièce n'avait aucun rapport avec l'idée que s'en faisaient les imaginations exaltées de nos ladies. On n'y voyait qu'un seul portrait de femme, et il n'y aurait point eu de place pour en mettre vingt-trois autres, car la chambre avait peu d'étendue, et deux grandes glaces qui tranchaient sur les mats reflets d'une tenture de velours sombre en occupaient presque toute la largeur.

Le portrait de femme était suspendu entre deux croisées dont les épais rideaux abaissaient leurs plis jusqu'à terre. Vis-à-vis du portrait, il y avait un lit. Derrière les rideaux du lit, on entendait la stridente respiration d'un être humain aux prises avec la fièvre. Une lampe, recouverte d'un abat-jour, brûlait sur la table, et sa clarté voilée luttait contre les premiers rayons du jour, qui commençaient à donner de la transparence aux draperies rabattues des fenêtres. Rio-Santo était assis au pied du lit dans un fauteuil.

C'était une belle et douce femme que celle dont le portrait apparaissait vaguement aux lueurs ennemies de la lampe mourante et du jour naissant. Une expression de bonté touchante qui dominait dans sa physionomie n'en excluait ni la noblesse, ni même le *piquant*. Elle semblait fort jeune et portait le costume des misses du gentry vers l'an 1815. Ses cheveux, d'un brun clair et comme indécis, bouclaient, légers, presque transparents, sur le plus harmonieux front qu'on puisse voir. Ses yeux, sa bouche et son sourire étaient d'un enfant, mais d'un enfant que fait rêver le premier souffle d'amour, et qui va s'éveiller femme. Il y avait de la finesse et de la raison dans l'ingénuité de son regard qui promettait une âme à la fois ferme et

douce : tout un charmant ensemble de pureté, de soumission féminine, de franchise et de réflexion.

Un poëte se fût, en vérité, pris d'amour pour cette ravissante fille rien qu'à voir son portrait. Mais il y avait le costume qui était une date. Quinze ou dix-huit années avaient passé sur la fraîcheur veloutée de ces joues, et peut-être y avait-il à présent des rides à ce front si brillant et si plein.

Chacun a pu rencontrer en sa vie de ces fugitives et indéfinissables ressemblances qui frappent vivement à un moment donné pour disparaître ensuite. On les cherche : elles n'existent plus, et l'on pourrait même dire que, plus on les cherche, mieux elles nous échappent.

A coup sûr, si nous avions rassemblé dans la chambre où veillait M. le marquis de Rio-Santo toutes les jeunes femmes qui jouent un rôle dans notre histoire, et qu'un de nos lecteurs, admis dans ce huis-clos, eût pu les comparer l'une après l'autre au portrait récemment décrit, nous voudrions faire la gageure qu'aucune d'elles ne lui eût semblé avoir le moindre rapport avec la peinture.

Mais c'est que Susannah ne souriait guère en l'absence de Brian de Lancester, et nous supposons Brian de Lancester absent. Appelons-le. Dès qu'il paraît, le charmant visage de la belle fille s'éclaire, son œil s'allume, son front rayonne : on dirait qu'une divine auréole vient couronner sa beauté. Cette auréole, c'est le sourire.

Or, maintenant, regardez Susannah souriante et regardez le portrait. N'y a-t-il pas entre ces deux figures de caractères si différents une frappante ressemblance? Le sourire commun les rapproche; on dirait deux sœurs à présent. Ce qu'il y a de doucement mélancolique dans le sourire du portrait concorde avec l'arrière-nuance de tristesse que la belle fille garde jusque dans son sourire. La rêverie de l'une est la gaieté de l'autre.

Lorsqu'un souffle de vent faisait monter tout à coup et briller davantage la flamme affaissée de la lampe, l'œil apercevait, au fond de l'alcôve, le masque pâle et amaigri d'un homme. Cet homme ne dormait pas, mais la souffrance qui pesait sur lui l'enchainait, immobile, à sa couche. Ses yeux s'ouvraient par intervalles, tantôt ardents et rouges dans la profondeur de leurs caves orbites, tantôt morts, sous le plomb d'une paupière laborieusement soulevée. Il eût été fort dif-

ficile de distinguer le détail de ses traits; car, outre l'obstacle résultant du milieu obscur où se montrait vaguement cette figure ravagée, une barbe épaisse la couvrait presque entièrement.

Le marquis de Rio-Santo, assis dans un fauteuil à l'endroit où s'ouvraient les rideaux relevés, contemplait le malade avec inquiétude, et semblait être en proie à une fièvre presque aussi intense que la sienne. Il était pâle et réduit à un état complet d'épuisement. Sa physionomie exprimait une amère tristesse.

Sept heures sonnèrent à la pendule d'une chambre voisine. Rio-Santo fit un effort pour se retourner et regarda la fenêtre.

— Encore une nuit de veille après une journée d'oisiveté, murmura-t-il; cet homme dit vrai : il me tuera!

Une convulsion soudaine du malade agita brusquement les couvertures.

— Toutes deux! toutes deux! cria-t-il d'une voix caverneuse.

— Toutes deux! répéta Rio-Santo comme s'il eût cherché à lire sur le visage du malade un commentaire à cette parole; voilà six jours qu'il répète ces mots sans cesse. Je ne puis deviner quelle est sa pensée.

Il joignit les mains et un découragement plus amer se peignit sur ses traits tout à coup.

— Oh! ma pensée, à moi, reprit-il, ma pensée! Moi qui depuis quinze ans n'avais pas perdu une heure, voilà que je perds six jours au moment où chacun de mes jours pourrait valoir une année! Pauvre Angus! Il souffre, — et il est son frère à elle que tant et de si longues traverses n'ont pu me faire oublier! Il faut bien que je lui sois en aide moi-même, puisque l'intérêt de ma sûreté éloigne tous les secours de son lit de souffrances! Oh! ce que je fais est nécessaire; mais je donnerais un an de vie pour avoir le droit de quitter ce lit pendant vingt-quatre heures!

Il se laissa retomber dans le fauteuil.

— Mon Dieu! poursuivit-il après quelques secondes de silence et d'une voix que l'émotion faisait trembler, ceux-là sont bien heureux et doivent être bien forts qui, pour accomplir une noble tâche, s'efforcent au grand jour et n'usent que de moyens avouables. Mon but est grand; mais j'ai failli... et, une fois lancé hors de la droite voie, je

me suis laissé dériver au courant de mes passions folles. Je n'ose regarder en arrière dans ma vie. Pour rester fort, il faut que mon œil soit sans cesse fixé en avant; il faut que je marche. Et voilà que je m'arrête, mon Dieu ! et voilà qu'un homme tombe en travers de ma route! un homme qui est mon frère et dont l'aspect soulève ma conscience : un homme qui connaît de mes secrets ce qu'il faudrait pour me perdre !

— Je l'ai vu, je l'ai vu! dit sourdement Angus Mac-Farlane : j'ai vu sa poitrine percée d'un trou rond et rouge... et la voix des rêves m'a dit : C'est le sang de tes veines qui doit le mettre à mort!

Rio-Santo regarda le malade avec un vague effroi.

— Me mettre à mort, répéta-t-il lentement; ce serait un châtiment terrible que de mourir de ta main, Mac-Farlane ! mais je ne pourrais pas me plaindre.

Ces mots furent suivis d'un long silence. Rio-Santo, le visage caché entre ses deux mains, semblait absorbé par de navrantes pensées. Le jour montait cependant, et la lampe vaincue perdait parmi la lumière du dehors les dernières lueurs de sa flamme expirante.

— Selle Billy, mon cheval noir, Duncan de Leed! dit tout à coup le laird d'une voix sonore; il faut que je passe la rivière aujourd'hui, afin d'aller à Londres, où je tuerai Fergus O'Breane, l'assassin de mon frère Mac-Nab!

Rio-Santo se découvrit le visage et fit un geste de muette résignation.

— Je vais seller votre cheval Billy, Mac-Farlane, répondit-il ; mais Fergus O'Breane est votre frère aussi. Vous n'aurez plus de frère quand vous l'aurez tué.

— C'est vrai, murmura le laird qui frémit douloureusement sous ses couvertures; c'est vrai!

Puis il ajouta d'une voix si confuse que Rio-Santo ne put l'entendre :

— Plus de frère et plus de filles !

Sa tête s'affaissa lourdement sur l'oreiller.

Rio-Santo releva les manches de sa robe de chambre.

— Il meurtrit mes bras, murmura-t-il ; ses ongles ont déchiré ma

poitrine ! La fièvre le rend fort. Hier, le souffle me manqua, et je crus que j'allais mourir sous sa furieuse étreinte. Mon Dieu ! pitié ! non pas pour moi, mais pour tant de malheureux qui souffrent et dont je voulais être le sauveur !

— Rio-Santo ! reprit Angus avec raillerie ; on l'appelle maintenant Rio-Santo ! Je sais, moi, ce que c'est que ce Rio-Santo. C'est Fergus, le bandit du Teviot-Dale, Fergus l'assassin, Fergus, que je ne tue pas, parce que mon cœur est lâche devant un homme que j'ai aimé. Mais je prendrai du courage pour obéir à la voix des rêves. Selle mon cheval, Duncan de Leed !

C'était justement l'indiscret délire d'Angus Mac-Farlane qui rivait le marquis à son chevet. Rio-Santo n'avait point de confident, et nulle oreille ne devait entendre ces secrets que divulguait la fièvre.

Angus, après avoir prononcé ces dernières paroles, se retourna sur sa couche comme pour s'endormir. Rio-Santo respira. Mais presque aussitôt un frémissement convulsif s'empara de tous ses membres, tandis que sa pâleur devenait plus livide. Le laird venait de se dresser sur son séant. Rio-Santo s'approcha du lit et serra la ceinture de sa robe, comme s'il se fût préparé à une lutte désespérée.

Le laird, cependant, souriant sous les poils hérissés de sa barbe, arrondit sa main en cornet et fit le geste de boire. Puis il entonna d'une voix joyeuse et retentissante :

Le laird de Killarvan
Avait deux filles ;
Jamais n'en vit amant
De plus gentilles
Dans Glain-Girvan.

Il s'arrêta ; ses paupières battirent : il reprit plus lentement :

Le laird, un beau matin,
De sa fenêtre,
Vit, dans le bois voisin,
Derrière un hêtre,
Bondir un daim.

Pendant ce second couplet, sa voix s'était assourdie ; ses yeux hagards, roulaient. Rio-Santo tremblait.

Angus reprit encore :

Le laird, en bon chasseur,
Suivit sa trace,
Puis sonna son piqueur
Et dit : En chasse!
De tout son cœur.

Mac-Farlane haletait ; ses mains crispées déchiraient sa couverture ; un voile sanglant descendait sur ses yeux démesurément ouverts. Rio-Santo ramassa ses membres, comme s'il allait bondir en avant et attaquer un dangereux ennemi.

II

AGONIE

La ronde de Killarvan a bien des couplets, et pas une fillette, entre le Tweed et la Clyde, ne serait embarrassée pour vous les chanter tous depuis le premier jusqu'au dernier.

C'est l'histoire naïvement contée d'un bon gentilhomme de la vallée de Girvan qui part pour la chasse, laissant en son manoir les deux plus jolies filles *que jamais vit amant*. Il crève son beau cheval rouan. Hélas! et quand il revient au château, les gens de la montagne ont ravagé sa moisson, brûlé ses granges et enlevé ses filles : les deux plus jolies filles de Glen-Girvan !

Si Rio-Santo eût pu entendre une fois jusqu'au bout la ballade, il aurait deviné sans doute la cause de cette violente douleur qui alimentait sans cesse le délire d'Angus. Mais la fièvre ne laissait jamais au malheureux père le temps d'achever. Au bout de quatre ou cinq couplets, il voyait deux pauvres enfants endormies au fond du bateau de Bob, et il s'élançait pour les secourir.

Lorsqu'il commença le quatrième couplet, sa bouche écumait déjà et tout son corps frémissait. Rio-Santo ne connaissait que trop bien

ces redoutables symptômes. Depuis six jours, il soutenait des luttes acharnées contre le laird, qui, dans son transport, voulait sauter par la fenêtre, croyant trouver la Tamise derrière.

Le laird entonna, d'une voix rauque et qui contrastait grandement avec la naïve bonne humeur des paroles, ce quatrième couplet :

Le laird de Killarvan
Par les bruyères,
Courant comme le vent,
N'épargnait guères
Son cheval rouan.

Ces derniers mots, traînés sur un mode lugubre, furent suivis d'un râle déchirant. Puis le laird rejeta violemment ses couvertures.

— Elles sont là ! s'écria-t-il avec explosion ; toutes deux... dans le bateau !

Il voulut s'élancer vers la fenêtre. Une subite étreinte de Rio-Santo le contint. Alors, il poussa un cri terrible ; ses yeux se rougirent jusqu'à paraître pleins de sang, son haleine brûla le visage du marquis. Ce fut une lutte effroyable et comme on en voit seulement dans ces maisons où des malheureux, pour un pauvre salaire, s'exposent aux attaques formidables des fous furieux. Angus frappait, déchirait, mordait. Rio-Santo, ne pouvant rendre coup pour coup, recevait de terribles atteintes. On entendait uniquement le râle du malade et la respiration haletante du marquis.

En un instant, le lit fut inondé de sang. Angus était sur son séant, une jambe hors du lit et l'autre étendue. Il avait un bras passé autour du cou de Rio-Santo qu'il serrait de toute sa force. Le marquis comprenait que, le pied du laird une fois à terre et trouvant un point d'appui, son assaut deviendrait irrésistible. Il réussit à renverser le laird sur l'oreiller ; mais au moment où il reprenait haleine, Angus se redressa, saisit à deux mains sa gorge et l'étrangla en poussant un sauvage cri de triomphe.

L'angoisse de ce moment ne se peut point décrire. Rio-Santo se vit mourir. Avec lui ses desseins vastes et mûrs s'évanouissaient comme de fous rêves. Et comme il n'avait point de confident, rien de lui, rien ne restait en ce monde. C'était une mort complète, plus qu'une mort, c'était un naufrage dans le néant.

A cette heure suprême, il se repentit amèrement d'avoir donné sa vie à un dévouement vulgaire. Sa vie n'était pas à lui. En la jouant, il avait prévariqué. A l'aide de cette intuition perçante et synthétique qui est propre à l'agonie, il vit d'un coup d'œil son œuvre, son œuvre presque achevée ; il la vit magnifique en son ensemble et dans chacune de ses parties ; il la vit ainsi, mais ce n'était plus qu'un songe décevant ! Cette œuvre, il l'avait cachée à tous les yeux ; elle était enfouie en lui-même ; elle n'existait qu'à la condition de sa propre existence.

Angus, lui, riait et pressait plus fort.

Il croyait étrangler le ravisseur de ses filles.

Rio-Santo ferma les yeux de son esprit, qui voyaient en arrière trop de choses regrettables, et tâcha de devancer l'apathie de la mort. Mais ce fut en vain. Il aperçut comme au travers d'un nuage tout ce qu'il aimait, tout ce qu'il avait aimé. Jamais son plan et les détails de son plan ne lui étaient apparus si lucides. La vie ! quelques jours de vie, mon Dieu ! pensait-il. Le but est là, sous ma main, je le touche !

On voit plus belles toujours et plus parfaites les choses qu'on va quitter pour jamais.

Rio-Santo se réfugiait en d'autres souvenirs. Il remonta par la pensée le courant de son existence et s'en alla chercher une mémoire bénie, un souvenir lointain, un amour pur.

Nul ne saurait calculer ce que le cœur de l'homme peut recevoir d'impressions diverses en une seconde, ni ce qu'un cerveau surexcité peut concevoir durant le même espace de temps. La sensibilité du cœur, l'élasticité de l'esprit se multiplient aux instants de crise dans des proportions inconnues, et l'intelligence du lecteur ne doit point s'étonner du travail mental que nous essayons de décrire chez le marquis de Rio-Santo mourant. Il y a un monde de sensations dans une minute d'agonie.

En ce moment où toute chance de salut lui était enlevée, il avait dit, comme nous l'avons vu, un douloureux adieu à ses rêves de grandeur, à ses gigantesques projets politiques. Un visage jeune, portant sa chevelure d'enfant comme une auréole angélique, rayonna dans sa mémoire. Ce visage était l'original du portrait suspendu entre les deux fenêtres.

Rio-Santo sentit monter dans sa poitrine son dernier soupir. L'idée de cette pure enfant qui consolait son agonie s'alliait sans doute en lui à la pensée du ciel, car le nom de Dieu vint expirer sur sa lèvre. Puis, dans un suprême effort, sa voix étouffée jeta faiblement cet autre nom :

— Marie !

Angus Mac-Farlane tressaillit et lâcha prise.

— Mary ! répéta-t-il, qui parle de Mary ?

Rio-Santo ne prononça pas le nom une seconde fois. Il ne respirait plus.

Angus se redressa. Son œil tomba sur Rio-Santo. Il fit un bond en arrière. Il avait combattu sans regarder.

— Fergus ! gronda-t-il avec épouvante et colère ; Fergus O'Breane ! Toujours l'image de Fergus mort et tué par moi ! La voix des rêves me le disait cette nuit encore... la voix des rêves, qui est la voix de mon frère Mac-Nab, me disait : « C'est ton sang, le sang de tes veines qui doit le mettre à mort. » Mon Dieu ! ce doit être une horrible chose que de tuer un homme qu'on a aimé... un homme qu'on aime !

Il détourna la tête avec horreur de ce qu'il croyait être une vision. Dans ce mouvement, son regard rencontra le portrait.

— Mary ! murmura-t-il doucement ; je savais bien que j'avais entendu prononcer le nom de Mary. Elle ne me voit pas, car elle viendrait bien vite embrasser son vieux frère.

Le froid du parquet se fit sentir à ses pieds sans chaussures, et il s'aperçut de sa nudité. Ses traits flétris peignirent tout à coup l'embarras d'un enfant pris en faute par un maître sévère. Il tendit ses bras décharnés vers le portrait et sourit avec flatterie.

— Mary, ma bonne sœur Mary, dit-il en marchant à reculons vers le lit, ne me gronde pas ; je vais me recoucher. Pourquoi n'a-t-on pas sellé mon cheval noir, Mary ? Je voulais partir pour Londres, afin de rendre visite à mes filles ; et aussi... mais il ne faut pas que Mary sache cela, reprit-il en baissant la voix, — et aussi pour tuer Fergus O'Breane, l'assassin de mon frère Mac-Nab.

Tout en parlant, il marchait. Son pied heurta l'épaule de Rio-Santo, qui gisait sans mouvement sur le tapis. Il poussa un cri d'horreur

et demeura tremblant. Puis il poussa la main sur son front baigné de sueur.

— Toujours cette vision ! dit-il ; Dieu le veut !

Il retomba comme une masse inerte sur le lit. Un profond silence régna dans la chambre. Angus dormait. Rio-Santo, cadavre étendu sur le sol, n'avait plus aucune apparence de vie. Le sanglant soleil des matinées brumeuses de la Tamise jetait sur cette scène une lumière étrange.

Le portrait seul semblait vivre.

Quelques minutes se passèrent ainsi.

Au bout de ce temps, si une oreille se fût trouvée ouverte dans la chambre, elle eût saisi un bruit vague, indécis, continu, qui semblait partir de la boiserie située à droite du portrait. C'était quelque chose comme une clé introduite par une main malhabile dans une serrure inconnue. Mais le lambris, de ce côté, n'offrait aucune trace de porte.

Au bout d'une minute, cependant, un panneau s'agita lentement. Derrière ce panneau entr'ouvert se montra le pâle visage du docteur Moore. Il était plus blême encore que de coutume et semblait épouvanté de l'indiscrétion audacieuse qu'il venait de commettre. Au moment même où il avançait la tête derrière le panneau, un bruit de pas se fit entendre au dehors vers la partie opposée de la chambre. Le docteur renferma doucement la boiserie, manifestant par un hochement de tête significatif le dépit de sa curiosité trompée.

Presque aussitôt après le cavalier Angelo Bembo s'élança dans la chambre, suivi du beau chien Lovely. Lovely bondit jusqu'au panneau qui venait de se refermer et aboya bruyamment ; puis, revenant vers le corps de son maître, il tourna tout autour de lui en poussant des hurlements plaintifs.

III

PRÈS D'UN CADAVRE

Le cavalier Angelo Bembo avait pris la tête du marquis et la soutenait sur ses genoux. Il tâtait le cœur, qui ne battait plus; il touchait le pouls immobile.

— Signore! disait-il, ne refusez pas de me répondre! Vous m'aviez défendu d'approcher de cette partie de la maison, et pourtant je veillais jour et nuit derrière cette porte; je vous désobéissais... j'ai quitté mon poste pendant quelques minutes! Par pitié, répondez-moi!

Lovely flairait et gémissait.

Bembo essaya de soulever le corps du marquis, mais son émotion lui enlevait toute force; il ne put. Alors, il s'étendit tout de son long sur le tapis et ramena la tête de Rio-Santo sur son sein. Lovely se coucha aux pieds de son maître, et mit son musseau dans les longues soies du tapis.

Bembo aimait le marquis; il avait foi en lui. Son dévouement, irréfléchi peut-être, était ardent et entier. Il admirait, il respectait sans mesure Rio-Santo, dont les grands et audacieux projets ne lui étaient pas tout à fait inconnus.

Quant aux ténébreuses machinations qui s'agitaient dans la nuit autour de lui, sa partiale tendresse pour le marquis en faisait deux parts avec un tact admirable. Tout ce qui regardait Rio-Santo était, selon lui, bien fait, non-seulement excusable, mais licite. Rio-Santo, à ses yeux, était une véritable puissance belligérante, et, à ce titre, avait droit de stratagème. Le cavalier Bembo se servait de cette clé pour expliquer chacune de ses actions, et cette clé était souveraine.

Mais cette clé s'appliquait à Rio-Santo tout seul. Les autres membres de la mystérieuse association dont Bembo faisait partie, sans participer activement à ses menées, n'avaient ni les mêmes prétextes qu'on pût alléguer en leur faveur, ni la même excuse à faire valoir. Ils igno-

raient les grandes vues du maître; ils se seraient peut-être opposés de tout leur pouvoir à l'exécution de ses vastes desseins. Entre ses mains, ils étaient des instruments; son bras vigoureux avait su dompter leur instinct de révolte; ils le servaient en frémissant, parce qu'ils le savaient fort.

Angelo Bembo méprisait profondément cette armée de malfaiteurs qui évolue dans la nuit de Londres. Il savait que le marquis de Rio-Santo pouvait d'un geste mettre en mouvement les cent mille membres de cette redoutable famille. Mais ce contact de l'homme qu'il respectait avec cette tourbe infâme, pour laquelle en aucune occasion il ne prenait la peine de cacher son aversion dédaigneuse, ne le révoltait point.

Une fois Rio-Santo posé en face de l'Angleterre comme un ennemi *légitime* (et nous pouvons affirmer que cette expression hasardée a du moins le mérite de rendre comme il faut la position du marquis vis-à-vis de l'Angleterre), une fois le droit d'engager la bataille accepté, ce contact de Rio-Santo avec les gens tels que Tyrrel, le docteur Moore et d'autres encore, non pas plus criminels, mais enfoncés plus avant dans la fange, n'avait rien en soi que de normal, suivant les lois éternelles de la guerre. En quel temps les grands capitaines se sont-ils privés du secours d'alliés suspects de brigandages?

Angelo raisonnait ainsi. Il appartenait à Rio-Santo; son dévouement n'avait point de bornes. Ni Rio-Santo ni lui-même n'en connaissaient peut-être la portée.

Depuis ce soir où le marquis avait donné audience au prince Dimitri Tolstoï, ambassadeur de Russie, il était resté enfermé dans Irish-House. La cause de cette reclusion subite et complète n'est point un mystère pour le lecteur. Rio-Santo, en s'éveillant du court sommeil qui l'avait surpris sur le sofa même que venait de quitter le prince, avait trouvé Angus Mac-Farlane sanglant, à demi-mort, étendu à ses pieds. Cette dernière circonstance seule peut avoir besoin d'être brièvement expliquée.

Après la furieuse attaque de Bob Lantern, qui l'avait lancé au milieu du courant de la Tamise, Angus Mac-Farlane coula comme une masse inerte, incapable de faire effort pour se sauver. Mais ce moment d'atonie fut court. L'instinct du nageur prit le dessus avant même

qu'Angus pût se rendre compte de sa situation, et quelques mouvements le ramenèrent à la surface.

A ce moment, la barque de Bob glissait silencieusement sur l'eau, virait à bâbord et touchait terre un peu au-dessous de Bridge-Street, au débarcadère privé d'une grande maison d'Upper-Thames-Street.

Ces débarcadères, qui se ressemblent tous et qu'une voûte relie à la rue, ne sont point fort activement surveillés par la police du fleuve. Qui pourrait soupçonner Coventry and Sons ou Redgow et C° de faire la contrebande ? A cause de cette négligence de la police, fondée du reste sur un sentiment louable et profondément gravé au cœur de tout Anglais, le respect dû aux millions, ces mêmes débarcadères servent parfois aux pires usages. Sous la voûte, parmi les voitures de chargement de la maison Coventry et fils se trouvait un fiacre attelé de deux forts chevaux. Ce fiacre attendait Bob, et lui avait servi déjà dans la soirée à transporter les deux filles du laird de leur maison de Cornhill à l'hôtel du *Roi George*.

— Ohé ! cria Bob, M. Pritchard est-il là ?

— Non, répondirent les chargeurs.

— Que Dieu le punisse ! gronda Bob, qui recevra mes balles de coton, alors ?

M. Pritchard était l'un des principaux commis de la maison Coventry.

— *Gee !* (hue !) cria un chargeur en allongeant un coup de fouet à ses chevaux.

Une lourde voiture se mit en mouvement sur les rails qui servaient à faciliter la montée de la voûte.

Pendant que les ligthermen juraient en compagnie des charretiers, et que les fers des chevaux, glissant sur le pavé gluant, lançaient dans les ténèbres de la voûte des gerbes d'étincelles, le cocher du fiacre descendit doucement de son siége, ouvrit la portière et aida Bob Lantern à opérer le débarquement de ses deux balles de coton. Une fois les deux sœurs dans la voiture, Bob repoussa du pied la barque en pleine eau, enjamba le marchepied et s'étendit sur les coussins en grommelant :

— On peut dire que j'aurai durement gagné mon pauvre argent ce soir !

— Ohé ! cria-t-il ensuite par la portière, au moment où le fiacre dépassait le seuil de la voûte, vous direz à M. Pritchard que je suis bien son serviteur.

Désormais, Dieu seul pouvait venir en aide aux deux pauvres enfants, Clary et Anna.

Le laird, cependant, nagea vers la rive et prit terre à cent pas au-dessus de la voûte où Bob Lantern venait de débarquer.

Le laird était venu à Londres pour voir le marquis de Rio-Santo, à qui le liaient d'étroites et secrètes relations. Nous devons dire tout de suite que ses facultés se trouvaient fréquemment, depuis plusieurs années, hors de l'état normal. Il n'était pas fou, mais une idée fixe dominait son cerveau et tyrannisait sa volonté. Il voulait voir Rio-Santo, parce qu'il l'aimait, et parce qu'une invincible force le poussait vers lui, — pour le tuer. C'était la troisième fois qu'il quittait ainsi l'Écosse à l'insu de ses filles et qu'il venait à Londres depuis l'arrivée du marquis. Il connaissait le chemin de Belgrave-Square, et savait les entrées d'Irish-House.

La route est longue de Temple-Gardens à Pimlico. Il était près de onze heures lorsque le laird, épuisé, mit le pied dans Grosvenor-Place. Il ne tourna point du côté de Belgrave-Square. Sans se rendre compte de son action, il prit le chemin du *Lane* qui porte le même nom, parce qu'il avait coutume, ainsi que beaucoup d'autres, d'entrer par là dans Irish-House. Au milieu de Belgrave-Lane, en effet, il tourna l'angle d'un petit passage et s'appuya au mur à côté d'une porte fermée.

Au bout de quelques minutes, cette porte s'ouvrit et donna passage à un homme de grande taille, enveloppé dans son manteau. Cet homme, qui sortit en grommelant des paroles de colère et qui oublia de refermer la porte, n'était rien moins que Sa Grâce le prince Dimitri Tolstoï, ambassadeur de S. M. l'empereur de toutes les Russies.

Angus Mac-Farlane poussa la porte. Ses vêtements trempés d'eau le glaçaient ; son crâne ouvert saignait. Il n'avait plus que le souffle. Il se dirigea néanmoins, sans se tromper, au travers d'un labyrinthe de passages et parvint jusqu'au rez-de-chaussée d'Irish-House, à la porte de ce salon réservé où avait eu lieu l'entrevue du prince et du marquis. Il entra et se traîna, rampant sur le tapis, jusqu'aux pieds

de Rio-Santo endormi sur l'ottomane. Là, ses forces l'abandonnèrent et il s'affaissa en murmurant les noms d'Anna et de Clary.

Nous savons le reste.

Depuis ce jour, comme nous l'avons dit, Rio-Santo s'était confiné dans une chambre retirée, située derrière son cabinet de travail. La porte de cette chambre était rigoureusement défendue. Depuis ce jour aussi, le cavalier Angelo Bembo rôdait sans cesse aux alentours de la chambre où était couché le laird. Un soir enfin, des bruits étranges parvinrent jusqu'à lui. Une voix rauque et monotone se prit à chanter le refrain populaire d'une ballade écossaise. Puis un silence profond se fit. Puis encore Bembo crut entendre un double râle et des gémissements qui se confondaient. Son inquiétude ne connut plus de bornes : il pesa doucement sur le pène ; la porte s'entrouvrit.

Bembo crut rêver. Il vit don José aux prises avec une sorte de fantôme, vivant cadavre, dont les bras velus, faisaient de frénétiques efforts pour l'étrangler. Le premier mouvement du jeune Italien fut de s'élancer au secours du marquis ; mais celui-ci opposait à son fantastique adversaire une force si supérieure que l'issue de cette lutte étrange ne pouvait être douteuse.

Bembo fut ainsi témoin de toutes les luttes entre le malade et Rio-Santo. Dans les intervalles, il voyait celui-ci soigner le fiévreux avec la tendre sollicitude d'un frère. Son esprit s'y perdait. Quel était cet homme ?

Bembo ne se croyait point permis d'entrer plus avant dans ce mystère sans nécessité absolue.

Cependant Rio-Santo s'affaiblissait chaque jour. Il devenait plus pâle que l'homme de l'alcôve lui-même, et Bembo, dans son attentive sollicitude, voyait venir le moment où ces luttes solitaires sans cesse renouvelées présenteraient un danger réel. Et il attendait, prêt à s'élancer lorsque son intervention, devenue indispensable, excuserait sa désobéissance aux ordres du marquis.

Il attendait, passant ses jours et bien souvent ses nuits aux environs de la porte fermée. Mais il faut peu de chose pour faire manquer le moment opportun. La meilleure sentinelle peut s'endormir à son poste durant quelques minutes.

Or, quelques minutes suffisent.

Pour quelques minutes d'oubli, Bembo se trouvait maintenant en présence du cadavre d'un homme pour lequel il eût donné tout son sang.

IV

LE COIN DU LORD

Il y avait, au bout du corridor où le cavalier Angelo Bembo passait à peu près sa vie depuis quelques jours, une fenêtre basse qui s'ouvrait sur une toute petite cour, environnée d'un mur. Au delà de la cour était le passage communiquant avec Belgrave-Lane. Dans Belgrave-Lane, juste en face de la fenêtre basse s'élevait une maison construite en briques rouges, bronzées par les brouillards de Londres. Cette maison avait dans le quartier une mauvaise réputation. Le marchand de cigares de Grosvenor-Place racontait volontiers à qui voulait l'entendre qu'elle avait servi longtemps de *free and easy* [1] à un noble lord. On y avait entendu souvent le bruit nocturne des orgies, et parfois, de ses étroites fenêtres, des plaintes de femme étaient tombées jusqu'à l'oreille du passant attardé dans l'allée de Belgrave.

Depuis quelques années, on ne voyait plus guère s'ouvrir les contrevents rembourrés du *free and easy*, que les commères du quartier de Pimlico appelaient le coin du lord (*lord's-corner*). Le lord vieillissait, sans doute, et ses fantaisies devenaient de moins en moins fréquentes.

Le *lord's-corner* était, du reste, admirablement situé pour l'usage que lui prêtait la voix commune. Rien ne dominait ses croisées, qui regardaient de biais une partie des derrières d'Irish-House. De là seulement aurait pu partir un coup d'œil indiscret.

Tout en veillant sur Rio-Santo, le cavalier Angelo Bembo, dans les premiers jours surtout, passait parfois quelques heures dans sa chambre, située à l'étage supérieur. Un matin, c'était le troisième jour, le soleil s'était levé plus pur qu'à l'ordinaire. Bembo, accoudé

[1] Sous-entendu *house* : maison où l'on est libre et à l'aise (petite maison).

sur l'appui de sa fenêtre, suivait avec distraction les lignes indécises du profil d'Irish-House, dont le soleil projetait la silhouette élégante de l'autre côté de Belgrave-Lane. Son regard parcourait ainsi, presque à son insu, la façade brunâtre du *lord's-corner*, qui, frappée d'aplomb par le soleil, empruntait à cette illumination inusitée un air de lugubre fête.

Bembo venait d'assister à l'une de ces luttes silencieuses et terribles que précédait toujours le rauque chant du malade, et que suivaient, pour les deux combattants, quelques heures de repos, fruit d'une lassitude mutuelle. Il était triste : son grand œil noir dont, à ces heures de mélancolique rêverie, la prunelle avait une douceur tendre et presque féminine, se promenait sans voir sur les objets extérieurs.

Tout à coup sa distraction chagrine fit place à une expression d'étonnement. Le soleil, en pénétrant dans l'une des chambres du *lord's-corner*, venait de lui montrer une jeune fille étendue dans un fauteuil et dormant. Son premier mouvement fut exclusivement curieux ; puis une nuance d'intérêt attendrit son regard : Angelo Bembo était tout jeune.

Mais ce fut une impression passagère et bien vite étouffée. Que pouvait être la dormeuse, sinon l'une de ces femmes dont la vie est consacrée aux récréations nocturnes de milords du haut parlement, l'une de ces femmes que Leurs Seigneuries se passent de main en main, comme une espèce ayant cours, charmantes incarnations du vice, fleurs brillantes que de nobles caprices fanent avant le temps, et qui, fanées, tombent un jour des somptueux coussins d'un équipage dans la boue noire du ruisseau, — où nul ne s'avise de les relever ? Le cavalier Angelo Bembo détourna la tête.

Mais il y a de ces radieux visages dont l'empreinte reste obstinément sur la pupille, comme celle du soleil, longtemps après que l'œil s'est refermé. Encore une fois, le cavalier Angelo Bembo était tout jeune. Involontairement, sa tête se retourna et son regard chercha de nouveau la dormeuse.

Combien elle lui sembla plus belle ! Le soleil l'éclairait en plein, et Bembo pensa que jamais le soleil n'avait éclairé front plus candide ni plus ravissant visage. La dormeuse semblait tourmentée dans son

sommeil. Deux ou trois fois elle étendit au-devant d'elle deux petites mains blanches d'un ravissant modèle, comme pour repousser un invisible ennemi. Angelo pensa que parfois des jeunes filles sont violemment ravies à leurs parents et livrées, pour de l'or, à la merci de quelques débauchés.

La dormeuse s'éveilla en sursaut. Lorsque ses paupières se soulevèrent, ce furent les doux yeux d'Anna Mac-Farlane qui brillèrent à la lumière du soleil. Elle sourit à son réveil, comme font tous les enfants, et mit ses deux mains devant ses yeux, que blessaient les rayons trop ardents de la lumière. Bembo eut un sourire. Jamais il n'avait rien vu de charmant comme ces deux petites mains, s'efforçant de voiler ce jeune et candide visage.

Il y avait deux jours déjà qu'elle s'était éveillée un matin, la pauvre douce enfant, dans cette chambre inconnue, des fenêtres de laquelle on ne voyait rien, sinon la toiture en terrasse d'Irish-House et les branches noires de quelques arbres dépouillés; il y avait deux jours qu'elle n'avait vu Clary, sa sœur tant aimée, deux jours qu'elle n'avait vu Stephen. La pièce où elle se trouvait était belle, ornée de grandes glaces et de beaux tableaux aux cadres dorés. Son lit avait des tentures de soie, dont les miroitants reflets éblouissaient la vue. Sur les sofas on voyait d'opulentes étoffes de robes; sur la toilette, des joyaux de haut prix.

Mais la pauvre Anna ne jetait sur toutes ces précieuses choses que des regards désolés. Elle avait peur. Les femmes qui la servaient lui faisaient frayeur, et lorsque ces femmes étaient absentes, elle s'effrayait davantage encore de sa solitude. La nuit, elle n'osait point s'étendre dans ce vaste lit à colonnes sculptées, dont la ruelle était occupée par une glace. Elle dormait sur le fauteuil où Bembo venait de l'apercevoir. C'était sa couche.

Que les nuits lui semblaient longues! c'était alors qu'elle frissonnait, la pauvre fille, au moindre bruit du vent frôlant les fenêtres; c'était alors qu'elle croyait voir, à la lueur vacillante de sa lampe, les boiseries se mouvoir lentement, les portes closes glisser sur leurs gonds et les rideaux du lit solitaire agiter les plis abondants de leurs draperies.

En s'éveillant, ce matin, elle fut bien joyeuse : le soleil venait ainsi

la visiter le matin des beaux jours dans Cornhill; elle se crut dans sa petite chambre, et se dit qu'elle avait fait un horrible rêve. Cela dura ant que sa main blanche couvrit ses jolis yeux comme un bandeau. Puis le cavalier Angelo Bembo, qui la dévorait du regard, la vit tout à coup tressaillir et se lever avec effroi. Il sentit ses yeux devenir humides.

Depuis ce matin-là, le cavalier Angelo Bembo vint bien souvent s'accouder sur l'appui de la fenêtre basse. Rêveur et poëte, et offrant dans sa nature chevaleresque quelques teintes affaiblies du multiple et fier caractère de Rio-Santo lui-même, Bembo n'avait point de bouclier contre ces impressions soudaines qui entrent dans le cœur à l'improviste. Il n'avait point aimé encore selon son âme, et ces liaisons passagères où sa beauté physique et son brillant esprit l'avaient entraîné dans les salons du West-End avaient été pour lui un passe-temps, ou moins que cela : un appendice à sa toilette, un complément de tenue.

Le surlendemain, un matin encore, Bembo vit quelque chose d'étrange. Le jour n'était pas encore bien dégagé des dernières ombres du crépuscule; Anna dormait. Une porte s'ouvrit au fond de la chambre et deux hommes entrèrent. L'un d'eux tenait un bougeoir; l'autre, tout enveloppé dans un chaud carrik à fourrures, suivait d'un pas indolent. On juge si Bembo ouvrit de grands yeux.

Le premier des deux nouveaux-venus avança doucement et fit un geste de surprise en voyant Anna dans le fauteuil. Il la croyait, sans doute, au lit, et son visage, tandis qu'il se tournait vers son compagnon en souriant obséquieusement, exprimait à peu près ceci :

— Elle dort; peu importe que ce soit dans un fauteuil.

L'homme au carrik ne daigna point répondre, et l'autre, qui semblait être quelque chose comme son valet, sinon pis que cela, bien qu'il ne portât pas de livrée, haussa le flambeau pour faire tomber la lumière sur le visage d'Anna endormie.

Bembo ne perdait pas un geste de ces deux hommes, dont l'un s'appelait Gilbert Paterson, et l'autre Godfrey de Lancester, comte de White-Manor.

V

PAR LA FENÊTRE

Le comte s'était arrêté, immobile, à trois ou quatre pas d'Anna, et promenait lentement son regard éteint autour de la chambre. Quand Gilbert Paterson eut éclairé suffisamment la jeune fille, il abaissa la lampe, et le comte poussa un long soupir en disant :

— Je voudrais qu'il y eût à chacune de ces fenêtres huit bons barreaux de fer !

— Oserai-je demander à Votre Seigneurie ?... commença Paterson étonné.

— Quatre en travers et quatre debout, poursuivit le lord ; et je voudrais, Gilbert, tenir ici, au lieu de cette petite sotte, le fils de mon père qui, par le nom de Dieu ! n'en sortirait pas avant le jour de sa mort !

Le comte prononça ces derniers mots avec une effrayante énergie. Ses yeux mornes s'allumèrent tout à coup pour lancer un éclair sinistre. Paterson secoua la tête.

— Encore ce diable de Brian ! grommela-t-il.

Le comte était pâle et frissonnait.

— J'en mourrai, je le sens ! poursuivit-il d'une voix étouffée, et il sera comte de White-Manor !

Brian était son héritier légal. Le comte se dirigea vers la porte.

— Mais regardez-la, au moins, milord ! dit Paterson désespéré.

Le comte revint machinalement vers Anna endormie, mit le lorgnon à l'œil et contempla un instant avec la froideur stupide d'un eunuque de cent ans la ravissante enfant qui posait devant lui. Son lorgnon glissa d'un pied charmant à une ceinture mignonne, de la ceinture à la gorge, de la gorge aux cheveux, puis son lorgnon retomba.

— Une autre fois, maître Gilbert, murmura-t-il avec lassitude.

Le lord et son intendant sortirent.

Angelo Bembo était plus mort que vif. Jamais objet ne lui avait

semblé plus hideux que ce lorgnon ; il n'y avait plus à en douter, la charmante dormeuse du *lord's-corner* était là contre son gré; on la tenait prisonnière ; elle était victime de quelque machination infernale.

Combien elle lui parut plus touchante encore que d'ordinaire, lorsque ce matin-là, dès son réveil, elle se mit à genoux pour faire sa prière de chaque jour! Bembo, dans sa vie aventureuse et frivole, avait conservé souvenir des enseignements de sa mère. En voyant Anna prosternée, il se sentit joyeux, parce qu'il crut en la protection divine, et il se dit que tout à l'heure quelque bon ange avait veillé sur la jeune fille endormie.

Hélas! la pauvre recluse avait grand besoin d'un bon ange. White-Manor, de lui-même, n'eût point songé à revenir, mais près de lui était Gilbert Paterson. Grâce à Paterson, ses passions assoupies s'éveillèrent ; il se souvint d'Anna endormie, et ce souvenir charmant le galvanisa. La nuit suivante, il fit atteler et se rendit dans Belgrave-Lane. L'aube commençait à poindre lorsqu'il franchit le seuil du *lord's-corner*. C'était le matin du jour où nous avons retrouvé le marquis de Rio-Santo assis au chevet d'Angus Mac-Farlane.

Anna venait de s'endormir. Le cavalier Angelo Bembo venait au contraire de s'éveiller ; quittant la natte étendue devant la porte de la chambre d'Angus, où il avait coutume de prendre de temps à à autre de courts instants de repos, il mit son œil à la serrure. Le malade était immobile dans son lit et Rio-Santo immobile dans son fauteuil. Rien n'annonçait une crise.

Bembo s'en alla vers la fenêtre. Il était un peu sentinelle aussi de ce côté, car il avait fait dessein de protéger de son mieux la pauvre prisonnière. Le moment était venu. Bembo vit, comme l'autre fois, une porte s'ouvrir au fond de la chambre de la recluse et deux hommes entrer. C'étaient les mêmes hommes : le valet et le maître.

Paterson, sans mot dire, tira les rideaux du lit et releva la couverture. Puis il s'approcha d'Anna endormie comme s'il eût voulu la prendre dans ses bras et l'enlever.

Bembo avait sur le front de grosses gouttes de sueur froide. Mais le comte fit un geste et Paterson sortit après avoir salué respectueusement. Le comte, au lieu de s'avancer vers la jeune fille, se baissa et

ramassa un papier qui venait de tomber des couvertures mêmes du lit.

Bembo pressa son front entre ses mains. Un irrésistible mouvement le poussait vers cette maison maudite où un crime infâme allait s'accomplir; mais l'idée d'abandonner le marquis, ne fût-ce qu'un instant, l'arrêtait. La veille, en effet, il avait cru voir Rio-Santo faiblir dans sa dernière lutte avec le malade. Il revint vers la porte et plaça de nouveau son œil à la serrure. Ceci fut un grand malheur. Si Bembo, en effet, fût demeuré un instant de plus à la fenêtre, il n'eût point abandonné la garde de Rio-Santo.

Voici ce qui se passait dans la chambre du *coin du lord*. Le comte s'était assis auprès de la table qui supportait la lampe. Il avait placé sur la table le papier tombé du lit et n'y songeait plus déjà. Il contemplait Anna endormie et la trouvait belle.

— Je voudrais quelqu'un pour m'aimer, pensa-t-il tout haut. Puis il reprit avec amertume : Quelqu'un pour m'aimer ! qui donc m'a aimé jamais ? La seule femme que j'aie aimée, moi, et je l'adorais ! la femme à qui j'avais donné mon nom, mon cœur, tout ! cette femme-là me trompait ! Un jour, penché sur le berceau de l'enfant que j'appelais ma fille, je pus penser qu'un autre !... Oh ! je chassai la mère, et je chassai l'enfant ! J'eus raison ! Je fis bien ! Aujourd'hui je ferais de même !

Il s'arrêta, et un sourire cruel vint crisper sa lèvre.

— Il y a seize ans de cela, reprit-il ; j'avais donné l'enfant à un homme sans pitié. Il se sera mis comme un mur d'airain entre la mère et la fille. Tant mieux! Tant mieux, si elle est morte dans les larmes ! Tant mieux si elle vit encore pour pleurer et souffrir !

Le visage rouge et sanguin de White-Manor exprimait une cruauté sans bornes. Tout à coup son regard s'adoucit en tombant sur Anna qui souriait à un rêve.

— Allons ! s'écria-t-il en se versant un plein verre de blond sherry, dont Gilbert Paterson avait mis un flacon sur la table. Allons, oublions le passé et le présent pendant une heure. Cette fille est belle... et, par le nom de Dieu, mon frère n'aura pas du moins le pouvoir de me l'enlever !

Il replaça bruyamment le verre sur la table. Anna s'éveilla en sur-

saut et faillit mourir de frayeur. Mais le comte n'était déjà plus à craindre pour elle. En remettant le verre sur la table, le papier tombé des couvertures du lit avait frappé ses yeux. Il l'ouvrit machinalement et devint plus pâle qu'un linceul. Le papier contenait quelques mots tracés au crayon que nous transcrivons ici :

« Courage, milord mon frère ; je veille sur vos amours.

» BRIAN DE LANCESTER. »

Nous savons que, depuis huit jours, Brian, heureux et subjugué, avait autre chose à faire qu'à tourmenter son frère ; il y avait bien longtemps peut-être que le billet était là. Mais ce ne fut pas ainsi que l'entendit le comte. Il avait de son frère une si mortelle frayeur! Il crut que ses valets le trahissaient, que Paterson le trahissait, qu'il était entouré de dangers et d'ennemis.

Il appela Paterson d'une voix tonnante. Paterson parut.

— Approche ici ! dit le comte qui saisit par le goulot son flacon de sherry.

Le flacon était en cristal taillé ; ce pouvait être une arme redoutable. Paterson lut son destin dans l'œil sanglant de son maître. Au lieu d'avancer, il recula vivement. Au moment où il repassait le seuil, le flacon siffla derrière son oreille et vint se briser en mille pièces à quelques pouces de sa tête sur le battant ouvert de la porte.

Anna ferma les yeux. Lorsqu'elle les rouvrit, elle vit l'homme qui l'avait si fort épouvantée étendu sur le parquet et s'agitant en de faibles convulsions. Paterson et un groom essayaient de le soulever pour l'emporter dans sa voiture.

Le cavalier Angelo Bembo n'avait rien vu de tout cela. Après avoir reconnu que le marquis et son mystérieux malade reposaient tous les deux, il s'élança vers son appartement et prit ses pistolets. Puis il descendit rapidement l'escalier. Au moment où il franchissait les dernières marches, il aurait pu entendre la rauque voix d'Angus Mac-Farlane entonnant le premier couplet de la ronde du laird de Killarvan.

C'était là un présage certain. La lutte allait commencer. Angelo était dans la rue. Il vit la porte du *lord's-corner* ouverte. Un carrosse sans armoiries stationnait devant le seuil. Deux valets descendirent

le perron, portant dans leurs bras l'homme au carrik bordé de fourrures, qui ne donnait aucun signe de vie.

Un hasard providentiel avait rendu l'intervention de Bembo inutile. Il reprit le chemin de son poste. Son absence avait duré en tout quelques minutes. C'était assez, Rio-Santo avait succombé.

Il y avait un quart d'heure que le cavalier Angelo Bembo était dans la position que nous avons décrite en l'une des pages qui précèdent, portant sur sa poitrine la tête alourdie du marquis. Lovely tressaillit brusquement et aboya. En même temps, Bembo sentit sur le revers de sa main un souffle tiède, mais si faible !

— Il vit, mon Dieu ! il vit ! pensa le jeune Maltais, mais il lui faudrait des secours. Et comment faire ?

Bembo, même en ce moment suprême, n'osait pas introduire des valets dans un lieu dont Rio-Santo avait défendu l'entrée. Il enleva son maître dans ses bras et franchit le seuil. Une fois dehors, il ferma la porte à double tour. Les valets, appelés, accoururent.

— Qu'on aille chercher un médecin ! s'écria Bembo.

Les valets répondirent :

— Le docteur Moore est dans le cabinet de milord.

Le marquis, toujours sans mouvement, fut transporté dans son cabinet.

Le docteur Moore était là en effet.

A la vue de Rio-Santo, qui avait tout l'aspect d'un cadavre, le docteur ne manifesta ni empressement ni surprise. Il se leva et prit le bras du marquis pour lui tâter le pouls.

— Sortez ! dit-il aux valets qui attendaient, curieux et avides de savoir.

Les valets obéirent.

— Signore, reprit le docteur en s'adressant à Bembo, j'aime à être seul avec mes malades.

— Mais, monsieur...

— Le temps presse... Et je n'opère jamais que quand je suis seul.

— Au moins me direz-vous, s'écria Bembo, s'il reste quelque espoir ?

— Je ne vous le dirai pas, signore.

Bembo eut un mouvement de violente colère; mais il se dirigea vers la porte.

— Signore! reprit le docteur au moment où Bembo passait le seuil.

Celui-ci se retourna.

— Emmenez ce chien, je vous prie, ajouta Moore; il me gêne.

Bembo saisit Lovely par son collier et l'entraîna malgré la résistance du noble animal, qui regardait tour à tour son maître et le médecin en hurlant plaintivement. On eût dit qu'il se défiait.

La porte se referma sur Bembo. Moore poussa le verrou et se trouva seul en face de Rio-Santo évanoui.

VI

LE PANNEAU

Le docteur Moore revint s'asseoir auprès de l'ottomane où Rio-Santo gisait sans mouvement. Il souleva sa main, qui, subitement lâchée, retomba inerte et rebondit deux fois sur l'élastique coussin. Un sourire étrange, tout plein d'un triomphant orgueil, vint à la lèvre pâle du docteur. Il se leva, croisa ses bras sur sa poitrine et regarda longtemps le marquis sans mot dire.

— C'est une belle créature! murmura-t-il enfin; quand ce cœur bat, il y a bien de la puissance dans ce regard éteint et morne à présent. Combien de fois ne m'a-t-il pas fait baisser les yeux! Sans lui, je serais le premier. Oui... cet homme me fait obstacle; sa supériorité m'écrase... et voilà qu'aujourd'hui cet homme est à ma merci! Pour le tuer, je n'aurais qu'à le laisser mourir!

Il sourit, et, pour la seconde fois, son front rayonna un orgueil sinistre. Puis il ajouta durement :

— Marquis, je te condamne! Demain les lords de la nuit se réuniront pour choisir un nouveau chef. Edward, le père de la grande famille, ne sera plus qu'un cadavre. Son Honneur, comme l'appellent les soldats de notre immense armée, aura trois pieds de terre sur le

corps. Et que c'est lourd, milord, trois pieds de terre! ajouta-t-il en ricanant. Oh! la maison Edward and C° ne mourra pas pour cela; Votre Seigneurie peut être tranquille. Elle aura toujours son comptoir dans Cornhill, ses mille dépôts dans Londres, et ses invalides dans les purgatoires de White-Chapel et de Saint-Gilles. Il y avait un Edward avant vous, milord, il y aura un Edward après vous. Edward, c'est le nom royal, comme autrefois Pharaon, en Égypte. Demain, marquis, ce sera moi qui m'appellerai Edward. Que vous en semble?

Il mit la main sur le cœur de Rio-Santo, et une ride plissa profondément la peau tendue de son front.

— Je croyais la strangulation plus complète que cela, reprit-il sans plus prononcer ses paroles, parce qu'il venait de découvrir que Rio-Santo était plein de vie; il faudra que je le tue, si je veux qu'il meure.

Le docteur tira de sa poche une trousse de maroquin et y choisit une lancette acérée. Il trancha d'un coup de bistouri la manche de la robe de chambre du marquis et fit le geste de piquer sa veine.

— Il n'en faudrait pas davantage! murmura-t-il.

Mais l'instrument reprit place dans la trousse et le docteur s'assit, la tête entre ses deux mains.

— J'hésite à le sauver comme j'hésite à le perdre! pensa-t-il. Sa main est robuste. Qui sait si la mienne saurait tenir les rênes de ce fougueux attelage qui traîne notre fortune? Et, après tout, le principal n'est-il pas de parvenir?

La lancette fut tirée une seconde fois de la trousse et soigneusement nettoyée. En touchant le chiffon de drap qui servait à l'essuyer, elle y laissa une trace rougeâtre, comme si elle eût été humectée d'un très-violent corrosif.

— Et son secret, d'ailleurs! reprit encore Moore, dont l'œil s'alluma au feu d'un avide désir; s'il meurt, qui me dira son secret? Cet homme ne cherche pas ce que nous cherchons : il vise plus haut; si haut que mon imagination ne peut pas même rêver ce qu'il tâche d'atteindre. Et il l'atteindra, pourtant, car il n'est point d'obstacle que son talon ne puisse briser. Je veux savoir ce qu'il cherche. Par le ciel! je connaitrai sa pensée. Et alors sa vie ne sera-t-elle pas toujours à moi comme elle l'est aujourd'hui? N'ai-je pas le temps? Fou que j'é-

tais! j'allais faire comme ces enfants qui brisent leurs jouets pour savoir ce qu'ils recèlent. Le secret d'un mort est trop bien gardé : marquis, nous ajournons votre sentence.

On frappa doucement à la porte du cabinet.

— Au nom du ciel, monsieur, ayez pitié de mon angoisse, dit à travers la porte la voix du cavalier Bembo ; j'attends!

— Attendez ! répondit froidement Moore.

— Un mot par grâce, un seul mot, monsieur !

Le docteur, au lieu de répliquer, cette fois, se dirigea à pas de loup vers la partie du cabinet opposée à la porte derrière laquelle attendait Bembo, et mit une petite clé dans la serrure d'une armoire.

— J'allais oublier le motif de ma visite, murmura-t-il; ce sera bien le diable si M. le marquis ne peut pas m'attendre encore quelques minutes.

Avant d'aller plus loin, nous croyons opportun de dire au lecteur que l'immense association qui porte à Londres le nom de la *Famille* est constituée à peu de chose près comme la société qu'elle rançonne. Seulement elle est mieux constituée. Il y a chez elle aussi le public, le gentry et la noblesse, c'est-à-dire le peuple, les chevaliers et le sénat : les *hommes*, les *gentlemen*, les *lords*.

Au-dessus de tout cela est le *père*, que les *hommes* appellent *Son Honneur* ou désignent par un nom propre qui est sujet à changer. En 183., Edward régnait. La *Famille* fit sous son règne de véritables progrès. On vola des diamants de la couronne, on commit des larcins héroïques.

C'était un homme taillé dans de tout autres proportions que ses bien-aimés sujets. Les lords de la nuit, son conseil privé, découvrirent avec stupéfaction un beau jour que leur chef n'était point un voleur.

C'eût été une rumeur étrange dans la *Famille*, si cette révélation fût descendue des lords aux gentilshommes et des gentilshommes aux simples goujats de l'armée. Mais milords de la nuit avaient une raison de se taire : c'est qu'en définitive ils ne savaient rien. Rio-Santo était pour eux un problème, voilà tout. Ils avaient découvert qu'entre eux et lui se creusait un abîme. Il voyait plus loin qu'eux et plus haut; leur sordide ambition n'était point son ambition. — Où marchait-il?

Évidemment, Rio-Santo s'appuyait sur eux comme sur un bâton de

voyage; ils se voyaient être entre ses mains des instruments vulgaires. Quel était le but de sa course? Nul ne pouvait le savoir, nul ne pouvait seulement s'en douter, car Rio-Santo tenait le sceptre d'une main hautaine, et de lui au premier de ses sujets il y avait tous les degrés de son trône.

Quelques-uns, parmi les patriciens de la *Famille,* se préoccupaient assez peu de cet état de choses. Ils touchaient de magnifiques dividendes : leur but était atteint. Mais il y en avait d'autres, et parmi ceux-ci nous devons compter le docteur Moore et l'aveugle Tyrrel, qui n'acceptaient point aussi volontiers le fait accompli. Tyrrel avait été chargé par le marquis de quelques missions secrètes qui avaient bouleversé son intelligence.

L'une de ces missions consistait à remettre cent livres sterling tous les mois à l'Honorable Brian de Lancester, lequel ne faisait à coup sûr point partie de l'association. Tyrrel se creusait la cervelle pour deviner le motif de cette munificence. C'était en vain, et ce devait être en vain toujours, parce que les motifs du marquis étaient trop en dehors du cercle d'idées où gravitait d'ordinaire la pensée de Tyrrel.

Quant au docteur Moore, il avait ses entrées à Irish-House ; il était le médecin de Marie Trevor, et jouait un peu, entre le marquis et son ténébreux sénat, le rôle que nos ministres jouent entre le roi et les chambres. C'était un esprit subtil, audacieux, mais froid dans son audace, patient, hautain et sachant cacher sa hauteur sous l'obéissance, positif à l'excès, rompu au dol, et capable d'entrer jusqu'au cou dans le crime; mais il devait, comme Tyrrel, chercher les secrets de Rio-Santo dans une sphère trop restreinte ou trop basse.

Quand un vaisseau poind en mer à l'horizon et que le matelot en vigie crie : Navire! les passagers ouvrent de grands yeux et cherchent à voir. Ils ne voient rien. Le navire approche. Les marins comptent ses mâts déjà et raisonnent sur son allure. Les passagers cherchent encore et ne voient pas davantage. C'est qu'ils cherchent trop bas. Pour voir de loin, il faut regarder dans les nuages.

Depuis six jours que Rio-Santo ne se montrait point, le désir inquiet de Moore s'était singulièrement accru; cette absence devait avoir de bien graves motifs et couvrir peut-être d'étranges menées. Le docteur, néanmoins, ne perdit pas tout à fait son temps pendant

ces six jours. Introduit dans le cabinet du marquis, il épia, fureta, violat le secret des cartons fermés et mit ses regards curieux dans plus de paperasses qu'il n'en faudrait pour composer vingt volumes. Mais ces papiers étaient, pour la plupart, écrits en chiffres, dont Moore n'avait point la clé. D'autres étaient couverts de caractères chinois et le docteur reconnut sur quelques-uns l'idiome vulgaire de l'Afghanistan.

On peut savoir beaucoup de langues et ne point connaître à fond le chinois vulgaire et le patois populaire du Sindhy. Tout ce que Moore put reconnaître dans les nombreux documents parcourus à la hâte, c'est qu'une mystérieuse fermentation était fomentée au sein du Céleste Empire, et qu'un esprit de révolte avait soufflé dans les montagnes des Afghans.

Était-ce de l'histoire contemporaine ou de l'histoire ancienne?

Quand il eut fouillé les cartons, il fouilla le cabinet lui-même, espérant découvrir quelque cachette. Du premier coup il crut avoir trouvé son fait. C'était le matin même de ce jour où recommence notre histoire. Le lecteur peut se souvenir qu'au moment où le cavalier Angelo Bembo, de retour de son expédition chevaleresque, ouvrait la porte pour se précipiter au secours de Rio-Santo, un des lambris de la chambre d'Angus Mac-Farlane, qui venait de s'agiter et de laisser apercevoir le visage curieux du docteur Moore, se referma tout à coup.

Ce panneau donnait dans le cabinet du marquis. En l'ouvrant, Moore croyait avoir découvert un armoire secrète. Ce qu'il vit le frappa vivement, et il n'en eut qu'un plus grand désir de voir mieux et davantage. Ce fut dans la serrure de ce panneau qu'il mit une petite clé à l'instant où la voix suppliante du cavalier Angelo Bembo vint réclamer une consolante parole pour calmer son inquiétude. Il poussa sans bruit le panneau. La chambre du laird était silencieuse et vide ; on n'entendait même pas la respiration d'Angus Mac-Farlane, étouffée par les épais rideaux du lit.

Moore jeta un dernier regard sur Rio-Santo, toujours immobile, et franchit le seuil.

Le premier objet qui le frappa en entrant fut le portrait suspendu entre les deux fenêtres. A son aspect, un étonnement extrême se pei-

gnit sur son visage. Il le contempla sous divers jours, fermant les yeux un instant pour les rouvrir ensuite et mieux voir. A mesure qu'il regardait ainsi, un reste de doute, demeuré sur sa physionomie, s'évanouissait graduellement.

— C'est bien elle! murmura-t-il enfin; et, sur ma parole, elle était bien faite pour tourner la tête de l'héritier présomptif d'un comte... c'était une ravissante créature! Mais que fait ici le portrait de la comtesse de White-Manor?

VII

LA SAIGNÉE

Le docteur Moore resta quelques secondes devant ce gracieux portrait de femme, vêtu à la mode de 1815, que nous avons décrit en l'un des précédents chapitres.

— Je n'y comprends rien! murmura-t-il ensuite; Rio-Santo n'est ici que depuis un an, et la comtesse de White-Manor... Ma foi, je m'y perds!

Il pirouetta sur le talon et jeta en passant un regard distrait par la fenêtre.

— Hé! hé! hé! fit-il en riant plus franchement que d'habitude : le hasard est parfois souverainement spirituel! Si je ne me trompe, voici de l'autre côté du lane le *free and easy* de White-Manor. White-Manor était un fier séducteur de son temps!... Oh! oh! ajouta-t-il, en s'arrêtant tout à coup à deux pas du lit, il y a là un homme!

Il venait d'apercevoir la jambe maigre et velue d'Angus Mac-Farlane qui sortait à moitié des couvertures. Le docteur était entré dans cette chambre avec une si ferme espérance de découvrir des choses étranges, impossibles à soupçonner, qu'il demeura une minute hésitant et comme saisi d'une puérile frayeur. Quel était l'homme étendu sur ce lit?

Il souleva le rideau. Angus tournait le dos au jour. Son front touchait la muraille. Moore ne pouvait voir son visage. Un instant, l'instinct de médecin se mit en travers de sa curiosité. Il prit le bras d'Angus et lui tâta le pouls.

— Fièvre cérébrale! murmura-t-il; congestion imminente. Pourquoi m'a-t-on appelé si tard?

Cette phrase consacrée lui échappa, tant est grande la force de l'habitude. Il l'accueillit au passage par un sourire, et mit un genou sur le lit, de façon à coller, lui aussi, sa tête au lambris. Dans cette position, il put voir les traits d'Angus. Son examen dura deux ou trois secondes.

— Je ne connais pas cet homme! dit-il avec désappointement. Puis se ravisant tout à coup, il ajouta : Mais si fait! C'est cet honnête paysan d'Écosse que Rio-Santo nous amena une fois au conseil; le laird qui tient notre château de Crewe. Et pourquoi diable Rio-Santo le laisse-t-il mourir là comme un chien?

Le docteur se releva et secoua la tête.

— Fou que je suis! murmura-t-il; j'ai beau chercher, je ne trouverai point. Le secret de ce marquis d'enfer est dans son cerveau et non point autre part. J'ai rencontré çà et là quelques pages dépareillées du livre de sa conscience : assez pour être sûr que sa vie ne fut qu'un long mystère; trop peu pour deviner le premier mot de son secret.

Le laird fit un mouvement et se retourna péniblement sur sa couche.

— L'eau me brûle! dit-il tout bas.

— Cet homme se sauvera tout seul! murmura le docteur Moore. Demain, il sera en convalescence.

— Oh! reprit Angus, le brigand m'échappe! elles disparaissent... toutes deux! toutes deux!

Moore mit la main sur son pouls et l'y laissa près d'une minute.

— Une crise, pensa-t-il; et ce sera fini. Ces misérables Écossais ont le cerveau si bien fêlé que la fièvre passe à travers les fissures!

— Selle mon cheval noir, Duncan de Leed! s'écria le laird dont la voix devint tout à coup retentissante; je vais me rendre à Londres pour le tuer!

— Pour tuer qui? demanda involontairement le docteur.

Angus s'était levé sur son séant et attachait sur lui des yeux effrayants à voir.

— La voix des rêves ne peut pas mentir, reprit-il lentement. Il me

semble que j'ai vu Fergus O'Breane cette nuit. Pourquoi ne l'ai-je pas tué?

Ses mains se posèrent sur les deux épaules du docteur.

— Te l'ai-je dit, ami Duncan? lorsque je l'aperçois par la seconde vue, il a au milieu de la poitrine un trou rond et rouge. Il est assis sur le gazon, au bord d'un chemin, et bien pâle. Alors la voix des rêves perce la nuit et me dit à l'oreille : C'est ton sang, le sang de tes veines qui vengera Mac-Nab!

— Mac-Nab! répéta le docteur en lui-même; je connais ce nom... eh! oui... ce jeune pédant que j'ai trouvé au chevet de Perceval! Stephen Mac-Nab!

— Qui donc m'a dit qu'il s'appelle maintenant Rio-Santo? s'écria soudainement le laird.

Moore avait tressailli au nom du marquis.

— Ce n'est pas moi, murmura-t-il, espérant relier par cette réponse les idées fugaces du malade et l'entraîner en de moins obscures révélations.

— Rio-Santo! répéta Angus; selle mon cheval, Duncan de Leed!

— Et, s'il plaît à Votre Honneur, dit le docteur, en tâchant d'imiter l'accent et les formules d'Écosse; ce Rio-Santo est donc un assassin?

Le laird retira ses deux mains avec défiance.

— Ceux qui disent cela, répondit-il, en ont menti. Que me voulez-vous?

Il se replongea, tremblant de froid, entre ses couvertures.

— L'eau me glace! grommela-t-il en frissonnant.

Puis il entonna d'une voix endormie :

Le laird de Killarvan
Avait deux filles;
Jamais n'en vit amant
D'aussi gentilles
Dans Glen-Girvan...

Moore attendit quelques secondes, cherchant le mot de cette énigme. Tout à coup il sentit la pression d'une main sur son bras et se retourna vivement, croyant que c'était le cavalier Bembo. Mais à peine eut-il porté son regard sur l'homme dont la main serrait son bras,

qu'il poussa un cri de terreur et chancela, prêt à défaillir. L'homme qui le surprenait en flagrant délit d'espionnage, au moment où, désertant le chevet d'un malade — d'un mourant! — il se livrait à une sorte de visite domiciliaire, inexcusable par tout pays, mais inexcusable surtout dans les mœurs anglaises, où chaque maison habitée est un sanctuaire que la loi elle-même n'a pas le droit de violer, c'était le malade lui-même, le mourant, Rio-Santo en personne.

Le docteur mesura sa situation d'un coup d'œil. Il était sous la main de Rio-Santo. Il le savait.

Rio-Santo portait sur son visage les symptômes manifestes de cette désorganisation partielle du cerveau, dont les effets sont si divers. Moore venait de deviner qu'il était muet. Sa langue demeurait paralysée après le retour à la vie de toutes les autres parties de son corps. Il pensait, mais les muscles de sa langue étaient momentanément frappés de mort.

Moore eut l'idée de le tuer.

Rio-Santo le regardait fixement. Il releva la manche de sa robe de chambre, et, d'un geste significatif, montra la veine gonflée de son avant-bras.

— Vous voulez que je vous saigne, milord? demanda Moore.

Rio-Santo fit un signe affirmatif.

Le docteur hésita. Tandis qu'il hésitait, il se sentit serrer de nouveau le bras. Cette pression fut lente et persistante. C'était quelque chose comme un ordre donné d'une voix ferme, mais sans colère.

Moore tira sa trousse et l'ouvrit.

Au moment où il approchait la lancette du bras de Rio-Santo, celui-ci lui arrêta la main et prit l'instrument, qu'il approcha de ses yeux. Le docteur comprit et trembla, car ce geste lui disait que Rio-Santo n'avait rien perdu de sa pantomime, alors qu'il avait essuyé cette même lancette sur son habit, dont le drap s'était instantanément rougi.

Il releva, lui aussi, sa manche sans mot dire et se piqua légèrement le bras.

Rio-Santo fit un signe d'approbation. L'instant d'après, de sa veine ouverte s'élança un vigoureux jet de sang.

— Assez! dit Rio-Santo au bout de quelques secondes.

Le docteur tressaillit violemment au son de cette voix. Il releva son regard attaché sur la saignée avec une véritable terreur. Rio-Santo était de nouveau l'homme redoutable devant qui tout pliait.

Moore ferma la saignée et croisa ses bras sur sa poitrine. Il attendait son arrêt.

— Avancez-moi un fauteuil, dit Rio-Santo.

Moore se hâta d'obéir. Le marquis tomba pesamment sur le coussin et mit sa main sur ses yeux qui, affaiblis par les veilles, la crise et le sang perdu, se blessaient à l'éclat du jour. Il demeura ainsi pendant trois ou quatre minutes. Au bout de ce temps, il redressa la tête. Son front pâle avait recouvré toute sa fière sérénité.

— Monsieur le docteur, dit-il, je vous remercie d'avoir violé le secret de cette retraite. Grâce à vous, je sais maintenant que ce pauvre malade n'est plus en danger de mort.

Il montrait Angus, endormi sur le lit. Moore s'inclina.

— Je pense que je ne me trompe point, ajouta Rio-Santo. Vous avez dit que son état est désormais sans péril?

— Je l'ai dit, milord.

— Monsieur le docteur, reprit le marquis, je vous remercie d'avoir mis à nu devant moi le fond de votre âme, tandis que je gisais là-bas, mourant. Vous êtes jaloux de moi ; vous voulez mon secret. Ne m'interrompez pas, monsieur, je ne vous veux point de mal. Seulement, votre jalousie est insensée, et mon secret est de ceux qu'on ne devine pas. Il est comme ces pages écrites en langues inconnues que vous avez trouvées dans mon cabinet et que vous avez essayé en vain de déchiffrer; on aurait beau le tenir entre ses mains, il faudrait encore une clé pour le comprendre, et cette clé, monsieur, Dieu, qui seul la donne, ne l'a point mise en vous.

Il y avait dans ces dernières paroles un mépris sans bornes. L'orgueil de Moore se révolta sourdement au dedans de lui.

— Monsieur le docteur, reprit encore Rio-Santo, parlant toujours de cette voix lente qui donnerait de la froideur à une louange, mais qui ajoute à l'expression du dédain, je vous remercie enfin, et surtout de ne m'avoir pas assassiné.

Moore recula de deux pas. Ce mot le sangla comme un coup de fouet au cœur. Il se crut perdu sans ressources.

Mais Rio-Santo continua :

— La mort m'eût été cruelle... bien cruelle! Encore une fois, je ne vous veux point de mal. Mettez ce coussin sous mes pieds, monsieur le docteur.

Moore prit le coussin et le plaça sous les pieds du marquis.

— Excusez-moi, monsieur le docteur, poursuivit ce dernier, si j'abuse ainsi de votre complaisance. Allez ouvrir la porte extérieure de mon cabinet et dites à Ange... Vous avez parlé bien durement à ce pauvre enfant tout à l'heure, monsieur! Dites-lui que vous m'avez sauvé la vie. Il vous pardonnera votre insolence. Quelle heure est-il, monsieur le docteur?

— Il est dix heures, milord.

— Le temps est précieux, mais la fatigue m'accable et il me faut au moins une demi-journée de repos. Dites à mes gens, monsieur, d'atteler pour quatre heures. Le cavalier Angelo Bembo m'accompagnera.

Le docteur se dirigea vers la porte.

— Quand vous aurez fait cela, monsieur le docteur, reprit Rio-Santo au moment où il s'éloignait, vous reviendrez. J'ai quelques questions à vous faire.

Moore rentra dans le cabinet, qu'il traversa pour aller ouvrir la porte extérieure.

— Eh bien, monsieur, eh bien? s'écria le cavalier Bembo.

— La vie de M. le marquis est hors de danger, signore, dit Moore.

— Hors de danger! répéta Bembo avec un élan de joie. Je vous avais mal jugé, monsieur le docteur; vous êtes un savant homme et un digne ami! Je vous prie d'accepter mes excuses et de me croire tout à vous.

Le docteur s'inclina froidement et toucha la main que Bembo lui tendait, en disant :

— Sa Seigneurie vous charge de faire atteler pour quatre heures et compte sur vous pour l'accompagner.

Bembo sauta de joie.

— Sortir! sortir déjà! s'écria-t-il; mais c'est une résurrection! Ah! docteur, vous êtes un homme habile!

— Je l'ai pensé longtemps, répondit Moore en secouant la tête.

Il salua et referma la porte.

Quand il fut revenu dans la chambre du laird, Rio-Santo lui demanda :

— Pendant ces six jours, s'est-il passé quelque chose parmi vous, monsieur le docteur?

— On s'est étonné de votre longue absence, milord, mais vos fidèles n'ont pas eu de peine à faire taire les mécontents. Milord, je ne sais ce que vous pensez de moi, mais je vous le dis du fond du cœur : Bien fous sont ceux qui essayent de vous combattre!

Rio-Santo mit sur lui son regard profond et tranquille.

— Et vous êtes un homme sage, vous, monsieur le docteur! prononça-t-il avec simplicité.

— Chacun, en sa vie, a ses heures de démence, milord. Puisque nous parlons de moi, j'ai été doublement fou tout à l'heure : fou de vouloir vous tuer...

— Et fou de ne l'avoir point fait, interrompit Rio-Santo.

— Oui, milord, répondit le docteur.

Rio-Santo se retourna sur son fauteuil.

— C'est partie remise, dit-il; vous ne me pardonnerez point. Moi, je n'ai pas le temps de m'occuper de vous... J'accepte votre aide comme par le passé.

— Cette confiance, milord... commença le docteur Moore, qui sentit un instant l'envie de jouer au repentir.

— Confiance n'est pas le mot, interrompit don José. Je vous écraserai désormais au moindre soupçon, monsieur.

Le pied de Rio-Santo, repoussant violemment le coussin, tomba sur le tapis que son talon coupa.

— Milord! milord! s'écria Moore avec une émotion hypocrite, en un moment comme celui-ci, une seule parole de bonté m'eût fait votre esclave pour la vie!

L'œil de Rio-Santo, ne perdit point son expression de calme supériorité.

— Un mot encore, dit-il; comme le hasard peut me livrer une seconde fois à vous sans défense, je veux vous apprendre un secret. Si vous m'eussiez tué ce matin, ce soir vous auriez dormi sur la paille de Newgate. Il y a longtemps que je vous connais, docteur. Entre vous et l'échafaud il n'y a que ma volonté depuis deux mois.

Moore tremblait, mais il voulut douter.

— Entre l'échafaud et moi, milord, dit-il en essayant vainement de mettre de la superbe dans son regard, il y a un abîme que toute votre puissance ne saurait point combler.

— Monsieur, prononça Rio-Santo avec fatigue, parler trop me lasse et j'ai des questions importantes à vous faire. Le lord haut-shérif a entre les mains un paquet cacheté où se trouve votre condamnation. Ne vous étonnez pas : je tiens ainsi plus ou moins tous les lords de la nuit, vos confrères. Sans cela, monsieur, il me faudrait mille existences!

— Mais que contient ce paquet?

— Choisissez entre tous vos méfaits, docteur. Ce paquet contient la preuve de l'un d'eux ; la preuve irrécusable.

— Mais pourquoi le haut-shérif ne l'a-t-il pas encore ouvert?

— Parce que je ne l'ai pas voulu, répondit Rio-Santo.

Il ferma d'un geste la bouche du docteur, qui allait parler encore, et ajouta :

— C'en est assez. Laissons cela. Quelles nouvelles de miss Mary Trevor?

VIII

CHEZ PERCEVAL.

Le docteur Moore fut longtemps avant de répondre à la question de Rio-Santo.

— Milord, dit-il enfin, je n'ai point de solution certaine à donner à Votre Seigneurie ; hier, j'avais commencé un traitement qui, suivant toute apparence, aurait sauvé miss Mary Trevor, mais, dans la journée, une crise est survenue, une crise terrible. Je dois essayer sur l'*autre*, avant de faire subir à miss Trevor un nouveau traitement en rapport avec sa situation nouvelle, et d'autant plus énergique que l'honorable héritière de lord James court un danger réel et prochain.

— Que s'est-il donc passé, monsieur? demanda vivement le marquis.

— Bien des choses, milord ! Frank Perceval se porte mieux que vous et aussi bien que moi. Vous avez été généreux, milord.

— Monsieur, interrompit Rio-Santo, veuillez revenir au fait, je vous prie.

Moore avait insensiblement repris son assiette.

— J'oubliais que milord a sommeil, dit-il; voici le fait : le caractère de la maladie de miss Trevor a changé. Son affection nerveuse arrive à des symptômes si graves, si nouveaux pour mon expérience, que mes premiers essais sur l'autre ne peuvent plus me suffire.

— Sur l'autre? répéta Rio-Santo, qui entendait ce mot pour la deuxième fois sans le comprendre. De qui parlez-vous, monsieur?

— D'une ravissante fille, sur ma parole, milord ! répondit Moore avec un étrange enthousiasme, d'un sujet vivant de la plus rare perfection ! Quelle jeunesse ! quelle vigueur délicate et gracieuse ! Quelle beauté de formes, résumant toutes les séductions anatomiques de la femme ! Ah ! ce serait un plaisir sans prix que de mettre le scalpel dans ces chairs élastiques et fermes. Mais Votre Seigneurie n'est pas médecin. Je parle de cette jeune fille, milord, que *nous* allons tuer pour sauver miss Mary.

Moore prononça ce *nous* avec une dureté sarcastique. La lèvre de Rio-Santo eut un tressaillement.

— Elle est jeune et belle? murmura-t-il.

— Plus belle et plus jeune que miss Mary, milord.

— Vous m'aviez promis de ne pas la tuer, monsieur ! s'écria tout à coup le marquis en faisant peser son regard sur l'œil à demi clos du docteur Moore.

Mais cette fois le docteur soutint bravement son regard.

— Milord, dit-il avec un froid sourire, la jeune fille m'a coûté cent livres : il faut bien qu'elle nous serve à quelque chose.

Rio-Santo recula son fauteuil et détourna les yeux.

— Après tout, reprit Moore d'un ton dégagé, Votre Seigneurie est en ceci le meilleur juge. Si elle trouve à propos de laisser périr miss Trevor...

Le marquis passa sa main sur son front.

— Dieu ne peut point pardonner cela ! dit-il d'une voix profondément altérée.

Moore haussa imperceptiblement les épaules.

— Choisir ! poursuivit Rio-Santo ; choisir entre ma pauvre Mary et cette jeune fille inconnue ! Choisir, quand le choix est un arrêt de mort. Elle était heureuse, sans doute...

Sa tête se pencha. Son œil prit une expression vague où se miraient de mélancoliques pensées.

— Cela arrive dans Londres ! murmura-t-il ; en sortant de Temple-Church où elle avait porté à Dieu sa prière si pure, la pauvre enfant aurait pu rencontrer aussi quelques émissaires de ces horribles étaux où la misère vend à la science des lambeaux de chair humaine ! Par le nom de Dieu ! s'écria-t-il avec violence, savez-vous comment je me vengerais de cela, monsieur ?

L'œil de Rio-Santo flamboyait.

— Entendez-vous ? dit-il en se levant haut et ferme sans garder trace de son récent accablement.

Moore balbutia. Rio-Santo lui saisit le bras.

— Je ne sais si je l'aime, monsieur, prononça-t-il avec une sorte d'égarement ; mais si c'était elle... Oh ! je vous écraserais !

Le marquis retomba sur son fauteuil. Le bras de Moore s'entourait d'un cercle violâtre à l'endroit où l'avait serré Rio-Santo.

— Milord, dit Moore avec son implacable raillerie, tout porte à penser que mon sujet n'a rien de commun avec votre maîtresse...

— Qui vous a dit qu'elle fût ma maîtresse, monsieur ? interrompit brusquement le marquis ; je l'ai vue, une fois, prier Dieu. Une autre fois, j'ai cru l'apercevoir derrière le rideau soulevé de sa fenêtre. Voilà tout. Je donnerais mon sang pour son bonheur !

Moore ne put retenir un geste de pitié.

— S'il vous plaisait de la voir, milord, demanda-t-il, pour être bien sûr ? je dois dire à Votre Seigneurie que la petite est déjà bien entamée.

Rio-Santo détourna la tête avec dégoût.

— Bien changée, si mieux vous aimez, poursuivit le docteur ; j'ai dû l'attaquer par le jeûne absolu et la séquestration dans l'obscurité...

— Assez ! murmura le marquis, dont une sueur froide inonda les tempes, assez, monsieur ! Ah ! vous avez raison, ce ne peut être elle ! Mais, quelle que soit votre victime, pitié pour elle, pitié !

Moore prit le bras du marquis et lui tâta le pouls.

— Milord, dit-il, vous n'êtes pas en état de supporter de semblables émotions. Demain, ce soir, quand Votre Seigneurie le voudra, je lui dirai ce qui a rapport à Frank Perceval; à présent, mon devoir est de me retirer.

Moore sortit avec précipitation. A peine avait-il passé le seuil, que la tête alourdie du marquis se renversa sur le dossier de son siége. Il s'endormit profondément. Nous n'attendrons pas son réveil pour faire connaître au lecteur la suite du rapport du docteur Moore; mais auparavant nous le conduirons, rétrogradant de quelques jours, au chevet de Frank Perceval.

Vingt longs chapitres nous séparent maintenant de ces événements, racontés à la fin de la première partie de notre histoire. C'était, si le lecteur s'en souvient, le surlendemain du bal de Trevor-House; Perceval, blessé dangereusement, sommeillait sous la garde du *bon sir* Edmund Makensie. Susannah, dominée par Tyrrel, baisa le front de Perceval endormi au moment même où lord James Trevor mettait le pied dans la chambre. De là, le consentement de Mary, trompée, au mariage avec le marquis de Rio-Santo.

Tout espoir n'était pas perdu cependant. Lady Ophélia était venue; elle avait parlé. Frank écrivit cette lettre que lord Trevor déchira sous les yeux du fidèle Jack, rompant ainsi violemment toutes relations avec le pauvre Frank. Ici recommence notre récit.

Après avoir écrit sa lettre, Frank resta seul avec Stephen.

— Jack doit être maintenant bien près de Trevor-House, dit-il au bout de quelques minutes; dans une demi-heure il sera de retour.

— Et toute cette ténébreuse machination s'en ira en fumée, ajouta Stephen.

Frank lui tendit la main.

— Ami, que Dieu le veuille! murmura-t-il, car le bonheur entier de ma vie est là.

Ils parlèrent longtemps, essayant de tromper les heures; ils parlèrent d'amour. Stephen dit à Frank la scène muette de Temple-Church; il lui raconta comment le regard de Clary, fixé sur un homme, sur un inconnu, lui avait révélé le secret de son cœur.

Et Frank, faisant un retour sur lui-même, songeait : C'est bien

vrai! avant d'être jaloux, je n'avais pas mesuré la profondeur de ma tendresse!

On entendit dans l'escalier le pas irrégulier et chancelant du vieux Jack. Stephen alla ouvrir et Jack passa le seuil. Il était pâle, et son honnête visage exprimait un désespoir profond. Frank n'osait l'interroger.

— J'ai remis la lettre, Votre Honneur, dit Jack.

— Eh bien?

Jack secoua sa tête chauve.

— Perceval est plus noble que Trevor! prononça-t-il en relevant son front humide avec fierté. Le père de Votre Honneur eût fait châtier cet homme par ses valets... Par l'écusson de Perceval! cet homme a déchiré la lettre sans la lire.

Frank ferma les yeux en poussant un faible cri...

Stephen ne put retourner que le lendemain à la maison de sa mère, car durant toute la nuit suivante, Frank, brûlé par la fièvre, fut en proie au délire et réclama les soins du jeune médecin.

Il est des heures particulièrement propres à la rêverie, où l'âme insoucieuse se repose avec paresse en un demi-sommeil que bercent des désirs indécis et de nébuleux espoirs. Mais quand la douleur, une douleur intense et formée d'éléments divers, s'empare de vous à ces mêmes heures où la raison engourdie laisse pendre, flottantes, les rênes de l'imagination, l'âme ne sait point combattre, et fléchit sous le faix du découragement. La nuit, le désespoir est plus amer, la souffrance plus cuisante; la nuit, la piqûre empoisonnée du soupçon sait mieux trouver l'endroit vulnérable du cœur. C'est la nuit que viennent ces bouffées d'angoisses qui montent du cœur à la tête et peuvent jeter un vaillant homme en la pensée lâche du suicide.

Stephen était assurément plutôt froid que passionné, mais tout choc dégage son contingent d'électricité : depuis trois jours, le jeune médecin, sans cesse rejeté hors de la voie de positive tranquillité où s'était jusque-là écoulée sa vie, s'échauffait à la lutte et perdait une partie de son flegme, enveloppe des cœurs non éprouvés. Son repos s'était changé en agitation; l'heureuse apathie où sommeillait naguère sa jeunesse faisait place au trouble de la passion. Il aimait; il était jaloux; il souffrait.

Il était minuit environ. Frank, assoupi, respirait avec peine et se plaignait faiblement. Sur une bergère, dans un coin de la chambre, le vieux Jack dormait. Derrière le lit, une veilleuse allumée éclairait vaguement les objets. A sa lumière, on voyait tantôt briller, tantôt se voiler soudainement les nobles émaux du grand écusson de Perceval et le cadre doré du portrait de miss Harriet, la sœur de Frank, morte à la fleur de l'âge, dont le visage mélancolique et pâle, sortant ainsi de l'ombre tout à coup, semblait une apparition.

Stephen avait donné d'abord son esprit tout entier à son ami malade, et suivi avec attention les diverses phases de la fièvre. Puis sa pensée avait glissé, à son insu, des choses présentes aux choses du dehors. Le souvenir de Clary Mac-Farlane était venu emplir son cœur, d'où le danger de Frank l'avait momentanément chassé. Or, par un travail moral, produit naturel de la jalousie, Stephen ne pouvait plus voir sa cousine autrement que dans Temple-Church, préoccupée au milieu de la tranquille dévotion de ses compagnes, et couvrant le magnifique inconnu d'un regard passionné, d'un regard où il y avait tant d'amour que Stephen se fût contenté, pour être bien heureux, d'une faible part de cette muette adoration.

Stephen avait les yeux ouverts; il veillait, mais dans la demi-obscurité où il se trouvait, les images évoquées passaient devant ses yeux comme un songe. Clary était là, devant lui. A côté de Clary était le beau rêveur de Temple-Church, dont Stephen ignorait le nom, et que nous connaissons sous celui d'Edward. Et la scène qui s'était passée à l'église se reproduisait avec une minutieuse exactitude; et, aujourd'hui comme alors, le premier mouvement de Stephen fut de s'écrier : « J'ai vu ce visage déjà quelque part. »

Il y eut néanmoins une différence : à l'église, Stephen avait mis de côté, sans façon, cette idée. Cette nuit il s'y arrêta. Sa haine avait grandi, et il sentait un vague besoin de donner à sa haine un motif autre que la jalousie. Peu à peu, le souvenir lointain, mais précis, qu'il gardait d'un événement lugubre vint se placer en face des récents souvenirs de Temple-Church. Il compara ces deux souvenirs en présence; il les rapprocha. Et ce travail fut fait avec une passion si intense, que des gouttes de sueur vinrent sillonner son front.

Perceval, pendant cela, s'agitait sur sa couche; mais Stephen ne prenait point garde.

L'aversion est, dans ses souvenirs, aussi précise que l'amour, et Stephen eût pu dessiner de mémoire le beau rêveur de Temple-Church; mais il le voyait maintenant avec d'autres yeux. Edward n'était plus pour lui seulement une connaissance de la veille. Le souvenir de ses traits, si remarquables dans leur mâle beauté, datait désormais des jours de son enfance. Il y avait là deux impressions qui se confondaient, sauf un détail : quelque chose dont Stephen ne pouvait se rendre compte, quinze années séparaient ces deux impressions. La plus récente avait trait à la rencontre de Temple-Church. L'autre se mêlait à un drame sanglant, dont nous avons pu parler vaguement quelquefois dans le cours de ce récit, mais que le lecteur ne connaît point encore en détail.

— C'est lui! se dit Stephen, pour la centième fois peut-être; c'est bien lui. Ce que je cherche sur son visage, c'est...

— La cicatrice! s'écria en ce moment Perceval qui s'agitait dans sa fièvre, n'ai-je pas vu la cicatrice sur son front?

Stephen s'était levé en sursaut.

— La cicatrice! répéta-t-il; oh! je m'en souviens!

— Sur son front rouge, reprit Frank, elle apparaissait blanche et tranchée...

— Du sourcil gauche au sommet du front! dit involontairement Stephen.

— Du sourcil gauche au sommet du front, répéta Perceval.

— Frank! s'écria Stephen; vous le connaissez donc aussi? Au nom du ciel! de qui parlez-vous?

Frank ne répondit point. Mac-Nab retomba sur son fauteuil.

— Voilà qui est étrange! murmura-t-il. J'attendrai son réveil.

IX

LE BUREAU DE M. BISHOP

Frank Perceval dormait toujours, et Stephen Mac-Nab épiait impatiemment son réveil pour avoir l'explication de cette parole échappée à son rêve. Mais cette explication ne devait point avoir lieu tout de suite.

Vers sept heures du matin, on frappa violemment à la porte extérieure de Dudley-House. Le vieux Jack ouvrit et revint aussitôt dire à Mac-Nab qu'une femme le demandait. Stephen descendit au parloir, où il y trouva la servante de sa mère.

— Qu'y a-t-il donc, Bess? demanda-t-il.

— Ce qu'il y a, mister Mac-Nab, répondit la pauvre fille, dont Stephen remarqua seulement alors le trouble et l'affliction. Ah! lord! ne demandez pas ce qu'il y a. Venez à la maison, plutôt! Venez bien vite, car la pauvre dame devient folle. C'est à fendre le cœur.

— Parlez-vous de ma mère! s'écria Stephen. Au nom de Dieu! qu'est-il arrivé?

— Ah! lord! répéta dolemment Betty; c'est à fendre le cœur! Les deux pauvres chères filles. On n'en eût point trouvé de pareilles dans la Cité, mister Stephen! Ah! lord!

Le jeune médecin, au comble de l'inquiétude, saisit le bras de Betty et la somma impérieusement de s'expliquer. Betty mit son mouchoir sur ses yeux en criant :

— C'est à fendre le cœur! La pauvre dame devient folle!

Stephen fit ce qu'il aurait dû faire tout d'abord. Il s'élança dans la rue, appela un cab et se fit conduire au galop dans Cornhill.

Dès qu'il fut parti, Betty se ravisa.

— Stephen! mister Stephen! cria-t-elle. Écoutez! je vais tout vous dire!

Mais Stephen était déjà bien loin. Betty essuya ses yeux.

— Je pense qu'il aurait pu attendre un peu, grommela-t-elle; et

après tout il était bien naturel de tirer son mouchoir et de pleurer en pareille circonstance. Les petites filles sont maintenant Dieu sait où ! Un autre aurait eu envie de savoir; mais mister Stephen est fier de son latin et de son grec. Grand bien lui fasse, le pauvre jeune monsieur! Cela ne l'aidera guère à retrouver ses cousines. Oh! lord! quand on y songe, voilà un événement!

Bess reprit à son tour le chemin de Cornhill, désolée d'avoir manqué par sa faute l'occasion de conter une lugubre histoire.

L'entrée de Stephen dans la maison de sa mère fut quelque chose de navrant. Bess avait raison. La pauvre mistress Mac-Nab était presque folle. Toute la nuit, elle était restée debout sur la porte ouverte de sa maison, espérant toujours, attendant le retour de ses nièces, qui ne devaient point revenir.

A la vue de Stephen, elle retrouva quelque force et put prononcer en pleurant les noms d'Anna et de Clary. Stephen devina. Les paroles de mauvais augure de Betty l'avaient préparé à un malheur. S'il n'eût point deviné, l'aspect des lits vides où n'avaient évidemment point couché les deux sœurs l'aurait mis bien vite sur la voie. Anna et Clary avaient disparu, voilà ce qui était constant. Mistress Mac-Nab elle-même n'en savait pas davantage.

Stephen fut attéré dans ce premier instant. Sa mère vint le serrer dans ses bras et murmura parmi ses larmes :

— Après Dieu, mon fils, je n'ai d'espoir qu'en vous.

Stephen se raidit à cet appel. Le premier instant de faiblesse passé, il retrouva cette énergie froide qui était au fond de sa nature, et qui est, aux heures de détresse suprême, la qualité la plus précieuse que l'homme puisse trouver en son cœur. Sa tâche allait être de l'espèce la plus rude : il lui faudrait non pas combattre, mais chercher, — chercher dans l'immensité de Londres ! Il se sentit à la hauteur de sa tâche.

— Espérez en Dieu, ma mère, répondit-il, et comptez sur moi.

Il s'informa. Mistress Mac-Nab n'était point à la maison lorsque les deux sœurs avaient été enlevées. Betty, qui s'y trouvait seule en ce moment, craignant les reproches de ses maîtres, altéra les faits et dit que les deux jeunes miss s'étaient enfuies sans rien dire. Personne, selon elle, n'avait pénétré dans la maison.

Stephen sortit sans but arrêté, pour se recorder avec lui-même, pour réfléchir.

La première idée qui lui vint fut que l'inconnu de Temple-Church était l'auteur de l'enlèvement.

La seconde fut un soupçon aussitôt repoussé ; les deux sœurs étaient si pures ! et il savait si bien tous leurs petits secrets !

En troisième lieu, il songea aux gens de la *Résurrection*.

Stephen frémit de tous ses membres et n'acheva point de formuler cette dernière pensée.

Quelle que fût du reste la vérité, il pensa que l'œil investigateur de la police pourrait lui être d'un grand secours, et prit le chemin du bureau de police de Bishopsgate-Street.

Le commissaire reçut Stephen du haut de sa grandeur. Stephen avait attendu préalablement une heure et demie dans l'antichambre. Il exposa sa demande et réclama toute la diligence possible.

— Assurément, monsieur, répondit le commissaire ; c'est un cas d'urgence. Inscrivez la réclamation de M. Mac-Nab, Robin Cross. Vous êtes prié de revenir dans quinze jours, monsieur.

— Dans quinze jours ! s'écria Stephen stupéfait, mais, monsieur...

— Qu'y a-t-il encore, monsieur Mac-Nab ? Je vous ai dit dans quinze jours. Je suis votre serviteur.

— Ne pourrait-on ?...

— Non, monsieur.

— Je serais prêt à faire tous les sacrifices...

— Oh !... Causez avec Robin Cross, monsieur, en ce cas. J'ai la tête rompue. Je suis votre serviteur.

Robin Cross s'était levé. C'était une sorte de spectre, long et maigre, dont la figure coupante était prise entre deux touffes ébouriffées de favoris blanchâtres, comme la roue de verre d'une machine électrique entre ses deux coussins. Il fit à Stephen un obséquieux salut et le pria d'entrer avec lui dans un cabinet voisin.

— Toutes ces recherches nous coûtent un argent fou, voyez-vous, monsieur, lui dit-il. Veuillez donc prendre la peine de vous asseoir. Sont-elles jolies, monsieur, je vous prie ?

— Qu'importe cela ! répondit brusquement Stephen.

— Permettez, mon cher monsieur ! Vous nous avez donné leur

signalement exact, mais les signalements ne disent rien. Je pourrais vous citer, par exemple, celui du fameux Fergus le Rouge ; vous savez, Fergus O'Breane, le bandit du Teviot-Dale, qui ressemble trait pour trait à...

— Venons au fait! interrompit Stephen.

Peut-être Stephen ne se fût-il point pressé si fort d'interrompre, s'il eût pu deviner le nom qu'il arrêta sur la lèvre de Robin Cross.

— A la bonne heure, reprit celui-ci sans s'émouvoir. Je vous demandais si les deux demoiselles sont jolies.

— Elles sont jolies, monsieur.

— Hum ! hum ! fit Cross en secouant la tête. Cela vous coûtera une bonne somme.

— Je suis disposé à ne point marchander, dit Stephen.

— C'est fort honorable, monsieur. Voyez-vous, si elles étaient laides, la chose se ferait d'elle-même. Au bout de quatre jours, ceux qui les ont enlevées les jetteraient sur le pavé. Nous n'aurions que la peine de les ramasser. Pour dix guinées vous en seriez quitte... et encore ces dix guinées seraient de votre part une générosité, car la loi nous défend de rien exiger. Mais elles sont jolies. . très-jolies peut-être ?

Stephen leva les yeux au ciel avec impatience. Cet homme le mettait au supplice.

— Elles sont très-jolies, je le vois bien ! reprit Robin Cross avec un douloureux soupir; ah ! mon cher monsieur, cela vous coûtera cinquante livres.

— Écoutez, s'écria Stephen qui prit la main du commis et la pressa entre les siennes, dans un de ces moments de détresse où l'on achèterait l'ombre d'un espoir au prix d'une fortune, vous chercherez, n'est-ce pas? vous remuerez Londres entier !

— Londres est lourd, mon cher monsieur, grommela Robin Cross.

Stephen ne l'entendit pas et reprit avec une chaleur croissante :

— Vous les retrouverez, fussent-elles aux mains d'un homme puissant !

Robin Cross fit la grimace.

— Vous me les rendrez, monsieur, n'est-ce pas ? Moi, je vous don-

nerai cinquante livres, cent livres, davantage, tout ce que vous voudrez !

La grimace de Robin Cross se changea soudain en un sourire excessivement flatteur.

— Voilà qui est parler, mon gentleman ! dit-il en serrant à son tour la main de Stephen. Soyez tranquille. Vous serait-il désagréable de nous remettre quelque chose... ce que vous voudrez... pour les premiers frais ?

Stephen mit sur la cheminée quatre ou cinq bank-notes de dix livres.

— A la bonne heure ! à la bonne heure ! répéta Robin Cross ; vous serez content de nous, mon jeune gentleman !

Stephen descendit, plein d'espoir, l'escalier du bureau de police. Mais, une fois dans la rue, l'air frais dissipa l'espèce d'ivresse où il s'était laissé tomber à son insu. Il raisonna froidement. Son espoir s'évanouit.

Et pourtant il fallait agir. En un de ces moments où l'on se repète à soi-même : Il faut agir, il faut agir ! Stephen leva les yeux et lut, au coin d'un pâté de maisons, le nom Finsbury-Square. Il devint pâle. Ce nom venait de rejeter à travers son esprit une lugubre idée, déjà repoussée avec horreur.

Stephen se savait là auprès d'un repaire de résurrectionnistes. Il était médecin, ses études et les causeries de ses jeunes confrères lui avaient appris le chemin de ces magasins de chair humaine, que la police de Londres laisse exister moyennant finances, et que les gens graves appellent « un mal nécessaire. » Il n'ignorait point que le voisinage du grand cimetière des non-conformistes avait attiré aux environs de Finsbury-Square, dans Worship-Street, le plus hardi, le plus redoutable des trafiquants de la mort.

L'angoisse a incessamment soif de certitude, et le malheur qu'on connaît semble moins amer que le malheur qu'on redoute. Stephen Mac-Nab craignait et voulait à la fois ; or, en cette situation de l'âme, plus la crainte est poignante, plus le désir est grand.

Il se trouva bientôt dans Worship-Street, devant une grande maison, dont l'extérieur ressemblait parfaitement à celui des autres maisons ses voisines. Sur la porte, au-dessous du bouton de la sonnette, il y avait une plaque de cuivre où on lisait ces mots :

BUREAU DE M. BISHOP.

Stephen mit la main sur le bouton de la sonnette. Son cœur battait comme lorsqu'on va défaillir.

Tandis qu'il hésitait, un homme le comtemplait avidement de l'autre côté de la rue.

Cet homme, appuyé contre la grille d'une maison, portait le costume des mendiants de Londres, étrange costume, qui est tout semblable à celui d'un gentleman, dont il ne diffère que par les souillures et la vétusté; les lambeaux d'un habit noir flottaient sur ses épaules osseuses et dépourvues de chair. Son pantalon, également noir et rapiécé en mille endroits, se collait, flasque et humide, sur ses jambes, d'une effrayante maigreur.

Il avait dû être beau de visage; du moins ses traits réguliers et ne manquant pas d'une certaine finesse semblaient l'annoncer. Mais la faim ou la maladie, ou toutes les deux à la fois, avaient opéré parmi ses traits de tels ravages que leur ensemble ne pouvait plus inspirer que la pitié. Son front saillant se couronnait d'une masse de cheveux incultes et comme desséchés. Sa barbe était coupée aux ciseaux, partout où la décence anglaise a déclaré *shoking* de laisser croître le poil.

Nous pouvons affirmer ici, en passant, qu'aucune lady ne ferait l'aumône à un pauvre entaché de moustaches. Ses yeux mornes, grossis, égarés, s'ouvraient à fleur de tête entre les cavités de son front déprimé au-dessus du sourcil, et de sa joue où saillait seulement la pointe enflammée d'une osseuse pommette. Ces traits n'exprimaient rien, à vrai dire, rien que la misère poussée jusqu'à l'agonie, mais ils exprimaient la méchanceté ou la bassesse moins encore que tout autre chose. Le type irlandais y gardait seulement quelque chose de son astuce naïvement flagorneuse.

Cet homme mourait de faim. Cela est si commun à Londres que nous avons vraiment scrupule d'entretenir le lecteur de pareilles banalités.

Mais il faut bien tout dire; et notre livre est fait un peu pour la France, où les gens qui périssent d'inanition peuvent avoir, dit-on, la chance de trouver çà et là un morceau de pain.

Nous n'affirmons point positivement ce dernier fait, de peur de

passer parmi les charitables riverains de la Tamise pour un porteur de moustaches.

Notre pauvre homme regardait Stephen avec une singulière expression d'avidité. Manifestement, il avait grand désir d'aborder le jeune médecin ; mais quelque chose le retenait : la détresse est timide à Londres.

Enfin, il quitta doucement la grille où il s'appuyait et traversa la rue à pas de loup. Il arriva auprès de Stephen au moment où ce dernier se déterminait à peser enfin sur le bouton de la sonnette.

— Votre Honneur, dit-il en tirant faiblement Mac-Nab par le pan de son habit! oh ! Votre Honneur !

Stephen se retourna vivement, honteux d'être surpris en ce lieu.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il.

— Oh ! Votre Honneur ! répondit le pauvre avec un fort accent irlandais ; ne vous fâchez pas contre moi, je veux seulement vous dire que M. Bishop vend trop cher et que vous vous arrangeriez avec moi à moitié meilleur marché.

Stephen se recula involontairement. La pauvreté, parmi ses mille malheurs, a celui d'être toujours facilement accusée. Les paroles de l'Irlandais lui parurent avoir une terrible portée.

— Est-ce que vous faites le métier de vendre des cadavres? s'écria-t-il.

— Voulez-vous en acheter un ? demanda tout bas l'Irlandais au lieu de répondre.

Stephen pensa tout de suite aux deux sœurs.

— Une jeune fille? prononça-t-il à travers ses dents convulsivement serrées.

— Ah ! Votre Honneur ! je ne suis pas un assassin comme M. Bishop. Et, quand je dis que M. Bishop est un assassin, je me trompe peut-être. Je sais bien qu'on ne doit jamais mal parler des gens riches. Mais pour ce qui est de moi, Votre Honneur, il n'y a qu'à me regarder pour voir que je n'aurais pas la force de burker un enfant.

Stephen regarda mieux le pauvre diable et eut pitié de son évidente détresse.

— Déterrez-vous donc les cadavres que vous vendez ? lui demanda-t-il plus doucement.

— Oh! non, Votre Honneur, répondit l'Irlandais; je suis catholique.

— Alors, que me proposez-vous?

— Un corps qui n'a pas été mal bâti dans son temps, Votre Honneur... un peu maigre, mais sain... quarante ans, cinq pieds six pouces. Dans une heure il peut être à vous. Si vous vouliez l'attendre huit jours, j'aimerais mieux ça, mais ne vous gênez pas.

— Mais où le prendrez-vous? balbutia Stephen stupéfait.

— Oh! ne vous embarrassez pas de cela, j'ai mon affaire.

— Il n'est donc pas mort?

— Pas tout à fait, dit l'Irlandais en souriant avec tristesse.

— Vous comptez le tuer?

— Il le faudra bien.

— Mais enfin, malheureux, dit Stephen en frissonnant, quel est ce cadavre?

— S'il plaît à Votre Honneur, répliqua l'Irlandais avec une résolution froide, ce cadavre est le mien.

A ce dernier mot, le pauvre chancela et s'assit sur les marches de l'escalier de Bishop. Stephen le considéra avec attention. Il ne découvrit nulle trace d'aliénation mentale ou même de fièvre sur ce visage exténué. Ce comble de la misère humaine lui fit oublier, pour un instant, sa propre souffrance.

— Comment vous nomme-t-on? demanda-t-il en cherchant sa bourse.

— Oh! Votre Honneur, s'écria joyeusement l'Irlandais; je vois bien que vous allez m'acheter. Je me nomme Donnor d'Ardagh, et je puis vous conter en deux mots mon histoire. Nous autres Irlandais, voyez-vous, nous avons la passion de venir à Londres, et Londres nous tue.

En voyant que Stephen l'écoutait, Donnor retrouva pour un instant la volubilité proverbiale des fils de la verte Erin et reprit avec rapidité :

— Oh! oui, Votre Honneur, Londres est mauvais pour les gens de l'Irlande. J'y vins, il y a bien longtemps, et je me mariai dans Saint-Gilles avec une jolie fille qui m'aimait. Nous étions pauvres, mais nous étions forts tous deux, et nous travaillions tant! Il y a deux ans,

nous vivions tranquilles avec cinq enfants dont les plus grands travaillaient déjà. L'aîné, Patrick, était bien beau et bien robuste ; il eût soutenu nos vieux jours, car il avait bon cœur; mais le roi eut besoin de matelots. Patrick fut *pressé* et mis sur un navire qui n'est pas revenu. Ma pauvre Nell pleura, tout en travaillant ; puis elle cessa de travailler parce que son cœur était brisé. Le pain manqua dans notre *cellar*. Georges, mon second fils, un généreux et doux enfant, Votre Honneur ! eut pitié de sa mère malade, vola un remède chez un marchand de drogues. Georges fut envoyé à Botany-Bay. Nell mourut.

Donnor étouffa un sanglot et poursuivit en haletant.

—Snail et Loo, que nous avions été obligés d'envoyer aux manufactures pendant la maladie de Nell, devinrent ce qu'on devient dans ces réceptacles empoisonnés. Snail s'est engagé, dit-on, dans la *grande Famille*. Si vous saviez comme il était gentil et avisé, Votre Honneur! et Loo, ma jolie Loo? l'amour de ma pauvre Nell ! Loo est devenue la honte de mon nom. Elle n'a que treize ans, Votre Honneur : c'est Londres qu'il faut accuser et non pas la pauvre fille !

Donnor courba la tête en pleurant, mais sans cesser de parler.

— Snail et Loo eussent été d'honnêtes cœurs, dit-il encore, mais c'est à l'enfance que Londres s'attaque, et l'enfance ne sait pas. Maintenant Loo se meurt, tuée par le gin et la fatigue de son affreux métier, et Snail croît pour la potence. Oh ! Et ce sont mes enfants ! les enfants de Nell, si pure et si bonne ! Maintenant, Votre Honneur ! il me reste une petite fille toute nue qui couche dans la cendre à la porte de mon ancien *cellar*. Je suis trop faible pour travailler, et je cherche à vendre mon corps pour deux livres et dix shellings.

— Mais, malheureux, dit Stephen, quand vous ne serez plus, pensez-vous que votre petite fille souffrira moins ?

— Oh ! Votre Honneur, j'ai songé à tout, répondit Donnor avec un sourire d'enfant, un sourire dont aucun mot ne nous semble pouvoir peindre la simplicité sublime ; Brien de Cork, le mercier de Bainbridge-Street, ne demande pas mieux que de prendre la petite fille chez lui, si je trouve deux livres pour le trousseau. Il me resterait encore dix shellings, dont cinq me serviraient à faire mettre une croix sur la tombe de Nell. Avec les cinq autres...

Donnor hésita.

— Oh ! Votre Honneur, reprit-il avec embarras, je sais bien que ce n'est pas là une pensée de chrétien... et, s'il le faut, je pourrai rabattre ces cinq derniers shellings. Mais il y a si longtemps que je n'ai bu et mangé à ma soif et à ma faim ! Avant de mourir, Votre Honneur, j'aurais voulu m'asseoir à une table comme un homme, manger du pain et boire de l'ale !

Stephen demeura un instant sans voix devant cette suprême expression de la misère. Donnor crut qu'il trouvait ses prétentions exorbitantes.

— Je renoncerai aux cinq shellings, s'il le faut, continua-t-il avec un soupir. Je puis mourir à jeun comme j'ai vécu. Mais pour les cinq autres... La pauvre Nell n'a pas de croix sur sa tombe. Ah ! Votre Honneur ! si vous marchandez, la petite fille ne saura pas où s'agenouiller pour pleurer sur sa mère !

L'œil de Stephen devint humide, son sang-froid ne put tenir contre ces dernières parolos.

— Donnor, dit-il, je suis bien malheureux, moi aussi, on a enlevé dans la maison de ma mère deux jeunes filles que j'aime comme mes sœurs.

— Ah ! fit l'Irlandais qui jeta un coup d'œil significatif sur l'écriteau de Mr Bishop.

— Allez manger et boire, reprit Stephen en lui mettant un souverain dans la main avec sa carte ; allez donner des habits à la petite fille, puis vous reviendrez me voir.

Donnor ne se pressa point d'être reconnaissant. Il savait trop Londres pour supposer un bienfait, et son regard interrogea la physionomie de Stephen avec défiance.

— Votre Honneur, dit-il après un silence, c'est encore une livre et cinq shellings.

On ne peut exiger qu'un homme, dans la position de Stephen, s'occupe longtemps du malheur d'autrui.

— Si vous pouvez me servir, je vous paierai, répliqua-t-il brièvement, en congédiant l'Irlandais d'un geste. Si vous ne pouvez pas m'être utile, je viendrai à votre secours. Allez, Donnor, et revenez me voir aujourd'hui dans Cornhill.

Donnor s'éloigna, ébahi. L'idée de gagner quelque argent, fai-

ble comme il était, autrement qu'en vendant son cadavre, ne pouvait plus entrer dans son intelligence, rompue à cette pensée de mort.

— Je vais toujours faire de mon mieux pour la petite fille, pensa-t-il.

Mais il ne remercia pas Stephen.

Celui-ci pesa sur le bouton de la sonnette. La porte s'ouvrit. Un valet à livrée rouge introduisit Mac-Nab dans un assez beau parloir, dont les lambris s'ornaient d'une multitude de mauvaises gravures représentant des scènes de sport, des assauts de pugilat et des combats de coqs. Stephen demanda Mr Bishop.

— Monsieur est dans son cabinet, répondit le groom. Si monsieur veut me dire son nom, je l'annoncerai.

Stephen se nomma. Le groom sortit et revint aussitôt en disant :

— Monsieur reçoit.

Stephen monta un étage et se trouva dans le cabinet de Mr Bishop.

Nous avons décrit ce personnage dans la première partie de notre récit, lors du mémorable duel entre Tom Turnbull et Mich, le beau-frère du petit Snail.

Bishop le burkeur était vêtu d'une robe de chambre de satin, dont les broderies changeantes avaient de rouges et magnifiques reflets. Sur son front se posait de côté un bonnet de forme écossaise, en velours écarlate. Il était demi-couché sur une ottomane de velours, posée contre la muraille également tendue de velours. L'ottomane, les fauteuils, la tenture et aussi les rideaux demi-fermés des croisées étaient rouges.

Tout ce rouge jetait sur la face du *burkeur* couché une couleur apoplectique effrayante à voir. Auprès de lui, un grand chien d'Écosse, au poil roussâtre, était étendu sur le tapis. L'émail de ses yeux, reflétant le jour ardent de ce réduit étrange, rayonnait une lueur réellement diabolique.

Mr Bishop était aussi, dans son genre, un *eccentric man*. Il fumait une longue pipe de Turquie, dont le fourneau à réservoir s'appuyait sur le sol, et envoyait vers le plafond des spirales de vapeur empourprée.

Stephen, en entrant dans cette chambre, eut d'abord une sorte d'éblouissement causé par la couleur insolite qui déteignait sur tous

les objets. La première chose qu'il aperçut parmi cet ardent chaos fut l'œil enflammé du chien d'Écosse, qui gronda sourdement et fit scintiller l'éclair de ses prunelles. Ensuite il distingua les contours d'une face de boule-dogue, coiffée d'un bonnet de velours. C'était le burkeur.

— Oh! dit Bishop sans se déranger, c'est vous qu'on appelle Mac-Nab? Je ne vous connais pas. Que voulez-vous?

— Je vous connais, moi, répondit Stephen dont tout le sang-froid était revenu ; et je veux voir vos sujets.

— Mes sujets? de par Dieu! s'écria Bishop avec un gros rire, je suis moi-même un fidèle sujet du roi. Où pensez-vous être, mon camarade, pour me parler de sujets? Vous êtes si pâle que tout mon velours ne suffit pas à vous mettre du rouge sur le visage. Je pense que vous n'êtes pas ici pour vous moquer de moi!

— Je vous répète, répliqua Stephen, que je viens pour acheter un sujet.

— Du diable! gronda Bishop en se levant d'un bond et en saisissant le jeune médecin au collet; seriez-vous un homme de police, mon camarade?

Le chien d'Écosse tendit ses jarrets de devant et ramassa ceux de derrière comme s'il allait s'élancer à la gorge de Stephen.

X

LE CAVEAU

Le mouvement de Bishop le burkeur avait été si soudain, que Stephen n'avait pu se mettre sur la défensive. D'ailleurs, à quoi bon se défendre ? Le sang-froid était la seule arme qui pût vaincre en ce combat inopiné.

— Je ne suis point un homme de police, répondit-il avec calme ; il y a d'autres marchands que vous dans Londres, mister Bishop, et vos manières ne sont pas faites pour attirer les chalands.

Bishop lâcha prise.

— Un homme de police eût tremblé sous ma griffe, grommela-t-il. Vous n'êtes pas peureux, mon jeune monsieur ; j'aime les gens comme cela, moi. Mais pourquoi diable venez-vous me parler de sujets ! Je suis un honnête marchand d'ale, de porter, de gin, de whiskey, de tout ce qui peut se boire, enfin. Encore une fois, que voulez-vous ?

Stephen tira son portefeuille et remit sa carte au burkeur

— Ah ! ah ! s'écria celui-ci, vous êtes étourdi, pour un homme de la science, mon jeune gentleman. Du diable si vous n'avez pas risqué vos os ! Faites le mort, Turk. On ne vient pas dans mon office, de but en blanc, comme si je vendais des gants de France ou du sucre candi pour les petits enfants. Je pense que vous m'excuserez, monsieur ; un agent de police ressemble beaucoup à un homme. Voulez-vous accepter un grog?

— Veuillez m'excuser, répondit Stephen.

Bishop fronça ses gros sourcils et s'étendit tout de son long sur l'ottomane.

— Non? reprit-il d'un ton de mauvaise humeur. Je ne voudrais pas vous voir me garder rancune, monsieur Mac-Nab. Sur ma foi ! vous en avez été quitte à bon marché, voyez-vous ; et il m'est arrivé plus d'une fois de transformer un espion en un *sujet* de cinq ou six bonnes guinées.

Bishop prit un flacon de gin posé sur une table au bout de l'ottomane et s'en versa un grand verre. Le bleu pâle du genièvre s'empourpra sous les mille rayons de feu qui partaient de tous les coins de la chambre. Quand le burkeur approcha la liqueur de ses lèvres, on eût juré qu'il allait boire du sang.

— A votre santé, monsieur Mac-Nab! dit-il; que puis-je faire pour vous être agréable?

Stephen, que n'avait pu émouvoir l'étreinte de l'athlétique boucher de chair humaine, se sentit venir la sueur froide à cette question, facile à prévoir, pourtant. Le moment était arrivé. On allait lui ouvrir les portes de ce musée de la mort, où peut-être Anna et Clary...

Stephen chancela et s'appuya au dossier d'un fauteuil.

— Oh! sur ma foi, s'écria Bishop en se tenant les côtes, je crois que nous avons mal au cœur, mon jeune gentleman! Si vous avez déjà le mal de mer, que sera-ce une fois que vous aurez mis le pied dans mon grand salon d'apparat! Remettez-vous, monsieur Mac-Nab. Que diable! vous êtes venu pour quelque chose, c'est sûr!

— Je suis venu pour choisir et pour acheter, dit Stephen.

— C'est très-bien, cela, monsieur Mac-Nab. Et quel genre vous faut-il, je vous prie?

— L'explication serait longue et technique, repartit Stephen. J'aime mieux faire mon choix moi-même.

— C'est parler en brave garçon. Comment va le cœur?

— Je suis prêt à vous suivre.

Bishop cligna de l'œil d'un air de supériorité méprisante.

— Monsieur Mac-Nab, reprit-il, vous me rappelez le temps où je suais à ruisseaux chaque fois qu'il me fallait passer la nuit au cimetière; car il faut être valet avant de devenir maître. J'ai manié longtemps la pioche et la pelle, et j'ai besoin d'un verre de *ruine-bleu* [1], voyez-vous, chaque fois que je pense à cela. Par les nuits d'automne, on voit d'étranges choses dans les cimetières. Mais j'ai mes ouvriers maintenant. Les nuits sont faites pour dormir ou pour boire : je bois ou je dors. Le doyen de Saint-Paul n'en peut dire davantage.

Bishop se leva et mit une forte corde de soie dans le collier de

[1] *Blue ruin*, nom populaire du gin.

Turk, qu'il attacha solidement à un anneau fixé dans le lambris.

— Ceci est une mesure de précaution, monsieur Mac-Nab, murmura-t-il. Ce diable de Turk vous détériore un sujet avant qu'on ait le temps de dire zest! Un bras est bien vite avalé, voyez-vous.

— Dépêchons, monsieur, je vous prie! dit Stephen.

— Que votre volonté soit faite, mon jeune gentleman.

Bishop, ce dogue sauvage revêtu d'un corps d'homme, dont doivent assurément se souvenir les habitués de la cour des sessions, était la personnification la plus complète de la brutalité. Il n'était pas plus méchant qu'un autre, nous a dit le vieux Noll-Brye, porte-clés de Newgate, qui fut chargé spécialement de la garde du terrible burkeur avant sa condamnation; mais il avait quelque chose en lui qui le forçait à faire esclandre. Ainsi, M. Bishop (Noll-Brye ne parle jamais de ses *clients* qu'avec les formules de la plus exquise courtoisie), M. Bishop enfonçait une porte d'un coup de talon, lorsqu'il lui aurait suffi d'un tour de clé pour arriver au même résultat. Au lieu de déboucher une bouteille, il brisait le goulot.

Bishop, cette fois, n'enfonça point de porte, mais il saisit un bouton de cristal fixé dans le velours du lambris, et un des panneaux glissa, laissant à découvert un trou noir, d'où s'échappa une bouffée d'air humide.

— Donnez-vous la peine d'entrer! dit-il avec un éclat de gaieté grossière.

Stephen s'élança résolûment vers le trou.

— Un instant! s'écria Bishop en le repoussant; mieux vaut, je crois, jeter un homme de côté que de le laisser se casser le cou. Il n'y a là qu'un trou d'une vingtaine de pieds de profondeur et une échelle. Je passe le premier.

Bishop mit, à reculons, ses pieds sur l'échelle. Stephen le suivit.

— N'ayez pas peur, murmurait Bishop en descendant. C'est l'échelle de la science, pardieu! Elle ne garde guère que la docte poussière des bottes de Royal-College! Mon jeune gentleman, vous êtes venu un bon jour. Cette nuit même on a fait la ronde dans les cimetières de l'est et de Southwark.

Stephen cessa de descendre.

— N'avez-vous là que des cadavres exhumés? demanda-t-il.

— Eh! eh! fit Bishop avec une affreuse coquetterie de marchand; je ne dis ni oui ni non, monsieur Mac-Nab. Vous allez voir! La chose en vaut la peine. Et pourtant on me donne plus de mérites que je n'en ai. Un chat ne peut pas être assassiné la nuit dans Londres sans qu'on m'en fasse honneur. Sur ma foi, ni Grey, ni Melbourne, ni Holland, le neveu de Fox, ni Stanley, ni Peel, ni Graham, le sot conformiste, ni Althorp, ni John Russell, ni même le vieux Wellington n'est aussi connu que moi. Et je ne vois pas quelle différence on peut faire entre la renommée d'un homme et la renommée d'un autre !

Le burkeur faisait tressaillir l'échelle aux convulsions de sa gaieté sinistre.

— Monsieur Mac-Nab, reprit-il plus sérieusement, on tue quand on a besoin de tuer; mais on n'assassine pas, comme les cokneys le croient, du soir au matin dans la rue. Diable! monsieur, la police serait forcée de donner signe de vie à la fin. Son silence coûte assez cher comme cela, monsieur! Ne croyez-vous pas qu'elle se tait, comme dit ce pitoyable nigaud de commissaire adjoint de Lambert-Street, M. Robert Plound, esq., « dans l'intérêt combiné de la science et de l'humanité? » Nous ne devons pas aller trop loin pourtant, dans l'intérêt combiné de nos épaules et de notre cou. Nous voici en bas, monsieur.

Stephen souffrait. Il ne parlait point, parce qu'une irrésistible terreur paralysait sa langue. M. Bishop ouvrit une porte. Le regard avide du jeune médecin plongea tout à coup dans une grande salle voûtée, de forme oblongue, éclairée par des lampes; tout autour de cette pièce, des tables de marbre, inclinées, s'alignaient. Les murailles, blanchies à la chaux, renvoyaient, plus blafarde, la pâle lumière des lampes sur des formes humaines couchées, et ressortant avec une extrême énergie sur le marbre noir des tables. Au milieu de la salle, une grande cassolette, où brûlait de l'encens, tamisait ses minces jets de vapeur à travèrs les mille trous d'un couvercle d'argent.

Le contraste entre ce jour pâle épandant de toutes parts ses blanchâtres rayons et le jour empourpré du cabinet de Bishop était si grand qu'on aurait pu le croire ménagé à dessein. C'était une sorte de coquetterie pour faire valoir cette mort mise à nu, et nette, et

P. Philippoteaux del. Imp. Dupain, Faub.g St. Jacques, 33. Nargeot sc.

LE CAVEAU DE Mr. BISHOP

MYSTÈRES DE LONDRES

parée de commerciales séductions. Une essence sacrilége avait passé sur ces membres glacés, enlevant la sainte poussière des tombes. On avait tiré ces muscles raidis, peigné ces cheveux mêlés, entr'ouvert ces lèvres d'où le souffle suprême s'était enfui pour jamais.

Cette jeune fille avait pris une pose lascive sur son lit de pierre. On avait déchiré son dernier voile et ses formes de vierge se prostituaient au regard, privées de la nuit tutélaire et chaste où sa mère la croyait endormie. Ce vieillard montrait dans toute sa laideur l'effrayant ravage des années. On n'avait point laissé à cette ruine humaine un lambeau de linceul pour voiler son horreur.

A peine la porte du caveau s'était-elle ouverte que la parole avait expiré sur la lèvre de Bishop. Ce n'était plus le même homme. Il saisit le bras de Stephen. Sa main était froide et tremblait.

— Tout est blanc ici, murmura-t-il, tout est rouge là-haut. C'est pour oublier.

Il essaya de sourire et poursuivit en ébauchant un blasphème :

— J'ai oublié la bouteille de gin, voyez-vous, et je ne vaux rien sans gin parmi ce troupeau de coquins morts. Passons vite et choisissez.

Stephen ne se le fit point répéter. Il acheva le tour du caveau avant que Bishop fût seulement à moitié route. Puis il se laissa tomber haletant sur ses deux genoux.

— Eh bien ! s'écria de loin Bishop, vous ne m'attendez pas ! Ce vieux garçon à barbe blanche a remué. Il remue encore, tenez ! C'est un métier du diable après tout, monsieur Mac-Nab!

Stephen n'avait garde de répondre ; il était tout entier au bonheur de n'avoir point vu là ce qu'il craignait tant d'y voir. Bishop le rejoignit, en ayant soin de ne regarder ni à droite ni à gauche. Lorsqu'il arriva au seuil, il se hâta de refermer la porte. Cela fait, un bruyant soupir s'échappa de sa poitrine.

— Ah ! ah ! monsieur Mac-Nab, s'écria-t-il, sans plus garder aucune trace de son trouble ; les drôles ont beau me faire la grimace, ils sont à moi et je les vendrai ! Comment trouvez-vous cela, s'il vous plaît ? Vous ne dites mot ? Vous avez eu peur, soyez franc ?

— Non ; répondit Stephen.

— Ni moi non plus, pardieu ! Mais j'avais oublié ma bouteille de gin.

En rentrant dans le salon rouge, Bishop se hâta de réparer son oubli et but coup sur coup deux grands verres.

— Monsieur Mac-Nab, dit-il ensuite, je ne changerais pas mon métier contre celui du pape. Avez-vous fait votre choix ?

Stephen répondit brièvement que rien de ce qu'il avait vu ne pouvait servir à ses études du moment.

— Tant pis, monsieur, tant pis ! J'espère que vous avez été content de mon *exhibition?*

Stephen fit un signe affirmatif.

— Nous nous arrangerons une autre fois, monsieur Mac-Nab. Je suis bien aise d'avoir fait votre connaissance.

Stephen était médecin. Nous tomberions hors du vrai, si nous disions que la vue de cette boutique mortuaire avait fait sur lui une impression comparable à celle qu'eût éprouvée à sa place un homme du monde, doué de la sensibilité la plus ordinaire ; néanmoins, en sortant de chez M. Bishop, il ouvrit sa poitrine avec joie à l'air libre du dehors.

Lorsqu'il revint à la maison de Cornhill, Bess lui dit qu'un homme inconnu l'attendait dans le parloir. Cet homme parlait des deux jeunes filles enlevées.

XI

L'ENSEIGNE DE SHAKSPEARE

Stephen avait complétement oublié le pauvre Irlandais. En entrant dans le parloir, il reconnut Donnor endormi, et s'arrêta désappointé.

— Il n'y a que vous ici? s'écria-t-il.

Donnor s'éveilla en sursaut ; sa main s'appuya tout d'abord sur son estomac.

— Oh ! murmura-t-il ; j'ai rêvé que je mangeais du pain !

Il aperçut Stephen et tressaillit de la tête aux pieds.

— Je n'ai pas rêvé, reprit-il ; j'ai mangé le prix de mon sang. Me voilà, Votre Honneur, poursuivit-il avec une tristesse calme. Je suis allé dans Saint-Gilles. La petite fille a des habits, et j'ai acheté du pain. J'ai eu tort d'acheter du pain, ajouta-t-il en soupirant, car le pain est bon et donne envie de vivre.

Donnor s'était levé et se tenait debout, les bras croisés, en face de Stephen, qui, harassé de fatigue, venait de se jeter dans un fauteuil.

— C'est bien, murmura ce dernier avec distraction. Je verrai à vous employer.

— Écoutez, Votre Honneur, dit résolûment Donnor, pas de retard ! Maintenant que je ne souffre plus, je me sens des idées de vivre. Je n'ai que quarante ans, après tout. Finissons-en!

Le souvenir de ce qui s'était passé revint tout à coup à Stephen.

— J'ai besoin d'amis vivants, Donnor, dit-il avec un sourire involontaire, et je tâcherai de vous ôter l'envie de vous pendre.

— Votre Honneur ! Votre Honneur ! s'écria Donnor, dites-moi cela mieux et plus long. Ne voulez-vous donc point mon corps en échange de votre argent ?

— Assurément non, mon ami, répliqua doucement Stephen.

— Oh ! fit Donnor, étouffé par la surprise.

Puis, il poursuivit avec un flot de volubilité sans pareille :

— J'aurais dû m'en douter. Et ne me l'aviez-vous pas dit déjà dans

Worship-Street? mais je ne voulais pas vous comprendre, parce que j'ai bien souvent espéré. Mais quand j'ai vu que vous demeuriez dans cette maison, d'où les deux petites demoiselles m'ont bien des fois jeté leur aumône...

— C'est donc vous qui avez parlé d'elles à ma servante? interrompit Stephen.

— C'est moi, Votre Honneur.

— Vous les reconnaîtriez?

— Entre mille, sur mon salut éternel! J'ai parlé d'elles parce que vous m'avez dit que vous cherchiez deux jeunes filles enlevées... et. j'ai eu peur...

— Ce sont elles que je cherche, Donnor.

— Ce sont elles! répéta l'Irlandais en joignant ses maigres mains, ce sont elles, les deux pauvres anges! Et les avez-vous retrouvées, Votre Honneur?

Stephen secoua la tête avec tristesse.

— Oh! je les retrouverai, moi! s'écria Donnor en saisissant le bras de Mac-Nab; je les retrouverai, fussent-elles entre les griffes de ce démon à mille têtes, la *Famille!*

— Merci, Donnor, dit Stephen; mais qu'espérez-vous?

— La petite Loo a bon cœur, répondit l'Irlandais, et Snail est un garçon avisé. Si la *Famille* est pour quelque chose dans l'enlèvement des deux demoiselles, je le saurai. Au revoir, Votre Honneur, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Donnor descendit de toute la vitesse de ses jarrets le trottoir de Cornhill, en se dirigeant vers Saint-Paul. Il était toujours bien faible, mais sa figure avait perdu son aspect morne. Il allait le front haut, l'œil assuré.

Il s'arrêta, essoufflé, au bout de Fleet-Street, devant Temple-Bar.

— Où le trouver, maintenant, ce méchant enfant de Snail? pensa-t-il; Dieu sait où il loge, s'il loge quelque part! Il y a le public-house de Before-Lane; mais c'est le soir, aux heures du spectacle. Il y a l'asile du Temple; mais je n'ai pas le mot: on me refusera la porte. Ah! il y a le spirit-shop de Shakspeare! à deux pas d'ici. Mes pauvres jambes ont grand besoin de se reposer.

Donnor reprit sa course, passa sur la gauche de l'église de Saint-

Clément et tourna dans Wych-Street, où est situé le spirit-shop de Shakspeare, connu dans Londres entier pour être le rendez-vous des voleurs de toute sorte. A cette époque, on voyait encore au-dessus de la devanture, badigeonnée d'éclatantes couleurs, la fameuse enseigne allégorique : un poisson et un oiseau dans un globe de verre.

Nous avons peine à croire que les habitués de *Shakspeare* eussent besoin de cet avertissement symbolique pour craindre Newgate et la déportation.

Il était alors quatre heures de l'après-midi environ. Le parloir du rookery était presque vide. Cependant deux ou trois cases étaient occupées, et, dans l'une d'elles, maître Snail, revêtu du fameux costume de gentleman qu'il avait acheté deux jours auparavant dans Harte-Street, sur l'ordre du capitaine Paddy O'Chrane, jouait gravement au whist avec Tom Turnbull et deux autres hommes de la *Famille*. Tom avait le front bandé à l'aide d'un mouchoir ; mais, du reste, il ne gardait aucune trace de l'affreux combat soutenu par lui à *The Pipe and Pot*. Le gros Mich, moins heureux ou plus sensible, était entre les mains d'un chirurgien.

Dans une autre case, vis-à-vis d'un miroir suspendu à la muraille, la petite Loo faisait sa toilette pour la promenade du soir. Elle avait disposé en boucles les masses abondantes de ses cheveux blonds, et passait sur ses joues hâves un tampon chargé de vermillon. La pâleur livide de la pauvre enfant perçait son rouge. Chaque fois qu'elle levait les bras au-dessus de sa tête pour arranger sa chevelure, l'effort arrachait à sa poitrine malade un râle plaintif et rauque. Elle s'arrêtait alors et buvait du gin.

L'infortunée présentait à elle seule un tableau complet de la dégradation hâtive où meurt en son germe une partie de la jeunesse pauvre de Londres. Tout cœur honnête se fût empli d'une douleur profonde en voyant cette prêtresse impubère de Vénus anglaise, usée par les repoussants labeurs de ses nuits d'infamie, combattant l'agonie par l'ivresse, et chantant à travers le râle de ses poumons en feu.

Mais il ne faudrait point ici mêler à la pitié le mépris ou la colère. L'homme qui sent donne une larme à ces tristes enfants que la main du vice a flétris et va tuer ; l'homme qui pense cherche un remède à cette lèpre hideuse et mortelle ; l'homme fort s'indigne et se retourne

contre le monstre qui pollue ainsi sa propre race, contre ce peuple pourri jusqu'à la moelle, contre cette capitale, grande prostituée experte à toutes hontes, dont la corruption colossale, mise à nu quelque jour, épouvantera le monde, et qui finira par s'écrouler, abîmée comme Sodome ou Ninive, sous le fardeau trop lourd de son ignominie.

Or, il y avait à Londres, en ce temps, un homme qui sentait, qui pensait et qui était fort. Cet homme avait un coup d'œil perçant et juste ; il vit l'excès du mal et leva pour le combattre un bras de puissance à renverser un empire. Mais peut-être Dieu veut-il un cœur pur aux ministres de ses vengeances, et cet homme s'était fait bien souvent du crime une arme pour lutter, un moyen pour monter et se grandir à la taille de son gigantesque ennemi...

Pendant que la petite Loo se parait, Snail poursuivait sa partie de whist avec ses trois camarades qui le trichaient.

— Trois et les honneurs ! dit-il en mêlant les cartes, gagné triple, mon camarade Tom. Qui est-ce qui dirait, en me voyant jouer comme cela vis-à-vis de vous, que vous avez presque tué Mich, mon beau-frère ?

— Pauvre Mich ! dit de loin Loo ; voilà trois jours qu'il ne m'a battue.

— Buvez, ma sœur Loo, buvez et ne nous empêchez pas de jouer tranquillement, nous autres hommes !

Le tour commença et s'acheva. On avait beau tricher Snail, il gagnait toujours.

— Honneurs égaux ! marquez trois points seulement, Tom, dit-il. Ma jolie Madge m'a conté cette nuit une histoire de tous les diables. Elle dit que milords de la nuit ont acheté Saunders l'Éléphant, l'ancien géant du cirque d'Astley, pour creuser une mine sous le palais du roi.

— Ce n'est pas sous le palais du roi, répliqua Charlie, le gros waterman, c'est sous le magasin des joyaux de la couronne, dans la Tour.

— Bonne idée ! s'écria Snail ; ma femme Madge raconte des choses très-curieuses là-dessus. Elle dit que Saunders fait autant de besogne à lui seul que douze hommes.

— Douze hommes comme toi, escargot bavard ! grommela Tom.

— Comme moi ou comme vous, Turnbull : nous sommes tous deux des gaillards! Quant à ce Saunders : vous souvenez-vous? l'an dernier, au cirque d'Astley, il soulevait un cheval ! C'est Paddy, le capitaine, savez-vous, qui est le cornac de l'éléphant. Je lui demanderai de me faire voir cela.

— Le fait est que ce doit être joli, dit Charlie.

Loo toussa dans sa case et sa salive se teignit de sang.

— Je n'ai plus de gin, murmura-t-elle.

Puis elle ajouta en pressant de ses deux mains sa poitrine haletante :

— Le feu revient. C'est du feu que j'ai là-dedans!

Ce fut à ce moment que la porte du parloir, brusquement ouverte, donna passage à Donnor d'Ardagh.

— Tiens! tiens! s'écria Snail sans se déconcerter; voilà le père! Vous feriez bien d'ôter votre chapeau, Tom Turnbull. Ma sœur Loo, faites la révérence, je vous prie.

XII

DONNOR

A l'aspect de Donnor d'Ardagh et de son habit noir en lambeaux, le premier mouvement des bandits assemblés dans le parloir fut de rire, mais l'honnête visage du pauvre Irlandais portait en soi quelque chose qui commandait l'intérêt.

— Ah ! c'est ton père, cela, Snail, dit Tom en touchant son chapeau ; diable !

Le gros Charlie et l'autre joueur firent un signe de tête amical.

— Oui, c'est mon père, s'écria Snail, mon brave homme de père qui vient boire avec nous, pardieu !

Donnor se laissa tomber sur un banc et tâcha d'étancher, avec l'aide de ses deux mains la sueur de son front.

— Voulez-vous boire, *daddy* (papa)? demanda Snail; je vous pré-

sente ces trois gentlemen qui sont mes amis et mes camarades.

Les trois *gentlemen* firent trois saluts tels quels.

— Si ma femme Madge était ici, poursuivit Snail en relevant son col avec une gravité grotesque, je vous la présenterais, daddy.

Donnor regardait son fils avec un muet étonnement. Le ton de Snail avait été, depuis le commencement de cette scène, sans aucun mélange d'irrespectueuse raillerie. Le petit drôle était arrivé à ce point de pouvoir dire toutes ces sottises de la meilleure foi du monde.

— Je n'ai pas soif, dit enfin l'Irlandais avec effort; vous avez de beaux habits, Snail.

— Oui, daddy; ma toilette est celle de tous les gens comme il faut.

— Pauvre Nell! murmura Donnor.

Snail n'entendit pas.

— Daddy, reprit-il de ce ton de bonne amitié que prendrait un fils honnêtement parvenu en face de son père resté pauvre, vous ne vous soignez pas assez! Vous êtes maigre comme un paratonnerre! N'est-ce pas Tom?

— Laissons cela, enfant, dit Donnor avec une gravité pleine de tristesse; je ne suis point venu ici pour m'occuper de moi. Où donc est votre sœur Loo?

— J'avais engagé Loo à venir vous faire la révérence, comme c'est son devoir. Elle sera ivre, peut-être; c'est la moindre des choses. Mais où diable est-elle? ajouta-t-il en parcourant le parloir du regard.

Loo avait disparu.

— Par exemple, voilà qui n'est pas bien, reprit Snail d'un ton sentencieux. Que diable! il faut savoir un peu se conduire. Loo! ma sœur Loo!

— Assez, Snail, dit l'Irlandais, je vous parlerai seul.

— Du tout, daddy, Loo est la sœur d'un gentleman et ne doit point agir comme une fille sans aveu. Loo!

On entendit le bruit étouffé d'une toux convulsive.

— Cette toux est affreuse, murmura Donnor.

— Avec du gin on la fait taire. Tenez! je vois le bout de sa robe.

Il s'élança et tira le bras de Loo cachée derrière la cloison d'une case. La pauvre petite pouvait encore avoir honte devant son père qu'elle aimait. Snail la poussa au-devant de Donnor en disant :

— Faites la révérence au daddy, Loo !

La petite fille, confuse, mit ses deux mains sur ses yeux humides.

— Père ! oh ! père ! murmura-t-elle en pleurant.

— Elle ressemblait à Nell pourtant autrefois, pensa Donnor. Nell a bien fait de mourir !

Loo se tenait toujours devant son père, immobile et les yeux couverts de ses mains. Donnor lui mit au front un baiser en levant son regard humide vers le ciel.

— Que Dieu ait pitié de vous, ma fille, dit-il.

— Oh ! murmura Loo, je vous aime, daddy... et je pleure quand je pense à vous !

Donnor fit un geste de muet désespoir.

— Diable, dit le gros Charlie, ça commence à m'ennuyer !

— Cet habit noir est un vrai rabat-joie, répliqua Tom Turnbull. Mais il a l'air d'un brave homme.

— Vous me faites pleurer comme un enfant, s'écriait pendant cela Snail, qui, réellement, s'était ému sans trop savoir pourquoi. Un gentleman ne doit pas pleurer, que diable ! Allons daddy ! allons Loo ! assez de jérémiades comme cela, et vive la joie !

Un regard de son père lui ferma la bouche.

— Du diable si on peut rire avec vous, daddy, grommela-t-il.

— J'ai à vous parler, dit doucement Donnor.

— Me parler, daddy ? répéta Snail. Quelque secret de famille, ajouta-t-il en se tournant vers ses camarades. Je suis le fils aîné, l'héritier présomptif !

— Faites vos affaires, monsieur Snail, dit gravement Tom Turnbull.

Donnor conduisit ses deux enfants à la case la plus éloignée et s'assit entre eux. Turnbull se prit à mêler les cartes.

— Le fait est, dit-il avec une sorte de sérieux, que si j'étais le père de deux vermines semblables, je les écraserais l'une contre l'autre, moi !

— Bah ! grommela Charlie, Loo n'a pas quinze jours à vivre, et

Snail ne fera pas longtemps attendre le gibet. Tu perdrais ta peine, Turnbull.

Le pauvre Donnor d'Ardagh avait promis à Stephen plus qu'il ne pouvait tenir. Snail ne savait rien, Loo ne pouvait rien savoir. Snail jura qu'il s'informerait. Trois jours se passèrent ; au bout de ces trois jours, Stephen n'avait encore aucun indice qui pût le mettre sur la trace des deux sœurs.

Donnor, cependant, ne se décourageait point. Il allait, tant que durait le jour, furetant, épiant. Le soir, il rendait compte à Stephen des efforts de sa journée, et s'accusait amèrement de son impuissance. Donnor appartenait à Stephen plus complétement que si le jeune médecin eût accepté le fantastique marché proposé naguère devant la porte de Mr Bishop, dans Worship-Street.

Stephen luttait avec son énergie calme et le sang-froid de son courage contre l'accablement qui le gagnait. Sa mère gardait le lit, et Mac-Nab partageait le temps que lui laissait l'activité de ses recherches entre le chevet de la vieille dame et le chevet de Frank Perceval. Ce dernier était en voie de convalescence.

Depuis cette nuit de veille qui avait précédé la fatale nouvelle, cette nuit où le monologue de Stephen s'était rencontré d'une façon si extraordinaire avec le rêve de Perceval, le jeune médecin n'avait point eu le temps d'entretenir son ami. Ses visites n'avaient été que de courtes apparitions où il se hâtait de faire son office de médecin, pour s'échapper aussitôt après et reprendre sa tâche. Il n'avait point cependant oublié son dessein d'interroger Perceval. Loin de là, son désir s'était accru parmi les circonstances funestes où il avait passé, parce que l'enlèvement des deux sœurs se rattachait, pour lui, par un lien qu'il ne savait point définir, au sujet de ses sombres méditations durant la nuit de veille.

Le soir de ce troisième jour, il quitta sa mère à la brune et s'achemina vers Dudley-House, résolu à tenter de découvrir ce qu'il pouvait y avoir de commun entre le rêve de Perceval et ses propres souvenirs.

— Eh bien ! ami, s'écria Frank en l'apercevant, quelles nouvelles ?

— Aucune, répondit tristement Stephen.

— Pauvre Mac-Nab! que je voudrais être debout pour vous aider dans vos recherches. Pensez-vous que je me puisse lever demain ?

Stephen lui tâta le pouls et l'examina.

— Peut-être, dit-il; vous êtes mieux Perceval; on ne peut plus craindre de vous faire parler; et j'ai d'importantes questions à vous faire.

— Des questions? répéta Frank étonné ; que pouvez-vous avoir à me demander qui nécessite un début si solennel?

Stephen essaya de sourire.

— Mon Dieu! dit-il, ce que j'ai à vous demander n'est rien moins que solennel. Au contraire, il s'agit d'une circonstance futile et qui emprunte tout son intérêt à un souvenir terrible.

Stephen raconta ici en peu de mots ses sombres méditations, tandis qu'il veillait au chevet de son ami blessé. Il parla de sa jalousie, de l'inconnu de Temple-Church et de la vague ressemblance qui existait entre cet homme et l'assassin de son père.

— Quelque chose manquait à cette ressemblance, Frank, ajouta-t-il; quelque chose dont je ne pouvais me rendre compte... et c'est vous qui, en rêvant, avez mis fin à mes incertitudes.

— Comment cela? dit Frank, qui avait attentivement écouté.

— Je cherchais le trait, la chose qui manquait à cet homme pour ressembler parfaitement au meurtrier; et vous avez prononcé le nom de la chose qui manquait.

— Ah! fit Perceval.

— Vous avez dit : La cicatrice...

— La cicatrice! répéta Frank, qui pâlit et se souleva à demi.

— Puis vous avez dépeint cette cicatrice.

— Ah! fit encore Perceval, mais cette fois avec une vive émotion. Et, dites-moi, ai-je prononcé le nom du marquis de Rio-Santo?

— Non, répondit Stephen qui, à son tour, s'étonna; vous savez donc ce que je veux dire?

Frank tourna la tête vers le portrait de miss Harriet Perceval qu'éclairaient confusément les derniers rayons du jour.

— Oui, Stephen, oh! oui, murmura-t-il, je sais ce que vous voulez dire. Pauvre sœur! ce rêve me vient souvent... et c'est un horrible rêve!

XIII

SUR LA GRAND'ROUTE

Le regard que Frank Perceval avait jeté sur le portrait de sa sœur était si douloureux, ses dernières paroles étaient empreintes d'une tristesse si profonde, que Stephen garda un silence embarrassé, craignant d'avoir involontairement ravivé de cuisants souvenirs. Il ne se trompait pas. Sa question venait de rouvrir une blessure cruelle. Frank lui tendit la main et reprit :

— Vous êtes mon seul ami, Stephen; elle était jeune... et belle... et heureuse ! Approchez-vous de moi : plus près encore, je veux dire pourquoi est morte ma sœur Harriet.

Il s'arrêta et parut un instant absorbé dans ses souvenirs.

— C'est un récit étrange, poursuivit-il, et tout plein d'aventures qui sembleraient être du domaine de l'imagination. Hélas ! tout y est vrai, pourtant ! Parfois, je voudrais douter. Mais mon doute se brise contre le marbre d'une tombe !

C'était il y a deux ans. Harriet, recherchée en mariage par Henry Dutton, lord Sherborne, qu'elle aimait, voulut passer la fin de la saison auprès de notre mère, et nous partîmes pour l'Écosse dans les premiers jours de juillet. Harriet était une noble enfant : nous nous aimions tous deux plus encore que ne s'aiment un frère et une sœur dans la vie commune. Aussi le voyage fut-il charmant. Nous causions de nos amours, de lord Sherborne, de Mary Trevor. Le temps passait vite, et nous n'avions garde de maudire les mauvais chemins des comtés du Nord.

Nous franchîmes la frontière. Il faisait un temps magnifique et, lorsque nous entrâmes dans Annan, dix heures du soir sonnaient au clocher de la vieille église.

— Allons jusqu'à Lochmaben, me dit Harriet.

— Allons jusqu'à Lochmaben, répondis-je; nous demanderons à coucher à M. Mac-Farlane, l'oncle de mon ami Mac-Nab.

Les chevaux de notre chaise furent changés et nous nous remimes en route, conduits par un postillon écossais. D'Annan à Lochmaben, vous savez cela mieux que moi, Stephen, puisque c'est votre lieu de naissance, la route passe incessamment au travers de paysages admirables. Nous regardions, ma sœur et moi, charmés de minute en minute par des aspects nouveaux, sombres, gracieux ou grandioses, auxquels la blanche lumière de la lune prêtait de fantastiques séductions. Mais nous avancions lentement, parce que les bonnes routes sont rares dans les contrées pittoresques. Ma montre disait minuit que nous étions encore à plusieurs lieues de Lochmaben. Harriet s'applaudissait de ce retard qui prolongeait les plaisirs de cette belle nuit.

Pauvre sœur, cette nuit vit son dernier sourire.

Je venais de replacer ma montre dans mon gousset, lorsque notre chaise heurta violemment contre un objet placé en travers de la route. Elle surmonta ce premier obstacle, grâce à l'élan des chevaux, mais ce fut pour retomber lourdement dans une tranchée qui, à vingt pas plus loin, coupait la largeur du chemin. Ni Harriet ni moi ne fûmes blessés. Le postillon défila d'assez bonne grâce une kyrielle de jurons écossais, et maudit les agents voyers du gouvernement qui, sous prétexte de réparer les routes, creusent de véritables piéges où viennent se prendre les pauvres voyageurs.

Cette tranchée, Stephen, était en effet bien réellement un piége; mais elle n'avait point été creusée par la main des agents du gouvernement. Quant au premier obstacle qui avait commencé le désarroi de notre équipage, c'était tout bonnement un tronc d'arbre, jeté à dessein en travers du chemin. Nous descendîmes. Je fis asseoir sur le gazon Harriet, effrayée, et je voulus visiter la chaise. A mon avis, elle aurait pu marcher encore. Néanmoins, le postillon écossais nous déclara que continuer le voyage ce serait exposer gratuitement notre vie. Je n'avais nulle raison de me défier de cet homme. Je le crus.

Les nuits sont fraiches de l'autre côté du Solwai. Lorsque je revins vers Harriet, elle commençait à trembler de froid.

— Où passerons-nous la nuit, Frank? me demanda-t-elle.

Je renvoyai la question à notre postillon qui me répondit : « Il y a bien le château du laird, de l'autre côté de la montée, Votre Honneur;

mais du diable si Duncan de Leed se dérangerait à cette heure de nuit pour nous ouvrir! »

— Vous étiez si près que cela de Crewe? interrompit ici Mac-Nab.

— Nous étions à un mille tout au plus du château de votre oncle, Stephen. Et encore, lorsque je dis un mille, c'est pour me conformer à la mesure de notre postillon, car je crois, moi, que nous étions beaucoup plus près que cela.

— Poursuivez, dit Stephen. Je devinerai bien facilement par la suite de votre récit la place où s'arrêta votre chaise. Ne connais-je pas chaque pouce du terrain qui est entre Annan et Crewe?

Perceval reprit :

— Et n'y a-t-il aux environs que le château du laird? demandai-je au postillon.

J'ignorais alors que celui qu'on appelait le laird fût M. Mac-Farlane.

— Il y a, répondit le postillon, la maison de Randal.

— La maison de Randal Graham! s'écria Stephen.

— Vous connaissez cette maison? demanda Frank.

— Si je connais cette maison! C'est là que fut assassiné mon père...

— C'est là que fût déshonorée ma sœur! prononça Perceval d'une voix profonde et contenue.

Il y eut, entre les deux jeunes gens un moment de silence douloureux. Frank s'était mis sur son séant. Son noble visage, pâli par la souffrance, avait une expression d'austère tristesse.

— Voici une étrange coïncidence, dit enfin Perceval. Puis il ajouta brusquement en levant les yeux sur son ami : Stephen, répondriez-vous de votre oncle Mac-Farlane?

— Je ne vous comprends pas! murmura le jeune médecin étonné.

— Vous avez foi en lui, je le vois, reprit Frank. Je vous prie de ne me point demander compte de ma question avant la fin de mon récit. Je crois, j'espère, que quelque clarté pourra jaillir pour tous les deux de cet entretien; car l'assassin de votre père, Stephen, doit être le bourreau de ma sœur.

— Je le crois comme vous, répliqua Stephen.

— La maison de Randal Graham, poursuivit Perceval, est, vous le savez, séparée de la route par un épais bouquet de chênes, et s'élève entre deux monticules boisés, sur la limite des ruines de l'ancienne

abbaye de Sainte-Marie-de-Crewe. J'ignore dans quelle position le château de votre oncle se trouve par rapport à la maison et aux ruines, jamais je ne suis revenu dans ce lieu.

— Le château d'Angus Mac-Farlane, répondit Stephen, n'est autre chose que l'ancien corps de logis du couvent de Sainte-Marie. Il s'élève, au delà des ruines, à un demi-mille de la maison de Randal.

— Ah ! fit Perceval, dont le front se plissa ; l'Écossais m'avait menti. Et dites-moi, Stephen, savez-vous?... Mais vous étiez bien jeune quand vous avez quitté le comté de Dumfries.

— Je connaissais les ruines comme cette chambre, Frank, et je n'ai rien oublié.

— Eh bien ! vous pourrez peut-être me répondre. N'entendîtes-vous jamais parler de souterrains ? de passages communiquant, à travers les ruines, entre la maison de Randal et le château de Crewe?

— Jamais, répondit Stephen.

— Où communiquent-ils alors ? murmura Frank, comme en se parlant à lui-même.

Il ajouta tout haut :

— Y a-t-il donc, dans les environs, un autre château que celui de Crewe ?

— Aucun, à plus de deux lieues à la ronde. Mais, qui vous a parlé de l'existence de ces souterrains?

— Je les ai traversés, répliqua Frank : nous reviendrons sur ce sujet. Il était un peu plus de minuit lorsque nous arrivâmes au seuil de la maison de Randal. Ma sœur souffrait et avait peur. Moi-même, je me sentais tourmenté d'une vague inquiétude. Le postillon frappa. Presque aussitôt nous entendîmes battre le briquet à l'intérieur et une voix nous cria : Qui vive?

— Bien votre serviteur, monsieur Smith, répondit le postillon. C'est un jeune lord et sa lady, dont la chaise s'est brisée au-dessus du Trou de Rook.

— Et toi, qui es-tu? demanda la voix.

— Oh ! moi, je suis le postillon Saunie, Saunie l'aboyeur, monsieur Smith.

La porte s'ouvrit. M. Smith, personnage dont la figure se cachait

presque entièrement sous un vaste garde-vue de soie verte, nous accueillit par un cérémonieux salut.

— Monsieur, lui dis-je, veuillez accueillir tout d'abord nos remerciements. Sans votre hospitalité...

— Jeune homme, interrompit M. Smith avec un son de voix cafard, j'espère que ni vous ni la jeune dame n'êtes dans les lacs de la grande prostituée qui s'asseoit sur sept montagnes ?

— Nous ne sommes pas catholiques, monsieur.

— Et j'espère que la jeune dame vous appartient chrétiennement, qu'elle est la chair de votre chair ?

— Cette jeune dame est ma sœur, répondis-je.

— Ah ! fit M. Smith, qui, sous son garde-vue, me parut faire subir à la pauvre Harriet un minutieux examen ; Maudlin !

— Qu'y a-t-il ? cria de loin une voix flûtée.

— Faites préparer deux chambres séparées, dit M. Smith.

— Monsieur, voulus-je objecter, ma sœur est faible et souffrante ; je désirerais ne point la quitter.

— Fi ! jeune homme ! fi ! La nuit est l'heure de puissance du démon tentateur...

— Quoi ! monsieur, m'écriai-je avec indignation et dégoût, oseriez-vous supposer !...

— Le cœur humain, jeune homme, déclama M. Simith, est un sépulcre blanchi. La chair est faible... et si vous ne voulez point vous conformer aux règles de ma maison, allez-vous-en coucher au clair de lune.

M. Smith salua gravement et se retira. L'instant d'après, un valet apporta quelques rafraichissements, auxquels Saunie, notre postillon, fit le plus grand honneur. Harriet et moi, nous touchâmes à peine aux mets qui nous furent présentés.

— Quel est donc ce M. Smith ? demandai-je à Saunie.

— Oh ! s'écria-t-il la bouche pleine, c'est ce gentleman qui vous a parlé tout à l'heure avec une visière verte sur le nez.

— J'entends bien, mon brave, mais quel homme est-ce ?

— Quel homme c'est ? répéta Saunie d'un air innocent ; oh ! c'est un homme comme vous et moi, milord. Je vais me coucher. Soyez tranquille ; demain, la chaise marchera tout aussi bien qu'il le faudra pour vos besoins.

Harriet et moi nous suivîmes l'exemple de Saunie et nous nous retirâmes dans nos chambres. Elles étaient contiguës et séparées seulement par une porte close, à travers laquelle nous aurions pu causer. J'entendis Harriet se mettre au lit et sa douce voix me cria bonsoir ! J'étais las. Je me jetai tout habillé sur ma couche et je m'endormis presque aussitôt ; — mais, vous savez, Stephen, de ce sommeil inquiet, léger, vivant, qui laisse aux organes la faculté de sentir. Ce sommeil est perfide ; on entend et l'on croit rêver.

Ce fut ce qui m'arriva. Ma fenêtre était restée par hasard ouverte. A peine avais-je fermé les yeux qu'un bruit de voix contenues vint tourner autour de mes oreilles.

— Elle est belle, disait une voix que je crus reconnaître pour celle de M. Smith, bien qu'elle eût dépouillé son accent de cafardise puritaine.

— Oui, répondait une autre voix, mais ce n'est pas la jeune duchesse de***, et du diable si c'est la peine de jeter des chênes en travers de la route pour si peu de chose !

— Elle est belle, dit encore Smith, et Son Honneur est au château.

— Son Honneur n'en fera qu'une bouchée ; mais il devait y avoir cinq mille livres et des bijoux dans la chaise de Leurs Grâces, le duc et la duchesse de***, tandis que dans la chaise de ceux-ci nous n'avons rien trouvé du tout. On ne creuse pas des tranchées pour cela, major, que diable !

— Eh ! Paulus, mon ami, le chêne et la tranchée ne seront pas perdus, bien que, après tout, le chêne soit trop mince et la tranchée mal faite, puisque la chaise de ce jeune sot est en parfait état ; Leurs Grâces y viendront à leur tour.

— Je ferai donner un coup de pioche à la tranchée, grommela Paulus.

— Moi, je vais m'occuper de la jeune dame, dit Smith, ou le major ; Son Honneur aura là un dessert de son goût.

Stephen, j'entendais tout cela, tout et parfaitement. Pas un mot ne m'échappait. Mais je croyais rêver. Et pourtant je raisonnais vaguement ; je me disais que ce rêve était évidemment produit par l'impression défavorable qu'avait faite sur moi M. Smith. Cette lueur indécise qui éclaire l'esprit en ces moments, Stephen, sert à enraciner l'erreur,

de telle sorte que l'action des objets extérieurs, les sons, les odeurs et jusqu'aux attouchements se combinent d'eux-mêmes avec cet état de demi-somnambulisme et viennent en aide au sommeil.

Je n'entendis plus rien, et m'endormis réellement en murmurant : Ce que c'est que les rêves! Je gage que celui-ci va revenir!

Il revint, Stephen; ou plutôt le drame affreux dont je venais d'entendre la première scène se poursuivit près de moi.

J'entendis un bruit sourd dans la direction de la chambre d'Harriet, puis des cris étouffés; puis le silence se fit.

Le silence m'éveilla.

Toutes ces choses que j'avais entendues pendant mon sommeil revinrent à mon esprit et le remplirent d'une vague épouvante. Je sautai hors de mon lit, je m'approchai doucement de la porte d'Harriet, et mis mon oreille à la serrure. Rien. Qu'attendais-je? Qu'aurais-je voulu entendre? Harriet dormait, sans doute. Et cependant ce silence me fit frissonner.

— Harriet! prononçai-je doucement.

Rien encore.

— Harriet! Harriet! m'écriai-je.

Toujours le même silence. Alors ma tête et mon cœur s'emplirent de navrantes appréhensions.

— L'ont-ils assassinée? me demandai-je, tandis qu'une sueur froide inondait mon front.

Je saisis la barre de fer de la fenêtre et m'en servant comme d'un levier, je jetai la porte d'Harriet en dedans. La lune, pénétrant à travers une croisée sans rideaux, inondait la chambre de ses rayons. Le lit de ma sœur était vide.

XIV

ROMAN

— Je m'élançai vers le lit vide, poursuivit Perceval; les couvertures étaient chaudes encore. Les ravisseurs ne pouvaient être loin; mais de quel côté diriger mes recherches? La chambre où avait couché Harriet avait trois portes; l'une donnait sur ma propre chambre; la seconde, que j'avais entendu fermer elle-même à double tour, était restée dans le même état; la troisième, enfin, ouvrait son étroit battant au pied du lit, vis-à-vis de la fenêtre...

Stephen mit sa main sur le bras de Perceval.

— Je connais cette chambre, dit-il. C'est par cette petite porte, percée au pied du lit, que je vis s'introduire une fois deux hommes, dont l'un portait un masque sur son visage; l'autre tenait en main un flambeau. Mon père dormait dans le lit où dormit plus tard votre malheureuse sœur.

Stephen tremblait en prononçant ces paroles, Frank et lui étaient là en face l'un de l'autre, pâles tous deux et tous deux sous le coup de la même émotion, poignante et profonde.

— On m'a conté autrefois l'assassinat de M. Mac-Nab, Stephen, reprit Perceval, mais on me l'a conté vaguement. Vous m'en direz les détails. Peut-être, pour ces deux crimes, commis au même lieu, n'y a-t-il qu'un seul coupable. Et je vous aime assez pour vous donner partage en ma vengeance.

— Et vous êtes le seul homme au monde, Frank, répondit Stephen en lui serrant la main, avec qui je puisse consentir à mettre en commun ma haine. Que fîtes-vous après la disparition de votre sœur?

— Je demeurai un instant comme anéanti. Ce qui arrivait me semblait être impossible. Je me disais que nos lois ont purgé depuis longtemps les Trois-Royaumes de ces repaires de bandits dont l'audace effrayait nos pères. Je me disais... Un instant j'allai jusqu'à espérer que j'étais fou.

Ce mouvement de trouble infini qui me rendait incapable de toute

détermination dura environ une minute. Au bout de ce temps, je me jetai à corps perdu dans l'espace sombre qui se trouvait au delà de la petite porte ouverte. En un autre moment, je me serais tué sans doute, car la porte donnait sur un escalier de granit.

— Ah ! dit Stephen, comme s'il se fût attendu à une autre conclusion.

Puis il ajouta tout aussitôt :

— Ceci est étrange, Perceval. Derrière la porte dont vous parlez, je n'ai jamais vu, moi, qu'un mur de pierre.

— Je vous dis ce qui m'arriva, Stephen... et ce n'est pas la première fois du reste qu'on me parle de ce mur de pierre. L'escalier touchait littéralement le seuil.

— Entre le mur que j'ai vu, vu de mes yeux, répondit Mac-Nab, mur tout rongé de mousse et qui semble aussi vieux que le monde, entre le mur et le seuil, il y a la place de deux hommes. Et je pense que c'était là que s'étaient cachés les meurtriers de mon père.

— Dieu sait que je n'ai pu me tromper, reprit Perceval ; chacune des circonstances de cette horrible nuit est gravée en traits de sang dans ma mémoire. Lancé ainsi sur cette pente raide et touchant à peine du pied, en passant, quelques degrés au hasard, je vins tomber sur la terre humide d'un souterrain, je me relevai sans blessure. Une nuit complète m'entourait. Un instant j'eus la pensée de remonter les degrés. Cette cave était peut-être sans issue. L'obscurité s'étendait de toutes parts comme un voile opaque autour de moi.

Mais au moment où je remettais le pied sur la première marche, je vis un spectacle étrange, à la réalité duquel ma raison se refusa de croire tout d'abord.

A une distance énorme, qui rapetissait les objets au point de prêter à un homme la taille d'une poupée, je venais d'apercevoir une vive lueur, et autour de cette lueur, distincts et vivement éclairés, quatre ou cinq personnages qui marchaient, portant au milieu d'eux un objet de couleur blanche.

— Ma sœur ! ma pauvre sœur ! m'écriai-je.

Car, dès ce moment, je devinai que l'objet blanc porté par ces hommes était ma sœur, ou le cadavre de ma sœur. Il fallait les atteindre à tout prix. La soudaineté de l'apparition à une telle distance

prouvait que la route à suivre n'était point directe. Il n'y avait pas deux manières d'expliquer ce fait. J'étais dans des galeries souterraines d'une étendue extraordinaire. La maison de Randal s'élevait sur l'une des extrémités de ces galeries, l'autre aboutissait Dieu savait où. Le groupe, composé de cinq hommes et de ma sœur Harriet, cheminait dans les galeries à la vive lueur des torches. Moi, je n'avais rien pour me diriger. Celui qui conduisait le groupe connaissait sa route; moi, je l'ignorais complétement.

Mais qu'importait tout cela! Je pris ma course, les bras en avant, afin de ne me point briser du premier coup le crâne contre quelque saillie des parois inconnues du souterrain. Le sol de la galerie allait en descendant. Ma marche était rapide. En peu de temps, je crus m'apercevoir que les hommes marchant devant moi grossissaient sensiblement à l'œil. Mon courage redoubla.

Mais à mesure que j'avançais, un bruit lointain et qui d'abord n'avait été qu'un sourd murmure arrivait plus distinct à mon oreille : le bruit d'une chute d'eau tombant d'une hauteur considérable.

— Le torrent de Blackflood! murmura Stephen.

— Je pensais que vous ne connaissiez point ces galeries, Mac-Nab? dit Perceval qui regarda fixement son ami.

Stephen sourit avec amertume.

— Frank, dit-il, nous n'avons en ce monde vous que moi, moi que vous pour ami. Ne nous défions pas l'un de l'autre.

— Pardonnez-moi, Stephen, balbutia Perceval, honteux, mais trop loyal pour dissimuler après coup un involontaire mouvement de doute.

Stephen lui tendit la main.

— Je ne connais pas les souterrains dont vous parlez, poursuivit-il; mais, leur existence admise, et je ne doute jamais de ce que vous avancez, Perceval, s'ils sont traversés par un courant d'eau, ce doit être nécessairement le torrent de Blackflood, qui disparaît en effet brusquement sous la roche de Traqhair, au sud des ruines de Sainte-Marie-de-Crewe.

— Pardonnez-moi, Stephen, dit encore une fois Perceval. Bientôt un air humide vint frapper mon visage. Le fracas de la chute redoublait. Quelques pas encore et je vis une nappe blanche trancher parmi

l'obscurité. J'avançais toujours, malgré la pluie fine et froide qui commençait à me fouetter le visage. J'avançai jusqu'à ce que mes pieds touchassent l'écume phosphorescente du petit lac creusé par le torrent de Blackflood, comme vous l'appelez. Évidemment ce lac et cette chute étaient cause du détour pris par les gens que je poursuivais, détour qui m'avait caché d'abord la lumière de leurs torches. Moi, je n'avais pas le temps d'aller à droite ou à gauche; je plongeai dans le torrent.

Le torrent m'emporta d'abord avec une force irrésistible; mais après une douzaine de brasses, je me trouvai dans des eaux plus tranquilles. Je touchai le bord opposé et je repris ma course.

Le sol montait de ce côté comme il descendait de l'autre. Je courais de toute ma force afin de garder la chaleur à mes membres transis, auxquels se collait le drap alourdi de mon costume de voyage. Le groupe devenait plus distinct; j'approchais : je le gagnais... Le groupe s'arrêta tout à coup. J'étais alors assez proche pour distinguer au devant de lui une porte percée dans le mur du souterrain. La porte s'ouvrit. Les torches disparurent.

Ce coup, auquel j'aurais dû m'attendre, me terrassa. J'étais perdu. Je me laissai tomber sûr mes genoux, sans force désormais et sans courage. Je me plaignais comme un enfant; je pleurais comme une femme, et le blasphème, compagnon de toute faiblesse, se pressait sur mes lèvres...

Mais Dieu avait marqué cette nuit pour porter au comble mon martyre, et j'eusse été trop heureux de mourir, perdu dans la nuit de ces galeries.

Au moment où mon désespoir me clouait, inerte, au sol humide du souterrain, j'entendis retentir au loin le pas lourd d'un homme, et une voix s'éleva, qui chantait des couplets montagnards. Je me glissai hors de la voie et me tins debout contre le mur de la galerie. L'homme passa, chantant toujours. C'était Saunie, notre postillon, je le suivis.

Nous marchâmes quelques minutes. J'estime avoir été en tout une demi-heure dans le souterrain. J'entendis une porte tourner en grinçant sur ses gonds rouillés, et le bruit des pas de Saunie cessa tout à coup. Je me trouvais seul encore et sans guide. Mais quelque chose me sem-

blait luire faiblement en avant de moi. La lueur que j'entrevoyais frappait sur un pan de muraille où se trouvait précisément la porte par où Saunie, et avant lui sans doute les gens qui enlevaient ma sœur, avaient disparu. De l'endroit où j'étais encore, je ne pouvais voir d'où venait la lueur; mais, en arrivant auprès de la porte, j'aperçus à une grande hauteur un trou qui me montra le ciel étoilé.

Je me trouvais dans une sorte de rond-point dont les aboutissants s'éclairaient vaguement à la lueur qui descendait du trou. C'étaient cinq ou six galeries semblables à celle que je venais de quitter ; aussi larges et sans doute aussi longues. On pourrait errer bien des jours, si la mort ne se mettait pas en travers du chemin, dans ce ténébreux labyrinthe ! D'en bas, à cette distance, le trou me semblait être recouvert d'une dentelle. Il doit y avoir une grille de fer sur son orifice, et vous le connaissez sans doute, Stephen.

Mac-Nab hésita.

— Il y a, dit-il enfin, le *Greedy-Hole* (le trou gourmand), où l'ancien laird de Crewe fit, selon la chronique, jeter vingt mille tombereaux de terre sans pouvoir le combler. J'ai même laissé tomber souvent de gros cailloux sans entendre jamais le bruit de leur chute.

— Et où est situé ce trou? demanda Perceval.

— A cinquante pas en avant du perron de Crewe, répondit le jeune médecin.

— De sorte que j'étais sous la cour du château de votre oncle, reprit lentement Perceval; de sorte que l'espace compris au delà de la porte doit être sous le château lui-même.

— Je le pense ainsi, murmura Stephen; qu'y a-t-il donc au delà de cette porte?

— Voici longtemps que je vous aurais confié cette lugubre histoire, ami, reprit Frank au lieu de répondre, si je n'avais au fond du cœur un soupçon terrible et que vient confirmer fatalement depuis une heure chacune de vos paroles. Ne m'interrompez pas. J'ai l'intention de ne vous rien cacher.

Je poussai la porte, qui s'ouvrit d'elle-même et se referma aussitôt. Un bruit confus de chants et de rires vint frapper mon oreille.

En tâtonnant dans l'obscurité, je rencontrai une autre porte qui céda comme la première. Un cri de stupéfaction s'échappa de ma poi-

trine et je fermai les yeux, blessés par l'éclat de mille bougies dont la lumière se mirait aux facettes d'innombrables cristaux.

XV

ORGIE

L'endroit où je me trouvais ainsi introduit à l'improviste, continua Frank Perceval, était une vaste salle voûtée, dont l'éclairage splendide me frappa surtout à cause de l'obscurité profonde où je tâtonnais naguère.

La salle avait la forme d'une nef.

A la place où se trouve d'ordinaire le maître-autel d'une église, une estrade s'élevait sur laquelle des musiciens, vêtus de costumes éclatants et d'une magnificence théâtrale, composaient un orchestre complet. Au centre était une vaste table couverte de flacons et de mets recherchés, autour de laquelle s'asseyaient quarante ou cinquante moines, couverts de la robe austère des disciples de Saint-François. Tous avaient de longues barbes qui cachaient les trois quarts de leur visage.

A côté de chacun de ces faux moines, il y avait une femme belle et magnifiquement parée, les seins nus, la chevelure parsemée de diamants ou de fleurs. Ces hommes et ces femmes buvaient en riant follement. L'antique chapelle s'emplissait des bruits insensés de l'orgie. C'étaient des rires sans fin, de bruyants baisers, des chants, des blasphèmes.

Je ne vis pas cela tout de suite. Mon premier regard n'aperçut que lumière. Pendant que j'avais les yeux fermés pour me soustraire à l'éclat blessant de tous ces feux qui miroitaient devant moi, je me sentis saisir par deux bras puissants dont l'étreinte me réduisit tout d'un coup à l'impuissance la plus complète.

L'instant d'après on me jetait, garrotté solidement, sur une pile de coussins entassés contre le mur de la chapelle. Et l'orgie continua.

Mon œil cependant glissait de l'un à l'autre de ces bandits déguisés

en religieux. Plusieurs de ces figures ne me semblèrent point inconnues.

Stephen, écoutez ceci :

Depuis lors, j'ai rarement mis le pied dans un salon. Pendant la première année qui suivit cette nuit fatale, je me tins à l'écart ; mon cœur était en deuil. Pendant toute la seconde, j'ai voyagé loin de l'Angleterre. Mais une fois, il y a de cela un peu plus d'un an, je me trouvai face à face, chez le duc de Buccleugh, avec un homme dont le regard me fit tressaillir. J'aurais juré que cet homme était un des faux moines du souterrain de Sainte-Marie-de-Crewe...

— Eh bien ? dit Stephen.

— Cet homme était l'un des officiers les plus distingués de notre armée, le colonel sir George Montalt. Et naguère, au bal de lord James Trevor, n'ai-je pas cru reconnaître dans ce marquis de Rio-Santo... Mais vous ne comprendriez pas maintenant, Stephen, et je continue.

Mon œil avait fait à peu près la moitié du tour de la table, lorsqu'il s'arrêta sur un personnage dont le grand air et l'évidente supériorité captivèrent aussitôt mon attention. Cet homme semblait être le roi de ce peuple ténébreux, l'abbé de ce sacrilége monastère. Jamais je ne vis rien d'aussi beau que cet homme. Il portait une sorte de simarre de soie d'une couleur éclatante, dont les plis amples se drapaient avec majesté. Son visage, comme celui de ses compagnons, était en partie caché par une longue barbe : la sienne était noire et descendait en flots abondants sur sa poitrine. Ce qu'on voyait de ses traits allait bien avec cette austère parure. Ses yeux, doux et impérieux tour à tour, avaient une puissance surhumaine.

Malgré le sans-gêne de l'orgie, les convives témoignaient à cet homme un respect extraordinaire. Chacun s'inclinait en lui parlant et l'assemblée entière se levait pour porter sa santé. Vers lui se dirigeaient les plus doux sourires de toutes ces belles femmes, et dans ces sourires, convergeant vers un but unique, il y avait quelque chose de craintivement adorateur. On appelait cet homme *Son Honneur*. Il répondait aux hommages de tous avec ce laisser-aller royal, apanage du pouvoir absolu. Son sourire était courtois mais fier, et sa condescendance avait de la hauteur.

Auprès de cet homme, sur le même siége et enlacée dans ses bras,

il y avait une femme dont le costume contrastait étrangement avec les toilettes environnantes. Dans ses longs cheveux blonds épars, il n'y avait ni perles, ni diamants, ni fleurs. A ses blanches épaules ne se rattachait point le corsage plissé d'une robe de satin ou de velours. Elle était vêtue d'un peignoir garni d'une ruche de mousseline. Il semblait qu'elle eût quitté sa couche à la hâte pour venir s'asseoir à la fête et présider l'orgie.

Je ne voyais point son visage. Elle appuyait sa tête sur l'épaule de Son Honneur, qui élevait de temps en temps un verre de cristal taillé jusqu'à sa lèvre. Et cette femme buvait à longs traits.

Une douleur aiguë m'avait pris au cœur. Mon sang s'était figé dans mes veines, sous l'étreinte d'une indicible épouvante. Car, dans cette bacchante demi-nue qui trempait sa lèvre au verre d'un bandit et s'abandonnait à ses publiques caresses, j'avais cru reconnaître ma sœur...

— Oh! fit Stephen avec reproche.

— N'est-ce pas, s'écria Frank dont l'œil grand ouvert brilla d'un fiévreux éclat tout à coup, n'est-ce pas que c'était une insulte à l'angélique pureté de ma pauvre Harriet? un outrage au sang de Perceval? une folie, une lâcheté?

— C'était au moins une idée que votre trouble seul pouvait enfanter, Perceval, dit Stephen.

— Oh! oui... mon trouble était grand; mon angoisse aussi. Je fermai les yeux pour les rouvrir, pour regarder encore et regarder mieux. C'étaient bien ses beaux cheveux blonds, mon Dieu! et la gracieuse courbure de ses épaules. Et puis, ce peignoir de nuit! ma sœur n'avait-elle pas été arrachée à son sommeil?

— Ah! Frank! interrompit Stephen.

— Merci... merci, Mac-Nab! prononça péniblement Perceval en serrant la main de son ami; vous êtes un généreux garçon et je vous aime. Oh! vous défendriez Harriet, vous, contre quiconque oserait l'accuser d'avoir mis son front de vierge sur l'épaule d'un brigand, n'est-ce pas?

— Mais vous délirez, ami, s'écria Stephen. Sur l'honneur! je la défendrais, moi qui l'ai connue. Mais quelle bouche assez lâche s'ouvrirait pour l'accuser?

Frank haletait; ses yeux s'égaraient.

— La bouche qui s'ouvrirait pour cela, Stephen, prononça-t-il tout bas avec un calme effrayant, se refermerait pour toujours... car moi seul ai le droit d'accuser la fille de Perceval !

Stephen fut frappé de stupeur et garda le silence. Frank reprit :

— Tout le reste avait disparu pour moi. Il n'y avait plus dans cette foule que la jeune fille et l'homme que l'on appelait *Son Honneur*. L'homme à la simarre de soie tenait la jeune fille embrassée, lui souriait passionnément, et l'attirait sur son cœur. La jeune fille répondait à ses caresses.

Vous êtes médecin... Dites-moi, pensez-vous qu'une pauvre enfant, violemment arrachée à sa couche et transportée par des souterrains immenses, inconnus, à la rouge lueur des torches, dans les bras d'hommes à l'effrayant aspect, puisse perdre tout d'un coup la raison et tomber en proie à la plus complète démence? Répondez, je le veux !

A cette brusque question, Stephen, qui ne comprenait que trop, mais voulait obstinément ne point comprendre, interrogea Frank du regard.

— N'êtes-vous pas assez habile pour me dire cela, Stephen? ajouta durement Perceval.

— Sans doute, répondit enfin Stephen; l'effroi, la stupeur... on a vu des exemples...

Frank l'interrompit d'un geste, et pressa son front entre ses deux mains.

— Excusez-moi, Mac-Nab, dit-il, ce souvenir me fait délirer. Qu'ai-je besoin d'avoir l'avis de la science? Elle ne connaissait point cet homme. Je jure qu'elle ne l'avait jamais vu !

— C'était donc elle ? murmura Stephen.

Frank bondit sous ses couvertures.

— Elle! qui? s'écria-t-il; prétendez-vous parler d'Harriet Perceval, monsieur?

Un éclair de fureur brilla dans son œil, et il se dressa sur son séant en face de Mac-Nab étonné. Mais sa colère tomba comme elle était venue, et il dit encore, tandis qu'une larme roulait lentement sur sa joue pâlie.

— Mon Dieu ! je l'aimais tant !

Il sanglotait.

— Et figurez-vous cela, reprit-il d'une voix que ses larmes rendaient presque inintelligible ; c'était déchirant ! Vous pleurez, vous aussi ! Mon Dieu ! j'ai vu cela sans mourir ! Ce n'était plus ma sœur, c'était un être privé de raison : la terreur avait broyé son intelligence ; un breuvage perfide avait exalté ses sens. C'était une folle ! c'était une pauvre folle ! Elle mettait ses bras autour du cou de son fiancé ! Elle se croyait à la fête des épousailles et voulait cacher dans le sein de son amant sa pudique rougeur de mariée. Elle eût été si heureuse avec Henry, qui est un noble cœur ! Oh ! Stephen, comment s'étonner que le réveil l'ait tuée après ce songe horrible !

Mais vous ne savez pas tout. Et c'est assez pleurer, car elle n'est pas vengée.

XVI

SABBAT

Frank reprit après quelques instants de silencieuse angoisse :

— Nous sommes une illustre maison, Stephen, et une maison orgueilleuse. L'inflexible honneur des races chevaleresques me fut inoculé dès le berceau, et la honte est plus dure à qui fut élevé dans des pensées d'orgueil.

Ce fut dans l'un de ces moments de silence qui passaient à travers le fracas de la fête. Je vis la jeune fille, dont pas un des mouvements ne m'échappait, lever le verre à la hauteur de ses lèvres, et presque aussitôt une douce voix vint à moi, qui disait : « Henry, mon cher lord, je bois à vous ! »

C'était la voix d'Harriet.

Je poussai un cri, et je m'agitai en efforts désespérés pour rompre mes liens. Cette voix me disait tout, tout ce que je viens de vous dire, Stephen : la présence de ma sœur au bord de l'abîme et sa folie qui lui faisait prendre l'abîme pour un lit de fleurs.

Mes cris furent entendus, malgré le choc des verres et l'éclat des

toasts. Un des convives se leva et me fouetta en riant le visage avec sa serviette. Une convulsion de rage me donna la force de rompre un de mes liens, et je roulai à quelques pas des coussins.

— Voilà un diable de garçon ! dit le moine. Je pense que le plus convenable est de le bâillonner.

Ce disant, il plia sa serviette et la noua solidement sur ma bouche,

— Milords et gentlemen, dit en ce moment l'un des faux moines que je reconnus pour être M. Smith, le maître de la maison de Randal, nous attendions ce soir une assez jolie aubaine, le jeune duc de*** et sa lady. Mais tout est bien, puisque nous avons fait une autre capture qui paraît être du goût de Son Honneur.

Un hurrah général accueillit ce discours. On but; le *speech* commença. Les harangues étaient faites dans une sorte d'argot dont le sens m'échappait le plus souvent ; néanmoins, je comprenais quelques phrases çà et là, et ces phrases suffirent pour me convaincre que j'avais devant les yeux les membres les plus notables d'une vaste association organisée pour le vol et le meurtre. Son Honneur était le chef suprême de cette association, dont le siége permanent était à Londres, mais qui se ramifiait jusqu'à l'étranger, et dont les souterrains de Sainte-Marie-de-Crewe étaient tout à la fois le lieu de refuge en cas de danger et la *maison de plaisance*.

— Et n'avez-vous point essayé de mettre les magistrats sur la trace de cette redoutable bande ? interrompit ici Stephen.

— Ami, répondit Perceval, je l'ai essayé ; mais M. Mac-Farlane est juge de paix du comté de Dumfries. Il a été chargé de l'enquête, et, par deux fois, l'affaire s'est étouffée entre ses mains.

Stephen garda un silence embarrassé.

— Son Honneur, reprit Frank, vivait à l'étranger depuis plusieurs années et ne faisait que de courtes apparitions en Angleterre. Mais cet état de choses allait cesser, et l'année suivante, Son Honneur devait revenir habiter Londres, afin de mettre à exécution un gigantesque plan de déprédation. De sorte que cet homme doit être maintenant ici, ajouta Perceval en fronçant le sourcil tout à coup.

Stephen tendit l'oreille, mais Frank ne donna point de conclusion à cette brusque sortie.

— Il me sembla, poursuivit-il, que certains orateurs faisaient allu-

sion, dans leur *speech*, à des plans combinés longtemps à l'avance, et l'on but avec enthousiasme à la santé d'un certain Saunders l'Éléphant, qui devait, à lui seul, remplir d'or toutes les caisses de la compagnie. Ce nom de Saunders et celui de Fergus furent les seuls qu'on prononça en ma présence.

Le repas auquel j'assistais était le dernier qu'on dût faire en Écosse. Les associés allaient se disperser, emportant les instructions qui avaient été discutées à loisir dans ce ténébreux congrès.

Son Honneur avait répondu brièvement et avec une singulière autorité de paroles aux diverses harangues des orateurs. A la fin du dernier discours, il se leva et salua l'assemblée.

— Milords et gentlemen, dit-il en souriant, il y a temps pour tout. Nous avons délibéré toute la semaine, et discuté, et combiné. Maintenant, réjouissons-nous !

Ce fut un tonnerre d'applaudissements à ébranler les voûtes dix fois séculaires de l'antique chapelle.

— Fergus! Fergus pour toujours! criait-on avec frénésie.

En même temps, sur un geste de Son Honneur, l'orchestre se réveilla, et la nef se remplit d'une brillante harmonie. Quelques couples se levèrent. Un mouvement de valse succéda au prélude. Au bout de cinq minutes, la moitié des convives tourbillonnait autour de la table. Au bout de cinq autres minutes, il ne restait plus sur les siéges que le chef et ma pauvre sœur.

Le reste tournoyait en un cercle sans fin. Mon œil se fatiguait à les suivre. Immobile, je sentais tour à tour sur mon visage le vent parfumé des robes de velours et le frôlement rugueux des frocs de bure. Et la danse allait, pressant à chaque tour sa rotation rapide. Les femmes pâlissaient ; les yeux des hommes devenaient de feu.

Au moment où la valse atteignait le paroxysme de son étourdissante vitesse, le chef se pencha sur la main de ma sœur et y mit un baiser, puis, serrant autour de ses reins la ceinture de sa simarre, il enleva la pauvre fille dans ses bras. Ce fut alors seulement que je pus voir le visage de ma sœur. Elle souriait ; son sourire me déchirait le cœur.

Son Honneur l'entraîna, docile. Peu à peu les rangs s'éclaircirent autour d'eux. Les autres valseurs, fatigués ou voulant voir, se rangèrent en galerie. Bientôt Harriet et son cavalier restèrent seuls. Je

la vois encore, Stéphen, passant auprès de moi, heureuse. Je vois encore le gracieux balancement de sa taille qui s'abandonnait au bras de cet homme.

Un murmure admirateur les suivait, car ils étaient beaux tous deux.

Harriet, cependant, perdait le souffle. Elle appuya languissamment son front pâli sur l'épaule de Son Honneur, qui s'arrêta aussitôt pour la déposer, demi-pâmée, sur un large divan. C'était un signal. Un bruit strident se fit tout en haut de la voûte et les mille bougies s'éteignirent à la fois. L'orchestre se tut.

Les cordes qui me liaient m'entrèrent dans la chair, tant fut désespéré l'effort que je tentai pour secourir ma sœur dans ce moment suprême. Je retombai anéanti. Dieu me prit en pitié. Je perdis connaissance.

J'ignore combien de temps dura mon évanouissement. Quand je repris mes sens, l'obscurité durait encore et un profond silence régnait dans la salle. Au bout d'une heure environ, j'entendis du bruit dans la direction des galeries où j'avais erré durant la nuit. La porte par où j'étais entré s'ouvrit et plusieurs hommes entrèrent, tenant en main des torches allumées, qui éclairèrent les suites de l'orgie : moines et femmes dormaient pêle-mêle.

Mes yeux se portèrent avidement vers le divan. Ma sœur était étendue sur les coussins : elle sommeillait. Quant au moine, debout, les bras croisés sur sa poitrine, il semblait absorbé dans de profondes méditations. La lumière des torches le tira de sa rêverie. Son premier regard fut pour ma sœur, qu'il contempla un instant. Il se pencha et lui mit un baiser au front. Puis, se dépouillant de sa simarre de soie, il l'en couvrit comme d'un voile.

Cela fait, il cria d'une voix retentissante :

— Gentlemen ! debout !

Les hommes se levèrent ; les femmes disparurent comme par enchantement. Il ne resta dans la chapelle que les moines rassemblés en cercle autour de Son Honneur.

— Milords et gentlemen, dit-il, voici venu l'instant de la séparation. Je suis satisfait de vos œuvres. J'ai bien des choses à faire encore sur le continent ; mais une année me suffira pour cela. Dans un an, je

reviendrai. Jusque-là, ayez toujours présentes mes instructions; n'oubliez rien et obéissez.

Les moines s'inclinèrent à la ronde.

— Tout est-il prêt? demanda Son Honneur à l'un des porteurs de torche.

— Les voitures attendent sous le château, répondit celui-ci.

— Allons, messieurs, bonne chance et au revoir!

Il se fit un mouvement général vers la porte; mais, en ce moment, l'un des moines se dirigea vers le chef et me désigna du doigt en disant :

— Que faut-il faire de cela?

Son Honneur laissa tomber sur moi son regard.

— Le frère de cette pauvre fille! murmura-t-il.

— Faut-il?... poursuivit le moine, dont un geste expressif acheva la pensée.

— Fi! docteur! A quoi bon ce meurtre inutile?

— Non pas inutile, milord, répondit le docteur en élevant la voix, cet homme peut nous perdre!

— C'est vrai! murmura-t-on dans la foule.

Son Honneur réprima un geste de courroux.

— Milords et gentlemen, dit-il, notre retraite est introuvable. A l'heure qu'il est, l'isssue qui a donné entrée à ce jeune homme n'existe plus. J'aime cette jeune fille, qui est sa sœur; que cette nuit ne soit pour elle qu'un souvenir d'amour..,

— De par le diable! milord, s'écria une rude voix, mettez-vous de pareilles fadaises en balance avec notre sûreté?

Vous ne vîtes jamais, Stephen, de transformation plus soudaine et plus terrible que celle qui s'opéra dans la physionomie de Son Honneur. Ses yeux lancèrent un éclair, tandis que les muscles de sa face tressaillaient violemment. Son front s'empourpra tout à coup et, parmi la couche de sang qui le rougissait uniformément, la ligne blanche d'une cicatrice se montra, si nette et si tranchée, qu'on l'aurait crue tracée au pinceau.

— Du sourcil gauche à la naissance des cheveux? interrompit Stephen.

— C'est vrai! dit Frank; vous vous souvenez de mon rêve?

— Je me souviens de ce que j'ai vu, Perceval ! répondit lentement Stephen ; je me souviens de l'assassin de mon père !

XVII

PACTE ENTRE DEUX HAINES

— Écoutez, Frank, écoutez à votre tour, poursuivit Stephen; car il faut que de tout cela il ressorte pour nous une certitude. Vous continuerez après votre récit. Oh ! c'est lui, c'est le même homme qui, à douze années de distance, a mis le deuil dans nos familles. A part ce signe dont la main de Dieu a marqué son front pour le désigner à notre vengeance, c'est bien le même orgueil étrange au milieu de la honte, la même fierté au fond du crime !

J'étais enfant. Mon berceau était placé à un angle de cette chambre de Randal où coucha votre malheureuse sœur. Dans ce même lit, mon père dormait.

La porte par où vous descendîtes dans le souterrain s'ouvrit. Deux hommes masqués parurent.

L'un deux déposa sur une table le flambleau qu'il tenait à la main, et vint me mettre un mouchoir sur la bouche. En même temps il se plaça entre moi et le lit, de manière à m'empêcher de voir. Mais il ne s'y prit point adroitement, et mon regard put se glisser entre son bras et son flanc. Je vis tout.

L'autre homme, le plus grand, avait à la main deux poignards ; il marcha droit vers le lit de mon père et l'appela par son nom. Mon père s'éveilla en sursaut. A la vue de cet étranger debout à son chevet, il poussa un cri.

— Silence, Mac-Nab, dit l'homme masqué, c'est moi !

— O'Breane ! murmura mon père en courbant la tête ; je m'y attendais ! Je jouais ma vie ; j'ai perdu !

— Pas encore, Mac-Nab ! Debout ! j'ai apporté deux poignards !

Mon père se leva lentement. Quand il fut debout, celui qu'il nom-

mait O'Breane lui tendit un des poignards. Mon père le prit et se mit en garde.

Le combat fut silencieux et court. Mon père tomba au bout de quelques secondes.

— Dans une heure je serai vengé ! murmura-t-il.

O'Breane s'était penché pour frapper. Son masque se détacha. Je vis son visage pendant une seconde, Frank, je vis son front, rougi par l'ardeur de la lutte, et au milieu de son front une cicatrice blanche en tout semblable à celle que vous avez décrite.

— L'enfant vous a vu, milord, s'écria l'homme qui me tenait.

En même temps il leva sur moi son couteau ; mais O'Breane, qui avait remis son masque, lui arracha l'arme des mains et se pencha sur mon berceau.

— Pauvre enfant ! murmura-t-il d'une voix douce et pleine de pitié ; Dieu sait que j'aurais voulu épargner ton père. Mais il était sur mon chemin... et il faut que je marche !

Il ouvrit la fenêtre. Son compagnon et lui sautèrent dans la campagne. A mes cris, la maison fut bientôt sur pied, et presque aussitôt des soldats arrivèrent de Dumfries. Ils avaient été appelés par mon père. J'indiquai la petite porte. On l'ouvrit. Derrière était ce mur dont je vous ai parlé ; mur massif et dont la construction remonte évidemment à plusieurs siècles.

— C'est étrange, murmura Frank ; et cette circonstance, dont je serai forcé de reparler encore à la fin de mon récit, n'est pas un des moindres mystères de ce lieu funeste. Mais il y a en tout ceci quelque chose de plus étrange encore : votre histoire ne ressemble pas seulement à la mienne, elle ressemble aussi à l'histoire de lady Ophélia.

— Quoi ! voulut s'écrier le jeune médecin.

— Stephen, interrompit Perceval, je crois savoir le nom de l'homme masqué qui mit à mort votre père, et le nom du brigand qui déshonora ma sœur. Coïncidence extraordinaire ! comme si tout entre nous deux devait être vraisemblable : il vous sauva la vie dans la maison de Randal, et à moi, il me sauva la vie dans la chapelle. Peut-être même m'a-t-il épargné une fois de plus que vous.

— Ne me direz-vous point son nom ? demanda Stephen.

— Ami, écoutez ce qui advint de ma sœur. Devant la colère de leur chef, les faux moines reculèrent terrifiés, laissant entre eux et lui un large espace vide.

— Ce jeune homme vivra, dit-il. Je le veux!

Personne n'osa répondre. Le visage de Son Honneur était redevenu calme. La cicatrice avait disparu.

— Milords et gentlemen, reprit-il, vous pouvez vous retirer.

L'assemblée entière s'inclina respectueusement en silence. L'instant d'après il ne restait plus dans la chapelle, avec le chef, qu'un seul moine qu'il avait arrêté d'un geste.

— Docteur, lui dit-il, versez quelques gouttes d'opium sur les lèvres de cette pauvre fille qui dort là sous ma robe. C'est une belle et douce enfant. Elle doit-être bien aimée, et je voudrais... Mais c'est folie de regretter le passé.

Le docteur déboucha une fiole et mouilla les lèvres de ma sœur.

— Et ce gentleman? demanda-t-il.

— Il faut que ce jeune homme s'endorme aussi, docteur.

Le docteur détacha mon bâillon. Son Honneur se promenait lentement le long de la table. Je respirai avec effort.

— Voulez-vous boire ? me dit le docteur.

Je saisis la fiole et je bus.

— Qui que vous soyez, m'écriai-je ensuite en m'adressant au chef, je prends la vie que vous me donnez, mais c'est pour me venger. Oh! vous n'êtes pas si bien masqué que je ne puisse vous reconnaître!

— Vous l'entendez, milord? dit le docteur.

— Je l'entends, monsieur; mais ceux qui ont voulu se venger de moi sont morts.

Il s'approcha de ma couche à son tour et me regarda en face.

— Moi aussi, je vous reconnaîtrai, murmura-t-il, et, s'il se peut, je vous épargnerai.

Si cet homme est celui que je crois, Stephen, il a tenu sa promesse; car, lundi dernier, ma vie était entre ses mains.

— Lundi dernier? répéta Stephen. Rio-Santo! je m'y attendais! Mais je ne l'ai jamais vu, moi, cet homme, et je ne puis savoir... Oh!

il faut que je le trouve ! car vous ne savez pas jusqu'où le hasard a poussé la parité de nos malheurs ! Vous ne connaissez que la ressemblance de nos griefs passés. Eh bien ! le présent aussi nous rapproche ! cet homme qui se met entre vous et miss Trevor, c'est lui qui me ferme le cœur de Clary !

— Se peut-il !

— C'est lui qui l'a enlevée, peut-être !

Stephen raconta ici en détail la scène de Temple-Church ; et, à la description qu'il fit du beau rêveur, Frank ne put méconnaître le marquis de Rio-Santo.

— Oui, dit-il après un silence, vous avez des droits égaux aux miens, et Dieu veut que nous nous vengions ensemble.

Stephen se leva et se dirigea vers la porte.

— Où allez-vous ? lui demanda Frank.

— Je vais me battre avec le marquis de Rio-Santo, répondit le jeune médecin : peut-être serai-je plus heureux que vous ; sinon, vous aurez à venger un frère avec votre sœur.

— Restez ! s'écria Frank, voulez-vous donc profiter de ma blessure ? Ah ! Stephen ! voici la première fois que je vous trouve égoïste et injuste !

Il rejeta ses couvertures et mit ses deux pieds sur le tapis d'un geste si rapide, que Stephen ne put songer à le prévenir.

— Voyez, ami, ajouta-t-il, je suis fort déjà, et je ne vous ferai pas longtemps attendre. Oh ! ma pauvre Harriet ! ajouta-t-il en étendant ses mains jointes vers le portrait de sa sœur, vous aimiez l'honneur, et vous étiez d'Écosse. Jusque sous l'œil de Dieu, vous sourirez au châtiment de cet homme !

Quelques mots achèveront désormais mon récit. Le chef et celui qu'il appelait le docteur se retirèrent. Je demeurai seul avec Harriet endormie. Elle souriait tendrement, et, dans son rêve, elle prononçait le nom aimé d'Henry Dutton. Je m'assis auprès d'elle. Le sommeil me gagnait. Je me sentis perdre connaissance au moment où je mettais un baiser sur son front. Combien de temps restai-je sous le coup du narcotique, je ne saurais le dire au juste, mais il y a loin de Crewe à Dudley-Castle. Et, lorsque je m'éveillai, je me trouvai en vue du château de ma mère. Nous étions dans notre chaise de voyage.

Harriet dormait toujours. La chaise était dételée; chevaux et postillon avaient disparu.

Ma sœur fut transportée à la maison. Elle s'éveilla. Son premier regard fut pour moi.

— Frank, dit-elle, je me souviens. Il faudra que je meure.

Depuis ce jour, elle s'éteignit lentement. Un soir, elle nous appela du geste, ma mère et moi, auprès de sa chaise longue. Nous nous assîmes à ses côtés. Elle mit ses mains dans les nôtres et se prit à sourire pour la première fois depuis six mois. Puis elle leva ses grands yeux bleus vers le ciel. Ma mère se laissa tomber sur ses genoux et pria. Stephen, Harriet était morte !

Je n'avais pas attendu ce moment pour faire des démarches auprès de la justice, et le lendemain même de mon arrivée à Dudley-Castle, j'avais écrit à votre oncle, Mac-Farlane, en sa qualité de magistrat du comté de Dumfries, une lettre détaillée, où toute la partie de notre mystérieuse aventure qui n'avait point trait directement à l'honneur du nom de Perceval était mise au jour. Votre oncle me répondit une lettre que j'ai le droit d'appeler évasive, pour ne la point qualifier plus sévèrement, où il se défendait d'ouvrir une enquête sur un fait aussi romanesque. J'insistai d'une façon péremptoire.

L'enquête eut lieu. Elle s'ouvrit et se termina dans la maison de Randal Graham, entre les murs de cette chambre où avait couché ma sœur. L'acte fut clos séance tenante, parce que, dès les premières lignes, ma déclaration fut jugée erronée. En effet, l'escalier que je désignais comme m'ayant servi à descendre dans les souterrains n'existait pas. A sa place, derrière la porte, s'élevait un mur de pierres d'une incontestable antiquité. Quant aux souterrains eux-mêmes, vingt témoins déclarèrent qu'ils n'en avaient jamais entendu parler.

— J'aurais fait comme ces témoins, dit Stephen.

— Je vous crois, Mac-Nab; peut-être suis-je injuste envers M. Mac-Farlane. Mais il n'est pas temps pour nous d'éclaircir cette affaire. Votre dessein est-il de vous battre contre le marquis de Rio-Santo ?

— Non, répondit Stephen.

Frank eut un mouvement de joie.

— Et moi, demanda-t-il vivement, pensez-vous que je sois bientôt de force à recommencer?

— Vous, Perceval! dit froidement Stephen, pas plus que moi vous ne croiserez le fer désormais avec cet homme. Ne devinez-vous pas maintenant que cette scène diabolique jouée à votre chevet pour tromper James Trevor est une invention de Sa Seigneurie?

— Vous penseriez?... commença Frank.

— Je pense autre chose encore, s'écria Stephen. Reconnaîtriez-vous ce moine qu'on appelait le *Docteur* dans les souterrains de Crewe?

— Je ne sais; pourquoi cela?

— Mon imagination va trop vite, murmura Stephen au lieu de répondre, et je ne puis croire, après tout, que le docteur Moore... un de nos premiers praticiens... s'en aille boire et danser avec des bandits sous les ruines de Sainte-Marie. Mais la tentative d'assassinat n'en reste pas moins constante!

— Vous m'avez parlé de cela, Stephen; vous m'avez dit qu'on avait voulu m'assassiner; mais le marquis de Rio-Santo, qui venait d'épargner ma vie...

— Oh! tout grand acteur, interrompit Mac-Nab, a des délicatesses dans son jeu. Le marquis est un grand acteur. Donnez-moi votre main; le pouls est bon. Vous seriez en état de commencer dès ce soir la bataille.

— Expliquez-vous, Stephen.

— Je vais sonner Jack. Il est sept heures et demie. Nous serons dans Regent-Street à huit heures.

Jack parut sur le seuil.

— Habillez votre maître, lui dit Stephen.

Frank, étonné, se laissa faire. Quand le vieux valet lui eut passé son habit, Stephen reprit:

— Faites approcher une voiture, Jack.

— Me direz-vous, enfin, quel est votre projet? demanda Frank.

Stephen lui prit la main et la serra fortement.

— Ami, dit-il avec une fermeté calme, il faut que vous ayez un entretien particulier avec miss Mary Trevor.

— Je le voudrais au prix de mon sang, Stephen; mais...

— Veuillez m'écouter. Lady Ophélia est jalouse, et nous nous rendons de ce pas chez lady Ophélia.

XVIII

PETIT COMITÉ

Il y avait ce même soir une petite réception à Trevor-House. Lady Campbell était entourée de sa cour, à laquelle seulement faisaient défaut le marquis de Rio-Santo et le beau cavalier Angelo Bembo. Nous eussions reconnu autour d'elle grand nombre de physionomies : lady Stewart et sa fille, la jolie et gaie Diana, lady Margaret Wawerwenwilwoowie, baronnesse, la blonde Cicely Kemp, sir Paulus Waterfield, lord John Tantivy, le sportman, le vicomte de Lantures-Luces et bien d'autres encore.

La pauvre Mary était bien faible et bien changée. Entre elle et son amie il y avait plein contraste. Miss Stewart était une Galloise au teint légèrement bruni, à l'œil foncé, à la bouche rose, un peu grande et s'épanouissant volontiers en un malin sourire qui la faisait charmante. Ses cheveux châtains avaient de ces reflets cendrés qui semblent particuliers à la beauté britannique, et devant lesquels s'éclipsent les tons si bruyamment admirés des chevelures espagnoles. Ses sourcils étaient noirs, arqués et allaient cacher le bout de leur ligne tenue jusque sous les boucles abondantes de sa coiffure. Ses joues avaient la fossette joyeuse des naïves coquettes de Caernarvon, et, sur l'ovale un peu rond de son visage, ses pommettes trouvaient encore moyen de saillir comme pour témoigner de son origine celtique. Tout cela brillait de gaieté, de jeunesse, de vie et de bonté.

Mary faisait peine à voir auprès d'elle. Il y avait tant de souffrance sur ses traits pâlis, tant de détresse dans son regard éteint ! et ses yeux cernés gardaient la trace de tant de larmes !

Les deux jeunes filles causaient à l'écart. Le reste de l'assemblée entourait le foyer. Lady Campbell tenait les rênes de l'entretien, et l'entretien revenait périodiquement au marquis de Rio-Santo.

— Je ne l'ai pas vu au Park, le fait est, dit lord John Tantivy.

— C'est une éclipse totale ! murmura le petit Français Lantures-Luces ; je parle sérieusement.

— Pour s'exiler ainsi du cercle de milady (sir Paulus salua la sœur de Lord Trevor), il faut supposer qu'une indisposition...

— Du diable ! grommela le sportman.

L'Honorable Cicely Kemp agita gracieusement une incommensurable paire de grappes blondes qui ondoyaient de son front à ses épaules.

— M. le marquis de Rio-Santo n'est pas malade, dit-elle en pinçant ses jolies lèvres roses, et l'on raconte d'étranges choses sur sa maison de Belgrave-Square.

— Et que dit-on, mon amour? demanda vivement lady Margaret.

— Oh ! madame, répondit l'Honorable Cicely Kemp, qui pinça de plus en plus ses lèvres, avant d'être mariées, les jeunes filles ne doivent point se montrer trop savantes sur ces sortes de sujets.

Lantures-Luces dit :

— Miss, vous avez là un ravissant éventail ! Mais ce très-cher Rio-Santo n'est pas le seul transfuge. On ne voit plus du tout Brian de Lancester. Quelqu'une de vous, mesdames, a-t-elle entendu parler de ce cher Brian de Lancester ?

— Pas depuis la fameuse comédie qu'il nous a donnée à Covent-Garden, répondit lady Campbell.

— A la suite de laquelle, ajouta lady Margaret, le comte de White-Manor a gardé le lit pendant deux jours.

— On dit qu'il est amoureux, murmura Cicely Kemp en rougissant immodérément.

— *Shoking!* gronda lady Margaret.

— Brian a fait mieux que l'algarade de Covent-Garden, reprit le vicomte.

— Contez-nous cela, monsieur de Lantures-Luces, dit lady Campbell.

— Mesdames, ce n'est pas du nouveau. Cela date de trois semaines au moins, mais les journaux n'en ont point parlé, que je sache. Voici l'histoire. Ce cher Brian avait dîné ce soir là au club en tête à tête avec le prince Dimitri Tolstoï, ambassadeur de Russie.

— Que je voudrais être ambassadrice ! pensa l'Honorable Cicely Kemp.

— Sa Grâce, il faut que vous le sachiez, boit comme un Kosak et a le vin très-mélancolique. Sa Grâce soupire au sixième verre de champagne, verse des larmes au douzième, sanglote au dix-huitième, et ainsi de suite. Lancester était justement dans ses idées noires. Il fit chorus avec le prince jusqu'au dix-huitième verre inclusivement. Passé ce point, mesdames, Sa Grâce a coutume de briser les assiettes et généralement tout ce qui se trouve sur la table. C'est une fantaisie nationale. Sa Grâce du reste, solde le dégât le lendemain matin.

Brian désira se borner aux sanglots. De là, discussion et rendez-vous pris pour le lendemain. Le prince se leva pour sortir. Brian le retint.

— Milord, lui dit-il, je ne connais rien de fastidieux comme un duel à l'épée, si ce n'est un duel au pistolet.

— Nous pourrions nous battre au sabre, lui répondit l'ambassadeur.

— Fi donc ! Aimeriez-vous la lance, milord ?

— Qu'est-ce à dire, monsieur ? s'écria le prince qui se leva furieux.

— Asseyez-vous, milord, et cherchons ensemble un moyen de nous tuer le moins sottement possible.

Sa Grâce se rassit. On apporta du champagne, et l'on but de plus belle. Le prince était ivre. Lancester, lui, boirait la tonne d'Heidelberg sans rien perdre de son sang-froid.

— Milord, dit-il au bout d'une demi-heure, il faut nous pendre.

— A la bonne heure ! s'écria le prince, pendons-nous, par saint Nicolas ! Garçon, deux cordes, s'il vous plaît !

— Pourquoi deux, milord ? c'est un duel, vous savez, il suffira d'une corde. Nous allons jouer à qui de nous pendra l'autre,

— Et y eut-il quelqu'un de pendu ? demanda l'Honorable Cicely Kemp.

— Le prince cria : Bravo ! reprit Lantures-Luces. Brian et lui étaient désormais les meilleurs amis du monde. On apporta des dés. Brian perdit et fut condamné à être pendu.

Le prince Dimitri Tolstoï ne se possédait plus, tant il ressentait de joie.

Il était minuit environ. Brian et Sa Grâce sortirent du club bras dessus bras dessous et se dirigèrent vers Portland-Place.

L'honorable Cicely Kemp se pencha à l'oreille de lady Margaret.

— Madame, murmura-t-elle *ex abrupto*, voulez-vous me mener avec vous la prochaine fois que vous irez voir pendre ?

Ce terrible à-propos fit sauter lady Margaret sur son fauteuil.

— Arrivé dans Portland-Place, devant l'hôtel du comte de White-Manor, poursuivit Lantures-Luces, car vous pensez bien, mesdames, que le comte était pour quelque chose en tout ceci, Brian ôta sa cravate et jeta bas son habit.

— Allons, prince, dit-il, mettez-moi, s'il vous plaît, la corde au cou.

Le prince ne se fit pas prier. Quelques minutes après, Brian de Lancester se balançait pendu à la barre d'une lanterne à gaz, et Sa Grâce le prince Dimitri Tolstoï se mourait de rire en le regardant.

— Comment ! s'écria le chœur féminin, les choses allèrent jusque-là?

Brian tenait la corde à deux mains, et, avant de se lancer dans l'éternité, il maudissait son frère d'une voix retentissante. Sa harangue amenait peu à peu aux fenêtres les gens du quartier, de telle sorte qu'en mourant ce pauvre Lancester eût emporté du moins la consolation d'avoir poussé à fond une dernière botte au comte de White-Manor.

— Allons, Brian, allons, mon ami, disait cependant le prince qui s'était assis sur le troittor ; lâchez la corde comme un brave garçon ! Ne me faites pas rester là, je sens que je m'enrhume !

Brian haranguait toujours, accusant son frère de sa mort et appelant sur lui la malédiction du ciel. Sur ces entrefaites, des policemen passèrent. Les gens qui écoutaient aux fenêtres leur crièrent de secourir ce malheureux qui se pendait. Brian se hâta de lâcher la corde, mais il n'était plus temps. Les policemen le dépendirent, malgré les courageux efforts du prince Dimitri Tolstoï, qui perdit deux dents à cette mémorable bataille.

Mais lorsque Brian se fut remis sur pied, les choses changèrent de face. Vous savez quel terrible homme est ce cher Brian, lorsqu'il se fâche, mesdames? Eh bien! il se fâcha tout rouge en voyant qu'on

s'était permis de le dépendre. Il y avait quatre policemen. Brian ne fit de chacun d'eux qu'une bouchée et les jeta sur le pavé l'un après l'autre, comme s'ils eussent été des soldats de plomb. Ensuite il salua Sa Grâce, l'ambassadeur de Russie, qui gisait, lui aussi, dans la boue, et s'en alla se coucher.

— En vérité, miladies, dit lady Campbell, s'il n'y a que M. de Lancester pour inventer ces fantastiques *eccentricities*, convenez qu'il n'y a que le vicomte pour les narrer comme il faut.

— Et que devint l'ambassadeur de Russie? demanda la bouche rose de Cicely Kemp.

Certes, lady Campbell avait au plus haut point la science du monde, mais quel est le pilote habile qui n'échoue pas une fois dans sa vie quand la marée et le vent sont contraires? Lady Campbell n'avait qu'un désir : c'était d'empêcher l'entretien de tomber sur Frank Perceval. On y arriva fatalement, parce que, dans une soirée en petit comité, il faut parler de toutes choses, de toutes.

L'Honorable Cicely Kemp, qui jouait ici le rôle d'*enfant terrible*, prononça le nom de Frank. Lady Campbell jeta un coup d'œil inquiet vers sa nièce. Le nom de Frank avait produit l'effet redouté. La pauvre Mary penchait sa tête pâlie sur l'épaule de Diana Stewart.

— Frank est toujours malade, dit Lantures-Luces. Il ne sort pas et il ne reçoit pas.

— Cher, répliqua Tantivy, il ne vous reçoit pas peut-être, mais il sort. Je viens de le rencontrer dans Regent-Street, à la porte de la comtesse de Derby.

— Ah! pensa tout haut lady Campbell, sa première visite est pour lady Ophélia. Je ne les savais pas si liés.

— La comtesse de Derby cherche des distractions, dit Cicely Kemp, l'*enfant terrible*.

Au moment où elle achevait sa phrase, la porte s'ouvrit à deux battants et un valet annonça :

— Madame la comtesse de Derby!

XIX

CURIOSITÉS DU CŒUR

Mary Trevor et Diana Stewart s'étaient isolées du cercle principal et s'étaient fait, pour elles seules une conversation bien différente de celle du gros de l'assemblée.

— Mary, disait Diana, qui était devenue sérieuse devant la détresse de son amie, ne m'ouvrirez-vous point votre cœur? Pourquoi donc êtes-vous si pâle? Pourquoi ne savez-vous plus sourire?

— Savais-je donc sourire autrefois? murmura miss Trevor.

Miss Stewart sentit ses yeux se mouiller de larmes.

— Chère Mary, dit-elle, vous ne pouvez avoir oublié nos bonnes causeries au château de ma mère, et nos promenades dans les grands bois de Trevor! Quels beaux rêves d'avenir nous faisions toutes deux!

— C'étaient des rêves, Diana!

— Des rêves qu'on peut changer en réalité! Tout n'est-il donc pas autour de vous comme autrefois? Voici mon cousin Frank revenu de son voyage...

— Il ne faut pas me parler de Frank, dit miss Trevor en fronçant légèrement ses délicats sourcils.

— Pourquoi, Mary? Ne l'aimeriez-vous plus?

— Non.

Mary tourna la tête. Lorsqu'elle regarda de nouveau sa compagne, une sorte de sourire pénible à voir contractait son visage.

— Vous ne savez donc pas? reprit-elle; j'aime le marquis de Rio-Santo.

— Vous aussi! s'écria miss Stewart, je ne puis dire combien je suis heureuse de vous voir plaisanter.

— Je ne plaisante pas Diana; je mens.

Miss Stewart perdit son sourire.

— Vous mentez? répéta-t-elle sans comprendre.

— Je souffre ! murmura miss Trevor.

Diana passa son bras autour de la frêle taille de sa compagne.

— Cela se voit trop, pauvre Mary! répliqua-t-elle en soupirant; mais votre pensée m'échappe. Vos paroles n'ont plus de sens pour moi.

— Tant mieux, Diana! c'est que vous êtes heureuse.

— Je le serais, Mary, si je ne vous voyais pas souffrir. Par pitié pour vous et pour moi, répondez-moi sans détour. N'aimez-vous plus Frank Perceval?

— J'épouse le marquis de Rio-Santo, Diana.

— On me l'avait dit. Je n'y voulais point croire. Pauvre Frank !

Mary aspira fortement l'odeur âcre et subtile de son flacon de sels.

— J'espère que je mourrai bientôt, dit-elle.

Les bras de miss Stewart retombèrent.

— Mourir! reprit-elle; oh! vous l'aimez encore, Mary! Un noble cœur comme le vôtre ne change point et n'aime qu'une fois...

— Écoutez! interrompit Mary avec un frisson de terreur.

— Qu'y a-t-il? demanda miss Stewart.

— N'entendez-vous pas?...

Diana écouta de toutes ses oreilles et n'entendit rien, si ce n'est la voix flûtée de M. le vicomte de Lantures-Luces, narrant, de l'agréable façon que nous avons rapportée, une *eccentricity* de Brian de Lancester.

Les nerfs de la pauvre Mary semblaient cependant violemment ébranlés.

— Oh! j'entends moi, dit-elle, et ce bruit me fait peur. C'est une voiture, Diana, qui court sur le pavé de Park-Lane. Si c'était la sienne!

Il y avait une indicible épouvante dans la voix de miss Trevor.

— La voiture de qui? demanda Diana.

— La sienne! Je l'entends de bien loin. Quelque chose de lui absent correspond avec mes pauvres nerfs et les torture. Ma tante dit que je l'aime... et je l'aime peut-être, Diana. N'aimez jamais, vous qui souriez si gaiement, n'aimez jamais, cela fait trop souffrir! On apprend

à pleurer, on devient pâle... et la nuit... oh ! la nuit, Dieu qui n'a point pitié vous envoie des rêves !...

— Mais, autrefois, Mary, s'écria miss Stewart navrée, quand vous aimiez Frank Perceval, vous ne souffriez pas ainsi !

Une lueur passagère éclaira le front pâle de miss Trevor.

— Autrefois, murmura-t-elle, quand Frank devait venir, j'étais joyeuse ! j'épiais la marche trop lente de l'aiguille sur le cadran de la pendule ! j'étais pressée de le voir, heureuse de sa présence, attentive à sa noble parole, jalouse de chacun de ses regards ! Mais ce n'est pas là de l'amour ! Ma tante m'a longuement expliqué tout cela. L'amour est un supplice, et ce que j'éprouvais pour Frank était un sentiment tout plein d'espoir et de bonheur. C'est le marquis de Rio-Santo que j'aime.

Cette parole, qui semblait être une raillerie amère et désespérée, Mary la prononça d'un ton de morne conviction.

Il y eut un instant de silence entre les deux amies. La conversation faisait trêve de l'autre côté du salon. Mary semblait méditer. Un nuage de mélancolie plus amère descendit tout à coup sur son front.

— Elle est bien belle, Diana, dit-elle, la femme qui m'a pris le cœur de Frank Perceval !

— Que dites-vous, Mary ! répliqua vivement miss Stewart frappée d'un trait de lumière ; on a dû calomnier le pauvre Frank auprès de vous !

— J'ai vu, répondit Mary ; elle est bien belle !

— Et qu'avez-vous pu voir ? s'écria Diana, retrouvant toute sa pétulance. Mais qui donc, dans la maison de James Trevor, est l'ennemi de Frank Perceval ?

— C'est moi ! répondit miss Trevor dont l'œil eut un fugitif éclair de courroux.

— Vous, Mary ! Comment voulez-vous que je vous croie ! je vous sais si noble et si bonne ! Oh ! tout cela est bien étrange, mon Dieu ! Il y a comme un sort jeté sur vous.

— Peut-être, Diana, mais qu'importe ? Ne sais-je pas que je mourrai bientôt !

Ce fut en ce moment que la comtesse de Derby, annoncée, entra dans le salon de Trevor.

Jadis, avant l'arrivée de Rio-Santo à Londres, lady Ophélia était fort intimement liée avec lady Campbell. Depuis, sa liaison connue avec le marquis avait naturellement refroidi les rapports entre elle et la tante de Mary. Néanmoins, ces relations n'avaient point cessé ; on ne rompt pas volontiers tout à fait dans un certain monde, parce qu'une rupture fait parler toujours. Nous avons vu lady Ophélia au bal de Trevor-House. Mais il était bien rare maintenant que lady Ophélia et lady Campbell se rendissent visite sans façon, pour ainsi dire, et les jours réservés aux intimes. Un mur d'étiquette s'était élevé entre elles deux. Elles ne s'aimaient pas.

Au contraire, lady Ophélia avait conservé pour Mary Trevor une sorte d'amitié ou plutôt de tendre compassion. Mary était sa rivale pourtant, mais l'âme véritablement noble de la comtesse de Derby ne pouvait prendre de haine contre ce débile et inoffensif adversaire. Elle devinait que sa véritable rivale n'était point la pauvre enfant, mais lady Campbell, dont l'entêtement était une passion et qui aimait, à en perdre l'esprit, vraiment, pour le compte et à la place de sa nièce.

L'entrée de la comtesse de Derby causa quelque surprise parmi les habitués du salon de Trevor-House. Chacun savait parfaitement les termes où en étaient ensemble la belle visiteuse et la maîtresse de la maison. Lady Campbell se leva souriante et courut à la rencontre de son ancienne amie avec un véritable transport de joie, ce qui donna occasion à lord John Tantivy de grommeler cette judicieuse réflexion :

— Deux juments se battraient en pareil cas, et voilà celles-ci qui se caressent !

Le mot *celles-ci*, dans la conscience de lord John, n'impliquait, du reste, aucune comparaison blessante pour la plus belle moitié de l'espèce chevaline.

La comtesse de Derby était très-pâle. Ses yeux gardaient quelques traces de fatigue ou peut-être de larmes. Son regard était distrait jusqu'à l'égarement.

— Je ne vois pas miss Trevor, dit-elle avant de s'asseoir ; serait-elle malade ?

Mary était devant elle.

— Ah ! reprit lady Ophélia en l'apercevant ; vous êtes bien changée, Mary !

Elle la baisa au front, et, par un geste involontaire, sa main se glissa dans son sein. Mais elle la retira vide et rougit, comme si elle eût été sur le point de faire une mauvaise action.

— Madame, lui dit Lantures-Luces, n'allez-vous point nous donner des nouvelles de ce cher Frank Perceval ?

Lady Ophélia changea de couleur.

— Comme vous rougissez, milady ! s'écria l'honorable Cicely Kemp ; et comme vous pâlissez, maintenant !

— Frank Perceval ! murmura lady Ophélia ; il souffre toujours de sa blessure ; il souffre beaucoup, monsieur !

Mary serra le bras de miss Stewart.

Le reste de la visite fut pénible, malgré les efforts de lady Campbell qui fit preuve, mais en vain, d'admirables ressources de conversation. Évidemment, la comtesse souffrait, et, chose singulière, on eût dit que son malaise était quelque chose comme de la honte ou du remords.

Elle se leva enfin. Après avoir donné la main à lady Campbell et salué lord James, au lieu d'aller vers la porte, elle se dirigea précipitamment vers Mary, qui poussa un faible cri.

Miss Cicely Kemp prétendit, malgré les *chut !* répétés de lady Margaret, que la comtesse avait tiré de son sein un papier et l'avait jeté sur les genoux de Mary en l'embrassant. Lady Campbell darda un soupçonneux regard de ce côté. Elle ne vit rien. Il est vrai que la blanche main de Diana Stewart s'était prestement avancée, puis retirée.

XX

LE RENDEZ-VOUS

Frank Perceval s'était présenté seul à l'hôtel de la comtesse de Derby. Stephen l'avait attendu dans la voiture.

Il avait fallu bien des prières pour déterminer lady Ophélia. Nous demandons pour elle au lecteur, non point le bénéfice honteux des circonstances atténuantes, mais une franche et complète absolution. Ne savait-elle pas quelle menace pesait sur l'avenir de miss Trevor, et ne connaissait-elle pas les droits de Frank? Frank fut éloquent parce qu'il souffrait. La comtesse hésita longtemps, puis céda. Elle se décida, elle, la comtesse de Derby, à commettre une action que la loi des convenances punit de mort.

Frank écrivit une lettre. La comtesse fit atteler. Le trouble excessif où nous l'avons vue au moment de remettre à Mary le billet de Perceval doit la condamner ou l'absoudre.

En sortant de Trevor-House, le front de la comtesse ruisselait de sueur. Elle se tapit, effrayée, en un coin de son équipage. Un poids était sur sa poitrine. Il lui semblait que Londres entier allait lire le lendemain sur son visage le crime de lèse-bienséances qu'elle venait de commettre. L'équipage s'arrêtait au perron de Barnwood-House que la comtesse était encore tout émue.

— Je ne l'eusse pas fait! murmura-t-elle en frissonnant; mais la pauvre enfant était si pâle et semblait tant souffrir!

La lettre de Frank assignait, en termes respectueux, mais fermes, un rendez-vous à miss Trevor, chez miss Diana Stewart, cousine de Frank Perceval. Mary lut et demeura un instant comme absorbée.

— Pensez-vous qu'un homme puisse aimer deux femmes, Diana? demanda-t-elle au bout de quelque temps.

— Ne savez-vous pas, Mary, répliqua étourdiment Diana, que M. le marquis de Rio-Santo n'en aime jamais moins de quatre à la fois?

Une larme roula sur la joue de miss Trevor.

— Frank est ainsi sans doute, murmura-t-elle en donnant la lettre à miss Stewart. Écoutez, Diana, demain, quand il se rendra chez vous pour me voir, dites-lui que je suis bien heureuse...

Elle s'interrompit épuisée. Diana, qui ne comprenait point, jeta un coup d'œil sur la lettre.

— Quoi ! Mary, s'écria-t-elle, avez-vous bien le courage de refuser ce pauvre Frank, blessé, souffrant ?

— Souffre-t-il donc autant que moi ? répliqua miss Trevor dont la voix se brisait.

— Oh ! Mary, pauvre Mary, murmura miss Stewart ; par pitié pour vous, ne repoussez pas la prière de Frank ; venez demain, ne fût-ce que pour lui dire un dernier adieu !

— Si vous l'aviez vue, Diana, répondit Mary, retrouvant quelque force en un soudain mouvement de jalousie ; si vous saviez combien elle est belle ! Non, oh ! non, je n'irai pas !

Le lendemain, à l'heure fixée, Perceval accourut au rendez-vous. Diana dut lui apprendre la triste nouvelle du refus de Mary. Mais Frank n'eut point le temps d'en manifester son chagrin. A peine Diana finissait-elle de parler que miss Trevor entra sans se faire annoncer. Elle était habillée de blanc, bien que ce fût le matin et qu'on fût au cœur de l'hiver. Elle traversa le salon de son pas souple et léger d'autrefois et tendit la main à Diana, puis à Frank. Puis elle s'assit entre eux, comme elle avait coutume de faire jadis avant le voyage de Perceval.

— Toute la nuit, j'ai rêvé de vous deux, dit-elle. J'ai pensé que ma chère Diana me croirait un méchant cœur, et j'ai voulu voir Frank... je dirai mon cher Frank aussi, ajouta-t-elle avec un sourire, pour l'assurer que Mary Trevor souhaite toujours son bonheur.

Elle prononça ces paroles d'une voix qu'aucune émotion ne troublait.

— Venez à mon secours, Frank, reprit-elle. Mon chapeau pèse sur mon front... Merci, Frank, poursuivit-elle lorsque Perceval lui eut obéi. Vous n'avez point oublié l'art de servir les dames, durant votre voyage.

Ses longs cheveux, libres désormais de tout lien, tombèrent en boucles légères sur ses épaules, et encadrèrent de leurs reflets d'or

les pâles contours de son visage amaigri. Elle était belle encore, mais sa beauté semblait déjà n'appartenir plus à la terre. On eût dit une de ces blanches vierges que la nuageuse poésie d'Ossian nous montre, perçant la tombe et donnant leur forme impalpable au souffle du vent du nord qui les emporte, faisant flotter au loin leurs tresses blondes et les diaphanes draperies de leurs voiles. Elle regarda tour à tour Perceval et miss Stewart, qui, tous les deux, demeuraient muets d'étonnement.

— Vous semblez triste, Diana, dit-elle ; et vous, Frank, vous êtes bien changé. Moi, je ne sais si je me meurs ou si je deviens folle.

Ces mots tombèrent comme un plomb glacé sur le cœur de Frank, et firent trembler Diana. Mary ne prit point garde à la douloureuse impression qu'elle produisait, et secoua sa jolie tête avec une sorte de coquetterie enfantine.

— Diana, reprit-elle tout à coup, ne vous souvenez-vous plus? Quand nous sommes ainsi tous les trois, il vous prend envie d'essayer votre piano. Frank et moi, nous restons seuls alors...

Miss Stewart restait immobile. Mary frappa son petit pied contre le tapis.

— Eh bien ! s'écria-t-elle.

Diana se leva, mue par une impulsion automatique et se dirigea vers son piano, qu'elle ouvrit. Mary donna sa main à Perceval, qui la contemplait douloureusement. Les fugitives couleurs que sa récente impatience avait amenées sur sa joue disparurent. Elle courba la tête sur sa poitrine et ne parla plus.

Diana passa machinalement ses doigts sur les touches de son piano.

Ce bruit fit sur Mary Trevor l'effet d'une commotion électrique. Elle tressaillit avec violence, releva brusquement sa tête affaissée et retira sa main des mains de Perceval.

— Oh! fit-elle avec un long soupir.

Puis, regardant Frank, comme si elle l'apercevait seulement alors pour la première fois, elle s'éloigna de lui et ajouta :

— Que faites-vous ici, milord?

— Mary! s'écria Frank ; Mary! au nom de Dieu, ne refusez pas de m'entendre. Je vous aime toujours, Mary! je n'ai jamais aimé que vous !

Miss Trevor fit un visible effort pour garder le manteau de froideur dont elle s'enveloppait.

— Milord, dit-elle, pourquoi vous justifier? C'est donner trop d'importance à un passé qui est déjà bien loin de nous, et que nous sommes en train de renier tous les deux.

— Tous les deux, Mary! Oh! non... non pas moi, du moins! Ce passé sera toujours mon plus cher souvenir. Mon Dieu! il est donc vrai que vous ne m'aimez plus!

— C'est vrai, milord.

— Et vous pouvez dire cela sans émotion et sans regrets, Mary?

— Je le puis, milord, et je le dois, parce que je suis la fiancée de M. le marquis de Rio-Santo.

XXI

CONFIDENCE

Le nom du marquis de Rio-Santo, prononcé par la bouche aimée de Mary Trevor, perça le cœur de Frank comme un coup de poignard.

— Madame, dit-il, je ne parle plus pour moi. Je tâcherai d'oublier comme vous ces chers souvenirs d'amour qui étaient mon plus précieux trésor. Il n'y a plus entre nous de serments, car ceux que vous m'aviez faits, je vous les rends, madame.

Mary, écoutait, vaincue déjà au fond du cœur et retenant à grand'-peine ses larmes qui demandaient à couler. Miss Stewart, toujours assise à son piano, laissait à l'aventure courir ses doigts sur le clavier.

— Mais si je n'espère plus, reprit Perceval, j'aime encore, et je n'ai rien fait qui puisse me faire perdre le droit de veiller sur vous et de détourner, autant qu'il est en moi, l'affreux malheur qu'on suspend au-dessus de votre tête.

— Je ne vous comprends pas, milord, balbutia Mary.

— Vous avez souffert, souffert horriblement! et vous souffrez encore...

— C'est vrai, milord. Depuis que je ne vous aime plus, mes jours sont sans joie et mes nuits se passent dans les larmes. Pourquoi? Je ne sais. J'aime le marquis de Rio-Santo qui m'aime. Devrais-je être malheureuse?

— Mary! répéta Frank qui la contemplait, les mains jointes, avec une indicible pitié; si vous aimiez, vous ne le diriez pas : vous auriez scrupule à me briser ainsi le cœur!

— Oh! non, milord, interrompit Mary dont les yeux devinrent humides; elle est plus belle que moi!

— Vous l'avez donc vue, vous aussi? demanda Perceval.

— Je l'ai vue, milord, et je suis devenue la fiancée du marquis de Rio-Santo.

Elle mit sa main sur son front et ferma les yeux.

— Mais c'est donc par surprise que vous êtes à lui? s'écria Frank.

— Qui a dit cela? demanda Mary en relevant la tête. Toute femme ne doit-elle pas être fière de l'amour du marquis de Rio-Santo?

— Madame, dit Perceval, il ne m'est point donné de comprendre ce qui se passe au fond de votre cœur. Quant à ce qui me regarde, je n'ai jamais cessé de vous aimer, et je pourrais me justifier d'un mot.

— Justifiez-vous, murmura bien bas miss Trevor.

Frank lui prit la main et la baisa.

— Ils sont bien cruels, ceux qui ont ainsi aveuglé votre cœur loyal et bon, Mary, dit-il; oh! oui, je vous ai toujours aimée... je vous aimerai toujours!

— Mais cette femme, milord?

— Je ne la connais pas. Cette femme a joué à mon chevet une perfide et infâme comédie... cette femme était apostée.

— Mais par qui, Frank? Mon Dieu! pourquoi ne puis-je m'empêcher de le croire? par qui?

— Par celui, sans doute, qui a tenté d'empoisonner ma blessure...

— Oh! Frank, murmura la pauvre enfant avec horreur.

— Par l'homme qui, seul au monde, avait intérêt à ma mort ou à mon malheur.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! sanglota Mary, ils ont tenté de vous tuer, Frank, mon noble Frank ! Et moi qui vous repoussais !

Elle s'interrompit. Son regard devint fixe et morne.

— Moi qui suis maintenant sa fiancée ! se reprit-elle. Milord, je ne vous crois pas.

— Pauvre enfant ! murmura Frank dont l'émotion grandissait ; qui donc a pu la briser ainsi ? Écoutez-moi, reprit-il tout à coup. Je ne suis venu ici ni pour vous reprocher votre conduite, ni pour justifier la mienne. Je suis venu pour vous arrêter au bord d'un précipice. Il est à Londres une noble femme qui a eu pitié de vous et de moi. Elle m'a dit son secret, afin que je vous sauve. Voulez-vous jurer de ne point révéler ce secret, Mary ?

— En quoi me regarde-t-il, milord ?

— Il regarde le passé de l'homme qu'on veut vous donner pour époux.

— Milord, je ne puis rien entendre contre le marquis de Rio-Santo.

— Vous m'entendrez pourtant, Mary, s'écria Frank, vous m'entendrez, si je vous en prie...

Il passa son bras autour de la taille de miss Trevor, dont le front s'éclaira.

— Vous m'entendrez, reprit Frank avec entraînement, car vous m'aimez encore, Mary, malgré eux et malgré vous !

— C'est bien vrai ! pensa tout haut la pauvre fille. Frank, je vous aimais moins que cela autrefois !

Elle jeta ses deux bras autour du cou de Perceval avec l'abandon gracieux d'un enfant et se prit à le regarder avec un doux sourire.

— Il ne faut pas vous réjouir et il ne faut pas vous attrister, mon bien-aimé Frank, ajouta-t-elle ; voyez... je n'ai plus de force, Dieu qui est bon m'envoie la mort.

— Non, vous ne mourrez pas, Mary ! s'écria Frank dont une angoisse navrante vint serrer le cœur, le bonheur vous rendra la vie. Jurez, Mary, jurez de garder le secret de lady Ophélia.

— Elle est bonne et souffre, elle aussi, dit Mary ; je le jure !

Frank l'attira sur son sein.

— Mary, reprit-il à voix basse, vous savez que la comtesse a dû épouser le marquis de Rio-Santo?

— Je sais qu'elle l'aime, répondit Mary.

— Vous vous souvenez peut-être d'un étranger qui vint à Londres en même temps que le marquis. On le nommait le chevalier de Weber.

— Je m'en souviens, Frank. Au bout de trois mois il partit pour l'Inde.

— Non, Mary. Le chevalier alla plus loin et ne reviendra pas de son voyage. Le chevalier fut assassiné.

Frank sentit la faible enfant tressaillir entre ses bras.

— Il était jeune, reprit-il, riche et brillant cavalier. A l'un des bals d'Almack de la saison dernière, il devint éperdument amoureux de la comtesse Ophélia, qui, engagée déjà dans sa liaison avec le marquis, dut repousser les avances de ce nouveau prétendant. Weber ne se rebuta point. Il écrivit à la comtesse une lettre passionnée où il l'adjurait de ne point unir son sort à celui de Rio-Santo. Dans cette lettre, il s'offrait à révéler de vive voix, sur le compte du marquis, des faits tellement graves que la comtesse ne pourrait, sans folie, passer outre au mariage. « Si je ne reçois point de réponse, milady, disait-il en terminant, je me rendrai demain, à onze heures du matin, à votre hôtel. »

La comtesse ne daigna point faire réponse au premier moment. Le soir venu, cependant, elle se souvint de la dernière phrase et résolut de répondre, afin d'éviter la visite de M. le chevalier de Weber. Pour répondre, il fallait la lettre. La lettre avait disparu. M. le marquis de Rio-Santo, tout seul, avait pénétré dans son boudoir ce jour-là...

Le cœur de Mary battait par soubresauts irréguliers contre la poitrine de Frank. Il eut une vague frayeur et lâcha sa taille pour s'éloigner et la considérer mieux. Mary était bien pâle, voilà tout. Elle ne sèmblait point souffrir plus qu'à l'ordinaire. Diana Stewart jouait une valse dont la discrète harmonie s'élevait comme une barrière entre son oreille et la confidence de Perceval. Celui-ci reprit :

— La comtesse passa une nuit inquiète et agitée. Le lendemain, à dix heures, le marquis de Rio-Santo était chez elle. Lady Ophélia ne

m'a point raconté le détail de cette entrevue. Tout ce que je sais, c'est que M. de Rio-Santo avait apporté deux épées sous son carrick, et que la comtesse, vaincue par ses impérieuses prières, le laissa seul au salon, après avoir donné ordre d'y introduire M. de Weber.

Madame, nul ne peut savoir au juste ce qui se passa entre le marquis et le chevalier, car leur entretien n'eut pas de témoins. La comtesse, qui était tombée demi-morte sur un sofa dans la chambre voisine, entendit seulement qu'ils conversaient à voix basse. Le marquis ordonnait; le chevalier semblait se défendre et prier. Puis il se fit un silence, puis encore la comtesse entendit le grincement de deux épées. Au bout d'une minute l'un des deux combattants tomba lourdement sur le tapis. La comtesse s'élança; elle craignait pour M. de Rio-Santo. Mais M. de Rio-Santo, lorsqu'elle ouvrit la porte, se tenait debout, immobile devant le chevalier étendu sans vie sur le carreau... M'écoutez-vous, Mary?

Frank fit cette brusque question, parce que, depuis quelques secondes, toute la personne de miss Trevor avait pris un aspect étrange. Elle se tenait droite sur son siége; son sein, agité tout à l'heure, ne battait plus. Ses yeux grands ouverts n'avaient point de regard. Ainsi, habillée de blanc, immobile et n'ayant ni sur ses mains ni sur son visage aucun de ces tons vivants qui accusent le mouvement du sang dans les veines, elle ressemblait à une charmante statue de marbre. Elle ne répondit point à la question de Frank. Effrayé, celui-ci voulut saisir sa main. Il la trouva glacée. Lorsqu'il lâcha prise, la main, au lieu de retomber brusquement, retourna, par une chute lente, graduée, insensible, à sa position première.

— Mary! Mary! s'écria Frank, qu'avez-vous, répondez-moi!

Même silence. Même immobilité.

— Oh! Diana! dit Perceval, venez, je vous en conjure! Mary est morte!

Miss Stewart demeura sans voix à l'aspect de Mary.

— Morte! murmura-t-elle enfin; c'est impossible, elle se tient droite. Voyez! son dos ne s'appuie pas même au fauteuil. Mary! Au nom de Dieu, Frank, que lui avez-vous donc fait?

— Je lui ai dit ce qu'est Rio-Santo, son fiancé, répondit Perceval. Diana! ce ne sont pas mes paroles qui l'ont brisée. Le coup est plus

ancien que cela. Pauvre douce martyre! comme on a torturé cruellement son cœur! Dieu nous la rendra, j'espère. Mais qui donc accuser de ce lent supplice? quel bourreau assez impitoyable?...

— Écoutez! interrompit Diana; j'entends du bruit. Il ne faut pas qu'on entre!

Elle s'élança pour défendre la porte, mais il était trop tard; elle n'arriva que pour se trouver face à face avec lady Campbell.

— Mary et Frank! s'écria celle-ci qui devint pâle de colère; miss Stewart, la maison de votre mère est-elle donc faite pour de pareils rendez-vous?

— Ah! madame! madame! s'écria miss Stewart, incapable de contenir plus longtemps la pétulance de sa rancune, Frank Perceval demandait tout à l'heure quel était le bourreau, l'impitoyable bourreau, capable d'avoir ainsi torturé jusqu'à la mort cette douce et chère enfant...

— C'est donc bien elle! murmura Frank, qui toisa lady Campbell d'un regard de haine.

Celle-ci passa tête levée devant Diana et Frank.

— Venez, mon enfant, dit-elle, sortons de cette maison où vous n'auriez point dû venir.

Comme Mary ne répondait point, elle voulut lui prendre la main; mais, au contact de ces doigts de marbre, elle poussa un cri et tomba, terrifiée, sur un fauteuil. Frank s'approcha d'elle à pas lents.

— Je vous l'avais laissée jeune, belle, heureuse, dit-il d'une voix où il y avait des larmes. Et maintenant, la voilà qui se meurt! Ah! les hommes ne vous jugeront point, madame. Que Dieu vous pardonne!

XXII

CATALEPSIE

Lady Campbell ne méritait point les sévères paroles qui furent l'adieu de Perceval. La spirituelle femme avait tué sa nièce de bonne amitié, sans autre intention que de la rendre la plus heureuse marquise du West-End. Elle aimait véritablement Mary plus que tout autre chose au monde, et, à le bien prendre, son engouement pour Rio-Santo n'était qu'un ricochet de sa tendresse pour Mary.

Une fois Frank sorti, elle prit la main de miss Stewart.

— Ma chère enfant, dit-elle, je sais que vous êtes bonne et vous me pardonnerez ma vivacité de tout à l'heure. Mais, de grâce, ne me cachez rien ! Que s'est-il passé entre eux ?

— Je l'ignore, madame, répondit Diana. Le plus pressé, je pense, est de porter secours à la pauvre Mary.

— C'est vrai, mon enfant... c'est vrai, mademoiselle, murmura lady Campbell ; je vais faire transporter ma nièce à Trevor-House.

— Je crains que vous ne le puissiez pas, madame. En tout cas, il faudrait l'avis d'un médecin. Enverrai-je chercher celui de ma mère ?

— Non, chère belle. Envoyez chercher M. Moore, 10, Wimpole-Street, c'est M. de Rio-Santo qui nous l'a donné.

Un gromm partit aussitôt pour Wimpole-Street. Le docteur Moore occupait la maison contiguë à celle qu'habitait Susannah, sous le nom de la princesse de Longueville. En attendant, lady Campbell et miss Stewart s'empressèrent, sans fruit, autour de Mary, pétrifiée. Ce mal étrange les remplissait de surprise et d'épouvante.

Enfin, le docteur Moore arriva. Ce praticien, que nul membre de Royal College ne pourra méconnaître, malgré le nom d'emprunt que nous lui donnons dans ce récit, avait une sûreté de coup d'œil qui était presque passée en proverbe parmi ses confrères. D'un seul regard il reconnut l'état de miss Trevor. Son impassible physionomie n'exprima ni surprise ni inquiétude ; mais pour un observateur, l'accélé-

ration subite de son pas, d'ordinaire si mesuré, eût été une preuve de la gravité des circonstances.

— Monsieur, s'écria lady Campbell, dites-nous bien vite ce que nous devons craindre et ce que nous pouvons espérer.

Le docteur lui recommanda le silence d'un geste. Diana, qui s'était mise à l'écart, dévorait des yeux la muette physionomie de Moore et cherchait à deviner sa pensée; mais, sur ces traits de bronze, il n'y avait rien d'écrit. Le docteur fit rouler un fauteuil de manière à s'asseoir juste en face de Mary. Cela fait, il se renversa en arrière et la considéra attentivement durant une minute.

— Milady, je vous prie de faire préparer sur-le-champ des sinapismes, dit-il sans cesser de regarder la malade; qu'on apporte avec cela un bassin et de l'eau.

Quelque chose se montra seulement alors sur la physionomie du docteur, qui s'éclaira d'intelligence profonde et de curiosité.

— C'est bien cela ! murmura-t-il avec une sorte de satisfaction.

Lady Campbell et Diana s'embrassèrent, tant ces mots leur donnèrent de joie. On apporta le bassin rempli d'eau. Le docteur tira sa trousse et prit une lancette. Le bras raidi de la pauvre Mary fut bandé. Sa veine ouverte laissa tomber une seule goutte de sang.

— C'est bien ! dit le docteur.

A peine avait-il lâché le bras de miss Trevor, que ce bras, décrivant une courbe insensible, reprit sa position première.

— « Affection rare, mystérieuse, terrible, murmura Moore comme s'il eût fait une citation ; qui semble porter dans la vie tous les caractères de la mort; dans la mort, les principales conditions de la vie. » C'est bien cela ! De l'éther, miladies, s'il vous plaît.

Il fit avaler à Mary une petite dose d'éther et poursuivit :

— Remède de vieille femme ! Si cela réussit, il faudra déchirer ses diplômes. Mais l'enfant résiste... bravo ! j'en étais sûr !

— Il va la sauver, madame, dit miss Stewart en joignant les mains.

— Oh ! chère belle, répondit lady Campbell; c'est M. de Rio-Santo qui nous l'a donné.

Une femme de chambre apportait en ce moment les sinapismes Moore les appliqua, brûlants, sur les pieds délicats et mignons de

Miss Trevor. Puis il se rassit encore et recommença, le lorgnon à l'œil, son observation.

— Faites préparer un lit, s'il vous plaît, mesdames, dit-il au bout de quelques minutes, un lit dur, sans plumes, légèrement incliné. Il y avait bien longtemps que j'avais envie de tomber sur un cas pareil !

Diana et lady Campbell se regardèrent étonnées.

— Les médecins sont tous ainsi, ma chère enfant, hasarda timidement lady Campbell.

— Voyez ! s'écria Moore à ce moment. Voici des sinapismes qui eussent piqué le cuir d'un taureau; farine excellente, eau qui brûlait : mes doigts en gardent la trace. Eh bien ! voyez !

— Ses pieds sont blancs comme de l'albâtre, mon cher monsieur, dit lady Campbell, est-ce bon signe?

— Je le crois bien, milady ! C'est une belle et bonne catalepsie ! « affection rare, mystérieuse, terrible, qui semble porter dans la vie tous les caractères de la mort, dans la mort les principales conditions de la vie... » C'est la première fois que je vois un cas parfait, depuis vingt-cinq ans que j'exerce !

— Cet homme est fou, milady ! s'écria miss Stewart effrayée.

Moore tressaillit et baissa les yeux.

— Madame, dit-il à Diana d'un ton de sévère reproche, ceux qui se dévouent à la science sont sujets à penser tout haut, et, comme leurs pensées sont au-dessus de l'intelligence du vulgaire, ils entendent bien souvent murmurer autour d'eux : Cet homme est fou ! mais ils ne s'en émeuvent point, madame, parce qu'ils savent dédaigner l'outrage et pardonner à l'ignorance.

Diana, la pauvre fille, balbutia des paroles d'excuse, tandis que lady Campbell disait :

— Ah ! ma chère belle ! comment avez-vous pu mécontenter M. le docteur ?

Marie Trevor demeurait immobile et pétrifiée. Il y avait quelque chose de singulièrement effrayant dans l'aspect de cette vivante statue. D'ordinaire, l'idée de la mort est inséparable de l'idée d'affaissement. On se représente une personne morte, couchée, ou tout au

moins appuyée. Un mort debout, c'est un spectre, c'est l'épouvantable et le surnaturel.

Mary n'était point debout, mais sa taille redressée gardait une posture qui eût été fatigante pour une femme robuste et en pleine santé. L'un de ses bras pendait le long de son corps ; l'autre, soulevé à quelques pouces de son siége, était resté tendu, bien que le fauteuil de Perceval, où ce bras s'appuyait naguère, eût été reculé. Sa tête était levée.

N'a pas qui veut une catalepsie. Le lecteur doit donc comprendre la joie du docteur Moore en face de ce cas précieux. C'était un mets nouveau qu'il allait goûter. Sa première amputation ne l'avait pas réjoui davantage!

Deux femmes de chambre soulevèrent Mary et la portèrent sur le lit préparé suivant les ordres du docteur Moore. Celui-ci la coucha lui-même. Il pensait :

— La jeune fille était depuis longtemps dans un état tout à fait contre nature. Sans cesse elle passait par des alternatives épuisantes de surexcitation et d'atonie. Bref, on lui faisait subir, d'une autre façon, un traitement analogue à celui qui me sert pour cette belle enfant que Bishop m'a vendue cent guinées, et sur laquelle j'expérimente dans Wimpole-Street.

Il essaya de fermer les paupières de Mary. Elles cédèrent sans trop de résistance à la pression de son doigt, mais elles se relevèrent lentement.

— Madame, reprit-il tout haut, j'aurais besoin de savoir de quelle nature est l'événement qui a produit l'évanouissement de miss Trevor.

— Ce n'est donc qu'un évanouissement, docteur ?

— La mort est un évanouissement prolongé, madame. J'aurais besoin de savoir la cause...

— Je l'ignore, monsieur. Et à moins que miss Stewart ne puisse vous le dire...

— Tout ce que je sais, répondit Diana, c'est qu'elle a causé avec Frank Perceval.

— A-ah ! fit le docteur, en prolongeant cet élastique monosyllabe.

— Dès ce matin, quand elle est venue, elle semblait égarée et paraissait en proie à d'étranges idées.

— Parfaitement, madame. Et n'y avait-il aucun motif à sa venue ?

Diana rougit et se tut.

— Madame, poursuivit Moore avec autorité, miss Trevor est bien malade.

— Elle avait reçu une lettre de Frank, dit bien bas Diana.

— Ah ! fit encore le docteur ; l'Honorable Frank Perceval s'est guéri bien vite ! Je suis pour quelque chose dans cette cure, mesdames. Ainsi, nous ne pouvons savoir ce qui s'est passé entre miss Trevor et lui ?

— Non, monsieur, répondit Diana.

Moore jeta sur elle son regard observateur, puis il se leva et salua en silence pour prendre congé.

— Oh ! ne nous quittez pas ainsi, monsieur, s'écria lady Campbell; dites nous au moins qu'il y a de l'espoir !

— Miss Trevor n'est pas morte, madame, répondit froidement le docteur.

Il mit ses gants avec grand soin et ajouta :

— Je vais vous envoyer Rowley, mon aide-pharmacien, qui appliquera une ventouse entre les deux épaules. Je reviendrai ce soir.

Le docteur regagna Wimpole-Street au galop.

— Faites descendre Rowley, dit-il au groom qui lui ouvrit la porte de sa maison.

L'aide-chirurgien-pharmacien-assassin se présenta presque aussitôt.

— Eh bien ! Rowley, demanda le docteur, notre bel oiseau ?

— Toujours en cage, monsieur, répondit le drôle en ricanant avec une sorte de bonhomie; et du diable si la petite ne donnerait pas une de ses jambes pour courir à cloche-pied sur l'autre en toute liberté!

— Elle est toujours à la diète ?

— Un joli petit morceau de pain d'une demi-once tous les deux jours.

— Et la chambre est bien noire ?

— Comme un four. J'en serais mort vingt fois pour une, moi, monsieur.

Moore haussa les épaules.

— Ah ! reprit Rowley, ce n'est pas l'embarras, elle est bien minée. Ce matin, je l'ai laissée s'endormir tout de bon, au lieu de l'éveiller au bout de dix minutes, heure militaire! comme c'est convenu. Quand elle a été bien endormie, je suis entré pour la voir. Elle n'a déjà plus que les os et la peau. Et de l'oppression, monsieur! et des tressaillements... Ah ! ah ! c'est une besogne diablement réussie.

Rowley tira sa montre.

— Ta ta ta ta! s'écria-t-il ; elle a eu le temps de dormir treize minutes, cette fois, la petite espiègle! Quel somme! Pour sa peine je vais lui donner du porte-voix.

L'aide empoisonneur sortit à la hâte. L'instant d'après, on entendit une voix tonnante mugir à l'étage supérieur. Un faible cri de femme lui répondit.

XXIII

TÉNÈBRES

Il y avait maintenant cinq jours que Clary Mac-Farlane était tombée entre les mains de Bob-Lantern, qui l'avait *cédée* à Bishop le burkeur. Celui-ci l'avait amenée au docteur Moore. Le docteur Moore la tenait depuis lors enfermée dans sa maison de Wimpole-Street.

C'est là qu'elle s'était éveillée après le sommeil factice produit par l'eau de M. Bishop, dont l'avenante et débonnaire mistress Gruff avait versé une dose honnête dans le fameux *scotch-ale* de l'hôtel du *Roi George.*

Elle ne se rendit tout d'abord aucun compte de sa situation. Elle crut dormir encore parce qu'une obscurité impénétrable était autour d'elle. Ce fut le souvenir qui acheva de l'éveiller.

— Mon père ! murmura-t-elle ; j'ai vu mon père...

La scène de la Tamise se représenta aussitôt à son esprit, mais vaguement, confusément, telle enfin que Clary l'avait aperçue pendant la courte trêve où son esprit avait recouvré ses facultés entre son sommeil léthargique et son évanouissement. Une seule chose ressortait

sur le fond ténébreux de sa mémoire, c'était la pâle figure d'Angus Mac-Farlane éclairée par les rayons de la lune.

Le souvenir des faits antérieurs fut plus vif et plus complet. Elle se rappela la vaste chambre de l'hôtel du *Roi George*, sa sœur endormie et l'angoisse de sa propre lutte contre le sommeil. Cette pensée l'accabla.

— Ma pauvre Anna ! dit-elle en laissant tomber sa tête sur sa poitrine, ils l'auront tuée...

Elle s'interrompit brusquement. Une ombre d'espoir venait de descendre dans son cœur.

— Anna ! prononça-t-elle tout bas en étendant ses bras à droite et à gauche, si elle était ici ? Anna !

Ses bras rencontrèrent partout le vide et personne ne répondit.

— Oh ! pensa-t-elle, combien de temps souffre-t-on ainsi avant de mourir ? Je suis seule ! seule ! et cette nuit brûle mes yeux !

C'est que cette nuit ne ressemblait à rien de ce qu'on a coutume de voir dans la vie commune. Là, il n'est point d'obscurité si profonde que l'œil ne puisse s'y faire à la longue et entrevoir quelque objet dans l'ombre, quelque reflet perdu, quelque lueur. Notre nuit, à nous, donne passage toujours à quelque rayon consolateur. Si la lune manque au ciel, si la brume ou l'orage met un bandeau jaloux sur le regard diamanté des étoiles, il reste dans l'air un mystérieux rayonnement. Le brouillard luit ; l'orage a son flambeau dans la foudre, il semble que la nature ait horreur de la nuit. L'obscurité complète ne peut être que factice. A cause de cela, elle pèse un poids de plomb sur toute créature vivante.

Clary Mac-Farlane n'était qu'une pauvre enfant, possédant, il est vrai, tout le courage que peuvent avoir son âge et son sexe, mais sans défense contre cette écrasante oppression de la solitude absolue, multipliée par le silence et les ténèbres. Sa tête, alourdie, se pencha sur son sein. Un engourdissement sourd lui prit le cœur. Elle chancela sur son escabelle et fut prête à tomber, inerte, sur le sol. Mais il y avait en elle assez de force pour soutenir un temps l'épouvantable lutte, et son martyre devait durer bien des heures. Au lieu de fléchir ainsi tout d'un coup, elle se redressa au souffle intérieur de son énergie native. Son cœur battit. Elle se leva, voulant sonder jusqu'au

fond sa détresse, et faire, autant que possible, l'inspection de sa tombe.

Au bout de trois ou quatre pas, sa main tendue rencontra un obstacle. C'était une barrière d'une singulière espèce, cédant sous la pression de la main, mais cédant jusqu'à un certain point seulement, au delà duquel se trouvait une inébranlable clôture. On eût dit une muraille rembourrée, matelassée du sol au plafond. Clary changea de route. Dans cette direction nouvelle, un obstacle absolument pareil lui barra bientôt le passage. A droite, à gauche, en tous sens il en fut de même.

Elle était dans une sorte d'énorme boîte rembourrée partout. Dans quel but? Clary ne le demanda point; mais lorsqu'enfin sa frayeur, augmentée, arracha de sa poitrine un cri aigu, ce cri n'eut point d'écho et mourut comme un murmure. Ces murs matelassés étaient une précaution contre les bruits du dedans, un rempart contre les bruits du dehors. Grâce à eux, dans ce réduit terrible, le silence était complet comme la nuit.

Elle se tut. Sa cervelle en feu fermenta : elle prit son élan, et, dans un mouvement de délire, elle précipita violemment son corps en avant. Peut-être était-ce une de ces irréfléchies et soudaines tentatives de suicide dont la solitude, mauvaise conseillère, glisse la pensée à l'oreille du désespoir. Mais la tête de Clary rebondit, sans blessure, sur la laine épaisse dont était recouverte la muraille opposée. En cette étrange prison, il n'était même pas possible de mourir tout d'un coup. Il fallait s'éteindre lentement et boire goutte à goutte, depuis les bords jusqu'à la lie, le profond calice du trépas.

Clary, cependant, était tombée sur le sol où s'étendait une abondante litière de paille. Elle demeura un instant sans pensée ; ce fut un répit. Lorsque les nuages de son esprit se dissipèrent lentement, elle se sentit plus calme et capable de prier. Alors, durant quelques minutes, son ardente dévotion réchauffa son pauvre cœur endolori. Elle loua Dieu, la douce martyre, et donna son âme reposée aux austères espoirs de la religion.

Hélas ! le voyageur a beau vouloir prolonger la halte sous les hauts dattiers de l'oasis qui tranche, verte et riante, parmi les immensités du désert, il faut reprendre sa route. L'ombre est si bonne ! l'herbe

est si douce! la fontaine a de si chers murmures! il faut partir.

Clary retomba bientôt dans ses navrantes angoisses. Elle passa et repassa vingt fois par les mêmes alternatives de colère, d'abattement, d'espoir. Elle pria; elle maudit; elle pleura... Les vingt-quatre heures d'une journée s'écoulèrent.

Elle venait de prier, lorsque la première atteinte de la faim se fit tout à coup sentir. Elle porta la main à son sein. Si un sourire d'ange eût pu éclairer cette obscurité absolue, Clary aurait vu les murs de sa prison, car elle sourit doucement et longuement à cette souffrance nouvelle. Au bout de cette souffrance était la mort. Clary la salua de loin comme une généreuse amie.

A mesure que l'inanition faisait en elle des progrès, ses idées changeaient; mille pensées confuses vinrent à se mouvoir à la fois dans son cerveau : pensées poignantes et pensées joyeuses tournant pêle-même avec une éblouissante rapidité. En même temps, son corps affaibli prit une sensibilité exagérée. Elle eut des tressaillements sans motifs, de folles envies de courir, de se rouler, de danser...

La pauvre enfant était *entamée*, suivant l'effrayante expression du docteur Moore. Son système nerveux commençait à céder aux sourdes attaques de la faim, de la nuit, du silence. Tout à coup des bouffées de terreur indicible la clouaient, demi-morte, à sa couche; l'instant d'après, un doux chant venait à sa lèvre : puis elle se taisait, épouvantée par sa propre voix. Puis encore, sa nuit s'éclairait de fantasques lueurs; au loin passaient d'étranges visages, des formes livides, des spectres, enveloppés dans de blancs linceuls.

La scène changeait. C'était un bal : de beaux cavaliers, des femmes demi-nues, des parfums, des fleurs, des diamants, des sourires...

Une autre journée se passa. Clary était si faible qu'elle ne pouvait plus se mouvoir sur sa couche. L'idée de Dieu avait fui. Mille pensées impossibles se succédaient dans son cerveau débilité. Sa sœur, son père, Stephen, passaient devant ses yeux, et passaient sans la voir. Elle voulait les appeler ; sa voix s'arrêtait dans son gosier.

Puis une autre image se montrait dans le lointain. Clary alors mettait ses deux mains sur ses yeux lassés de pleurer; des larmes abondantes ruisselaient à travers ses doigts, et sa voix mourante murmurait :

— Edward ! Edward !...

XXIV

HALLUCINATION

Il y avait dans Londres une faible et malheureuse enfant qui se mourait d'un mal inconnu, et l'on avait pris Clary, forte, exubérante de séve, radieuse de beauté, on l'avait prise pour changer à plaisir sa force en défaillance, sa séve en atonie. On avait jeté la nuit d'une tombe comme un voile impénétrable sur les perfections de son corps ; on pressait son âme entre la solitude et le silence; on la minait au physique en même temps qu'au moral ; on appauvrissait de propos délibéré sa vaillante nature; on ruinait scientifiquement son tempérament et son esprit. Cela pour expérimenter ensuite, pour la traiter en cadavre voué aux études médicales.

D'ordinaire les membres de Royal-College essaient leurs remèdes sur des chiens. Le docteur Moore avait désespéré sans doute de rendre une chienne hystérique. Et puis, ce praticien illustre n'en était pas à cela près de tuer une femme en passant.

Nous l'avons entendu expliquer fort paisiblement son système au marquis de Rio-Santo. *Il attaquait Clary par la diète et la séquestration absolue dans l'obscurité.* Voilà tout, vraiment. Comme ces termes de médecine arrangent les choses ! la diète et la séquestration. Ceci n'est point trop redoutable, n'est-ce pas? Mon Dieu non ! Seulement, la diète, c'est la famine, et la séquestration, la tombe.

Au bout des deux premiers jours de *diète et de séquestration*, Clary Mac-Farlane éprouvait des symptômes d'une affection nerveuse fort avancée. Elle ne se rendait plus compte de son état qu'à des intervalles lucides devenant de plus en plus rares. Ces maladies où le système nerveux et le cerveau sont attaqués présentent une série toujours nouvelle et inattendue de phénomènes étranges. Ce sont des souffrances inouïes, mais aussi des voluptés incomparables, des rêves comme l'opium en inspire aux illuminés de l'Orient. On est en enfer pour moitié, pour moitié en paradis, et ce contraste tue.

Clary, étendue sur sa couche de paille, eut, durant sa longue nuit, bien des visions terribles ; elle en eut de charmantes, elle en eut où la douleur et la joie se mêlaient. Une fois le sourire la prit, un sourire heureux et tranquille, au milieu d'une convulsion. Plus d'une fois les larmes l'avaient prise dans un sourire. Il n'y a point là de transition entre le bien et le mal : ils se disputent l'un l'autre, en des luttes folles, un dernier débris de vie que précipitent tour à tour vers un dénouement mortel les atteintes de la souffrance et les caresses d'une meurtrière volupté.

Cette fois dont nous parlons, Clary s'était vue tout à coup entre les bras d'Edward qui traversait, au galop d'un magnifique cheval, les rues encombrées de Londres. La foule s'écartait épouvantée. Le cheval volait. Edward, ferme sur sa selle, arrondissait son bras autour de la taille affaissée de Clary. Elle sentait la douce pression de ce bras dont la main s'arrêtait juste sur son cœur. Penchée en arrière, elle regardait Edward, comme on regarde lorsque les yeux se touchent presque, et que les prunelles se choquent en un magnétique contact. Son haleine montait jusqu'à la bouche d'Edward ; elle le sentait avec tout son corps et défaillait d'allégresse. Edward, lui aussi, la regardait et lui souriait. Clary voyait un monde dans ce sourire. C'était à la fois celui d'un maître qui descend jusqu'à aimer, celui d'un chevalier qui adore et qui sert.

Le beau cheval courait toujours. Ses quatre fers bondissaient, élastiques, sur le pavé retentissant. Les brunes maisons de Londres fuyaient comme emportées par un tourbillon...

De temps en temps le bras d'Edward se tendait pour remonter Clary sur la selle. Alors elle se sentait plus près et mieux. Ses yeux humides remerciaient, tandis qu'Edward se penchait en souriant et baisait le bout de ses cheveux. Cette chimère de bonheur agissait si puissamment sur ses sens déçus, que de grosses gouttes de sueur inondaient ses tempes, et que sa poitrine étouffée râlait...

Londres disparaissait dans le lointain. C'étaient maintenant de belles campagnes qui riaient au soleil et déployaient à perte de vue les vastes richesses de leurs horizons. Qu'on est bien pour aimer dans l'espace libre ! Que l'air des solitudes soulève délicieusement un sein oppressé de tendresse ! Que l'amour est plus beau en face des larges splendeurs

de la nature, et combien la nature s'embellit sous le regard enchanté de l'amour! Clary se laissait aller mollement, ou se plongeait avec ardeur dans ce bonheur qui l'entourait de toutes parts. Faible contre ces mortelles délices, elle leur donnait son dernier souffle d'un cœur prodigue. Son regard glissait du noble visage d'Edward aux magnificences du paysage, et revenait, fasciné, se perdre dans le regard de son amant.

Lui précipitait, d'un bras infatigable, la course rapide du beau cheval. Les horizons fuyaient comme naguère les maisons de Londres. Les aspects changeaient. C'étaient tour à tour des monts, des lacs, des forêts, d'opulentes moissons gardées par quelques toits de chaume. C'étaient, au loin, le sombre profil d'une cité, les tours grises d'un vieux château, la ligne d'azur d'un fleuve promenant son cours sinueux par les prairies. Et, sur tout cela, le soleil versait ses flots d'or.

L'amour et le soleil, les deux flambeaux du monde! On ne meurt pas de joie dans la vie réelle; mais Clary était en dehors des réalités. Sa détresse comme ses joies dépassaient les bornes humaines. Elle allait mourir de bonheur.

Tout à coup, la course prit fin. Le beau cheval s'arrêta. Clary le rechercha et ne le vit plus. Le soleil abaissait lentement son disque rougi et se cachait derrière une montagne. Clary était assise sur le gazon. Il lui semblait reconnaître le paysage des alentours. Elle regarda mieux. C'était bien la sombre nature de l'Écosse méridionale. C'était son pays, et tous les objets qu'avait aimés son enfance se groupaient autour d'elle : la maison qu'habitait son père avant d'acheter le château de Crewe, la ferme de Leed, les bois de Sainte-Marie, au milieu desquels s'élevait, solitaire, la petite maison de Randal Graham, le torrent de Blackflood et les ruines moussues du vieux couvent.

Auprès d'elle, assis également sur le gazon, était toujours Edward, muet comme elle, et parlant uniquement avec ses yeux charmés. Elle mit sa tête sur l'épaule d'Edward. Il y avait à l'entour un repos suave, un calme infini. La brise des soirs passait en silence, toute chargée des frais parfums qu'exhalent les champs au coucher du soleil. La campagne se taisait, recueillie. Les voluptés du jour étaient dépassées. Mieux vaut encore l'indécise clarté des soirs que ces éblouis-

sants rayons du soleil de midi. Mieux vaut le repos que la course. Il faut à l'amour, pour atteindre l'apogée de ses sensuelles douceurs, la paresse et l'ombre. Comme elle aimait ardemment et au delà de ce que la parole sait peindre ! Elle était pure et ne pouvait rêver que de pures tendresses, mais quel feu inconnu le délire mettait parmi ses virginales pensées ! Elle aimait, elle aimait...

Un tressaillement douloureux vint agiter ses membres : ce n'étaient pas cette fois ses nerfs malades qui l'agitaient ainsi, c'était encore le songe. Elle venait de voir, assise comme elle sur le gazon, de l'autre côté d'Edward, une femme. Son cœur eut froid et saigna. Cette femme, elle ne distinguait point ses traits et apercevait vaguement sa taille, comme une forme indécise, dans l'obscurité croissante de la nuit. Elle se serra contre Edward, qui ne répondit point à son étreinte.

Clary, jalouse, atteinte dans son amour sans bornes, regarda de nouveau cette femme, cette ombre, sa rivale. Elle reconnut sa sœur et prononça son nom avec désespoir. Anna se retourna, souriante. Edward regarda l'une, puis l'autre, comme s'il eût hésité, puis, repoussant Clary d'un geste froid, il se mit à genoux aux pieds d'Anna.

Clary, la pauvre fille, poussa une plainte déchirante, et tomba, raide, sur la paille de sa prison.

Le silence le plus complet régna dans sa cellule durant une demi-heure environ. Au bout de ce temps, on aurait pu saisir un faible bruit venant du plafond. En même temps, un rayon de forme conique traversa les ténèbres, mettant en lumière les atomes suspendus dans l'atmosphère épaisse de la prison. Clary se trouva tout à coup illuminée. Elle gisait sur la paille, privée de sentiment. Ces deux jours de torture l'avaient rendue presque méconnaissable. Son noble visage, amaigri par la souffrance et la faim, gardait, en outre, des traces de la convulsion qui l'avait récemment agitée.

Un bourreau n'eût pu contempler sans pitié les effets de ce barbare supplice, exercé sur une créature si belle, si admirable encore dans sa misère ! Mais l'homme qui, d'en haut, dirigeait la lanterne n'eut pas pitié. Ce n'était pas un bourreau. C'était maître Rowley, l'aide-pharmacien au service du docteur Moore.

P. Philippoteaux del. Imp. Dupain, Faubg St Jacques, 35. V. Mocquet

CLARY CHEZ LE DOCTEUR MOORE

MYSTÈRES DE LONDRES

Il promena la lueur de la lanterne sur toutes les parties du visage de miss Mac-Farlane, et dit, examen fait :

— Ta ta ta ta ! après tout, ça ne vaut pas cent guinées ! Mais puisqu'elles sont payées, il ne faut pas les perdre... et je crois que l'enfant a envie de mourir comme cela, sans nous en demander permission. Peuh ! nous avons ressuscité un pendu : nous empêcherons bien la petite de nous fausser compagnie.

XXV

L'AIDE-PHARMACIEN

Maître Rowley ferma le guichet par où s'était introduite la lumière de sa lanterne, puis il se redressa sur ses pieds et laissa retomber un coin du tapis qui cacha entièrement le trou. Maître Rowley était chez lui, au second étage de la maison du docteur Moore. Sa chambre, comme sa personne, était fort laide à voir. Une multitude innombrable de fioles de toutes tailles, la plupart couvertes de poussière, lui donnaient un aspect tout particulier. Elle exhalait, en outre, un parfum de pharmacopée tellement âcre et saisissant qu'un homme s'y fût empoisonné par le nez. On ne peut point dire que maître Rowley engraissât positivement dans cette pestilentielle atmosphère : il était maigre et noueux comme un cep de vigne en hiver ; mais il s'y portait du moins à merveille. Cette infâme odeur de drogues et de préparations diaboliques affectait très-agréablement les narines de son nez mince et recourbé ; la vue de toutes ces fioles poudreuses réjouissait son œil gris caché derrière de rondes lunettes en pince-nez. C'était son arsenal et sa bibliothèque ; c'était sa cave aussi, car maître Rowley mettait son gin dans des bouteilles à médecine.

Il n'y avait chez lui qu'un seul livre : c'étaient les *Toxicological Amusements* du docteur Venon. Ce volume, dont nos lecteurs ont entendu parler peut-être, sous le titre de *Récréations toxicologiques*, enseigne à empoisonner les chats, les serins, les taupes, les anguilles et les hommes. Maître Rowley en lisait un chapitre tous les soirs avant

de se coucher. Cela l'endormait tout doucement. Ce maigre et jaune coquin était la pharmacie faite homme, le poison incarné.

Il avait été spécialement chargé par Moore de la garde de Clary Mac-Farlane. Le docteur avait fixé lui-même deux jours pour terme à la diète absolue de la captive. Les deux jours étaient écoulés. Rowley avait voulu voir. L'aspect de Clary, gisant évanouie sur la paille de la prison, ne fit sur lui aucune espèce d'impression. Il choisit dans son arsenal une demi-douzaine de fioles et descendit dans le cabinet du docteur. Le docteur était absent. Pour mille motifs, il ne laissait pénétrer jamais âme qui vive en son absence dans le sanctuaire de ses savants et ténébreux travaux; mais Rowley était une manière de corps sans âme.

Il traversa le cabinet du docteur et ouvrit une porte qui tourna doucement sur ses gonds huilés. Cette porte était rembourrée par derrière et touchait presque une seconde clôture, également recouverte de laine, qui donnait entrée dans la prison de Clary. C'était une pièce fort petite, prise sur l'appartement particulier du docteur, et préparée évidemment pour l'usage auquel on la faisait servir depuis trois jours. Les chapitres qui précèdent suffisent pour en donner une idée au lecteur. La blanche figure de Clary se renversait sur le sol parmi les flots mêlés de sa riche chevelure.

Maître Rowley mit la bougie sur l'escabelle.

— Bonjour, mon enfant, bonjour, dit-il; ce sont là de beaux cheveux, ma foi, et de belles dents. Mais cent guinées!... Nous sommes donc en pamoison? Hé! hé! notre souffle ne ferait pas tourner un moulin, non! Respirons quelque chose de bon pour nous remettre.

Il flaira l'une après l'autre, avec une évidente satisfaction, toutes ses fioles, et finit par en mettre une, ouverte, sous le nez de Clary. C'était sans doute quelque préparation bien puissante, car Clary poussa tout de suite un gémissement faible et tordit les brins de paille qui s'étaient engagés dans ses doigts.

— Bien, mon enfant! murmura maître Rowley, qui avait eu la précaution de lui fermer les yeux; voulez-vous manger un morceau?

Clary était retombée dans son immobilité.

— Qui ne dit mot consent, reprit l'aide-pharmacien avec une sorte

de bonhomie; et, de fait, vous devez avoir appétit. Tenez, ma fille, voilà du pain.

Le morceau de pain fut mis par lui dans la main de Clary. Puis il plaça de nouveau la fiole sous ses narines. Clary s'agita en faibles tressaillements et ouvrit les yeux. Rowley souffla prestement sa bougie.

— O mon Dieu! murmura la recluse, j'ai cru que je voyais!

Elle entendit le bruit d'une porte qui se refermait, puis tout rentra dans le silence.

— Est-ce encore un rêve? pensa-t-elle en retombant accablée.

Maître Rowley était remonté dans sa chambre, et avait ouvert le guichet. Il dit bien doucement :

— Cherchez ma fille; Dieu, qui donne la pâture aux oiseaux, a mis à vos pieds un morceau de pain.

Maître Rowley n'avait pas calculé l'effet de ce coup de théâtre. Pieuse jusqu'à l'exaltation, Clary Mac-Farlane prit aux pieds de la lettre les paroles de cette voix inconnue qui lui arrivait d'en haut. Elle tâta le sol autour d'elle, afin de trouver ce pain du miracle. Elle le trouva et s'agenouilla pour rendre grâces à la main divine qui lui venait en aide. Puis elle mangea et s'endormit.

Le sommeil de Clary fut long. En s'éveillant, elle se trouva couchée sur un lit, au-dessus duquel se croisaient des rideaux de damas sombre, dans une chambre inconnue qu'éclairait faiblement une lampe à garde-vue, posée sur un guéridon fort éloigné du lit. En face du lit, il y avait une fenêtre dont les carreaux laissaient passer un oblique rayon de lune. Auprès du guéridon, un homme était assis, qui tournait le dos à Clary et feuilletait lentement les pages d'un livre in-quarto.

Clary mit ses deux mains sur sa poitrine, en disant

— Mon Dieu! que je souffre!

L'homme à l'in-quarto fit une corne à son volume, qui était le tome premier des *Toxicological Amusements*, et se retourna vers le lit, montrant la face patibulaire de maître Rowley, l'aide-pharmacien.

— Ah! diable! répondit-il, mon enfant! nous souffrons? Et bien! nous allons avoir un médecin... et un fameux médecin!

— Du pain! murmura Clary.

— Ta ta ta ta! fit Rowley; nous ne donnons pas comme cela du pain à nos malades!

Clary voulut demander où elle était, mais elle ne trouva plus de voix. Rowley avait mis sous son bras le volume des *Récréations toxicologiques* et s'était approché du lit, la lampe à la main. Clary ferma ses yeux accoutumés à l'obscurité. Rowley la contempla un instant.

— C'est très-fort, une jeune fille! dit-il enfin avec conviction; c'est excessivement fort!

Les lèvres de Clary devenaient blanches et ses paupières tremblaient.

— Oh! oh! s'écria maître Rowley, voici l'enfant qui va avoir une crise. C'est l'affaire du docteur.

Il déposa la lampe et sortit en se frottant les mains.

XXVI

RÉVEIL

Nous en avons dit assez pour que le lecteur comprenne ou devine quelle dut être la conduite du docteur Moore auprès du lit de Clary Mac-Farlane. Il ne venait point là pour prêter à l'agonie le secours de sa science; il venait pour expérimenter, au risque de tuer. Et l'expression dont nous nous servons ici est trop douce; elle n'accuse pas assez. Pour le docteur, en effet, la mort de Clary n'était point une chance, mais une certitude. Cela est si vrai qu'il se présenta devant son lit le visage découvert.

Nous n'entrerons point dans le détail des expérimentations du docteur Moore. Si nous écrivions exclusivement pour les *sporting-gentlewomen* et les patronnesses d'Almack, nous ne croirions point devoir nous arrêter pour si peu. N'avons-nous pas vu, en 1827, lors du fameux procès du docteur Cootes-Campbell, accusé d'avoir inoculé à une jeune fille de douze ans, à l'aide d'une lancette, un virus de la plus terrible essence, tout exprès pour combattre le mal et se faire une

spécialité, n'avons-nous pas vu le prétoire empli de robes de mousseline et de blanches coiffures !

Mais nous avons la prétention d'être lu surtout en France.

Ce que nous venons de dire du docteur Cootes-Campbell, qui fut du reste *honorablement* acquitté, pourrait nous dispenser d'appuyer sur la réalité du triste épisode dont nous tâchons en ce moment d'abréger les détails. Mais la chose est si atroce en soi, si en dehors des mœurs d'un peuple civilisé, d'un peuple surtout qui monte sur les toits pour proclamer à son de trompe sa fastueuse philanthropie, qu'elle pourrait soulever au loin quelques incrédulités peut-être. Les faits parlent. Les cas d'expérimentation sur le vif sont innombrables, et les noms des médecins cités pour ce fait devant la Thémis anglaise rempliraient une longue page.

Le docteur Moore passa cette nuit entière au chevet de Clary Mac-Farlane. Au moment où Rowley l'avait appelé, la pauvre enfant était en proie à une furieuse attaque de nerfs. Le docteur déploya auprès d'elle toutes les délicatesses de son expérience consommée. Il n'en fallait pas tant pour la sauver. Moore ne voulait point la sauver. Vers le matin, il regagna son cabinet, où il jeta rapidement quelques notes sur le papier. Clary dormait.

— Qu'en faut-il faire ? demanda maître Rowley.

— Il faut déterminer d'autres accidents, répondit le docteur avec réflexion. Cette nuit a été précieuse ; je suis content. Mais je ne connais qu'un côté du mal de miss Trevor.

Il médita durant quelques minutes et reprit :

— Faites porter son lit dans la chambre noire, Rowley. Désormais, elle aura perpétuellement besoin de sommeil. De temps en temps, vous ouvrirez le trou et vous l'éveillerez brusquement.

Rowley sortit. A dater de ce moment, Clary fut vouée à ce barbare supplice que les agents de la République française infligèrent, dit-on, dans la prison du Temple, au malheureux fils de Louis de Bourbon. Prise d'un lourd et irrésistible sommeil, elle fut périodiquement éveillée en sursaut par les éclats d'une voix terrible qui tonnait au-dessus de sa tête. Car maître Rowley faisait les choses en conscience. Il s'était muni d'un porte-voix.

Au bout de trois jours, Clary était arrivée à peu près à l'état désiré

pour de nouvelles expériences. Mais la maladie de miss Trevor changea tout à fait d'aspect, comme nous l'avons vu. Devant ce mal inconnu, le docteur Moore s'arrêta indécis. Il ne pouvait pas plus le faire naître chez autrui que le combattre chez miss Trevor. Un instant, le docteur cessa de s'occuper de Clary qui lui devenait inutile, et la laissa aux soins de maître Rowley, qui partagea ses loisirs entre elle et les *Toxicological Amusements*.

Nous savons maintenant ce qu'avait voulu dire le docteur Moore en parlant au marquis de Rio-Santo, dans Irish-House, de symptômes nouveaux et d'une crise terrible éprouvée par miss Trevor. Leur conversation et les événements qui la précédèrent avaient lieu le lendemain du jour où Frank Perceval et Diana se rencontrèrent dans la maison de lady Stewart. Il y avait vingt-quatre heures que Mary était en catalepsie.

Ce fut auprès d'elle que se rendit le docteur Moore en quittant le marquis. Nul changement ne s'était opéré dans l'état de miss Trevor depuis sa dernière visite. Diana Stewart et lady Campbell, qui ne la quittaient pas, étaient désespérées. Le docteur, suivant son habitude, ne répondit point à leurs questions, et sortit en ordonnant quelque insignifiant remède, dont il n'attendait lui-même aucun effet. En rentrant dans sa maison de Wimpole-Street, il appela Rowley comme la veille, et, comme la veille, il lui demanda des nouvelles de Clary.

— Ma foi, répondit Rowley, il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, et observer la nature vivante tant que dure la vie. La vie s'en va, monsieur ; si vous voulez battre le fer, il faut vous hâter, car il refroidit.

— Y a-t-il quelque nouveau symptôme ?

— C'est certain, monsieur, il y a un nouveau symptôme... et demain il y en aura un autre encore. Elle sera morte !

— Elle vit, n'est-ce pas ? dit Moore.

— Elle est évanouie. J'étais en train de la faire revenir quand vous m'avez appelé. J'y retourne.

Le docteur lui saisit le bras au moment où il se retirait.

— Laisse, dit-il à voix basse, et prépare la pile voltaïque... la grande !

Rowley le regarda étonné. Puis il s'en alla en murmurant :

— Ta ta ta ta! que de façons! On peut bien dire que la petite aura été traitée en cérémonie!

Cependant l'heure à laquelle le marquis de Rio-Santo avait ordonné qu'on l'éveillât venait de sonner. Le cavalier Angelo Bembo se chargea de ce soin, et dut pénétrer pour cela dans la chambre du laird, où Rio-Santo s'était endormi. Celui-ci était toujours sur le fauteuil où nous l'avons laissé. Au premier attouchement de Bembo, il ouvrit les yeux, mais il les referma aussitôt.

— Déjà, murmura-t-il avec lassitude; Ange, ce sommeil m'a brisé.

— Prenez quelques heures de vrai repos, croyez-moi, milord, dit Bembo, qui contemplait avec une sollicitude filiale tous les traits fatigués du marquis; demain il sera temps de reprendre votre tâche.

Rio-Santo releva sur lui son regard et sourit avec caresses.

— Ma tâche! répéta-t-il doucement; vous avez le coup d'œil aussi perçant qu'une femme jalouse, Ange. Vous savez tout, quoique vous n'interrogiez jamais. Tant que votre présence est inutile, on ne vous voit point, mais à l'heure du péril, vous êtes là.

— Milord! dit tristement Bembo, j'avais abandonné mon poste!

— Je sais que, depuis bien des heures, vous faisiez sentinelle. Noble et tendre cœur que vous êtes, Ange! Quand je songe à votre dévouement, je crois que Dieu me protége et me garde la victoire.

Bembo était rouge de fierté. Son œil avait quelque chose de ce chevaleresque enthousiasme qu'excite dans l'âme fidèle d'un soldat la louange d'un souverain aimé.

— Car Dieu vous aime, Bembo, reprit le marquis, dont le sourire se teignit de mélancolie ; je voudrais, au prix de tout mon sang, tenir mon épée de combat d'une main pure comme la vôtre, ami! c'est alors que je serais fort!

Angelo gardait un respectueux silence. Rio-Santo reprit d'une voix calme et profonde :

— Mais je suis fort quand même! Et qu'importe, après tout, si l'œuvre est sainte, la main qui l'exécute! Ah! je ne mérite pas les joies du triomphe, je le sais : Moïse avait péché; Dieu ne permit point qu'il mît le pied sur la terre des promesses... mais il la lui montra de loin au jour de sa mort!

Il joignit les mains avec une ardeur passionnée :

— Que je meure, mon Dieu! oh! que je meure! poursuivit-il; mais, comme Moïse, que je meure dans la victoire! Mourir! je veux bien mourir, pourvu que le poids de mon cadavre achève d'écraser l'Angleterre vaincue, et que mon âme, en quittant ce monde, salue avec ivresse le règne naissant de l'Irlande, ma patrie!

Bembo poussa un cri de surprise.

— L'Irlande! dit-il, votre patrie! Signore, signore! je savais bien, moi, que votre guerre contre l'Anglais était une guerre légitime!

Rio-Santo ramena les longs cils de ses paupières sur l'éclair de son œil, et parut un instant absorbé dans de hautes méditations.

— Ange, dit-il ensuite si doucement que l'inflexion de sa voix transformait presque le vrai sens de ses paroles, si un autre que vous savait la moitié de ce que vous savez, je le tuerais.

— Merci, murmura Angelo, merci, milord! Puissiez-vous m'aimer assez pour me donner ma part du péril!

L'œil du jeune Italien rayonnait. Rio-Santo reprit en souriant :

— Vous aurez la première place au feu, Ange, mais nous n'en sommes pas là encore. J'ai pensé que vous voudriez bien me tenir aujourd'hui compagnie?

Angelo s'inclina.

— Envoyez-moi Ereb, continua le marquis. Je suis bien faible encore, mais il faut réparer le temps perdu.

Dès qu'Angelo fut parti, le marquis parvint à se dresser sur ses pieds et marcha, en chancelant, vers le lit dont les rideaux fermés cachaient Angus Mac-Farlane. Le laird dormait profondément.

— Pauvre frère! murmura Rio-Santo; lui aussi souffre parce qu'il m'a aimé!

Ereb était ce petit nègre que nous avons vu servant de pupitre au bel Edward dans le salon de la maison carrée de Cornhill. Rio-Santo, en rentrant dans son cabinet, l'y trouva immobile.

— A boire! dit-il.

Ereb ouvrit une cassette d'où il tira un verre de cristal et un flacon. Il versa de l'eau dans le verre et y mêla deux gouttes du flacon. L'eau se couvrit de bulles frémissantes et devint couleur d'or. Rio-Santo en but une gorgée.

— C'est bien, reprit-il. Que mon valet de chambre prépare mes habits.

Il s'assit et vida le verre. Quand il se releva, il y avait du sang dans son regard et du sang sous la peau de ses joues. Sa riche taille se redressa d'elle-même. Il marcha d'un pas ferme vers son cabinet de toilette. Et quand, quelques minutes après, il ressortit vêtu avec cette noble élégance dont son nom était devenu le synonyme, vous n'eussiez point reconnu le malade courbé sous la fatigue de sept nuits : c'était maintenant le roi de cette brillante armée qui évolue dans les salons de West-End ; c'était le cavalier beau par excellence, irrésistible, sans rival; c'était le héros d'amour, le sultan qui jetait le mouchoir dans Londres à l'aventure, l'idole dont on se disputait les regards.

C'était le demi-dieu, c'était le marquis de Rio-Santo !

Il revivait ; son front rayonnait. Sous l'éclair contenu de son œil, il y avait un monde de promesses et de menaces.

Le cavalier Bembo lui présenta la main pour l'aider à franchir le marche-pied de son équipage, au-devant duquel piaffaient quatre magnifiques chevaux. Rio-Santo le regarda en souriant. Bembo, qui ne l'avait point encore examiné, recula, frappé d'une craintive admiration, tant il vit de force exubérante et de puissance indomptable dans ce corps exténué tout à l'heure.

Rio-Santo monta d'un saut dans sa voiture. Le pavé retentit et se parsema d'étincelles; puis le noble équipage glissa, radieux et léger, au ras du sol, autour des arbres dépouillés du square, pour entrer au galop dans la large voie de Grosvenor-Place.

XXVII

DEUX FEMMES ESCLAVES

L'équipage de M. le marquis de Rio-Santo s'arrêta devant Barnwood-House.

— Ange, dit le marquis avant de descendre, faites promener la voiture dans la rue, afin qu'on ne la voie point stationner à la porte de lady Ophélia.

La comtesse de Derby était seule vis-à-vis d'un feu mourant. Elle souffrait et se repentait. Sa démarche de la veille était maintenant jugée. Elle avait voulu mettre un obstacle entre Mary Trevor et Rio-Santo, parce que Rio-Santo lui avait dit une fois qu'un échec essuyé par lui auprès de Mary le ramènerait heureux à ses pieds.

Il avait dit cela. Mais Rio-Santo pouvait-il essuyer un échec?

Lorsque sa femme de chambre annonça le marquis de Rio-Santo, toutes ces sombres idées s'envolèrent. Elle se leva consolée, et fit un pas vers la porte. Mais elle ne fit qu'un pas.

Rio-Santo entra et sentit trembler la main qu'il élevait jusqu'à sa lèvre pour y mettre un baiser. Cette émotion de la comtesse fut contagieuse. Rio-Santo, pris d'un trouble extraordinaire, laissa retomber la main sans la porter à sa bouche, et attacha sur lady Ophélia l'un de ces regards qui soumettent à la question les cœurs faibles ou subjugués. Ophélia avait les yeux baissés, mais, au travers de ses paupières closes, elle sentait ce regard peser lourdement sur elle. Il semblait que sa conscience fût percée d'outre en outre par cet implacable et muet examen.

Le sourcil de Rio-Santo se fronça légèrement. Il vit une larme rouler entre les cils d'Ophélia. Il savait ce qu'il voulait savoir. Il reprit la main de la comtesse, y déposa un froid baiser et se dirigea vers la porte.

— Oh! s'écria Ophélia dont les larmes contenues éclatèrent, ne me quittez pas ainsi!

Rio-Santo s'arrêta. Son regard était tout plein de tendresse et de pitié.

— Vous vous repentez bien, n'est-ce pas? dit-il. Oh! je le crois, madame, vous voudriez racheter à tout prix votre imprudence...

— Vous savez donc tout? murmura la comtesse.

— Je craignais tout, milady; je ne savais rien. C'est vous qui venez de vous trahir.

Il s'arrêta, puis reprit avec calme :

— C'est un grand malheur, madame!

— Quoi! s'écria la comtesse désespérée, le danger est-il donc prochain, et votre vie?...

— Ma vie! interrompit Rio-Santo en souriant tristement, il ne s'agit pas de ma vie, madame. Mais n'était-ce pas assez de M. de Weber?

La comtesse sentit ses larmes se sécher sur sa joue qui brûla.

— Oh! milord! murmura-t-elle, je crains de vous comprendre!

— Vous me comprenez, milady.

Ophélia tomba sur ses deux genoux.

— Grâce, don José! grâce pour lui! dit-elle.

Rio-Santo la prit par la main et s'assit auprès d'elle.

— Ophélia! murmura-t-il; je vous aime autant qu'autrefois, mieux qu'autrefois, et il ne sera pas dit que vous aurez en vain plié le genou devant moi. Mettez-vous à votre secrétaire et prenez une plume, afin d'écrire à l'Honorable Frank Perceval.

La comtesse obéit aussitôt. Rio-Santo vint s'appuyer au dossier de son fauteuil et poursuivit :

— Écrivez à l'Honorable Frank Perceval que vous l'attendrez demain soir dans votre voiture, devant le théâtre de Saint-James, à l'angle de Duke-Street. Demain soir, à neuf heures.

Ophélia écrivit.

— Et me rendrai-je devant Saint-James-Theatre? demanda-t-elle.

— Votre équipage, milady, mais non pas vous. Ce sera moi qui recevrai Frank Perceval.

Ophélia se retourna vivement et attacha sur Rio-Santo un regard inquiet.

— Je vous donne ma parole de gentilhomme, acheva le marquis,

répondant à ce regard, que la vie de Perceval sera respectée. Mettez l'adresse, car nos heures sont comptées.

Lady Ophélia hésitait encore. Elle se souvenait du chevalier Weber. Pendant qu'elle hésitait, Rio-Santo regarda la pendule, et reprit son chapeau sur un meuble.

— Madame, dit-il en s'inclinant, vous semblez vouloir réfléchir; réfléchissez. Demain, vous me ferez savoir vos volontés. Je vous ai dit le seul moyen de sauver la vie de l'Honorable Frank Perceval.

Il sortit. En regagnant sa voiture, il se dit :

— La lettre sera envoyée!

Puis, s'adressant au cocher, il ajouta :

— Cornhill, magasin Falkstone!

L'équipage s'ébranla aussitôt.

— Ange, reprit Rio-Santo avec de l'émotion dans la voix, vous parliez de péril... le péril est venu.

— Tant mieux, milord! s'écria Bembo.

Le marquis secoua lentement la tête.

— Ah! dit-il, si je n'avais pas perdu ces six jours! Mais peut-être d'autres ont-ils travaillé pour moi. Je vais le savoir. Ma correspondance m'attend à la maison de commerce. Ange, ne confiez jamais votre secret à une femme! Un mot va précipiter le dénoûment. Faible ou fort, il me faudra combattre.

— Je serai près de vous, milord!

— Je sais que votre vie est à moi, Ange.

Il lui prit la main, qu'il tint longtemps dans les siennes.

— Le sort en est jeté, murmura-t-il enfin; que Dieu sauve l'Irlande!

— Que Dieu sauve l'Irlande! répéta Bembo.

Le marquis tressaillit à cette voix étrangère qui reproduisait sa pensée. Son regard étincela et couvrit Bembo, qui baissa les yeux sous cet extraordinaire éclat.

L'équipage s'arrêta au coin de Finch-Lane et de Cornhill. Rio-Santo reprit d'une voix brève et dégagée :

— Ainsi, Ange, vous voilà devenu mon aide de camp. Je ne vous ai rien dit, mais je vous ai laissé deviner : c'est là aussi de la confiance

— Milord, j'attends que vous usiez de moi.

— Vous n'attendrez pas longtemps. Je vous charge tout d'abord de réunir à la salle de White-Chapel tous les lords de la Nuit, ce soir même. Je m'y rendrai dans deux heures. Il faut que je les trouve assemblés.

— Vous les trouverez, milord.

— Il faut aussi qu'à la même heure j'aie des renseignements certains sur l'état de la mine de Prince's-Street. Car nous aurons besoin de monceaux d'or, Bembo.

— Vous aurez des renseignements précis dans deux heures.

— A bientôt donc ! dit Rio-Santo qui s'élança hors de la voiture et tourna l'angle de Finch-Lane pour gagner cette petite ruelle boueuse où était l'entrée des magasins Edward and C°. La voiture continua de stationner devant la boutique du bijoutier Falkstone. Bembo sortit par l'autre portière et monta dans un cab.

Ereb, le petit noir, qui avait quitté son siége derrière la voiture en même temps que Rio-Santo mettait pied à terre, tira de son sein une clé qui ouvrit la porte des magasins d'Edward and C°.

— Va frapper sur le gong du salon du centre, dit Rio-Santo en entrant.

— Combien de coups ?

— Un seul.

Rio-Santo pénétra bientôt dans ce salon sans fenêtres, percé de six portes, où nous l'avons vu une fois déjà, sous le nom d'Edward. Le gong n'avait pas encore fini de résonner que l'une des six portes s'ouvrit et donna passage à Fanny Bertram.

Fanny Bertram avait dû être, cinq ou six ans avant l'époque où se passe notre histoire, une créature merveilleusement belle. C'était une créole des Antilles anglaises. Sa jeunesse, passée en une vie d'aventures et de plaisirs, avait laissé sur toute sa personne des traces impuissantes à détruire sa beauté.

Fanny n'aimait plus parce qu'elle avait trop aimé, ou peut-être parce que le dernier homme qu'elle avait aimé lui faisait prendre en mépris ceux qu'elle eût pu aimer encore. Elle s'endormait dans son apathie tropicale, résignée à l'oubli de l'amant qui avait passé dans

sa vie comme un météore. Après le bonheur qu'il lui avait jeté en courant, elle ne voulait plus d'autre bonheur.

Lorsqu'elle entra dans « le salon du centre, » elle portait à la main une cassette incrustée, où son chiffre se mariait de tous côtés, en de capricieuses arabesques, au chiffre de Rio-Santo.

— Donnez, Fanny ! s'écria celui-ci en saisissant vivement la cassette ; y a-t-il beaucoup de lettres ?

— Il y en a beaucoup, répondit la créole, qui s'assit auprès du marquis.

— Et la clé ?

— Laissez-moi ouvrir, Edward, votre main tremble.

La main de Rio-Santo tremblait en effet. Dès que Fanny eut fait tourner la clé dans la serrure, il souleva le couvercle et plongea son regard à l'intérieur.

Il y avait une vingtaine de lettres. D'un seul coup d'œil, parmi ces vingt lettres, Rio-Santo découvrit un pli de rude papier, portant le cachet de la poste d'Irlande.

Il laissa échapper un cri de joie et déchira l'enveloppe.

XXVIII

THE GREAT AGITATOR

Rio-Santo était seul au monde pour connaitre Fanny Bertram, qui ne se connaissait point elle-même. C'était la femme qu'il lui fallait pour confidente, en ce sens qu'elle jouait merveilleusement le rôle d'une cassette organisée, d'une cassette dont lui, Rio-Santo, avait la clé. Elle était le centre où venaient aboutir de presque tous les points du globe les rayons de sa vaste correspondance. A elle seule étaient adressées toutes ces lettres, grosses d'événements et de hautes intrigues, dont la plus insignifiante eût motivé dix accusations capitales.

En vérité, le métier de don Juan a ses dangers, surtout quand on y joint celui de conspirateur. Mais il a ses bénéfices et ses profits. Ni vous ni moi n'eussions trouvé, pour serrer nos lettres, un meuble aussi admirablement discret que mistress Fanny Bertram.

Rio-Santo, cependant, dévorait sa lettre d'Irlande. A mesure qu'il lisait, son œil brillait davantage et son front s'éclairait de joie.

— Dix mille ! s'écria-t-il enfin avec un éclat de voix enthousiaste ; dix mille braves et honnêtes cœurs !

Fanny, qui le regardait avec admiration, comme on contemple un tableau aimé, tressaillit à cette sortie soudaine.

— Voulez-vous donc faire la guerre à quelqu'un, milord ? demanda-t-elle en souriant de sa frayeur.

Elle croyait être bien loin de la vérité.

Rio Santo ne répondit point. Une pensée nouvelle venait de traverser son cerveau. Son front s'était rembruni tout à coup.

— Mais cette lettre a dix jours de date ! murmura-t-il ; ces hommes doivent être arrivés...

— Cette lettre m'est parvenue le jour même où je vous ai compté dix mille livres, dit la créole.

— Il doit y en avoir une autre.

Rio-Santo vida le coffret. Deux lettres frappèrent aussitôt son

regard. L'une de Londres, datée de ce jour même et dont l'adresse était écrite par la même main que la première lettre ouverte, l'autre portant le timbre d'Irlande. L'écriture de cette dernière ne réveilla aucune idée de curiosité dans l'esprit de Rio-Santo. Il décacheta celle de Londres. Cette lettre était comme un corollaire de la première, qui annonçait le départ de dix mille Irlandais dirigés sur Londres par petits pelotons et par diverses routes ; elle avisait le marquis de l'arrivée de cette espèce d'armée. Rio-Santo, à cette heure, avait dans Londres dix mille soldats intrépides et affamés, fougueux et prêts à tout. Il se renversa sur son fauteuil, et Fanny Bertram l'entendit murmurer :

— Oh!... ces six jours perdus!

Il passa rapidement en revue les autres lettres. Il y en avait de toutes sortes, et beaucoup étaient écrites en idiomes que les savants de Royal-Society auraient eu grand'peine à expliquer. Rio-Santo lut couramment toutes ces missives, et dans chacune d'elles il trouva une nouvelle heureuse pour ses desseins. Tout succédait à son gré ce jour-là. Chaque point du globe lui envoyait une arme contre son puissant ennemi.

Aussi, lorsqu'il aligna devant lui toutes ces lettres qui, comme un muet concert, semblaient lui promettre succès et victoire, un immense orgueil descendit dans son cœur. Son fier visage s'illumina d'un reflet de toute-puissance. Il se sentait, comme l'archange rebelle, de force à lutter contre Dieu même.

Rio-Santo se leva et mit toutes les lettres en paquet. Ses doigts frémissaient à leur contact. Il sentait que, entre ses mains, elles étaient comme un faisceau de foudres, dont le choc suffisait à broyer un empire.

Au moment où il se dirigeait vers la porte conduisant aux bureaux d'Eward and C°, la douce voix de Fanny l'arrêta :

— Milord, disait-elle, vous avez oublié une lettre.

Rio-Santo revint principitamment.

Sans s'arrêter à la première page, il chercha tout de suite la signature. A peine l'eut-il déchiffrée, qu'une expression de grave respect se répandit sur sa physionomie. Il se rassit et lut la lettre d'un bout à l'autre, à deux reprises. Voici quel était le contenu de cette lettre :

« Milord,

« Bien que nos opinions diffèrent essentiellement, et quoique nous ayons des idées contraires sur les moyens de rendre à notre chère Irlande le rang qui lui est dû parmi les nations, votre noble dévoûment, votre ardent amour de la commune patrie n'ont pu laisser froid l'homme dont tous les jours sont dévoués à l'Irlande, l'homme dont l'unique passion est le bonheur du peuple irlandais.

« Les occasions que j'ai eues de discuter avec Votre Seigneurie m'ont rempli d'admiration pour la profondeur de vos vues, pour la justesse de votre coup-d'œil et les ressources de votre audacieux esprit. Assurément, milord, si la guerre effective que Votre Seigneurie prétend déclarer à*** pouvait avoir une issue favorable, ce serait entre les mains de Votre Seigneurie. Vous avez le génie pour préparer, la vaillance pour exécuter.

« Mais la lutte est trop inégale, milord. Peut-être un jour viendra où les chances se balanceront entre les deux pays. Ce sera lorsque les crimes de l'Angleterre, rendus patents aux yeux même des Anglais, nous donneront des auxiliaires jusque dans les rangs de nos ennemis ; ce sera lorsqu'un long cri de réprobation s'élèvera de tous les coins de l'Europe, et viendra tomber comme un poids accusateur sur ce gouvernement égoïste, dont les proconsuls étendent leurs mains avides sur notre patrie. Jusque-là, il faut attendre.

« Milord, vous ne m'avez jamais confié vos desseins, mais, connaissant comme je la connais votre haute intelligence, je ne puis penser autre chose, sinon que vous prétendez armer l'étranger contre l'Angleterre. Croyez-vous que ce soit là servir l'Irlande? J'ose penser que je suis aussi fervent patriote que Votre Seigneurie ; la seule différence qu'il y ait entre nous à cet égard, c'est que, si j'ai beaucoup d'amour pour mon pays, je suis exempt de toute haine systématique. A Dieu ne plaise que je veuille la perte de l'Angleterre, ce grand, ce robuste peuple ! Milord, il n'est pas toujours nécessaire de détruire pour fonder.

« Je veux que l'Irlande soit libre, voilà tout; vous, milord, vous voulez que l'Irlande, en conquérant sa liberté, mette le pied sur la métropole et la fasse esclave à son tour. Votre Seigneurie a beaucoup de haine.

« Dans la lettre que vous me faites l'honneur de m'adresser, vous me demandez ma coopération et mes conseils. Ma coopération, qu'elle soit puissante, comme vous le dites, ou faible, comme je le crois, ne peut vous être acquise que si vous suivez la voie légale et pacifique dans laquelle je suis moi-même engagé. L'Irlande a mis en moi sa confiance : je tâche de mon mieux à la mériter ; mais, du jour où vous voudrez être des nôtres, milord, et marcher dans les rangs des soldats du Rappel, je ne serai plus que votre aide de camp ou votre ministre, parce que j'ai foi en vos capacités, et que, dans un génie comme le vôtre, il y a le salut de tout un peuple, son salut et sa gloire.

« Quant au conseil que veut bien me demander Votre Seigneurie, le voici : En notre siècle, la loi est une arme plus tranchante que l'épée. Il faut vaincre selon la loi, avec la loi, par la loi. »

La lettre était signée Daniel O'Connell.

Rio-Santo la rejeta, froissée, au fond du coffret.

— Cet homme est un avocat! dit-il.

Puis, se reprenant aussitôt, comme s'il se fût reproché ce mouvement :

— C'est un lumineux esprit, ajouta-t-il, et un grand citoyen ; mais il ne connaît rien de mes ressources. Il ne sait pas que mon armée disperse chez tous les peuples alliés ou ennemis de l'Angleterre ses innombrables bataillons! Il ne sait pas que j'ai prêché partout, partout! la croisade contre la Grande-Bretagne! Attendre, dit-il. Mais j'ai attendu quinze ans. Il ne sait pas cela encore! Ah ! il dit vrai en un point pourtant : je hais l'Angleterre presque autant que j'aime l'Irlande. Et c'est pour cela que ses voies légales et pacifiques ne me suffisent point; c'est pour cela que je veux détruire pour édifier; c'est pour cela qu'il me tarde et que ma volonté est de ne plus attendre !

Quelques minutes après, M. le marquis de Rio-Santo se faisait annoncer dans le salon de Sa Grâce le prince Dimitri Tolstoï, ambassadeur de Russie.

Le Russe venait d'achever sa toilette. Il partait pour la cour. Son costume de feld-maréchal étincelait d'or et de diamants. A la vue de Rio-Santo, il ordonna de rentrer son équipage.

— Monsieur le marquis, dit-il, l'honneur de votre visite me rend singulièrement joyeux. J'espère que nous allons causer longuement.

— Nous allons causer très-longuement, milord, répondit Rio-Santo.

Le prince conduisit son hôte jusqu'à la magnifique causeuse qui ouvrait auprès du foyer ses bras de velours. Rio-Santo s'assit; le prince en fit autant.

— Monsieur le marquis, reprit ce dernier, notre affaire marche. J'ai suivi en tous points les instructions de Votre Seigneurie, et il ne m'étonnerait pas du tout que, d'ici à trois mois...

— Prince, interrompit doucement Rio-Santo, avec ou sans le secours de Votre Grâce, tout sera fini dans trois jours.

XXIX

TARTARE

Le prince Dimitri Tolstoï regarda Rio-Santo avec étonnement.

— Milord, dit-il après un silence, je suis désormais fort acquis à Votre Seigneurie, mais il n'est pas possible que vous ignoriez les lenteurs inhérentes aux négociations diplomatiques...

— Prince, interrompit Rio-Santo, il me faut une avance. Votre Grâce ne pense-t-elle pas qu'une promesse politique puisse s'escompter comme un effet de commerce?

— Si Votre Seigneurie devait s'expliquer plus clairement...

— Je vais m'expliquer. Entre complices, on se doit la franchise.

Tolstoï retint un geste de violente dénégation.

— Complice ou... collaborateur, milord. Voici le fait : Je voudrais que cette mesure à laquelle Votre Grâce pense pouvoir amener, dans deux ou trois mois, messieurs les ambassadeurs des puissances, fût le sujet de toutes les conversations demain à Royal-Exchange.

— Quoi, monsieur! s'écria le prince, un pareil projet colporté à la Bourse!

— Je le voudrais, milord.

— Mais Votre Seigneurie ne songe pas au danger de compromettre le nom de l'empereur.

— Si fait; le nom de l'empereur doit être prononcé. La chose me paraît absolument indispensable.

— Pensez-vous donc que Nicolas pût consentir à l'imprudente démarche que vous me proposez ! s'écria Tolstoï.

— Non, milord, non, assurément, répondit le marquis avec froideur ; je ne puis penser cela.

Le Russe se leva et repoussa son siége avec violence.

— Alors, dit-il, lâchant la bride à sa fureur rentrée de l'autre fois et à sa colère actuelle, alors, monsieur, votre proposition est un outrage manifeste !

— Fi, prince ! prononça gravement Rio-Santo. Votre fidèle dévoûment ne peut susciter l'ombre d'un doute. Jamais Sa Majesté n'eut un plus sûr, un plus irréprochable serviteur.

La colère de Tolstoï rentra une fois encore, et une sorte de terreur instinctive se peignit dans son regard.

— Milord, dit-il en se rasseyant, j'accepte les explications de Votre Seigneurie.

— Et Votre Grâce tombe d'accord avec moi sur l'objet de ma visite ?

Tolstoï interrogea, d'un rapide regard, la physionomie du marquis.

— Milord, répondit-il, la lettre de Sa Majesté qui est entre vos mains...

— Est explicite, songez-y, prince.

— Pas assez pour autoriser une trahison, milord !

Rio-Santo eut comme un sourire involontaire en répondant :

— Je conçois que Votre Grâce ait horreur de la pensée même d'une trahison.

— Qu'est-ce à dire, monsieur ! s'écria Tolstoï.

— Je conçois, disais-je que Votre Grâce air horreur de la pensée même d'une trahison, parce que je crois savoir que la trahison ne ui a point réussi autrefois.

Tolstoï devint blême de rage.

— Qui vous a dit cela ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Personne. Je l'ai su, voilà tout.

— Comment l'avez-vous su ?

— C'est une anecdote, milord, répondit Rio-Santo en opposant à la brutale vivacité de Tolstoï l'excès d'une courtoisie cérémonieusement exagérée : je me ferai un plaisir de la conter à Votre Grâce. C'était, autant qu'il m'en souvient, en 182. ; je me trouvais à Pétersbourg sous le nom du comte Policeni...

— Policeni ! répéta Tolstoï.

— J'ai porté comme cela un certain nombre de noms. Il y avait à cette époque un jeune gentilhomme assez bien en cour, le comte Dimitri Spraunskow, lequel, pour une cause ou pour une autre, fut accusé de haute trahison...

— Mais il fut jugé, milord, interrompit Tolstoï avec agitation, jugé et absous de cette calomnieuse accusation...

— Acquitté faute de preuves, milord.

— La calomnie manque toujours de preuves, monsieur. Et, par saint Nicolas ! le comte Spraunskow, devenu prince Tolstoï, n'en porte pas moins haut la tête pour avoir été faussement accusé autrefois !

— Chacun porte la tête comme il l'entend, milord. Je disais donc que Votre Grâce fut acquittée faute de preuves.

— Qu'en prétendez-vous conclure ? demanda superbement Tolstoï.

— Si Votre Grâce veut bien me le permettre, je prétends poursuivre mon anecdote. En ce même temps, le comte Spraunskow avait pour maîtresse une fort belle Italienne, appelée la signora Palianti...

— C'est vrai, murmura le Russe.

— Je ne sais comment cela se fit. Il paraîtrait que la signora Palianti, qu'elle fût ou non du complot, possédait les écritures, — les états, — les livres en partie double de la conspiration. Car on en est là en Russie : c'est l'enfance de l'art. Oh ! milord ! ce ne serait point, je le gage, le prince Dimitri Tolstoï qui commettrait à présent pareille étourderie !

— Monsieur !

— Le comte Spraunskow, essayant de réparer une étourderie par une maladresse, écrivit à Laura...

— Mais vous avez donc été son amant, monsieur ? s'écria Tolstoï écumant.

— Pardieu ! milord, répondit Rio-Santo avec une si parfaite

aisance de grand seigneur que la fatuité du mot passa presque inaperçue; ceci est la moindre des choses, et Votre Grâce ne peut exiger que je m'en souvienne!

— Infamie! gronda Tolstoï; pendant que j'étais captif!

— Je ne pense pas avoir dit, interrompit Rio-Santo, que la signora eût attendu l'arrestation de Votre Grâce.

Il termina sa phrase par un léger salut, accompagné d'un bienveillant sourire, et poursuivit :

— La lettre du comte Spraunskow ne fut pas pour la signora toute seule; de ses mains elle passa dans les miennes.

— Et vous la lûtes, monsieur?

— J'eus cette indiscrétion, milord.

Tolstoï laissa échapper un blasphème et se prit à parcourir le salon à grands pas. Rio-Santo ne semblait point prendre souci de cette furibonde promenade, durant laquelle le prince se donna le plaisir de briser, contre le bronze doré du foyer, une Taglioni de marbre qu'il avait achetée la veille une centaine de livres. Cette exécution lui apporta un sensible soulagement.

— Monsieur le marquis, dit-il d'un ton qui voulait être très-dégagé, je ne sais à quel jeu nous jouons ce soir; mais, au demeurant, que m'importe tout cela? Vous ne pensez pas, je suppose, que je sois jaloux encore de la signora Palianti, et, quant à ma lettre, elle vous donne le droit de me regarder comme coupable, voilà tout.

— Permettez, milord, repartit Rio-Santo, dont la voix devint grave; Votre Grâce fait erreur : si c'était tout, mon anecdote serait dépourvue de sel.

— Qu'y a-t-il encore? murmura le prince.

— Il y a que, du plus loin que je me souvienne, j'ai toujours été possédé d'une manie. Je vous la recommande, milord, car je m'en suis constamment bien trouvé. Cette manie consiste à saisir toute occasion de pénétrer au fond d'un secret, sans savoir à quoi pourra servir cette connaissance acquise. J'appelle cela ensemencer le hasard... et je ne connais pas de champ aussi fertile que le hasard!

Tolstoï sentait que Rio-Santo avait découvert en lui un point vulnérable, et ne savait où se porter à la parade. Il se tenait debout et les bras croisés devant le marquis, toujours nonchalamment assis dans

sa causeuse. Son anxiété croissante se peignait sur son rude visage avec une énergie terrible et plaisante à la fois. Rio-Santo poursuivit d'une voix brève :

— Je ne veux point vous faire languir davantage, milord. Après avoir lu votre lettre, il me prit fantaisie de voir ces preuves confiées par vous à la Palianti. La signora refusa, puis elle céda. J'eus entre les mains ces fameuses pièces qui m'apprirent que vous étiez affilié aux sociétés secrètes d'Allemagne. Tudieu ! milord, en Russie, vous jouez dans toute la rigueur des règles à ce terrible jeu des conspirations. Rien ne manquait à votre dépôt. On eût dit le dossier de Catilina. Harangues, serments écrits avec du sang, et jusqu'à la classique liste des conjurés !...

— Et que fit de tous ces chiffons Votre Seigneurie ? demanda Tolstoï, qui avait peine à respirer.

— Je les rendis à la signora, milord.

Une bruyante bouffée d'air s'échappa de la poitrine du prince, qui releva la tête.

— Ah ! vous les rendîtes à la signora ? dit-il de cette voix contenue qui va devenir menaçante.

— Mon Dieu, oui, milord.

— Tous ?

— Presque tous.

Tolstoï recula comme s'il eût reçu un coup dans la poitrine.

— Je n'en gardai qu'un, reprit Rio-Santo avec son implacable courtoisie ; le plus petit de tous, trois lignes écrites et signées avec du sang.

— Le serment ! balbutia Tolstoï anéanti.

— Précisément, milord. Le chiffon où vous juriez de mettre votre poignard dans la poitrine de Sa Majesté... La Jeune-Allemagne n'y va pas par quatre chemins.

Le pauvre Tartare se laissa tomber dans un fauteuil.

— Milord, continua le marquis, je ne pouvais penser alors que le comte Spraunskow deviendrait la fleur des diplomates européens. Ce fut la force de l'habitude qui me poussa. J'ensemençai le hasard. La moisson est venue.

Tolstoï ne répondit pas tout de suite. Au bout de quelques minutes,

il fit rouler son fauteuil et s'approcha de Rio-Santo, en disant à voix basse :

— Vous avez cet écrit, monsieur le marquis ?

— Ces choses-là se conservent, milord.

L'œil de Tolstoï, brillant tout à coup sous la profonde saillie de ses sourcils, sembla toiser Rio-Santo et mesurer les chances d'une lutte désespérée. Rio-Santo, qui vit parfaitement ce regard, ne bougea pas.

— Vous l'avez, reprit le prince, sur vous ?

— Non pas, milord.

Les dents de Tolstoï s'incrustèrent dans l'épaisseur charnue de sa lèvre. Son regard s'éteignit.

— Non pas! répéta Rio-Santo en souriant ; Votre Grâce y songe-t-elle? Je ne connais point de portefeuille assez vaste pour contenir tous ces petits talismans dont j'ai fait ainsi collection durant le cours de ma vie. Votre serment est à sa place.

— Où ? demanda le prince sans espoir d'obtenir une réponse.

— A Saint-Pétersbourg, milord.

Tolstoï leva sur Rio-Santo un regard de haine envenimée.

— Monsieur le marquis, dit-il en lui serrant convulsivement la main, que Dieu vous garde d'être jamais en mon pouvoir comme je suis au vôtre ! Ordonnez : j'obéirai.

XXX

MAGASIN DE SODA-WATER

Le marquis de Rio-Santo quitta sa pose paresseuse et changea de ton, disant :

— Vous n'aurez nulle peine à obéir, milord. Le bruit de l'interdit frappé sur les produits anglais se répandra de lui-même à la Bourse. Je me charge de cela. Votre rôle se bornera, lorsque quelque *haussiste* effaré viendra demander des renseignements à votre hôtel, à nier maladroitement... à répondre de telle façon que vos négations puissent équivaloir à un aveu.

— Cela suffit, dit le prince. Vous serez satisfait.

— Le mouvement de baisse sera subit et violent, d'autant plus que d'autres bruits viendront se joindre à cette fatale nouvelle.

— Ah ! fit le prince que prenait la curiosité diplomatique.

— Oui, milord. Le gouvernement a reçu aujourd'hui même et ces dernières semaines un faisceau de dépêches accablantes.

Rio-Santo tira son paquet de lettres et le parcourut tout en poursuivant :

— Trois établissements de la Compagnie ont été saccagés par les Affghans.

— Bagatelle ! dit le prince.

— Permettez. Le Sindhy tout entier a pris les armes, poussé par des agents mystérieux qu'on pense être venus d'Europe.

— Ah ! fit encore Tolstoï.

— Le Haut-Canada est en pleine révolte, et les troupes du roi y ont eu le dessous dans deux engagements.

— Oh ! oh ! et d'où vient cette révolte ?

— Des meneurs... des gens venus d'Europe...

— Ah ! dit une troisième fois Tolstoï, dont le regard se fit craintif et respectueux.

— Le céleste empereur, poursuivit Rio-Santo, vient de défendre le

commerce de l'opium sur toutes ses côtes, sous peine de mort.

— Bravo ! s'écria involontairement le Russe ; et qui diable a donné à ce magot une aussi excellente idée ?

— Des officieux, milord, des gens venus d'Europe.

— Vous êtes un grand politique, monsieur ! murmura Tolstoï.

— Autre chose. Les États-Unis soulèvent des prétentions à propos de l'Orégon ; ils parlent d'une guerre et en parlent très-haut.

— Et c'est vous encore ?

— Milord, c'est Votre Grâce qui m'attribue tout cela. On prétend cependant que les gens venus d'Europe...

Le Russe montra ses longues dents en un gros et franc éclat de rire.

— Monsieur le marquis, interrompit-il, tous ces gens venus d'Europe m'ont terriblement l'air d'être de vos commis voyageurs politiques, envoyés là pour ensemencer le hasard !

— Le mot vous plaît, milord, à ce qu'il paraît ! ce n'est pas tout. Il s'est formé en Irlande un nombreux parti qui, laissant derrière lui Daniel O'Connel, prétend secouer effectivement le joug et livrer ses droits méconnus aux chances d'une bataille.

— J'attendais ce dernier trait, dit Tolstoï.

Rio-Santo remit ses lettres dans sa poche

— J'oubliais d'informer Votre Grâce, ajouta-t-il, que le crédit de la Compagnie est notablement ébranlé par la fuite simultanée d'une bonne moitié de ses comptables de l'Inde, chez lesquels a surgi comme une épidémie soudaine de banqueroutes...

— Oh !... oh !... oh !... cria le prince en se frottant les mains, c'est le comble !

— Non, milord. Le comble, c'est la petite opération de finances dans laquelle vous voulez bien m'aider. La baisse de demain, ou d'après-demain, car un dernier renseignement qui doit fixer la date me fait défaut, aura toutes les allures d'une débâcle ; vous le croirez, milord, quand vous saurez que j'ai pour moi des porteurs pour quinze cent mille livres. Or, la Trésorerie n'a pas en caisse plus d'un million sterling...

— Il y a la Banque, dit le prince.

— Milord, à l'heure dont je vous parle, la Banque ne payera que pour nous.

— Comment cela? dit Tolstoï étonné.

Rio-Santo se leva.

— Milord, répliqua-t-il en saluant pour prendre congé, demain, j'aurai l'honneur de vous faire tenir de mes nouvelles.

Tolstoï reconduisit son hôte jusqu'à la dernière marche de son perron. Il suivit de l'œil la voiture, et dans ce regard il n'y avait plus de haine.

Au détour de la rue, l'équipage de Rio-Santo s'arrêta. Le cocher descendit de son siége, et prit à pied le chemin d'Irish-House. Ereb monta sur le siége à sa place, et, sans demander la direction à prendre, lança les quatre chevaux au galop.

Pendant cela, le cavalier Angelo Bembo avait rempli une partie de son office et convoqué les lords de la Nuit. Cela fait, il se dirigea vers Prince's-Street (Bank). A l'angle formé par cette rue et Poultry, vis-à-vis de l'embouchure de Cornhill, il y avait un petit rez-de-chaussée, propre et badigeonné à neuf, qui occupait pour moitié la place tenue maintenant par le beau magasin d'oranges et d'ananas ouvert sur Poultry et Prince's-Street. Ce fut à ce rez-de-chaussée que Bembo s'arrêta.

Tout avait là un aspect honnête, sérieux, placide. C'était évidemment la demeure d'un quaker ou de l'un de ces presbytériens écossais de la vieille roche qui dînent d'un texte d'évangile. On y faisait seulement, pour soutenir la chair et ne point livrer l'esprit aux suggestions du démon d'oisiveté, un tout petit commerce de soda-water.

Les chalands étaient rares. Mais cela importait peu au saint Jédédiah Smith, qui, insoucieux des petites affaires de ce monde, passait sa vie, comme il le disait « en les choses de l'esprit, mortifiant la chair et appelant le courroux du Dieu fort sur la grande prostituée qui se couche sur sept collines. »

Bembo était pressé. Il entra précipitamment dans le parloir où M. Smith lisait à haute et nasillarde voix un chapitre de la Bible.

— Que voulez-vous? dit ce dernier en interrompant sa lecture, mais sans lever ses yeux protégés par un incommensurable garde-vue de soie verte.

— Major, répondit Bembo, je suis envoyé par M. Edward pour savoir où en sont les travaux.

— Parlez plus bas, signore. Les travaux? Dieu a béni nos efforts, et nous sommes désormais bien près du but.

— Milord désire une réponse plus précise que cela, dit Bembo.

— Milord sera satisfait, signore.

Jédédiah tira fortement le cordon d'une sonnette qu'on n'entendit point retentir. Au bout d'une minute, on put ouïr un pas lourd, frappant à intervalles dignes et comptés les planches de l'escalier de l'office.

— Allons, garçon ! allons! cria M. Jédédiah Smith.

— Tonnerre du ciel! que diable, répondit une voix honnête et vigoureusement timbrée, me voici !

Et le long corps du bon capitaine Paddy sortit de l'escalier de la cave.

— Je vous ai appelé, reprit M. Smith, pour répondre à ce gentleman.

Paddy se tourna vers Bembo.

— Et que veut cet honorable gentleman? demanda-t-il.

Bembo lui répéta en peu de mots la question qu'il avait faite à M. Smith, et M. Smith ajouta :

— Répondez au gentleman.

— Que je lui réponde, mort de mes os, que Dieu me punisse comme un païen ! s'écria le capitaine, je ne demande pas mieux, ou que je sois rôti sans miséricorde durant toute l'éternité !

— Le livre dit : Tu ne blasphèmeras point, murmura M. Smith par la force de l'habitude.

— Le livre ne dit rien ; c'est vous qui le faites bavarder. Trou de l'enfer! je voudrais bien savoir, ma foi! que Dieu me foudroie! à qui cela peut porter préjudice, monsieur! Quant à ce qui est de la question du gentleman, personne ne pouvait y répondre mieux que moi, j'en fais serment, si ce n'est cette ignoble masse de chair, d'os, de porter et de gin, le digne Saunder l'Éléphant.

Bembo frappa du pied avec impatience.

— Oh ! diable! monsieur! Dublin n'a pas été bâti en un jour, de par Dieu ! savez-vous qu'il y a loin d'ici à l'enceinte intérieure de la

Banque? Saunder est un stupide scélérat, mais c'est un honnête garçon, il travaille et il boit en conscience.

— Où en est la mine?

— La mine, monsieur? je pense que vous voulez parler du trou, par Satan! Il est là sous vos pieds et sous les miens, tempête!

— Ce gentleman vient de la part de Son Honneur, dit monsieur Smith.

— Que le démon couche avec moi! s'écria Paddy en ôtant respectueusement son chapeau. Le trou est presque percé, monsieur, puisque Son Honneur veut le savoir, et, si la boussole ne ment pas, nous n'avons plus que trois pieds tout au plus pour déboucher comme d'honnêtes garçons dans les caves de la Banque. Et il était temps, pardieu! car cette pauvre créature de Saunder, le stupide coquin! ne bat plus que d'une aile. Voilà le neuvième mois qu'il fait la taupe sous terre, et depuis ce temps-là il a avalé plus de *ruine blue* qu'il n'en faudrait pour jeter bas dix chrétiens. Dieu puisse-t-il nous damner! c'est-à-dire nous sauver, vous et moi, gentleman, ainsi que monsieur Smith lui-même! Mais, j'y pense, puisque vous venez de la part de Son Honneur, la consigne n'est pas pour vous, et si vous aviez la fantaisie de visiter le trou?...

Bembo ne put réprimer le premier mouvement de sa curiosité.

— Ma réponse à milord en sera plus positive, dit-il; j'accepte votre offre, monsieur.

Paddy O'Chrane redressa sa haute taille, poussa, pour dégager sa gorge, un « Dieu me damne! » retentissant, qui fit tressaillir monsieur Smith, et se dirigea, au pas ordinaire, vers le trou, dans lequel ses six pieds disparurent pouce à pouce. Le cavalier Angelo Bembo le suivit. Au bas de ce premier escalier se trouvait un petit magasin d'eau gazeuse, en tout semblable à ceux du commerce sérieux et ordinaire. Le capitaine Paddy traversa cet office sans s'arrêter, et, à l'extrémité opposée, déplaça une vaste tonne qui masquait une porte.

Là commençait le *trou* percé par Saunder l'Éléphant.

— De par Satan! monsieur, dit le capitaine, excusez-moi si je passe le premier. Je suis chez moi, ou que je souffre comme un misérable pendant toute l'éternité, misère!

XXXI

SAUNDER L'ÉLÉPHANT

Il y avait au cirque d'Astley un clown nommé Saunder Mass ou Saunder l'Éléphant, qui faisait l'admiration de tous les cokneys de Londres par sa vigueur extraordinaire. Ce Saunder était originaire de Namur, et s'appelait tout bonnement Alexandre. C'était un homme d'une taille colossale, un géant lymphatique, lourd, stupide, une contrefaçon belge de Goliath. On citait de lui des tours de force tout à fait hors ligne : nous avons vu Snail affirmer que Saunder soulevait un cheval. Au printemps de 183., année qui précède l'époque où se passe notre histoire, Saunder disparut. Mais il disparut si bien, si complétement que nul n'aurait su indiquer sa trace. Ce fut un grave sujet d'étonnement. On en parla dans Southwark et de l'autre côté de l'eau. La Tamise coula pendant trois jours entre deux masses de badauds s'entretenant de Saunder.

Saunder l'Éléphant, tandis qu'on s'occupait ainsi de lui, passait son temps fort agréablement, en compagnie du capitaine Paddy, festoyant du matin au soir dans la maison du coin de Prince's-Street, qu'on venait de disposer en boutique d'eau gazeuse. Au bout de trois jours, le long festin auquel avait été convié Saunder l'Éléphant prit fin. Le capitaine lui mit en main une pince et divers instruments d'acier, et, dans l'office même, à la place où nous avons trouvé cette vaste tonne déplacée par Paddy, Saunder commença sa besogne.

Il avança fort lentement d'abord, car il lui était interdit de frapper et d'attaquer la terre ou les fondements à l'aide de chocs violents, comme on fait d'ordinaire dans toute fouille. Il devait percer à la sourdine, comme le ver perce le fruit dans lequel il s'introduit; la force seule de ses bras d'athlète et le poids extraordinaire de son corps devaient venir en aide à la patience du labeur.

Pour bien comprendre l'énormité de l'entreprise à laquelle on employait ainsi un seul homme, il faut savoir qu'il ne s'agissait point de

percer un simple boyau où un être humain pût se glisser en rampant. C'était une galerie qu'il fallait à milords de la Nuit, une galerie où l'on pût marcher et courir. Dès le commencement, le capitaine Paddy O'Chrane servit de mètre vivant. Une fois arrivé à la profondeur où elle devait être continuée parallèlement au plan de la rue, la galerie dut être creusée de façon à permettre à Paddy de s'y tenir debout. Cela faisait six bons pieds de hauteur. Quant à la largeur, l'énorme corpulence du géant lui-même en donna naturellement la mesure. Partout où il passait, deux hommes pouvaient le suivre de front.

Une fois les fondations de la maison percées, la besogne marcha un peu plus vite, Saunder avait acquis de l'habitude. Chaque fois que sa houe sans manche et qu'il maniait à deux mains s'enfonçait dans le sol, un gros fragment de terre se détachait et tombait. La nuit, des voitures venaient à la porte du magasin de soda-water et emportaient les déblais, enfermés dans de petites tonnes faciles à soulever, que Paddy montait lui-même du fond du trou.

Saunder ne sortait jamais, bien entendu : la première condition d'une entreprise de ce genre est un absolu secret. Saunder était là pour remplacer dix hommes dont il faisait la besogne et qu'on n'aurait pu enfermer comme lui sans employer la force. On peut dire qu'il était là de son plein gré, enchaîné dans son trou à peu près comme Renaud dans les poétiques bosquets d'Armide. Seulement Armide manquait. Un énorme pot de grès toujours plein de gin remplaçait cette charmante femme avec avantage. En outre, Paddy O'Chrane, avec son éloquence sentencieuse et lardée de jurons, avait pris sur l'esprit grossier de l'*Éléphant* un excessif empire. Paddy faisait valoir en termes énergiques le bonheur dont était entouré Saunder. N'avait-il pas un bon lit dans son trou? ne lui donnait-on pas pour ses repas des tranches de bœuf et du porter en abondance? Entre ses repas, n'avait-il pas du gin à discrétion et d'excellent tabac de contrebande? Tout cela, sans parler de l'honneur de trinquer de temps à autre avec un gentleman de l'importance du capitaine Paddy O'Chrane? L'Éléphant voulait parfois savoir où devait aboutir son travail.

— Tonnerre du ciel! répondait alors Paddy avec conviction, ce que nous trouverons fera ta fortune et la mienne, pesant coquin,

mon véritable ami. Tu auras, ou que Dieu nous damne tous les deux! une maison à trois étages dans Lambeth, et toutes les porteuses à la mer, scélérat stupide, mon camarade, te feront la cour, aussi vrai que tu auras pour mille livres de gin dans ta cave, et pour mille livres de porter, et pour mille livres de wisky, et pour mille livres... que Satan te berce, mille misères!

Saunder dormait ordinairement huit heures de suite, après quoi il travaillait sans se faire prier pendant quatre heures. C'était une habitude prise. Désormais, le géant était réglé comme une pendule. La tâche finie, il recommençait son somme. A coup sûr, cette vie n'était point aussi laborieuse que celle qu'il menait jadis au cirque d'Astley, et pourtant, à la longue, elle lui fut fatale. L'abus excessif que Saunder faisait des liqueurs fortes contribua pour sa part à miner lentement son athlétique constitution. Bref, huit mois après l'ouverture de la tranchée, le géant, suivant l'expression du capitaine Paddy, *ne battait plus que d'une aile.*

Le travail avançait cependant, non pas rapidement, mais toujours, et personne dans Londres n'avait eu vent de cette entreprise extraordinaire. Le succès ne paraissait point douteux. Encore quelques tonnes de terre enlevées, et un large chemin s'ouvrait du coin de Prince's-Street aux caves de la Banque. C'était un vaste boyau de forme cylindrique, étançonné à courts intervalles par des cercles de fer, et percé en certains endroits à plus de quarante pieds au-dessous du pavé de la rue.

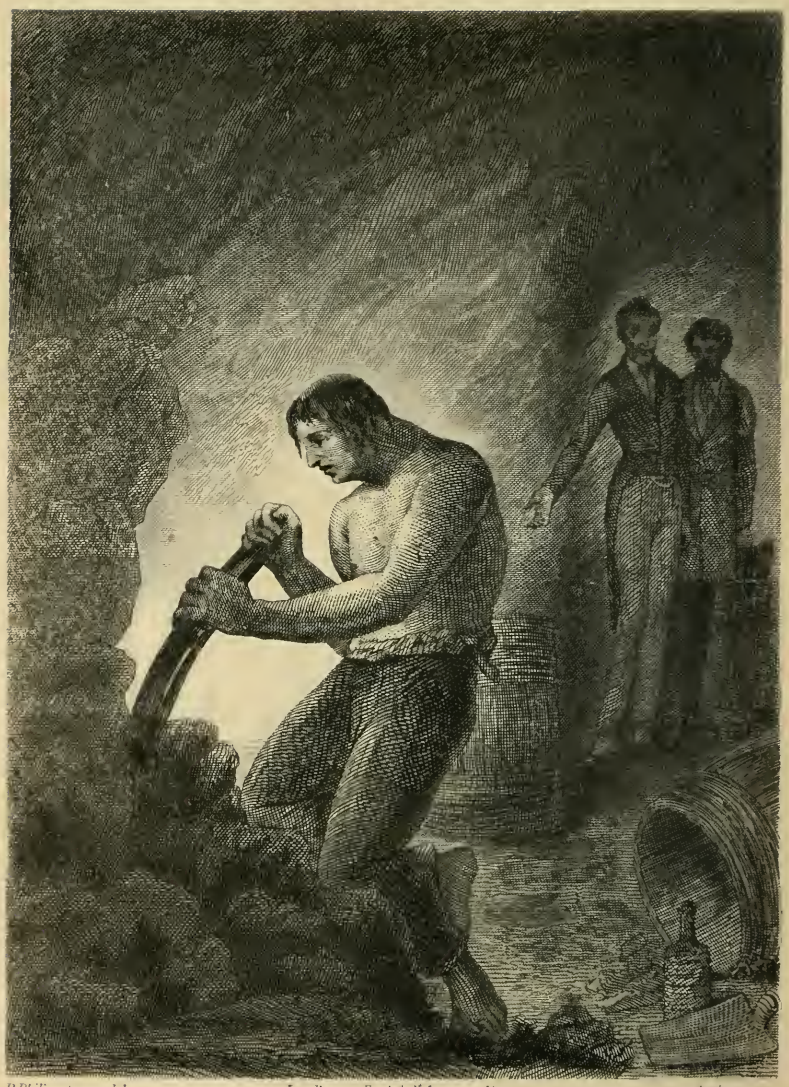
Le jour où Paddy O'Chrane introduisit le cavalier Angelo Bembo dans la galerie souterraine, c'en était presque fait. La boussole avait indiqué l'exacte direction à suivre, et Paddy, en pointant un plan de la Banque intérieure, avait reconnu, depuis une quinzaine de jours environ, la nécessité de faire remonter la galerie.

Bembo traversa la galerie avec une extrême surprise. Il ne pouvait croire qu'un homme eût fait tout cela. Tandis qu'il regardait la voûte, nettement arrondie, le capitaine se retourna tout à coup.

— Chacun aime, sur son âme! dit-il, à donner aux gens les titres qui leur appartiennent. Êtes-vous simple gentleman, monsieur?

—Qu'importe cela? demanda Bembo.

— Du diable! moi, je suis capitaine, ou que Dieu me confonde!



P. Philippoteaux del. Imp. Dupain, Faub.g St Jacques 35. Lefranco

SAUNDER L'ÉLÉPHANT

— Moi, je ne suis rien, répondit Bembo.

— Ah! ah! murmura Paddy en touchant son chapeau, Satan me brûle! Le pauvre Saunder verra un lord avant de mourir, le pitoyable drôle!

Paddy se remit en marche, en ajoutant philosophiquement:

— Dieu peut me damner, par Belzébuth et ses cornes! mais il n'y a qu'un lord pour dire : Je ne suis rien!

— On n'entend point travailler, dit Bembo; sans doute votre homme dort ou se repose.

— Mon homme! répéta Paddy ; sur ma parole la plus sacrée, non! Il fait plus de bruit en dormant qu'en travaillant... mais, Dieu me damne, milord! et Dieu me damnera! vous devez commencer à entendre sa musique.

Bembo prêta l'oreille et saisit les sons graves et sourds d'un râle éloigné.

— C'est sa manière de geindre, reprit le capitaine, il faut croire que ça l'amuse. Tenez! voilà son lit et sa bouteille.

Paddy montrait un enfoncement pratiqué dans la paroi de la galerie, où se trouvait un véritable et bon lit. Quant à la *bouteille*, c'était une cruche de grès qui pouvait bien contenir six pintes. Au bout de quelques pas, ils commencèrent à monter une pente assez raide, et bientôt le capitaine, s'arrêtant tout à coup, s'effaça contre la muraille.

— Si Votre Seigneurie, de par l'enfer! veut se donner la peine de regarder, dit-il, elle verra Saunder l'Éléphant, le plus gros coquin qui soit dans les Trois-Royaumes, et le plus grand aussi, que Dieu nous damne!

Bembo leva les yeux et vit devant lui en effet un massif colosse qui, geignant et soufflant, relevait puis abaissait ses bras en mesure. Il n'avait point entendu le pas des visiteurs et continuait sa besogne. La terre qu'il détachait par énormes fragments, à chaque effort, tombait dans une caisse disposée au-devant de lui et, de temps à autre, il vidait la caisse pleine dans une de ces tonnes dont nous avons parlé. A quelques pas derrière lui, il y avait une table, il y avait une pendule, une boussole, un niveau et quelques instruments de calcul. C'était la place du capitaine Paddy O'Chrane.

Bembo contempla quelque temps avec une muette surprise cette machine humaine dont tout ce qui l'entourait disait l'extraordinaire puissance. Le géant était à demi nu. On voyait ses muscles saillir et s'effacer tour à tour, et les athlétiques proportions de son torse ressortaient, dépassant de si loin la mesure humaine que Bembo croyait rêver. Il attendait avec une sorte de curiosité craintive que le géant se retournât, tant il pensait voir de terrible énergie sur le visage porté par un tel corps. Paddy jouissait de l'étonnement de son hôte.

— Eh bien, milord? dit-il enfin, de par tous les diables! comment trouvez-vous mon petit Saunder?

— C'est inconcevable! murmura Bembo; sans bruit, sans choc, il entame le sol...

— Comme si c'était un pudding, damnation! n'est-ce pas? interrompit le capitaine. C'est moi qui l'ai dressé, milord.

Au moment où Paddy achevait ces mots, la petite pendule se prit à sonner onze heures, l'Éléphant laissa aussitôt tomber son outil et poussa un long soupir de contentement.

— A la bonne heure, Saunder, s'écria Paddy d'un ton paternel, vous savez compter, mon fils; buvez ce verre de gin, triste créature! à la santé de Sa Seigneurie.

Saunder se retourna et Bembo faillit jeter un cri à la vue de la physionomie débonnaire que montra le géant. Ce n'était qu'un enfant de taille colossale. A l'aspect de Bembo, il porta la main à son front et se prit à sourire innocemment.

— Il est dressé, dit le capitaine avec une laconique emphase, que Dieu me punisse! dressé par moi.

Saunder avala d'un trait l'énorme verre de gin que lui présentait Paddy. Sa figure blafarde et bouffie ne s'anima point.

— L'avez-vous assez regardé, milord? demanda le capitaine.

Bembo fit un geste de pitié que Paddy interpréta comme une affirmation.

— Va te coucher, dit-il, misérable éponge, mon camarade. Dors bien, et que le diable t'emporte!

Saunder se glissa de son mieux entre Bembo et la muraille. L'instant d'après, il ronflait comme un cyclope.

— Cela ne m'apprend pas où en est la besogne, dit Bembo.

— Tonnerre du ciel! dit le capitaine en montrant un petit papier gras couvert de chiffres assez mal alignés, pour ce qui est du calcul, que diable! je ne suis pas un aigle. Nous sommes sous les caves, milord, à dix pas du magot.

Comme Bembo n'avait nul moyen de vérifier cette assertion, et que le temps pressait, il retourna sur ses pas, suivi du capitaine qui lui fit courtoisement la conduite jusqu'à la rue, et lui souhaita cordialement la damnation éternelle.

Bembo remonta dans son cab et se fit mener de toute la vitesse du cheval dans White-Chapel-Road. Arrivé à l'angle d'Osborn-Street, il paya son cocher et descendit pour continuer sa route à pied jusqu'à Bakers-Row. Arrivé là, il frappa à la porte d'une vaste maison qui s'ouvrit aussitôt. Derrière la porte se tenaient deux hommes, sans armes apparentes, mais dont le vigoureux aspect disait suffisamment que, la porte ouverte, il restait encore une barrière à franchir.

— Qui demandez-vous, gentleman? dit l'un d'eux.

— Le conseil de la *Famille*, répondit Bembo.

— Qu'êtes-vous?

— Lord de la nuit.

— Votre Seigneurie est en retard, dit l'autre portier ou sentinelle. Milords sont assemblés depuis une heure.

Bembo monta rapidement un grand escalier bien éclairé et fut bientôt introduit dans ce spacieux salon où lady Jane B..., au sortir de la cave empestée du *purgatoire*, avait échangé les vingt mille livres de son royal protecteur contre le diamant de la couronne.

Autour de la large table, recouverte d'un tapis vert qui occupait le centre du salon, une vingtaine d'hommes étaient assis. Au milieu de la table, sur un fauteuil plus élevé, ressemblant à peu près à ce trône où s'asseyait dans la chapelle souterraine de Sainte-Marie-de-Crewe le moine à la simarre de soie, siégeait M. le marquis de Rio-Santo.

XXXII

LE CAVALIER ANGELO BEMBO

Ce n'était pas seulement le trône qui ressemblait au siége du chef des faux moines de Sainte-Marie, il y avait, entre cette grave réunion d'aujourd'hui et l'assemblée des bandits du souterrain écossais d'autres points de comparaison.

Frank Perceval, introduit subitement dans ce salon brillamment éclairé, eût sans doute reconnu plus d'une physionomie, et, parmi ces voix, plus d'une l'aurait fait tressaillir.

C'étaient, pour le plus grand nombre, des brigands de qualité. Nous les passerons rapidement en vue, gardant seulement le silence sur leur chef, M. le marquis de Rio-Santo, dont l'histoire ne peut être faite en un chapitre.

A sa droite se tenait le docteur Moore, qu'on regardait généralement comme son confident et son ami. Après le docteur Moore, que le lecteur connaît suffisamment, venait un gentleman d'apparence militaire, qui parlait haut dans la discussion et prétendait parfois, mais en vain, tenir tête au marquis. C'était sir George Montalt, colonel du régiment de***, aussi célèbre pour ses nobles façons que pour ses dettes innombrables. Sir George avait mangé, fort galamment du reste, une fortune d'un demi-million de livres, et ne possédait plus que ses biens substitués, ce qui ne l'empêchait point de jeter l'or par les fenêtres avec une profusion tout à fait chevaleresque. A cette profusion il fallait un aliment; sir George s'était fait voleur après avoir été dupe. Ceci est une bien vieille histoire!

Après lui venait le banquier Fauntlevy, qui devait occuper Londres entier peu de mois après et rassembler autour de son échafaud les plus belles fleurs de nos salons fashionables. Fauntlevy était l'ami intime de l'un des frères du roi; il avait la confiance de tout le West-End et la méritait, car il ne fit pas perdre un farthing à sa noble chentèle. Le commerce seul eut à se plaindre de lui et l'on n'avait rien à crain-

dre de ce brillant larron dès qu'on portait un nom inscrit au *Peerage* ou même au *Baronetage* du royaume-Uni. C'était un beau jeune homme à la blonde chevelure, au sourire féminin, à la taille élégamment serrée dans un frac noir d'une coupe incomparable. Il était aussi fastueux que sir George, et sa maison de Pimlico faisait honte au palais de Saint-James. Le dossier de son procès contenait quatorze mille faux. Le frère du roi sollicita sa grâce et vint le visiter dans sa prison.

Au delà du banquier fashionable s'asseyait un personnage carré, puissamment barbouillé de tabac et respirant à pleine bouche l'odeur du rhum des Antilles. Ce personnage, à part la faiblesse qu'il avait de s'approprier le bien d'autrui, était un très-saint homme. On parlait de lui depuis quelques mois pour être promu au bénéfice vacant de feu le doyen de Westminster. Ce révérend avait nom Peter Boddlesie. Il ne possédait alors qu'un mince bénéfice de deux cents livres, et ses supérieurs, avec lesquels il frayait, touchaient par mois des milliers de guinées. Il fallait bien que le révérend Boddlesie trouvât moyen d'allonger honnêtement sa prébende.

Après le révérend, nous trouvons un Honorable, John Peaton, fils cadet du marquis de***. Ici encore, tout aux uns, rien aux autres. John Peaton faisait sa partie à l'occasion, lorsque la *Famille* avait besoin d'un nobleman pour jouer quelque bout de rôle dans une intrigue; mais c'était un assez triste acteur. En revanche, il étrillait un cheval mieux que pas un palefrenier, et pouvait avaler vingt-quatre douzaines d'huîtres de suite, pourvu qu'il les accompagnât de six flacons de porto.

Autant l'Honorable John était inutile, autant son voisin se trouvait être indispensable à la société. Ce voisin, homme de quarante ans, regardant les gens de côté, à la dérobée, et doué, depuis le menton jusqu'au sinciput, de la physionomie d'un *observateur*, n'était rien moins que S. Boyne, esq., intendant du metropolitain-police. Grâce à lui et à l'un des sous-commissaires de la Cité, qui siégeait un peu plus bas, la *Famille* vivait en paix ou à peu près avec la police.

Assis à côté du magistrat, se prélassait un lord; un véritable lord, portant couronne de vicomte au-dessus de son écusson normand. Que voulez-vous! On a un nom chevaleresque et une magnifique fortune, mais on a l'esprit faible, sinon vicieux. On regarde autour de soi; on

ne voit, aussi loin que peut se porter la vue, que lords plongés jusqu'au cou dans une orgie sans fin. On est lord : on a le droit de faire comme les lords. On se jette à corps perdu dans leur vie. L'or coule à flots, puis l'or s'épuise et manque. Que faire? Caton mourrait.

Lord Rupert Bel..., vicomte Clé..., n'était pas mort.

A sa gauche, un gentleman rose et propre, portant un nez mince et blanc, de belles lunettes d'or, touchait à peine son fauteuil et se dressait dans toute la rigide tenue de l'étiquette britannique. Ce gentleman était le personnnage important de la séance, parce que sa qualité de sous-caissier central de la Banque le mettait à même de fournir tous les renseignements nécessaires pour le grand acte de spoliation que méditait la *Famille*. Il s'appelait sir William Marlew. Après lui venaient plusieurs employés du gouvernement et un juge.

De l'autre côté de la table se trouvait la partie véritablement militante du conseil de la *Famille*. Ceux que nous venons de nommer, à l'exception du docteur Moore, payaient plutôt de leur position que de leurs actes, les autres étaient de véritables bandits, agissant, combinant, et servant de tête aux cent mille bras de l'association.

Là nous retrouvons le pauvre aveugle, sir Edmund Makensie; M. Smith, dépouillé de son garde-vue vert et de son air cafard, qui n'eût point cadré avec son titre belliqueux de major Borougham; sir Paulus Waterfield; le docteur Müller, dans la personne duquel nos lecteurs eussent reconnu le bijoutier Falsktone; et deux ou trois autres, audacieux et intelligents coquins qui, comme M. Jedediah Smith et le docteur Müller, venaient en droite ligne de Botany-Bay.

Lorsque Bembo fut introduit dans la salle, la parole était à William Marlew, sous-caissier central de la Banque.

— J'affirme, déclamait-il avec gravité, et je crois être, par ma position, à même de parler sur ce point avec une certaine consistance...

— Écoutez! écoutez! murmura lord Rupert qui bâilla, se croyant à la Chambre haute.

— Je remercie le noble lord de sa bienveillante interruption, poursuivit le bureaucrate, et je maintiens... bien plus! j'avance que les caves de notre administration n'ont jamais contenu autant de matières d'or, monnayées ou non : la Banque n'a pas moins de vingt-cinq millions sterling en caves.

Comme si l'énoncé de cette somme monstrueuse (six cent vingt-cinq millions de francs) eût eu le pouvoir de percer les murailles pour arriver jusqu'à la tourbe impure qui croupissait non loin de là dans le Purgatoire, le tuyau acoustique se prit à vomir un sourd et frémissant murmure, auquel se joignit le murmure avide de l'assemblée.

— Vingt-cinq millions sterling! répéta l'aveugle Tyrrel dont les yeux scintillèrent.

— Et quelle sera la part de chacun de nous? demanda d'un air tout content le révérend Boddlesie, futur doyen de Westminster.

— C'est une question d'arithmétique, monsieur, répondit le caissier; une simple division...

— Sir William, interrompit Rio-Santo, veuillez nous dire quelle est la somme, en billets au porteur, que peuvent contenir les coffres de la Banque.

— Ceci me semble sans intérêt, milord, attendu que les billets ne représenteront plus bientôt que des valeurs absentes. Néanmoins, pour satisfaire Votre Seigneurie, je repondrai : le double des valeurs en caves.

— C'est bien, monsieur, dit Rio-Santo.

Bembo venait de s'approcher de lui pour lui faire son rapport.

— Milords, reprit presque aussitôt le marquis, votre juste impatience va être enfin satisfaite. Dans la nuit d'après-demain, nous serons introduits à la Banque.

La gravité de l'assemblée ne put tenir à cette bienheureuse annonce, et un joyeux hurrah fit retentir les lambris de la salle.

— Il est quelques mesures à prendre, continua Rio-Santo, pour lesquelles, je pense, le conseil me donnera plein pouvoir.

— Assurément! assurément! répondit-on de toutes parts.

— Sir William aura la bonté de se rendre sur les lieux, poursuivit encore Rio-Santo, pour pointer le plan des caves et donner à nos hommes toutes les indications nécessaires. Sir William indiquera en outre les dépôts de bank-notes, bien qu'il semble dédaigner ce butin.

— Une fois la Banque ruinée... commença le caissier.

— C'est juste, monsieur, mais vous ferez ce que je vous demande. Quant aux mesures de précaution, cela regarde messieurs de la police. Je me réserve d'ailleurs de mettre sur pied le ban et l'arrière-

ban de la *Famille* pour faire émeute au besoin sur différents points et occuper la force armée. Ne vous étonnez donc point, milords, si tous nos hommes sont convoqués à la fois.

Le docteur Moore, qui n'avait pas encore prononcé une seule parole, jeta sur le marquis un regard perçant et furtif. L'aveugle et lui échangèrent un imperceptible signe d'intelligence.

Si Moore et Tyrrel soupçonnaient que M. le marquis de Rio-Santo gardait pour lui-même une bonne partie de sa pensée, ils ne se trompaient nullement. Le pillage de la Banque n'était qu'un accessoire de son projet, un détail de son plan. Ces billets au porteur, dont le rose et blond caissier faisait fi, acquéraient pour Rio-Santo une valeur sans prix, par cette circonstance que, entre ses mains, ils devenaient une arme et déterminaient tout d'un coup la banqueroute du premier établissement financier de l'Angleterre.

Quant à la réunion de tous les hommes de la *Famille*, c'était une autre affaire. Il s'agissait d'une émeute en effet, mais ce n'était pas pour protéger le pillage de la Banque. L'émeute devait porter plus haut et avoir un autre résultat.

Les lords de la Nuit se séparèrent.

Le marquis de Rio-Santo remonta dans son équipage avec le cavalier Angelo Bembo.

Au moment où sa voiture s'arrêtait dans Belgrave-Square, il prit la main de Bembo et la serra fortement.

— Ange, dit-il, l'heure approche. J'aurai besoin de vous tout entier. S'il est au monde quelqu'un que vous aimiez, pensez à lui cette nuit et demain ; car après ce terme vous êtes à moi.

Quand Rio-Santo l'eut quitté, Bembo vint s'accouder à l'appui de la fenêtre basse, située vis-à-vis du *lord's-corner*. Anna était toujours dans la chambre où nous l'avons vue. Ses yeux rougis avaient dû beaucoup pleurer ; jusque dans le sommeil qui l'avait surprise, elle gardait une attitude épouvantée. Bembo la contempla longtemps en silence.

— S'il est au monde quelqu'un que j'aime! murmura-t-il enfin. Oh ! oui ! c'est un amour d'hier, qu'il faudra oublier demain. Mais je l'aime... je l'aime comme je n'ai point aimé encore et comme je n'aimerai plus jamais !

C'était une de ces rares nuits où l'hiver de Londres revêt le manteau de frimas des contrées polaires. Le givre scintillait aux branches étiolées des arbres qui masquaient les derrières d'Irish-House. La rue était déserte sous la fenêtre.

— Je n'ai que cette nuit, reprit Bembo, et cette nuit est déjà bien avancée!

Quelques minutes après, la petite porte par où le prince Dimitri Tolstoï avait été introduit dans Irish-House s'ouvrit sans bruit, et le cavalier Bembo traversa la rue. Aucun son ne troublait le silence absolu de la nuit. Bembo mesura de l'œil la distance qui le séparait de la fenêtre où brûlait la bougie d'Anna, et tâcha de lancer sur le balcon une échelle de soie qu'il avait apportée. Il n'y put point réussir. Heureusement il était agile. Son poignard fiché entre les briques lui servit de marche-pied, et, moitié à l'aide de cet appui, moitié par le secours des saillies, il parvint à mettre sa main sur le balcon.

Une fois sur le balcon, il attacha solidement son échelle aux barres de fer; car, après être monté, il s'agissait de redescendre, et de redescendre deux. Anna Mac-Farlane s'éveilla en sursaut. Le poing de Bembo, enveloppé d'un mouchoir, venait de briser l'un des carreaux de la croisée. L'air frais du dehors fit irruption à l'intérieur en même temps que Bembo, et la flamme de la bougie, vivement soufflée, se pencha, n'éclairant plus que vaguement les objets. Anna, qui avait fait d'abord un mouvement pour s'enfuir, s'élança en poussant un cri de joie et vint tomber entre les bras de Bembo étonné.

— Stephen! oh! mon cher Stephen! s'écria-elle, Dieu vous envoie enfin à mon secours!

Un douloureux frisson courut par tous les membres de Bembo.

— J'ai tant prié! reprit Anna, mon Stephen! je savais bien que le salut me viendrait de vous!

La flamme de la bougie se redressa. Anna découvrit son erreur. Elle se dégagea, effrayée, et se réfugia en courant à l'autre bout de la chambre. Bembo ne la suivit point. Plus il la voyait charmante dans son effroi, plus son cœur se serrait. Il pensait :

— Mon Dieu! que je l'aurais aimée!

Anna, cependant, la pauvre enfant, tomba sur ses genoux en disant :

— Je vous en prie ! ayez pitié de moi !

Bembo eut pitié en effet.

— Ne craignez rien, dit-il si doucement qu'Anna se sentit presque ravivée ; ne craignez rien de moi, madame; ma présence ne doit point vous causer de frayeur.

Il lui prit la main et la releva en ajoutant avec tristesse :

— Entre nous deux, ce n'est pas vous qui avez sujet de craindre ou d'implorer.

Anna ne comprit point.

— Comment êtes-vous ici, monsieur? demanda-t-elle.

Bembo l'avait presque oublié. Cette question le rendit au sentiment de la réalité. Il se souvint du lieu où il était. Le moindre bruit, la moindre résistance de la pauvre recluse, pouvait refermer sur elle les portes du *lord's-corner*. Cependant il fallait agir.

— Madame, dit-il, je suis ici pour vous sauver.

Et, surmontant avec effort une instinctive répugnance, il ajouta, en tâchant de sourire :

— Ne devinez-vous pas? je viens de sa part.

— De sa part! s'écria miss Mac-Farlane dont le visage exprima tout à coup une confiance sans bornes.

— De la part de Stephen, dit tout bas le cavalier Bembo.

Anna sauta de joie. Bembo souffrait cruellement; mais il eut la force d'employer jusqu'au bout son généreux stratagème.

— Venez! murmura-t-il ; Stephen vous attend.

Il souleva dans ses bras la jeune fille, qui n'opposa point de résistance, et commença à descendre l'échelle de soie avec précaution. A moitié chemin de la fenêtre au sol, Bembo crut entendre derrière lui, dans la maison de M. le marquis de Rio-Santo, le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait. Il continua de descendre. Quelques marches plus bas, il sentit Anna frémir entre ses bras.

— Voyez... voyez! dit-elle avec effroi ; un fantôme qui glisse parmi les branches de ces arbres !

Bembo essaya, mais en vain, de se retourner. Anna regardait toujours le fantôme, qui descendait, lui aussi, le long de l'un des troncs d'arbres plantés derrière Irish-House. Arrivé au niveau du mur de la cour, il s'y cramponna et demeura un instant comme indécis. C'était

un homme demi-nu, dont on apercevait les membres étiques aux rayons de la lune. Anna se mourait de peur.

Enfin Bembo mit le pied sur le dernier degré de l'échelle. A ce même instant on entendit la chute d'un corps sur le pavé. C'était le fantôme qui venait de sauter dans la rue. En sorte que nos deux fugitifs et cet homme touchèrent en même temps le sol et se trouvèrent en présence.

Bembo hésita. L'homme s'appuya, épuisé, au mur qu'il venait de franchir, et une voix chevrotante s'éleva dans le silence de la nuit. Cette voix chantait :

Le laird de Killarvan
Avait deux filles;
Jamais n'en vit amant
De plus gentilles
Dans Glain-Girvan.

— Mon père! s'écria Anna en se dégageant des bras de Bembo, c'est la voix de mon père !

Angus, c'était bien lui, fit un pas vers sa fille dont il avait reconnu la voix ; mais, presque aussitôt, saisi d'une mystérieuse horreur, il se recula, chancelant.

— Toujours les ombres de celles qui sont mortes! murmura-t-il avec détresse.

Et comme Anna voulait mettre ses bras autour de son cou, il la jeta violemment sur le pavé et s'enfuit en criant :

— Toutes deux! toutes deux!

Bembo le perdit de vue au détour de Belgrave-Lane. Il reprit dans ses bras Anna évanouie et l'emporta.

Le lendemain, M. le marquis de Rio-Santo trouva vide le lit du laird. Il ne put confier à personne ses inquiétudes, car, de toute cette journée, le cavalier Angelo Bembo ne se montra point à Irish-House.

XXXIII

ANGE GARDIEN

Jusqu'ici, nos personnages n'ont point perdu de vue le dôme majestueux de Saint-Paul de Londres; jusqu'ici, notre histoire a tourné dans le cycle étroit d'une semaine. Mais le moment arrive où il nous faudra franchir tout à coup le temps et l'espace, où nous serons forcés de mettre des mois entre les scènes de notre drame, et où notre action prendra la poste pour élire domicile dans les sauvages bruyères de l'Écosse. En attendant, nous avons repris un à un tous nos personnages mis à l'écart dans la deuxième partie de ce récit, où l'attention du lecteur est presque exclusivement portée sur Susannah et Brian de Lancester; nous avons suivi chacun d'eux dans leurs efforts bons ou méchants, dans leurs sentiments, dans leurs aventures, et le cours naturel de ces diverses actions, convergeant au même but, nous ramène à cette journée où Brian de Lancester creva Ruby, son beau cheval, et affronta le feu des horse-guards pour apporter une fleur aux pieds de Susannah.

Ce fut la veille de ce jour, en effet, que M. le marquis de Rio-Santo fut mis en danger de mort par l'étreinte furieuse de Mac-Farlane; ce fut ce jour-là même, vers trois heures après minuit, que le cavalier Bembo enleva la plus jeune fille de Mac-Farlane à sa prison du *coin-du-lord*.

Il y avait un lien étroit entre le docteur Moore et l'aveugle Tyrrel. Ce dernier avait reçu du docteur un de ces bienfaits qui ne se payent point, et lui en gardait une sorte de reconnaissance. Leur intérêt, d'ailleurs, les rapprochait énergiquement : ils voulaient partager la succession du marquis de Rio-Santo. Tous deux demeuraient dans Wimpole-Street : Tyrrel, au numéro 9, Moore, au numéro 10; leurs maisons se touchaient [1]. Leurs maisons, en outre, communiquaient

[1] A Londres, comme on sait, les numéros se suivent.

entre elles par un passage secret dont rien ne pouvait faire soupçonner l'existence, par cela même que Moore et Tyrrel s'en servaient pour leurs relations habituelles, de telle sorte qu'on ne les voyait jamais entrer l'un chez l'autre.

Ce fut par cette voie que la maison du numéro 9 fut évacuée tandis que Brian de Lancester allait chercher une escouade de police.

Moore était absent et n'avait point paru chez lui de toute la journée. La maison restait à la garde de Rowley. Le passage qui reliait les deux maisons voisines aboutissait, par un court corridor, pris sur la chambre-prison, au cabinet même du docteur. Ce fut d'abord là qu'entrèrent les fugitifs du numéro 9. Susannah n'avait point songé à opposer de résistance, parce qu'elle ignorait qu'on la faisait ainsi passer d'une maison dans l'autre.

A peine entré dans le cabinet du docteur, Tyrrel prit à part madame la duchesse douairière de Gêvres et lui dit :

— Allez dans White-Chapel-Road, Maudlin, et prévenez que ma maison est au pouvoir de la police.

Madame la duchesse de Gêvres jeta de côté un coup d'œil sur Susannah.

— La laisserons-nous seule ici? demanda-t-elle.

— Un tour de clé, Maudlin, dit l'aveugle en se dirigeant précipitamment vers la porte ; surtout hâtez-vous. Moi, je vais m'occuper de l'amoureux. Il faut que celui-là ait la bouche fermée avant demain matin.

La Française s'approcha de Susannah, qui s'était assise à l'écart.

— Mon cher amour, lui dit-elle, vous avez été bien imprudente ; mais, à tout péché miséricorde. Je vais travailler pour vous et pour lui, afin qu'il n'arrive point de mal de tout ceci.

Avant de sortir, elle se ravisa.

— Mais vous n'avez pas mangé de la soirée, chère belle, reprit-elle, et je serai longtemps absente.

— Je n'ai pas faim, dit Susannah.

— Mon Dieu ! je connais cela, mon amour !... la peine, le désespoir... on n'a pas faim. Mais on mange un blanc de poulet.

Madame la duchesse de Gêvres, qui semblait être aussi à l'aise chez le docteur Moore que dans sa propre maison, sortit et reparut bientôt,

suivie d'un domestique porteur d'un plateau. Ce plateau contenait une collation complète. Le groom le déposa sur une table, puis la petite femme se retira définitivement cette fois en disant :

— Bon appétit, mon cher cœur !

La clé tourna deux fois dans la serrure, en dehors. Susannah était seule. Il y avait une demi-heure à peine que Lancester l'avait quittée. Depuis lors les événements s'étaient succédé avec une telle rapidité qu'elle n'avait pu voir clair dans le trouble de son intelligence. Elle restait sous le coup de cette terrible frayeur causée par l'apparition de Tyrrel au moment où elle se croyait déjà libre et heureuse. Elle n'en était pas même encore à se demander ce qui allait arriver, ce que ferait Lancester, ce qu'elle avait à espérer ou à craindre.

Elle avait mis sa tête entre ses mains et tâchait à débrouiller le chaos des tumultueuses pensées qui emplissaient son cerveau. La première idée qui lui vint fut une crainte poignante. Elle se souvint des menaces qui avaient toujours Lancester pour objet. Au bout de quelques minutes, de grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

— Mon Dieu ! je l'ai tué ! murmura-t-elle avec accablement.

Un faible gémissement se fit entendre derrière elle, comme un écho de sa plainte désespérée. Susannah n'y prit point garde et tâcha de prier. Tandis qu'elle priait les gémissements redoublèrent. Susannah les entendit et se leva, car, dans son âme noble et toute généreuse, le désespoir lui-même ne pouvait étouffer la pitié. Elle prêta l'oreille attentivement. Les plaintes faiblissaient, puis revenaient plus déchirantes.

Susannah prit la bougie et poussa vivement la porte à laquelle s'adossait son siége. Le lit où gisait Clary défaillante était à dix pas de là. Susannah, étonnée, abaissa vers la patiente son regard plein de commisération. A peine ce regard eut-il rencontré les traits de Clary, que la physionomie de la belle fille exprima une émotion extraordinaire. Son œil devint humide et tendrement inquiet. Puis elle se laissa tomber à genoux. Clary ouvrit ses paupières endolories, parce qu'elle venait de sentir un baiser sur sa main.

— C'est bien vous, murmura Susannah, c'est bien vous que je cherchais depuis longtemps !

Un muet étonnement se peignit sur le visage de miss Mac-Farlane

— Vous ne vous souvenez plus, reprit Susannah; le bienfait accordé ne laisse point de traces dans les âmes généreuses. Mais le bienfait reçu ! Oh! je me souviens, moi, et, dès que j'ai su prier, j'ai prié pour vous et pour cet autre ange qui vous ressemble et qui, sans doute, est votre sœur... pour Clary, la noble fille, et pour Anna, la douce enfant.

— Qui donc êtes-vous, madame ? demanda Clary.

— Vous ne savez pas mon nom, et vous ne me l'avez pas demandé, Clary, ce jour où votre bras soutint ma taille affaissée sur le trottoir de Cornhill, ce jour où vous secourûtes la pauvre fille inconnue qui se mourait de faim.

— De faim ! répéta Clary en pressant douloureusement sa poitrine. Oh ! moi aussi, je meurs de faim !

Susannah bondit hors de la chambre et revint aussitôt, portant la collation préparée pour elle. Ses yeux mouillés riaient un rire de bonheur. Elle se remit à genoux sur le tapis et aida la pauvre malade à se soulever. Tandis que cette dernière mangeait avidement, la belle fille lui souriait, et mettait sur ses mains pâles de caressants baisers de sœur.

Clary se ranimait, réchauffée par cette tendresse.

— Comme elle avait faim, la pauvre enfant ! disait Susannah. Si vous pouviez voir, Clary, les jolies couleurs qui reviennent à vos joues! Vous voilà belle comme autrefois, maintenant !

Clary avait les yeux pleins de larmes.

— Merci ! merci ! murmura-t-elle.

Puis, saisie d'un involontaire et soudain effroi, elle ajouta en frissonnant :

— Mais vous ne pourrez toujours rester près de moi, madame, et quand vous ne serez plus là, ils me feront encore mourir de faim !

Susannah se redressa d'instinct, comme si elle eût voulu se mettre entre Clary et le danger.

— Je vous défendrai, dit-elle ; je suis forte comme un homme ! Qu'ils viennent !

Elle s'interrompit parce qu'elle avait vu Clary pâlir tout à coup et fermer les yeux avec effroi. Avant qu'elle pût se retourner pour voir

quelle était la cause de cette frayeur subite, une voix sèche et mécontente prononça tout auprès d'elle :

— Que signifie cela, monsieur?

Le docteur Moore et Rowley venaient d'entrer.

— Sir Edmund a passé par la petite porte, répliqua tout bas l'aide-empoisonneur, et il a amené cela... cette lady... avec lui.

Les sourcils de Moore étaient froncés violemment.

— Ce n'est point la place de cette lady, monsieur, dit-il durement, retirez-vous et priez-la de vous suivre.

— Monsieur, je ne sortirai pas, répliqua Susannah d'une voix basse et calme.

Le docteur avança jusqu'au lit.

— Madame, dit-il en faisant effort pour refouler sa colère au dedans de lui-même, j'ignore et je méprise les puériles formules de ce qu'on nomme la galanterie. Néanmoins, prévoyant un fâcheux dénoûment à tout ceci, et voulant l'éviter, je me découvrirai devant vous, madame (il mit le chapeau à la main), je m'inclinerai comme un fat, et j'épuiserai tout mon fonds de courtoisie en vous disant : Je vous prie, madame, je vous supplie de vous retirer sur-le-champ.

Pour que le lecteur comprenne tout d'un coup la situation, il suffira de lui apprendre que le docteur quittait à l'instant même le chevet de miss Trevor, et qu'il revenait en toute hâte pour tenter sur Clary la terrible expérience jusque-là retardée.

Susannah tourna la tête vers Clary.

— Oh ! ne m'abandonnez pas ! dit la pauvre fille, qui crut voir de l'hésitation dans ce mouvement.

— Vous abandonner ! s'écria Susannah en l'entourant de ses bras Clary ! Je ne connais point de force qui puisse me séparer de vous !

Le docteur laissa échapper une sourde exclamation.

— Madame ! dit-il d'une voix tremblante, vous ne me connaissez pas ! et vous ne savez pas quel crime vous avez commis à mes yeux en pénétrant dans cet appartement !

— Je sais qu'on a voulu faire périr cette enfant, répondit Susannah sans s'émouvoir, et je veux veiller désormais sur elle.

La porte s'ouvrit encore. Cette fois, ce fut Tyrrel l'Aveugle qui entra. Au lieu de gagner l'intérieur de la chambre, il demeura immo-

bile et froid sur le seuil. Le docteur avait tressailli visiblement à la réponse de Susannah.

— Ah! vous savez cela, madame! murmura-t-il avec un menaçant effroi; eh bien! je puis oublier que vous le savez... je puis vous pardonner peut-être de le savoir. Mais sortez! sur votre vie, sortez!

— Je ne sortirai pas, répéta la belle fille, et il faudra commencer par me tuer, si vous en voulez à la vie de cette enfant.

Le docteur mit ses deux mains dans les vastes poches de son habit; son visage, pâle d'ordinaire, avait du sang jusqu'au front et était terrible à voir.

— Hors d'ici! dit-il à Rowley avec un éclat de rage; cette femme l'a voulu!

Aucun des muscles du beau visage de Susannah ne se contracta. Seulement, elle éleva ses yeux vers le ciel, parce qu'elle vit bien qu'elle allait mourir.

Mais Tyrrel l'Aveugle s'était décidé enfin à prendre un rôle dans cette scène. Au moment où Moore, affolé par un de ces paroxysmes de fureur qui prennent surtout les hommes dont la passion se cache sous une enveloppe glacée, s'élançait vers Susannah toujours immobile, le bras robuste de Tyrrel l'arrêta court. Le docteur essaya de se dégager. Ce fut en vain.

— Quoi! s'écria-t-il enfin, épuisé par cette lutte d'un moment, tu oses me faire violence, toi!!

— Mon idée est qu'il ne faut pas tuer cette femme, docteur, répondit paisiblement Tyrrel.

— Et si je le veux, moi!

— Je tâcherai de vous en empêcher.

— Pourquoi, misérable, pourquoi? rugit le docteur avec rage.

Clary était plus morte que vive. Susannah, que la colère de Moore n'avait pu faire trembler, attachait maintenant sur Tyrrel un regard inquiet et craintif. Celui-ci reprit, sans rien perdre de son flegme :

— Docteur, pour plusieurs raisons. D'abord, cette femme est ma fille.

Susannah éprouva un imperceptible choc et devint plus pâle. Moore recula étonné.

— Ah! ah! miss Suky, poursuivit Tyrrel en la couvrant de ce

regard long, perçant et lourd dont la belle fille avait parlé tant de fois à Brian de Lancester, ne me reconnaissez-vous pas?

— Je vous reconnais, monsieur, prononça tout bas Susannah, et pourtant...

— Pourtant ne signifie rien, miss Suky, avec un savant homme comme M. le docteur. Vous m'avez vu pendre, n'est-ce pas? Qui sait? peut-être me verrez-vous pendre encore. Docteur, ajouta Tyrrel en se tournant vers Moore, dont la colère avait pris le change à cette révélation, et qui regardait toujours les deux jeunes filles avec une hésitation de mauvais augure, quand je dis : elle est ma fille... vous m'entendez bien? Au temps où j'avais nom Ismaïl Spencer, on l'appelait Susannah Spencer, voilà tout... et ce n'est pas précisément pour cela que je me suis mis entre vous deux.

— Pourquoi donc? demanda Moore.

— M. le marquis de Rio-Santo m'a ordonné de veiller sur elle.

— Ah! fit le docteur qui baissa la tête, sa vie pourrait être ma condamnation!

Tyrrel s'inclina gravement.

— Qui se chargera de la réduire au silence? reprit le docteur. Est-ce vous, Ismaïl?

Tyrrel jeta un oblique et furtif regard sur Susannah, qui détournait les yeux.

— Eh bien! oui, répondit-il en prenant tout à coup la bonhomie de son rôle de sir Edmund, je me chargerai de cela, docteur.

QUATRIÈME PARTIE

LE MARQUIS DE RIO-SANTO

I

L'ASSASSIN DE LA PRINCESSE

C'était à peu près à l'heure où l'Honorable Brian de Lancester, de retour devant le nº 9 de Wimpole-Street avec une petite troupe d'hommes de police, reconnaissait que sa courte absence avait suffi pour faire évacuer la maison. La nuit était magnifique. L'humidité de la journée, frappée sur les pavés par un glacial vent du Nord, faisait de chaque rue un étincelant miroir, sur lequel les passants glissaient, trébuchaient et tombaient, à l'ineffable contentement de tous les Snail de la capitale et de l'empire britannique.

Aux abords de Portland-Place, vers le milieu de la rue de Devonshire, il y avait, malgré le froid intense, une foule assez considérable, assemblée devant une porte ouverte. Cette foule était composée d'hommes qui avaient entre eux une sorte de ressemblance, bien que quelques-uns portassent la livrée de la misère, tandis que d'autres étaient revêtus de fort décents costumes. Presque tous avaient sous le bras d'énormes liasses de journaux; les plus élégants seuls se privaient de cet ornement, mais ils étaient suivis d'un ou plusieurs grooms, chargés comme des mulets de la même denrée. Sur la porte ouverte, il y avait quatre ou cinq grooms en livrée, occupés inces-

samment à jeter aux assiégeants des paquets de papiers humides et exhalant cette odeur nauséabonde que Dieu a donnée au journal comme il a mis une crécelle au col annelé du serpent à sonnettes.

— Soixante pour Pleydell et Browne! disait une voix dans la foule.

— Soixante pour Pleydell et Browne ! répétait l'un des grooms.

Ces mots couraient de bouche en bouche et arrivaient jusqu'à un buraliste dont on voyait la face fossile, à deux pouces de son registre.

Le buraliste griffonnait quelques mots et répétait d'une voix suraiguë :

— Soixante pour Pleydell et Browne. Allez !

Un paquet était livré.

— Quarante pour Gilbert du Strand! Vingt-cinq pour mistress Dodson! Deux cents pour Howard et Flower !

Et les feuilles pleuvaient. La vente était superbe.

— Soixante-quinze pour Prior! Cinquante pour Goodbridge ! Quatre-vingts pour Samuel Lowther !

Et cent autres noms ! et cent autres demandes, si bien que, enfin, une voix sortant des profondeurs du bureau prononça triomphalement ces paroles :

— Le tirage est épuisé, messieurs.

On voulut protester, mais les deux larges battants de la porte tournèrent prestement sur leurs gonds, et la face jaunie du buraliste disparut à tous les yeux. Ceci se passait à la porte de M. Timothy Overflow, éditeur du journal *the Moon* (*la Lune*), feuille du soir. La foule assemblée dans la rue était un *rush* de newsmen ou marchands de journaux.

D'ordinaire, le journal *the Moon* faisait son apparition dans le silence le plus complet, et n'arrivait chez les newsmen qu'autant que l'on prenait le soin de l'y porter; mais, ce jour-là, il y avait une nouvelle, une grande nouvelle ! De longtemps curiosité pareille n'avait été excitée. Il ne s'agissait point d'une invention vulgaire, c'était de l'histoire. Il y avait en jeu une personne royale. Un meurtre avait été commis, ou tenté pour le moins, jusque sur la terrasse du château de Kew.

Et sur qui? bon Dieu! sur une gracieuse et douce enfant, appelée à succéder au trône, sur l'espoir des Trois-Royaumes, sur la princesse Victoria, fille de S. A. R. le duc de Kent, et nièce de Sa Majesté!

Ce fut un terrible désappointement pour ceux des newsmen qui, arrivés trop tard, n'avaient pu se procurer le moindre numéro du *Moon*. Il se forma immédiatement une sorte de bourse devant la porte de M. Timothy Overflow. De chaque côté de la rue, les curieux affluaient. Le *rush* des newsmen se trouva bientôt enclavé de toutes parts dans un autre *rush* plus nombreux et non moins bruyant. Les récits les plus contradictoires couraient parmi cette foule bavarde et pressée de savoir.

— Oh! mon cher monsieur! criait la voix aigre et chantante de mistress Burnett, laquelle était là au bras de son capitaine, je vous jure sur mon salut que je suis bien informée. C'était une amazone, montée sur un grand cheval. Elle a tiré sur la chère enfant vingt-sept flèches empoisonnées, monsieur!

— Pas possible, madame!

— Pas possible, monsieur! Eh bien! les bleus de la garde sont venus, les braves beaux garçons, et ils l'ont hachée, elle et son grand cheval, monsieur, menu comme chair à pâté.

— Et ils ont bien fait, tonnerre du ciel! Que le diable vous larde! Tempêtes! dit le capitaine O'Chrane, ils ont bien fait, les misérables mangeurs de bœuf du roi!

— Je vous dis, moi, glapissait une autre voix de femme, que c'est un sauvage de l'exhibition de Regent-Street. Il a frappé la pauvre petite princesse, que Dieu la bénisse! d'un coup de massue sur la tête.

— Du tout, riposta une basse-taille, c'est un catholique irlandais, un vil mendiant de l'autre côté du canal!

— Vous n'y êtes pas! c'est un gentleman! On a trouvé son cheval mort au milieu du parc du Régent : un cheval magnifique!

— Quelles fables on raconte dans Londres! dit mistress Burnett en haussant les épaules.

L'histoire des vingt-sept flèches empoisonnées lui semblait seule offrir un degré suffisant de vraisemblance.

— Que Dieu me damne! cria le capitaine O'Chrane en redressant

ses six pieds de manière à dominer la foule. J'offre trois pences pour un journal d'un penny!

Nul ne répondit.

Tandis que le *rush* des vendeurs de journaux s'agitait, un homme prenait l'avance sur ses confrères et vendait force numéros au public. On le voyait se glisser tortueusement dans la foule, donnant au premier venu sans marchander, et à moitié prix, les précieux exemplaires qu'on se disputait si énergiquement. Il semblait pressé surtout de vendre. Une fois la vente faite, sa main vidait l'argent reçu dans une énorme poche, ouverte sur le devant de son habit en lambeaux, et il disparaissait. Quand le paquet de journaux qu'il avait sous le bras était épuisé, il fouillait tantôt à droite, tantôt à gauche, dans les poches qui parsemaient son costume délabré, et en retirait toujours une liasse nouvelle.

— Que voulez-vous, mon excellent monsieur? disait-il ; que désirez-vous, ma belle dame? Un *Standard?* voilà. Un *Evening Post?* tenez. Un *Moon?* Joli journal, mon gentleman; tenez! tenez! tenez!

— Par ici, marchand de mensonges, Satan et ses cornes! cria le capitaine O'Chrane au moment où le négociant en guenilles passait à sa portée.

— Voilà, gentleman

— Par le trou du tophet! reprit Paddy étonné, c'est ce vil serpent de Bob, le bon garçon, qui s'est fait newsman, ou Dieu me punisse!

Bob lui tendit un *Mail*, et reçut un shelling avec injonction de rendre huit pence. Il mit sa main dans sa poche.

— Et, depuis, quand, triste vermine, Bob, de par l'enfer! mon camarade?... commença Paddy.

Mais Bob était loin déjà. En un tour de main il avait vendu un *Moon* à la voix glapissante, et un *Standard* à la basse-taille. Les heureux possesseurs des feuilles tant désirées s'approchèrent ensemble d'un réverbère pour étancher enfin à longs traits leur curiosité. Mais à peine la lumière du gaz vint-elle frapper sur les feuilles achetées, qu'une multiple exclamation de désappointement se fit entendre.

— Dieu me damne! dirent la basse-taille et le capitaine.

— Ah! lord! cria la voix glapissante.

Le *Standard* de la basse-taille avait huit jours de date. Le *Moon* de

la voix glapissante était du mois dernier, et l'*Evening Mail* du bon capitaine rendait un compte exact et détaillé de la bataille de Waterloo.

Bob avait plusieurs des qualités qui font les grands hommes. Il voyait tôt, il exécutait vite. Pour deux couronnes, il avait acheté tout ce vieux papier qu'il venait de revendre dix guinées. Étendez en tout sens cette innocente opération, et vous arriverez à l'un de ces magnifiques coups de filet opérés de temps à autre par la maison politico-commerciale de Saint-Swithin's-Lane [1].

Le commis fossile et jaune de M. Timothy Overflow était un eccentric-man. C'est, avec, Lancester et Bishop le troisième que nous présentons à nos lecteurs. Il détestait les marchands de journaux. Il monta dans sa chambre, située au-dessus du bureau de vente, et ouvrit sa fenêtre, tenant à la main le dernier exemplaire du journal *la Lune*.

Bientôt après, une voix monotone tomba dans la rue, faisant taire à la fois les cris des newsmen et les commérages de la foule. Voici ce qu'elle disait :

« Détails authentiques touchant l'assassinat horrible tenté sur la personne auguste de S. A. R. la princesse Alexandrine-Victoria de Kent, nièce bien-aimée de Sa Majesté le roi Guillaume, notre gracieux souverain. »

— Qu'est-ce à dire ? s'écria un newsman, n'allez-vous pas lire l'article tout haut, monsieur Switch ?

— Et pourquoi pas ? rispotèrent dix voix dans la foule.

— Oui, pourquoi pas ? de par Satan, mille misères ! appuya de loin le capitaine. Écoutez, Dorothy, écoutez, ma chère amie ; ce triste oiseau qui perche là-haut va nous dire la chose tout au long !

Le fossile reprit :

« Ce matin à onze heures trente-cinq minutes, un étranger de grande taille, monté sur un fort cheval alezan, s'est introduit dans le *pleasure-ground* de Kew, bien que le drapeau royal flottât au-dessus du clocher... »

[1] Rue où est situé le comptoir Rothschild.

— Tempêtes ! murmura Paddy ; voilà qui est intéressant ou que je meure ce soir, malédiction ! Un peu de silence !

— Allons, monsieur Switch, allons ! disaient les newsmen, la plaisanterie n'est pas mauvaise, mais c'est assez comme cela. N'en lisez pas davantage !

« ... Au-dessus du clocher. Les gardes à pied chargés de veiller sur la terrasse ne l'ont aperçu que lorsqu'il était déjà auprès de la grande serre japonaise. Suivant d'autres versions, c'est la princesse elle-même qui l'aurait découvert au moment où il braquait sur elle le canon d'un pistolet bourré jusqu'à la gueule. »

— Jusqu'à la gueule ! répéta mistress Burnett, ah ! lord !

— La paix ! tonnerre du ciel ! Écoutez, Dorothy !

« ... Jusqu'à la gueule ! A la vue de cette arme redoutable, la jeune princesse aurait poussé un cri d'épouvante... »

— Je crois bien ! pauvre cher trésor !

« ... Et se serait élancée vers le palais en appelent au secours... »

— Mais, monsieur Switch, c'est une infamie ! crièrent les newsmen. Vous nous avez vendu cela : vous n'avez pas le droit de le donner.

— De notre vie, nous n'achèterons plus un seul exemplaire de *la Lune*, monsieur Switch.

— Et *la Lune* sera obligée de se coucher, monsieur Switch !

— Monsieur Switch, ce sera éclipse de *lune !*

Monsieur Switch continuait :

« ... En appelant du secours. L'étranger de grande taille parut songer à faire retraite. Il se dirigea rapidement vers le glacis, au pied duquel il avait laissé son cheval... »

Les newsmen indignés avaient vidé la place.

— Eh bien ! cria la foule ; après ? que devint l'étranger de grande taille ?

— Triple blasphème ! ajouta le capitaine ; que devint-il, monsieur ? de par tous les diables !

Le fossile ferma doucement sa fenêtre et s'en alla.

Au moment où la foule exhalait sa colère en un concert de malédictions, un cab déboucha de Wimpole-Street. Celui qui occupait l'intérieur du cab ne se doutait guère qu'il était le héros de ce petit

drame et la foule était loin de penser que l'*étranger de grande taille* fût en ce moment au milieu d'elle.

Le cab tourna dans Portland-Place et s'arrêta devant la demeure du comte de White-Manor. Brian mit pied à terre et franchit les marches de ce perron d'où le fouet des valets l'avait chassé un jour, sur l'ordre de son frère. Il souleva le marteau et heurta fortement.

Le groom qui vint ouvrir recula d'épouvante à son aspect, comme s'il eût aperçu le diable en personne.

— Veuillez prévenir le comte de White-Manor, dit Brian avec un calme impérieux, que M. de Lancester demande à Sa seigneurie un instant d'audience.

II

DROIT D'AINESSE

Londres entier connaissait l'inimitié des deux frères. A plus forte raison, un valet de White-Manor ne pouvait l'ignorer. Le groom auquel s'adressait Lancester demeura un instant indécis, tant le fait d'une entrevue entre le comte et son cadet lui semblait chose impossible. Il obéit pourtant. Au bout de quelques secondes, il revint, et Brian fut introduit dans le salon de réception.

Ses idées étaient dans un grand trouble. Ce qui venait de se passer à la maison de Wimpole-Street, les révélations de Susannah, sa disparition soudaine, tout cela était trop près de lui encore et ne prenait point dans son intelligence cet aspect clair que donnent aux choses de la mémoire les réflexions de quelques jours. Il savait qu'un ennemi puissant, surtout parce qu'il était insaisissable, lui disputait maintenant Susannah ; il venait chercher auprès de son frère les moyens de combattre et de vaincre ce ténébreux ennemi. C'était là son but. Les moyens à prendre pour arriver à ce résultat lui échappaient encore.

Il y avait bien longtemps que Brian de Lancester n'avait mis le pied dans la maison de ses ancêtres. Il se sentit au cœur un trouble grave et inconnu. Une voix, muette depuis des années, sembla lui désigner ce noble cordon d'austères portraits de famille qui courait

autour des lambris, montrant alternativement les fiers visages de ses pères et les traits dignes, hautains et doux de ses aïeules décédées. Brian avait l'âme d'un chevalier sous l'enveloppe d'audacieux cepticisme où il se drapait pour le monde. Il se repentit peut-être. Du moins son front se courba comme s'il eût eu pudeur à soutenir les regards de toutes ces générations assemblées, lui qui se présentait parmi elles avec des pensées hostiles à leur successeur légitime, à l'héritier du nom commun, à l'homme qui portait le titre transmis de père en fils, au chef de la maison, en un mot, dont un cadre vide attendait le portrait à la suite de tous ces portraits vénérés.

Il se souvint que le feu comte de White-Manor avait uni en mourant sa main à celle de son frère. Il se souvint que la dernière parole de sa mère l'avait exhorté à l'amour et au pardon; sa mère, dont les traits bénis, fixés sur la toile, semblaient encore lui sourire...

Une porte latérale s'ouvrit. Le lord de White-Manor parut, appuyé sur le bras de son intendant, Gilbert Paterson. Entre le comte et son cadet il y avait une fort grande différence d'âge. Le vigoureux tempérament de Brian et les excès de White-Manor avaient élargi cette différence au point de la changer en contraste frappant. Brian avait conservé en effet dans l'âge viril quelque chose de cette grâce agile qui reste généralement l'apanage des jeunes hommes. Il était beau, fort et ardent. White-Manor, au contraire, était vieillard avant d'avoir franchi les limites de l'âge mur.

Parfois, lorsque la colère réchauffait tout à coup et fondait le sang épaissi qui obstruait ses veines, il retrouvait pour un instant sa vigueur passée; il pouvait encore briser quelque chose, un homme ou un meuble, dans la fureur sauvage de ses emportements. Mais il payait vite et cher ces éclats insensés. La vie, revenant soudain avec violence dans ce corps usé, le terrassait de son choc formidable. White-Manor tombait alors comme une masse inerte, ou bien son cerveau frappé s'engourdissait en une sorte d'abêtissement.

Son avenir était compris, et il le savait, entre les cordes menaçantes de cet implacable dilemme : l'apoplexie ou la démence.

A l'approche du comte son frère, Brian se leva pour s'incliner cérémonieusement. Le comte lui rendit son salut en tâchant au contraire de fixer sur son visage une expression de cordiale bonhomie. Encore

une fois, entre ces deux hommes les rôles étaient renversés. La crainte était pour le puissant, la sécurité pour le faible.

Les deux frères demeurèrent un instant immobiles et se contemplant en silence. Le visage de Lancester était toujours froid; celui du comte prenait une apparence de plus en plus soumise, mais on se fût étrangement fourvoyé si l'on eût jugé leurs pensées mutuelles à ces symptômes extérieurs.

Il y avait de la pitié dans le cœur de Lancester. Le comte de White-Manor portait sur sa figure de tristes vestiges de la dernière attaque qui l'avait précipité la nuit de l'avant-veille sur le plancher du *lord's-corner*, dans la chambre d'Anna Mac-Farlane. Brian ne put constater sans douleur le funeste changement opéré chez son frère. La voix du sang parla. Un instant il fut sur le point de tendre les bras.

Dans l'âme du comte, on n'eût trouvé qu'aversion profonde. Lui aussi était péniblement frappé de l'aspect de son frère. Mais qu'il y avait de distance entre sa surprise et celle de Brian! Il eût voulu trouver ce dernier vieilli comme lui, glacé comme lui, brisé comme lui, plus que lui! Et il le revoyait toujours jeune, toujours fort, toujours plein de séve et de vie. C'était bien là un dernier coup digne de tous les autres! Le persécuteur était là pour jouir de l'agonie de sa victime.

White-Manor haïssait Brian sans rémission. Quiconque connaît les plus vulgaires secrets du cœur humain comprendra l'immensité de cette haine. Brian l'avait attaqué, Brian l'avait vaincu, et Brian était son héritier.

White-Manor rompit le premier le silence.

— Que voulez-vous de moi, mon frère? dit-il d'une voix douceureuse que démentait énergiquement l'expression de son visage; êtes-vous venu voir les progrès du lent supplice que vous me faites subir? Je suis bien malade, Brian, vous devez être satisfait.

— Milord, répondit Lancester, je suis peiné de vous trouver malade. Quant à l'accusation que vous portez contre moi d'être cause de votre souffrance, je crois que Votre Seigneurie me prête un pouvoir que je n'ai point...

— La vipère qui tue, monsieur, est obscure et faible! Un enfant peut l'écraser du pied.

Brian ne sourcilla pas, et le comte, regrettant aussitôt cette parole échappée à sa colère, balbutia d'un ton d'embarras :

— Je voulais dire... mais on ne se croit pas obligé, entre frères, de peser scrupuleusement ses expressions.

— Je suis de votre avis, milord, dit froidement Lancester. Entre frères qui s'aiment on peut tout se dire.

White-Manor fit signe à Gilbert de lui avancer un fauteuil.

— Veuillez donc être assis, dit-il à Brian. Je vous demanderai, pour moi, la même permission. Maintenant, comme il est trop vrai que nous n'avons point coutume de nous voir fréquemment, je vous prierai encore une fois de me dire le motif de votre visite.

— Je suis venu pour parler sans témoin à Votre Seigneurie, répondit Lancester en s'asseyant.

White-Manor hésita visiblement. Son regard sembla de nouveau faire comparaison entre la force de son frère et sa propre faiblesse. Un effroi manifeste se peignit sur ses traits flétris.

— Mon frère, dit-il, Gilbert Paterson ne me quitte jamais.

— Vous étiez donc là, milord, cette nuit où Gilbert Paterson lança vos valets armés de fouets contre le fils de votre père?

— Ce fut une chose très-regrettable, Brian, balbutia le comte; Gilbert fut sévèrement puni...

— Milord, vous êtes le maître en votre maison, interrompit Lancester avec froideur. Mais l'affaire qui m'amène est grave pour moi et pour vous. La présence de ce valet me gêne.

Le comte réfléchit pendant une minute, puis il se leva sans aide et gagna la porte en disant :

— Suivez-moi, Gilbert. Brian, je suis à vous à l'instant et nous serons seuls.

Quelques secondes après, en effet, le comte reparut; mais, au lieu de revenir s'asseoir en face de Brian, il prit un siége auprès de la table qui tenait le centre du salon, et sur le riche tapis qui la recouvrait il déposa ostensiblement une paire de pistolets.

— Ceci vous prouve, Brian, dit-il de ce ton bref et dégagé des gens qui ont pris leur parti, ceci vous prouve que nous allons causer sérieusement et franchement. Je vous écoute.

Brian se prit à sourire de pitié.

— Ah ! milord, dit-il, don Quichotte donnait des coups de lance aux moulins à vent ! C'était moins fou que de vouloir me combattre avec des pistolets, moi ! Ne comprenez-vous point quelle aubaine ce serait pour moi d'être assassiné par Votre Seigneurie?

— Non, monsieur, je ne comprends pas, répondit le comte d'un air sombre. Les morts ne raillent plus.

— Sur mon honneur, cela vaudrait mieux encore pourtant que de me pendre sous vos fenêtres. Milord, il vous faudra d'autres armes pour soutenir la lutte, si vous repoussez la paix que je viens vous offrir.

— Quoi ! s'écria le comte dans un premier mouvement d'espoir, vous mettriez fin à votre implacable poursuite, Brian ?

— Je vous ferai grâce, milord mon frère, répondit celui-ci en abaissant sur White-Manor son regard indifférent et hautain ; je suis las de frapper ainsi sur un frère, las d'accabler un ennemi qui ne sait point se défendre, las enfin d'appeler les dédains du monde sur l'homme qui porte le nom de mon père.

— Ah ! fit avec défiance White-Manor, à qui la réflexion ramenait ses doutes, vous avez des façons bien rudes de proposer la paix, monsieur !

— C'est que vous me semblez avoir atteint les dernières limites de la misère, milord. Je ne suis pas un bourreau, et il me plaît aujourd'hui de mettre un terme à vos tortures.

White-Manor était pourpre. Un instant la colère monta en flots si abondants vers son cerveau, que sa main s'agita tandis que son regard se tournait vers les pistolets avec convoitise. Brian, lui, pensait sans doute avoir parlé suffisamment, car il avait pris un album dont il feuilletait les pages avec distraction.

La colère de White-Manor vint s'émousser et rebondir en quelque sorte contre ce flegme vainqueur. Les pistolets restèrent sur la table et le comte fit effort pour se recueillir.

— De sorte que, reprit-il après un silence, vous m'insultez aujourd'hui par un reste d'habitude et pour la dernière fois.

— Vous vous trompez, milord, répondit Lancester qui éloigna son album pour mieux voir l'effet d'un croquis, je n'insulte point Votre Seigneurie. Seulement je mets à nu les tristes extrémités où je la vois réduite.

— Vous faites, en un mot, comme ces marchands qui déprécient une denrée pour l'avoir à plus bas prix.

— Pas tout à fait. Le commerce ne me paraît point offrir d'objet de comparaison convenable. Je déprécie, moi, milord, pour avoir un prix meilleur.

— C'est donc un marché sans vergogne que vous venez me proposer?

— C'est une capitulation, milord. Vos ancêtres et les miens tiraient rançon de leurs prisonniers de guerre.

— Ne raillons plus, monsieur, s'il vous plaît, dit le comte; je suis très-malheureux, il est vrai, par votre fait; mais vous qui parlez si haut, vous êtes plus que malheureux, vous êtes misérable, et, par le nom de Dieu! vous agissez en homme sage de venir à moi, pour faire la paix, comme vous dites, et trouver les moyens de rompre avec cette triste existence de famine et de dettes qui est la vôtre depuis si longtemps. Seulement il serait prudent à vous, peut-être, de prier au lieu de menacer.

Brian ferma son album.

— Milord, répliqua-t-il, il y a un peu de vrai dans tout ceci et beaucoup d'erreurs. Je suis pauvre et ne songe guère à le nier, mais le temps des dettes est passé pour moi! je n'ai plus de crédit.

— Et pourtant, vous vivez!

— Au grand déplaisir de Votre Seigneurie, c'est vrai. Mais je n'emprunte pas: on me fait l'aumône.

— Quoi! s'écria White-Manor en sautant sur son fauteuil, auriez-vous poussé la folie jusque-là? Auriez-vous oublié le nom que vous portez au point de mendier?

— Milord, interrompit Brian, je ferai observer à Votre Seigneurie que la mendicité est sévèrement interdite, même aux frères cadets des membres du haut Parlement, en faveur desquels le bon sens et l'humanité commandaient, selon moi, une exception. Je subis l'aumône et ne la provoque point. Mais ne trouvez-vous pas comme moi que c'est assez de paroles et qu'il faut en venir au fait? Pour une raison ou pour une autre, je viens vous offrir la paix; la voulez-vous?

— C'est suivant le prix où vous prétendez la mettre.

— Le prix? répéta Brian.

Il hésita. Évidemment cette question le trouvait au dépourvu.

— Que vous faut-il, monsieur? demanda encore le comte.

— Milord, répondit enfin Brian d'une voix lente et grave, je ne sais pas au juste ce qu'il me faut, mais il me faut beaucoup. Il me faut la faculté de puiser à la caisse de Votre Seigneurie jusqu'à concurrence... de mon bon plaisir, milord!

III

PITIÉ, MON FRÈRE!

Le comte demeura un instant stupéfait. Il regarda son frère en face: les traits de Brian, calmes et résolus, donnaient une portée toute sérieuse à sa proposition.

— Mais c'est toute ma fortune que vous me demandez, monsieur! s'écria enfin le comte: il est impossible que vous espériez m'amener à cela.

— Milord, répondit Brian, il se peut que je me borne au quart, à a moitié... on ne sait pas. Il ne faut pas croire que je fasse avec vous de la diplomatie, que je vienne ici avec une arrière-pensée, que j'aie par devers moi, en un mot, quelque moyen vainqueur, à l'aide duquel je puisse éperonner Votre Seigneurie et la faire sauter le fossé en aveugle. Si j'étais homme à ne point dédaigner ces expédients, peut-être pourrais-je en effet engager la bataille sur ce terrain, car je connais votre passé, mon frère, beaucoup plus que vous ne le pensez...

— Mon passé, monsieur, voulut interrompre le comte, est celui d'un gentilhomme, et c'est en vain que vous essayeriez de m'effrayer par de vagues menaces. Je ne crains point qu'on éclaire ma vie.

— Si fait, milord, dit Brian, vous le craignez, et vous avez raison de le craindre. Votre Seigneurie eut une femme et une fille: une femme dont le monde a oublié le honteux martyre; une fille dont, morte ou vivante, l'œil de Dieu tout seul a pu suivre le mystérieux destin.

— Oseriez-vous supposer?... s'écria le comte.

— A coup sûr, je ne suppose rien de bon, milord mon frère. Mais brisons là. Ce serait vous faire aussi la partie trop belle que d'entamer la lutte sur ce terrain. Vous êtes riche ; les rieurs passeraient peut-être du côté de Votre Seigneurie. Le monde m'applaudit à condition que je mène ce duel sans grimacer ni perdre mon sang-froid. Je ne suis pas un avocat. Je suis un gladiateur.

White-Manor suivait avec tension et fatigue cet étrange discours. Il attendait une conclusion, une attaque directe, et tâchait de se tenir prêt à la parade. Mais Brian changea brusquement de sujet.

— On m'a conté aujourd'hui, reprit-il, une histoire bizarre et touchante. Un instant, j'ai cru saisir de singuliers rapprochements entre ces aventures d'une pauvre fille abandonnée et certaines notions que e possède sur l'existence privée de Votre Seigneurie. A Dieu ne plaise! ajouta-t-il tout à coup avec émotion, qu'il en soit ainsi que je l'ai un moment soupçonné... Avez-vous ici un portrait de madame la comtesse de White-Manor, Godfrey?

— Pourquoi cette question? demanda le comte qui se troubla.

— C'est une question de fou, milord, répondit Lancester en souriant; depuis huit jours, je crois que je redeviens enfant. Il y a un roman dans mon cerveau... Parce que cette jeune fille fut confiée aux mains d'un misérable...

— Quelle jeune fille? dit involontairement White-Manor.

Brian regarda son frère en face et reprit d'un ton froid :

— Une jeune fille que je cherche, milord, et que Votre Seigneurie va m'aider à retrouver.

— Monsieur, dit le comte avec mauvaise humeur, ne jugerez-vous point à propos de me parler enfin autrement que par paraboles?

— Je vous prie de m'excuser, milord, répliqua Lancester en saluant. Venons au fait, puisque Votre Seigneurie le désire. Il me faut un acte dûment rédigé, qui me permette de tirer à discrétion sur votre caisse.

White-Manor essaya de railler.

— Monsieur, dit-il, je vous prie, que prétendez-vous faire de ma fortune?

— C'est pour cette jeune fille, milord, répondit Brian le plus simplement du monde.

— Et vous pensez que je me dépouillerai, moi, pour une inconnue?

— J'y compte, milord, positivement.

White-Manor s'agita sur son fauteuil, en proie à une colère qui avait bien son côté comique. La voie seule ouverte pour faire cesser ce conflit ridicule était évidemment de montrer la porte et d'user du droit rigoureux qu'a tout homme de demeurer en repos dans sa maison : mais White-Manor n'avait garde. Au fond de cette situation bizarre, il y avait un élément réel de terreur, et les moyens bourgeois n'étaient point de mise vis-à-vis d'un importun comme Brian de Lancester. Le comte, après tout, malgré son formel dessein de se raidir, ne savait trop s'il ne devrait point plier en définitive. Il ignorait le fond de la pensée de Brian, et se trouvait dans la position d'un homme qui, les mains liées en face d'un ennemi implacable, le verrait tourner autour de lui et sourire, et danser comme font les sauvages autour du bûcher de leurs captifs. Brian pouvait pousser l'audace jusqu'à la folie, mais il y avait de la réflexion dans ses témérités, et si soudains que fussent ses coups de tête, un calcul rapide et profond les devançait toujours.

— Milord, reprit-il avec ce sans-façon des gens habitués à déverser le ridicule et à ne le point subir, je suis amoureux, amoureux comme on ne l'est qu'une fois en sa vie, amoureux au point de sacrifier tout à mon amour : tout, milord, jusqu'au but de ma vie entière!

White-Manor ne répondit point, mais son œil éteint eut un éclair. Lancester ne songeait guère à le surveiller. Le souvenir évoqué de son amour tout neuf mettait de la joie et de la rêverie sur ses traits énergiques. Il souriait à l'image absente de Susannah.

— Oh! oui, je l'aime! murmura-t-il avec un tel élan de passion que White-Manor éleva son lorgnon pour le considérer mieux. Je me suis senti vivre pour la première fois en savourant son premier sourire; le son de sa voix a fait vibrer une corde muette en un coin ignoré de mon cœur. Elle m'a révélé toutes les joies que l'homme peut espérer ici-bas et que je dédaignais naguère, aveugle et misérable que j'étais! C'est bien vrai, cela, milord. J'espère, oh! j'espère ar-

demment! J'ai foi en Dieu; je suis capable de ne plus vous haïr!

— Aimez-vous donc tant que cela? dit froidement White-Manor.

— J'aime davantage, répondit Lancester. J'aime avec réflexion, avec passion. Mais me comprenez-vous?

Les traits du comte s'épanouirent en une gaieté grossière.

— Oui, monsieur, oui, répondit-il. Ah! vous aimez tant que cela, monsieur?

Le ton de White-Manor, hypocritement contenu, changea tout à coup :

— Et vous venez m'imposer d'insolentes conditions! reprit-il avec éclat, vous venez, la menace à la bouche, comme un bandit de grande route, me dire : Donne ou je frappe! Et vous aimez tant que cela! Savez-vous que j'aurais donné mille guinées à quiconque m'en eût apporté la nouvelle? Quand on aime tant, monsieur, on a peur de mourir!

Il arma bruyamment ses deux pistolets.

Brian fit un geste de mépris.

— Milord, dit-il, discuter sur ce ton ne convient point entre gentlemen. Voulez-vous, oui ou non, signer l'obligation que je demande à Votre Seigneurie?

— Non, mille fois non! s'écria le comte. Je vous chasse, monsieur; et, usant du droit de tout Anglais dont le domicile est violé par un espion ou par un voleur, je vous menace, si vous ne sortez pas à l'instant même, de vous jeter mort sur le carreau.

— Et moi, je vous mets au défi d'exécuter votre menace, dit Lancester qui croisa ses bras sur sa poitrine et marcha lentement vers son frère en le couvrant d'un regard fixe et froid. Le comte leva ses deux pistolets à la fois. Brian n'était plus qu'à trois pas de lui. Les traits apoplectiques de White-Manor exprimaient un farouche désir de tuer, combattu par la peur.

— N'avancez pas! n'avancez pas! dit-il d'une voix suffoquée.

Brian fit les trois pas, nonobstant cet ordre, et sa main s'appuya, pesante, sur l'épaule de son frère, qui retomba, dompté, dans son fauteuil.

— Vous allez voir tout à l'heure, milord, dit-il, si j'ai peur de mourir.

Il prit, l'un après l'autre dans les mains de son frère, qui n'opposa aucune résistance, les deux pistolets, et les jeta au loin sur le tapis

— Milord, poursuivit-il, vous vous êtes trompé. Cet amour dont vous avez accueilli si joyeusement la nouvelle était le plus grand malheur que vous pussiez redouter. Seul, j'aurais continué à combattre en vous le représentant d'un principe odieux; mais je ne me serais point hâté. Aujourd'hui, je deviens intraitable. Il ne peut plus y avoir de moi à Votre Seigneurie ni pitié ni trêve. Je veux être riche. Je le veux!

Il y eut un instant de silence après ce mot, prononcé par Brian d'un ton si plein d'autorité que le comte baissa la tête.

— Ne le faut-il pas, milord? reprit Lancester au bout de quelques secondes; comme elle est la meilleure, la plus sainte, ne doit-elle pas être la plus brillante, la plus enviée, la plus heureuse? Milord, nous sommes les fils d'un même père. Vous avez joui un temps sans partage de la fortune commune : à mon tour désormais!

— Les lois sont pour moi, bégaya le comte, pris d'une sérieuse épouvante.

— Milord, entre nous deux les lois n'ont rien à faire. Nous sommes deux frères. L'un de nous est usé par le vice; les excès de tous genres ont paralysé son corps et son esprit; c'est un être misérable, sans foi, sans cœur, réprouvé par son passé, supportant avec blasphèmes les restes d'une vie à charge aux autres comme à lui-même : celui-là est pair d'Angleterre. L'autre est jeune, fort, éprouvé, sans reproches; mais il n'y avait place que pour un seul convive au banquet des priviléges politiques. De quel droit prétendrait-il se révolter ou seulement se plaindre? La loi le guette; la loi le rejettera, brisé, dans son néant, s'il essaye de se relever; la loi étouffera ses cris s'il ouvre la bouche. La loi aura raison, la loi a toujours raison, puisqu'elle est la plus forte, mais je ne connais point de loi qui défende à un Anglais d'ouvrir une fenêtre et de se briser le crâne contre les pavés de la rue...

Le comte regarda son frère d'un air hébété. Celui-ci se dirigea vers la fenêtre.

— Milord, continua-t-il, derrière cette fenêtre, il y a foule, entendez-vous?

Il se faisait en effet grand bruit dans Portland-Place. Une cohue compacte encombrait les trottoirs, s'entretenant de la grande nouvelle du jour, de l'assassinat tenté à Kew sur la personne de S. A. R. la princesse Alexandrine-Victoria de Kent. Lancester mit la main sur le ressort de la croisée.

— C'est une foule avide et curieuse, milord, reprit-il. Nous n'aurions pu choisir un public plus nombreux pour notre dernière comédie.

— Au nom du ciel! que prétendez-vous faire? demanda le comte.

— Je vous l'ai dit : il me la faut riche et heureuse. En outre, ce que vous ne savez pas, cette jeune fille aimée jusqu'à l'idolâtrie m'a été enlevée il y a une heure. Votre or, mon or, Godfrey, car depuis quinze ans vous avez mangé votre part du patrimoine de Lancester, mon or m'eût servi à la sauver d'abord, puis à lui créer ici-bas un paradis. Vous me refusez : je vais la venger.

Brian pesa sur le ressort. Le châssis inférieur de la fenêtre monta en grinçant le long de ses rainures, laissant libre une large ouverture, par où le fracas de la rue s'élança dans le salon de White-Manor. Le comte se leva, éperdu. Brian monta sur l'appui de la fenêtre.

— Comme cette foule est épaisse! murmura-t-il. Je voudrais gager qu'il y a là plus de mille hommes réunis. Parmi ces mille hommes, pas un n'ignore l'inimitié qui nous sépare. Car j'ai fait ce que j'ai pu pour nous rendre célèbres, vous et moi, Godfrey.

— Vous annonciez le dénoument de cette comédie! dit White-Manor d'un ton provoquant.

Car la menace qui tarde à se réaliser redonne du courage aux cœurs les plus couards.

— Je vous prie de m'excuser, milord, répondit Lancester ; je cherche ici dessous une petite place pour me briser le crâne et n'en vois point de vide.

Le comte haussa les épaules.

— Prenez votre temps, dit-il en se rasseyant.

— Je vous rends grâces. Comme je le disais à Votre Seigneurie, le fait de me voir tomber mort sur le trottoir de Portland-Place n'étonnera aucun de ces braves gens : ils nous connaissent.

— Qui donc oserait m'accuser d'un meurtre? prononça dédaigneusement White-Manor.

— Tout le monde, milord, car le cri de détresse d'un mourant est chose qu'on ne songe point à révoquer en doute...

— Miséricorde! s'écria le comte qui comprit tout d'un coup et demeura comme frappé de la foudre; c'est une infâme perfidie, Brian!

— N'aviez-vous pas tout à l'heure le ferme vouloir de me brûler la cervelle? Ce n'est pas même un mensonge. Je n'accolerai aucune épithète outrageante au noble nom de Votre Seigneurie; je... mais la foule ne s'ouvre pas souvent, milord : il faut profiter du moment. Vous entendrez, comme tout le monde, le mot que je prétends prononcer.

Brian fit un mouvement comme pour s'élancer.

— Arrêtez! s'écria White-Manor; quel mot?...

— Je crierai : PITIÉ, MON FRÈRE!!

White-Manor tomba sur ses genoux. De grosses gouttes de sueur roulaient le long de ses tempes.

— Pitié! prononça-t-il en un râle déchirant; c'est moi qui vous demande pitié!

IV

UN REVENANT

White-Manor était vaincu. Nul n'ignorait la haine invétérée et profonde que se portaient les deux frères, et Brian, tombant d'une fenêtre de la maison du comte en criant pitié, devait passer aux yeux de tous pour la victime d'un odieux assassinat. White-Manor dut capituler. Brian referma la croisée avec autant de calme qu'il en avait mis à l'ouvrir, et tendit la main au comte pour l'aider à se relever. Tous deux allèrent vers la table, où White-Manor s'assit et traça convulsivement sa signature au bas d'une feuille de papier blanc.

— Tenez, monsieur, dit-il d'une voix éteinte ; me voici désormais à votre discrétion ; cela vous suffit-il?

— Milord, répondit Brian, je préférerais que Votre Seigneurie voulût bien écrire au-dessus de son seing une obligation en forme.

White-Manor reprit en frémissant la feuille de papier et se mit à la remplir. Tandis qu'il écrivait, l'une des portes du salon s'ouvrit sans bruit, et Paterson traversa la pièce en ayant soin de décrire une large courbe autour du fauteuil de Lancester. Il arriva auprès de son maître avant que celui-ci l'eût aperçu, et déposa sur la table, devant ses yeux, un petit carré de papier sur lequel il y avait un nom écrit au crayon. Le comte n'eut pas plutôt déchiffré ce nom, qu'il repoussa violemment son fauteuil en arrière, et regarda effaré autour de lui.

— Les morts reviennent-ils donc? murmura-t-il avec une sorte d'horreur ; ou ma tête se perd-elle?

— Ce gentleman qui a mis son nom sur le papier désire parler sur-le-champ à Votre Seigneurie, dit Gilbert Paterson.

— Est-il vivant? balbutia White-Manor, sans se rendre compte de ce qu'il disait.

Paterson crut avoir mal entendu et répéta son message. L'agitation de White-Manor atteignait à son comble.

— Il faut que je le voie ! dit-il enfin en se levant ; il faut que je le

voie tout de suite. Oh ! que Dieu ait pitié de moi ! Mes idées se troublent. J'ai vu mourir cet homme... Brian, excusez-moi. Cet acte, tel qu'il est, vous suffirait amplement pour me tenir sous vos pieds comme un esclave. Mais je vais revenir. Sur mon âme, moi aussi, je me briserai le crâne, mais ce sera pour tout de bon !

Il se dirigea vers la porte d'un pas pressé que n'avaient point pris ses jambes depuis longtemps. Brian resta seul. Il attendit un quart d'heure, puis une demi-heure. La patience n'était point la qualité dominante de Lancester. Pour tuer le temps, il s'approcha de la table afin de lire l'acte commencé. Son regard tomba par aventure sur le papier apporté par Gilbert Paterson, et il lut, écrit au crayon en toutes lettres, le nom d'Ismaïl Spencer.

Sa stupéfaction et son trouble furent presque aussi grands que ceux de son frère. Tous ces vagues soupçons éveillés en lui par le récit de Susannah se représentèrent soudain à son esprit. Il vit le comte mêlé au drame ténébreux de Goodman's-Fields ; il voulut s'élancer pour se mettre en tiers dans l'entrevue qui avait lieu tout près de lui. Mais il était trop tard déjà. Le comte reparut à ce moment, souriant et l'air presque joyeux.

— Pardon de vous avoir fait attendre, mon frère, dit-il. Je suis maintenant tout à vous.

Voici ce qui s'était passé. Le comte, en quittant le salon où il laissait Brian, avait la tête aux trois quarts perdue. Il entra dans le parloir l'œil fixe et morne. Tyrrel se mit à rire en le regardant.

— Eh bien ! White-Manor, dit-il, je pense que vous ne vous attendiez guère à me revoir ?

— C'est donc bien vous, Spencer ! murmura machinalement le lord.

— En personne.

White-Manor le parcourut des pieds à la tête d'un regard craintif.

— Oh ! vous pouvez me regarder tant que vous voudrez, milord, reprit Tyrrel en déployant la large surface de sa poitrine ; c'est bien moi, Ismaïl Spencer, votre serviteur très-dévoué, qui, grâces en soient rendues au dieu de Jacob! jouit d'une santé parfaite et se porte aussi solidement qu'âme qui vive.

— Mais... commença le lord.

— C'est ce que tout le monde me dit ! interrompit Tyrrel en roulant un fauteuil vers le comte ; mais... mais... mais... Je suis devenu quelque chose comme une bête curieuse depuis que j'ai été pendu. Milord, il n'y a rien d'étonnant dans mon affaire, pourtant. Le docteur Moore vint me voir dans ma prison et me pratiqua au bas de la gorge une petite incision, dont il soutint les parois à l'aide d'un tuyau de plume. On appelle cela d'un nom fort bizarre : la pharyngotomie, je crois. Quand la corde me serra le cou, je respirai par-dessous la corde, au moyen de mon incision. Mais ceci n'est rien, milord, et le docteur fit mieux que cela. Je vous le donne pour un homme habile. L'incision ne pouvait point, à la rigueur, empêcher la congestion cérébrale. Moore me dit : Il faudrait que vous eussiez, au moment critique, au moment même, vous entendez bien, et non pas dix minutes auparavant, une forte jouissance, un énergique mouvement de joie. C'était difficile, n'est-ce pas ? Sur la planche même de l'échafaud, en face du cercueil ouvert qui attend votre cadavre, on ne peut guère...

Tyrrel souriait, mais il était pâle.

— Eh bien ! reprit-il avec cynisme, à force de chercher, nous trouvâmes un moyen, Moore et moi, de narguer la potence et de me rendre heureux, la corde au cou. Il y avait un misérable de par le monde que j'avais traité en esclave et qui avait fini par me trahir. Roboam, c'était son nom, milord, se repentait amèrement du mal qu'il m'avait fait. J'étais certain que, sur un geste d'appel, il renverserait tout obstacle pour s'approcher de moi. Le docteur me donna un poignard. Au moment suprême j'appelai Roboam, qui s'élança vers moi, et je le tuai.

Le comte fit un geste d'horreur.

— Cela établit énergiquement la circulation de mon sang, poursuivit Tyrrel. La trappe bascula; je fus pendu juste au bon moment. Après tout, ce pauvre diable de Roboam m'a été fort utile, comme vous voyez !

— Et qu'est-elle devenue ? demanda tout bas le comte avec une sorte de timidité.

— Elle ? Ah ! milord, l'histoire serait longue et nous entraînerait loin !

— Vit-elle encore ? interrompit le comte ; un mot, un seul mot !

— Elle est morte... commença Tyrrel.

Le comte poussa un soupir équivoque, qui pouvait être pris très-bien pour un soupir de soulagement.

— A moins qu'elle ne vive encore, acheva Tyrrel en riant. Parlons raison. Vrai, White-Manor, vous n'êtes plus que l'ombre de vous-même.

— Je souffre beaucoup, dit le comte d'un air sombre.

— Cela se voit, milord ; et je voudrais parier que ce diable de Brian...

— Brian ! répéta le comte dont les traits se contractèrent ; il est là ! il m'attend ! Ah ! Ismaïl ! Ismaïl ! tu viens de prononcer le nom de mon bourreau !

Tyrrel se frotta les mains.

— Ah ! il est là ! murmura-t-il.

— Tu es déjà bien avant dans les tristes secrets de ma vie, Ismaïl, reprit le lord, dont la tête se penchait sur sa poitrine avec découragement ; et d'ailleurs, que m'importe de parler ? cet homme m'a vaincu, m'a ruiné...

— Ruiné ? dit Tyrrel en dressant l'oreille.

— Il vient de me faire signer un acte infâme ! s'écria White-Manor d'un ton plaintif et presque larmoyant, un acte qui me dépouille et le fait mon héritier de mon vivant.

Tyrrel respira.

— Tudieu ! milord, murmura-t-il, que vous béniriez Dieu, n'est-ce pas, si votre frère mourait ce soir de mort subite ?

White-Manor cacha sa tête entre ses mains.

— Non ! non ! non ! dit-il par trois fois, les dents serrées par sa rage qui voulait faire explosion ; c'est un démon d'astuce, Ismaïl ! Mes mains sont liées. J'ai peur de sa mort. qui jetterait sur ma tête une accusation d'assassinat !

— Bah ! fit Tyrrel ; vous aimeriez mieux peut-être que Dieu laissât vivre son corps et frappât son esprit de folie !

— Fou ! Brian, fou ! s'écria le comte en élevant les mains avec ardeur ; oh ! je donnerais la moitié des jours qui me restent !..,

— Lieux communs, White-Manor ! interrompit le juif ; il faut

parler mieux et dire en bon anglais : Je donnerais tant de livres sterling.

— La moitié de ma fortune, Spencer !

— Banalités ! Fixez un chiffre.

— Je donnerais... Mais c'est moi qui suis fou de vous écouter, Ismaïl ! Il faut que je retourne vers Brian. Si vous avez quelque chose à me dire, hâtez-vous.

— J'ai à vous dire, milord, que je vous demande purement et simplement quatre mille livres en bank-notes, comptant.

— Pour quoi faire ?

— Pour payer la folie de l'Honorable Brian de Lancester.

Le comte haussa les épaules avec impatience.

— Milord, dit le juif, ce n'est pas un jeu d'enfants. Faites apporter les bank-notes et je m'expliquerai.

La gravité de Tyrrel fit une certaine impression sur le lord. L'homme qui se noie, d'ailleurs, essaye de s'accrocher au brin d'herbe de la rive. White-Manor agita une sonnette. Paterson parut et reçut ordre d'apporter le portefeuille de son maître.

— Milord, reprit le juif, lorsqu'il fut de nouveau seul avec le comte et en mettant la main sur les bank-notes étalées devant lui, un homme jouissant de la plénitude de son bon sens peut être enfermé comme fou. Ce point de départ est fécond et vaut, lui seul, les quatre mille livres.

Le front de White-Manor s'était éclairé.

— C'est vrai, dit-il, mais il faudra du temps.

— Il faut du temps pour tout, milord, plus ou moins ; ici, nous avons besoin d'une heure.

— Y pensez-vous ?

— J'y pense depuis le coucher du soleil, et je fais mieux que d'y penser, j'agis. A l'heure où je vous parle, l'Honorable Brian de Lancester est déjà sur la route de Bedlam ..

— Il est dans mon salon ! interrompit White-Manor qui prit la métaphore au pied de la lettre.

Un sourire de pitié railleuse vint à la lèvre de Tyrrel.

— C'est peut-être que le salon de Votre Seigneurie, murmura-t-il, est une étape sur le chemin de Bedlam. Toujours est-il que je main-

tiens mon dire. Milord, veuillez m'écouter : ce matin, un maniaque s'est introduit au château royal de Kew et a tiré, dit-on, un coup de pistolet à la jeune princesse Victoria.

Le comte se souvint des voix qui s'étaient élancées en bruyant concert dans son salon, au moment où Lancester avait ouvert la fenêtre, et qui, toutes, dissertaient sur ce fait étrange.

— J'ai entendu parler de cela, répondit-il, et je crois deviner où vous en voulez venir. Mais comment établir que ce soit Brian ?

— L'Honorable Brian s'est chargé de cela tout seul, milord, interrompit Tyrrel, car c'est lui qui s'est introduit ce matin au château de Kew.

— Et qui a tiré sur la princesse?

— On n'a pas tiré sur la princesse; mais on a maltraité des gardes, escaladé les murs de la terrasse, tout cela pour prendre d'assaut la serre japonaise et y cueillir un camélia blanc veiné d'azur.

— Et vous êtes certain que c'était lui ? dit le comte, dont un fougueux espoir venait galvaniser l'inertie.

— Parfaitement certain, milord.

White-Manor se leva vivement.

— Il faut agir ! s'écria-t-il, le dénoncer, requérir son arrestation !

— Asseyez-vous, dit Tyrrel. Votre Seigneurie a fait déjà tout ce qu'il fallait faire, et, sur sa requête, douze hommes de police attendent à la porte de cet hôtel.

— Sur ma requête ! balbutia le comte étonné.

— Ceci est un détail, milord, poursuivit le juif ; le temps pressait, et j'ignorais que Votre Seigneurie fût aussi merveilleusement disposée. Dans le doute, j'ai pris des mesures. Vous savez, White-Manor, que j'imite avec une certaine précision toutes sortes d'écritures. J'ai écrit en votre nom au commissaire de la police métropolitaine; je lui ai annoncé, avec toute la douleur convenable, que mon bien-aimé frère l'Honorable Brian de Lancester était fou et que sa folie venait de mettre en danger une personne royale. En conséquence, et pour éviter d'incalculables malheurs, j'ai demandé main-forte.

— Admirable ! s'écria le comte en se précipitant sur la main de Tyrrel qu'il serra entre les siennes avec un véritable transport. Oh !

je le tiens, cette fois, et, comme lui, je serai sans pitié! Spencer, mon ami, mon sauveur! je doublerai la somme, je la triplerai!

— Je rends grâces à Votre Seigneurie et commence par mettre en poche l'unité, en attendant le double et le triple, dit Tyrrel. Maintenant, allez achever l'acte dont vous parliez tout à l'heure. Dépouillez-vous sans crainte, milord, vous aurez beau jeu contre un pensionnaire de Bedlam, et un pensionnaire au secret, car je me suis arrangé de façon à ce qu'il soit traité en fou d'importance.

V

A BEDLAM

Tyrrel prit congé du comte après ces dernières paroles et descendit dans la rue, où les policemen s'étaient mêlés à la foule. Devant le perron, un intendant de police et un médecin attendaient dans une voiture fermée. Tyrrel jeta un coup d'œil satisfait sur ces imposants préparatifs. Une chose l'embarrassait pourtant, c'était la foule répandue à profusion dans toute la longueur de Portland-Place. Il importait à son plan que Bedlam fût pour Brian de Lancester un véritable tombeau; or, il fallait pour cela que son arrestation se fît à petit bruit.

Tyrrel fit quelques pas sur le trottoir, et son regard attentif parcourut en tous sens la cohue bavarde et turbulente. Il avisa bientôt, au-dessus d'un col de crin tissé, l'honnête visage du bon capitaine O'Chrane, lequel dépassait les crânes vulgaires d'un bon demi-pied. Tyrrel alla droit à lui et glissa quelques mots à son oreille.

— Tonnerre du ciel! grommela Paddy avec une mauvaise humeur évidente, je veux servir de rôt à Beelzebut s'il est possible d'avoir un instant de repos!

Tyrrel s'était éloigné sans attendre la réponse.

— Que vous a dit cet homme, monsieur O'Chrane? demanda mistress Burnett, qui se dressa sur ses pointes pour mettre sa tête à la hauteur des breloques du capitaine.

— Il m'a... dit Satan et ses cornes! répéta Paddy; de par le ciel! madame, il m'a dit : Le temps est froid, monsieur O'Chrane!

Après cette réponse diplomatique, le capitaine, profitant de sa haute taille comme d'un observatoire naturel, promena majestueusement son regard tout autour de lui.

— Damnation! grommela-t-il, je n'aperçois aucun de nos gens.

— Tonnerre du ciel! misères! que Dieu nous damne sans pitié! dit au-dessous de lui une voix aigre et enfantine, bonjour, capitaine O'Chrane, ou que le diable m'emporte!

La main de Paddy s'abaissa et saisit une frêle épaule qui appartenait au gentleman Snail.

— Eh bien! eh bien! capitaine! s'écria Snail; est-ce ainsi qu'on aborde un homme comme il faut? que la foudre m'écrase!

— La foudre passerait près de toi sans te voir, Snail, pitoyable *scamp*, mon petit ami, répliqua le capitaine; mais je suis charmé de te trouver là tout justement sous la main, tempêtes! Écoute ici.

Snail se haussa; Paddy se baissa. Ce double mouvement les mit à peu près de niveau.

— C'est une nouvelle preuve de confiance que nous allons te donner, jeune immondice, mon fils, reprit le capitaine avec importance. Il paraît que milords ont besoin de faire évacuer la rue.

— Pourquoi? demanda Snail.

— Cinq cents blasphèmes! limaçon maudit, mon fils bien-aimé, ignoble petit drôle, je veux que le choléra me purge si je n'ai pas envie de te tirer les oreilles jusqu'au sang. Il s'agit d'éloigner d'ici tous ces stupides badauds avec leurs commères, et, pour cela, je ne vois rien de mieux que de répandre le bruit de l'arrestation de ce vil coquin dont parlent les journaux du soir.

— L'assassin de la princesse?

— Précisément, diminutif de scélérat! Il doit y avoir çà et là dans la foule des gens de la *Famille*. Appelle-les, matou du diable!

Snail se perdit aussitôt dans la foule. L'instant d'après, on entendit plusieurs miaulements retentissants. Un mouvement se fit dans la cohue. On vit quelques hommes la parcourir en divers sens, puis ce cri partit de vingt endroits à la fois.

— Dans Hay-Market! On cerne la maison de l'assassin dans Hay-Market!

Il sembla, trois minutes après, qu'un vent d'orage eût passé sur Portland-Place, balayant devant lui cokneys obèses et maigres commères du même coup.

— Allons donc, monsieur O'Chrane! allons donc, au nom de Dieu! dit mistress Burnett; nous arriverons trop tard, bien sûr, pour voir arrêter le scélérat!

— Mon cœur, répondit tranquillement Paddy, nous arriverons quand nous pourrons, Satan et sa queue, madame!

Pendant ce temps, le comte de White-Manor avait regagné le salon où l'attendait Brian de Lancester. Comme nous l'avons dit, Brian venait de lire le nom inscrit sur le carré de papier apporté par l'intendant Paterson et en restait encore tout ému. Aux premières paroles de son frère, il répondit brusquement :

— Vous venez de voir Ismaïl Spencer, milord.

Le comte fut pris hors de garde.

— Moi! balbutia-t-il; je... mais l'homme dont vous prononcez le nom est mort depuis un an.

Lancester prit le papier sur la table et le tendit à White-Manor.

— C'est vrai, murmura ce dernier après un silence et avec embarras, je viens de voir le juif Ismaïl Spencer.

— Me sera-t-il permis de demander à Votre Seigneurie, reprit Brian, de quel genre sont ses rapports avec cet homme?

— Cela n'est permis à personne, monsieur! répliqua le comte, ou plutôt... puisque c'est votre plaisir de me courber ce soir à tous vos caprices, je consens à vous dire que je me suis intéressé à un malheureux que le hasard a soustrait aux suites ordinaires du châtiment suprême.

— Ne m'en dites pas davantage, milord! interrompit Brian avec une froideur sévère; pour ajouter foi aux paroles de Votre Seigneurie, il me faudrait oublier son mouvement de surprise à la vue du nom inscrit sur ce papier.

Le comte se mordit la lèvre.

— Eh! monsieur! s'écria-t-il, emporté par un irrésistible élan de

colère, vous pourrez adresser vos questions à Ismaïl Spencer lui-même, car vous ne serez pas longtemps sans le voir!

Il hésita et ajouta :

— Et cela est bien simple, Brian, car il attend dans la rue

— Qu'attend-il, milord ? dit Lancester avec défiance.

— Il attend que notre entrevue soit terminée pour revenir vers moi.

Brian se leva vivement.

— Milord, dit-il, veuillez mettre le comble à vos bontés en achevant cet acte sur-le-champ. Vous ne sauriez croire combien je suis pressé de me trouver face à face avec cet Ismaïl Spencer.

Le comte n'eut garde de se faire prier. En deux traits de plume il eut parfait le contrat.

— Mon frère, dit-il avec une résignation assez bien jouée ; vous avez peut-être abusé de vos avantages, mais, entre nous, Dieu jugera.

— Ainsi soit-il! milord, répondit Lancester qui salua et sortit.

Le comte respira longuement et fit jouer le châssis de cette même fenêtre par où Brian avait voulu s'élancer, tête première, sur les dalles de Portland-Place. Il se pencha vivement et regarda au-dessous de lui. A ce moment même la porte extérieure s'ouvrait et Brian descendait les marches du perron. Au bas du perron se tenait Tyrrel l'Aveugle. Brian le reconnut tout de suite. Il reconnut aussi pour des policemen les hommes qui entouraient la maison de son frère.

— Voilà qui se trouve à merveille ! dit-il à haute voix. Messieurs, je vous requiers de mettre la main sur cet homme.

En même temps il saisit Tyrrel au collet. L'intendant de police et le médecin mirent la tête à la portière de la voiture.

— Vous le voyez, dit Tyrrel, il n'y a pas à s'y tromper. Faites votre devoir.

— Un moment! répliqua l'intendant de police ; monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Brian, pour quelle raison requérez-vous l'arrestation de sir Edmund Makensie ?

— Voyons ce qu'il va répondre ! murmura le médecin.

— Je suppose, monsieur, dit Brian, que vous avez le droit de m'adresser cette question !

— Diable ! grommela le médecin, il n'a pas l'air trop fou !

— Je suis magistrat, monsieur, répartit l'intendant de police.

— En ce cas, repartit Lancester, je vous apprendrai, monsieur, que cet homme à qui vous donnez le nom de sir Edmund Makensie n'est autre chose qu'un scélérat du plus bas étage, faisant partie d'une bande de voleurs...

— Vous voyez ! interrompit Tyrrel.

— Il est fou ! dit le médecin.

Les policemen se rapprochèrent et serrèrent le cercle autour de Brian.

— Auriez-vous donc des preuves de ce que vous avancez, monsieur ? demanda le magistrat.

— Votre devoir, monsieur, est d'arrêter cet homme, répondit Lancester avec calme. Les preuves regardent la justice du royaume et non point les employés de la police.

— Diable ! diable ! grommela encore le médecin ; après tout, il se peut qu'il ne soit point fou.

— Et d'ailleurs, reprit Brian, cet homme se trouve naturellement sous le coup de la loi, car il a échappé par ruse ou par hasard à la sanction de la justice humaine. Cet homme a été pendu.

Un éclat de rire de Tyrrel, auquel se joignit bientôt la bruyante hilarité des hommes de police, interrompit brusquement Lancester.

— Décidément, il est fou ! prononça le médecin.

— Fou à lier, pour le malheur de notre maison ! cria de sa fenêtre le comte de White-Manor.

— Faites votre devoir ! dit le magistrat, en se rejetant au fond de sa voiture.

Les policemen s'élancèrent tous à la fois ; mais la voix de White-Manor avait révélé le piége à Brian, qui, lâchant le collet de Tyrrel, remonta d'un bond les marches du perron.

C'était un terrible champion que Brian de Lancester. Les premiers policemen qui se présentèrent pour l'attaquer furent lancés jusqu'au bas des marches par le robuste poing de l'excentrique, qui martela leur poitrine comme un fléau de plomb. D'autres montèrent à l'assaut et tombèrent à leur tour, le visage sanglant, l'estomac fêlé. Chaque fois que le poing de Brian quittait la parade, chaque fois que son bras musculeux se tendait avec l'élasticité soudaine d'un ressort de métal,

un homme était violemment précipité sur le trottoir et ne se relevait point. Les rangs des assaillants s'éclaircissaient, leur ardeur diminuait. Tyrrel était obligé de les pousser de force, et le médecin répétait en suivant la lutte avec beaucoup d'intérêt :

— Diable ! diable ! voyez comme il ménage ses coups, le gaillard ! En définitive, je ne serais pas étonné qu'il ne fût pas fou!

Il n'y avait plus que cinq policemen debout au bas des marches, et aucun d'eux n'osait plus se hasarder à attaquer Brian. Tyrrel écumait de rage. Withe-Manor tremblait à sa fenêtre. Brian boutonna son frac. Il fut évident pour tous qu'il allait s'élancer en avant et faire une trouée. Ce qui restait de policemen valides s'écarta des deux côtés du perron, ne se souciant guère d'affronter le choc. Tyrrel se mit résolûment à leur place.

— Milord mon frère, s'écria en ce moment Lancester qui se tourna vers la fenêtre, le piége était habilement tendu. Vous n'avez pas réussi, mais il n'y a point de votre faute, et je vous jure sur l'honneur que vous n'aurez pas à m'accuser d'ingratitude !

On entendit d'en bas claquer les dents du comte.

— Place! continua Lancester qui se prit à descendre lentement les marches du perron, toujours en garde, et contenant du regard les policemen terrifiés. Place, Ismaïl Spencer, ou je vous tue!

Tyrrel ne bougea pas. En ce moment on vit s'ouvrir doucement la porte de la maison de White-Manor. Un homme se coula en rampant le long des degrés du perron. A l'instant où Lancester arrivait en face de Tyrrel et se renversait en arrière pour frapper, cet homme le saisit par les jarrets et le fit trébucher. Les policemen se jetèrent aussitôt sur Brian, qui fut garrotté en un clin d'œil.

L'homme qui avait rampé le long des marches se remit alors sur ses jambes et montra, à la lueur des réverbères, la face insolente et basse à la fois de l'intendant Gilbert Paterson.

Le captif, solidement lié, fut hissé dans la voiture, entre le magistrat et le médecin, qui, réflexions faites et en dernière analyse, le déclara bien et dûment atteint de folie.

— A Bedlam ! dit le magistrat.

Une voix étrange descendit de la fenêtre où s'était montré White-Manor, et répéta parmi les convulsions d'un rire insensé :

— A Bedlam ! à Bedlam !

La voiture partit au galop.

Tyrrel et Paterson rentrèrent ensemble chez le lord et pénétrèrent dans le salon. White-Manor, l'œil hagard, le visage écarlate, s'agitait frénétiquement et répétait sans relâche :

— A Bedlam ! à Bedlam !

Tyrrel et Paterson s'installèrent chacun dans un fauteuil et se mirent à l'examiner curieusement.

— A défaut de Brian de Lancester, qui est-ce qui doit succéder à la pairie de White-Manor, s'il vous plaît, monsieur l'intendant ?

— L'Honorable Algernon Murray d'Inverney-Castle, cousin-germain de Sa Seigneurie, répondit Paterson.

— Eh bien, monsieur l'intendant, reprit Tyrrel, en échange du bon office que vous venez de me rendre, je vais vous donner un bon conseil. Allez faire un doigt de cour à l'Honorable Algernon Murray d'Inverney-Castle, car Brian de Lancester ne sortira plus de Bedlam, et le comte de White-Manor y entrera demain.

— Pensez-vous donc qu'il soit tout à fait fou ? demanda l'intendant.

Le comte, avant que Tyrrel pût répondre, poussa un dernier et rauque éclat de rire ; puis il tomba, épuisé, sur le tapis en répétant :

— A Bedlam ! à Bedlam ! à Bedlam !

VI

FAMILLE IRLANDAISE

En 181., vingt ans avant l'époque où se passe notre histoire, il y avait à Londres, dans le quartier Saint-Gilles, une pauvre famille, composée de quatre membres : deux enfants, le père et la mère. Le père avait nom M. Chrétien O'Breane. C'était un gentilhomme irlandais, dont la famille avait tenu jadis une position opulente dans la province de Connaught. Ses biens, comme ceux de tant d'autres, avaient passé entre les mains d'un lord protestant, dont, en ces derniers temps, Chrétien O'Breane avait été le tenancier. Vivant de peu et travaillant beaucoup, il avait suffi jusqu'alors aux besoins de sa famille et donné à son fils une sorte d'éducation, parce que, outre les bénéfices de son exploitation, il possédait encore un petit coin de terre, reste de fortune de ses aïeux.

Un jour, il prit fantaisie à l'intendant du lord de contester à M. O'Breane le petit coin de terre qui était tout son patrimoine. Il y eut procès. En Irlande, on aurait grand tort de dire que la justice a deux poids et deux mesures ; elle n'a ni poids ni mesures, ou plutôt sa balance, invariablement penchée du côté de l'Angleterre, laisse vide toujours le plateau qui regarde l'Irlande. M. O'Breane fut violemment chassé de la terre qui nourrissait ses enfants.

Au jour où nous écrivons ces lignes, l'Irlande entière s'agite et soumet au monde civilisé ses lamentables griefs. Elle ouvre ses haillons pour montrer à nu les plaies dont l'a couverte la main avide de l'Angleterre. Mais alors l'opprimé courbait le front en silence. Comme M. O'Breane avait eu la condamnable insolence de soutenir un procès contre son lord, on ne voulut point renouveler son bail, et, un beau jour, la porte de sa maison se ferma sur lui pour ne point se rouvrir.

Il y a une chose étrange : tous les malheurs de l'Irlande viennent de Londres, et c'est vers Londres toujours que se tournent les regards de l'Irlandais. Chrétien O'Breane vint à Londres, muni de quelques

chétives ressources, et s'établit avec sa femme et ses enfants dans Buckridge-Street, au centre de cette paroisse Saint-Gilles dont les misères sont devenues européennes, et qui noircit comme une large tache de boue les quartiers les plus opulents du Londres commercial.

On ferait une comparaison, prétentieuse peut-être, mais à coup sûr juste et pittoresque en disant que Londres ressemble à une courtisane dont l'orgie aurait troué de toutes parts la robe brodée d'or, et qui, par chaque trou, montrerait au passant les horreurs de ses innombrables ulcères. Or, le trou le plus large de cette tunique faux-brillantée, celui qui laisse voir la plaie la plus nue, la plus profonde, la plus honteusement gangrenée s'ouvre sur le sein même de la grande courtisane : Saint-Gilles, la *Petite Irlande*, comme si ce nom d'Irlande dût s'allier fatalement à tout excès de misère ! est auprès de Soho-Square et de la place de Bedfort, entre le riche Holborn et le noble Oxford-Street !

Saint-Gilles [1] n'a pas son pareil dans l'univers entier. C'est, qu'on nous passe l'expression, une sorte de phalanstère complet de la misère et du vice, ces deux éléments du crime. Là, toutes les souffrances et toutes les hontes atteignent le degré suprême ; là, l'homme revenu à l'état sauvage, ignorant Dieu et n'ayant aucune notion du bien et du mal, s'engourdit dans sa fange ou se rue furieusement sur la civilisation qui l'entoure. Là il n'y a entre les deux sexes d'autre distinction que la force. La femme ne s'y prostitue même pas : elle est à qui l'assomme.

En 181., comme aujourd'hui, Saint-Gilles était, par excellence, le quartier des malheureux. Point n'est besoin d'ajouter qu'à ce titre seul il eût mérité le surnom de *Petite Irlande ;* mais ce surnom, qui n'a rien de métaphorique, lui vient en réalité du grand nombre d'Irlandais qui peuplent ses méphitiques celliers (*cellars*) [2]. M. O'Breane occupait une petite maison d'apparence un peu moins délabrée que les autres, et son faible pécule suffisait à lui assurer pour longtemps une sorte d'opulence relative. C'était un homme de complexion faible et de caractère ardent. Il avait fondé sur son séjour à Londres tous ses

[1] Le vieux quartier Saint-Gilles a presque complètement disparu.
(*Note de la nouvelle édition.*)

[2] Dans les quartiers pauvres, les caves qui, ailleurs, servent de cuisine et d'office, sont habitées par une ou plusieurs familles.

espoirs de salut. Au bout d'un mois, il savait à quoi s'en tenir, et dès lors un découragement profond le saisit. Une seule chose pouvait encore l'émouvoir, c'était la pensée de l'Irlande et l'espérance de repasser un jour le canal Saint-Georges.

Et il en arrive toujours ainsi. Aussitôt que l'Irlandais est à Londres, il regrette passionnément sa verte Erin ; il rêve d'elle sans cesse ; autant il désirait voir Londres, autant il est empressé de le fuir dès qu'il en a respiré la pesante atmosphère.

Mistress O'Breane, douce et laborieuse femme, ne voyait que par les yeux de son mari, n'aimait que lui au monde avec ses enfants, et n'avait d'autre volonté que la sienne. Sa fille Élisabeth, gaie, vive, rieuse, légère de tête et peut-être de cœur, était la joie de M. O'Breane, dont le front chagrin se déridait seulement aux sourires de la jolie Betsy. Betsy avait seize ans.

Le dernier membre de la famille, dont nous n'avons point parlé encore, était un garçon de dix-huit ans, idolâtré par mistress O'Breane, mais que le chef de la maison n'avait point en très-grande estime. On ne peut dire pourtant que Chrétien n'aimât point son fils, car, autant qu'il était en lui, il s'était assidument occupé de son éducation, mais l'enfant avait une tournure d'esprit étrange, et dont les témérités soudaines effrayaient l'honnête Irlandais, qui regrettait amèrement parfois qu'un si beau garçon n'eût point l'esprit fait comme tout le monde. Car, en Irlande comme ailleurs, les parents désirent fort ardemment que leurs enfants aient l'esprit fait comme tout le monde.

Le fils de Chrétien O'Breane se nommait Fergus. Dans Londres entier on n'eût point rencontré une tête plus artistiquement belle sur un corps plus harmonieux. Il avait, à cet âge de dix-huit ans, où la virilité n'arrête point encore le contour des lignes, cette beauté juvénile et sensuelle que le mot latin *formosus* décrit d'une manière complète et inimitable. Il avait mieux que cela. Un avenir de vigueur extraordinaire perçait sous la grâce arrondie de ses membres. Les boucles molles et jetées au hasard de ses abondants cheveux cachaient à demi un front royal, tout plein de volonté, de force, de pensée. L'ensemble de ses traits enfin, sculptés si délicatement que les plus charmantes ladies eussent pu en être jalouses, avait, derrière une apparence d'insouciant courage et de rêveuse poésie, une arrière-

expression d'intelligence profonde, mêlée à une fierté sans limites.

L'air de Londres, qui pesait si lourdement sur M. et mistress O'Breane, semblait au contraire avoir donné une vie nouvelle à leurs enfants. Betsy travaillait tant que durait le jour devant sa fenêtre, en chantant bien gaiement, et, le soir venu, elle allait porter son ouvrage à l'exploitation de modes de High-Holborn. Jamais on ne l'avait vue si contente. Quant à Fergus, il travaillait, lui aussi, courageusement, lisait à ses heures de repos et gagnait déjà quelque argent dès le second mois de son séjour en Angleterre. Il était, à vrai dire, le seul soutien de la famille. Aussi le plus cher espoir du digne couple était-il, à l'aide de Fergus, d'amasser la somme nécessaire pour retourner en Irlande.

Mais l'argent venait bien lentement. M. O'Breane fut pris à la longue du mal du pays, si mortel pour les Irlandais, et mistress O'Breane, par une mystérieuse affinité, se sentit également dépérir. Il y avait plus de vingt ans que ses joies comme ses souffrances étaient celles de son mari. Fergus, qui avait compris tout de suite, et avec une intelligence bien au-dessus de son âge, les motifs et la portée de cette morne tristesse qui pesait sur la maison paternelle, redoubla d'énergie. Son père eut en ce temps une vague perception de sa valeur, et entrevit le trésor de force et de bonté qu'enfermait le cœur de son fils. Mais il ne fit que l'entrevoir, parce que, tout entier à ses doléances et courbé sous cette égoïste indifférence qui est au fond de la nostalgie, le vieux Chrétien ne donnait plus que peu d'attention aux choses qui n'étaient point lui-même ou la patrie.

Son caractère avait pris une teinte sombre et vindicative. Autrefois, lorsqu'il parlait de l'Angleterre, c'était bien avec l'amertume irlandaise et la haine naturelle à l'opprimé. Mais maintenant, sa rancune contre l'Angleterre s'échappait en plaintes éloquentes, dont l'énergie désespérée allait droit au cœur de Fergus. Fergus écoutait silencieusement. Parfois, il pâlissait tout à coup, et dans son œil, si doux d'ordinaire, un éclair s'allumait.

Betsy restait gaie au milieu de cette tristesse. Chaque jour, elle avançait de quelques minutes l'heure de porter son travail. Depuis plusieurs semaines elle semblait avoir deviné la coquetterie. Ses beaux cheveux se bouclaient maintenant avec grâce autour de ses tempes,

P. Philippoteaux del. Imp Dupain Faubg St Jacques, 35. V Mocquet sc

FERGUS AU LIT DE MORT DE SON PÈRE

et sa robe, autrefois si chastement agrafée, montrait, par négligence peut-être, les blanches promesses d'une gorge de vierge. Chaque soir, avant de partir, elle consultait plus d'une fois le petit miroir suspendu au mur de la chambre commune.

Une fois, Fergus revint après sa tâche achevée et ne trouva point sa sœur de retour. Fergus aimait Betsy passionnément. On attendit. Betsy ne revenait point. Betsy ne devait point revenir.

Ce fut, dans la pauvre maison, une nuit de désespoir et de larmes. Mistress O'Breane étouffait ses gémissements ; Chrétien, dont la fièvre exaltait la colère, se répandait en invectives folles et accusait l'Angleterre de la perte de son enfant. Car le matin approchait. Betsy était perdue. Fergus gardait le silence. Il se tenait à l'écart, pâle, les sourcils froncés, respirant à peine. Lorsque le jour parut, il embrassa sa mère et serra la main de son père.

— Je vais chercher Betsy, dit-il.

Il resta dehors durant tout le jour. Le soir, il revint seul, épuisé de lassitude et ne pouvant plus se soutenir. On ne lui fit point de question. Mistress O'Breane joignit ses mains, la pauvre mère, en tombant à genoux. Chrétien se leva sur son séant. Depuis la veille, sa fièvre avait fait d'effrayants progrès. Il y avait des sympômes de mort prochaine sur sa face hâve et déjà décharnée.

— Ils m'ont tout pris ! s'écria-t-il d'une voix creuse et qui tremblait de haine autant que de fièvre; tout! mon pain et mon enfant !

— Notre enfant ! notre pauvre enfant ! murmura la mère désolée.

Fergus était allé s'asseoir à sa place de la veille, et, comme la veille, il gardait un sombre silence.

— Les Anglais ! les Anglais ! reprit Chrétien dont la voix devenait rauque, spoliateurs, ravisseurs, assassins !

Sa tête retomba lourdement sur l'oreiller. Une convulsion agita le lit. Puis une voix qui semblait sortir de la tombe fit tressaillir Fergus.

— Enfant, disait-elle, ton père se meurt ; ta sœur est déshonorée. Debout ! et guerre à l'Angleterre !

Fergus se leva d'instinct à cet ordre étrange. Un profond silence se fit.

Puis des sanglots déchirants éclatèrent. Mistress O'Breane, à demi

folle, essayait de réchauffer les mains de Chrétien qui était mort.

Fergus s'agenouilla et pria.

Mistress O'Breane cessa bientôt de pleurer. Un calme extraordinaire vint éclairer son visage. Elle souleva les couvertures du lit et se coucha auprès de Chrétien. Il y avait vingt ans qu'elle vivait la vie de cet homme, son premier, son unique amour. Au bout d'une heure, Fergus, qui était toujours à genoux et cachait entre ses mains sa tête brûlante, tressaillit de nouveau.

— Mon enfant bien-aimé, disait mistress O'Breane, d'une voix si affaiblie qu'elle arrivait à l'oreille de Fergus comme un murmure, ton père est mort, ta sœur est déshonorée. Moi, je vais prier pour ta sœur et rejoindre ton père. Adieu !

Fergus poussa un cri déchirant et s'affaissa, écrasé par cette triple douleur. Puis le silence régna encore, un silence mortel, que cette fois nul son ne vint rompre.

VII

PREMIÈRES AMOURS

Il faisait jour déjà lorsque Fergus O'Breane s'éveilla de son long évanouissement, pour se retrouver seul dans cette chambre commune, silencieuse maintenant, et où, naguère encore, se croisaient trois voix chéries. Une immense douleur étreignit son âme, qui fléchit un instant sous cet épouvantable choc. Mais Fergus possédait en lui une énergie encore ignorée, dont le ressort se raidit d'instinct contre cette première et terrible attaque. Il fut étonné de se trouver vaillant en face de ce navrant malheur. Il se remit à genoux et tâcha de prier ; mais une voix mystique vint tinter à ses oreilles et murmura les dernières paroles de son père mourant :

— Debout ! et guerre à l'Angleterre !

Il se releva d'un bond, et son œil jeta un brûlant éclair. Ce n'était point là le courroux d'un enfant; c'était la haine d'un homme. Fergus dessina lentement, du front à la poitrine, puis d'une épaule à l'autre, le signe de l'oraison catholique.

— Mon père, murmura-t-il tête haute et la main étendue, je fais serment de vous obéir.

Dès lors commença pour lui une vie de labeur incessant. Enfant, il se prit à corps avec le gigantesque, sinon l'impossible. Il étudia, soutenu par une activité patiente, les rouages de la constitution britannique. Il disséqua le colosse afin de bien voir où était son cœur.

En ce temps, on eût pu le voir bien souvent entrer, pensif et la tête inclinée, par les allées tortueuses de Saint-James-Park. Les ladies s'arrêtaient pour regarder ce jeune homme à la beauté mythologique, dont la démarche gracieuse contrastait avec le pas guindé des *élégants* habitués de la promenade. Elles admiraient les délicates richesses de sa carnation, ses traits fins et auxquels on eût pu reprocher une douceur presque féminime, si l'arc aquilin de ses fiers sourcils n'eût donné à sa physionomie un caractère tout particulier de virilité hautaine. Nul ne savait son nom. Lui passait, sans voir et toujours seul avec lui-même. Sixte-Quint fit un pauvre métier avant de monter sur le trône papal, et le grand empereur des Français naquit si loin de la pourpre que l'espoir d'imiter son glorieux exemple passerait par tous pays pour une extravagance. Nous pensons que, à part la quadrature du cercle, rien n'est proprement extravagant sous le soleil. Ceci posé, chacun garde licence de prendre en pitié Fergus O'Breane, rêvant aux moyens d'accomplir le serment fait à son père.

Rien de sa pensée, extravagante ou non, ne transpira au dehors. Son existence s'écoula, pareille à celle de tous les jeunes gens de son âge qui vivent de leur travail ; elle arriva comme toutes les autres à une phase amoureuse et devint un roman. Seulement, ce roman fut le premier chapitre d'une sérieuse histoire.

Fergus n'avait jamais aimé. Jusqu'alors ses mœurs avaient été austères comme sa pensée. Il n'y avait nulle place pour l'amour au milieu de ses préoccupations.

Un soir de printemps, au moment où il tournait l'angle de Short-Gardens, un cabriolet de forme antique, traîné par un fort cheval de labour, vint se heurter contre le trottoir et perdit une de ses roues. Le cheval, effrayé, s'arrêta un instant, puis s'élança de nouveau. Un cri de femme partit du cabriolet à demi renversé. Fergus n'avait point attendu cet appel. Son premier mouvement l'avait porté à la

tête du cheval, dont l'élan s'arrêta brusquement sous l'effort de sa main robuste. Car Fergus, qui ne connaissait pas plus ses forces que son cœur, avait, sous sa grâce élégante, la puissance d'un athlète.

A l'instant où le cheval pliait les jarrets et rougissait le mors de son écume sanglante, un homme sauta le trottoir et tendit ses deux bras à l'intérieur du cabriolet.

— Ne vous effrayez pas, Mary, dit-il avec émotion. Venez, venez vite, chère sœur, car cet enfant ne pourra longtemps contenir le cheval.

Celle qu'on appelait Mary ne répondit point. Le cheval, cependant, comme s'il eût compris le dédain que son maître faisait de l'*enfant* qui le retenait, redressa les jarrets et tâcha de bondir en avant. Mais la main de Fergus semblait être de fer, et l'animal dompté courba la tête et demeura immobile.

La porte de la maison formant l'angle de Short-Gardens s'ouvrit, et un groom s'empressa de venir prendre la place de Fergus. Celui-ci se rajusta paisiblement et reprit sa route.

— Sur ma foi ! mon jeune monsieur, s'écria le maître du cabriolet, voilà qui n'est pas agir comme il faut ! Vous voyez bien que ma pauvre petite Mary a perdu connaissance, et que je ne puis courir après vous pour vous remercier !

— Monsieur, je vous tiens quitte de vos remerciements, répondit de loin Fergus.

— Oh ! oh ! en est-il ainsi ? Eh bien, vous autres Anglais, vous êtes faits comme cela, je n'ai rien à dire de plus ; seulement j'aurais voulu serrer la main de l'homme qui a sauvé Mary.

Il y avait dans ces paroles deux choses qui allèrent droit au cœur de Fergus : d'abord, une franchise cordiale ; en second lieu, un fort accent écossais. Fergus n'eût point voulu toucher la main d'un Anglais. Il revint sur ses pas, et sourit pour la première fois depuis la mort de son père, en voyant le maître du cabriolet ouvrir ses deux bras et en se sentant embrasser avec chaleur.

— Gentleman, reprit l'Écossais, maintenant que je vous tiens, je veux mourir si nous nous séparons sans boire ensemble un verre de vin de France à la santé de qui bon vous semblera. Aidez-moi, je vous prie, à tirer de là ma petite sœur.

Fergus ne pouvait, en conscience, refuser. Ce fut en soutenant pour moitié les pas chancelants de Mary, qu'il entra pour la première fois sous un toit étranger depuis la mort de son père. La jeune fille fut déposée sur un sofa dans le parloir. L'Écossais la baisa tendrement au front et se tourna vers Fergus dont il serra la main.

— Monsieur, dit-il, nous autres bons garçons du Teviot-Dale, nous ne faisons pas souvent de longues phrases. Je suis le fils du fermier de Leed ; j'ai nom Angus Mac-Farlane ; touchez là! et si aujourd'hui, demain ou plus tard, vous avez besoin d'un ami... Duncan ! apportez du vin et des verres, et faites descendre Mac-Nab !

Angus Mac-Farlane ne ressemblait guère alors au portrait que nous avons fait de lui dans le cours de cette histoire. C'était un beau garçon d'une trentaine d'années, au visage hardi, franc et joyeux. Il avait appelé Mac-Nab, son beau-frère, qui habitait Londres avec lui depuis quelques semaines, afin de faire honneur à son hôte. M. Mac-Nab avait épousé la sœur d'Angus. Nous savons de la propre bouche de Stephen, son fils, les détails de sa fin tragique, dans cette même chambre de la maison de Randal Graham, où la malheureuse Harriet Perceval devait être plus tard enlevée. M. Mac-Nab pouvait avoir le même âge que son beau-frère. C'était un homme d'aspect intelligent et distingué, mais froid. Ses manières faisaient contraste avec les façons abandonnées et le joyeux sans-gêne d'Angus. L'opinion générale lui donnait, parmi beaucoup d'autres mérites, une haute franchise et une entière loyauté, mais cette franchise était peu communicative. Il remplissait les fonctions d'avocat-plaidant près les cours de justice de Glasgow.

Quant à Mary Mac-Farlane, pour peu que le lecteur se souvienne de certain portrait suspendu entre deux fenêtres dans cette pièce d'Irish-House que nous connaissons sous le nom de « la chambre du laird, » nous n'aurons besoin d'aucune description nouvelle. Seulement Mary était encore plus jolie que son portrait. Elle allait avoir seize ans. Fergus était là depuis un quart d'heure et ne l'avait point remarquée encore. M. Mac-Nab venait d'entrer, et, sur le récit d'Angus, il avait adressé au jeune étranger de courtoises actions de grâce. Tout semblait être fini. Fergus allait prendre congé, après avoir complaisamment fait raison au toast d'Angus, lorsque Mary quitta le sofa où

son frère l'avait déposée. Fergus s'arrêta, comme si une invisible main l'eût cloué au parquet. Mary prit un verre sur le plateau et y versa quelques gouttes de vin.

— Il faut me faire raison, à moi aussi, dit-elle doucement ; je bois à la santé de ceux que vous aimez.

Fergus devint pâle et fût tombé à la renverse si Mac-Farlane ne l'eût soutenu par derrière.

— Madame ! madame ! murmura-t-il d'une voix que sa douleur soudainement réveillée rendait tremblante ; ceux que j'aimais sont morts... et je n'aimerai plus... c'est-à-dire... je ne sais... peut-être... Je bois à vous, madame !

Il avait saisi sur le plateau un verre qu'il vida d'un trait. Le sang était revenu à sa joue. Ses yeux se baissaient. Sa respiration haletait. M. Mac-Nab fronça le sourcil. Mary devint toute rose. Mac-Farlane éclata de rire.

Fergus leva les yeux sur Mary, et se retira précipitamment.

Fergus aimait. Un instant, un seul, il voulut se raidir contre ce sentiment inconnu qui envahissait à la fois son cœur et sa tête. Mais il ne lui était pas donné, si fort qu'il fût contre toutes autres atteintes, de combattre l'amour. Ce premier mouvement de résistance fut l'instinctive protestation de sa haine un instant oubliée. Puis la vengeance se tut ; la lutte prit fin et Fergus se plongea tout entier dans cette première extase d'amour. Cette nuit fut comme une révélation de sa vie à venir, vie partagée entre d'herculéens labeurs et de sensuelles délices. Il apprit tout d'un coup ces rêveries passionnées, cette victorieuse volonté de posséder qui devaient mettre tant de molles jouissances aux intermèdes de ses batailles. Un seul regard avait allumé ses sens et son cœur.

Le lendemain, dès le matin, Angus Mac-Farlane vint le visiter. Entre eux, l'intimité marcha vite. L'amour alla le même train. Mary, naïve et simple enfant, ne pouvait résister longtemps à ce beau Fergus qui avait en quelque sorte infuse la science de la séduction. Elle aima comme elle était aimée, sans réserve. Seulement elle devait aimer plus longtemps.

La maison de Mac-Farlane devint bientôt celle de Fergus. Fergus apprit tous les secrets du loyal Écossais et les motifs de sa présence à

Londres. Parmi ses secrets à lui, Fergus ne confia que son amour.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi. Mac-Nab gardait toujours vis-à-vis d'O'Breane sa politesse cérémonieuse et froide. A part Fergus, il n'y avait qu'un seul étranger qui fût admis à voir miss Mac-Farlane. C'était un jeune nobleman nommé Godfrey de Lancester, qui attendait la mort de son vieux père pour devenir comte de White-Manor.

VIII

DUEL ANGLAIS

Angus Mac-Farlane et son beau-frère Mac-Nab étaient à Londres pour soutenir un de ces inextricables procès que l'obscurité proverbiale des lois anglaises soulève sans cesse, et qu'une cour de justice juge tant bien que mal à l'aide des poids multiples et fort divers, parmi lesquels il faut compter d'abord l'équité, puis le hasard, puis les faveurs et les recommandations.

Il s'agissait, dans le procès d'Angus Mac-Farlane, ou plutôt de son père, le fermier de Leed, d'une vaste étendue de terrains contestée par l'un des juges de paix du comté de Dumfries. M. Mac-Farlane, dont la famille avait toujours possédé ces terres, qui composaient à peu près toute sa fortune, n'avait garde cependant de céder sans combattre. Le juge de paix était riche et bien appuyé; Angus et Mac-Nab furent envoyés à Londres afin de suivre activement les intérêts de la famille.

Angus ne voyait qu'une chose à faire : se présenter devant le juge et déduire ses prétentions; mais Mac-Nab, avocat et rompu aux tortueux procédés de la chicane écossaise, voulut se précautionner d'un appui et engager la lutte d'une manière plus égale. D'anciennes relations de famille lui ouvrirent la maison du vieux comte de White-Manor, lequel était un digne seigneur. Mac-Nab lui fit toucher au doigt la justice de sa cause, et le comte prit l'affaire sous sa haute protection. C'était bien le moins qu'on acceptât en échange l'honneur d'être visité de temps à autre par le fils aîné de Sa Seigneurie.

L'Honorable Godfrey avait alors de trente à trente-cinq ans. Sa

figure, assez belle, mais rougie par l'habitude des liqueurs fortes autant que par l'effet d'un tempérament sanguin à l'excès, offrait les caractères distinctifs du type saxon, reproduit avec une énergie brutale. L'égoïsme se lisait en grosses lettres sur ses traits écarlates, et la violence perçait sous l'enveloppe compassée que le flegme britannique met uniformément autour de toutes les physionomies. Angus pensait que l'Honorable Godfrey était amoureux de sa sœur Mary. Mac-Nab prétendait le contraire. Fergus, lui, avait les sympathies d'Angus et l'amour de Mary.

Les choses ne pouvaient demeurer longtemps ainsi sans qu'on parlât de mariage. Mac-Nab, dès qu'il eut connaissance des prétentions du jeune Irlandais, s'y opposa de tout son pouvoir, mais Mary jeta en pleurant ses deux jolis bras autour du cou de son frère, qui jura que le mariage se ferait. Fergus et Mary furent fiancés.

Il y avait entre Fergus et Godfrey une antipathie naturelle. Ils se rencontraient fort souvent dans la maison d'Angus, mais O'Breane avait l'habitude de céder la place et se retirait aussitôt qu'apparaissait l'héritier du lord. Par ce moyen, un éclat avait été jusqu'alors évité. Le lendemain du jour où le mariage avait été résolu, la famille Mac-Farlane devait partir pour l'Écosse, où l'appelait momentanément la conduite du procès; Fergus était seul dans le parloir, où il attendait Mac-Farlane. Avant que ce dernier fût arrivé, on introduisit l'Honorable Godfrey de Lancester, dont le visage en désordre annonçait une violente colère toute prête à éclater. Fergus, suivant sa coutume, prit son chapeau et se dirigea vers la porte en silence.

— Dieu me damne! murmura brutalement Godfrey, ce rustre a du moins le bon esprit de prendre la porte de lui-même!

Fergus s'arrêta et regarda en face M. de Lancester, qui se jeta sur le divan et croisa ses jambes avec une nonchalance affectée.

— Je pense que c'est de moi que vous parlez, monsieur? dit Fergus.

— Cela pourrait bien être, jeune homme, répliqua Godfrey.

Fergus rougit, mais ne perdit point son calme.

— Monsieur, reprit-il, à la manière dont commence cet entretien, il me semble que mieux vaudrait le continuer au dehors.

— Allez! dit Godfrey qui se leva en souriant. Je vous suis.

Fergus passa le premier et M. de Lancester le suivit en effet en boutonnant prestement les revers de son habit. Comme ils entraient dans la rue, Fergus voulut prendre la parole.

— Plus loin! dit M. de Lancester, qui tourna l'angle de Short-Gardens et entra dans Belton-Street.

Fergus le suivit à son tour. Godfrey quitta le trottoir et vint se poser au milieu de la rue. C'était à cette époque encore un homme très-robuste, et la posture qu'il prit, bien connue dans Londres, où le pugilat est une science populaire aussi bien qu'aristocratique, fit ressortir davantage les vigoureuses proportions de son torse. Il n'y avait dans la rue que de rares passants affairés.

— Allons, monsieur, dit Godfrey d'un ton provoquant, s'il vous plaît de continuer ici notre entretien, je suis à vos ordres.

— Il me plaît, monsieur, répliqua Fergus en s'avançant, de vous demander compte de votre brutale insolence.

— Soit, jeune homme, vous aimez miss Mac-Farlane. On m'a dit que vous alliez l'épouser.

— C'est vrai, répondit Fergus.

— Non pas! Avant cela, jeune homme, je vous briserai les côtes!

— Monsieur! s'écria O'Breane, ma patience se lasse et je vais vous faire repentir...

Il ne put achever, parce qu'un coup de poing du nobleman l'atteignit en pleine poitrine et le jeta violemment à la renverse.

L'Honorable Godfrey de Lancester était le meilleur élève du fameux Holmes, de Covent-Garden, qui tint pendant près d'un quart de siècle le sceptre du *ring* à Londres, et dont le portrait en pied se voit encore dans tous les public-houses où s'assemblent les boxeurs. Godfrey se remit en garde aussitôt et sourit avec satisfaction. Les passants s'arrêtèrent des deux côtés de la rue, sur le trottoir.

Fergus se releva, étourdi, furieux. Sans calculer son attaque et sans prendre plus de précaution que la première fois, il s'élança de nouveau. Le bras de Godfrey, ramené à la hauteur de l'œil, se déploya. Une seconde fois Fergus roula sur le pavé, où il demeura quelques secondes, immobile et comme anéanti. Il va sans dire que personne ne bougea pour lui porter aide. Seulement, l'assistance augmentait et envahissait déjà la rue.

Le coup était bon. Godfrey, athlète émérite, en frappant un homme tout à fait étranger à l'art du pugilat, abusait assurément de son avantage et faisait aussi positivement acte de lâcheté qu'un soldat armé de toutes pièces qui se servirait de son épée contre un ennemi désarmé ; mais, à Londres, nous ne saurions trop le répéter, on ne raisonne point ainsi. Le sens de la générosité y fait défaut à tous. Être le plus fort, voilà l'honneur ; être le plus riche, voilà la gloire !

Le coup *était bon*, qu'importait le reste ? Godfrey ne mettait point son talon sur la poitrine du vaincu, n'était-ce pas assez de grandeur d'âme ?

Cependant Fergus se releva. Son visage était livide, et, au milieu de cette pâleur, ses yeux rayonnaient un feu sombre. Il ne se rua point comme naguère à la rencontre de son adversaire ; il le mesura un instant du regard et marcha vers lui à pas lents, les bras pendants, le corps et le visage complétement découverts. Un frémissement de curiosité courut dans l'assistance. Chacun s'arrangea pour voir mieux et ne rien perdre du dénoûment, car il était évident pour tous que l'athlète allait choisir une partie vulnérable. Il y avait à espérer mort d'homme.

Le regard de Godfrey devint en effet fort attentif, et se darda, perçant, sur le point où la poitrine cède et se creuse en rejoignant l'estomac. Fergus avançait toujours. Godfrey visa et frappa de toute sa force. L'un de ses poings attaqua la poitrine de Fergus, qui rendit un son creux, effrayant à entendre, l'autre toucha la naissance du front, et fit jaillir en gerbes de minces filets de sang.

A la stupéfaction générale, Fergus ne tomba point sous ce double coup. Il ne chancela point ; il ne recula point. Le choc s'émoussa sur sa chair comme s'il eût rencontré l'airain d'une colonne. L'assemblée, dont l'avide intérêt était porté au comble, laissa échapper un sourd murmure en le voyant debout toujours droit et ferme, avec une étoile sanglante au milieu de son front pâle.

Godfrey lui-même s'attendait si bien à le tuer du coup qu'il ne mit point sa prestesse ordinaire à ramener ses poings à la parade. Les deux mains de Fergus, deux tenailles d'acier, se refermèrent sur ses bras qu'elles broyèrent.

Le nobleman pâlit à son tour, car l'haleine de Fergus lui brûlait le

visage. Il se vit perdu. La foule faisait silence. On n'entendait que la voix de quelques hommes de police, qui, empêchés par la cohue, tâchaient de percer la barrière humaine formée autour des combattants, et menaçaient en vain de leur baguette plombée.

Fergus semblait grandir dans sa colère. Ses traits doux et charmants avaient pris une sauvage et implacable puissance. Il ramena les bras de Godfrey en arrière et les lâcha tout à coup pour jeter les siens autour des reins du nobleman terrifié, qui se sentit perdre plante. L'assistance vit les traits de M. de Lancester se contracter horriblement, et entendit un sourd craquement. Fergus alors lâcha prise, et Godfrey s'affaissa, inerte, sur le sol.

Ceci s'était passé en plein soleil, devant mille témoins.

Un mois après, Fergus O'Breane comparaissait devant le grand jury de la cour des sessions, comme accusé de tentative d'assassinat avec préméditation et guet-apens contre la personne de l'Honorable Godfrey de Lancester, héritier présomptif de la pairie de White-Manor. Fergus était prisonnier depuis lors, parce qu'il n'avait point pu fournir caution. C'est assurément une belle et noble prérogative du citoyen anglais que l'*habeas corpus*. Mais pourquoi faut-il qu'en Angleterre l'argent soit la condition fatale de l'exercice de tout droit ? Cet *habeas corpus*, tant et si justement vanté, profite au riche et laisse le pauvre dans les fers.

Godfrey de White-Manor avait été bien près de succomber aux suites de la terrible étreinte de Fergus. Il appartenait à une famille puissante et il était altéré de vengeance. Autour de son lit de malade un conciliabule se forma : des gens de loi se relayèrent à son chevet ; on s'entendit ; on combina les faits ; on ourdit une trame à laquelle Fergus, seul, malade lui-même dans sa prison, et se croyant fort de son innocence, ne devait point échapper. C'eût été pour lui une consolation bien grande que d'avoir des nouvelles de Mary et d'Angus. Mais il ne s'étonna point trop de leur silence. La famille de Mac-Farlane devait être en Écosse ; sans doute Mary et Angus ignoraient son malheur.

Lorsque Fergus comparut devant le grand jury assemblé dans Old-Bailey, il n'y eut qu'une voix sur son affaire. Il fut renvoyé devant la cour. Ce premier coup le surprit douloureusement ; mais ceci n'était, après tout, qu'un préliminaire. Il avait été si brutalement

attaqué, le cas de légitime défense était si manifeste, et tant de témoins avaient assisté à la querelle, qu'une condamnation lui semblait impossible.

Fergus, armé qu'il était contre l'Angleterre, ne connaissait pas encore le tortueux dédale de ses lois ; il ignorait la lèpre du faux témoignage, organisé sur une échelle inconnue partout ailleurs. Lord Holland n'a-t-il pas dit, à l'occasion d'un procès célèbre, qu'entre le tribunal de Ponce Pilate et la cour d'assises il choisirait le juge qui condamna Jésus-Christ ? Godfrey de Lancester et ses conseillers étaient mieux instruits que Fergus. Ils savaient que les *cellars* de Long-Lane et d'Aldergate-Street sont habités par une population famélique et misérable, dont l'unique industrie est le faux témoignage. Toutes les mesures étaient prises. A l'audience, un bataillon serré d'hommes achetés vint déposer que Fergus avait attaqué le fils du lord traîtreusement et à main armée. Fergus croyait rêver. Il s'agitait sur son banc et criait : Mensonge ! Mais les témoins se succédaient sans relâche et déposaient tous dans les mêmes termes.

Un dernier témoignage vint porter à l'accusé le coup de grâce. L'homme qui l'apporta était une sorte de mendiant, âgé d'une vingtaine d'années, et dont toute la personne présentait le plus repoussant aspect. Tous les penchants ignobles se lisaient sur cette physionomie, dont un sourire hypocrite et bonhomme complétait l'ensemble, faux jusqu'à la perfidie, bas jusqu'à l'abjection.

— Oh ! Vos Honneurs, dit-il avant qu'on l'interrogeât, mes bons lords, je jure sur l'Évangile et sur tout, que je sais la vérité. Dieu ait pitié de moi à l'article de la mort ! Vos Honneurs m'ont condamné hier à la déportation pour une pauvre douzaine de foulards qu'on a trouvés dans ma poche. Mais je ne me plains pas, mes bons lords ! La vie est durement chère à Londres. Je connais bien Fergus O'Breane, le scélérat ! Oh ! Vos Honneurs, est-il possible d'avoir l'âme assez noire pour assassiner le fils d'un lord ! d'un lord qui a des millions de livres sterling ! Je le connais, allez ! Il demeurait dans Saint-Gilles avec son brigand de père ! avec sa mère et sa sœur, une mendiante dont lord Fitz-Allan, que Dieu bénisse Sa Seigneurie ! a fait une belle dame avec des diamants et des cachemires.

Fergus laissa échapper un sourd gémissement.

— Et bien souvent, poursuivit le témoin, sachant que j'étais un pauvre homme, il m'a proposé plein mon chapeau de couronnes si je voulais donner un coup de couteau au fils du lord.

— Sur mon salut! s'écria Fergus, je n'ai jamais parlé à ce malheureux!

— Oh! Vos Honneurs, reprit encore le témoin, aussi vrai que mon nom est Bob-Lantern... Il y a bien longtemps qu'il guettait le moment de faire son coup, j'en jure sur la Bible et sur tout, mes lords!

Le jury déclara Fergus coupable à l'unanimité, et l'arrêt qui le condamna à la déportation fut regardé comme un acte de clémence; car, manifestement, il méritait d'être pendu. Fergus sortit de l'audience, en proie à une sorte de torpeur. De retour dans sa prison, une fièvre violente s'empara de lui. Il perdit le sentiment de son malheur. Quand il s'éveilla de ce long sommeil de son intelligence, plusieurs semaines le séparaient déjà du jour de sa condamnation. Il était en rade de Weymouth, sur le ponton le *Cumberland*, prison flottante destinée aux déportés sur le point d'être embarqués pour l'Australie.

IX

LES PONTONS

Fergus O'Breane était étendu sur une couchette étroite et inclinée dans une galerie basse d'étage et toute pleine de lits semblables au sien. De distance en distance s'échelonnaient des sentinelles, en costume de matelots, qui portaient le coutelas nu à la main. Le lit de Fergus était placé près d'un sabord, mais il tournait le dos à la lumière et ne pouvait, en ce premier instant lucide, avoir aucune idée du lieu où il se trouvait. La première figure qu'il aperçut à son chevet le fit douter de la réalité de tout ce qu'il voyait. Cette figure était celle de l'odieux mendiant dont le faux témoignage avait déterminé sa condamnation. Fergus cacha son visage entre ses mains et murmura avec fatigue :

— Peut-être ai-je perdu la raison...

— Oh ! que non pas, mon joli jeune monsieur, répondit la voix de Bob, vous avez seulement eu une petite fièvre de rien, avec quelque chose comme un peu de délire pendant un mois à six semaines, voilà tout !

Fergus rouvrit les yeux et ne put retenir un mouvement de dégoût en voyant le crasseux visage de Bob-Lantern sourire à quelques pouces du sien. Bob avait déjà dans ce temps des dispositions à devenir philosophe. Il vit le mouvement, comprit, et ne se fâcha point.

— Je conçois ça, reprit-il, mon joli garçon, je conçois ça. Ma figure vous donne mal aux nerfs à cause de l'histoire de Old-Court.

— Old-Court ! répéta machinalement Fergus.

Puis, sa mémoire s'éclairant tout à coup, il poursuivit avec une soudaine violence :

— C'est toi, misérable ! Je me souviens !

Il essaya de se jeter hors de son lit ; mais Bob, qui s'était levé fort tranquillement, le contint sans grand'peine.

— Là, là ! dit-il, tenez-vous en repos. Voilà quinze jours que je

suis votre garde-malade, et Dieu sait si j'observe comme il faut les ordonnances du jeune docteur Moore, l'aide-chirurgien du ponton.

— Nous sommes donc sur un ponton ! s'écria Fergus.

— Sur le plus beau ponton de la rade, mister O'Breane ! il ne faut pas m'en vouloir ; la vie est si durement chère ! Le fils du lord m'avait fait donner une livre.

— Et c'est pour une livre, malheureux !...

— Je ne mentais pas tout à fait. J'ai bien connu dans Saint-Gilles M. Chrétien O'Breane, le digne homme! et mistres O'Breane, la sainte dame ! et la petite demoiselle, et vous aussi, mon joli garçon. Tout cela m'a souvent fait l'aumône lorsque je jouais l'épileptique sur le pavé de Bainbridge-Street. Je parie que vous vous souvenez de l'épileptique ?

Fergus était bien faible. Sa récente colère avait suffi à le briser. Il n'écoutait plus guère. Bob-Lantern prit son bras qu'il serra pour éveiller son attention.

— Mon joli monsieur, poursuivit-il, quand un service ne me coûte rien à rendre, j'oblige volontiers mon prochain. Vous êtes ici sur le *Cumberland*, à deux lieues de la côte, et sous peu de jours vous serez embarqué sur le *Bay-ship* [1]. Une fois là, pas moyen d'en sortir ; mais, tant que nous restons en rade, il y a de la ressource. M'écoutez-vous ?

Fergus fit un signe de tête affirmatif. On entendit au même instant un bruit de pas et de voix à travers le plancher supérieur.

— Les voilà qui reviennent ! continua Bob. Ma faction est finie et je n'ai que le temps de vous faire la leçon. Vos camarades de chambre ont envie de revoir le pays et craignent le mal de mer. Ils font un trou là, derrière votre couchette. Vous les gênerez si vous n'êtes pas avec eux, et quand on les gêne...

Bob termina sa phrase au moyen d'une pantomime éminemment expressive.

— Pour éviter tout désagrément de ce genre, reprit-il, le meilleur moyen est de passer pour un initié ; ce n'est pas difficile ; nous ne nous connaissons pas les uns les autres. Dès qu'on verra que votre

[1] Navire qui transporte les condamnés à la Nouvelle-Galles du Sud.

tête est revenue, on vous dira, souvenez-vous bien de ceci : *Gentleman of the Night*? histoire de savoir si vous êtes des bons. Répondez sans hésiter : *Family's son*, et dormez sur les deux oreilles.

Une échelle qui communiquait de l'entre-pont au pont se mit en ce moment à osciller sous le poids de nombreux condamnés qui commencèrent à descendre par l'écoutille. Les gardes, qui, en l'absence des condamnés, s'étaient réunis et causaient, reprirent précipitamment leurs postes. Celui qui se plaça le plus près du lit de Fergus était un énorme garçon, énorme en longueur du moins, dont les bras et les jambes sortaient, osseux et maigres, de ses vêtements notablement trop courts. Ce grand garçon avait une fort honnête figure et portait sur tous ses traits l'apparence d'un complet repos d'esprit.

La nuit tombait. Les condamnés se mirent au lit. Quelques minutes après, le commandant, suivi d'un officier et d'un chirurgien, vint faire sa ronde. Le chirurgien était M. Moore, jeune *physician* de grande espérance. Tel nous l'avons vu après vingt ans écoulés, tel il était alors. Seulement son front se couvrait d'une abondante chevelure. La ronde s'arrêta devant la couchette de Fergus et M. Moore lui tâta le pouls.

— N'a-t-il point parlé? demanda-t-il à Bob.

— S'il n'a point parlé? Votre Honneur, répondit celui-ci d'un air innocent.

Moore fit signe au grand garçon vêtu d'habits trop courts de s'approcher.

— Avez-vous entendu parler cet homme? lui demanda Moore.

— Cet homme, tonnerre du ciel! répondit le bon Paddy O'Chrane, qui était alors dans toute la fleur de sa jeunesse ; je n'écoute pas, ou que la foudre me brûle! ce que peuvent dire ces brigands, les pauvres diables!

— Cet homme a dû parler, reprit Moore. La crise de ce matin l'a sauvé.

L'officier qui accompagnait le commandant avait éprouvé, à l'aide d'un maillet, les parois du ponton entre chaque couchette. On aurait pu remarquer que M. Moore se plaça dès l'abord à la tête du lit de Fergus et y demeura tout le temps de la visite, masquant ainsi la portion de paroi située entre le lit du malade et celui de son voisin de

droite. La ronde s'éloigna et l'officier ne toucha point le bois du ponton à cet endroit, soit par courtoisie pour le docteur, soit parce que l'état de Fergus ne permettait guère de penser à une tentative d'évasion de sa part. On entendit le maillet retentir périodiquement, puis la ronde remonta sur le pont, et le silence s'établit.

Cela dura une demi-heure environ. Le vaste dortoir était éclairé par quelques lampes dont la lueur insuffisante laissait tous les objets dans un tremblant demi-jour. Les gardes, au nombre de quatre, se promenaient lentement dans la circonscription livrée à leur surveillance. Fergus ne dormait pas. Il reposait, tout en conservant la conscience de ce qui se passait autour de lui. Au bout de quelques minutes, il entendit un imperceptible bruissement de fers sous les couvertures du lit de son voisin de droite, lequel était un homme vigoureux et de mine résolue. Ce bruit n'avait rien d'extraordinaire en un lieu où plus de cinquante captifs dormaient avec leurs fers aux pieds et aux mains; cependant il frappa une autre oreille que celle de Fergus, car le long matelot Paddy s'écria avec humeur :

— Jack, fils de Satan, triste rebut de Newgate, mon ami, que je sois damné si vous n'êtes pas le plus bruyant coquin que je connaisse ! Si vous ne finissez pas, il y aura pour vous vingt-cinq coups d'étrivières, ou que je sois pendu comme vous le serez quelque jour, mon camarade !

Paddy O'Chrane avait prononcé ces paroles à voix haute. Il appuya ses derniers mots d'un geste qui pouvait bien être une menace, mais qui eut pour résultat de faire tomber sur le lit de Jack un objet qui scintilla aux lueurs intermittentes des lampes. Jack saisit prestement cet objet et se laissa glisser sur le plancher. Ses fers restèrent sous sa couverture. Paddy avait repris sa paisible promenade.

Fergus ne bougeait pas. Pendant une heure environ, à dater de ce moment, il entendit derrière lui, à quelques pouces seulement de son oreille, le grincement sourd d'une scie maniée avec d'infinies précautions. Au bout de ce temps, le sifflet du contre-maître retentit sur le pont supérieur. Jack regagna vivement son lit et se coula sous ses draps. L'objet brillant qui avait frappé déjà les regards de Fergus scintilla de nouveau sur la laine grise de la couverture. Le mince et long bras du gardien se tendit et l'objet disparut. Au même instant,

quatre matelots descendirent par l'écoutille. Ils venaient relever les sentinelles.

— Tom, mon camarade, tempêtes! dit Paddy O'Chrane à son successeur, je vous recommande ce dangereux coquin, cornes du diable! Jack Oliver, nous serons damnés, Tom! S'il bouge, souvenez-vous que je lui ai promis vingt-cinq coups d'étrivières.

Le lendemain, les choses se passèrent exactement de même. Le jeune docteur Moore servit encore d'écran à la paroi du ponton située à droite du lit de Fergus, durant la visite du commandant, et le maillet de l'officier fit partout son devoir, excepté là. Quand la nuit fut venue, le matelot de garde placé au poste occupé la veille par Paddy O'Chrane se montra aussi peu clairvoyant que ce dernier, car le voisin de gauche de Fergus put exécuter une manœuvre exactement semblable à celle de Jack Oliver. Il passa en rampant sous la couchette d'O'Breane, qui feignait de dormir profondément, et pendant plus d'une heure le grincement sourd de la scie se fit entendre à quelques pouces de son oreille. Cela dura plusieurs semaines.

Toutes les nuits, à tour de rôle, Jack et le voisin de gauche, qui avait nom Randal Graham, se relayaient sous les yeux du gardien pour avancer d'autant le percement de la paroi du ponton. Ce Randal Graham était un personnage assez remarquable et tranchait énergiquement au milieu de cette armée de scélérats stupides ou infâmes qui encombrait le ponton depuis la cale jusqu'à la batterie haute. C'était un homme de trente ans, portant sur son visage allongé outre mesure cette pâleur particulière aux gens dont les cheveux sont roux. Il y avait de l'intelligence et surtout de la volonté dans la courbe de son front, autour duquel se bouclaient ses cheveux d'un rouge d'acajou. Randal était un montagnard d'Écosse. Fergus avait remarqué ce condamné en une circonstance fort commune sur les pontons, à bord du *Bay-ship* et même dans la Nouvelle-Galles du Sud : nous voulons parler de la peine du fouet ou des étrivières, infligée aux pensionnaires de Sa Majesté. D'ordinaire, lorsque cette punition est infligée, le patient remplit l'air de ses cris et se débat sous le fouet en des convulsions désespérées. Randal, lui, se coucha sur le ventre, comme c'est la coutume, et tendit ses reins nus à l'exécuteur.

L'exécuteur était un lascar à mine sauvage dont le bras musculeux semblait une étude de bronze. Il frappa. Chaque coup laissait une trace bleuâtre sur la peau de Randal, qui ne bougeait pas. Le sang coula bientôt. Au cinquantième coup, que le lascar sangla en poussant un sourire de fatigue, les reins de Randal ne présentaient plus qu'une large plaie. Il se releva, prit la lanière dans les mains du lascar et l'examina durant quelques secondes attentivement. Son visage gardait un calme extraordinaire et n'avait point perdu cette pâleur transparente dont Van Dick a laissé une immortelle et frappante reproduction dans son portrait peint par lui-même.

Depuis ce jour, Fergus avait pris une sorte de sympathie pour cet homme : sympathie tacite aussi bien qu'irraisonnée. Fergus et Randal ne s'étaient jamais parlé.

Un soir, c'était Paddy O'Chrane qui était de faction et c'était au tour de Jack Oliver de travailler. Jack se mit en besogne comme d'habitude dès que le long matelot lui eut jeté l'instrument d'acier que Fergus avait vu scintiller sur les couvertures la première nuit de sa convalescence. Mais Jack ne travailla pas longtemps ce soir-là. Au bout d'une demi-heure à peine, le bruit sourd de la scie cessa tout à coup.

— Paddy ! Randal ! Roberts ! cria Jack dans un moment de joie folle, le trou est fait.

— C'est bon ! répondit Randal avec indifférence ; laisse-moi dormir.

— Jack, misérable coquin ! s'écria Paddy O'Chrane qui déchargea un énorme coup du plat de son coutelas sur la couchette vide d'Oliver ; ne peux-tu dormir comme un chrétien, que Dieu me damne !

— Il a parlé d'un trou... dit l'un des gardiens d'un air soupçonneux.

Paddy déchargea un second coup sur le lit où Jack aurait dû être.

— Satan nous brûle ! Peter Bridgewell, il a parlé de trou, triste sot, mon ami, je pense que vous pouvez avoir raison. Mais si vous faisiez attention à vous, tonnerre du ciel ! vous verriez que Tom Bence vous a volé votre mouchoir dans votre poche, que je sois pendu et vous aussi !

Jack profita du mouvement que fit Bridgewell en cherchant son mouchoir, pour se couler prestement sous ses couvertures.

Le lendemain, à l'heure de la promenade sur le pont, l'œil le plus exercé n'eût pu saisir aucun signe d'agitation parmi les condamnés. Cependant l'évasion était résolue et fixée à la nuit suivante. Bob-Lantern, qui ne s'était point montré, reparut tout à coup ce jour-là.

— Oh ! mon joli monsieur, dit-il à Fergus, que vous voilà redevenu vaillant ! M. Moore est un habile homme.

Il fit mine de s'éloigner, mais, saisissant un moment où personne ne l'observait, il s'approcha de Fergus et lui glissa rapidement ces paroles :

— C'est pour cette nuit. Si on ne vous tue pas, vous vous sauverez, et on ne vous tuera pas si vous donnez le mot d'ordre.

Se sauver ! revoir l'Angleterre, Mary ! se trouver à la fois en face de ses amours et de l'adversaire que cherchait son implacable haine ! Fergus alla s'asseoir contre les bastingages et tourna son regard vers la côte, dont les profils bleuâtres se détachaient sur le gris mat du ciel britannique. Depuis quinze jours, toutes ses idées étaient revenues, idées de tendresse et de vengeance. Ces deux préoccupations se combattaient en lui et laissaient son esprit faible encore. Il aimait Mary, autant qu'un homme ardent et vierge de tout attachement peut aimer une femme, et, plus que jamais, du fond de son cœur, s'élevait, menaçant, le cri de Chrétien O'Breane à l'agonie : Guerre à l'Angleterre !

Toutes ces pensées roulaient dans son cerveau, tandis qu'il regardait la côte. Il ne s'apercevait pas qu'un groupe de déportés s'était formé autour de lui et le séparait des sentinelles échelonnées sur le pont. Ceux qui le serraient de plus près étaient Randal Graham et Jack Oliver ; celui-ci cachait sous sa chemise un couteau de table aiguisé.

— Voilà un beau garçon qui n'est pas bavard, dit de loin Tom Bence ; Jack, mon ami, tâche donc de voir un peu de quelle couleur sont ses paroles.

Fergus leva les yeux et tressaillit en se voyant ainsi cerné. Son premier mouvement fut de chercher une issue, mais Randal lui tenait déjà les deux bras par derrière. Il se souvint alors de la dernière

recommandation de Bob et eut comme une vague idée de ces paroles prononcées à son chevet par le mendiant le jour où il s'était éveillé de son délire, mais ces paroles lui échappaient d'autant mieux qu'il tâchait davantage à les ressaisir. Jack Oliver se planta devant lui.

— Si tu bouges, tu es mort, dit-il, en posant la pointe de son couteau sur le cœur de Fergus; si tu cries, je te tue! Voyons si tu sais parler en bon anglais. *Gentleman of the Night?*

Fergus hésita, bien que cette demande rafraîchit ses souvenirs et lui mit sa réponse, comme on dit vulgairement, sur le bout de la langue.

— Allons, Jack! dit Tom Bence.

Oliver fronça le sourcil ; mais, à ce moment même, Fergus se sentit serrer le bras par derrière, et la voix de Randal murmura quelques mots à son oreille.

— *Family's son!* répondit-il aussitôt.

Oliver remit son couteau sous sa chemise.

— Séparez-vous; Dieu nous punisse, rebuts de Newgate! cria de loin le matelot O'Chrane.

Les déportés se dispersèrent. Randal seul demeura appuyé contre le plat-bord, auprès de Fergus. Celui-ci voulut le remercier; car c'était Randal qui lui avait soufflé la réponse au mot d'ordre. Mais à peine O'Breane eut-il ouvert la bouche, que l'Écossais lui jeta un regard d'indifférence glacée et tourna le dos pour s'éloigner lentement.

La nuit venue, la ronde eut lieu comme à l'ordinaire, et Fergus remarqua que les gardiens étaient cette fois tous les quatre de ceux qui se relayaient d'habitude devant sa couchette et jetaient la scie soit à Oliver, soit à Graham. Dès que la ronde fut partie, il se passa une scène fort extraordinaire. Quatre déportés quittèrent leurs lits et s'approchèrent des gardiens qui tirèrent eux-mêmes de leurs poches de fortes cordes à l'aide desquelles ils se laissèrent lier solidement.

— Tonnerre du ciel! murmurait, pendant qu'on le garrottait, le maigre et digne matelot Paddy, je veux être pendu, et, Satan me brûle! j'en prends le chemin, tempête! si la *Famille* ne nous doit pas de bonnes rentes pour un si beau coup! Serre plus fort, Jack, fangeux coquin, mon brave compagnon! Et maintenant, détalez, sequelle! Il y a un canot qui vous attend à la bouée.

Les quatre gardiens se roulèrent en tous sens sur le plancher, sans doute pour mettre de la poussière à leur uniforme et faire croire à une lutte désespérée, puis l'évasion commença. On retira la partie sciée de la paroi du ponton avec des précautions infinies. Trente condamnés étaient déjà à la mer qu'aucun bruit révélateur ne s'était fait encore. Il ne restait plus dans l'entrepont qu'une dizaine d'hommes, malades ou ne sachant point nager, Randal et Fergus.

— Allons! mille misères! dit O'Chrane, dépêchez-vous! les cordes m'entrent dans la chair!

Fergus mit sa tête dans l'ouverture. Randal l'arrêta par derrière.

— Où allez-vous? demanda-t-il.

Fergus, étonné de cette question, demeura sans réponse.

— Vous allez chercher, reprit lentement Randal, ce que vous aimez et ce que vous haïssez. Je sais votre histoire : votre amour, qui est celui de tout le monde, vos espoirs de haine, qui sont ceux d'un grand homme ou d'un fou.

— Et comment le savez-vous? dit Fergus, qui ne connaissait nul confident de sa pensée.

— Vous aviez déjà le délire à Newgate, répondit Randal, et j'étais votre compagnon de cachot. Écoutez-moi. Mary Mac-Farlane est la femme de l'Honorable Godfrey de Lancester.

Fergus s'appuya, tremblant, à sa couchette.

— Dites-vous vrai? murmura-t-il.

— Je dis vrai. Je suis du pays de Mac-Farlane, et je connais le noble Angus tout aussi bien que vous. Voilà pour votre amour. Quant à votre haine, il faut des monceaux d'or pour combattre l'Angleterre, et à Londres, où vous devez vous cacher, c'est la misère qui vous attend.

— N'allez-vous donc point vous sauver vous-même? demanda Fergus.

— Non. Il me faut de l'or, à moi aussi. J'ai ma haine qui ressemble à la vôtre comme la raison peut ressembler à la démence. Je hais Londres. Autrefois, nous autres highlanders, nous étions des hommes vaillants, aux proportions héroïques et terribles. Londres a fait de nous des animaux curieux dont les enfants regardent les jambes nues et le plaid bariolé. Je veux être l'homme le plus riche de Londres. C'est là une vengeance.

— Et où pensez-vous trouver cette fortune?

— Là où fourmillent les hommes résolus, désespérés, avides.

Fergus baissa la tête et devint pensif.

— Par le trou de l'enfer! s'écria O'Chrane; voilà bien les deux plus imbéciles scélérats que je connaisse! A l'eau! tonnerre du ciel! à l'eau, Satan et ses cornes!

Fergus se tourna vers Randal et le regarda fixement.

— Y a-t-il beaucoup de ces hommes dont vous parlez à Botany-Bay? demanda-t-il.

— Beaucoup : des hommes intrépides, patients, intelligents, indomptables; des hommes qui, disciplinés et conduits par une haute pensée, renverseraient un empire!

Fergus jeta un dernier regard vers la côte d'Angleterre, où quelques lumières brillaient dans le lointain, et ferma l'ouverture qui avait donné passage à ses compagnons.

Randal et lui s'étendirent sur leurs couchettes.

X

BOTANY-BAY

Le bay-ship le *Van-Diemen,* portant à son bord cargaison complète de déportés à destination du port de Sidney, parmi lesquels se trouvaient Fergus O'Breane et Randal Graham, manœuvrait à la hauteur des îles du cap Vert.

Fergus O'Breane reprenait rapidement ses forces. Une fois la maladie domptée, sa jeune et riche nature réagit et sembla vouloir effacer la trace de ce temps d'arrêt en se développant plus vite et mieux. Fergus sentait chaque jour en lui-même une vigueur nouvelle; il sentait en même temps son intelligence grandir et sa volonté se rasseoir.

Comme en pleine mer les actions des condamnés sont contrôlées seulement eu égard à la sûreté du navire, il en résulte une liberté presque complète. Fergus et Randal purent donc aisément se rapprocher et nouer entre eux des rapports de tous les jours. Il y avait certes une large distance de Fergus à Randal, qui était en définitive un voleur de grand chemin. Mais Fergus avait découvert sous son esprit inculte et comme dépourvu de la science du bien et du mal, une sorte de hauteur native mêlée à un jugement droit et profondément perspicace. L'Écossais avait en outre une hardiesse de pensée qui, jointe à la fermeté spartiate que nous lui connaissons, pouvait, en quelque position qu'il se trouvât placé, le sortir des rangs vulgaires et porter sa tête au-dessus de la foule.

Randal, comme on dit vulgairement, n'avait point jusqu'alors trouvé son maître. Tout obstacle avait plié sous la sauvage énergie de sa volonté. Lorsqu'il se rapprocha de Fergus, ce fut par un vague sentiment de pitié. Fergus était beau, et l'on sait quel prestige a la beauté pour les enfants de la nature. De plus, dans les cachots de Newgate, Randal avait reçu les involontaires confidences de sa fièvre, confidences sans portée précise, puisque le plan de Fergus n'était ni arrêté ni conçu, mais par cela même confidences plus étranges et

faites davantage pour frapper l'esprit amant du merveilleux d'un montagnard d'Écosse. Lui aussi, d'ailleurs, avait son idée fixe, qui, sauf l'étendue, ressemblait pour un peu à la pensée de Fergus.

Comme nous l'avons vu, dans leur premier entretien, Randal tint le haut bout. Il était l'homme qui conseillait et venait de rendre un service. Quiconque lui eût demandé, après un mois écoulé depuis lors, pourquoi les rôles avaient changé, pourquoi Fergus avait pris sur lui un entier empire, l'aurait à coup sûr trouvé sans réponse. Randal, après Mary Mac-Farlane, fut le premier qui subit ce charme occulte et irrésistible. Les autres suivirent. Quiconque approcha Fergus O'Breane et n'eut point pour le haïr de ces motifs auxquels, avant tout, les hommes obéissent : l'amour, l'ambition, la vengeance, fut attiré, séduit, subjugué. Quiconque le prit en haine fut vaincu et brisé. Hommes et femmes s'élancèrent vers lui d'une ardeur égale. Il fut dieu pour les unes, roi pour les autres, et de même que l'amour qu'on ressentait pour lui arrivait au délire, de même l'amitié qu'il inspirait s'alliait inévitablement au respect.

Il est un travers commun à tous les vastes esprits, contre lequel Fergus eût échoué peut-être dès l'abord. Ceux qui rêvent de grandes choses ne peuvent s'aviser que de grands moyens ; or, les grands moyens sont souvent hors de portée tout autant que le but. Randal se trouva sur le chemin de Fergus pour lui sauver cet écueil. Il mit son sens pratique parmi les fulminantes théories de ce terrible poëte qui rêvait la chute d'un empire comme on rêve un drame ou une tragédie, sans penser qu'ici-bas il faut à toute œuvre un point de départ, et que le symbolique fils de Dédale, Icare, n'eût pas même pu essayer ses ailes de cire s'il ne fût monté au sommet d'une haute tour. Randal Graham servit en quelque sorte de repoussoir au pénétrant mais trop audacieux génie de Fergus. Il lui montra les problèmes, ce qui fut une occasion de les résoudre.

La traversée fut longue. Durant les heures de promenade sur le pont, Fergus fut initié à la constitution de la *Grande Famille* londonienne, qui, à part ses cent mille adhérents, se rattache de manière ou d'autre, par des liens étroits ou larges, tous les *outlaws* des Trois-Royaumes. Randal et lui parlèrent aussi de Mary bien souvent, de Mary et d'Angus, pour lequel O'Breane se sentait un attachement de

frère. Mary avait été enlevée à la ferme de Leed, en Écosse, par l'Honorable Godfrey de Lancester, qui l'avait épousée à Gretna-Green.

La perte de Mary était pour Fergus une cruelle souffrance, mais les labeurs de son intelligence lui sauvaient le désespoir. Quant à l'héritier de White-Manor, Fergus, à proprement parler, n'éprouvait point pour lui de haine. On eût dit que sa faculté de haïr était complétement absorbée ailleurs et ne pouvait plus être affectée par ces aversions particulières d'homme à homme, qui se taisaient devant le cri implacable et puissant poussé contre l'Angleterre elle-même.

Après une traversée de cinq mois, durant laquelle on n'avait relâché qu'une seule fois sur la côte du Brésil, le bay-ship arriva en vue de Sidney. Dès ce moment, Fergus et Randal avaient arrêté un projet d'évasion, dont l'exécution, indéfiniment remise, devait avoir d'importants résultats. Le canon de Sidney avait annoncé l'entrée en rade du *Van-Diémen*, et le pavillon d'arrivée était hissé à la pointe de South-Head. La péniche du pilote royal accosta bientôt après le navire et le conduisit jusqu'au milieu du port. Là, plusieurs formalités s'accomplirent, à la suite desquelles le maître du port prit dans son canot le capitaine et le chirurgien pour les conduire à la maison du gouvernement. Le capitaine était à peine parti que cent barques quittèrent le bord à force de rames et entourèrent le *Van-Diémen* en un clin d'œil.

Sur ces barques, joyeusement pavoisées, on riait, on chantait, on criait. C'était une immense clameur de bienvenue.

L'arrivée du bay-ship est toujours un moment de fête pour la colonie. Les anciens complices se reconnaissent et se saluent. On se rappelle mutuellement ses hauts faits, on parle du bon temps. Mais il y avait une autre raison, une raison spéciale pour que le *Van-Diémen* fût accueilli à merveille. Ce navire, en effet, portait, outre les condamnés, une cargaison entière de femmes que les premières maisons de Sidney avaient commandées à leurs correspondants de Londres [1]. Chacun était pressé de voir ces nouvelles venues, et les matelots avaient grand'peine à empêcher les curieux de faire irruption sur le pont.

[1] Ces commandes se faisaient selon la formule commerciale : « Sur le vu de la présente, il vous plaira nous expédier cinquante femmes d'âges assortis, en bon état d'esprit et de santé, dont vous passerez les frais en compte, etc. »

Le débarquement s'opéra. Les déportés, aussitôt qu'ils eurent pris terre, se rangèrent en bataille et subirent l'inspection du gouverneur. Cela fait, les industriels australiens s'approchèrent et firent leur choix, s'engageant à répondre pour tout condamné employé à leur service. Ceux des arrivants qui ne trouvèrent point de caution furent conduits en prison. Les industriels dont nous avons parlé étaient, bien entendu, des libérés admis aux droits civiques de la Nouvelle-Galles du Sud, après expiration de leur peine, ou même avant, par rescrit du gouverneur; ou bien encore de simples condamnés, *légitimés* par un mariage contracté dans la colonie.

A la Nouvelle-Galles du Sud le mariage libère. Voici d'un côté un incorrigible coquin, de l'autre une créature ayant bu toutes les hontes. Tous deux sont aux fers. Ils se marient ensemble : ce seul fait les nettoie. Le coquin devient un honnête gentleman, la créature passe à l'état de lady respectable, et c'est avec considération que les soldats du gouvernement les relèvent, lorsque le rack les couche maritalement dans quelque ruisseau de Sidney.

Fergus et Randal, n'ayant point trouvé de caution à Sidney, furent dirigés tous les deux sur Paramatta, où, placés chez le même maître, ils continuèrent à jeter les fondements de leur œuvre. Au bout de six mois, le plan, suffisamment mûri, dut recevoir un commencement d'exécution : Randal se maria.

Il y avait à Paramatta une fileuse [1] du nom de Maudlin Wolf, dont la vie était tout un roman. On pensait qu'elle était d'origine française, et son acte de condamnation le désignait en effet sous le nom de Madeleine Le Loup, dite la contessa Cantacouzène. A Londres, où elle avait élu sa résidence dès sa première jeunesse, elle avait été longtemps la lionne. Sa beauté n'avait jamais dû être très-grande, mais les dandies d'un certain âge gardaient encore un galant souvenir des grâces infinies de sa personne, et soutenaient que depuis la contessa il n'y avait point eu à Londres d'aventurière parfaite en tous points. Elle était bien faite et de tournure charmante, quoique sa taille fût beaucoup au-dessous de la moyenne, et possédait, paraîtrait-il, au

[1] A Paramatta, les condamnées cardent la laine, la filent, puis la tissent pour confectionner, avec l'étoffe qui en résulte, les habillements des condamnés.

degré suprême, la science d'attirer à soi les cœurs les plus froids et de délier les cordons des bourses les plus solidement nouées.

Au beau milieu de ses triomphes, impliquée dans la fameuse affaire des diamants de la duchesse de Devonshire, elle fut convaincue de recel et jetée sur un ponton. Ce fut une perte pour la *Famille*, car Maudlin Wolf, ou la contessa Cantacouzène, était bien la plus adroite femme qu'on pût voir, et le résultat des services qu'elle avait rendus en livrant à l'occasion la caisse de ses opulents protecteurs ne se peut point calculer.

A l'époque où Fergus et Randal arrivèrent à Sidney, Maudlin Wolf était un personnage avec lequel il fallait compter. Elle était liée avec tous les mécontents, avait la confiance des plus dangereux membres de la *Famille* déportés, et entretenait des relations occultes avec cette partie indisciplinée de la colonie qui sera éternellement en guerre contre l'autorité. On se disait cela ; on affirmait que Maudlin connaissait parfaitement la retraite de Smith le Méthodiste, qui avait tiré un coup de pistolet sur le gouverneur ; on prétendait qu'elle avait plus d'une fois passé les barrières et pris le chemin des Montagnes-Bleues pour porter des avis au tueur de bœufs sauvages Waterfield, le plus terrible *bushranger* de la forêt des Myrthes. Le gouvernement recueillait ces bruits, mais Maudlin était insaisissable. Ce fut Maudlin Wolf qu'épousa Randal Graham, pour être libre d'abord, et ensuite pour s'aboucher par son entremise avec Smith, Waterfield et quelques autres aventuriers audacieux dont il lui était important de s'assurer le concours.

XI

LE ROI LEAR ET LA REINE MAB

Il y avait six hommes réunis autour d'un grand feu qui tenait le centre d'une étroite clairière, située au milieu d'un bois, formé d'arbres rares au tronc énorme, au grêle feuillage. La nuit était sombre et sans lune. L'œil, en suivant la fumeuse spirale qui s'élançait du foyer, n'apercevait, sur le fond noir des ténèbres, que troncs hauts et sveltes, rougis d'un côté par l'éclat de la flamme, et couronnés à leurs cimes d'un bouquet de feuilles étiolées. Devant la flamme, sur deux fourches fichées en terre, un troisième bâton, placé horizontalement, soutenait un kanguroo de la grande espèce, lequel, rôti à demi, envoyait à la ronde les appétissantes effluves de son fumet savoureux.

Dans l'ombre, apparaissait vaguement, lorsqu'un souffle d'air faisait la flamme plus vive, le profil écrasé d'une hutte recouverte d'écorce, aux parois de laquelle s'appuyaient deux ou trois de ces fusils aux canons noirs, veinés de sombres rubans d'acier, dont la fabrication anglaise avait seule alors le secret. Les six hommes étaient rangés en demi-cercle. C'étaient d'abord Randal Graham et Fergus O'Breane, portant chacun autour de leur veste de déportés une ceinture chargée de pistolets.

Après eux venait un jeune homme à mine posée, sérieuse, presque ascétique, qui tournait d'une main la broche improvisée où rôtissait le kanguroo, et de l'autre caressait la reliure, rendue luisante par un long et fréquent usage, d'une petite bible ornée de fermoirs de métal. On l'appelait le major, ou Smith le Méthodiste. Sous ce dernier nom, il avait été condamné, pour vol dans une église, à quinze ans de déportation.

L'homme qui s'asseyait sur l'herbe auprès du dévot méthodiste avait une belle figure, entourée d'une barbe épaisse. Il se nommait Waterfield, et avait quitté Sidney pour faire la guerre à ces myriades de bœufs élevés dans les *stations* de l'intérieur.

Le cinquième personnage était presque un vieillard. Sa physionomie, pensive et légèrement moqueuse, avait quelques rapports avec celle que les lithographes prêtent au diplomate français M. de Talleyrand-Périgord. C'était Ned Braynes, plus connu sous le nom du *roi Lear*, un coquin hardi, réfléchi, patient, infatigable. Ce nom de *roi Lear*, qu'il a rendu célèbre dans le calendrier de Newgate, lui venait de son ancien métier [1] d'acteur.

Le sixième, et dernier enfin, était un nègre chauve, appelé, pour ce motif, *Absalon*. Absalon avait un nez horriblement écrasé, d'énormes pommettes et une demi-livre de lèvres. Quand M. Smith oubliait de tourner la broche, Absalon le suppléait.

Ceci avait lieu dans la forêt maigre et clair-semée d'Eagle-River, à cinq ou six milles sud-est de Paramatta, et à seize milles environ du port de Sidney. Nos six personnages semblaient être impatients et inquiets. On attendait évidemment quelqu'un, et il n'y avait guère que le nègre Absalon qui portât une entière attention à la cuisson du kanguroo.

— Savez-vous, monsieur Graham, dit tout à coup le tueur de bœufs, que je gagne cent guinées par mois dans la colonie?

— Jusqu'à ce que la colonie vous fasse pendre, Paulus; je sais cela, répondit Randal.

— Quant à moi, reprit M. Smith, je ne puis affirmer que je fasse ici de brillantes affaires. Mais il s'agit de savoir si, dans cette entreprise, notre conduite sera exempte de péché.

— Major, vous êtes un saint, dit le roi Lear. Chacun sait cela. Randal, mon ami, je trouve que votre femme tarde bien à venir! La marée n'attend personne, et nous avons seize milles à faire cette nuit.

— Sans doute, répondit Randal, mais par la même raison, Maudlin, la pauvre femme, avait seize milles aussi à faire pour venir nous joindre.

Il se fit un instant de silence.

[1] Edward Braynes, de Birmingham, assassin du colonel Bories et de sir James Clafton-Castle, commissaire du métropolitan-police, avait joué la tragédie en province.

— Ah çà ! reprit Ned Braynes, je vous connais depuis longtemps, ami Randal, et j'ai confiance en vous. Quant à Waterfield, c'est un solide garçon, et personne ne peut nier que le major soit un bon chrétien. Nous voilà cinq honnêtes compagnons, le cœur sur la main ; car Absalon, prince du sang royal de Congo, n'est point déplacé auprès de gentilshommes de notre importance. Mais quel est le sixième, je vous prie ?

Ceci allait directement à l'adresse de Fergus, qui n'avait point pris la parole encore.

— Le sixième est notre chef, roi Lear, répondit Randal.

Les quatre déportés considérèrent alors Fergus avec attention et défiance. Absalon lui-même écarquilla l'éblouissant émail de son œil pour le considérer mieux. Fergus rougit. Son émotion était de la honte. Fergus se sentait monter au cœur un dégoût profond en voyant de près les hommes dont il lui fallait se faire des auxiliaires.

— Ah ! ah ! dit le roi Lear. Ce beau garçon veut être notre chef !

— Quels sont ses droits ? ajouta Waterfield avec un farouche mouvement d'envie.

— J'aurais cru, fit observer Smith en saluant Fergus comme eût pu faire un vrai gentleman, que nous eussions été consultés pour le choix de notre chef.

— Edward Braynes, Paulus Waterfield, et vous, major Smith, dit Randal en se levant, nous traitons une affaire sérieuse. Je vous connais tous et je connais ce gentilhomme. Sur ma parole, le meilleur d'entre nous ne lui va pas à la cheville : voilà mon opinion.

— Oh ! oh ! gronda Paulus, avec colère.

— Nul ne vous défend, Waterfield, répliqua Randal, de continuer votre commerce durant les douze années qui nous restent à faire.

— C'est comme cela ? s'écria le tueur de bœufs ; et si je vous dénonçais, moi !

— Laissez, dit Fergus en passant devant Randal qui s'apprêtait à répliquer. Que faut-il faire à cet homme pour lui prouver que je vaux mieux que lui ?

Le tueur de bœufs sauta sur ses pieds, écumant de rage.

— Il faut me montrer que ton sang est plus rouge que le mien,

mendiant d'Irlande! s'écria-t-il. Par le nom du diable! crois-tu que je ne sache écorcher que les bœufs?

Il avait violemment tiré de sa gaîne le long couteau qui lui servait à dépecer le produit de ses chasses, et s'était jeté sur Fergus avec la rapidité de la pensée En vain Randal voulut parer cette attaque perfide et soudaine. Le temps lui manqua, et les deux adversaires roulèrent ensemble sur le sol. On les vit un instant se débattre confusément dans l'ombre. Puis l'un d'eux se releva. C'était Fergus O'Breane. Il tenait le couteau de Paulus.

Le visage du jeune Irlandais, animé par l'effort qu'il venait de faire, avait pris cette expression d'irrésistible puissance qui rayonna souvent autour de son front aux heures de danger suprême, comme une auréole surhumaine. Sa riche taille s'était tout à coup redressée; son œil flamboyait et jetait d'orgueilleux éclairs. Les cinq déportés crurent que c'en était fait de Paulus Waterfield, et ne songèrent même pas à le secourir, tant ils se sentirent en cet instant dominés par la fière supériorité de Fergus; mais celui-ci, au lieu de frapper, laissa tomber le couteau et croisa ses bras sur sa poitrine.

— Tu vois bien, dit-il avec calme, que je vaux mieux que toi.

Waterfield se releva, meurtri, ramassa son arme, et sembla comparer mentalement l'élégante délicatesse des formes de Fergus avec ses membres à lui et son torse d'athlète.

— C'est vrai, dit-il avec une rudesse où se mêlaient à doses égales la franchise et le dépit, n'en parlons plus. Gentleman, vous avez épargné ma vie; j'y tiens peu; c'est égal, à l'occasion, vous pouvez compter sur Paulus Waterfield.

A peine ces dernières paroles étaient-elles prononcées qu'un éclat de rire aigu retentit. En même temps une forme humaine d'une extrême petitesse et d'apparence réellement fantastique se glissa entre Smith et le nègre, et vint s'accroupir auprès du foyer.

— La reine Mab! s'écria Edward Braynes.

— Maudlin! dirent les autres, subitement rappelés au motif de leur réunion.

Maudlin s'était placée de l'autre côté du foyer, de manière à faire face à l'assemblée. Ses longs cheveux noirs, dénoués par la rapidité d'une course forcée, tombaient épars autour d'elle jusqu'à terre.

— Bravo ! dit-elle en riant toujours ; Paulus ! à la place du gentleman, je vous aurais abattu comme un bœuf enragé que vous êtes ! Bonsoir, mon vieux roi Lear ; bonsoir, major la Bible ; bonsoir, Randal, mon cher mari. Vous voulez des nouvelles? c'est bien ; mais je suis essoufflée et il m'est impossible de prononcer un seul mot.

Maudlin Wolf ouvrit une boîte de fer-blanc suspendue à un cordon passé en bandoulière autour de sa taille, et versa sur ses genoux, dans le creux de sa robe, une petite mesure d'avoine qu'elle bluta soigneusement.

— Voyons, Maudlin, dit Randal. Qu'avez-vous à nous apprendre?

— Il y a des petits cailloux dans cette avoine, mon mari, répondit gravement Maudlin. Le marchand qui me l'a vendue est un voleur. Baby !

Elle prononça ce nom doucement et l'accompagna d'un coup de sifflet. Aussitôt après on entendit un bruit dans le fourré. Les lianes qui pendaient à la voûte des grands arbres et venaient s'entrelacer près du sol s'écartèrent pour livrer passage à une charmante petite jument à peine plus grosse qu'un chevreuil, qui bondit sur le gazon, vint fourrer sa gracieuse tête entre les genoux de Maudlin, et se mit à manger l'avoine préparée. Les déportés connaissaient trop l'humeur de Maudlin, que le vieux Braynes, amateur éclairé de Shakspeare, avait surnommé la *reine Mab*, pour la presser davantage de s'expliquer. Ils prirent patience. Maudlin attendit que Baby eût mangé sa portion d'avoine jusqu'au dernier grain.

— Couche-toi là, ma gazelle, dit-elle ensuite ; tu as fait quinze milles ce soir et tu en feras peut-être quinze autres...

— C'est donc pour cette nuit ? interrompit vivement Randal.

— Mon mari, vous êtes bien pressé, répliqua Maudlin. Votre viande est cuite. Mangez, croyez-moi. Qui sait si vous mangerez désormais du kanguroo en votre vie ?

Le nègre chauve débrocha lestement le rôt et l'étendit devant lui sur un lit de feuilles. Smith déposa sa Bible pour planter son couteau dans la partie la plus tendre du filet de l'animal : il quitta l'esprit pour la chair. Les autres l'imitèrent. Pendant qu'ils prenaient leur repas, Maudlin s'arrangea commodément sur l'herbe et trouva convenable d'expliquer enfin sa mission. Elle le fit en termes clairs et précis

n'oubliant rien, mettant tout à sa place, et prouvant qu'il eût été difficile de faire choix d'un messager plus intelligent.

— Maudlin ! s'écria Ned Braynes, quand elle eut fini, on ne peut annoncer plus gaillardement une mauvaise nouvelle.

— Que le diable emporte ce croiseur ! dit Paulus.

— C'est une affaire manquée ! murmura Randal.

Maudlin avait fixé son regard perçant sur Fergus, qui semblait rêver profondément.

— Le gentleman n'a pas parlé, dit-elle.

Cette question indirecte fit tressaillir Fergus.

— Voulez-vous m'obéir ? demanda-t-il brusquement.

— Oui ! répondit Randal.

Les autres hésitèrent. Maudlin fronça le sourcil et frappa du pied.

— Pour ce qui est de moi, dit enfin le tueur de bœufs, je n'y ai point de répugnance ; car vous avez bon cœur et bon bras.

— Je vous obéirai, dit Smith à son tour.

— A la garde de Dieu ! s'écria Ned Braynes ; je vous jure foi et hommage pour moi et pour le digne Absalon.

Ils se levèrent et Fergus reprit :

— Messieurs, il faut que nous soyons sur la côte avant la fin de la nuit.

Six chevaux attendaient, car l'expédition avait été combinée longtemps à l'avance, et c'était seulement l'obstacle imprévu annoncé par Maudlin qui avait amené de l'hésitation. Quelques minutes après, tout le monde était en selle, Maudlin comme les autres. On partit au galop.

La nuit régnait encore lorsqu'ils arrivèrent en vue de la mer. L'endroit du rivage où s'arrêta la cavalcade était complétement désert. Les chevaux furent attachés aux derniers arbres et la petite troupe gagna le bord de l'eau.

— Le signal ! dit Fergus.

Waterfield emboucha une corne de bœuf et sonna trois notes rauques et régulièrement espacées que les échos de l'intérieur se renvoyèrent l'un à l'autre, et qui s'en allèrent mourir au loin dans les bois. Au même instant une lueur éclatante brilla au large, allumant

çà et là les crêtes diamantées des vagues. Ce fut l'affaire d'une seconde. A peine allumée, la lueur s'éteignit.

Les six déportés se couchèrent sur le rivage et attendirent.

XII

VINGT QUINTAUX DE CHAIR HUMAINE

Il y avait dans le port de Sidney un bay-ship en partance pour l'Angleterre. Les six déportés que nous avons vus rassemblés dans les bois d'Eagle-River avaient fait dessein de s'en emparer. Maudlin, dépêchée à Sidney pour savoir si les conjurés de cette ville avaient pu se procurer une barque et des armes, avait rapporté deux nouvelles au lieu d'une. La barque était prête et armée, mais il y avait en rade un croiseur de Sa Majesté. C'était la corvette la *Cérès*, de dix-huit canons. Elle venait faire la presse des libérés. Comme nous l'avons dit, les renseignements donnés par Maudlin étaient précis.

Le lieutenant Naper, qui commandait la *Cérès*, avait envoyé demander au gouverneur un certain nombre de condamnés ayant fini leur temps et disposés à passer en Angleterre. Sur le refus du gouverneur, refus prévu à l'avance, le lieutenant Naper s'arrangea comme il put. Deux de ses officiers débarquèrent à Sidney et s'abouchèrent avec le surintendant des travaux publics. Le surintendant reçut une bonne somme d'abord ; c'est là le principe de toute cordiale entente ; puis il promit trente matelots déterminés.

Le mode d'enrôlement devait être le plus simple du monde. Cinq ou six affidés du surintendant seraient employés dans la soirée à faire boire les futurs matelots qu'on voiturerait, ivres-morts, jusque sur la grève. Trois notes sonnées sur la trompe serviraient de signal à la corvette qui mettrait incontinent sa chaloupe à la mer.

Depuis le départ d'Eagle-River, Fergus O'Breane était silencieux et pensif. A une lieue du rivage, il avait interrogé Maudlin à part durant quelques minutes. En arrivant, le tueur de bœufs avait donné le signal. La lumière aperçue au large venait de la *Cérès*.

— A quelle distance du rivage est mouillée la corvette? demanda Fergus.

— Trois ou quatre milles, monsieur, répondit Maudlin.

— Et le bay-ship?

— Il est dans le port, amarré au môle.

— De façon que, dit le roi Lear, si nous nous emparons du bay-ship, nous serons coulés par la corvette.

— Et nos gens, demanda encore Fergus à Maudlin, où sont-ils?

— A cinq cents pas d'ici, sous la pointe de Cow-Hill.

Fergus réfléchit un instant.

— Messieurs, dit-il ensuite, le bay-ship est un pauvre bâtiment. Entre lui et la corvette il n'y a point à hésiter.

Waterfield éclata de rire; Smith baissa la tête; le nègre Absalon roula ses gros yeux et le roi Lear fit un geste de surprise. Maudlin, elle, battit des mains en criant bravo.

— Expliquez-vous, O'Breane, dit Randal d'un air inquiet.

— Mon avis est que nous devons prendre la corvette la *Cérès*, répliqua froidement Fergus, au lieu de nous embarrasser de ce bayship obèse où nous serions toujours à la merci du premier venu. Randal, je vous prie, allez à Cow-Hill, et ramenez sur-le-champ nos hommes.

Randal obéit sans répondre.

— Moi, je retourne à mes bœufs, dit Waterfield en se levant.

— Retournez à vos bœufs, monsieur. Une fois sur la corvette, nous avons dix-huit canons et la mer est à nous.

— On a vu de ces pirates qui devenaient riches à millions de livres! soupira M. Smith, mais c'est un métier bien criminel.

Waterfield se rassit et devint attentif.

— On peut se faire tuer pour des millions de livres, reprit le roi Lear après un silence; mais il faut des chances. Or, il me semble que tout est contre nous. La corvette doit être servie par deux cent cinquante hommes d'équipage; elle en demande trente, donc il lui en reste deux cent vingt.

— Si elle était vide, repartit Fergus, je n'en voudrais pas, car nous serions incapables de la manœuvrer.

— Vous avez donc des intelligences à bord?

— J'ai des intelligences à bord, répliqua Fergus sans hésiter.

Le vieux Ned le regarda en dessous.

— C'est possible après tout, murmura-t-il enfin. Je vous suivrai où vous irez, monsieur O'Breane.

La barque où se trouvaient les conjurés arriva bientôt, sous la conduite de Randal Graham. Ils étaient au nombre de vingt-huit, et sautèrent sur la grève. C'étaient, pour le plus grand nombre, des hommes grands, vigoureux et d'apparence déterminée. Il y avait parmi eux de simples condamnés; mais la plupart étaient de ces indomptables et hardis scélérats qu'un premier châtiment n'arrête point, et qu'on tâche en vain d'enfouir dans les froides mines de Coal-River. Ils sont enchaînés, reclus, gardés ; ils vivent à deux cents pieds sous terre; mais vienne une révolte, une tentative désespérée, vous les voyez surgir comme autant de démons. Le vieux Ned, Paulus et Smith le Méthodiste se mêlèrent à eux aussitôt. La nuit était fort noire encore. et pourtant on se reconnut de part et d'autre en un clin d'œil.

— Bonjour, Tom! bonjour, Samuel! bonjour, Toby, mes garçons! s'écria le roi Lear. Pardieu! voici d'honnêtes compagnons!

Fergus avait pris à part Randal Graham.

— Vous connaissez ces hommes? dit-il.

— Presque tous, répondit Graham.

— Peut-on compter sur eux?

— C'est selon... si le tour leur plaît.

— Répondez, Randal! interrompit Fergus avec gravité. Nous jouons ici notre va-tout sur une seule chance. Sont-ils braves?

— Pour cela, oui, braves comme des diables!

— Faites-les ranger en cercle, dit Fergus. Le temps presse. Il me semble entendre déjà le bruit des rames.

Randal obéit, et Fergus se trouva bientôt au milieu des vingt-huit bandits.

— Gentlemen, dit-il, vous avez cinq minutes environ pour réfléchir. Voici ce dont il est question. La chaloupe du navire de guerre à l'ancre dans la rade sera ici dans un demi-quart d'heure. Elle vient chercher trente hommes qu'on doit lui livrer en ce lieu même, trente hommes abrutis par l'ivresse, qu'on embarquera comme des sacs de laine ou des futailles. Vous n'êtes que vingt-huit, mais ce

nègre que voici et M. Waterfield compléteront le nombre. Voulez-vous passer ainsi à bord de la corvette ?

— Diable d'idée ! grommela le tueur de bœufs.

— Pourquoi faire? demandèrent deux ou trois autres voix.

— Ah ! ah ! dit le roi Lear, je comprends ; c'est joli !

— Pour éviter les fatigues de l'abordage, répondit Fergus ; pour arriver d'une fois et sans coup férir jusque sur le pont d'un joli navire, dont alors les dix-huit canons vous tourneront le dos.

Waterfield se frappa le front.

— Sur ma foi ! s'écria-t-il, je crois que je comprends, moi aussi. Allons, mes braves ! trois hurrahs pour notre commandant ! Voilà un coup qui en vaut la peine !

Fergus arrêta de son mieux l'enthousiasme subit du tueur de bœufs, lequel n'avait plus besoin d'être stimulé. Quelques paroles achevèrent d'expliquer son plan, dont l'audace avait de quoi séduire ses étranges soldats. Sur l'ordre de Fergus, les vingt-huit nouveaux venus, Waterfield et le nègre Absalon s'étendirent sur le sable, en désordre, après avoir caché leurs armes sous leurs habits. Fergus, Randal, le roi Lear et Smith cachèrent également leurs armes, mais demeurèrent debout. Maudlin était assise sur un fragment de roc. On entendait maintenant parfaitement le bruit des avirons de la chaloupe qui n'était qu'à une centaine de brasses.

— Ne bronchez pas ! dit Fergus à voix basse ; il y va de notre vie à tous ! Ici, dans la chaloupe, sur le navire, vous êtes ivres-morts, vous dormez...

— Ho ! cria-t-on de la chaloupe.

— Holà ! riposta le roi Lear.

— Qui êtes-vous ?

— Dieu me damne ! qui êtes vous vous-même ?

— Midshipman de la corvette la *Cérès*.

— Nous sommes, nous, reprit le vieux Ned, quatre bons Anglais et la reine Mab, ma femme, tous de la maison de M. Cunning, le surintendant, qui offre ses compliments au lieutenant Naper.

— Et après ?

— Et lui envoie ce que vous savez bien, monsieur le midshipman.

La chaloupe était seulement à quelques brasses de la côte. Un der-

nier et vigoureux coup d'aviron la fit aborder. Peu d'instants après, un canot prit terre à son tour. Le midshipman, un maître et cinq ou six matelots sautèrent sur la grève.

— Nous ne vous attendions plus cette nuit, dit le jeune officier.

— Nous sommes en retard, c'est vrai, répliqua Ned, qui, vu son âge, remplissait le rôle d'homme de confiance de l'intendant; mais ces braves enfants portent bien le rack, voyez-vous, midshipman : il a fallu six heures d'horloge pour les mettre dans cet état.

— Combien y en a-t-il?

— Une vingtaine de quintaux, monsieur, en supposant que chacun d'eux pèse cent cinquante livres.

— Ah! seigneur! sont-ils ivres! s'écria en ce moment avec admiration le maître, qui venait de les examiner de près; Mister Jones, ajouta-t-il en s'adressant au midshipman, ce sont de beaux gaillards, ma foi!

Le jeune officier prit un air d'importance.

— M. Cunning, dit-il, n'aurait pas osé trompé un officier du roi. Embarque!

Le maître prit aussitôt Waterfield par les épaules, tandis que deux matelots saisissaient chacun l'une de ses jambes.

— Un! compta le midshipman.

Waterfield tomba lourdement au fond de la chaloupe.

— A boire! balbutia-t-il d'une voix embarrassée.

Les matelots éclatèrent de rire.

— Deux! — trois! — quatre! — cinq! comptait le midshipman, à mesure qu'un des déportés tombait, jeté au fond de la chaloupe comme un ballot de marchandise; dépêchez, Sam, mon garçon, le jour va venir. Six, — sept, — huit...

— Ils ont mis de tout, dit le maître; jusqu'à un moricaud!

Absalon tomba au fond de la barque.

— Neuf, — dix, — onze, reprit le midshipman, — douze... Monsieur, je pense que vous allez nous suivre à bord. Le lieutenant Naper sera enchanté de vous voir.

— Sans doute, monsieur, sans doute, répondit Ned; je vous suivrai avec mes trois camarades et ma femme, qui a envie de voir un bâtiment du roi.

— Diable ! murmura Sam ; les quatre drôles, encore passe; mais que ferons-nous de la dame?

Le midshipman lui imposa vivement silence, et reprit son compte : le compte y était.

— Sam, dit-il, donnez la main à la dame. Messieurs, montez, je vous prie. Ce sera un voyage de plus, Sam, voilà tout, ajouta-t-il en s'adressant au maître ; nous garderons les quatre coquins, et nous renverrons la dame.

Sam donna la main à Maudlin Wolf, qui s'embarqua dans le second canot, où étaient déjà les quatre prétendus serviteurs de l'intendant. Les deux embarcations prirent aussitôt le large. Le midshipman, durant tout le voyage, examina ses quatre hôtes avec curiosité. Fergus surtout sembla fixer l'attention.

— Ce beau garçon, lui seul, vaut les trentes brutes de la chaloupe, dit-il tout bas à maître Sam; décidément, le roi a besoin de lui.

L'aube se faisait. La corvette se montrait, dessinant vaguement sur le ciel rose les traits noirs et déliés de ses agrès. On voyait sa mâture inclinée se balancer avec mollesse et lenteur. Sa carène se confondait avec le sombre azur de la mer, où l'aurore, indécise et voilée, ne mettait point encore de reflets. Tout était à bord calme et silence, et ce fut seulement lorsque les deux embarcations entrèrent dans les eaux de la corvette, qu'une voix descendit de la hune et prononça le qui vive. L'instant d'après on bordait les palans. Les vingt quintaux de chair humaine furent successivement hissés sur le pont, où ils demeurèrent étendus, inertes et incapables, en apparence, de faire un mouvement. Puis ce fut le tour des quatre envoyés de M. Cunning, que suivit immédiatement la reine Mab.

Le second du bord, vieux loup court, trapu, à l'aspect dur et repoussant, montra sa tête à la grande écoutille, et se fit apporter une lanterne pour passer l'inspection des nouveaux venus. Tout en inspectant, il donnait ça et là quelque grand coup de pied aux prétendus ivrognes et leur promettait sous serment qu'ils ne boiraient que de l'eau tout le temps de la croisière.

— Et qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il en désignant Fergus et ses compagnons.

— Ça, répondit le roi Lear, ce sont des gens à qui vous devez cent livres.

— Bien, bien ! grommela le second ; pourquoi nous avoir amené ces drôles, monsieur Jones ?

Le midshipman, au lieu de répondre, s'approcha de lui et murmura quelques mots à son oreille.

— Ah ! ah ! fit le second ; eh ! eh ! Ah ! diable ! Allez chercher le commandant, monsieur Jones.

Il y avait sur le pont une quarantaine de matelots occupés diversement et la plupart sans armes. Le jour grandissait à vue d'œil. Le vieux Ned toucha le bras de Fergus.

— Eh bien ? dit-il.

Fergus ne répondit pas. Il était pâle. Un léger tremblement agitait sa lèvre.

— Eh bien ! dit à son tour Randal, attendrez-vous que tout le monde soit sur le pont ?

Fergus ne répondit point encore. Quelque chose d'étrange se passait en lui. Était-ce de la crainte ? Non. Mais il fallait attaquer un homme par surprise, tuer avant d'avoir provoqué. Son bras devenait de plomb. Sa nature était ainsi faite. Fergus, caractère immuable, était alors ce qu'il fut plus tard. Son esprit pouvait grandir, non point son cœur. Quinze ans de luttes sans merci ne devaient point flétrir cette fleur de délicatesse, cet héroïque honneur qui entrait, alliage étrange et adultère, dans ses actions les plus condamnables.

Randal, qui ne pouvait assurément comprendre ce scrupule, lui serra violemment le bras.

— O'Breane, avez-vous peur ? demanda-t-il.

— Non, répondit Fergus en cherchant enfin sous ses habits la crosse d'un pistolet, j'ai honte.

En ce moment, les officiers de la corvette montèrent en masse par l'écoutille, et se dirigèrent vers le groupe formé par Fergus et ses trois compagnons.

— Mettez ces hommes à fond de cale, dit le lieutenant Naper après les avoir examinés ; nos étrivières en feront d'excellents matelots.

Le sang revint aussitôt aux joues de Fergus, qui se redressa et arma son pistolet. Il allait avoir à combattre et non plus à égorger.

— N'avancez pas, sur votre vie ! dit-il au second qui se dirigeait vers lui pour exécuter l'ordre de Naper.

Le jour, incertain encore, ne permit point au second de voir que Fergus était armé. Il continua de marcher sur lui, le sabre levé.

— Ah ! s'écria Fergus avec un enthousiaste éclat de joie et comme si ses compagnons eussent pu comprendre sa pensée, ils ont toujours assez de perfidie et de lâcheté en réserve pour motiver l'attaque et faire regretter la pitié. A vous et à moi, Anglais !

Le second de la corvette la *Cérès* tomba, le front fracassé par une balle. Mais il avait vu le geste de Fergus et avait eu le temps de frapper. Une ligne longue et profonde se dessina en rouge sur le front d'O'Breane, courant du sourcil à la naissance des cheveux, et son visage fut inondé de sang. Un cri formidable répondit à la détonation du pistolet. C'était le signal. Les *vingt quintaux* de chair humaine bondirent et se ruèrent comme des tigres sur l'équipage. Ce fut un élan furibond, irrésistible. Le sang coula de toutes parts, et, dès que le sang eut coulé, ces gens qu'on avait cru ivres d'alcool s'enivrèrent des chaudes vapeurs du carnage.

On ne distinguait plus rien sur le pont. Le jour naissant reculait devant la fumée. Tout se confondait en un mouvement désordonné, incessant, au-dessus duquel planait un concert d'imprécations confuses. Smith tuait et chantait des psaumes ; le roi Lear se battait comme un diable en déclamant des lambeaux de Shakspeare, et le nègre, dont les yeux flamboyaient comme les prunelles d'un chacal, se glissait, égorgeait, puis jetait par-dessus le fracas de la bataille le tonnant cri de guerre de sa race.

Maudlin Wolf, subissant l'entrainement commun, saisit un couteau oublié auprès d'elle, sautilla dans le sang, en poussant des cris aigus, brandit un instant son arme trop lourde, et disparut derrière le nuage de fumée qui entourait les combattants.

XIII

JURONS ASSORTIS

En comptant les officiers, le nombre des marins anglais attaqués sur le pont de la *Cérès* était double à peu près de celui des assaillants ; mais la moitié d'entre eux était sans armes. Cependant, la première surprise passée, ils se défendirent vigoureusement. Le lieutenant Naper jeta dans les batteries le cri de : Tout le monde sur le pont! Mais ce cri lui-même donna l'éveil aux assaillants, qui étaient en ce moment les plus forts. Profitant de leur premier élan, ils rompirent la ligne des marins du roi et parvinrent à fermer les écoutilles. Dès lors tout espoir de secours était enlevé aux Anglais, qui firent retraite et se formèrent sur le gaillard d'avant, au pied du mât de misaine.

— Rendez-vous! cria Fergus, dont la valeur calme et brillante contrastait grandement avec la frénésie de ses compagnons.

Les Anglais répondirent par des injures. Fergus cria : En avant! et s'élança le premier. La mêlée recommença, mais non plus bruyante comme la première fois. Les deux troupes avaient épuisé leurs munitions. On se battait maintenant corps à corps et en silence. Le seul bruit qui se fit entendre encore sur le pont était le grincement de l'acier contre l'acier et la voix aiguë de Maudlin Wolf qui excitait les combattants. L'avantage restait aux assaillants. Bientôt le lieutenant Naper tomba, blessé à mort par Fergus. Ce qui restait d'Anglais mit aussitôt bas les armes.

On vit alors quelque chose d'étrange et de grotesque : la farce après le drame. Un matelot anglais, qui n'avait pu se joindre à temps au gros de ses compagnons, courait le long du plat-bord avec une extrême vitesse, à laquelle aidait la longueur inusitée de ses jambes. Le nègre chauve Absalon lui donnait une chasse très-active, et le menaçait du coutelas qui avait dépecé le kanguroo. Ce n'était pas tout : Maudlin Wolf courait, les cheveux au vent. Ces trois personnages étaient si occupés, l'un à fuir, les autres à le poursuivre, qu'ils ne s'aperçurent

en aucune façon de la cessation des hostilités. Ils couraient, ils couraient, le nègre brandissant son couteau, la reine Mab jappant et le matelot exécutant une foule de passes habiles pour éviter ses acharnés persécuteurs. Et, tout en fuyant, le matelot disait d'une voix grave, entrecoupée pourtant par la perte périodique de son souffle :

— Je suis des vôtres, Dieu me damne! nègre stupide, honnête garçon que vous devez être. Je suis un homme de la *Famille*, madame, virago maudite! Écoutez, moricaud, Satan et sa queue!

— Courage, Absalon! criait Maudlin épuisée.

— Tonnerre du ciel! reprenait le matelot qui sentait le nègre sur ses talons. Moricaud, animal sans raison, mon camarade, n'écoutez pas cette furie maudite. Dieu me punisse! je n'en puis plus!

— Nous le tenons! dit Maudlin.

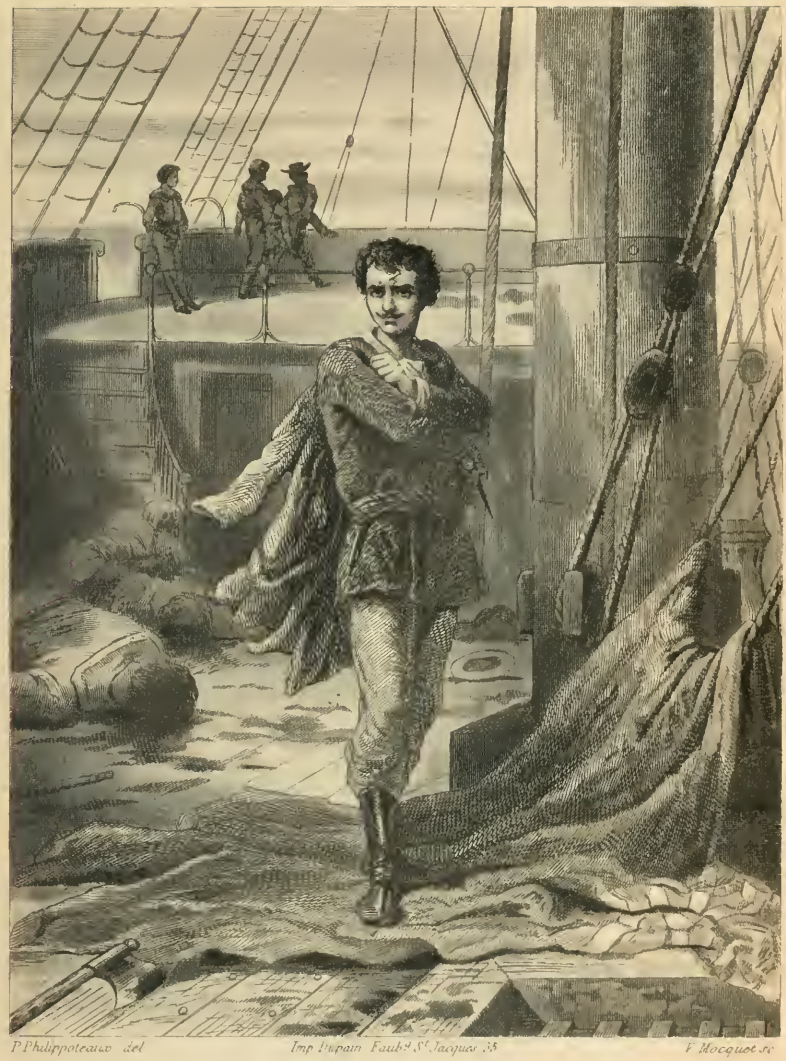
Le matelot fit encore quelques pas et tomba tout de son long en murmurant dévotement :

— Je recommande mon âme à Dieu, trou de l'enfer! car je suis un homme mort; que je sois damné sans miséricorde!

Par bonheur pour l'honnête Paddy O'Chrane, il était tout près de Randal Graham, qui le reconnut sur-le-champ à l'invocation pieuse qu'il lançait en mourant vers le ciel. Randal le protégea contre le nègre, qui s'était relevé furieux et n'en voulait point démordre. Paddy haletait et enfilait des myriades de blasphèmes d'une voix plaintive et défaillante.

— Merci, monsieur. Du diable si votre nom me revient! dit-il en adressant à Randal un regard de cordiale reconnaissance; il y avait tant de coquins sur le *Cumberland*, triple misère! Que le diable nous emporte! les voilà qui foulent aux pieds le pavillon d'Angleterre! Ah! les scélérats éhontés, ce sont de dignes cœurs!

Fergus venait en effet de couper la drisse, et les couleurs d'Angleterre étaient tombées à ses pieds. Sa physionomie, à cette heure du premier triomphe, était calme et recueillie. L'éclair de ses espoirs intimes rayonnait autour de son front, resplendissant de jeunesse et de beauté. Il mit le pied sur l'écusson écartelé du Royaume-Uni, jeta au loin, dans le vide, un implacable regard de défi et murmura des paroles qui n'arrivèrent point aux oreilles de ses compagnons. Puis, tranchant à l'aide de son poignard le troisième quartier des armes



P. Philippoteaux del. Imp. Dupain Faubg St Jacques 35 V. Mocquet sc.

FERGUS FOULANT AUX PIEDS LE PAVILLON ANGLAIS

MYSTÈRES DE LONDRES

d'Angleterre, où la harpe d'or de l'Irlande se dresse sur champ d'azur, il le serra dans son sein et trempa le reste dans le sang, jusqu'à teindre en rouge le drapeau tout entier.

Cela fait, il hissa lui-même à la corne cet étendard nouveau au milieu des hurrahs frénétiques des vainqueurs. Il faisait grand jour. Environ trente matelots anglais étaient garrottés sur le gaillard d'avant.

Cependant la situation des vainqueurs n'avait rien de bien rassurant. Ils étaient maîtres du pont ; mais, dans les batteries, cent cinquante hommes restaient, cent cinquante ennemis armés. Évidemment la besogne n'était que commencée.

— Tonnerre du ciel ! s'écria Paddy, que Dieu nous punisse ! m'est-il permis de parler ?

Fergus fit un signe d'affirmation.

— Eh bien ! trou de l'enfer ! reprit le long matelot en gesticulant avec lenteur et à contre-sens ; je suis Paddy O'Chrane, de Tipperary, en Irlande, de l'autre côté du canal, je le jure sur ma part du paradis, cornes du diable ! J'aurais pu m'enrôler facilement dans les horse-guards, vu ma taille, qui est de six pieds passés sans semelles ; soyez tous réprouvés et moi de même ! Mais j'ai mieux aimé vivre en chrétien, triple blasphème ! que de m'engraisser du bœuf du roi comme un fainéant.

— Où veut en venir ce drôle ? grommela le roi Lear.

— Drôle vous-même, vieux Ned, peste incorrigible ! continua Paddy imperturbablement ; je vous connais bien, excellent vieillard, je vous ai donné, il y a trois ans, vingt-cinq coups d'étrivières sur le pont du *Cumberland*, Dieu puisse-t-il nous damner !

— Mon ami, ne pouvez-vous faire trêve à vos blasphèmes ? demanda doucement Smith. Le livre a dit...

— Quel livre ? mort de mes os ! J'ai demandé la permission de parler, je pense !...

— Approchez ! interrompit Fergus, et tâchez de répondre brièvement. Y a-t-il sur ce navire d'autres matelots que vous, enrôlés de force ?

Paddy O'Chrane tourna les yeux vers lui et perdit comme par enchantement sa prolixe assurance.

— Oh ! gentleman, balbutia-t-il, je répondrai de mon mieux à Votre Honneur. Tempêtes ! je n'ai jamais vu de regard pareil ! Il y a sur la corvette une cinquantaine de pressés qui danseraient une gigue du meilleur de leur cœur autour de votre drapeau rouge. Et, tenez, ajouta-il vivement en se tournant vers l'avant où étaient garrottés les Anglais, il n'y a pas besoin de chercher bien loin pour en trouver quelqu'un, que Dieu nous damne tous, à l'exception de Votre Honneur ! voici Sam, le maître d'équipage, que je vous recommande comme le plus incurable de tous les mécréants, le bon garçon ! et Gibly aussi, misères ! et encore Blunt le Manchot, un cent de sorcières ! attendez !

Paddy ramassa le porte-voix du malheureux lieutenant Naper, l'emboucha et cria de toute sa force :

— Ho ! de la batterie ! Nous sommes tous massacrés jusqu'au dernier ici dessus, que je monte sur l'échafaud ! Ces coquins enragés sont maîtres du pont depuis le guindeau jusqu'à l'habitacle ! Comment vouliez-vous résister à deux cents brigands dont le plus petit a la tête au-dessus de moi, Satan et sa marmite !

Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton d'épouvante à la fois si emphatique et si naturel que le roi Lear applaudit d'instinct, tandis que les autres éclataient de rire. Paddy ôta sa bouche du porte-voix.

— Un peu de silence ! grommela-t-il avec mauvaise humeur ; si vous n'êtes pas aussi grands que moi, tonnerre ! vous êtes plus gros, que nous ayons tous affaire au bourreau ! En tout cas, le conte vaut quelque chose, et je pense qu'on me fera second maître, pour le moins.

— Je m'en rends caution ! s'écria le vieux Ned.

Paddy emboucha de nouveau son porte-voix :

— Les deux cents bandits parlent de mettre le feu au bâtiment, si vous ne vous rendez pas tout de suite, par le nom de Belzébuth ! Prenez le porte-voix de combat. Il est dans la cabine du lieutenant Naper. Pauvre lieutenant ! triple blasphème ! il a la tête fendue jusqu'au genou, que le diable l'emporte ! Prenez le porte-voix, ouvrez un sabord et criez : Quartier, Dieu nous damne !

Paddy se tut. Presque aussitôt après, un sabord s'ouvrit et le porte-voix résonna.

— Sont-ce des Français qui sont à bord ? demandait-on d'en bas.

— Du diable ! répliqua Paddy : fi donc ! ce sont des forbans comme vous et moi, Satan et ses griffes ! Deux cents beaux garçons, misères ! qui sont affreux à faire envie au démon !

— Nous promet-on la vie sauve ? dit la voix du sabord.

— Si vous vous dépêchez, damnation !

— Nous nous rendons ; ouvrez l'écoutille, dit la voix.

Les déportés, le coutelas à la main, se rangèrent en silence autour de l'écoutille qui fut ouverte, et se tinrent à portée sans cependant s'approcher assez près de l'ouverture pour que les marins pussent voir d'en bas leur petit nombre et le genre de leurs armes. On n'apercevait que Paddy. Les deux premiers Anglais parurent à l'écoutille.

— Stop ! ordonna Paddy.

Puis, dès que les matelots furent liés, il cria :

— A deux autres !

Deux autres marins vinrent à l'appel et subirent le même traitement. Ces hommes arrivaient terrifiés à l'ouverture. Ils étaient accueillis par le mot : Silence ! et ils n'avaient garde de désobéir en voyant sur leur poitrine la lame affilée d'un couteau. Lorsque les derniers furent garrottés, il se trouva sur le pont de la *Cérès* cent quatre-vingts marins gardés par une trentaine de proscrits.

C'était quelque chose d'étrange que de voir la figure piteuse et désappointée de ces hommes, vaincus par une ruse grossière et d'une simplicité presque puérile. Ils comptaient avec dépit leurs vainqueurs, cherchaient en vain ces mousquets, ces terribles grenades, et maudissaient le bon Paddy O'Chrane de tout leur cœur. Ils avaient tort. Car le choc eût été terrible, entre la troupe de Fergus et les Anglais pourchassés dans leur retraite. Fergus aurait vaincu ; il devait vaincre en des luttes plus inégales encore. Mais combien serait-il resté d'hommes vivants après la bataille sur le pont de la corvette la *Cerès?* et combien de cadavres ?

Fergus, pendant cette scène, s'était tenu à l'écart. Son ardeur était tombée. Le rôle n'était plus à sa taille. Lorsque les prisonniers furent tous rangés le long des bastingages, il vint se placer au pied du grand mât.

— Nous ne sommes plus d'aucun pays, dit-il en étendant le doigt

vers le rouge pavillon dont la brise développait les plis humides encore et alourdis : ce drapeau est le signal de la guerre contre tous. Nous combattrons pour de l'or, parce que l'or vous donnera des jouissances à vous, à moi des armes pour une autre bataille. Je promets à quiconque restera près de moi de le faire riche ou mort. Anglais, y a-t-il parmi vous quelqu'un qui veuille partager notre fortune? Que ceux-là se lèvent.

Il y eut un instant d'hésitation. Sam, le maître d'équipage, s'ébranla le premier. D'autres le suivirent. Au bout d'une minute, la troupe des prisonniers était partagée par moitié.

— Préparez la chaloupe et le canot, dit Fergus.

Soixante à quatre-vingts matelots furent entassés avec un nombre suffisant de rameurs, et les deux embarcations firent aussitôt force de rames vers la pointe de Cow-Hill.

Lorsqu'elles revinrent, il n'y avait plus de captifs à bord de la *Cérès*. Toutes les mains étaient libres et travaillaient. Maître Sam tenait le porte-voix et commandait, en vieux marin, les manœuvres de l'appareillage. Le soleil était encore bien bas sur l'horizon lorsque la corvette, couvrant ses vergues de toiles, s'inclina au souffle de la brise de terre. Les marins débarqués avaient eu le temps de gagner Sidney et d'y porter l'étrange nouvelle. Une foule immense se trouvait sur les quais. Au moment où la *Cérès* vint au vent; l'équipage entier, sauf les canonniers, se réunit au pied du mât d'artimon.

Les gens de Sidney purent distinguer parfaitement un homme d'une riche taille qui saluait, en agitant son chapeau, le pavillon rouge déployé à la brise. Tous les marins se découvrirent à leur tour. Des flocons de fumée coururent autour des flancs balancés de la corvette. L'écho mourant d'un triple hurrah vint alors jusqu'aux oreilles des gens de Sidney et fut suivi d'une bruyante salve d'artillerie.

Vers midi, de la hauteur South-Head, on apercevait à l'horizon un point blanchâtre semblable à un flocon d'écume. C'était la corvette la *Cérès*.

XIV

SUR LA MER

Depuis un an, il y avait dans la mer des Indes un mystérieux navire que nul croiseur n'avait pu approcher. Il voguait sous tous pavillons. Tantôt on voyait au loin flotter à sa corne le lin sans tache du drapeau des rois de France, qui venaient de recouvrer, dans la personne de Louis de Bourbon, le légitime héritage de leurs aïeux ; tantôt le royal-yacht montrait les seize pointes de ses doubles croix rouge et blanche, tranchant sur le canton d'azur du grand pavillon d'Angleterre; d'autres fois c'étaient les trois couleurs hollandaises, le double écusson accolé d'Espagne, ou les étoiles d'argent des États-Unis d'Amérique, semées sur leur champ azuré. Un petit brick de l'Ile-de-France, qui s'était trouvé dans ses eaux durant un ouragan, avait lu, à son couronnement de poupe, sous les sculptures d'un écusson effacé, le nom de la *Sournoise*.

C'était la corvette la *Cérès*, à laquelle ses nouveaux propriétaires avaient mis un masque et donné un nom de leur choix.

Il y avait environ dix-huit mois que Fergus O'Breane avait quitté, vainqueur, la rade de Sidney. Cette faculté latente de séduction, nous dirions presque d'enchantement, que déjà nous avons signalée en lui, n'avait point tardé longtemps à agir sur l'équipage hétérogène de la corvette conquise. Au bout de quelques mois, il exerçait à son bord une sorte de pouvoir divin et au-dessus de tout contrôle.

Paddy O'Chrane, passé second maître en récompense de sa belle conduite le jour du combat en rade de Sidney, exprimait à sa manière l'admiration de l'équipage.

— Voyez-vous, Absalon, misérable chauve, disait-il au nègre devenu son collègue et son ami, vous pouvez le répéter à qui bon vous semblera, je renie Dieu ! Son Honneur n'est pas un matelot, mais, pelé que vous êtes, je m'entends, soyons damnés tous les deux ! c'est un homme !

Fergus O'Breane ne s'était pas fait pirate pour être pirate. Il avait autre chose en tête qu'un pillage plus ou moins abondant, et chacune de ses actions, durant les quatre années qu'il courut les mers, fut une pierre ajoutée au gigantesque édifice dont il s'était constitué l'architecte. Il mit à profit ses croisières dans l'Océan Indien pour visiter tout le littoral. Laissant à Randal Graham le commandement de la corvette, il passait souvent à bord d'une prise, et faisait de longues excursions dans le golfe du Bengale, dans les mers de la Chine ou de l'Arabie. De cette façon il inspecta, et patiemment, tous les comptoirs de la Compagnie. Ses études préliminaires lui avaient fait entrevoir de nombreux germes de dissolution : il les toucha au doigt, et put ajouter une batterie nouvelle à son plan de bataille.

En Chine, il vit ce qu'on soupçonnait à peine alors en Europe : d'innombrables vaisseaux de la Compagnie, chargés d'opium, jeter des cargaisons entières de ce poison sur les côtes. Il sut que cet odieux trafic ne rapportait pas moins de quatre millions sterling (cent millions) à l'Angleterre. C'était là encore une arme à tourner contre l'ennemi. Aux embouchures de l'Indus, enfin, il constata une sourde fermentation parmi les peuplades asservies, et devina quelle explosion produirait l'approche de la moindre étincelle dans ces contrées où des centaines de petits princes, brutalement dépossédés, se cachaient ou rongeaient leur frein au service des vainqueurs. Sa colère avait grandi, loin de s'apaiser, et grandissait sans cesse. Partout, sur son chemin, il rencontrait l'Angleterre abusant de sa force et cherchant de l'or dans le sang ou dans la sueur des peuples.

Partout ! pas un pouce de rivage sur ces mers immenses où le nom anglais ne fût abhorré ! Partout le commerce de la Grande-Bretagne était venu, appuyé de canons, imposer ses transactions déloyales. Il semblait que cette partie du globe, ayant démérité du ciel, eût été livrée à la main rapace de l'Angleterre. Partout cette main avait laissé son empreinte : de la misère, des larmes, des ruines !

Fergus contemplait avec joie ces griefs inouïs que Dieu seul pourra compter et punir. Chez lui, l'allégresse étouffait la pitié, car il se réjouissait à voir sa haine si puissamment justifiée, à sentir le tressaillement muet de cinquante millions de cœurs opprimés répondre au cri de sa vengeance.

En quittant les mers de l'Inde, il ne fit que changer de théâtre, pour retrouver, à des intervalles plus éloignés, les mêmes haines comprimées encore, mais prêtes à éclater. Au Cap, les *boers* hollandais ; en Amérique, les deux Canada tout entiers, gémissant sous une horrible oppression, et poussant déjà ces cris de détresse qui devaient trouver bientôt un efficace et noble écho au fond d'un cœur français. Fergus s'aboucha avec les boers, parmi lesquels il recruta ses équipages, et passa plus d'un mois dans les deux Canada.

Ce fut en se rendant du Cap en Amérique qu'il toucha Sainte-Hélène. On sait avec quelle ombrageuse rigueur les agents britanniques gardaient ce roc aride qui devait être le tombeau du plus glorieux souverain de notre âge. Hudson-Lowe, que les Français maudissent si bruyamment, n'était que le docile instrument de ses maîtres, et ce n'était pas sur un valet payé pour mal faire qu'eussent dû tomber les bavardes philippiques des poëtes et orateurs du continent.

Les rameurs de Fergus l'attendaient sous le môle. Il était parti le matin pour Longwood; le soleil était près de se coucher lorsqu'il revint. Pendant qu'il regagnait le navire à l'ancre dans la baie, son visage respirait un enthousiasme grave, et son œil gardait encore l'expression recueillie d'un austère et religieux respect. Fergus avait passé quatre heures avec le vaincu de Waterloo, avec ce demi-dieu, dont la taille prend déjà pour nous les colossales proportions des héros antiques; il avait vu ce géant, dompté par la Providence et non point par les hommes; ce grand monarque, précipité de si haut et précipité si bas que le plus médiocre des capitaines européens, Arthur Wellesley, duc de Wellington, pouvait se faire peindre à cette heure en Achille et donner à Hector terrassé, dans son orgueil grotesque, les traits du captif de Sainte-Hélène ! Fergus avait puisé durant quatre heures aux trésors de l'intelligence la plus vaste qui ait peut-être jamais ébloui le monde.

Que s'était-il passé entre l'obscur pirate et l'homme qui s'asseyait la veille sur le premier trône de l'univers?...

Par une matinée brumeuse des derniers jours de novembre, un beau brick de commerce, engagé dans le canal Saint-Georges, doubla la pointe du nord de l'île de Man, et mit le cap sur l'Écosse. Le vent et la marée le poussaient rapidement vers le Solway, et le soleil mon-

trait encore son disque rougi bien au-dessus de l'horizon, lorsque les ancres du brick allèrent chercher un point d'assise au fond de l'eau, presque en face de Dumfries. Les matelots se rangèrent sur le pont et mirent chapeau bas, pour faire place à deux hommes qui venaient de monter par l'écoutille. L'un de ces hommes était Fergus, l'autre Randal Graham.

La chaloupe était à la mer et les attendait. Ils descendirent tous les deux, et aussitôt six rameurs, commandés par Paddy O'Chrane, firent force d'avirons vers la côte. La chaloupe toucha terre. Fergus et Randal sautèrent sur la grève, à une demi-lieue au delà de Dumfries.

— Au revoir ! dit Fergus aux matelots ; nous nous retrouverons.

Paddy ouvrit la bouche, mais aucun des jurons qu'il tenait en réserve pour les grandes circonstances ne lui parut propre à peindre son attendrissement, c'est pourquoi il se contenta de soulever son chapeau en murmurant :

— Monsieur ! Satan et sa femme ! que Dieu vous bénisse, soyons tous damnés !

Fergus fit un geste de la main. Paddy replaça son chapeau. La chaloupe s'éloigna. Nos deux voyageurs s'engagèrent alors dans les terres. Ils étaient vêtus simplement et portaient leurs manteaux sur le bras. Pendant une heure environ ils marchèrent en silence, guidés par la connaissance parfaite que Randal semblait avoir du pays.

Après avoir suivi les mille sinuosités d'un petit sentier qui montait tortueusement de la grève au sommet d'une falaise escarpée, Fergus et Randal s'arrêtèrent. A perte de vue, du côté de l'Irlande, le brick de commerce qui les avait amenés montrait ses hautes voiles rougies par les rayons obliques du couchant. Fergus passa la main sur son front. Son regard se teignit de mélancolie.

— Encore un peu nous ne le verrons plus, dit-il ; la toile est tombée sur le premier acte de notre drame. Quel sera le second ? Dieu tout seul le sait. Voilà quatre ans que je travaille, Randal.

— Et depuis deux ans déjà, Fergus, vous êtes assez riche pour mener la vie d'un prince, répliqua Graham.

Fergus regardait les côtes d'Angleterre, et son œil s'allumait insensiblement, jusqu'à devenir bientôt brûlant de haine et de menace.

— J'y viendrai ! murmura-t-il ; je mettrai quelque jour le pied sur

ton sol maudit! mais pas avant de t'avoir entourée d'ennemis et de piéges. J'ouvrirai patiemment la tranchée avant de donner l'assaut... que c'est long, mon Dieu! et qu'il me tarde!

Randal dit :

— La route est longue pour arriver à Sainte-Marie de Crewe. Si vous m'en croyez, nous nous mettrons en marche.

Fergus tourna incontinent le dos à la mer et le voyage continua. Le pays présentait cet aspect pittoresque et demi-sauvage des campagnes de l'Écosse. Le jour baissait rapidement, allongeant démesurément les ombres et donnant au paysage une physionomie de plus en plus sombre. Randal semblait se reconnaître parfaitement au milieu des mille routes qui se croisaient à chaque pas; Fergus le suivait, perdu dans ses pensées.

— Mais est-il possible, dit brusquement ce dernier, que personne ne connaisse l'existence de ces souterrains?

— Des hommes ont vécu mille ans avant de découvrir la mine d'or qui gisait sous leurs pieds, répondit Randal. De mon temps, je puis vous affirmer que ces caves immenses étaient inconnues et si, au lieu d'aller dans les montagnes, j'étais resté caché là, les juges de Glasgow n'auraient point eu la peine de m'envoyer sur les pontons. Elles ont deux issues qui défieraient l'œil le plus malin. La première donne dans le salon d'apparat du château de Crewe, un noble édifice, ma foi, mais qui tombe en ruines et que vous pourrez acheter pour une misère. La seconde s'ouvre ou plutôt se ferme dans la propre maison qu'habitait mon père et qu'il habite peut-être encore. Cette seconde issue est masquée par un pan de muraille tournant autour d'une poutre qui lui sert de gonds. A voir ce vieux mur, Fergus, les constables réunis des Trois-Royaumes déclareraient que nul passage n'a pu exister là depuis des siècles.

— Et ces souterrains sont vastes?

— Mon père s'y est perdu dix fois en les parcourant pour y chercher les trésors des abbés de Sainte-Marie. C'est grand comme Saint-James-Park.

La nuit était tout à fait noire. Nos voyageurs laissèrent sur leur droite la ville d'Annan, et s'engagèrent dans une route plus large qui servait de grand chemin entre Carlisle et Glasgow. Nos lecteurs

connaissent cette route pour y avoir suivi la chaise de poste de Frank Perceval conduite par Saunie l'aboyeur, la nuit où se passèrent ces événements étranges et terribles qui amenèrent la mort de la malheureuse Harriet. Randal s'arrêta précisément à l'endroit où la chaise de poste de Frank se heurta contre un tronc d'arbre posé en travers du chemin.

— C'est ici, dit-il. La maison de mon père est de l'autre côté du bois.

A leur approche, un chien aboya fortement.

— Oh ! oh ! murmura l'Écossais, notre vieux Bill est mort, je pense; ce n'est pas la voix de Bill.

Sa voix tremblait légèrement tandis qu'il parlait ainsi. Quelques pas seulement le séparaient de la maison; il les franchit d'un saut et mit sa main sur le loquet de la porte.

— La porte est fermée en dedans, dit-il. Mon père ne fermait jamais notre porte !

Il frappa. Une fenêtre s'ouvrit.

— Le vieux Randal Graham ? demanda l'Écossais d'une voix pleine d'émotion.

— Voilà deux ans qu'il est mort, répondit-on.

La fenêtre se referma, Randal baissa la tête.

— J'aurais voulu le faire riche sur ses vieux jours, murmura-t-il; je suis seul au monde, Fergus, et plus à vous que jamais.

Fergus lui serra la main en prononçant quelques paroles de consolation.

— Oui, O'Breane, reprit Randal, nous devons tous mourir... mais j'aurais mieux fait de rester auprès de lui. Et c'est Mac-Nab qui a notre maison ! Je l'ai bien reconnu. On dit que c'est un honnête homme, celui-là. Sa fenêtre s'est fermée pourtant sans qu'il ait offert un gîte aux voyageurs.

— Êtes-vous bien sûr que ce soit M. Mab-Nab ? demanda Fergus.

— J'en suis sûr... et j'en serai plus sûr tout à l'heure. Allons, Fergus, en marche ! je vais vous conduire à la ferme de Leed, puisque vous voulez voir Mac-Farlane; et puis je reviendrai dans la maison de mon père.

— Mac-Nab vous donnera-t-il l'hospitalité ?

— Je n'aurai pas besoin de demander l'hospitalité à Mac-Nab!

Il se prit à marcher à grands pas dans un taillis parsemé de ruines. Fergus le suivit. Au bout de dix minutes, ils longèrent la muraille d'un parc au milieu duquel s'élevait un vaste édifice que Fergus conjectura être le château de Crewe. Puis ils redescendirent le versant de la colline et arrivèrent à la ferme de Leed. Randal la montra du doigt à Fergus et s'enfuit en courant. La porte de la ferme était ouverte. Fergus entra.

Dans la salle commune, autour d'une table servie, une jeune femme et deux charmantes petites filles prenaient leur repas du soir. Sous le manteau de la cheminée se tenait un homme, la tête cachée entre ses deux mains. Au bruit que fit Fergus en entrant, cet homme se redressa et montra un visage pâli au milieu duquel se mouvaient deux yeux éteints et comme égarés. Fergus alla vers la jeune femme, tandis que les deux petits anges rougissaient et souriaient dans leur effroi enfantin, et demanda M. Angus Mac-Farlane.

L'homme qui était sous le manteau de la cheminée se leva. Fergus ne se souvint point de l'avoir jamais vu.

XV

UNE RESSEMBLANCE

La jeune femme à qui Fergus O'Breane s'était adressé en entrant dans la ferme de Leed était belle, mais portait sur son visage triste et doux des traces de souffrance. Quant aux deux enfants qui se tenaient à ses côtés, jamais têtes plus angéliques ne tombèrent du gracieux et naïf pinceau de Greuze. La jeune femme répondit à la question de Fergus en désignant son mari, qui se tenait à l'écart sous le manteau de la cheminée. Fergus le considéra longtemps avec attention.

— Y a-t-il donc une autre personne qui porte le nom d'Angus Mac-Farlane ? demanda-t-il.

La jeune femme baissa les yeux avec un pénible sourire. Son mari s'avança lentement vers Fergus.

— Il n'y a qu'un seul homme pour porter le nom que vous venez de prononcer, monsieur, dit-il d'une voix sombre, et c'est un de trop ! Ceux qui l'ont vu aux jours de son bonheur se retrouvent avec lui face à face et le méconnaissent. Mac-Farlane, lui, reconnaît encore le visage de ses amis, mais il ne sait plus leur nom. Comment vous appelez-vous ?

Fergus prononça son nom. Les traits flétris d'Angus Mac-Farlane s'animèrent d'une sorte de joie.

— Soyez le bienvenu, O'Breane, dit-il en lui tendant la main ; femme, embrassez votre frère et le mien ; enfants, fêtez l'ami de votre père !

Mistress Mac-Farlane prit ses deux petites filles par la main et les amena devant Fergus.

— Clary, et vous, Anna, dit-elle doucement, baisez l'ami de votre père.

Clary tendit son front en rougissant ; Anna sourit et s'enfuit.

— Réjouissons-nous ! reprit le fermier ; Amy ! n'y a-t-il plus de

vin de France dans les caves de Leed? Que Duncan aille chercher mon frère Mac-Nab! Il faut nous réjouir.

Le ton d'Angus contrastait si étrangement avec ces joyeuses paroles, qu'une larme se balança aux paupières d'Amy, tandis qu'elle répondait :

— Vous aurez du vin de France, Mac-Farlane, et je vais envoyer chercher notre frère Mac-Nab.

Fergus l'arrêta du geste.

— Angus, dit-il, vous savez que Mac-Nab ne m'aime pas.

— C'est vrai. Pourquoi cela?

— Parce qu'il protégeait Godfrey de Lancester autrefois.

— White-Manor! s'écria le fermier qui chancela et tomba sur le siége qu'il venait de quitter, comme s'il eût reçu un coup dans la poitrine; pourquoi me parle-t-on de White-Manor? Sortez, Amy! Emmenez les enfants! Ah! Fergus O'Breane, je suis aise de vous voir. Nous allons causer de White-Manor.

Mistress Mac-Farlane sortit. Fergus s'approcha du foyer et s'assit auprès de Mac-Farlane.

Angus, durant ces quatre années, avait vieilli de quinze ans. Fergus le contempla un instant avec tristesse et compassion. Angus et lui s'étaient aimés d'instinct : ce sont ces amitiés-là qui restent.

— Je croyais vous retrouver heureux, Mac-Farlane, dit-il après un silence.

— Je suis heureux de vous revoir, frère, répondit le fermier qui semblait avoir repris un peu de calme; je pleurai des larmes de colère lorsque j'appris votre malheur. Mon noble frère Fergus accusé d'assassinat, condamné pour assassinat! car je ne sus votre accusation qu'avec le verdict du jury. Et ce fut la faute de Mac-Nab, qui ne vous aimait pas. Embrassons-nous, O'Breane, et dites-moi que vous m'aimez comme autrefois.

— Je suis toujours votre frère, Mac-Farlane, et, dans le projet qui occupe ma vie, vous avez votre place et votre rôle.

Angus passa la main sur son front.

— Des projets! murmura-t-il. Que vous êtes jeune et beau, Fergus! Mary vous aimait bien.

— Je n'osais vous parler de Mary, murmura O'Breane.

— Versez du vin ! s'écria le fermier ; où est le vin de France? buvons !

Il s'était levé et avait mis un flacon débouché dans la main de Fergus. Celui-ci trempa ses lèvres dans le verre ; Angus l'acheva d'un trait et reprit :

— J'irai bientôt, moi aussi, à Botany-Bay.

— Pourquoi ? demanda Fergus étonné.

— Parce que je tuerai le comte de White-Manor.

— Mac-Farlane, dit Fergus, apprenez-moi tout ce qui touche la pauvre Mary. Je devine un malheur.

— Devinez dix malheurs, O'Breane ! Le bien de la famille nous a été enlevé par un procès inique. Mon père est mort. Ma sœur... Combien de larmes une femme peut verser avant de mourir !

— Mary n'est-elle pas comtesse de White-Manor ?

— Je le tuerai ! prononça Angus avec une explosion de haine. Oui... Mary est comtesse de White-Manor... elle l'était du moins...

— Est-elle donc morte? s'écria Fergus.

— Elle a un enfant, mon frère ; elle ne peut pas mourir.

— Mais, au nom de Dieu ! qu'y a-t-il alors ?

— Buvez, Fergus ! dit Mac-Farlane avec un rire convulsif et amer. Je le tuerai. Mac-Nab avait agi pour le mieux, je pense. Il croyait faire le bonheur de la pauvre Mary... Voilà huit mois maintenant que je reçus une lettre d'elle... vous la lirez, O'Breane. Je n'ai jamais rien aimé en ce monde autant que j'aimais Mary, et c'est pour cela que je voulais la voir votre femme. Ah ! c'eût été un jour heureux que le jour de votre mariage !

Angus se leva et ouvrit une armoire où il prit un portefeuille. Parmi les papiers qui s'y trouvaient, il en choisit un amolli et froissé par de fréquents contacts. Il le déplia d'une main tremblante.

— L'aimez-vous encore, mon frère ? demanda-t-il brusquement.

— Je l'aimerai toujours, répondit Fergus.

Mac-Farlane revint vers le foyer.

— Elle vous aimait bien ! dit-il ; mais pourquoi parler de cela ? Voici sa lettre... sa dernière lettre. Depuis, je suis allé à Londres pour la chercher ; je ne l'ai point trouvée.

Fergus prit la lettre qu'on lui présentait. En plusieurs endroits les

caractères étaient à demi effacés par des larmes. Étaient-ce des larmes d'Angus ou de la comtesse de White-Manor ? Voici ce que disait cette lettre :

« Mon cher frère,

« Quand j'ai appris par votre dernier message que votre intention était de venir à Londres pour me consoler, pour me protéger, mon cœur s'est élancé vers vous. Vous m'aimez, vous, Angus, et vous êtes tout seul ici-bas pour m'aimer. Je pense que je retrouverais un peu de joie à vivre près de vous, à sentir autour de moi les murs chéris de la maison de notre père. Mais il m'est défendu d'espérer ce bonheur.

« Le soir même de la réception de votre lettre, j'ai quitté la maison que j'habitais depuis trois mois. Mon bon frère, pardonnez-moi si je vous fuis. Je suis sous le coup d'une menace terrible... Ma pauvre enfant bien-aimée ! si vous saviez !...

— Où en êtes-vous, O'Breane ? demanda Angus en ce moment. Vous souvenez-vous combien elle était gaie autrefois ?

Il allongea ses deux mains sur ses genoux et demeura l'œil fixe, la tête penchée sur son épaule. Fergus poursuivit sa lecture.

« Si vous saviez, mon frère ! Vous êtes hardi et généreux ; vous voudriez me défendre. Angus, je vous connais, vous le voudriez... et ce serait un horrible malheur. J'aime mieux souffrir. Je suis heureuse de souffrir. Ne vous fâchez pas contre moi, mon frère ; si je m'éloigne de vous, c'est pour ma fille. La vengeance de milord a été bien cruelle ! Vous savez qu'après la scène honteuse de Smith-Fields il m'a pris ma fille. Mais vous ne savez pas tout, Angus. Hélas ! c'est là un malheur qui ne se devine point. Ma fille est entre les mains d'un scélérat sans foi ni cœur, qui l'élève loin du monde, d'un scélérat choisi peut-être pour jeter dans son âme d'ange des germes de honte et de corruption... »

— Pauvre Mary ! dit Fergus.

— Où en êtes-vous, O'Breane ?

— Il faut partir, frère ! à tout prix, il le faut !

— Je sais où vous en êtes ! murmura Angus en baissant la tête ; lisez encore.

«... Ma fille est prisonnière, et son geôlier est un monstre de cynisme, qui raille impitoyablement mes larmes et lève sur moi un impôt périodique pour ne point frapper mon enfant! Moi, je reste à Londres, toujours à la charge de cet homme bienfaisant qui eut pitié de moi lorsque j'avais la corde au cou sur le marché de Smith-Fields. Je reste à Londres parce que je suis plus près de ma fille, parce qu'il me semble que je veille sur elle. Je ne la vois point, hélas! Ce misérable prend mon or et me refuse impitoyablement la grâce d'embrasser mon enfant, ne fût-ce que durant son sommeil. Il obéit à milord mon mari.

« Je me cache, parce qu'il ne faut pas qu'un œil ami surprenne ma profonde détresse. Nul ne pourrait me voir, et vous moins que tout autre, mon noble Angus, sans essayer de me secourir et de me venger. Me venger! Oh! savez-vous, Angus! ce monstre me l'a dit... et il le ferait, mon Dieu! A la moindre tentative, il la tuerait!... »

En écrivant ce dernier mot, qui était presque illisible, la main de la comtesse de White-Manor avait tremblé violemment.

Il y avait encore deux ou trois lignes. Fergus continua :

« Et puis, disait la pauvre femme, j'ai un espoir. Cet homme a mis auprès de ma fille un muet et une malheureuse créature, dont le cœur n'est point méchant. Un jour, peut-être, je parviendrai à la gagner, et alors il me sera permis d'entrer dans la chambre de Suky, de l'embrasser, de la serrer dans mes bras. Oh! que de bonheur, que de bonheur, mon frère... »

Fergus ferma la lettre. Il y avait sur son noble visage une double expression de pitié tendre et de profonde indignation.

— Il faut la sauver, dit-il.

Mac-Farlane secoua la tête et répondit :

— Il faut la venger!

Puis il ajouta :

— O'Breane! vous ne savez pas tout encore.

— En effet, dit Fergus, certains mots dans la lettre de notre malheureuse sœur n'ont pas de signification pour moi. Elle parle de la scène honteuse de Smith-Fields...

Angus était plus pâle qu'un mort.

— Vous voyez bien que ma main tremble trop pour verser le vin,

murmura-t-il en essayant de sourire. A boire, mon frère, j'ai soif! Ah ! ah ! vous voulez savoir ce qui se passa dans Smith-Fields? Écoutez ! Il y a deux ans et demi, les journaux racontèrent une évasion hardie, exécutée au dépôt de Botany-Bay. Votre nom était parmi ceux des fugitifs. Ma sœur devint enceinte. Quelque temps après, les journaux encore annoncèrent que les évadés de Botany-Bay étaient à Londres depuis longtemps. Pour la seconde fois votre nom se trouvait dans leurs colonnes.

Un bruit courut ; quelques-uns l'attribuèrent à Brian de Lancester, le frère de Godfrey, qui est tout jeune, mais qui, déjà, fait à son aîné une guerre sans merci. Ceux-là se trompaient : je connais l'Honorable Brian, qui est un noble et généreux cœur. Toujours est-il que ce bruit rappelait vos fiançailles avec ma sœur, et disait... Fergus, sur votre honneur, combien y a-t-il de temps que vous êtes de retour en Angleterre?

— Douze heures, répondit Fergus.

— Ne voyez pas dans mes paroles, frère, poursuivit Angus avec hauteur, l'expression d'un soupçon indigne... Ce bruit disait que vous l'aviez revue. Et White-Manor, le misérable, ouvrait avidement l'oreille à toutes ces calomnies. Il se repentait sans doute, lui, le pair opulent, d'avoir donné son nom à une pauvre fille.

« Voici ce qui arriva. Mary mit au jour un enfant. White-Manor se fit apporter le berceau dans son appartement et le considéra longtemps en silence. Il trouvait que l'enfant vous ressemblait.

— A moi ! s'écria Fergus étonné.

— A vous. Mary vous avait tant aimé ! Ceci se passait à White-Manor, dans le Northumberland, tout près d'ici. Mais il y avait bien longtemps que Godfrey nous avait éloignés, Mac-Nab et moi ; nous n'avions plus la permission de visiter notre sœur. Fergus, Mac-Nab est un honnête cœur. Il s'est souvent repenti d'avoir prêté les mains à ce mariage. Mais que disais-je? Quand je parle de tout cela ma pauvre tête se trouble et il fait nuit dans mon cerveau.

— La ressemblance, dit Fergus.

— Oui, oui, interrompit Mac-Farlane ; je me souvins. La ressemblance! Godfrey ne mit pas le pied dans la chambre de sa femme tant qu'elle garda le lit. Il ne revit point l'enfant et défendit qu'on le mon-

trât à sa mère. Au bout de quinze jours, Mary fit ses relevailles. Elle avait demandé bien des fois avec des larmes son enfant, et, ne le voyant point venir, elle le croyait mort, sans doute. Mieux eût valu que l'enfant fût mort.

Ce jour, Godfrey de Lancester se rendit chez sa femme. Il était suivi de son âme damnée, un vil coquin du nom de Gilbert Paterson, qui portait un berceau entre ses bras. Mary s'élança vers le berceau et voulut soulever le voile dont il était couvert pour dévorer de baisers cette frêle créature qui allait être désormais sa passion, son amour, sa vie. Godfrey la saisit brutalement par le bras et la força de s'arrêter. Gilbert mit le berceau sur une table, au milieu de la chambre.

— Madame, lui dit White-Manor en arrachant le voile du berceau, cet enfant, qui est le vôtre, n'est pas à moi.

Mary le regarda, stupéfaite.

— Cet enfant est le fruit d'un crime, poursuivit Godfrey; voyez, madame, et osez dire qu'il ne lui ressemble pas!

— A qui? demanda notre pauvre sœur.

— A mon assassin, madame, à l'homme que vous avez aimé, à Fergus O'Breane.

— A Fergus! répéta Mary dont le front s'éclaira de joie.

Ce fut sa condamnation.

Godfrey reprit :

— Regardez cet enfant, milady; regardez-le bien longtemps et de tous vos yeux, car vous le voyez en ce moment pour la dernière fois!

Mary joignit les mains, brisée par ces cruelles paroles.

Elle pleura, elle pria, elle se traîna aux pieds de White-Manor. Celui-ci ne bougeait pas. Il semblait trouver un barbare plaisir à prolonger cette scène déchirante. Enfin, lorsqu'il fut ivre de sanglots, il fit un geste. Gilbert emporta l'enfant.

Mary était sans mouvement sur le plancher. White-Manor la somma rudement de se relever. Elle se releva. Il la poussa devant lui de marche en marche jusque sur le perron du château. Ici se trouvait encore Gilbert Paterson, qui avait à la main une corde de chanvre. Sous le perron, tous les domestiques et tenanciers de White-Manor étaient réunis. Au portail de la cour, il y avait une chaise attelée. Godfrey prit la corde des mains de Paterson, et...

Angus s'arrêta tout à coup et se leva en disant :

— Oh ! je le tuerai, je le tuerai, Fergus ! par la sainte mémoire de ma mère !

Il tremblait et haletait. Les mots tombaient avec peine à travers ses dents serrées.

— Et que fit-il ? demanda Fergus, qui tremblait aussi et dont le front se couvrait de sueur.

— Ah ! s'écria Mac-Farlane avec un gémissement étouffé, ces Anglais sont lâches et n'ont point de pitié, mon frère. Mary était là, pâle et sans force. Il pesa sur sa main et la fit se mettre à genoux sur la pierre du perron. Puis il passa la corde de chanvre autour de son cou en disant à haute voix : Qui d'entre vous veut acheter cette femme ?

XVI

VENDRE SA FEMME

Angus Mac-Farlane jeta ces derniers mots avec une explosion de douleur et de colère. O'Breane s'était levé. Son beau visage rendait d'une autre façon les mêmes sentiments que celui du fermier.

— Je ne le haïssais plus, dit-il, le courroux que je lui gardais s'était perdu dans une colère trop profonde et trop vaste pour ne point absorber tout autre ressentiment. Mais, pour vous, Angus, pour la pauvre Mary, je vois bien que je suis vulnérable encore. Où donc est-il, cet homme ?

Angus répondit d'un ton de sarcasme amer :

— Vous me demandez où il est ! Vous avez donc oublié les mœurs de nos lords, depuis quatre ans que vous avez quitté l'Angleterre ? Quand ils ont brisé de ce côté du détroit la vie de quelque créature sans défense, ils passent la mer et vont triompher à l'étranger. White-Manor est à Naples ou à Paris, ou à Vienne. Le chercher serait inutile : je l'attends ! Mary vous avait aimé. C'était là un crime sans pardon. Pour le punir, Godfrey de Lancester, exhumant une lâche et

barbare coutume dont l'Angleterre seule, parmi tous les peuples du monde, pouvait concevoir l'ignominieuse idée, Godfrey de Lancester mettait sa femme, lady de White-Manor, aux enchères comme une pièce de bétail.

Lorsqu'il prononça ces mots : Qui d'entre vous veut acheter cette femme? les valets et tenanciers firent silence. Mary était adorée de tous. White-Manor répéta sa question avec colère.

— Elle est belle, ajouta-t-il, et je la donne pour trois shellings !

Nul ne répondit encore. Mary, toujours agenouillée, avait les mains jointes et les yeux baissés. Godfrey frappa du pied avec fureur.

— Faites place ! s'écria-t-il ; je vais la conduire à un autre marché.

Il tira la corde. Mary se leva. Les tenanciers se rangèrent en haie, des deux côtés de la cour, mornes et silencieux. Godfrey, tenant notre sœur en laisse, traversa la foule et monta dans sa chaise.

Deux jours après, on déjeunait somptueusement dans Portland-Place à la maison des comtes de White-Manor. L'assemblée était nombreuse. Vers deux heures après-midi, Godfrey se leva ivre et fit venir Mary. Mary avait une robe de toile blanche et la corde au cou. Et parmi tous ces noblemen qui garnissaient la table de White-Manor, il n'y eut pas un homme pour briser son verre sur le visage infâme de Godfrey de Lancester.

Godfrey prit la corde et descendit sur le trottoir. Il traversa les rues de Londres, depuis Portlant-Place jusqu'au marché aux moutons de Smith-Fields, quatre mille d'Écosse ! tenant sa femme en laisse, sa femme qui pleurait et se mourait. On s'assemblait sur leur passage. C'était un curieux spectacle ; mais parmi les cinquante mille Anglais qui les coudoyèrent sur la route, il ne se trouva pas un homme pour crier infamie ! et lapider le lâche avec les pavés du chemin ! Londres est fait ainsi : nobles et peuple.

— Nobles et peuple ! interrompit Fergus avec une énergie d'indignation qu'Angus attribua tout entière à l'impression de son récit, Londres et l'Angleterre !

— Lorsqu'ils arrivèrent dans Smith-Fields, reprit Mac-Farlane, il y avait foule autour des barrières. C'était un vendredi, jour de marché des bêtes à cornes et des moutons. Godfrey fit entrer Mary dans

l'un des parcs à brebis, qui se trouvait vide, et cria par trois fois :

— Cette femme est à vendre ! à vendre pour trois shellings !

Les marchands de bestiaux avaient pitié ; car Mary, notre sœur, était bien belle, et des ruisseaux de larmes coulaient sur sa joue pâlie. Une voix grave et vibrante perça la foule et fit tressaillir le cœur de Mary dans sa poitrine.

— Laissez-moi passer ! disait cette voix, je vais acheter pour trois shellings milady comtesse de White-Manor.

Un murmure courut par le marché de Smith-Fields, car nul ne savait jusque-là les nobles noms des acteurs de cette scène infâme. Godfrey devint pourpre. Le son de cette voix l'avait frappé comme un soufflet sur la joue. Il sembla chercher au loin avec crainte et colère celui qui avait parlé. Mary ne m'a jamais dit dans ses lettres le nom de cet homme : mais lorsque je suis allé à Londres, la rumeur publique m'a appris ce nom. C'était le jeune Brian de Lancester, frère du comte.

Il entra dans le parc où se tenait Godfrey et lui arracha des mains la corde qui retenait Mary. Celle-ci, à bout de forces, venait de perdre connaissance. Brian la saisit et la souleva d'une seule main. De l'autre, il fouilla dans sa poche, d'où il retira une poignée de grosses pièces de cuivre qu'il jeta au visage de Godfrey en disant :

— Voici votre paiement, milord !

Un immense hurrah emplit la place de Smith-Fields. Godfrey demeura pétrifié. Le choc des lourdes pièces avait laissé sur sa joue pâle et sur son front des taches violâtres.

Fergus, dominé par l'intérêt puissant qu'il portait à ce récit, respira longuement.

— Que Dieu le bénisse ! Mac-Farlane, dit-il, je fais serment de lui payer notre dette quelque jour. Mais que devint Mary après cela ?

— Mary fut mise dans une voiture. Voilà huit mois que j'ignore sa retraite. Qui fournit à ses besoins ? Brian de Lancester n'est pas riche...

Il se fit un long silence entre les deux interlocuteurs. Fergus semblait méditer. Mac-Farlane suivait le cours d'une sombre rêverie. Ce fut lui qui reprit le premier la parole :

— Allons ! dit-il avec un éclat de joie forcée, buvez, mon frère

Fergus ! Nous sommes ici pour fêter votre bienvenue ! Il y a des gens plus malheureux que nous ! J'ai une bonne femme qui m'aime et deux jolis petits anges qui sourient à mon réveil ! Je bois à votre santé !

Fergus lui prit la main au lieu de répondre au toast, et le regarda fixement.

— Il y a quatre ans que je travaille seul, dit-il avec lenteur, quatre ans que je donne tous mes instants à la même pensée, sans jamais verser dans un cœur ami le trop plein des doutes qui m'assaillent et des espérances qui me brûlent. Pendant ces quatre ans, j'ai compté sur vous, Mac-Farlane. Je me suis dit, pour prendre courage : un jour viendra où la solitude de mes laborieuses méditations s'animera, un jour où ma pensée sortira hors de moi pour trouver un écho dans l'esprit de mon frère. Un jour viendra où nous serons deux pour soutenir le fardeau qui pèse sur moi tout seul. J'aurai un confident, un autre moi-même. J'ai nourri cet espoir pendant quatre ans !

— Et vous avez bien fait, O'Breane, s'écria Angus, car pour vous, je suis prêt à tout.

Fergus secoua la tête et baissa les yeux.

— J'ai mal fait ! dit-il à voix basse, car, au lieu de l'homme fort sur lequel je comptais, je retrouve un cœur courbé, flétri, sans courage...

Mac-Farlane recula d'un pas et leva sur lui un regard stupéfait.

— Ai-je bien entendu ! murmura-t-il ; c'est au moment où je vous dis les malheurs dont fut accablée notre maison, que vous me reprochez ma souffrance ! Ah ! Fergus ! Fergus ! Vous m'aviez laissé jeune et robuste ; vous revoyez mon front ridé, mon œil éteint, mes cheveux blanchis avant l'âge. J'ai bien souffert ! Mais, oh ! ce sera le comble de l'amertume si vous, vous que j'ai tant aimé, vous me trouvez à ce point dégradé par le malheur, que je sois désormais indigne de vous comprendre et de vous servir !

Fergus fut ému jusqu'au fond de l'âme, mais il n'en laissa rien paraître.

— Les cheveux peuvent blanchir avant l'âge, prononça-t-il froidement, le front se rider, le regard s'éteindre, mais le cœur d'un

homme ne doit point, si cruelle que soit l'épreuve, se courber sous le sort ou s'engourdir dans le malheur.

— Et qui vous a dit que mon cœur ait fléchi, Fergus O'Breane? demanda l'Écossais en redressant brusquement sa haute taille.

— Si quelqu'un, autre que vous, me l'eût affirmé, répliqua Fergus, j'aurais contraint cet autre, mon genou sur la poitrine, à confesser qu'il en avait menti. Mais que penser d'un homme qui n'a plus d'autre but dans la vie que de tuer? d'un homme qui consent à livrer son sang à la loi pour le sang d'un misérable sans âme et sans foi? Par le nom de Dieu, frère Angus, votre bras est assez robuste encore, mais le cœur...

— O'Breane! O'Breane! interrompit l'Écossais d'une voix que la colère rendait tremblante déjà; n'ajoutez pas un mot! Si bien engourdi que soit mon cœur, il ne sait pas entendre patiemment des paroles d'outrage!

— Bien cela, frère Angus! s'écria O'Breane en resaisissant le bras que Mac-Farlane venait de lui arracher brusquement; voyez! y a-t-il encore des rides à votre front? votre œil n'a-t-il pas repris son fier regard d'autrefois? Voyez, mon frère!

Il avait entraîné Angus devant la glace. Angus se prit à sourire involontairement, mais il dit :

— Il faut que je tue cet homme, il le faut!

Fergus lâcha aussitôt le bras de l'Écossais et se dirigea vers le foyer, auprès duquel il avait déposé sa casquette de voyage et son manteau.

— Adieu donc, mon frère, dit-il; mes heures sont comptées, et je n'ai pas le temps de m'arrêter ici davantage.

Angus demeura un instant comme atterré, puis il se jeta, les bras ouverts, entre la porte et Fergus.

— O'Breane! s'écria-t-il en sanglotant comme un enfant, ayez pitié de moi! Il faut bien que je venge ma pauvre sœur! Ne me quittez pas ainsi. Restez, restez, au nom de Dieu!

— Frère, dit O'Breane d'un ton solennel, depuis quatre années, je suis entouré d'hommes résolus jusqu'à la témérité, dévoués jusqu'à l'abnégation. A chacun d'eux, je n'ai confié de mon secret que la portion nécessaire à l'exécution de mes ordres. Pour tous, l'ensemble de

mes plans est resté un mystère. Je vous attendais. Entre tous, je vous avais choisi. Et moi aussi, je me venge, Mac-Farlane! et moi aussi, je veux me venger!

Angus tressaillit à ce mot qui flattait sa passion, et ouvrit avidement l'oreille.

— Je venge ma sœur déshonorée, reprit Fergus, de cette voix éclatante et royale qui courbait toutes volontés sous la sienne; je venge mon père assassiné! je venge ma mère, ma sainte mère, qui, en fermant les yeux, me laissa seul pour pleurer tout ce que j'avais aimé et respecté. Mary comptera au nombre des victimes dont le cri éveille mon cœur sans cesse et ne lui laisse point de repos. Mary sera vengée comme ma sœur, comme mon père, comme ma mère, et vengée du même coup, car leur bourreau fut le sien.

— Godfrey de Lancester! s'écria Mac-Farlane, étonné.

Fergus sourit avec hauteur.

— Godfrey de Lancester n'est qu'un homme, dit-il.

— Et ne s'agit-il point d'un homme? demanda Angus, dont l'étonnement atteignait à son comble.

— Mon frère, répliqua O'Breane, la réponse à votre question est justement mon secret, et ce secret n'est point de ceux qu'on puisse donner en garde à d'autres qu'à un complice.

— Complice! répéta Angus, c'est donc un crime?

— Mon secret, poursuivit Fergus, porte en soi la foudre. L'homme à qui je le livrerai n'aura point comme vous un poignard, destiné à la poitrine d'un pair d'Angleterre. Il vivra en paix avec la loi; il sera, s'il se peut, l'organe même de la loi, qui est une arme aussi, une arme et un masque.

— Je ne vous comprends pas, murmura Angus, qui semblait violemment combattu.

— Et comme c'était en vous, en vous seul, continua encore Fergus, que je croyais trouver cet homme, je renfermerai en moi mon secret, au risque de briser mon cœur, trop étroit pour le contenir; dussé-je plier sous le faix, je poursuivrai seul ma tâche commencée, regrettant de m'être bercé longtemps d'un fol espoir et d'avoir compté sur une aide qui devait m'être refusée. Adieu!

Mac-Farlane s'attacha aux vêtements de Fergus.

— Un mot ! un seul mot ! dit-il ; Mary sera-t-elle vengée ?

— Vengée, et sauvée peut-être, répondit Fergus.

— O'Breane, prononça lentement l'Écossais, voici devant vous le complice que vous cherchez. S'agit-il d'un crime? Avec vous, il me plaît d'être coupable.

XVII

CE QUE FERGUS O'BREANE AVAIT DANS LA TÊTE ET DANS LE CŒUR

Fergus tendit la main à Mac-Farlane, et s'éloigna aussitôt du seuil, qu'il avait été sur le point de franchir.

— Merci, mon frère, dit-il. Vous allez tout savoir, maintenant, mon histoire, mes travaux, — mon *crime*, — qui est le meurtre d'un empire et le salut du monde. Quand j'aurai parlé, vous me connaîtrez comme je me connais moi-même.

Ils s'assirent tous deux auprès du foyer presque éteint.

Fergus raconta la chute de sa famille, et cette scène funèbre de la pauvre maison de Saint-Gilles, où il était resté seul en face de deux cadavres. Lorsque, après avoir rappelé les dernières paroles de son père mourant, il s'arrêta pour reprendre haleine, Angus se frappa le front comme si une lumière soudaine eût traversé son esprit.

— Vous voulez tuer le roi ! dit-il.

— Le roi n'est qu'un homme, répliqua Fergus, et Chrétien O'Breane a dit : Guerre à l'Angleterre !

— L'Angleterre ! répéta l'Écossais ; je veux bien mourir avec vous, Fergus.

— Mais moi, je ne veux pas mourir ! s'écria ce dernier, dont le front se dressait, rayonnant, dans la demi-obscurité de la vaste salle ; je veux vaincre ! Vous vous hâtez trop de comparer ma faiblesse à la force de mon adversaire. Il y a cinq ans que Chrétien O'Breane est mort. Pendant ces cinq ans, j'ai amassé des armes. J'ai sur mer quatre navires, et, de l'autre côté de l'Océan, des agents actifs qui sapent déjà par leur base plusieurs arcs-boutants de la puissance anglaise.

C'est peu que tout cela! direz-vous. Vous vous hâtez trop encore, puisqu'il me reste l'avenir. S'il vous plaît de comparer, comparez ce que j'ai tiré du néant à ce que je tirerai de mes ressources actuelles. Suivez par la pensée les termes de cette progression gigantesque, dont la raison est mon inébranlable volonté. Voyez! au premier échelon, tout en bas, vous trouverez un enfant faible et pauvre; quelques pas plus loin, l'enfant s'est fait homme et il est fort; quelques pas encore, l'homme a courbé tout un faisceau d'énergiques volontés sous la sienne; il a des millions dans ses coffres; il a dans la tête la science complète de ce qu'il hait et peut désormais frapper à coup sûr.

L'homme en est là. Demain, par un travail occulte, sa pensée rayonnera et trouvera un accès dans la politique européenne. L'homme se transformera; pour approcher les têtes couronnées, il deviendra grand seigneur. Le grand seigneur amassera en un seul monceau toutes les haines vivaces et légitimes, tous les griefs sanglants suscités par l'avidité insatiable, par l'ambition perfide, par la lâche tyrannie de son ennemi. Sa voix, écoutée, prêchera sourdement une immense croisade. Puis le grand seigneur jettera son or et son velours, il redeviendra un instant l'Irlandais Fergus, afin de trouver le chemin du cœur de l'Irlande. Il la reverra, sa pauvre Irlande; ses trésors seront employés à soulager d'indicibles détresses, et sa main, toujours ouverte pour donner, étendra un doigt quelque jour vers l'orient, et montrera au loin Londres, d'où descend sur la malheureuse Erin le torrent de toutes ses souffrances. Et alors, il répétera le cri de son père à l'agonie : Debout! et guerre à l'Angleterre!

Fergus prononça ces derniers mots avec un vibrant éclat de voix. Mac-Ferlane se leva sans le vouloir, comme s'il eût obéi à un ordre d'en haut; ses yeux brillaient, sa face flétrie rajeunissait au feu d'une ardeur d'enthousiaste.

— Mon frère Fergus, dit-il, mon esprit n'est point de taille à embrasser l'ensemble de vos plans, et sa vue n'est pas assez perçante pour saisir les détails de votre grande idée. Mais mon cœur devine ce que mon esprit ne comprend pas. Je vous dis merci du fond de l'âme,

Fergus avait la tête penchée et semblait se perdre dans une de ces méditations qui prenaient si souvent possession de son esprit. Mac-Farlane le mesurait de l'œil comme s'il eût voulu découvrir l'invisible

principe de domination qui émanait de toute sa personne et pliait à sa loi les résistances les plus obstinées.

— Votre haine n'est pas à moi, reprit-il après un silence. Je n'aurais point su la concevoir, et c'est à peine si je puis apprécier les contentements d'une vengeance si au-dessus des vengeances humaines. Votre ennemi est puissant ; les empires rivaux n'osent point lui faire la guerre, et mon jugement se confond à voir les audacieux préliminaires de votre grande bataille. Mais j'épouse votre haine et crois à votre victoire. Dieu a mis en vous sa force, mon frère, et vous m'apparaissez doué de la vaillance surnaturelle des merveilleux héros de nos poëmes écossais. Parlez, parlez encore ! je vous admire et je vous aime.

— Les empires tombent, dit Fergus, dont l'esprit suivait la pente de ses réflexions ; les peuples ne meurent point. La main de Dieu seul peut mettre un lac fétide sur le tombeau d'une cité coupable. La vieille Angleterre disparaîtra ; la jeune Angleterre, — l'Irlande ! — étendra son sceptre sur Londres régénéré. Nos îles, à la glorieuse histoire, n'apparaîtront plus sur la carte du globe comme une tache de boue empoisonnée, qui s'étend, qui s'étend sans cesse, souillant le monde entier de sa contagieuse corruption. Là où fut Sodome, il y aura un peuple sain, clément dans sa victoire, parce qu'il s'y sentira fort.

— Mais ce n'est pas de la vengeance ! murmura Mac-Farlane.

— C'est de la vengeance, répondit Fergus, dont le front se plissa ; la vengeance comme vous l'entendez, Angus, aura le pas sur tout le reste. Avant d'édifier, il nous faudra détruire. Et qui sait si nous verrons le fruit de notre œuvre ? La vie est courte ; notre tâche est lourde ! mon rêve a dépassé le but. Nous en sommes à détruire. L'œuvre de ruine est entamée. J'ai déjà touché une à une, pour les troubler ou les tarir, les sources où le colosse puise ses principaux éléments d'existence. Un jour viendra où, au grand étonnement de l'Europe, le pacifique empereur de la Chine fermera ses ports aux cargaisons empoisonnées dont la Compagnie des Indes inonde les provinces du Céleste empire. Puis ce seront les princes dépouillés de l'Indostan qui demanderont, les armes à la main, la justice longtemps refusée. Ces princes auront des fusils d'Europe, des officiers d'Europe je leur : en fournirai. Au Cap, aux deux Canada, aux États-Unis,

partout mes agents sèment pour récolter plus tard. Peut-être attendrons-nous longtemps, dix ans, quinze ans! que sais-je? Mais la moisson viendra. En attendant, nous travaillerons. Moi, je ferai en Europe ce que j'ai fait par delà l'Océan, et il me faudra tout d'abord conquérir un nom et des titres, un vrai nom et de vrais titres, car il ne me plaît pas de risquer mon précieux enjeu sur les chances périlleuses qui entourent la vie d'un chevalier d'aventures. J'ai pu être présenté, il y a six mois, à Sa Majesté don Juan de Bragance, empereur du Brésil. Ce prince tourne ses yeux vers l'Europe, et médite, je le sais, de rentrer dans l'héritage de ses pères. J'irai d'abord à sa cour; je reviendrai avec lui en Portugal; je le servirai; il me donnera la grandesse. Ceci n'est point une éventualité, Mac-Farlane, il faut que cela soit.

Angus fit un grave signe d'assentiment. Sa rude et simple nature s'inclinait, subjuguée, devant l'intelligence supérieure d'O'Breane. Celui-ci se leva, pris de cette sorte de fièvre qui saisit à coup sûr l'homme dont la tête fermente au choc de grandes pensées, que cet homme soit James Watt, Cromwell ou Milton, qu'il invente une merveille de mécanique, qu'il médite la chute d'un trône ou qu'il rêve un chef-d'œuvre.

Le foyer était éteint. La lampe épandait par la vaste salle sa lumière inégale éclairant, çà et là les murs nus, le plafond enfumé, les meubles séculaires. Angus était assis sous le manteau de la cheminée, en face du siége vide de Fergus. Il suivait ce dernier du regard, et son regard exprimait une sorte de superstitieux respect, lorsque le visage d'O'Breane, sortant tout à coup de l'ombre, recevait les rayons plus vifs de la lampe et montrait, dans ces ténèbres soudainement illuminées, l'éclat de sa souveraine beauté. Fergus poursuivait le tableau de ses travaux à venir. Sa voix pénétrante et grave, qui semblait être l'organe de la persuasion, s'animait et montait jusqu'à l'enthousiasme.

— Partout! s'écria-t-il enfin, partout mon cri de guerre doit trouver un écho! Est-il en Europe un coin de terre où le nom anglais ne soit abhorré? On pardonne au conquérant glorieux le sang versé par son épée; mais le marchand qui se bat pour mieux vendre, et qui, ses produits à la main, demande à tous la bourse ou la vie! mais le trafiquant qui cimente avec du sang les fondements de ses comptoirs!

il n'y a pour celui-là ni pardon ni prestige! En Portugal, je trouverai l'oppression commerciale organisée dès le règne de Jean IV et la colère accumulée depuis des siècles; en Espagne, Gibraltar et la trahison de Saint-Domingue; en Prusse, où l'Anglais n'a guère occasion de piller de l'or, il a volé de la gloire : j'y trouverai la rancune de cet effronté larcin d'honneur qui a mis sur la tête de Wellington les lauriers de Blücher; en Russie... il y a des rivalités entre corsaires... je compte sur la Russie; en Autriche, nous aurons pour nous les vieilles haines, mal recouvertes par un faux semblant d'entente diplomatique; dans les Pays-Bas, des haines toutes neuves additionnées avec d'anciennes colères : Saint-James intrigue sourdement et ronge peu à peu les liens qui retiennent la Belgique à la Hollande, afin de pourvoir quelque prince nécessiteux de Saxe-Cobourg; en France, enfin, quel que soit le drapeau, une aversion instinctive et trop justifiée : la France révolutionnaire pense à Sainte-Hélène, la France royaliste se souvient de Quiberon!

Le jour où le nom anglais périra sera un jour de fête pour toutes les nations du globe, et Dieu lui-même se réjouira quand mourra l'Angleterre.

Fergus se tut. Mac-Farlane, saisi par le côté merveilleux de cette œuvre, admirait de bonne foi.

— Oui, Dieu lui-même est avec vous, mon frère, murmura-t-il après un silence et d'un ton de craintif respect. Mais quelle part avez-vous pu garder au pauvre Mac-Farlane dans ces dangers où le fer ne sort point du fourreau? Je suis bien mal habile aux combats qui ne se mènent point par la force du bras. Ne vous souveniez-vous plus de ce que je suis, lorsque votre bon cœur a eu la pensée de me choisir pour confident? Fergus, ma tête est faible et l'esprit de vertige s'asseoit parfois dans ma cervelle troublée.

— Je savais que le cœur de mon frère Angus est loyal, répondit O'Breane, autant que sa bouche est discrète.

— Et ne faut-il, pour servir vos projets, qu'une bouche discrète et un cœur loyal?

Fergus hésita un instant.

— Un cœur loyal, dévoué, prêt à tout, répondit-il enfin.

— Mon frère, dit Mac-Farlane en posant sa main sur sa poitrine, enseignez-moi donc ce que je dois faire.

Le premier mouvement d'O'Breane à cette réponse qui lui donnait, pour ainsi dire, sans réserve l'homme qu'il aimait, fut de la reconnaissance et de la joie. Puis un nuage passa sur son front et il regarda Angus d'un air indécis. Angus eut un triste sourire.

— De loin votre amitié vous a trompé, mon frère, murmura-t-il.

— Mac-Farlane ! interrompit Fergus, votre question m'a fait descendre en moi-même et perdre de vue les lignes brillantes du tableau que je vous traçais tout à l'heure. Ce tableau a son revers. Tout être faible, en face d'un puissant adversaire, l'attaque autrement que de front. Nous sommes faibles, nous combattrons dans l'ombre, et nos moyens pour la plupart sont de ceux que l'honneur humain réprouve. Hier, j'étais un pirate ; demain que serai-je ? J'hésite, mon frère, parce que je vous aime. Si vous étiez comme moi, seul au monde et sans famille, je n'hésiterais pas.

Angus fronça le sourcil.

— Vous m'avez demandé un cœur dévoué, prêt à tout, dit-il ; je vous ai donné ce cœur. Pourquoi revenir sur ce qui est fait ?

O'Breane lui prit la main et la serra fortement.

— Je n'hésite plus, mon frère, prononça-t-il avec lenteur et solennité ; écoutez-moi. Quand j'aurai suscité partout des ennemis à l'Angleterre, il faudra que je pénètre au cœur même de sa puissance et que, de ma main, je frappe le premier coup. Il me faut pour cela des intelligences à Londres. J'en aurai ; mais il me faut l'appui d'une vaste et coupable association, dont vous ignorez l'existence, et qui, dirigée par moi, deviendra une arme empoisonnée. Cette association, nommée la *Grande Famille*, rayonne de Londres sur les Trois-Royaumes et se compose, dit-on, de plus de cent mille affiliés. Ce sont des voleurs, Mac-Farlane, des assassins, des faussaires. Vous aurez à devenir membre de cette association.

Angus tressaillit, mais il répondit froidement :

— Je le ferai, mon frère.

— Ce n'est pas tout. Pour des raisons que vous connaîtrez plus tard, il m'importe que vous deveniez maître du château de Crewe...

— Je suis pauvre, interrompit le fermier.

— Je suis riche, dit O'Breane; il m'importe en outre que le maître de Crewe soit un homme considérable dans le pays, à l'abri de tout soupçon par sa position même... un magistrat...

— Ceci ne dépend point de moi, mon frère.

— La *Grande Famille* y pourvoira.

Angus était pâle et tenait les yeux baissés.

— Magistrat! murmura-t-il; les magistrats font un serment... et mon père était un saint homme!

— Faut-il vous rendre votre parole, Mac-Farlane?

— Je serai brigand et magistrat, mon frère. Le vieux Mac-Farlane est mort. Il ne me verra pas.

— Songez-y, reprit Fergus, comme s'il eût voulu ôter à Angus tout prétexte de se dédire plus tard : vous acceptez une position à la fois périlleuse et méprisable selon le monde; vous serez hors la loi et vous serez l'organe de la loi; et ici et là, dévoué, *prêt à tout!*

Augus passa sa main sur son front baigné de sueur.

— Avez-vous vu mes filles, Fergus? demanda-t-il avec égarement; elles seront bien belles et je les veux bien pures. Anna et Clary! mes deux chers amours! elles ne sauront point que leur père est un criminel, n'est-ce pas?

— Peut-être! murmura Fergus qui devint pâle à son tour. Frère, oh! frère! ma destinée me pousse! Pardon si je vous ai tenté! Refusez, refusez!

— Ma destinée à moi est de suivre la vôtre, dit stoïquement Mac-Farlane. Vous êtes un loyal cœur, Fergus, et vous me montrez du doigt l'abîme. Si je ferme les yeux, c'est de ma propre volonté! Je serai dévoué, je serai *prêt à tout.*

Fergus courba le front, comme s'il eût regretté sa victoire.

En ce moment où leur père signait un pacte redoutable, Anna et Clary dormaient dans le commun berceau. Leur mère les regardait avec un sourire heureux et mélancolique à la fois. Son teint, d'une blancheur diaphane, prenait au-dessous des paupières ce reflet bleuâtre, signe funeste dont la consomption marque à l'avance ses nombreuses victimes, sous le ciel âpre de l'Écosse. Amy Mac-Farlane se sentait mourir lentement. Mais elle se résignait, pieuse et douce, à la volonté de Dieu. Elle espérait pour ses filles, qui seraient belles.

bonnes, heureuses. Et, ce soir, on aurait pu l'entendre murmurer, tandis qu'une larme traversait son sourire : « Angus veillera sur elles... »

XVIII

QUINZE ANS

Il y avait plus de trois heures que Mac-Farlane et Fergus étaient ensemble. Il était environ minuit lorsqu'ils se séparèrent. Angus se retira dans l'intérieur de la ferme, laissant O'Breane dans la salle commune où un lit avait été dressé.

Angus était un de ces hommes faibles en qui le vulgaire voit à coup sûr des hommes forts. Son énergie indisciplinée n'avait point d'assises ; sa volonté vacillait ; son courage était celui du sanglier forcé dans sa bauge. Mais son état ordinaire, qui était une sorte de fièvre sourde et sombre, avait toutes les apparences de ce feu mystérieux qui consume certaines âmes, trop à l'étroit dans le corps qui les recèle.

Fergus aimait Mac-Farlane.

Celui-ci entra, suivant son habitude, dans la chambrette où reposaient ses filles. Amy Mac-Farlane y était encore. Elle s'était endormie, la tête appuyée sur le rebord du berceau, et le bruit pénible à entendre de sa respiration oppressée couvrait le souffle égal et tranquille des deux enfants, qui sommeilaient joue contre joue, confondant, au creux de l'oreiller, les blonds anneaux de leurs chevelures et leurs sourires jumeaux.

Angus toucha d'un même baiser les deux petites bouches unies ; puis il étendit le bras pour éveiller Amy. Mais son regard tomba sur le visage de la jeune femme, éclairé vivement par la lampe posée auprès d'elle. Amy dormait d'un sommeil de fièvre. Un point ardent tachait la pâleur de sa joue, et la sueur de ses tempes affaissait les mèches amollies de ses cheveux. Ce n'est pas en Écosse qu'on peut ignorer le fatal enseignement de ces symptômes.

Le bras d'Angus resta suspendu. Un frisson poignant lui traversa le

cœur. Bien des fois, peut-être, il avait observé la figure de sa femme durant son sommeil; bien des fois il avait entendu son souffle haletant, vu la nuance menaçante de ses pommettes et la froide sueur de ses tempes. Il avait éprouvé, sans doute alors, un mouvement de crainte et de tristesse. Cette nuit, ce fut de l'épouvante et du désespoir.

Fergus, pendant cela, resté seul dans la salle d'entrée, s'était donné à ses réflexions habituelles. La fatigue du voyage appela le sommeil, qui le surprit au milieu de sa méditation. Les heures passèrent. Son repos fut si profond qu'il ne céda point au bruit que fit la porte extérieure, fermée seulement au loquet, suivant les us écossais, en tournant sur ses gros gonds rouillés. Un homme entra. La nuit touchait à sa fin. Le nouvel arrivant, qui grelottait de froid, commença par vider d'un seul trait le reste du flacon de vin de France entamé par Angus. Cela fait, il ralluma le feu éteint et s'établit sous le manteau de la cheminée.

Lorsque Fergus s'éveilla, le jour était déjà clair. Il se trouva en face d'un grand feu auprès duquel Randal Graham fumait paisiblement un cigare rapporté de Cuba en directe ligne.

— M. Mac-Nab vous a-t-il donc refusé l'hospitalité? demanda Fergus.

— M. Mac-Nab, répondit Grahame, ne m'a rien refusé, O'Breane, parce que je ne lui ai rien demandé. Je sais d'autres chemins pour entrer dans la maison de mon père que la porte ou la fenêtre.

— Tant mieux! Vous retrouverez également ce souterrain...

— C'est fait. J'ai traversé le souterrain de Sainte-Marie.

— Et qu'y avez-vous vu? demanda vivement Fergus.

— Ah! ah! commandant! s'écria Randal, tout y est! de belles salles voûtées pour nos ouvriers, un dortoir à cinquante pieds sous terre, et jusqu'à un courant d'eau, le torrent de Blackflood, pour tourner la roue d'un moulin à papier! Sur ma foi! nos bank-notes sont à demi fabriquées, et je voudrais parier que nous ferions l'Écosse entière, et l'Angleterre, et l'Irlande, avant de trouver un endroit pareil!

— Et les issues?

— Ceci est une autre affaire, répondit Randal; mais j'aurai plus tôt

fait de vous raconter mon voyage. En vous quittant, je suis entré dans la cabane d'un vieux camarade de mon père, Duncan de Leed. Duncan m'a donné un verre d'ale sans me reconnaître ; moi, je lui ai emprunté, sans l'en prévenir, une lanterne et un briquet. Le parc de Crewe a des murs en ruines; le château ne vaut guère mieux que les murs du parc : on y entre comme chez soi. Je suis arrivé dans le grand salon avant d'avoir trouvé une porte fermée. Je n'ai pas eu de peine à reconnaître le bouton de la porte masquée qui donne sur l'escalier des souterrains, mais j'ai eu de la peine à le faire jouer. Tudieu ! j'ai lieu de croire que depuis quinze ans personne n'a pris ce chemin pour se rendre à notre maison. Le bouton a cédé pourtant; j'ai allumé ma lanterne et je suis descendu. Dans le souterrain, je me suis orienté à l'aide de mes souvenirs, ravivés par le bruit lointain du torrent de Blackflood, et j'ai mis le pied sur la première marche de l'escalier qui conduit à la maison de Randal. De ce côté, notre secret n'est pas si bien gardé. J'ai trouvé ouvert le pan de muraille qui masque l'entrée en dehors, et je n'ai point eu la peine de le faire virer sur son axe massif.

J'ai poussé une porte. J'étais dans la chambre où je voulais dire une prière pour le repos éternel du vieux Graham.

Mais cette chambre était habitée. Mac-Nab y dormait dans le propre lit de mon père. Dans une petite couchette, un enfant sommeillait. Suivant toutes probabilités, Mac-Nab connaît le souterrain.

— Ne peut-on l'éloigner? dit Fergus.

— J'ai pensé à autre chose. J'avais sur moi mon couteau. Mais j'étais venu pour faire une prière. Je me suis mis à genoux. Au demeurant, Mac-Nab n'a pas pour habitude, je pense, de se promener dans les souterrains, et, s'il lui prend envie de nous espionner, il y a le trou de Blackflood qui, tout en faisant tourner notre moulin, pourra nous débarrasser sans bruit d'un témoin trop curieux.

— Cherchez un autre moyen, Graham, répliqua Fergus : Mac-Nab est le frère d'un homme que j'aime.

— Nous chercherons. Reste le château. Je ne puis devenir propriétaire dans ce pays, où le hasard pourrait me faire reconnaître. Il faudrait trouver un homme.

— Cet homme est trouvé, répondit O'Breane.

— Ah! fit Randal en souriant; il parait que vous aussi vous avez travaillé cette nuit?

Un mois après cet entretien, Angus Mac-Farlane achetait, au grand étonnement de toute la contrée, le château de Crewe et ses dépendances. Cet achat n'épuisa point ses finances, paraîtrait-il, car il fit à l'antique manoir des réparations considérables et y transporta le domicile de sa famille, laissant la ferme de Leed à Duncan, son ancien serviteur.

Le lecteur sait maintenant, sans que nous ayons besoin d'entrer dans des explications nouvelles, ce qu'étaient ces faux moines rassemblés pour une orgie dans les souterrains de Sainte-Marie de Crewe, cette nuit où la malheureuse Harriet Perceval fut enlevée; il sait également d'où venait au caissier de la maison carrée, au coin de Cornhill, dans Finch-Lane, cette profusion de billets de banque qui poussa Tom Turnbull et ses compagnons à donner l'assaut au bureau du paisible M. Smith. Les souterrains de Sainte-Marie devinrent en effet une fabrique de fausses bank-notes et en même temps un lieu de réunion et d'asile pour les membres les plus considérables de la *Famille* que les circonstances forçaient à s'exiler de Londres.

Les choses néanmoins n'allèrent point ainsi tout de suite. Il fallut plusieurs années pour en arriver là, et Randal seul, durant cet intervalle, eut, en son propre nom, des relations avec la *Famille* de Londres. Fergus voulait, non pas se présenter, mais s'imposer à cette mystérieuse puissance. Ce fut seulement lorsqu'il eut conquis, comme nous allons le voir, un nom noble et un titre sonore qu'il entra en communication directe avec la *Famille*.

Pendant ces années, Fergus mena une vie double. Tantôt il se rendait à quelque cour étrangère, où il suivait patiemment le fil de ses négociations, tantôt il reparaissait tout à coup en Écosse, où la terreur publique lui attribuait, sous le nom de Fergus le Rouge, des exploits de brigandage extraordinaires. La terreur publique se trompait.

Le premier voyage de Fergus le conduisit au Brésil. C'était vers l'année 1820, et S. M. l'empereur était sur le point de partir pour le Portugal. Fergus s'était ménagé de longue main dans cette cour de hautes relations, au premier rang desquelles était Léopoldine, archiduchesse d'Autriche, impératrice du Brésil. Fergus avait la science

infuse des nobles façons. L'impératrice le couvrit de son auguste protection, et les langues méchantes de la cour eurent occasion de faire remarquer que Fergus était le plus beau cavalier qu'on eût vu jamais au Brésil. Ce fut peut-être à cause de cela, mais ce fut aussi à cause des services réels qu'il rendit à Jean IV, que ce prince l'éleva, par une rapide succession de faveurs, au plus haut rang de la noblesse. En 1822, un an après la restauration de la maison de Bragance, Fergus O'Breane, l'orphelin de Saint-Gilles, était grand de Portugal de première classe, grand-croix de l'ordre du Christ et marquis de Rio-Santo dans Paraïba. Fergus était en outre substitué par rescrit royal aux nom et titre d'une famille éteinte, les Alarcaon, de Coïmbre.

De sorte que, quant nous l'avons entendu annoncer, dans les fiers salons de West-End, don José-Maria Tellès de Alarcaon, marquis de Rio-Santo, ce n'était point là le nom d'un aventurier vulgaire, anobli par la grâce de sa fraude et se pavanant sous un titre dérobé ; c'était un grand seigneur de légitime fabrique, un marquis de par accolade royale, un haut personnage, sur la poitrine duquel, brillaient, acquises et méritées, les décorations européennes les plus enviables et les moins prodiguées.

En quittant le Portugal, Fergus revint en Écosse. Ce fut à ce voyage qu'eut lieu le meurtre de Mac-Nab. Pendant le séjour en Ecosse du nouveau marquis de Rio-Santo, Mac-Nab découvrit par hasard une partie des mystères des souterrains de Sainte-Marie. Il en avertit Angus. Celui-ci refusa d'agir et se renferma dans le silence, disant seulement à Mac-Nab : Prenez garde !

Mac-Nab était un homme courageux ; il écrivit aux autorités voisines. La nuit suivante, Fergus O'Breane en personne s'introduisit dans la chambre de Mac-Nab. Nous savons par quel chemin. Les souvenirs de Stephen, du reste, étaient assez précis pour que nous n'ayons pas besoin de raconter une seconde fois la scène. Seulement, une prévention bien naturelle le portait à charger les détails du meurtre, qui ne fut point un assassinat, mais bien un véritable duel, autant qu'on peut appeler ainsi une lutte où l'un des deux adversaires est mis en demeure de se défendre et n'a point la faculté de refuser le combat

Or, il y avait, à part la dénonciation récente de Mac-Nab, plus d'une cause de duel entre lui et Fergus. Nous ne prétendons pas excuser ce dernier, mais n'était-ce pas Mac-Nab qui avait introduit Godfrey de Lancester chez Mac-Farlane? N'était-ce pas Mac-Nab qui était la cause première, bien qu'indirecte, de la déportation de Fergus et du malheureux mariage de Mary? Mac-Nab avait tellement la conscience de ces griefs, qu'il se sentit perdu au seul aspect de Fergus O'Breane. Il accepta le combat comme une chance suprême. Les armes étaient en sa faveur. C'était le dirk, au maniement duquel les Écossais sont proverbialement habiles. Au premier choc il tomba, en effet, comme l'a dit Stephen. Mais O'Breane lui donna le temps de se relever. Une seconde fois il fut terrassé et Fergus le remit en garde sans blessures.

Ce ne fut qu'au troisième assaut qu'il reçut le coup mortel.

Ce meurtre et la mort d'Amy Mac-Farlane, qui arriva peu de temps après, aggravèrent l'humeur sombre du laird et le jetèrent dans un état voisin de la démence. Il se complut dans les lugubres extases de la *seconde vue*, et sentit grandir en lui un désir irraisonné de vengeance contre O'Breane, meurtrier de son frère, contre O'Breane, qu'il appelait le bourreau de sa femme.

Mais il l'accusait seulement lorsqu'il était seul et trop loin pour subir cet empire absolu qu'exerçait sur lui Fergus. Lorsqu'il le revoyait, sa haine s'enfuyait, honteuse, et il se la reprochait comme une trahison. C'était une lutte étrange et permanente qui se livrait en lui entre un fougueux instinct de vengeance et une tendresse dévouée, mêlée d'admiration et de respect.

Fergus, lui, poursuivait ardemment son œuvre. La Russie, l'Autriche, l'Espagne, la France le virent passer tour à tour, occupé d'une pensée unique qu'il cachait sous le brillant manteau de don Juan. Les femmes l'admiraient comme un dieu, et lui s'endormait si souvent aux pieds des femmes, que nul n'aurait pu croire à l'existence d'une pensée implacable derrière ce front couronné de baisers. D'autres fois, il passait la mer et parcourait les rudes campagnes de l'Irlande. Daniel O'Connell l'écoutait un jour et admirait la hauteur de ses vues, tout en réprouvant la forme factieuse de sa pensée, au fond de laquelle il voyait avec effroi la guerre civile. Quinze années s'écoulèrent dans ces labeurs divers et de tous les jours.

Au bout de quinze ans, la tranchée était mûre pour l'assaut. Les établissements de l'Inde, travaillés sourdement, chancelaient sur leur base ; la Chine mettait à mort les marchands d'opium ; les deux Canada se soulevaient à l'envi et répondaient à l'appel de Papineau ; le Cap s'effrayait aux menaces des boërs hollandais sous les armes ; les Antilles souffraient et tournaient leurs regards vers la France ; le Sindhy enfin poussait son cri de guerre, auquel devait répondre le cri de mort de douze mille soldats anglais. Les États-Unis, d'un autre côté, parlaient haut et présentaient, dans les plis de leur robe républicaine, la paix ou la guerre avec une provoquante indifférence. D'un autre côté encore l'Europe menaçait, se plaignait, demandait la révision des traités de commerce machiavéliques qui ouvrent tous les marchés du monde, sans compensation, aux produits surabondants de l'industrie anglaise.

A l'intérieur enfin, un orage terrible grondait en Irlande où les Molly Maguires prononçaient déjà dans leurs meetings nocturnes le nom de Fenyan ; le pays de Galles refusait l'impôt, préludant ainsi à l'étrange guerre que firent plus tard au fisc les *filles de Rébecca ;* le chartisme, cette plaie terrible, était constitué, et, jusques aux portes de Londres la population inquiète des tisserands de soie de Spitael-Fields poussait des cris de haine contre la métropole.

Fergus se dirigea vers Londres. L'instant était venu de frapper le colosse au cœur. Lorsqu'il entra dans la capitale britannique, il n'y eut point assez de fêtes pour le bien recevoir. Il n'eut qu'à se montrer, le brillant lord, pour gagner tous les amours, toutes les admirations, pour devenir l'idole de la gigantesque cité.

Mais le vieil Homère, dans sa divine sagesse, ne nous montre-t-il pas les sujets de Priam prosternés autour du cheval de bois dont les flancs perfides recélaient la ruine d'Ilion?

XIX

LE FANTOME

Nous savons désormais quel était M. le marquis de Rio-Santo, ce qu'il avait fait et sur quels moyens il comptait pour lutter, lui tout seul, contre l'Angleterre.

Il nous reste à dire, avant de reprendre, où nous l'avons laissé, le fil rompu des événements, que Mac-Farlane et Fergus avaient fait tous leurs efforts pour trouver la comtesse de White-Manor et son enfant. Un jour, deux ans avant l'époque où commence notre drame, Mary revint d'elle-même en Écosse. Angus l'interrogea ; elle répondit : Ma fille est morte !

Quant à l'homme qui l'avait recueillie et soutenue, elle ne voulut point s'expliquer, et lorsque Mac-Farlane lui demanda enfin pourquoi elle avait choisi un étranger pour appui :

— C'est qu'il me laissait mon secret, répliqua-t-elle. Mais ma fille est morte. Son geôlier me l'a dit !

— N'a-t-il pu vous tromper ? hasarda Angus.

— C'est un homme bien cruel ! Mais il n'y a point d'homme assez cruel pour dire à une mère : Ta fille est morte, quand ce n'est pas la vérité.

Mary ne voulut voir personne, Fergus moins que tout autre. Elle se confina dans une pièce écartée du château de Crewe et passa ses jours à pleurer et à prier. Quand Mac-Farlane, son frère, était pris des accès de son mal, Mary le soignait avec dévouement et douceur ; elle seule pouvait le dompter dans ces moments funestes, car Mac-Farlane avait conservé pour elle une tendresse sans bornes.

Nous rentrons dans notre récit.

Pendant qu'avait lieu l'entrevue de Brian de Lancester avec son aîné, le lord de White-Manor, Frank Perceval et Stephen Mac-Nab étaient réunis chez la mère de ce dernier, dans la maison de Cornhill. Tous deux étaient tristes et abattus. Le premier acte d'hostilité tenté

par eux contre Rio-Santo avait été suivi d'un résultat si déplorable que leur courage faiblissait. Depuis lors, en effet, comme nous le savons, Mary Trevor, prise d'un horrible mal, avait un pied dans la tombe. Cette maladie mettait Rio-Santo à l'abri de toutes attaques. Frank Perceval, lié par le serment fait à lady Ophélia, ne pouvait agir que sur Mary, et Mary était incapable de l'entendre. Stephen, lui, n'avait point fait de serment, mais son impuissance n'en était pas moins réelle. A quels magistrats s'adresser? Comment accuser le marquis d'avoir enlevé Anna et Clary? Qui accueillerait cette déclaration dénuée de preuves? Qui croirait ce fait dont Mac-Nab doutait lui-même?

Stephen s'était rendu plusieurs fois dans Belgrave-Square et avait tenté de joindre M. le marquis de Rio-Santo, déterminé à employer tous les moyens pour lui arracher une explication. Mais, ici encore, la route se trouvait barrée dès les premiers pas. La porte d'Irish-House était rigoureusement défendue : Rio-Santo veillait nuit et jour au chevet d'Angus Mac-Farlane.

Les deux amis étaient assis en face l'un de l'autre, auprès de la table de travail de Stephen.

— J'ai écrit à Lochmaben, disait Stephen. Je ne sais pourquoi je l'ai fait, Frank, car espérer serait folie.

— C'est un affreux malheur, Mac-Nab, répondait Frank; qui se fût attendu jamais à cela?

— Et pas un indice... Rien!

— Rien! pas un mouvement! à peine un souffle!

Frank avait la tête et le cœur pleins de la pensée de miss Trevor. Stephen songeait à Clary. Ils ne s'entendaient plus. Mais ils recommençaient à s'entendre, et retrouvaient tout l'élan de leur bonne amitié d'enfance, dès que le nom détesté de Rio-Santo, prononcé par hasard, venait secouer leur somnolence. La pendule marquait neuf heures moins un quart. Dans un intervalle de silence, un bruit de pourparlers monta du rez-de-chaussée jusqu'à eux, et Frank crut entendre prononcer son nom.

— N'est-ce pas la voix de Jack? demanda-t-il.

Stephen s'éveilla en sursaut et prêta l'oreille.

— C'est la voix de Jack, répondit-il. Puissiez-vous avoir d'heureuses nouvelles, Frank!

Perceval était déjà sur l'escalier, d'où il ordonnait au vieux serviteur de monter en toute hâte.

— Bien! bien! monsieur, dit en bas la voix aigre-douce de Betty, la servante de mistress Mac-Nab, M. Stephen m'avait défendu de laisser monter; mais, puisque ce n'est plus lui qui commande dans la maison de sa mère, je m'en lave les mains après tout. Montez, l'ami!

Jack s'empressa de profiter de la permission.

— Qu'y a-t-il de nouveau? s'écria Perceval avec vivacité.

— Deux lettres, Votre Honneur, répondit le vieux Jack essoufflé.

Frank ouvrit la première venue et rentra dans la chambre de Stephen, où Jack voulut le suivre; mais, à peine le vieux valet eut-il aperçu les squelettes qui *ornaient* le réduit du jeune docteur, qu'il recula brusquement de plusieurs pas et demeura coi dans un coin du palier. Frank avait parcouru rapidement les six ou huit lignes que renfermait la première lettre, et son émotion n'avait point diminué.

— Et après, Jack, et après? dit-il.

La porte s'était refermée d'elle-même, grâce à un système de poids fort répandu à Londres. Jack n'avait garde d'entendre et tremblait dans son coin. Un incident vint porter son effroi au comble. Quelque chose d'affreux et de sinistre, qui ressemblait à un être humain, glissa auprès de lui en râlant sourdement. C'était un corps long, maigre, efflanqué, surmonté d'une tête hérissée.

Cela passa si près de Jack, qu'il crut sentir sur son visage le souffle d'une haleine ardente, un souffle diabolique, manifestement, et qui ne pouvait appartenir qu'à un fantôme sorti de l'enfer. Jack n'eut pas même la force de crier. Le fantôme glissa et disparut par la porte de la chambre habitée naguère par les deux misses Mac-Farlane.

— Où êtes-vous, Jack! cria encore Perceval en ouvrant la porte, cette fois.

La lumière des lampes qui éclairaient la chambre de Stephen, passant par cette issue, éclaira le palier et vint frapper d'aplomb le blême visage du vieil Écossais. Perceval lui saisit le bras.

— Tu as dû voir quelqu'un? demanda-t-il.

— Oh! oui, Votre Honneur, répondit Jack, qui songeait au fantôme, j'ai vu...

— Que t'a-t-on dit?

— Sur mon salut, il ne m'a pas parlé, Votre Honneur! S'il m'avait parlé, je serais mort sur le coup!

— La lettre est positive pourtant! s'écria Frank.

Et rouvrant le billet avec vivacité, il lut à voix haute :

« Forcée de ne point quitter le chevet de notre chère malade, je n'ai pas le temps, mon cousin, de vous dire sur quoi se fonde la lueur d'espérance que nous venons de concevoir. Néanmoins, je veux que vous soyez heureux de ce qui nous semble de la joie, en comparaison de notre mortel découragement, et je charge le porteur... »

— Ah! Votre Honneur! excusez-moi, interrompit Jack, un peu rassuré par l'immobilité prolongée des squelettes, je vois bien maintenant qu'il s'agit de Lucy, la femme de chambre de miss Diana Stewart...

Jack s'arrêta et tendit l'oreille. Il avait cru saisir, du côté de la porte, un bruit étrange, semblable à un gémissement sourd.

— Écoutez! écoutez! murmura-t-il; s'il allait venir!

— Cet homme est ivre! dit Mac-Nab avec impatience.

Jack tourna vers le jeune médecin son honnête et candide visage.

— Non, Votre Honneur, dit-il, je ne suis pas ivre; mais cette maison n'est pas bonne pour un chrétien... et je ne suis pas un saint, pour être exempt de la crainte du démon.

Frank et Stephen se regardèrent.

— Il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose d'extraordinaire, reprit ce dernier.

— Jack, mon ami, dit Perceval d'un ton presque suppliant, remettez-vous, je vous en conjure! Vous ne savez pas tout ce que me fait souffrir votre lenteur!

Le vieux valet joignit ses deux mains.

— Oh! Perceval! oh! Votre Honneur! s'écria-t-il, ayez pitié de moi! Je vais tâcher. Et que m'importe le démon après tout? ajouta-t-il en quittant son air contrit pour jeter sur les squelettes un regard provocateur. Écoutez! la femme de chambre de miss Stewart m'a dit en me donnant le billet : La demoiselle a fait un mouvement.

— Un mouvement ! s'écria Stephen.

Franck le contint d'un geste.

— Un mouvement, répéta Jack, mais si faible, que miss Stewart ne sait trop si ses yeux ont mal vu. Ce qui est sûr, c'est que... Dieu ait pitié de nous ! s'interrompit ici le vieux valet en tombant sur un siége, le démon est derrière cette porte!

Une seconde plainte, plus déchirante et plus lugubre, venait d'arriver aux oreilles de Jack, et cette fois les deux amis l'avaient entendue. Stephen se leva, mais un profond silence se faisait maintenant.

— Après ? après ? dit Perceval.

— N'avez-vous pas entendu ? murmura Jack dont tous les membres frissonnaient, cette voix est-elle la voix d'un homme ?

— Après ? te dis-je, malheureux ! s'écria Frank ; je t'ordonne de parler !

Jack serra convulsivement son front chauve entre ses mains pour rappeler ses idées enfuies, et reprit avec effort :

— Après, Votre Honneur ? je me souviens. Les yeux de la demoiselle ont changé de direction. Que Dieu me protége ! Quand on a vu ce que j'ai vu ce soir, on doit être bien près de mourir ! Pardonnez-moi, Votre Honneur. Comme le médecin de miss Trevor était absent, on a fait venir un autre docteur, et ce docteur a dit qu'une crise...

Jack n'acheva pas et se laissa choir la face contre terre. Un cri long, douloureux, sauvage, venait de retentir dans la direction de l'escalier. Frank fit un geste de colère, car rien ne pouvait l'impressionner en ce moment, sinon le retard apporté aux explications de Jack. Stephen, étonné plus que nous ne saurions dire, avait ouvert la porte de sa chambre. Il entendit comme un bruit de sanglots étouffés partant de l'appartement d'Anna et de Clary.

Puis une voix pleine de larmes, une voix d'homme, basse, étouffée, se prit à chanter, avec un accent de douleur infinie, une ballade familière aux oreilles écossaises du jeune médecin. La ballade était ainsi :

Le laird de Killarvan
Avait deux filles ;
Jamais n'en vit amant
De plus gentilles
Dans Glen-Girvan...

XX

LE LAIRD

Frank avait suivi Stephen. Tous deux entrèrent, tenant chacun à la main un flambeau, dans la chambre occupée naguère par Anna et Clary Mac-Farlane. Ils aperçurent un homme debout entre les deux lits. C'était le laird Angus, vêtu à peine et dont la chemise en lambeaux portait des taches de sang qui semblaient avoir été lavées par une immersion récente. Tout en lui était désordre et souffrance. Ses cheveux se hérissaient autour de son front souillé ; sa barbe, au contraire, trempée d'eau, se collait à sa joue ou retombait en mèches lourdes au-dessous de son menton. Son visage, portant les traces cicatrisées de sa lutte avec Bob-Lanterne, avait en outre des marques nouvelles, des contusions et des plaies où le sang n'avait pas eu le temps de sécher. Sa pâleur était extrême et des larmes coulaient lentement de ses yeux dans les creux profonds de ses joues. A la vue des deux amis, il cessa de chanter, et, montrant alternativement les deux lits vides, il dit en s'adressant à Stephen :

— Toutes deux !

Angus Mac-Farlane avait en ce moment sa raison. Il avait suffi du choc moral produit par la soudaine apparition de Stephen et de Frank pour dissiper les dernières brumes qui flottaient autour de son intelligence ébranlée. Sa fièvre avait pris fin. Mac-Nab demeurait interdit et stupéfait. Perceval n'avait jamais vu Angus Mac-Farlane.

— J'avais confié mes deux filles à ma sœur, dit le laird, après un silence, je viens chercher mes deux filles. Faites venir votre mère, Stephen Mac-Nab.

Stephen fit signe à Frank de s'éloigner, mais ce dernier ne comprit point ou ne voulut point comprendre. Son regard se fixait obstinément, malgré lui, sur les traits ravagés de cet homme qui se trouvait mêlé, innocent ou coupable, au souvenir de l'attentat odieux

commis dans les souterrains de Sainte-Marie de Crewe, sur la personne de la malheureuse Harriet. Car Angus venait d'en dire assez pour que Frank ne pût point le méconnaître.

— Dites à votre mère, reprit le laird avec calme, qu'il y a plus d'un an que je n'ai embrassé mes deux filles. Clary doit être bien belle. Anna ressemble toujours à ma pauvre Amy qui est morte, je pense? Allez, Stephen Mac-Nab, allez, mon neveu! car je ne puis penser que mes deux filles soient enlevées, perdues, comme je le craignais, lorsque je vous vois tranquille et en repos dans la maison de votre mère.

— Ma mère souffre, monsieur, répondit Stephen, et vos reproches la tueraient.

— Ah! elle souffre! dit Angus dont la voix se brisa; souffre-t-elle autant que moi? Les a-t-elle vues dans le bateau?...

Angus passa le revers de sa main sur son front; un éclair de délire brilla de nouveau sur son œil.

— Et, poursuivit-il en baissant la tête, sa conscience lui crie-t-elle jour et nuit comme à moi : Ceci est un châtiment de Dieu!

Stephen se tourna vivement vers Perceval.

— Ami, lui dit-il d'une voix brève et ferme, vous ne pouvez rester ici. Vos soupçons, si vous en gardez, ne vous donnent pas le droit d'entendre une confession que le délire va souffler à ce vieillard. Quoi qu'il ait fait, — eût-il commis un crime! — ma maison lui est un inviolable asile.

Une rougeur épaisse monta aux joues de Frank.

— Je vous demande pardon, Stephen, murmura-t-il; le trouble où m'a jeté cette lettre... et le souvenir de ma pauvre sœur... Mais je ne prétends point surprendre les secrets de votre parent.

Stephen lui serra la main, tandis qu'il se dirigeait vers la porte. Avant de franchir le seuil, Frank s'arrêta et regarda fixement Mac-Nab.

— Je vais voir par moi-même, dit-il, si la lueur d'espoir qui me reste a grandi ou s'est déjà évanouie. Croyez-moi, Stephen, le secret de notre vengeance est entre les mains de cet homme. Protégez-le contre tous; mais, de ses révélations, il me faut la part qui m'appartient, entendez-vous! Je l'exige.

— Sur mon honneur, vous saurez tout ce qui regarde miss Harriet, répondit Stephen.

Frank sortit, tenant à la main la lettre ouverte de miss Diana Stewart. Quant à la seconde lettre apportée par le vieux Jack, Frank l'avait mise avec distraction dans sa poche et n'y songeait plus. Cette lettre, écrite la veille par lady Ophélia sous la dictée de M. le marquis de Rio-Santo, donnait rendez-vous à Perceval pour neuf heures, devant le théâtre de Saint-James. Il était neuf heures et demie.

Frank se jeta dans une voiture de place et se fit conduire à l'hôtel de lady Stewart, afin d'apprendre par lui-même les détails qu'il n'avait pu tirer du vieux Jack.

Stephen, lui, revint vers son oncle qu'il trouva assis au pied du lit d'Anna.

— Mac-Farlane, dit-il, vous êtes seul avec le fils de votre frère.

Angus se tourna lentement vers lui et l'examina durant quelques secondes en silence.

— Vous êtes un homme, mon neveu, murmura-t-il; du moins, vous avez la taille d'un homme. Je ne vous avais jamais regardé. Vous ressemblez à votre père. Mais Mac-Nab, je le jure sur sa mémoire! n'aurait pas abandonné deux pauvres filles confiées à ses soins.

— Mon oncle! mon oncle! interrompit Stephen, la douleur vous rend injuste! J'aime Anna comme une sœur et Clary plus que moi-même. Mais, au nom du ciel, ne tardez pas davantage, et dites-moi ce qu'elles sont devenus.

— Ce qu'elles sont devenues! répéta le laird dont le pâle visage se couvrit de rougeur; qu'est devenu votre père, mon neveu?

Angus montra l'énorme cicatrice que le coup d'aviron de Bob avait laissée à son front.

— Dieu a fait de moi un vieillard avant l'âge, reprit-il; mes filles étaient là et je n'avais qu'un homme à combattre..,

— Quel homme? interrompit Stephen.

— Je le connais peut-être, répondit le laird; car je connais plus d'un assassin, mon neveu. Mais la fièvre a bouleversé ma mémoire.

Il se fit un silence. Stephen cherchait le moyen d'interroger, sans

augmenter le désordre qui régnait dans l'esprit de son oncle ; celui-ci reprit la parole :

— Je vais retourner chez Fergus, dit-il.

— Fergus ! répéta mentalement Stephen, à qui ce nom remit en mémoire le récit de Perceval et l'orgie des souterrains de Crewe.

Le laird continuait pendant cela :

— Fergus est tout-puissant et il m'aime. J'attendrai pour le tuer qu'il m'ait rendu mes filles... si mes filles ne sont pas mortes... car j'ai revu mon Anna ce matin... et les songes ne me montrent jamais que ceux qui sont morts ou ceux qui vont mourir.

— Et où l'avez-vous vue ? demanda Stephen.

— J'avais vu comme cela mon frère Mac-Nab la nuit de sa mort... Tenez! tenez ! tenez ! prononça-t-il par trois fois en dardant son regard égaré dans le vide ; je vois Fergus... Fergus qui meurt. Ah ! voilà bien des fois déjà que je le vois ainsi.

La fièvre revenait.

— Taisez-vous, mon neveu, reprit le laird à voix basse et en s'appuyant au lit d'Anna. Mon frère est généreux et grand. Je me souviens à présent qu'il a passé ses jours et ses nuits à mon chevet naguère : car c'est dans sa maison, tout cela me revient, que j'ai cherché un asile en sortant de la Tamise... la première fois que j'ai manqué périr dans la Tamise. La seconde fois... c'est tout à l'heure. Écoutez, mon neveu, pendant que je vois clair encore dans ma tête : les deux pauvres anges ont été, je ne sais comment, il y a huit jours, conduites dans l'hôtellerie du *Roi George*, Temple-Gardens. Là, je les ai vu jeter comme des balles de laine dans une barque ; j'ai sauté par la fenêtre ; la Tamise était froide... l'homme qui les enlevait m'a vaincu. Ce matin, je suis retourné à l'hôtellerie du *Roi George* et j'ai demandé mes enfants... mes deux filles qu'Amy m'avait confiées en mourant. Ah ! ah ! Gruff et sa femme se sont mis à rire quand j'ai demandé mes enfants... à rire, mon neveu... à rire !... à rire !!!

Angus s'était redressé de toute la hauteur de sa taille. Sa prunelle enflammée s'arrondissait dans le cercle de ses paupières distendues convulsivement ; ses poings étaient fermés et ses dents se touchaient en grinçant.

— A rire!!! cria-t-il une dernière fois avec un éclat de voix terrible.

Puis se prenant à parler tout bas :

— Nous étions dans la chambre où est le trou, poursuivit-il comme si Stephen eût connu les êtres de l'hôtel du *Roi George*, tous trois. Gruff riait, sa femme riait ; moi, j'avais dans les yeux des larmes qui me brûlaient. J'étais à l'endroit où j'avais trouvé le mouchoir brodé de Clary. Gruff jouait avec son couteau pour me faire peur ; la mégère brandissait le tisonnier du foyer. Oh ! mon neveu, n'auriez-vous point fait comme moi ?

— Qu'avez-vous fait, monsieur? balbutia Stephen.

Le laird écarta sa chemise et découvrit sa poitrine, percée de plusieur coups de couteau portés d'une main mal assurée ; puis il montra sous ses cheveux, parmi d'anciennes blessures, une blessure toute fraîche. Et il reprit :

— Ici le couteau, là le tisonnier. Moi, j'ai mis ma main droite dans les cheveux de Gruff, ma main gauche dans les cheveux de sa femme, et j'ai choqué leurs deux têtes l'une contre l'autre, comme cela, mon neveu !

Il fit un geste terriblement significatif.

— J'étais fort, continua-t-il ; les têtes ont craqué. L'homme et la femme n'ont pas poussé un seul cri.

Stephen recula de plusieurs pas.

— Les auriez-vous tués? murmura-t-il.

— Je me suis endormi entre eux deux, mon neveu, dit Angus au lieu de répondre, car j'étais bien las et tout mon corps ne forme qu'une plaie.

— Je vais vous panser, dit Stephen.

Angus eut un éclat de gaieté insensée.

— Oh ! oh ! me panser ! s'écria-t-il ; avez-vous du vin de France, Mac-Nab ? J'étais autrefois un joyeux buveur !... Il me reste assez de sang pour tuer Fergus !

Il s'interrompit et passa sa main sur son front.

— Et plût à Dieu, reprit-il à voix basse, que mon sang se figeât dans mes veines avant que j'eusse le temps de le tuer ! Ce soir, quand je me suis éveillé, la lune entrait par la fenêtre ouverte dans la cham-

P. Philippoteaux del. Imp. Dupain, Faubg St Jacques, 35. Nargeot sc.

LA VISION D'ANGUS MAC-FARLANE

MYSTÈRES DE LONDRES

bre de l'hôtellerie du *Roi George* : la lune éclairait à ma droite le visage blême de maître Gruff ; à ma gauche, le front broyé de sa femme.

— Vous les avez donc tués?

— Taisez-vous, Mac-Nab. N'avaient-ils pas ri tous deux, quand je leur parlais de mes pauvres filles ? C'était à mon tour de rire, — et la lune riait avec moi, mon neveu ! — ah ! et la lune faisait rire leurs bouches blanches. J'ai eu peur, parce que j'étais couché entre deux damnés !

Angus frissonnait. Mac-Nab l'écoutait, irrésistiblement saisi par ce récit étrange, et gardant un vague espoir d'entendre quelque révélation soudaine.

— Car ils sont damnés ! poursuivit le laird. J'ai soulevé la trappe par où Clary et Anna furent descendues dans le bateau. Ma tête était en feu. J'ai vu les bras des deux cadavres s'allonger et me saisir... et nous sommes tombés tous les trois dans le fleuve. Le fleuve scintillait. La lune y mettait des paillettes qui dansaient et me rendaient fou. Je nageais, je nageais, — mais Gruff nageait aussi, et la mégère nageait aussi ; j'étais entre eux ; leurs corps glacés glissaient le long de mon corps. Et d'autres cadavres encore flottaient. Il y avait Anna et Clary, qui effleuraient l'eau, vêtues de longs voiles blancs, et se tenaient embrassées. Et Mac-Nab, — ton père, enfant ! — dont le cœur saignait. Et Fergus, mon autre frère, avec ses beaux cheveux noirs autour de son front pâle... Je nageais, je nageais ! Mais le sang du cœur de Fergus rougissait l'eau tout autour de moi : c'était du sang partout... du sang rouge... une mer de sang. Pitié ! pitié, Fergus !

Angus tomba sur ses genoux et tendit ses bras en avant.

— Pitié ! murmura-t-il encore avec horreur et désespoir.

Puis, laissant retomber ses bras le long de son corps, et fixant sur Stephen ses yeux abêtis, il ajouta brusquement :

— Après ? Voilà ce qui est arrivé. Le démon a mis un crêpe noir sur la lune ; les étincelles et le sang ont disparu à mes regards. Je n'ai plus vu que les formes blêmes des morts, enchâssées dans l'eau noire. Mes jambes et mes bras sont devenus de pierre. Et l'eau s'est refermée au-dessus de ma tête. J'aurais voulu mourir, mais les mariniers

de la Tamise m'ont ramené sur le bord. Pourquoi? c'est que mon sang doit tuer Fergus... mon frère Fergus que j'aime!

— Et pourquoi voulez-vous tuer votre frère Fergus, Mac-Farlane? demanda Stephen doucement.

— Pourquoi je veux tuer Fergus? s'écria le laird. Vous n'avez donc jamais revu votre père à l'heure des visions?

— Expliquez-vous, monsieur! dit vivement Stephen!

Angus ne tint compte de cette prière, et, suivant toujours la pente de sa mystique manie, il continua :

— Moi, je le vois toutes les nuits. Et je sais bien que je le verrai ainsi jusqu'à ce que j'aie tué Fergus O'Breane.

— O'Breane! s'écria Stephen en saisissant la main du laird avec violence.

Ce nom était pour lui toute une révélation ; son père avait appelé ainsi, la nuit du meurtre, l'homme masqué porteur de deux poignards.

Stephen s'était mis à genoux auprès du laird.

— Et vous savez où il est, n'est-ce pas? reprit-il avec une ardeur contenue ; vous me direz où se cache cet O'Breane?

Angus s'étendit sur le tapis et appuya sa tête contre le lit d'Anna.

— Je suis las, murmura-t-il d'une voix chargée de sommeil.

— Mac-Farlane! disait Stephen, un mot, par pitié, un seul mot!

Angus ferma les yeux.

— C'est un cœur vaillant, dit-il comme en un rêve ; c'est un esprit grand et lumineux. Sa parole entrait dans la nuit de ma pauvre cervelle et l'éclairait comme un rayon de soleil. Je sais tous ses projets... tous! Il ouvrait pour moi seul le mystérieux trésor de sa conscience. Ses plans sont vastes comme le monde. Qui a prononcé le nom de Fergus O'Breane? C'est plus qu'un homme. C'est presque un dieu. Maudit soit celui qui l'arrêtera dans sa course!... Écoutez! la voix des songes parle. Écoutez : le maudit, ce sera toi, Angus! Ce sera ton sang et ta chair!

XXI

MAC-NAB

Stephen profita de l'abattement profond où tomba Angus Mac-Farlane après ces dernières paroles pour laver ses plaies et le panser de son mieux. Le laird avait dit vrai, son corps était littéralement couvert de blessures. Lorsque Stephen eut achevé son pansement, il approcha des lèvres d'Angus un flacon de cordial, car sa haine, à demi-éclairée, sollicitait ardemment une révélation plus complète, et il voulait rendre au laird la faculté de parler.

Il ne faut pas oublier que Stephen, avant cette entrevue, avait des soupçons que les récentes paroles d'Angus venaient seulement de confirmer, soupçons qui allaient même bien au delà des demi-révélations du laird, puisqu'ils attaquaient la personne de M. le marquis de Rio-Santo.

— Mon oncle, dit-il, dès que Angus fut en état de l'entendre, nous allons désormais unir nos efforts pour retrouver mes deux cousines, et j'espère que nous réussirons.

Le laird secoua la tête.

— Je souffre bien, murmura-t-il. Je les ai vues dans le bateau et je les ai vues en songe... elles sont mortes.

— Elles vivent, Mac-Farlane ! s'écria Stephen en lui prenant les deux mains ; moi aussi j'ai travaillé pour elles depuis huit jours, et l'accusation que vous portiez contre mon indolence n'était point méritée. J'ai cherché, par moi-même et par d'autres, et si je n'ai point trouvé leur trace, j'ai du moins acquis la preuve...

— Quelle preuve ? interrompit le laird, Londres est vaste, et qui sait où se peuvent cacher deux cadavres?

— J'ai cherché, vous dis-je, répliqua Stephen, j'ai cherché avec l'ardeur patiente d'une mère qui a perdu son enfant. Clary ne doit-elle pas être ma femme ?

Angus quitta sa pose somnolente et regarda fixement le jeune médecin.

— Mon neveu, répondit-il, je ne vous connais pas. Clary vous aime-t-elle?

— Hélas! monsieur, repartit Stephen, nous n'en sommes pas à discuter les préliminaires du mariage. Clary est une douce et noble fille; son cœur a des secrets que les événements ne m'ont point donné le temps de pénétrer. Mais revenons au triste sujet qui doit occuper notre attention tout entière. Vos deux filles vivent; quelque chose au dedans de moi me le crie. J'en suis sûr.

Angus jeta ses bras autour du cou de Stephen.

— Merci! balbutia-t-il les larmes aux yeux. Puissiez-vous dire vrai! et, si vous dites vrai, que Dieu vous fasse heureux de toute la joie qui fut refusée au frère de votre mère!

— Du courage, Mac-Farlane! reprit Stephen profitant de ce bon mouvement d'émotion; je sais autre chose encore: je sais qu'il existait entre Clary et un homme puissant un lien mystérieux...

— Un lien mystérieux! répéta le laird étonné.

— Quelque chose que ni vous ni moi ne saurions comprendre, poursuivit Stephen, quelque chose de romanesque et d'étrange, qui ne peut jeter l'ombre d'un doute sur la pureté angélique de ma pauvre Clary. Mais cet homme est puissant, vous dis-je, et Clary est bien belle!

— Et vous pensez que cet homme a enlevé ma fille, mon neveu? demanda froidement le laird.

— Je le pense, monsieur.

— Et Anna?

Stephen demeura un instant sans réponse, parce qu'il ne pouvait s'attendre, dans l'état où se trouvait Mac-Farlane, à l'inflexible logique de cette objection.

— Anna... balbutia-t-il enfin.

— Pensez-vous, monsieur, interrompit brusquement le laird, que cet homme les ait enlevées toutes les deux?

Stephen hésita encore.

— Je le pense, monsieur, répondit-il une seconde fois.

Les sourcils d'Angus se froncèrent.

— Et vous savez le nom de cet homme, monsieur?

Stephen fit un signe affirmatif. Le laird, qui s'était levé, recula d'un pas et le couvrit d'un regard de mépris.

— Mac-Nab était un avocat, dit-il, comme en se parlant à lui-même, mais c'était un brave cœur. Il y avait deux jeunes filles à la garde de votre mère ; ces deux jeunes filles, dont l'une était votre fiancée, ont été enlevées. Vous savez le nom du ravisseur. J'ai beau vous regarder, je ne vois point sur vous de blessure. Mon neveu, vous êtes un lâche !

— Monsieur, interrompit Stephen avec autorité, il faut m'écouter au lieu de verser sur moi, à l'aveugle, le mépris et l'insulte. A qui donc fait défaut ce courage banal qui consiste à prendre une épée et à jouer sa vie sur la chance d'un duel ? Quant au meurtre sans combat, vous l'avez dit, monsieur, mon père était un brave cœur, et je prétends marcher sur ses traces. Croyez-moi, à Londres et contre certains hommes, le fer est une arme impuissante, à laquelle il faut s'adresser seulement en désespoir de cause, et lorsque tous autres moyens ont échoué. J'ai essayé de lutter, mais je suis faible et cet homme est fort... Vous souriez de pitié, Mac-Farlane. Eh bien ! moi aussi, puisqu'il faut le dire, j'ai songé à l'épée : je suis allé, la colère dans le cœur, frapper aux portes du palais de cet homme. L'entrée m'a été refusée. Je l'ai attendu, assis sur la pierre du seuil, et il n'est point venu. Je lui ai adressé des lettres de défi ; ces lettres sont restées sans réponse.

— C'est donc un prince ? murmura le laird.

— J'aimerais mieux que ce fût un prince, répondit Stephen.

— Mais qui est-ce enfin ? s'écria le laird étonné ; quel est son nom ?

Mac-Nab, avant de répondre, fixa sur son oncle un regard perçant et scrutateur, puis, sans le quitter du regard, il prononça le nom du marquis de Rio-Santo. La face d'Angus devint livide ; ses yeux se baissèrent ; ses lèvres remuèrent convulsivement sans produire aucun son. Stephen respira longuement. Le coup avait porté. Il savait ce qu'il voulait savoir.

Il venait de toucher, non point par hasard, mais par suite d'une tactique mise en œuvre de sang-froid, le point où aboutissaient et se reliaient tous ses soupçons. Le voile à demi déchiré qui s'interposait

entre Rio-Santo et sa haine achevait brusquement de se rompre. Angus s'était assis, atterré, sur le lit d'Anna. Il répéta deux ou trois fois à voix basse le nom de Rio-Santo, comme s'il eût tâché de faire entrer dans son cerveau une idée toujours rebelle. Puis il joignit ses mains sur ses genoux et pencha sa tête en avant.

— Cela n'est pas possible! murmura-t-il; Fergus déshonorer les filles de Mac-Farlane! Pourquoi songer plus longtemps à ce mensonge odieux? Je suis armé pour le tuer; mais je défends qu'on le calomnie. Par le nom de Dieu! enfant, si tu n'étais le fils de ma sœur, je t'aurais puni déjà d'avoir accusé faussement devant moi Fergus O'Breane!

— Je sais tous les égards que je dois à l'assassin de mon père, dit Stephen avec une amertume froide.

— C'est vrai! balbutia Angus qui tressaillit comme s'il eût mis le pied sur un serpent.

— Et je vous ai parlé seulement, poursuivit Stephen, de M. le marquis de Rio-Santo.

— C'est vrai, dit encore le laird. Je vous prie de m'excuser, mon neveu. Mais, répondez-moi, je vous le demande en grâce. Qui vous fait penser que le marquis de Rio-Santo soit le ravisseur de mes filles?

— Je le sais, voilà tout, répliqua Stephen.

Angus posa un doigt sur son front et parut réfléchir profondément.

— Moi, je vous dis que c'est impossible! s'écria-t-il au bout de quelques secondes; je le connais... je le connais! Mac-Farlane est le seul homme qu'il aime!

— Mais connaissait-il les filles de Mac-Farlane? demanda Stephen avec un sourire cruel.

— Oh! c'est vrai! c'est vrai! dit pour la troisième fois Angus, dont les yeux se mouillèrent. Le tuer, ce n'était rien... mais le haïr!

— Sur mon honneur, Mac-Farlane, s'écria Stephen s'émouvant enfin, vous le haïrez et ne le tuerez pas. C'est moi seul que ce soin regarde.

— Taisez-vous, mon neveu..., je le tuerai. La voix des rêves ne peut mentir. Quant à concevoir contre lui de la haine, mon cœur est

trop habitué à l'aimer. Il y a vingt ans que je l'aime... et pourtant... Oh! mes enfants! mes enfants!

Angus se couvrit le visage de ses mains.

— Mes filles sont belles, reprit-il tout à coup. Ah! sa vie entière est là pour l'accuser. Ne lui fallut-il pas toujours quelque sourire de vierge pour bercer son insomnie? Mes filles sont belles! Ah! je le hais, je le hais!

Il se leva et se prit à parcourir la chambre à grands pas.

— Et puis, je me souviens, à présent, dit-il. Cet homme du bateau était des leurs. Je vois sa figure hideuse; j'ai son nom maudit sur la lèvre. Et Gruff lui-même! L'hôtel du *Roi George* était un de leurs repaires. Ma belle Clary! ma douce Anna! Stephen! nous allons nous venger!

Il fit encore une fois le tour de la chambre, puis il vint s'asseoir en face de Mac-Nab. L'expression de sa physionomie avait complétement changé. Malgré ses blessures, malgré le désordre extrême de sa barbe et de ses cheveux, il régnait sur son visage un calme imposant et terrible à la fois.

— Vous aviez raison, mon neveu, dit-il avec lenteur; contre M. le marquis de Rio-Santo, le fer est une arme dérisoire. C'était bon lorsque je l'aimais. Écoutez-moi. Les magistrats, qui n'eussent point accueilli votre accusation, accueilleront la mienne, je vous le jure; car la mienne fera trembler sur son trône Sa Majesté le roi d'Angleterre. Ah! je sais d'étranges choses, mon neveu... des choses avec lesquelles on peut tuer un homme comme si on avait en main la foudre de Dieu! Avez-vous des amis?

— J'en ai un, répondit Stephen.

— Que le ciel vous le garde, mon neveu! Avez-vous des serviteurs?

— S'il s'agit d'une expédition, je puis me procurer des hommes sûrs et dévoués.

— Il s'agit d'une expédition, en effet, dit le laird.

— Alors, reprit Stephen, suivez-moi. Ces préparatifs ne peuvent se faire dans la maison de ma mère, qui souffre et a besoin de repos.

Ils descendirent ensemble l'escalier, et la vieille Betty s'étonna

fort en voyant sortir avec Stephen un personnage à figure étrange et à coup sûr effrayante, auquel elle n'avait point ouvert la porte de la rue, car le laird était entré inaperçu dans la maison de sa sœur, sur les pas du valet de Frank. Stephen appela un cab. Une demi-heure après l'oncle et le neveu descendaient au seuil de Dudley-House, la maison de Frank Perceval.

Frank venait de rentrer, le cœur joyeux. Il avait vu miss Diana Stewart et avait appris de sa bouche ce que le vieux Jack n'avait pu parvenir à lui expliquer. Mary revivait. Contre toutes les prévisions de la science, le mal mystérieux et terrible dont elle était frappée semblait céder peu à peu. Le docteur Moore ne l'avait point vue depuis deux jours.

Angus, Stephen et Frank passèrent la majeure partie de la nuit à tenir conseil.

Le lendemain, une vingtaine d'hommes, parmi lesquels était Donnor d'Ardagh, furent introduits à Dudley-House, où ils reçurent de l'argent et des ordres. Vers cinq heures du soir, ces mêmes hommes, armés sous leurs vêtements, vinrent se poster dans Belgrave-Square, divisés par petits groupes, devant la façade d'Irish-House. Stephen et Perceval, enveloppés dans leurs manteaux, attendaient à l'un des angles de la grille du square.

Angus Mac-Farlane venait de les quitter pour franchir le riche perron de l'hôtel de M. le marquis de Rio-Santo.

XXII

ANNA

La maison du cavalier Angelo Bembo était une habitation mignonne et qui n'avait certes point pris naissance sous la lourde équerre d'un architecte anglais. Peut-être était-ce l'œuvre d'un de ces pauvres exilés d'Italie, vaincus au jeu des conspirations. Bembo l'avait choisie d'instinct et comme on se rapproche d'un ami retrouvé. C'était un souvenir de sa patrie.

Lorsque Angelo ne passait point ses jours auprès du marquis de Rio-Santo, dans Irish-House, il se retirait dans un petit salon, meublé avec un goût exquis, et dont les croisées donnaient sur une terrasse, dominant les ombrages de Hyde-Park. Sur la terrasse, dont le dôme en vitrage prêtait quelque force aux pâles rayons du soleil britannique, croissaient de belles fleurs, exilées aussi, et répandant, sous le ciel étranger, les languissantes effluves de leurs parfums amoindris.

Ce fut là que le cavalier Angelo Bembo conduisit Anna Mac-Farlane, après l'avoir enlevée du *lord's-corner*. Telle n'avait point été d'abord l'intention d'Angelo, qui voulait ramener la jeune fille à sa famille; mais Anna, brisée de fatigue, n'avait pu supporter sans s'évanouir le choc violent, résultat de sa chute contre le pavé de Belgrave-Lane lorsque le laird, dans sa folie, l'avait précipitée loin de lui. Bembo fut obligé de la prendre dans ses bras et de la transporter ainsi dans sa propre demeure. Il ignorait en effet complétement ce qu'était Anna, où elle habitait et quel était le nom de sa famille.

Anna recouvra ses sens au bout de quelques minutes et poussa un long soupir. Bembo était assis à l'autre bout de la chambre; Anna, étendue sur le lit de jour, ne pouvait l'apercevoir. Elle se leva vivement sur son séant et jeta autour d'elle un regard étonné. Ce n'était point la vue des objets nouveaux dont elle était entourée qui causait cette première surprise; c'était uniquement le fait de se trouver couchée, elle qui passait ses nuits depuis huit jours dans un fauteuil, afin

de ne point approcher de ce grand lit à rideaux antiques dont elle avait une si providentielle frayeur.

— C'est peut-être mon bon ange! murmura-t-elle; j'avais bien prié hier au soir. Que les anges sont beaux, et que leur voix est douce!

Elle appuya sa jolie tête souriante sur sa main. Il n'y avait pas en elle l'ombre d'un sentiment de crainte ou de défiance.

— Je ne rêve pas, reprit-elle en fixant tour à tour ses grands yeux sur les peintures italiennes et sur les draperies des fenêtres; je n'ai jamais rien vu de tout cela. Il m'a délivrée. Je voudrais le voir pour lui dire merci.

Bembo, qui écoutait avec ravissement, n'eut garde de répondre à cet appel. Les traits d'Anna se voilèrent d'un léger nuage.

— Je croyais qu'il n'y avait point d'homme aussi beau que Stephen, dit-elle avec une sorte de regret; je me trompais. Mon Stephen! qu'il me tarde de le voir!

A cette conclusion inattendue, Bembo poussa un soupir. La voix d'Anna devenait lente et paresseuse; ses longs cils battaient sa joue, comme si leur poids eût été trop lourd pour sa paupière; ses yeux perdaient leur éclat et son sourire prenait cette fixité que donne l'imminence du sommeil. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait mis sa tête sur un coussin, et ses membres mignons, brisés par la fatigue de huit nuits, avaient tant besoin de repos!

— Je ne dirai pas à Clary que je l'ai pris pour un ange, murmura-t-elle en rougissant légèrement. Oh! je ne le dirai pas non plus à Stephen! Je ne sais... son regard a des feux qui sont doux, mais qui blessent. Stephen ne sait pas regarder ainsi...

Son bras s'affaissa doucement, et sa tête toucha le coussin, tandis qu'elle balbutiait encore:

— Non! non! je ne dirai pas que je l'ai pris pour un ange...

Le coussin se creusa, faisant un cadre de velours au pur et blanc ovale du visage de l'enfant endormie. Bembo attendit quelques minutes. Anna ne parlait plus. On n'entendait que sa respiration égale et douce. L'aube commençait à dessiner au dehors le feuillage des plantes exotiques qui croissaient sur la terrasse. Bembo se leva enfin et traversa la chambre sans bruit. Il était pâle. Il s'arrêta au pied du

lit de repos et joignit ses mains avec adoration. Anna dormait. Sa bouche entr'ouverte montrait deux lignes de pur émail entre lesquelles passait le souffle frais de son haleine. Les belles masses de ses cheveux dénoués se confondaient avec le velours des coussins qui repoussait, comme le fond obscur mis à dessein sous un médaillon d'albâtre, les suaves contours de son corps de vierge.

Bembo se pencha; sa lèvre effleura ces cheveux ondoyants et doux comme une caresse. Puis il rougit et son front devint triste. Puis encore il se mit à genoux comme pour demander pardon.

Le jour grandissait et jetait sa lumière croissante sur ce groupe charmant de jeunesse et de candeur, charmant d'amour et de beauté. Les heures passèrent. Le soleil de midi vint frapper le vitrage de la terrasse. Les fleurs ouvrirent leurs corolles assoupies et mirent dans l'air leurs pénétrants parfums. Bembo, lorsqu'il sentit l'odeur des myrtes et des orangers, tressaillit légèrement; ses traits s'animèrent, ses lèvres eurent un sourire. Ces fleurs et leurs parfums lui parlaient de l'Italie.

Oh! que d'amour sous ce beau ciel bleu de la Sicile et des Calabres, où l'exil avait conduit son enfance! que d'amour sur ces rivages dorés de l'Adriatique, la mer fiancée de ses aïeux!

Ce furent de doux rêves, qui durèrent tout le jour, car la jeune fille, engourdie par sa longue fatigue, ne s'éveilla qu'après le coucher du soleil. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, tout était autour d'elle comme avant son sommeil. La lampe allumée brûlait sur une table et Bembo ne se montrait point. Elle se leva, ravivée, et rajusta devant une glace les plis froissés de sa robe. La glace lui montra Angelo, assis derrière le lit et immobile. Elle se retourna.

— Je n'ai pas peur de vous, dit-elle doucement; je sais que vous êtes bon. Tout le temps que j'ai dormi, je vous ai vu près de moi. C'était bien vous. J'avais beau changer de rêve, vous étiez toujours là.

Elle s'arrêta court et reprit avec une nuance de tristesse :

— Vous m'avez empêché de rêver à Stephen.

Bembo la contemplait avec ravissement et trouble. C'était de son coté que se trouvait la crainte. Anna demanda :

— Y a-t-il loin d'ici Cornhill?

— C'est dans Cornhill que vous voulez vous rendre? dit Bembo.

— Ne le savez-vous pas? murmura la jeune fille étonnée.

Bembo rougit et garda le silence.

— Vous m'avez dit, reprit Anna, que vous veniez de la part de mon cousin Stephen.

— J'ai menti, madame, répondit Bembo dont le regard devint suppliant; je ne connais pas votre cousin Stephen.

Anna ouvrit de grands yeux, mais son joli visage exprima seulement la surprise sans aucun mélange de frayeur.

— Vous ne connaissez pas Stephen! dit-elle; mais moi, me connaissez-vous?

— Je ne sais pas votre nom, madame.

— Je m'appelle Anna. Vous en souviendrez-vous?

— Il n'est pas en mon pouvoir de l'oublier! murmura Bembo qui baissa la tête.

— Et vous, reprit la jeune fille, dites-moi votre nom, pour que je l'apprenne à Clary et à Stephen.

— Pas à Stephen, dit Bembo.

Il prononça son nom; la douce voix d'Anna le répéta à plusieurs reprises.

— Je ne l'oublierai pas! poursuivit-elle; il est beau comme...

Elle s'interrompit brusquement et devint rouge depuis le front jusqu'aux seins. Puis elle demeura silencieuse. Bembo souffrait. Au bout d'une minute, Anna mit sa main dans celle du jeune cavalier.

— Reconduisez-moi, dit-elle, qu'importe que vous veniez de la part de Stephen ou de la part de Dieu?

Bembo quitta son siége aussitôt.

— Comme Clary vous aimera! dit encore Anna, tandis qu'ils traversaient le salon pour gagner la porte; Clary et Stephen! Vous viendrez souvent nous voir dans Cornhill, n'est-ce pas?

Bembo secoua la tête.

— Quoi! s'écria la jeune fille avec tristesse, vous ne voulez donc plus me voir? Vous m'avez délivrée, je le vois bien, parce que vous êtes bon, et comme vous auriez fait pour la première venue.

— Madame, dit-il, voici toute une semaine que je vis avec vous, que je vis par vous. Je vous ai délivrée parce que je vous aime, et,

parce que je vous aime, je vous vois aujourd'hui pour la dernière fois.

— Vous m'aimez, Angelo! répéta miss Mac-Farlane avec son charmant sourire, je suis heureuse que vous m'aimiez.

— Vous ne me comprenez pas, murmura Bembo.

— C'est vrai, dit Anna, je comprends qu'on délivre une personne qu'on aime et qu'on voit souffrir... mais pourquoi l'éviter?

— Pour ne plus l'aimer, répondit Angelo.

La figure d'Anna prit un aspect pensif.

— J'ai peur de vous comprendre maintenant, dit-elle tout bas.

Les yeux d'Anna étaient baissés. Elle tendit encore sa main, et répéta d'une voix bien triste :

— Reconduisez-moi dans Cornhill.

Bembo la fit monter en voiture. De Pimlico jusqu'à Cornhill, Anna ne prononça pas une parole; mais plus d'une fois Bembo crut l'entendre soupirer douloureusement. Lorsqu'ils arrivèrent devant la porte de mistress Mac-Nab, Bembo descendit de voiture afin d'offrir sa main. Anna sauta résolûment sur le trottoir, puis elle s'arrêta indécise.

— Adieu, madame, dit Bembo.

— Adieu, murmura la jeune fille.

Bembo crut voir une larme briller dans ses yeux à la lueur des réverbères. Elle hésita encore durant un instant.

— Adieu! adieu! répéta-t-elle ensuite précipitamment.

Elle souleva le marteau de la porte et entra sans se retourner. Bembo était remonté dans la voiture.

Il était environ dix heures. Stephen venait de sortir avec Angus Mac-Farlane pour se rendre chez Frank Perceval, ainsi que nous l'avons dit. Mistress Mac-Nab était seule. Nous n'essayerons pas de peindre la joie de la pauvre dame, mais nous dirons qu'Anna répondit par des larmes aux embrassements de sa tante. Et pourtant elle ne savait point encore le sort de Clary. Pensait-elle au beau cavalier Angelo Bembo, qui l'aimait, qui l'avait sauvée et qu'elle ne pouvait plus voir?

XXIII

LE CABINET DU DOCTEUR

Tyrrel l'Aveugle et le docteur Moore étaient réunis dans le cabinet de ce dernier. Il était dix heures du matin environ. Moore écrivait à son bureau. Tyrrel prenait le thé auprès de la cheminée. C'était le lendemain des événements racontés aux précédents chapitres.

— Docteur, dit Tyrrel, vous ne m'avez pas dit votre avis sur mon histoire de Brian de Lancester.

— C'est fort adroit, répondit Moore avec distraction; vous en vouliez à cet étourdi de Lancester?

— Il y avait de quoi, docteur; si Brian n'était point venu dans Goodmans-Fields, Suky aurait pris pour amant Sa Grâce le prince Dimitri Tolstoï, d'où il suit que je n'aurais point essayé de contrefaire, pour vingt misérables roubles, la signature de Sa Grâce, en sorte que je n'aurais point eu occasion d'assommer ce pauvre diable de Roboam, qui n'aurait eu garde de me lier et d'aller chercher le magistrat : conséquence rigoureuse, je n'aurais pas été pendu. Outre cela, j'ai une vieille dent, voyez-vous, contre l'honorable fou. C'est lui qui soutenait de ses deniers la comtesse de Withe-Manor à Londres, et, si elle l'avait cru, j'aurais été forcé bien vite de plier bagage. Mais la sotte femme avait si grande frayeur de moi, que jamais Brian ni personne n'a pu tirer d'elle mon nom ou la retraite de sa fille. Je lui avais dit que je tuerais l'enfant.

— Je ne savais pas, interrompit Moore, que Brian eût été l'amant de la femme de son frère.

— Son amant! s'écria Tyrrel; Brian est un fou d'espèce chevaleresque. Il ne parlait jamais à la comtesse qu'avec le ton qu'on prend avec une reine.

— Assez! dit Moore; cela m'est égal.

— A la bonne heure. Quant aux deux jeunes filles, vous m'avez demandé mon plan : le voici. Nous les expédierons toutes deux de

compagnie à notre maison de plaisance de Crewe, avec Maudlin et deux beaux garçons. Dans un an, elles nous reviendront formées sinon... Il sera toujours temps, docteur.

Moore fit un signe d'affirmation indifférente.

— Ah çà ! reprit Tyrrel, vous ne m'avez pas raconté les détails de votre partie avec M. le marquis de Rio-Santo.

Le front du docteur se plissa tout à coup à cette question

— J'ai fait ce que j'ai pu, répondit-il.

— Et qu'avez-vous pu, docteur ?

— Rien !

Moore prononça ce mot d'un ton sec, comme s'il eût voulu éloigner tout d'un coup ce sujet d'entretien. Néanmoins, il y revint de lui-même, et ajouta en haussant les épaules :

— Et après tout, que nous rapporterait la mort de cet homme ?

— Bien ! bien ! murmura Tyrrel, les raisins sont trop verts. Docteur, poursuivit-il à voix haute, mon avis a toujours été qu'on trouverait difficilement un chef aussi avisé que le marquis. Quant à son secret, nous le lui prendrons bien quelque jour.

— Son secret ! répéta Moore dont les yeux brillèrent.

Au moment où Tyrrel ouvrait la bouche pour répondre, le front étroit et luisant de maître Rowley se montra sur le seuil. Il traversa tout doucement l'espace qui le séparait de son maître, et mit devant lui une lettre qu'il tenait à la main.

Moore parcourut la lettre et laissa échapper une sourde exclamation de colère.

— Qu'y a-t-il donc, docteur ? demanda Tyrrel.

— Il y a que la fatalité s'en mêle ! s'écria Moore. Je ne suis plus rien... pas même un médecin habile, à ce qu'il paraît.

Il reprit la lettre, qui était de lady Campbell, et lut par saccades rapides :

« Monsieur le docteur,

« Vous partagerez, j'en suis convaincue, la joie que nous ressentons. Depuis deux jours que nous sommes privés de l'honneur de vous voir, il s'est passé d'heureuses choses à Stewart-House. Le mal affreux dont ma nièce était frappée a paru céder hier matin. Aussitôt

nous avons mandé, à cause de votre absence, le docteur Hartwell, médecin ordinaire de lady Stewart... »

— Hartwell! interrompit ici Moore avec un sourire amer; un empirique! un ignorant! un pédant!

— Un âne, dit froidement Tyrrel; voyons la fin.

Moore était, assurément, un homme de grande pénétration, mais le dépit lui mettait un voile sur la vue, et il était incapable de saisir ce qu'il y avait de sarcastique dans l'interruption de Tyrrel.

— Un âne! répéta-t-il avec toute la bonne foi de la colère; où en étais-je? «... Médecin ordinaire de lady Stewart .. M. Hartwell est arrivé sur-le-champ, et a commencé une série d'applications dont le succès a été complet. Notre chère Marie revit; Dieu a eu pitié de nous, en faisant de M. Hartwell l'instrument de sa miséricorde! »

— C'est-à-dire, s'écria Moore, que ce misérable Hartwell est venu là juste à point pour profiter des effets de mon traitement. Mais, il y a un *post-scriptum*...

« P. S. Vous comprenez, monsieur le docteur, qu'en ces conjonctures il serait désormais inutile de quitter vos importants travaux pour visiter miss Trevor, qui peut se passer de vos soins. »

Moore déchira la lettre avec fureur.

— Un congé! s'écria-t-il; un congé en forme!

— Cette miss Trevor est la fiancée de Rio-Santo? dit Tyrrel.

— Oui. J'aurais parié dix mille livres qu'elle était perdue! C'est sa fiancée en effet. Cela fait partie de son grand projet, — de son secret; — il veut acquérir par ce mariage l'éventualité d'une pairie. Pourquoi? c'est ce que nous ignorons.

— C'est ce que nous saurons, docteur, avec de la patience et du temps.

Moore ne répondit point, mais Tyrrel put l'entendre murmurer entre ses dents convulsivement serrées :

— Une catalepsie qui finit comme une migraine! Hartwell, le misérable! qui va se vanter partout d'avoir guéri une catalepsie!

Il se fit dans la chambre voisine un bruit de pas lourds, et la voix grave de notre honnête ami le capitaine Paddy O'Chrane s'éleva, montée à peu de chose près jusqu'au diapason de l'impatience.

— Que Dieu me damne! disait-elle, tête à perruque obtuse, mon

digne monsieur, je vous répète pour la sixième fois : *Gentleman of the Night!*

— Ta ta ta ta! répondait le bénin fausset de Rowley.

— Ta ta ta ta ! tempête ! Ta ta ta ta ! trois millions de blasphèmes! que veut dire ta ta ta ta, puant coquin que vous êtes, de par Satan, monsieur, et ses cornes, misères ! Laissez-moi passer!

Presque en même temps un violent coup de pied ouvrit à la fois les deux battants de la porte, et Rowley lancé avec la raideur d'un boulet de canon, vint tomber à plat-ventre au milieu de la chambre, accompagné dans sa chute par le tome Ier des *Toxicological Amusements*. Le capitaine Paddy O'Chrane se courba pour ne point heurter son chapeau contre la saillie de la porte et fit gravement son entrée.

— Que signifie tout ce bruit, monsieur? demanda Moore en fronçant le sourcil.

— Que Dieu nous damne tous! répondit O'Chrane en soulevant son chapeau, j'ai l'honneur de saluer respectueusement Vos Seigneuries. Pour ce qui est du bruit, je ne suis pas homme à faire du bruit, Satan et sa femme, milords!

Rowley demeurait à terre, immobile, aplati, complétement terrifié.

Moore avait tourné le dos.

— Voyons, capitaine, dit Tyrrel, venons au fait, je vous prie.

— Venons au fait, milord. Je veux bien avoir affaire à vous, qui êtes un homme sachant vivre, bien que vous ressembliez trait pour trait à un juif que j'ai vu pendre devant Newgate, et qui avait la figure d'un triste coquin, milord. Je suis venu, parce qu'il faut que je parle à un lord de la Nuit, ayant des nouvelles de la plus haute importance à communiquer, que le diable nous emporte! et que j'ignore, comme tout le monde, où est la maison de Son Honneur.

Paddy remonta son col de crin, et tendit son maigre jarret revêtu d'un fourreau de couleur chamois.

— Et quelles sont ces nouvelles? dit Moore sans se retourner.

— Que Dieu nous punisse! répondit O'Chrane, Jédédiah Smith, l'hypocrite coquin, auquel je dois respect comme à mon supérieur, m envoie vers vous afin que vous sachiez où nous en sommes du trou de Prince's-Street.

— Et où en sommes-nous? dit Moore vivement.

Paddy, au lieu de répondre, se baissa tranquillement et saisit par l'épaule le malheureux Rowley, qui se frottait les côtes sur le tapis. Paddy le releva, lui imprima un mouvement de rotation et lui fit passer le seuil du cabinet en un clin d'œil, de telle sorte que Rowley, lorsqu'il s'arrêta, étourdi, au milieu de la chambre voisine, crut voir les quatre murailles tourner autour de lui.

— Jédédiath Smith, dit paisiblement le capitaine, vous fait savoir, milords, que la besogne est achevée.

Moore se leva et ne prit point la peine de cacher sa joie.

— Quoi ! s'écria-t-il, la galerie est achevée ?

— Oui, milords, et il était temps, je vous le jure sur ma part du paradis, ou sur toute autre chose moins chanceuse, soyons tous damnés ! le pauvre bon garçon de Saunder est à moitié mort à l'heure où je vous parle.

Tyrrel et Moore se firent donner tous les détails nécessaires. L'Eléphant était parvenu la nuit précédente au niveau des caves, et un coup de pioche donné sans précaution avait jeté en dehors du tunnel une pierre. Le trou produit par la chute de cette pierre communiquait avec l'un des celliers de la Banque. Comme s'il eût attendu ce moment, Saunder était tombé comme une masse devant le trou, haletant et baigné d'une sueur froide. Paddy, qui aimait l'Éléphant comme un gardien de ménagerie aime le lion ou le tigre qu'il est chargé de nourrir, avait essayé de le relever pour le conduire jusqu'à son lit. Peine inutile : pour soulever Saunder, il eût fallu un cric ou une machine à mâter. Tout ce qu'avait pu faire pour lui le charitable Paddy O'Chrane, ç'avait été de mettre à sa portée l'énorme cruche de gin.

Tyrrel et Moore se mirent aussitôt à écrire des lettres sur le bureau.

— Mon cher garçon, dit Moore, il faut que vous portiez sur-le-champ ce billet dans Belgrave-Square, à M. le marquis de Rio-Santo.

O'Chrane prit la lettre.

— Je porterai cela où l'on voudra, tonnerre du ciel ! répondit-il, mais où diable Votre Seigneurie a-t-elle appris que je fusse un brave garçon ? J'ai connu de vrais lords, Satan et sa bouteille ! qui m'appelaient tout au long capitaine !

Toute la maison du docteur fut mise en réquisition pour porter à

leur adresse des lettres semblables à celle dont on venait de charger Paddy. Rowley lui-même fut dépêché vers S. Boyne, esq., en toute hâte, avec injonction de trouver, coûte que coûte, cet honorable employé de la police métropolitaine. Madame la duchesse de Gèvres reçut mission de se rendre la Banque, pour faire tenir une lettre de Tyrrel à sir William Marlew, le sous-caissier central.

Restés seuls, Moore et Tyrrel rapprochèrent leurs siéges et commencèrent une conversation à voix basse, bien que personne ne fût là pour surprendre le mystère de leurs paroles. Cet entretien fut long. Quand ils se levèrent, Tyrrel dit en mettant sa main sur le bras du docteur.

— Quoi qu'il arrive, croyez-moi, laissez-le mener complétement cette affaire. Après, on pourra voir.

— Mais s'il a le dessein, comme je le crois, objecta Moore, de faire de la *Famille* et de nous-mêmes les instruments de ses desseins secrets... si tous ces monceaux d'or ne tournaient qu'à son profit?

— Si tous ces monceaux tournent à son profit, docteur, répondit en riant Tyrrel, vous avez tout ce qu'il faut pour lui faire rendre gorge. Maintenant, partons vite pour White-Chapel, s'il vous plaît, ou nous arriverons en retard.

Ils sortirent ensemble. Tyrrel ferma derrière lui toutes les portes à double tour.

Quelques secondes après leur départ, la porte qui donnait du cabinet dans la chambre où Clary avait été confinée, et que Tyrrel n'avait point fermée parce qu'elle n'avait aucune communication avec le dehors, s'ouvrit doucement pour livrer passage à Susannah. La belle fille traversa vivement le cabinet et pesa sur le pène de l'autre porte par où Moore et Tyrrel étaient sortis. Elle secoua la tête en souriant.

Puis elle disparut pour revenir bientôt accompagnée de Clary Mac-Farlane, dont elle soutenait avec une gracieuse et charmante sollicitude la démarche chancelante.

XXIV

LA CHAINE

Clary Mac-Farlane était bien changée. Les traces du long et cruel martyre qu'on lui avait fait subir se voyaient sur son visage pâle et amaigri ; sa taille, naguère si charmante en ses juvéniles proportions, se pliait, affaissée ; elle marchait avec peine et lenteur. Elle était belle encore ainsi pourtant, mais belle de cette beauté qui serre le cœur et fait compassion.

La tristesse éprouvée à l'aspect de Clary se fût changée en attrait irrésistible et délicieux à la vue de Susannah, parce qu'elle était là comme un bon génie veillant sur la faiblesse et la souffrance, parce que son sourire consolateur semblait descendre comme un baume sur la blessure cachée de la malade, parce que chaque fois que Susannah parlait, bien doucement et comme parle une jeune mère penchée sur le berceau de son enfant, la pauvre Clary se prenait à revivre.

— Voilà que vous marchez toute seule, chère petite sœur, dit-elle en franchissant le seuil du cabinet. Je n'ai presque plus besoin de vous soutenir. Savez-vous, Clary, que nous sommes maîtresses ici toutes deux ? on nous a enfermées ; mais j'espère bien trouver une route qu'ils n'ont point songé à barricader. Asseyez-vous, ma belle Clary, et reprenez haleine.

Miss Mac-Farlane se laissa tomber dans le fauteuil de Tyrrel avec un soupir de lassitude.

— J'étais à ses côtés, murmura-t-elle, et j'étais bien heureuse, car il m'aimait. Anna est venue. Il s'est mis aux genoux d'Anna. Mon cœur s'est brisé !

Sa bouche se contracta et son œil trembla comme il arrive au moment où les larmes sont près de jaillir.

— Mais j'aime encore Anna ! poursuivit-elle ; je ne lui dirai pas qu'elle m'a tuée.

La belle fille s'assit auprès d'elle et l'attira sur son cœur.

— Et vous faites bien de l'aimer, ma chère petite sœur, dit-elle, car elle est bonne comme vous. Pauvre enfant! Ils ont torturé votre âme, les cruels, encore plus que votre corps. Écoutez-moi, Clary, ma belle Clary, vous allez être libre. Ne songez plus aux tristes visions qui ont tourmenté votre solitude. Tout cela n'est que mensonge, ma sœur.

— Je l'ai vu! murmura miss Mac-Farlane en frissonnant.

Puis elle ajouta d'une voix sourde :

— Je sais une longue histoire. Notre nourrice nous la contait en Écosse. La jeune fille s'appelait Blanche, et le fils du laird avait nom Bertram. Blanche aimait le fils du laird...

Clary s'interrompit et baissa les yeux.

— Après? dit Susannah en riant.

— Après? répéta Clary qui releva ses paupières et fixa son regard dans le vide; oh! chacun sait ce qui arriva. Blanche l'aimait tant qu'elle le tua.

La tête de Clary se pencha sur sa poitrine. Sa main, qui était dans celles de Susannah, devint humide et glacée.

La belle fille redoubla de caresses et de douces consolations. Il y avait en elle une force de persuasion si pénétrante, qu'elle agit à la longue sur le cœur fermé de la pauvre Clary. Le charme opéra. Miss Mac-Farlane, ramenée un instant à la vie, jeta ses deux bras autour du cou de Susannah, et lui dit merci en pleurant. Susannah profita de ce moment lucide.

— Vous voilà reposée, petite sœur, dit-elle; ne voulez-vous point venir embrasser Anna?

— Anna! répéta Clary; qui sait ce qu'elle est devenue, mon Dieu! Oh! venez, madame, venez bien vite, et tâchons de la retrouver.

Miss Mac-Farlane s'était levée d'elle-même. Susannah se hâta de la soutenir, et lui fit quitter la direction de la porte principale, vers laquelle Clary avait fait déjà quelques pas en chancelant.

— Nous sommes enfermées de ce côté, dit-elle ; venez, je sais une autre issue.

Susannah, soutenant toujours d'une main Clary Mac-Farlane, mit son doigt sur un bouton de cuivre qui semblait destiné à retenir les plis d'une draperie. Un grincement se fit sous la tenture, et une porte

masquée, qui communiquait avec la maison abandonnée du numéro 9 de Wimpole-Street, s'ouvrit toute grande.

— Victoire! s'écria la belle fille, qui souleva entièrement Clary et la porta sans s'arrêter jusqu'au seuil du numéro 9.

Une demi-heure après, un fiacre s'arrêta dans Cornhill, devant la maison de mistress Mac-Nab. Susannah sauta sur le trottoir et regarda la façade avec des larmes dans les yeux.

— Oh! que je l'ai bien souvent cherchée! murmura-t-elle; à présent, je n'en oublierai plus le chemin.

Elle frappa. Ce fut Anna qui vint ouvrir. La belle fille la baisa au front avant qu'Anna, étonnée, pût se reconnaître, puis elle lui montra le fiacre.

— Votre sœur est là-dedans, Anna, dit-elle.

— Ma sœur! s'écria la jeune fille en s'élançant au dehors.

Susannah la vit franchir le marchepied du fiacre et mettre sa tête dans le sein de Clary. Elle resta une seconde immobile et les yeux humides, puis elle traversa rapidement Cornhill et monta dans un cab qui partit au galop pour l'hôtel de lady Ophélia, comtesse de Derby. Anna voulut se retourner pour rendre grâce à l'inconnue qui lui ramenait sa sœur. Elle ne vit plus personne sur le seuil. Seulement, une douce voix vint à son oreille parmi le fracas de la rue

— Je reviendrai, disait cette voix.

Anna regarda du côté d'où partait le son. Elle vit une tête se pencher à la portière d'un cab au galop, — une belle tête avec un sourire de madone. Puis la foule se mit entre deux; les grands omnibus passèrent : Anna ne vit plus rien.

Ce soir-là, les deux petits lits blancs qui s'alignaient, jumeaux, au fond de l'alcôve commune, dans la chambrette occupée par les deux sœurs, s'affaissèrent sous leur fardeau accoutumé. Mistress Mac-Nab allait de l'un à l'autre, embrassant Clary, embrassant Anna, et remerciant Dieu avec larmes.

Clary dormait. Anna avait un grand secret qu'elle ne s'avouait point; — le savait-elle?

Tyrrel et le docteur Moore, en quittant Wimpole-Street, s'étaient rendus dans White-Chapel-Road, afin d'assister au conseil des lords de la Nuit. La séance fut, comme on le pense, bien remplie. La noble

assemblée était en fièvre. On n'y comptait guère que par millions sterling.

Naturellement, le personnage important de la séance était de rechef William Marlew, sous-caissier central de la Banque d'Angleterre. Ce gentleman, dont les talents oratoires et arithmétiques nous sont suffisamment connus, calcula sur ses doigts qu'il faudrait douze cents hommes et trois nuits pour vider les caves de Royal-Exchange. Son calcul fut accepté comme sincère et véritable. Restait à savoir comment on introduirait douze cents hommes à la Banque.

Chacun se tourna vers le chef, M. Edward, comme si sa cervelle infaillible eût dû avoir en réserve des solutions pour toutes les difficultés. Le marquis de Rio-Santo était à son poste, au trône de la présidence, mais il ne prenait point part à la discussion, et s'entretenait fort activement avec sir Paulus, Bembo, Smith, Falkstone et le docteur Muller, qui n'était autre que notre connaissance l'Écossais Randal Graham. Ces cinq lords étaient la *camarilla* du marquis, et nous retrouvons parmi eux, sauf le nègre chauve Absalon, qui commandait alors une barque d'observation dans les mers de la Chine, et le joyeux *roi Lear*, mort plein d'âge et de vertus quelques années auparavant, tous nos conjurés du bois d'Eagle-River, en Australie.

— Messieurs, dit Rio-Santo, je dois vous prévenir que, usant des pouvoirs à moi conférés par vous naguère, j'ai mis sur pied aujourd'hui le ban et l'arrière-ban de la Famille. Il faut que l'attention des agents du gouvernement soit détournée, et tout est disposé dans Londres pour qu'une émeute formidable éclate au premier signal.

— Mais les vingt-cinq millions sterling, s'il plaît à Votre Seigneurie? insinua le révérend Peter Boddlesie, qui ne perdait pas aisément de vue le solide.

Cette interruption ne déplut à personne.

— Écoutez! écoutez! dit lord Rupert.

— Les vingt-cinq millions sterling seront à nous, monsieur, répondit Rio-Santo. Bien que le temps me presse, je consens à vous faire savoir ce que j'ai réglé à cet égard. Il y aura *rush* de nos hommes au bout de Prince's-Street et dans Lokbury, dans Cornhill, dans Cheapside et dans Kings-William-Street, partout enfin aux abords de notre tunnel. Un passage restera ouvert néanmoins dans Threadneedle-Street,

au bout duquel nos fourgons attelés en poste devront stationner. Sir William Marlew se tiendra à l'intérieur de la Banque avec ceux des gardiens qui nous appartiennent. Je dois dire à sir William que tout dépend ici de son aplomb et de sa célérité. Il aura sous ses ordres le nombre d'hommes qu'il jugera à propos de fixer, mais je l'invite à ne point dépasser vingt ou trente, parce que la confusion est ici l'obstacle le plus redoutable.

— Vingt ou trente! se récria Marlew. Pensez-vous donc, milord, que vingt-cinq millions sterling, qui font six cent vingt-cinq millions argent de France, et qui, évalués en dollars de l'Union...

— Je pense, monsieur, interrompit le marquis, que notre tunnel n'est pas aussi large que Regent-Street. Tout retard est fatal dans une entreprise comme la nôtre. J'ai avisé. Vous n'aurez à vous occuper, sir William, que de l'intérieur de la Banque et du transport des objets à l'orifice intérieur de notre galerie.

Rio-Santo cessa de s'adresser au sous-caissier central et se tourna vers le gros de l'assemblée.

— Voici ce que j'ai décidé, poursuivit-il. Pour éviter les allées et venues dans un boyau étroit, où il faudrait agir et marcher avec un ensemble que nous ne pouvons point attendre de nos hommes, j'ai pensé à établir une double chaîne communiquant des caves de la Banque à Prince's-Street. De cette façon, notre proie, passant de main en main avec rapidité et sans interruption, arrivera bien plus sûrement à sa destination.

— Hurrah! cria John Peaton.

— Je propose de voter, séance tenante, des remerciements au très-noble marquis, dit le pair d'Angleterre.

— Devant le magasin de soda-water, reprit Rio-Santo, au bout de Prince's-Street, se trouvera la tête de nos fourgons, protégée par une cohue de nos hommes. Aussitôt chargé, chaque fourgon prendra le galop par Threadneedle-Street, pour gagner Leaden-Hall, puis White-Chapel-Road, où nous avons, nous aussi, nos caves, messieurs.

— Et qui sera chargé de surveiller le transport? demanda Moore.

— Vous, monsieur, et sir Edmund Mackensie, répondit Rio-Santo. Les autres emplois sont à la volonté des gentlemen ici présents, sauf

messieurs de la police dont le rôle est tracé. Il serait bon que chacun payât de sa personne et soutînt les groupes.

— Et, milord, demanda encore le docteur, où sera pendant ce temps Votre Seigneurie?

— Là où il y aura du danger, monsieur, répliqua Rio-Santo.

Il se leva. Les lords de la Nuit se séparèrent, laissant seulement au lieu de la réunion, Jédédiah Smith, avec ordre d'ouvrir les portes du *Purgatoire* à la tombée de la nuit, afin que la tourbe amassée là loin du jour, fît irruption au dehors et augmentât d'autant, au moment de la crise, le désordre général.

Rio-Santo remonta dans sa voiture avec Bembo et Randal Graham. Derrière, dans une autre voiture, Falkstone et Paulus Waterfield suivirent la même route, de sorte que les deux équipages arrivèrent en même temps dans Belgrave-Square. Il était alors quatre heures du soir. Les abords d'Irish-House étaient déserts.

Lorsque le marquis et ses trois compagnons entrèrent dans le salon d'Irish-House, il y avait deux hommes, assis auprès du foyer. L'un de ces deux hommes, auprès duquel se courbait, caressant et confiant, le beau chien Lovely, était le laird Angus Mac-Farlane. Angus avait la tête penchée sur sa poitrine; il ne remua point à l'entrée des nouveaux arrivants.

L'autre étranger, au contraire, se leva et salua gravement le marquis de Rio-Santo. C'était un homme chargé de vieillesse, à la physionomie ouverte et pensive, au large front, demi-chauve, où la méditation avait creusé de profondes rides. Il y avait en lui du tribun et il y avait de l'apôtre. On n'eût point pu dire si cet énergique visage avait derrière soi l'âme ferme et douce d'un conseiller de paix ou le cœur ardent d'un prédicateur de la guerre. Rio-Santo alla vivement vers lui et toucha sa main avec un mélange de cordialité et de respect.

— Soyez le bienvenu, monseigneur, dit-il, je vous attendais.

XXV

AVANT LA BATAILLE

L'étranger salué par le marquis de Rio-Santo du titre de monseigneur répondit à cet accueil à la fois respectueux et cordial par une cordialité pareille et un respect au moins égal. Il y avait sous la fougue énergique de son regard une humilité chrétienne. Le prêtre qui, le premier, souleva l'Europe catholique au moyen âge, pour la précipiter à la conquête du sépulcre saint, devait avoir ce front vaste, courbé sous une pensée d'abnégation pénitente et tout resplendissant pourtant de volonté indomptable. Ceux qui connaissent l'Irlande devineront le nom et le caractère du personnage nouveau que nous mettons en scène. Les autres admettront sur notre parole qu'il avait droit au titre de monseigneur.

Car il nous semblerait téméraire de jeter à la curiosité frivole que notre histoire a pu éveiller, le nom d'un homme vivant, placé par ses fonctions d'une nature spéciale, dans une sphère tout autre que celle où s'agitent les acteurs mauvais ou bons de notre drame, parmi les événements duquel il ne fera que passer.

— J'ai vu partir mes pauvres enfants, dit le vieillard en tenant toujours la main du marquis et en le regardant fixement ; je n'ai pas eu le courage de les retenir. Vous les appeliez, milord, et n'êtes-vous pas aussi leur père ?

— Ils sont dix mille, n'est-ce pas, monseigneur ? demanda Rio-Santo.

— Ils sont dix mille, milord. Ils espèrent en vous, qui leur donnez du pain. J'espère en vous, moi aussi, mais je voudrais avoir l'assurance que votre courage ne vous entraînera point, vous et mes pauvres enfants d'Irlande, à une guerre inégale, dont le monde condamnerait les moyens, et que Dieu lui-même...

— Monseigneur, attendez à demain, interrompit Rio-Santo avec une certaine émotion dans la voix. Demain, vous saurez tout.

— Et d'ici à demain, milord? demanda le vieillard.

Tout en causant à voix basse, ils s'étaient éloignés du foyer autour duquel s'asseyait maintenant le reste des assistants, savoir : Waterfiield, Randal et Bembo en un seul groupe, et Angus à l'écart, gardant sa contenance sombre et absorbée. Bembo, lui aussi, était triste et préoccupé. Il passait avec distraction ses doigts effilés dans les longues soies du beau Lovely et ne prêtait nulle attention à ses deux compagnons, qui échangeaient çà et là quelques paroles.

— Signore, dit enfin Paulus, on prétend que vous en savez plus long que nous sur bien des choses. Pourriez-vous nous apprendre quel est ce *monseigneur* avec qui s'entretient le marquis?

Randal avait les yeux fixés sur le laird.

— La paix! murmura-t-il en serrant le bras de Paulus. Eh bien! Mac-Farlane, ajouta-t-il tout haut, qui diable vous a comme cela fêlé le crâne?

Cette question détourna l'attention de Waterfield. Bembo remarqua seulement alors les blessures sans nombre qui couvraient le crâne et le visage de Mac-Farlane. Celui-ci prit le poker et tisonna le feu.

— Il y a maintenant quinze ans qu'il vint un soir à la ferme de Leed, murmura-t-il en fixant ses yeux égarés sur Randal, ce fut une nuit de malheur.

Il laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

— Je veux mourir, dit Randal à voix basse, si ce maniaque n'a pas quelque chose dans la tête. Je le connais. Il médite quelque diable de coup!

— Que peut-il faire? dit Paulus en haussant les épaules.

Bembo s'était levé et avait gagné une embrasure donnant sur la place de Belgrave. La terre et les arbres dépouillés du square étaient couverts de neige. Bembo remarqua, non sans surprise, sur ce fond uniformément blanc, plusieurs formes noires, tantôt immobiles, tantôt s'agitant sans changer de place, comme un homme qui piétine. Ces objets, du reste, étaient forts indistincts parce qu'il faisait sombre déjà et que le gaz n'était point allumé encore. Bembo ne put empêcher une vague inquiétude de se glisser au-dedans de lui. Il tourna les yeux vers Rio-Santo afin de lui montrer ces ombres immobiles. Mais le marquis était tout entier à son interlocuteur.

— Songez-y, milord, disait le vieillard d'une voix solennelle, l'épée de Dieu doit être sans tache et les voies de la Providence, pour être mystérieuses et détournées souvent, ne côtoient jamais le chemin de l'enfer. Vous êtes puissant et votre cœur a conçu un dessein généreux. Mais que les moyens soient purs autant que le but est grand!... A demain donc, milord; je compte sur votre promesse; demain je saurai si mes pauvres enfants peuvent vous donner leurs bras et leurs cœurs, suivre votre route en aveugles et mourir chrétiens, en mourant avec vous.

— Demain, monseigneur, répondit Rio-Santo, je n'aurai plus rien de caché pour Votre Grandeur.

Il reconduisit le vieillard jusqu'à la porte extérieure d'Irish-House, et ceux qui se fussent trouvés à portée, l'auraient vu baiser dans l'ombre la main qu'il avait pressée tout à l'heure entre les siennes.

Au moment de repasser seul le seuil du salon, il s'arrêta et s'appuya pensif au montant de la porte.

— Il a dit, murmura-t-il, que l'épée du Seigneur doit être sans tache...

Il secoua si brusquement la tête, que les anneaux de sa riche chevelure s'agitèrent comme les mèches frissonnantes de la crinière d'un lion. Lorsqu'il rentra dans la chambre, on n'eût point deviné, sous la résolution hautaine brillant dans son regard, qu'un vent d'hésitation venait de passer sur son âme.

— Mon frère Angus, dit-il au laird et lui tendant la main, je suis bien heureux de vous trouver ici. Vous eussiez manqué à cette réunion, où sont assemblés tous ceux qui ont une portion de mon secret. A vous, mon frère, je l'ai donné tout entier, il y a bien longtemps.

— Il y a quinze ans, prononça Mac-Farlane d'une voix sourde.

En même temps, il répondit avec une vigueur convulsive à la pression de la main du marquis. Randal Graham hocha la tête d'un air de crainte et de doute.

— Écoutez-moi, amis, reprit Rio-Santo dont l'œil rayonnait l'audace; l'heure est venue de ne vous plus rien cacher. Il y a vingt ans que j'ai déclaré, moi tout seul, la guerre à l'Angleterre, au nom de mon père mort et de l'Irlande opprimée. Il y a vingt ans que je frappe

sans relâche. Cette nuit, je vais livrer bataille. Je vous ai choisis pour mes lieutenants.

— Merci, dit Bembo.

Randal et Paulus se rapprochèrent; le premier s'était donné sciemment au marquis; l'autre était subjugué. Quant au laird, il croisa ses bras sur sa poitrine et dit froidement :

— Je suis content d'être venu.

— Tout est prêt, reprit Rio-Santo. Ne croyez pas aller au combat en victimes dévouées; la victoire est sûre, plus sûre que si je m'appelais Ferdinand ou Nicolas, et que j'eusse derrière moi les soldats de l'Autriche ou de Russie. A l'heure où je vous parle, l'Irlande armée attend le signal de la guerre; le pays de Galles, prêt à se soulever, dissimule la vaste conspiration de ses paysans sous des mascarades grotesques, et fourbit ses armes, tandis qu'on le croit occupé à couvrir de caricatures les murailles neuves des barrières de l'octroi; Birmingham et les comtés manufacturiers s'agitent pour la charte du peuple : il y a là cinquante mille soldats qui n'attendent qu'un cri parti de Londres pour serrer leurs rangs et marcher. A Londres... ah! c'est à Londres que nous sommes forts! Aujourd'hui même de fatales rumeurs ont épouvanté la Bourse. L'Angleterre se croit menacée d'un second blocus continental. Il semble que l'esprit de Napoléon, perçant le marbre de sa tombe, ait traversé les mers pour souffler des pensées de guerre à tous les cabinets européens. On a peur; le commerce se trouble; les capitaux, ce sang des veines de l'Angleterre, vont cesser de couler; le colosse va tomber en paralysie. Et c'est à ce moment même qu'une attaque formidable et soudaine va fondre sur lui. Tandis que la Compagnie des Indes est meurtrie encore des coups sans nombre qui l'ont frappée, tandis qu'elle déplore la perte de ses comptoirs, de ses navires et les cent millions annuels que le récent édit de l'empereur de la Chine contre l'opium va enlever de ses coffres, tandis qu'elle enrôle de nouveaux soldats pour soutenir les mille guerres que lui font, séparés ou unis, les rajahs spoliés de l'Indostan, tandis qu'elle s'épuise, en un mot, à se défendre contre des attaques lointaines, la guerre et le pillage sont à ses portes...

— Et tout cela, c'est toi qui l'as fait ou qui le feras, n'est-ce pas, mon frère Fergus? dit le laird.

— C'est moi, moi tout seul, répondit Rio-Santo dont le regard eut un éclair d'orgueil.

— Et nous, que faut-il faire? demanda Bembo qui tremblait d'impatience et d'ardeur.

— Mon frère Fergus est bien fort! reprit le laird avant que Rio-Santo pût répondre; je suis content d'être venu!

Rio-Santo lui prit les mains et les serra entre les siennes. La main du laird trembla; ses cicatrices se rougirent jusqu'à paraître sur le point de saigner. Rio-Santo poursuivit :

— La Compagnie, c'est la moitié de l'Angleterre. L'autre moitié, les parties nobles de ce grand corps, le cœur et la tête, le gouvernement en un mot, sont minés avec la même énergie, seront frappés avec la même violence. En ce moment, les Chambres du Parlement sont assemblées; on s'y tait; on craint d'apporter à la tribune de mortelles révélations; whigs et tories, par un tacite accord, laissent de côté le dédale d'embarras et d'obstacles où ce qu'ils nomment la fatalité a poussé l'Angleterre. Ils ne disent pas que Papineau, l'illustre agitateur de l'Amérique du Nord, préside la Chambre d'assemblée du bas Canada, et combat victorieusement leur domination sur une contrée aussi grande que l'Europe. Ils ne disent pas que les États-Unis menacent, et que de tous les points du globe à la fois s'élève une tempête qui marche, qui marche obscurcissant au loin l'horizon et couvrant déjà ce fier soleil de l'Angleterre agonisante. Oh! s'ils ne le disent pas, ils le savent. Tout est caduc, usé, vieilli. Point de travail. Des monceaux d'or et pas de pain. Le monstre râle sous ce triple cancer : les pauvres, le chartisme, l'Irlande! Comme si Dieu eût voulu montrer au monde, par un exemple sensible, que les peuples sont comme les hommes, et que les débauches politiques ont, comme les orgies privées, le châtiment des lèpres honteuses.

Eh bien! c'est sur ce corps épuisé que vont tomber, aujourd'hui, nos coups. Comptez avec moi notre armée : Spitael-Fields a dû vomir ce soir, dans Londres, ses milliers de tisserands irrités par la baisse des salaires; Saint-Gilles a ouvert ses bouges et jeté dehors ses innombrables hôtes, comme une inondation furieuse que nulle digue ne saurait retenir; l'Irlande nous a envoyé dix mille soldats qui attendent mes ordres; la *Famille* enfin, dont je me suis fait le chef,

la *Famille*, dont les membres ne pourraient point se compter, servira mes desseins sans le savoir. Que dites-vous de mon armée?

— Je dis que vous êtes grand, milord, répondit Bembo.

— C'est une vaste combinaison! ajouta Randal d'un air pensif.

Le laird releva doucement la tête.

— Oui, murmura-t-il, mon frère Fergus est grand. Je suis content d'être venu!

Rio-Santo, qui avait parlé jusqu'alors avec entraînement et chaleur, se recueillit un instant et reprit d'une voix calme:

— Voici maintenant vos postes de bataille : Ange, vous allez vous rendre sur-le-champ au coin de Saint-James-Street qui est en ce moment encombré de foule. Il y a là des hommes de la Famille en grand nombre et cinq cents Irlandais armés sous leurs habits. Les chefs ont un mouchoir autour de leur chapeau. Ils attendent leur commandant : vous vous ferez reconnaître avec le mot d'ordre qui est Erin, puis vous attendrez, vous rapprochant le plus possible du palais de Buckingham, où est le roi.

— Et qu'attendrai-je? demanda Bembo.

— Vous attendrez qu'un coup de canon vous donne le signal d'attaquer le palais de Sa Majesté.

— C'est bien, dit Bembo.

— Vous, Paulus, poursuivit le marquis, vous allez vous rendre dans White-Hall et vous charger à la fois de l'amirauté, de la trésorerie et des horse-guards. Vous trouverez là des chefs subalternes qui vous attendent, et les hommes ne vous manqueront pas.

— Le mot d'ordre est le même? dit Paulus.

— Le même, ainsi que le signal.

— Ma foi, O'Breane, s'écria l'ancien tueur de bœufs, je me moque de la verte Irlande comme des antipodes, mais je ferai tout ce que vous voudrez.

— Vous, Randal, poursuivit encore Rio-Santo, vous aurez les deux Chambres du Parlement, et spécialement les ministres, que vous ferez prisonniers. Smith et Falkstone, qui sont prévenus, cerneront les bureaux de la Compagnie des Indes et Somerset-House. Les autres établissements du gouvernement auront affaire à nos Irlandais et à l'émeute.

— Et vous, milord? demanda Randal.

— Moi, répondit le marquis, je vous donnerai le signal avec les vieux canons de la Tour de Londres, où je sais les moyens de m'introduire. Mon frère Angus, vous me suivrez partout.

— Je suis content! dit le laird.

Rio-Santo regarda la pendule, qui marquait huit heures, et se leva.

— Il est temps de nous séparer, messieurs, reprit-il; au revoir, Ange, mon fils chéri. Au revoir, ami Randal, et vous, mon brave Waterfield, j'espère que nous nous retrouverons bientôt.

— Puissiez-vous ne pas vous tromper, milord! murmura Bembo avec émotion.

Il serra la main que lui tendait Rio-Santo. Randal et Paulus en firent autant, et tous trois sortirent par la porte de derrière qui donnait sur Belgrave-Lane, afin de se rendre à leurs postes. Angus et le marquis restèrent seuls. Ce dernier passa sous ses habits une riche paire de pistolets et glissa dans son sein un court poignard à lame mate et brunâtre, historiée sur ses trois plans jusqu'à la moitié de sa longueur et profondément cannelée de là jusqu'à la pointe. Tandis qu'il était ainsi occupé, le laird, pâle et chancelant sur ses jambes, traversait le salon dans la direction de la fenêtre, qu'il ouvrit. Il avait sur le front de grosses gouttes de sueur.

— Mon frère O'Breane, balbutia-t-il, je vous aime... si vous saviez comme je vous aime!

Le laird se pressait la tête à deux mains et sa voix sanglotait.

— Qu'avez-vous? dit le marquis, votre fièvre n'est-elle pas finie?

— Ma fièvre! répéta Angus dont les yeux s'égaraient; sais-je pourquoi je vous aime? N'allez pas, je vous en prie, n'allez pas!

Rio-Santo se méprit. Il crut que cette terreur soudaine avait trait aux dangers inhérents à la lutte qu'il était sur le point d'engager. Il marcha vers la fenêtre et voulut prendre la main du laird. Celui-ci, en proie à une émotion insurmontable, se jeta dans ses bras en pleurant. Était-ce un signal convenu? Les ombres noires s'agitèrent sur la neige, comme s'agitent des soldats rangés en bataille au commandement préparatoire de « Garde à vous! »

XXVI

LE DERNIER PAS

A peine Angus Mac-Farlane eut-il touché la joue du marquis de Rio-Santo qu'il se rejeta violemment en arrière. Il y avait de l'horreur sur son visage, et ses yeux, vaguant dans le vide, devenaient égarés de plus en plus.

— Judas! Judas! balbutia-t-il; j'ai baisé mon frère sur la joue!

Le marquis avait regagné la cheminée et agité une sonnette.

— Faites atteler sur-le-champ, dit-il au groom qui se présenta mon tilbury et mon meilleur cheval.

Le valet sortit. Quelques minutes après, Rio-Santo descendait le perron d'Irish-House. Au bas du perron, il y avait un élégant tilbury attelé d'une jument dont lord John Tantivy fût devenu amoureux fou à la première vue. Le noble animal piaffait, durcissant sous son sabot la neige nouvellement tombée et relevant par brusques secousses sa nerveuse encolure.

— Montez, Mac-Farlane, dit Rio-Santo.

Le laird demeura immobile. Le long de la grille du square, il se fit un mouvement lent et presque imperceptible parmi les hommes qui attendaient là depuis plus de trois heures. Ils se glissèrent doucement, suivant le trottoir adhérent à la grille, et se trouvèrent bientôt en face du perron d'Irish-House.

Rio-Santo, qui avait fait le tour de l'attelage pour donner une caresse à sa jument favorite, revint en ce moment et reprit le bras du laird en disant :

— Allons, mon frère, allons!

Mac-Farlane arracha brusquement son bras de l'étreinte du marquis et fit un pas en arrière.

— Non, non, non ! dit-il par trois fois ; Fergus, ayez pitié de moi ! Remontez ce perron. Rentrez ! Je vais tout vous dire.

Rio-Santo hésita un instant. Mais un incident de ce genre ne

pouvait l'arrêter longtemps. Il consulta sa montre et mit le pied sur la marche du tilbury.

— Restez ou venez, mon frère, dit-il, à votre choix ; mais hâtez-vous de choisir, car mes minutes sont comptées.

Angus jeta un regard à la dérobée et vit les formes noires avancer de tous côtés et se disposer, par une lente manœuvre, de façon à entourer le tilbury. Il s'élança sur le marchepied après Rio-Santo.

— Eh bien ! oui, dit-il partons... mais lancez votre cheval au galop... plus vite que le galop !

Rio-Santo saisit les rênes, et, levant la tête pour choisir sa direction, il aperçut pour la première fois deux ou trois hommes au beau milieu de la chaussée. Alors, il eut une vague idée de soupçon.

— Mais allez donc, frère, au nom de Dieu ! criait Angus, dont l'émotion semblait croître.

Le marquis avait eu le temps de jeter autour de lui un regard rapide. Il avait vu à droite, à gauche, sur la chaussée, sur les trottoirs, partout enfin, des hommes disséminés et qui semblaient attendre.

— Voilà qui est étrange, murmura-t-il.

Il releva les yeux sur Angus et vit ses traits exprimer une horrible angoisse.

— Milord, dit en ce moment un groom en descendant précipitamment les marches du perron, ces hommes qui entourent de loin Votre Seigneurie sont armés.

— Allez ! interrompit Angus, passez-leur sur le corps, mon frère !

Rio-Santo mesura d'un regard le terrain à parcourir et les intervalles laissés libres par ceux qu'on lui désignait comme des ennemis.

— Clary ! dit-il doucement.

La jument raidit ses jarrets, releva le col et ramena ses oreilles attentives.

— Clary ! balbutia le laird en mettant sa main sur son cœur qui défaillait,

Rio-Santo tendit les rênes et reprit à demi-voix :

— Hop ! Clary !

La jument partit, effleurant la neige.

— Clary ! Clary ! répéta le laird. Ah ! ah ! J'allais oublier !

Il s'était levé, et, arrachant les rênes des mains du marquis, il les

tira de toute sa force, au point de faire reculer le tilbury déjà lancé au galop, jusque sous le perron d'Irish-House. Les hommes apostés s'ébranlèrent tous à la fois. La voiture se trouva étroitement cernée en un clin d'œil.

— Fergus, reprit Mac-Farlane d'une voix éclatante, qu'as-tu fait de Clary? qu'as-tu fait d'Anna?

Ces plaintes étaient pour Rio-Santo une énigme. Sa première idée fut qu'il était entouré d'hommes de police, et que Smith, ou un autre, l'avait trahi. Il demeurait assis, tranquille en apparence, sur les coussins du tilbury, tandis que Mac-Farlane, debout auprès de lui, gesticulait, l'écume à la bouche, et semblait être en proie à un furibond accès de frénésie. Deux hommes tenaient déjà la bride du cheval.

La lumière des deux lanternes à gaz posées devant le perron d'Irish-House tombait d'aplomb sur Rio-Santo. Stephen n'eut point de peine à reconnaître en lui le magnifique étranger de Temple-Church. Mais, entre l'homme de Temple-Church et l'assassin de son père, il y avait une différence. Stephen cherchait toujours sur ce noble front la cicatrice gravée si profondément dans ses souvenirs d'enfant. Frank de même. C'était le marquis de Rio-Santo qui était là devant lui; c'était l'homme détesté, le rival heureux, le tyran impitoyable de la pauvre Mary, mais était-ce aussi le bourreau d'Harriet?

M. le marquis de Rio-Santo, lui, ne faisait nul effort pour se dégager. Il regardait d'un air de surprise calme ces gens inconnus, ameutés autour de sa voiture, et semblait attendre une explication. Mais c'est que le visage de M. le marquis de Rio-Santo savait être un masque discret. Derrière ce calme, résultat d'un effort désespéré, il y avait une terrible angoisse,

Dans une heure, toutes les forces réunies de la capitale des Trois-Royaumes n'auraient point suffi peut-être à comprimer son redoutable essor; maintenant quelques hommes pouvaient lui barrer le chemin.

— Messieurs, dit-il d'une voix qui vibra au milieu du silence, j'ai nom don José-Maria Tellès de Alarcaon, marquis de Rio-Santo. Je suis grand de Portugal de première classe et chargé d'une mission diplomatique près le gouvernement anglais. Si vous êtes des gentlemen, je vous prie, après cette explication, que je ne vous devais pas, de lâcher la tête de mon cheval et de me faire place; si vous êtes des

hommes de police, je vous somme de vider le pavé, vous tenant quittes de toute excuse pour cette insulte brutale et contraire au droit des gens.

Mais Frank et Stephen vinrent se placer l'un à droite, l'autre à gauche du marquis.

— Il n'y a pas assez longtemps, dit Frank, que monsieur de Rio-Santo et moi nous sommes vus de près, pour que j'aie besoin de lui décliner mes noms et titres.

Le marquis se pencha pour mieux voir.

— L'Honorable Frank Perceval ! murmura-t-il

Frank s'éleva sur la pointe des pieds et prononça tout bas :

— Le frère d'Harriet Perceval, milord.

— Et l'amant malheureux de Mary Trevor, ajouta ironiquement le marquis ; je vous déclare, monsieur, que je n'ai point eu l'honneur de connaître milady votre sœur.

— C'est vrai, dit Frank ; vous l'avez tuée sans la connaître.

Il y avait dans cette parole un accent si profond de haine, que le marquis allait demander des explications lorsqu'il sentit une main se poser sur son bras. Il se retourna et se trouva en face de Stephen.

— Moi, je suis le fils de Mac-Nab, dit seulement ce dernier.

Rio-Santo tressaillit de la tête aux pieds.

— Mac-Nab ! mon frère Mac-Nab ! prononça le laird ; sang pour sang ! Je suis content d'avoir fait ce que j'ai fait !

Il y eut un court moment de silence. Le marquis semblait change en statue. Qui pourrait dire ce qui se passait en cet homme à cette heure suprême ? Il avait remué le monde ! Et maintenant, au dernier pas, un grain de sable le précipitait dans l'abîme !

— Monsieur, dit Stephen avoir froideur, veuillez descendre, s'il vous plaît ; vous comprendrez que toute résistance serait désormais folie, et qu'il vaudra mieux pour vous nous épargner la triste nécessité d'employer la violence.

Mais le laird s'écria :

— Fi des gens de justice, mon neveu Mac-Nab. Ceux que je hais, je les tue de ma main !

Il se rua sur Rio-Santo et le saisit à la gorge. Durant un instant, une lutte confuse s'établit. Mac-Nab et Perceval s'élancèrent à la fois

pour s'interposer. A ce moment, Rio-Santo, qui venait de dégager sa gorge des étreintes insensées du laird, releva la tête. Un rouge sombre et uniforme, résultat des efforts d'Angus ou de la colère, avait remplacé la mate pâleur de ses traits; ses sourcils étaient froncés, et, sur le fond empourpré de son front, une ligne livide, profondément tranchée, courait du sourcil à la naissance des cheveux. Frank et Stephen poussèrent un double cri.

— La cicatrice !

Mais ce n'était jamais pour peu que Rio-Santo fronçait le sourcil. On avait perdu de vue ses mouvements durant une seconde : une seconde lui suffit. Le laird, violemment renversé, vint tomber dans les bras de Stephen, et une voix impérieuse s'éleva :

— Lâchez la bride, sur votre vie !

Les deux hommes qui retenaient le cheval n'obéirent point. Deux détonations retentirent coup sur coup.

— Hop, Clary! dit le marquis.

La jument docile obéit au frein, libre désormais, car les deux hommes avaient roulé dans la neige. Le tilbury partit comme un trait.

— Cent guinées à qui l'arrêtera! cria Stephen exaspéré en s'élançant sur les traces de Rio-Santo.

Donnor d'Ardagh brandit un long couteau qu'il tenait à la main.

— Oh! Votre Honneur, dit-il, Donnor va l'arrêter pour rien. On pave à l'entrée de Belgrave-Street, et les lords ne remarquent pas ces choses-là. Il va être obligé de revenir.

Donnor arriva au coin de Belgrave-Street au moment où le marquis, arrêté par l'obstacle indiqué, revenait au grand galop, pour enfiler l'autre côté du square. On le vit se précipiter tête première. La course du tilbury ne se ralentit point. Seulement Donnor, cramponné au brancard, se laissait traîner et ne lâchait point prise, malgré les efforts du marquis. Au bout d'une centaine de pas, Clary broncha.

— Hop, ma belle, dit Rio-Santo.

Clary bondit en avant, puis s'abattit, morte.

Donnor se coucha, épuisé, dans la neige, en poussant un long cri de victoire. Il était parvenu à mettre son couteau tout entier dans le ventre de la jument.

— Oh! Votre Honneur! dit-il à Stephen qui accourait, je n'avais

encore fait rien qui vaille pour payer le pain que vous m'avez donné et les habits de la petite fille !

Toujours le grain de sable ! Le plus misérable des Irlandais arrêtait ici le gigantesque vengeur de l'Irlande !

XXVII

LE POIDS D'UN GRAIN DE SABLE

Rio-Santo avait été lancé rudement sur le sol. Il se releva avant que le gros de ses adversaires fût à portée de le suivre. Il tenait à la main son poignard. Ce furent Stephen et Perceval qui s'élancèrent sur lui les premiers.

— Quoi ! tous deux en même temps, dit le marquis avec raillerie.

Il avait évité le choc de Frank et tenait le poignard levé sur Stephen. Mais il ne frappa point. Une clameur lointaine se faisait entendre dans la direction de Chapel-Street.

— Rendez-vous, milord ! dit Stephen, vous voyez bien que toute résistance est inutile.

— Je vois que vous êtes vingt contre un, messieurs, répondit Rio-Santo. Par tout pays, ce serait lâcheté ; à Londres, c'est prudence d'habitude. Je me rends à l'Honorable Frank Perceval.

Tout en parlant, il prêtait attentivement l'oreille. Le bruit augmentait du côté de Chapel-Street. M. de Rio-Santo avait jeté son poignard, et se tenait, sans armes, entre Stephen et Perceval. Toute la troupe se mit en marche vers Chapel-Street, afin de gagner le bureau de police de Westminster. Le visage du marquis avait perdu son caractère provoquant, pour prendre une expression de froideur. Nul n'aurait su deviner en ce moment ce qui se passait au dedans de lui. Chaque fois qu'une clameur plus sonore arrivait de Grosvenor-Place par Chapel-Street, il pressait le pas involontairement, comme s'il eût voulu devancer la marche de ses gardiens. On arrivait à l'angle de Belgrave-Square. La physionomie du marquis s'éclaira d'une lueur de conten-

tement tôt dissimulé, lorsqu'il se vit dans Chapel-Street que remplissaient déjà les cris de la foule.

— Hâtons-nous, dit Stephen, ou nous retrouverons le passage obstrué.

— On dirait une émeute ! ajouta l'un des hommes qui l'accompagnaient.

C'était une émeute en effet. C'était l'aile d'une armée immense qui faisait à cette heure déjà ruisseler par les rues de Londres ses innombrables bataillons. C'étaient les gens de Saint-Gilles, les voleurs de la Famille et les Irlandais qui, suivant une direction donnée, se précipitaient le long des parcs jusqu'à Buckingham-Palace. Une fois à portée de la foule dont il était l'âme, Rio-Santo n'avait à prononcer qu'un mot pour être sauvé.

Mais il y avait sur sa route un obstacle vivant, un homme que Dieu semblait avoir choisi entre tous pour doubler l'amertume du calice. Angus Mac-Farlane avait assisté au conseil secret tenu dans le salon d'Irish-House. Il savait, lui aussi, ce qu'était cette foule dont les clameurs arrivaient au marquis comme un présage de salut. Il parla. Stephen et Frank changèrent aussitôt la direction de leur marche, et, comme le marquis refusait de faire un pas en sens contraire, on le saisit à bras le corps et on l'entraîna.

Dans Belgrave-Street, on trouva des policemen attirés enfin par la double détonation. Rio-Santo fut remis entre leurs mains et arriva au bureau de police de Westminster escorté par tous ceux qui avaient contribué à son arrestation.

Pendant cela, Londres, la ville antipathique aux émeutes, parce que les émeutes font fermer les boutiques, s'effrayait et se repliait au fond de ses noires maisons, comme fait un escargot dans sa coquille, à l'approche du danger. L'émeute grossissait, grossissait. Où allait-elle ? Dans quel but s'armait la foule ? Au profit de qui se faisait la révolution ?

On ne savait. Cette foule n'avait point de drapeau. Elle ne criait ni pour les whigs, ni pour les tories, ni pour les radicaux. C'était une colère plus terrible d'autant qu'elle était mystérieuse, inexplicable.

Buckingham-Palace était cerné, White-Hall et ses abords où sont entassées les administrations publiques étaient pris d'avance, tant le

nombre des assaillants éloignait toute idée de résistance. Les membres épouvantés des deux Chambres du Parlement se taisaient pour écouter ce peuple ameuté aux portes, et dont les clameurs désordonnées eussent couvert leur vide éloquence.

Oh! tout était prévu, tout. Les lieutenants de Rio-Santo attendaient; — le canon de la Tour se taisait.

Qui ne connaît les allures de ce monstre sans tête qu'on appelle l'Émeute? Il passe, renversant devant lui tout obstacle, se fortifiant par le combat, grandissant à chaque goutte de sang qu'il verse, capable d'opérer des miracles, s'il a flairé une fois l'odeur aimée de la mort. Il passe, plein d'ardeur et de joie, pourvu qu'on lui donne des hommes à tuer ou des palais à démolir.

Mais si vous ne jetez rien sur sa route, à quelle curée voulez-vous qu'il s'anime?

Le signal ne venait pas.

Le monstre avait les pieds dans la neige fondue. On le forçait à rester en place. Il eut froid et il s'ennuya. Or l'ennui tue l'émeute comme le souffre détruit les chenilles.

Vers dix heures du soir, les policemen parcouraient les rues de Londres, où le passage de la cohue n'avait laissé qu'un surcroît de boue.

En un seul endroit, l'émeute n'avait point cédé, c'était à l'angle de Prince's-Street et de Poultry. Nous savons que là le moment était fixé. A onze heures on devait entamer le pillage de la Banque. Mais le laird avait eu le temps de parfaire sa déclaration au bureau de police de Westminster. Vers dix heures, par Threadneedle-Street, laissé libre, déboucha un bataillon de gardes à pied, qui prit place tranquillement devant la porte du magasin de soda-water. A minuit, tout dormait dans la ville, sauf une douzaine de maçons occupés à murer aux flambeaux la porte du magasin de soda-water.

Le grain de sable avait tout écrasé, tout! Du plan de Fergus O'Breane, il ne restait rien.

Il était tard déjà lorsque Susannah quitta Clary Mac-Farlane qu'elle venait de sauver, sur le trottoir de Cornhill, devant la maison de mis-

tress Mac-Nab. Elle se fit aussitôt conduire dans Regent-Street, chez la comtesse de Derby.

Susannah la trouva couchée sur une chaise longue, pâle, affaissée, et le découragement peint sur le visage. A la vue de la belle fille, Ophélia eut un sourire presque joyeux.

— Je croyais que vous m'abandonniez, dit-elle, et je suis bien heureuse de vous voir.

Susannah lui prit la main et la serra doucement entre les siennes.

— Comme vous voilà pâle et changée, chère lady ! répliqua-t-elle ; vous souffrez ?

La comtesse mit la main sur son cœur.

— Oui, répondit-elle, je souffre. Je vous conterai mes peines, Susannah. Mais vous, que vous est-il arrivé ?

— Moi, repartit la belle fille en souriant tristement, mes peines sont un secret, et ce secret ne m'appartient pas... Ce sera pour moi un jour heureux, chère lady, que celui où je pourrai vous ouvrir mon cœur, comme je l'ai fait à Brian de Lancester dont je vais devenir la femme.

La comtesse se souleva sur sa chaise longue et attira Susannah auprès d'elle.

— Je savais bien que vous m'apportiez une consolation, dit-elle avec une amitié charmante ; ce m'est une chose si douce de vous voir heureuse, Susannah ! Moi qui connais M. de Lancester, je le sais noble et bon, aussi noble que vous avez pu le rêver.

Elle baisa au front Susannah qui se penchait vers elle en rougissant et en souriant.

— Je viens vous demander un asile, reprit cette dernière ; je n'ai plus de retraite.

— Quoi ! s'écria étourdiment Ophélia, madame la duchesse de Gèvres ?...

Susannah garda le silence.

— Pardon, poursuivit la comtesse ; je vous remercie d'avoir compris que ma maison est à vous comme je le suis moi-même.

Elle embrassa la belle fille avec un redoublement de tendresse.

— Je connais toute votre bonté, chère lady, reprit Susannah qui

rougit encore et se troubla; je viens donc vous demander un asile. En outre...

— En outre? répéta doucement la comtesse.

— Il y a deux jours que je n'ai vu M. Brian de Lancester, acheva la belle fille en relevant la tête comme pour protester contre sa rougeur.

Lady Ophélia se leva vivement pour prendre une sonnette d'or qui se trouvait hors de sa portée.

— Voyez, Susannah, dit-elle gaiement, vous m'avez guérie. Joan, ajouta-t-elle en s'adressant à sa femme de chambre, qui se présentait à l'appel de la sonnette, apportez-moi ce qu'il faut pour écrire.

Joan mit sur le lit un élégant et léger pupitre de marocain. La comtesse trempa sa plume dans l'encre.

— Il faut lui faire une surprise, chère belle, dit-elle tout bas. Je ne veux point lui dire que vous êtes ici, et demain, quand il se présentera...

— Non, oh! non, Ophélie, interrompit Susannah. Une nuit est bien longue et il doit me croire entourée de périls.

— Comme vous prononcez ce mot, Susannah! Des périls! mais il y a des périls de toute sorte... Je vais dire à M. de Lancester que vous êtes à l'abri sous mon aile.

Sa plume courut le long de trois ou quatre lignes sur le papier.

— Joan, reprit-elle en fermant la lettre, il faut que Tom porte sur-le-champ ce billet dans Cliffort-Street, à l'Honorable Brian de Lancester, et qu'il me rende la réponse tout de suite. Je l'attends.

Joan sortit. La belle fille adressa à son amie un regard de reconnaissance. Puis l'entretien continua. La comtesse se sentait réellement soulagée. Il ne faut souvent que le son d'une voix aimée pour dissiper ces lourdes vapeurs que condensent autour de l'âme la solitude et l'abandon. Susannah regardait bien souvent l'aiguille de la pendule.

Enfin, Joan reparut au seuil. Elle avait une lettre à la main.

— Donnez, dit la comtesse.

Susannah était pâle d'émotion. Joan tendit la lettre à sa maîtresse, qui la reconnut pour celle qu'elle venait d'écrire à l'instant et qui n'avait point été décachetée.

— Que signifie cela? demanda-t-elle.

— S'il plaît à Votre Seigneurie, répondit Joan, l'Honorable Brian de Lancester est absent de sa maison depuis trois jours et n'a point donné depuis lors de ses nouvelles.

Susannah chancela et s'appuya tremblante au dos du lit de jour.

XXVIII

LUNATIC-ASYLUM

Vers deux heures de l'après-midi, le lendemain, M. le vicomte de Lantures-Luces se fit annoncer chez la comtesse de Derby.

Aussitôt que lady Ophélia eut donné l'ordre de l'introduire, M. de Lantures-Luces franchit lestement le seuil.

— Madame la comtesse, dit-il en prenant la main d'Ophélia, veut-elle bien permettre?

Puis il ajouta en faisant une brusque évolution du côté de Susannah :

— Voulez-vous bien permettre, madame la princesse?

Ces deux mains baisées, il reprit :

— Belle dame! voici ce que je me suis dit : la charmante comtesse se confine en ses salons de Barnwood-House, dont le goût est chose proverbiale; — je parle très-sérieusement; — Sa Seigneurie ne voit rien, n'entend rien, ne sait rien!...

— Vous apportez des nouvelles, vicomte?

— Assurément, belle dame. Tout d'abord, je vous dirai une chose qui ne peut manquer de vous intéresser. Marie Trevor est revenue à la vie.

— Voici une bonne nouvelle, vicomte, dit Ophélie. Pauvre Mary! je suis heureuse d'apprendre sa guérison.

— Belle dame, vous avez avez un adorable cœur! Mais là ne s'arrête pas l'histoire. On croyait, et moi tout le premier, qu'elle avait une inclination très-prononcée pour ce cher marquis de Rio-Santo. Eh bien! pas du tout. Elle aime Frank Perceval, un fort charmant garçon, madame, mais qui ne va pas à la cheville du marquis.

— Ceci est encore une bonne nouvelle, murmura la comtesse.

— Mais savez-vous, belles dames, que cette catalepsie est un mal éminemment pastoral et poétique, puisqu'elle ramène les jeunes ladies infidèles à leurs premières amours. J'espère que la plaisanterie ne vous semblera point dépasser les bornes des convenances. Mais ce n'est pas là la grande nouvelle. Il s'agit de notre cher Brian de Lancester...

Susannah laissa tomber ses deux bras et devint si parfaitement immobile qu'on eût pu la prendre pour une statue.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda la comtesse,

— Je pourrais, sans risque aucun, vous le donner en mille, belle dame, mais voici le fait; il est presque incroyable : Brian est fou.

Susannah tressaillit, mais garda le silence.

— Y pensez-vous, vicomte? se récria Ophélia.

— J'y pense avec un chagrin réel, milady. Ce pauvre Brian a escaladé de vive force, il y a trois jours, la serre japonaise du château de Kew.

— Pourquoi faire, bon Dieu?

Susannah respira et mit sa main sur son cœur.

— Pour conquérir un camélia, belle dame.

— Et il n'a point donné d'autre symptôme de folie? dit Susannah dont le front rayonnait de bonheur et d'orgueil au souvenir du récit de Lancester.

— Belle dame, répondit Lantures-Luces, vous êtes exigeante; je suppose que Votre Grâce ne trouvera pas le mot trop fort. Brian aurait, dit-on, essuyé le feu des gendarmes à cheval et crevé Ruby, un coureur de cinq cents guinées, pour un camélia de six pence. Il me semble...

— Mais si cette fleur avait pour lui un prix dont vous ne pouvez vous rendre compte, monsieur?

— Et qu'est devenu l'Honorable Brian de Lancester, en définitive? interrompit la comtesse.

— Je ne saurais vous dire, belle dame, répondit Lantures-Luces, dans quel hôpital de lunatiques (*lunatic-asylum*) le gouvernement l'a fait enfermer.

Susannah perdit à ce mot ses brillantes couleurs.

— Enfermé! dit-elle, il serait prisonnier?

— Oui, milady, la chose, quant à cela, est positivement officielle. Mais le bon de l'histoire, c'est que le même jour, White-Manor, le frère aîné de Brian, est tombé fou furieux, lui aussi. Il y a comme cela des épidémies de famille. Tel que vous me voyez, moi, j'ai eu deux petits neveux, les fils de ma demi-sœur, qui sont morts de la coqueluche à vingt-quatre heures de distance. Je parle sérieusement.

Susannah penchait sa tête sur son sein et n'écoutait plus.

— Le comte de White-Manor a été transporté tout de suite à Denham-Park, l'*asile* des fous grands seigneurs. Peut-être Brian y est-il aussi. Je tâcherai de savoir cela.

Le petit Français se leva. Il était au bout de son recueil, et avait hâte d'aller donner ailleurs une seconde représentation avant l'heure du dîner. Lorsqu'il fut sorti, Susannah dit :

— Il faut que je le cherche, Ophélia; je crois deviner qu'il est victime de quelque perfide machination. C'était pour moi, cette fleur, chère lady... est-on fou parce qu'on aime?

— Vous êtes heureuse, Susannah! ne put s'empêcher de dire la comtesse.

— Heureuse! répéta Susannah; oh! oui, bien heureuse d'être aimée! Mais vous ne savez pas les ennemis redoutables et cruels que cet amour lui a faits! Il faut que j'aille à son aide.

La comtesse ne trouva point de paroles pour combattre cette résolution, qui eût été la sienne en pareille circonstance. Susannah partit ce jour-là même.

Il n'y a point dans tout l'univers un pays qui puisse rivaliser avec les Iles Britanniques pour la *production* en fait de folie. En cela comme pour l'excès de la misère, comme pour la fréquence exagérée des crimes de toute nature, l'Angleterre est évidemment une contrée fertile entre toutes.

Susannah, conduite par l'idée qu'elle ne trouverait point Brian dans Londres, se rendit directement à Wakefield, dans le comté d'York. La maison de Wakefield est l'*asile* modèle.

Brian n'y était point. Elle se rendit à l'asile d'York; de là elle gagna Hanwell, situé à huit milles de Londres. sur la route d'Uxbridge.

A Hanwell non plus qu'à York, Susannah ne trouva nul indice qui pût la guider sur la trace de Brian; elle visita sans plus de succès tous les autres établissements publics et privés, dont la nomenclature tiendrait plusieurs pages.

Une fois pourtant elle crut être au bout de ses recherches. Ce fut dans l'opulente et aristocratique maison de santé fondée à Denham-Park par M. Benjamin Rotch, ancien membre du Parlement. Lorsque Susannah prononça en arrivant le nom de Lancester, on lui répondit qu'en effet un gentleman de ce nom était au château depuis deux jours. Susannah, impatiente, supplia les employés de la maison de l'introduire auprès de ce gentleman. On lui ouvrit la grille d'un jardin ombreux où quelques hommes d'aspect tranquille et distingué se promenaient gravement.

— Attendez, milady, lui dit-on, le gentleman va venir avec ses gardiens.

La belle fille s'assit sous un berceau et attendit. En attendant, elle ne put s'empêcher d'écouter la conversation de trois ou quatre de ces hommes graves dont le maintien respectable l'avait frappée à son entrée dans le parc. L'un d'eux prétendait être Napoléon, l'autre Luther, le troisième la lune et le quatrième une momie d'Égypte, restée depuis deux mille ans dans un parfait état de conservation.

Au bout de quelques minutes, Susannah vit venir à elle un vieillard d'apparence souffreteuse et méchante à la fois, dont les gestes saccadés et le regard stupide peignaient énergiquement la folie. A ses côtés étaient deux gentlemen de tournure éminemment fashionnable, qui soutenaient ses pas et le comblaient d'attentions toutes filiales. Le vieillard était l'homme qu'attendait Susannah; les gentlemen étaient des gardiens.

— Milady désire parler à milord? dit l'un des deux gentlemen.

— Non, monsieur, non, répondit Susannah tristement; je croyais... ceci est le résultat d'une erreur.

Elle saluait pour se retirer, lorsqu'il arriva une chose étrange. Le comte de White-Manor avait tressailli faiblement au son de sa voix.

Au moment où elle s'inclinait, il trompa par un bond subit la surveillance de ses gardiens et saisit le bras de la belle fille avec une extrême violence. Les gardiens hésitèrent. Le cas était périlleux. Le

moindre mouvement pouvait exalter la fureur du comte et mettre la vie de Susannah en danger. Pendant qu'ils se glissaient doucement, essayant de se rapprocher du lord, celui-ci avait penché son visage abruti jusque sur la charmante figure de Susannah et la considérait avidement.

— Non ! non ! non ! murmura-t-il par trois fois, je ne suis pas le père de l'enfant, madame ! Gilbert ! apporte la corde... la corde de chanvre. L'enfant ressemble au mendiant irlandais !

Il fit mine de saisir un objet que lui présentait un être invisible, et passa deux ou trois fois sa main fermée autour du cou de Susannah, comme s'il y eût enroulé une corde. Les autres fous, disséminés dans le jardin, commençaient à s'assembler pour examiner curieusement cette scène. Comme chacun d'entre eux était accompagné de plusieurs gardiens, il y avait foule.

— Voyez ! voyez ! dit le lord, comme elle est restée jeune et belle ! moi, je suis vieux. N'est-ce pas injuste? Il y a vingt ans qu'elle m'a trahi... qu'importe ! vingt ans après comme le lendemain, la vengeance est bonne. Gentlemen ! qui d'entre vous veut m'acheter cette femme ?

Les deux gardiens de White-Manor le saisirent en ce moment. Lorsqu'il sentit ses bras contenus par une force supérieure, il jeta sur la belle fille un regard envenimé de haine et dit :

— Tu voudrais bien embrasser ton enfant, n'est-ce pas ? Écoute ! Elle est morte ! elle est morte ! elle est morte !!

Il prononça ces derniers mots avec un ricanement pénible, chancela entre les bras de ses gardiens et tomba, foudroyé par une attaque de son mal.

Susannah était restée à la même place, frappée d'une sorte de stupeur. Elle savait que cet homme était un fou ; pourtant, sa vue et ses paroles avaient produit sur elle une impression qu'elle essayait en vain de chasser.

XXIX

LE CABANON

Susannah fut quelque temps avant de se remettre du choc subi dans les jardins de Denham-Park. Elle avait achevé sa tournée. Lorsqu'elle revit Londres, son absence durait depuis trois jours. Elle commença sans retard de nouvelles recherches. Elle vit Saint-Lukes, Bethnal-Green, etc. Enfin, elle visita Bethlem-Hospital (Bedlam). On lui montra des centaines d'insensés, mais on lui déclara que nul ne pouvait être admis à voir les aliénés au secret.

Les aliénés au secret! Chacun sait que l'Angleterre est un pays très-libre. Mais que vous semble cette alliance de mots *aliénés au secret?* Comment traduire ces mots : aliénés au secret, autrement que *gens sains d'esprit, séquestrés sous prétexte de folie?* Une fois mise sur cette voie, l'imagination s'effraye et refuse de se figurer les détails d'un supplice moral que les langues humaines n'ont point de mots pour décrire. Susannah sortit, persuadée que Brian de Lancester était sous les verroux de Bedlam.

Elle ne se trompait point. Lancester avait été conduit à Bedlam sur la requête de son frère, ou plutôt sur la requête signée par Tyrrel. La couleur politique qu'on n'avait point manqué de donner à son arrestation et le mystère qui continua de couvrir, durant les jours suivants, le prétendu acte d'agression contre la jeune héritière de la couronne, furent cause qu'on remplit à la lettre les instructions de White-Manor et de Tyrrel. Brian fut traité en criminel d'État qu'on ne veut point juger et dont on veut se défaire, ou tout au moins qu'on veut ensevelir dans l'oubli.

Quand Susannah revint à Barnwood-House, après quatre jours d'absence, lady Ophélia l'embrassa les larmes aux yeux.

— J'ai fait ce que j'ai pu, chère Susannah, lui dit-elle. Dès qu'il m'a été possible de sortir, j'ai pris des renseignements, et je l'ai trouvé...

— Où est-il?

— A Bedlam. Mais le difficile n'était pas de le trouver. Je n'ose vous dire cela, chère lady. M. de Lantures-Luces ne nous avait point trom pées. Il est à Bedlam sous la double accusation de folie et de crime d'État...

— Mais, interrompit Susannah, on n'aura pas de peine à prouver...

Elle s'arrêta, découragée par un regard d'Ophélia.

— Tout se fait à la requête du comte de White-Manor, dit cette dernière, et le comte est puissant.

— Mais le comte est fou ! s'écria Susannah.

— C'était un faux bruit, assure-t-on.

— C'était un bruit fondé, milady ! J'ai vu le comte de White-Manor à Denham-Park, et le hasard m'a rendu témoin de l'un de ses effrayants accès.

Ophélia appuya sa jolie tête sur sa main et devint pensive. Susannah la regardait avidement, cherchant une lueur d'espoir sur ces traits délicats et fins, dont la souffrance n'avait pu déranger l'exquise harmonie.

— Brian est l'héritier de la pairie ! murmura enfin la comtesse.

C'était un anneau détaché de la chaîne de ses réflexions. Elle se leva sans ajouter une seule parole et se mit à son secrétaire pour écrire. Mais à peine eut-elle tracé deux ou trois lignes, qu'elle jeta la plume et repoussa le papier.

— Non, non, dit-elle ; il faut que je la voie moi-même. Brian est l'héritier de la pairie, et peut-être...

— Par pitié, chère lady, interrompit Susannah, donnez-moi ma part de vos espoirs.

Ophélia lui prit les deux mains et la baisa au front en souriant.

— Vous ne connaissez pas encore assez notre monde pour me comprendre chère belle, répliqua-t-elle avec une sorte de gaieté : l'héritier d'un lord qui se porte bien est un assez mince personnage ; mais quand le lord tombe malade, on compte avec son héritier.

Tout en parlant, elle jetait rapidement sur ses épaules une élégante écharpe et disposait ses cheveux sous son chapeau sans le secours de sa femme de chambre.

— Lady Jane B..., reprit-elle, m'a refusé son appui ce matin,

mais Sa Seigneurie ne savait pas que le comte de White-Manor est fou.

— Et que peut une femme en tout ceci, Ophélia ?

— Une femme, chère belle ! lady Jane n'est pas une femme, c'est un whig. Elle a l'oreille du lord président du conseil des ministres et le cœur de S. A. Royale. Si je puis persuader à lady Jane que M. de Lancester votera avec le cabinet, la victoire est à nous.

— Oh ! tâchez ! tâchez, chère lady ! s'écria Susannah à qui cette explication n'apprenait rien du tout.

Une minute après, la comtesse s'asseyait sur les moelleux coussins de son équipage. Pendant que ses chevaux allongeaient sur le pavé sourd des larges rues du West-End ce trot choisi qui est l'orgueil de nos quadrupèdes et de nos sportmen, la charmante lady combinait son plan d'ambassade. Elle savait le monde ; elle était spirituelle et adroite autant que put l'être jamais fille d'Ève, et elle tenait par un petit coin l'intérêt des gens qu'elle allait solliciter. La pauvre Susannah attendait. Oh ! que cette demi-heure lui sembla longue ! à son retour, lady Ophélia la trouva le visage baigné de larmes.

— Victoire ! s'écria-t-elle, en se jetant à son cou. La voix d'un lord ne saurait s'acheter trop cher !

Susannah demeura un instant comme étourdie de son bonheur. Puis elle pressa la main de lady Ophélia sur sa bouche, ne trouvant point de mots pour exprimer l'élan passionné de sa reconnaissance.

— Maintenant, c'est à vous d'agir, Susannah, reprit la comtesse en lui rendant gaiement ses caresses ; il faut porter cette lettre au médecin en chef de Bedlam. C'est une *prière* du premier lord du conseil privé. Une prière de Sa Grâce vaut quelque chose de plus qu'un ordre. C'est la liberté de M. de Lancester.

— Sa liberté ! répéta Susannah en joignant les mains ; oh ! donnez, donnez bien vite !

Il y avait en ce moment à Bedlam, dans l'un des salons du corps de logis affecté à l'administration, trois graves gentlemen assemblés. L'un d'eux, le docteur Bluntdull, alors médecin en chef de Bedlam, arrivait à la conclusion d'un très-long discours, et disait :

— En cet état, messieurs et chers confrères, la folie de l'honorable gentleman me paraît être prouvée au delà du nécessaire. Je ne crois

pas devoir prendre la peine de résumer l'un après l'autre mes principaux arguments...

— Non, non, interrompirent précipitamment les deux autres gentlemen.

— Très-bien! alors, en présence de ces symptômes impossibles à méconnaître, je conclus que l'Honorable Brian...

— Une lettre pressée pour monsieur le docteur, dit en ce moment un gardien qui entr'ouvrit la porte.

— Bien! Je conclus, disais-je...

— Il y a une lady qui attend la réponse dans le parloir, interrompit encore le gardien.

— Très-bien! Je conclus, disais-je donc...

— La lettre porte le sceau du conseil privé, ajouta le gardien qui entra tout à fait.

— Ah! ah bah! dit M. Bluntdull; le sceau du conseil. Vous permettez, messieurs. Je vais conclure à l'instant.

M. Bluntdull ouvrit la lettre et braqua son binocle sur les quatre lignes qu'elle contenait. Tandis qu'il lisait, son visage n'exprimait rien du tout. C'était la manière d'être habituelle du visage de ce savant homme.

— Ah! ah bah! murmura-t-il quand il eut terminé. Peter, dites à cette lady que je lui offre mes compliments respectueux et que je suis dans une minute aux ordres de Sa Seigneurie... Pour en revenir, messieurs, me fondant sur les motifs énoncés ci-dessus, je conclus à ce que notre rapport déclare que si jamais homme eut le plein et complet usage de toutes ses facultés, c'est le Très-Honorable Brian de Lancester!

Les deux autres médecins firent un bond sur leurs siéges.

M. Bluntdull se leva.

— C'est mon avis, prononça-t-il avec emphase en frappant involontairement la lettre ouverte du revers de sa main.

Les deux médecins regardèrent la lettre, puis se regardèrent. C'étaient des praticiens nécessiteux.

— Je vois, reprit ce dernier, que nous nous entendons à merveille. Rédigez le rapport, messieurs, dans ce sens, je vous prie. Pendant cela, je vais prendre sur moi d'ouvrir les portes de l'hospice à l'Hono-

rable Brian de Lancester, qui est sain d'esprit comme vous et moi.

— Quoi! si tôt que cela? murmura l'un des médecins.

— Monsieur, répondit doctoralement Bluntdull, il n'est jamais trop tôt quand il s'agit de rendre à la société un membre distingué à tous égards et qui fait son plus bel ornement!

Il sortit.

Brian de Lancester était depuis trois jours dans l'un de ces cabanons grillés où l'on enferme les fous furieux, les fous *agités*, comme cela se dit à Bedlam. Il était littéralement chargé de liens. Chacun de ses membres adhérait étroitement aux parties correspondantes d'un meuble massif et de forme bizarre, qui porte le nom de *chaise de force*, et qui, avec son poids énorme et son système compliqué de courroies, défierait les forces d'un Hercule.

On dit qu'Oxford, l'assassin de la reine Victoria, enfermé *par grâce* à Bedlam, est devenu fou au bout de deux semaines.

Brian de Lancester était une nature énergique. Sa forte volonté l'avait soutenu durant ces trois jours de tortures. Seulement, l'effort qu'il avait fait pour ne point faiblir dans la lutte se lisait sur son visage amaigri et couvert de pâleur. Susannah lui apparut, au sein de sa misère, comme une radieuse vision. Il crut rêver d'abord. Il ne fallut rien moins que la voix positivement terrestre et peu angélique du docteur Bluntdull pour le rappeler au sentiment de la réalité. Le docteur, en effet, ne croyant pouvoir trop faire après la lettre du ministre, avait introduit lui-même Susannah dans la cellule.

— Votre serviteur, milord, votre serviteur, dit-il; hum! voici, je pense, une fâcheuse histoire. Après cela, — n'est-ce pas? — hum! trois fois vingt-quatre heures ne font pas un siècle?

Lorsque Brian ouvrit les yeux, il vit Susannah agenouillée auprès de lui et qui tâchait en vain de dénouer les courroies de la chaise de force.

— Ne prenez pas cette peine, milady, poursuivit le docteur; on va défaire l'appareil.

On défit l'appareil. Brian se mit sur ses pieds et frémit comme un lion captif. Il redressa sa taille; ses yeux brillèrent; sa bouche eut un sourire que ni plume, ni pinceau ne saurait retracer.

Puis il prit la main de Susannah qui tenait l'ordre d'*exeat* et l'entraîna sans mot dire.

— Ah! ah bah! grommela M. Blantdull, il aurait pu me remercier.

La voiture qui portait Susannah et Brian roulait dans la direction du West-End. Brian regardait Susannah en silence et avec des yeux ravis.

— Merci, dit-il en prenant sa main, sur laquelle il mit un long baiser; merci, mon ange sauveur!

— Que vous avez dû souffrir, Brian! murmura la belle fille; et c'est moi qui suis cause...

Lancester fronça le sourcil.

— C'est vrai, répliqua-t-il à voix basse.

— Ce sont donc bien eux qui vous ont jeté dans ce cachot?

— Ce sont eux... eux et milord mon frère. Mais me voilà libre, et j'ai un moyen de m'acquitter envers vous, ma Susannah. Il est une chose que votre noble cœur souhaite par-dessus tout en ce monde.

— Quoi! dit la belle fille en pâlissant; sauriez-vous?

Elle s'arrêta, et balbutia d'une voix à peine intelligible :

— Ma mère!

Brian souleva sa main qu'il tenait serrée entre les siennes, et lui en ferma la bouche en se jouant. Il souriait et se sentait heureux d'entendre ce mot si tôt venu et qui lui donnait à voir toute la belle âme de Susannah. Mais cette joie passa comme un éclair.

— Ne m'interrogez pas, répliqua-t-il, et dites-moi quelle retraite a choisie l'homme que vous appelez Tyrrel l'Aveugle?

— Oh! milord, s'écria Susannah tremblante, au nom de Dieu! n'affrontez plus sa colère!

— Sa colère ne peut rien contre moi, milady, et il faut que je le voie.

Susannah hésita.

— Il faut que je le voie, reprit Brian, sur-le-champ.

Ceci fut dit d'un ton si grave, que la belle fille n'osa plus résister. Elle indiqua la demeure du docteur Moore. Brian mit aussitôt la tête

à la portière et ordonna au cocher de se rendre au n° 10 de Wimpole-Street.

— Milady, je vous prie de m'attendre ici, dit-il au moment où la voiture s'arrêtait ; je vais bientôt revenir. Si je ne revenais pas...

Il s'interrompit et reprit presque aussitôt :

— Veuillez consulter votre montre. Si je ne revenais pas dans une demi-heure, vous vous feriez conduire au bureau de police de High-Street et vous prieriez le magistrat de venir constater un meurtre.

— Oh ! milord ! milord ! ayez pitié de moi, s'écria Susannah.

Brian ne répondit pas et descendit sur le trottoir ; l'instant d'après, il franchissait désarmé le seuil de la maison du docteur. Ce fut l'aide-pharmacien Rowley qui l'introduisit.

— Dites à maître Tyrrel, ordonna Brian, qu'un gentleman désire lui parler en particulier.

— Maître Tvrrel, répéta Rowley, maître Tyrrel... connais pas.

— Maître Spencer, si mieux vous aimez.

— Je connais beaucoup de Spencer, monsieur. Il y en a un qui s'est établi l'an dernier pharmacien dans Ludgate-Hill... mais...

— Je suis pressé, monsieur ! interrompit Brian. Quel que soit le nom sous lequel se cache cet homme, Tyrrel, Spencer ou Edmund Makensie, je veux...

— Et que lui voulez-vous, s'il vous plaît, gentleman ? dit la voix de Tyrrel qui passait en ce moment le seuil.

Brian se retourna. Tyrrel ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il recula de trois pas et changea de couleur, en grommelant :

— Décidément, le diable s'en mêle !

Ceci se rapportait à une série de déboires éprouvés depuis peu par Tyrrel : la fuite de Susannah et de Clary, la triste issue du complot contre la Banque, etc., etc. Tyrrel était en veine de malheur.

— Nous avons un long compte à régler ensemble, maître Ismaïl, lui dit Brian.

Le juif chassa Rowley d'un geste.

— Les comptes les plus longs finissent par se débrouiller, milord, répondit-il, quand on sait s'y prendre comme il faut. Que réclamez-vous de moi ?

— Je veux savoir le nom du père de Susannah, d'abord.

— Et ensuite?

— Ce nom, d'abord! prononça impérieusement Lancester.

— Moi, je vous disais : ensuite? repartit le juif qui poussa du pied un fauteuil en face de Brian et s'y assit, parce qu'il m'en coûtait d'entamer l'entrevue par un refus. Je ne veux pas vous dire le nom du père de Susannah.

— Prenez garde, Ismaïl.

Le juif haussa les épaules avec cet air provoquant des gens qui veulent tâter le terrain et savoir les ressources de leur adversaire.

— Eh! milord, vous vous moquez, dit-il; prendre garde. La prudence est la première condition du commerce que je fais. Mais vous, n'avez-vous point songé à prendre garde, lorsque vous avez passé le seuil de cette maison?

— Si fait, répondit simplement Brian.

Tyrrel attendit durant quelques secondes, espérant que Lancester allait s'expliquer; mais Lancester garda le silence, ce qui porta le juif à réfléchir.

— Milord, reprit-il après une pause, vous me demandez là un secret qui est à vendre.

— Je ne refuse pas de le payer, dit Brian.

— C'est que vous êtes bien pauvre, milord! ajouta Tyrrel en souriant; plus pauvre que vous ne pensez. La main qui s'ouvrait dans l'ombre pour mettre tous les mois cent guinées à votre disposition est aujourd'hui la main d'un pauvre prisonnier.

— Vous sauriez?... s'écria vivement Lancester.

— Ce secret-là n'est pas à vendre, milord, interrompit Tyrrel avec gravité; donc, continua-t-il, vous voilà nu comme un mendiant. Mais, d'un autre côté, il y a une fortune de prince suspendue au-dessus de votre tête... suspendue par un cheveu. Ne prenez pas la peine de m'interroger avec menace, comme c'est l'intention de Votre Seigneurie : il me plaît de m'expliquer clairement sur ce point. White-Manor est épileptique et fou.

— Milord mon frère serait fou? dit Brian dont la voix exprimait une tristesse non feinte.

Tyrrel éclata de rire.

— On dirait que vous n'avez pas fait de votre mieux pour amener ce résultat ! répliqua-t-il avec raillerie.

Brian courba la tête, non pas sous le sarcasme de ce misérable, mais sous le reproche de sa conscience.

— Je suis venu, dit-il, pour savoir le nom du père de Susannah ; je le saurai de gré ou de force.

— Il y a comme cela bien des choses que je voudrais savoir et qu'on ne me dit pas, répliqua froidement Tyrrel ; par exemple, je serais excessivement curieux d'apprendre quelle est la puissante fée qui vous a ouvert les portes de Bedlam?

Lancester se leva.

— Maître Ismaïl, dit-il en tâchant de garder son calme, on ne gagne pas deux fois, croyez-moi, la partie que vous avez jouée contre le gibet jadis.

— C'est mon avis, milord.

— Je vous donne ma parole de nobleman, reprit Brian, que si vous ne m'apprenez pas le nom du père de Susannah, je me rends chez le magistrat en sortant d'ici, et que...

— Votre menace pèche par sa base, milord, car il n'est pas très-certain que je vous laisse sortir d'ici !

— Alors, maître Ismaïl, préparez votre antidote contre la corde. J'ai prévu le cas.

Tyrrel couvrit soudainement son visage de ce masque bénin et bonhomme que nous lui avons vu au commencement de ce récit. Ses yeux brillants s'éteignirent et se fixèrent, mornes, dans le vide, comme des yeux d'aveugle.

— Votre Seigneurie, dit-il humblement, vient de remporter une facile victoire sur un pauvre homme. Qu'elle daigne se rasseoir. Je suis entièrement à ses ordres et prêt à lui apprendre ce qu'elle désire si ardemment savoir.

Brian se rassit.

Tyrrel le regarda un instant d'un air soumis. Puis ses prunelles s'allumèrent graduellement jusqu'à prendre cet éclat réellement diabolique sous lequel tremblait jadis la pauvre Susannah. En même temps sa lèvre mince se relevait en un sourire amer et cruel.

— C'est vous qui êtes cause que j'ai été pendu, milord, dit-il d'une

voix brève et stridente, qui, frappant inopinément à l'oreille de Lancester, donna un tressaillement à ses nerfs. Sans vous, il y a longtemps que je serais riche à millions. Susannah était ma fortune : vous m'avez volé Susannah! Vous avez pris de triomphantes précautions, je pense, pour vous mettre à l'abri de mon poignard. Eh! milord, bien fou serais-je si je vous tuais autrement que selon votre fantaisie. Vous venez chercher un nom ; j'ai refusé de vous le dire d'abord, pour jouer avec votre angoisse, pour me railler un peu de cette lutte naïve que l'espoir livre en vous à la crainte. Car ce nom, milord, il y a bien des jours que vous l'avez deviné !

Brian, pâle comme un spectre, avait le front couvert de sueur et haletait.

— Sur mon honneur, balbutia-t-il, non, je ne puis croire... non !

— Vous mentez, nobleman, reprit Tyrrel avec une joie hideuse ; ce nom, je n'ai même pas besoin de le prononcer. Votre conscience vous le crie. Eh bien! vous ne vous trompez pas. Il est son père, milord, elle est sa fille, et vous ne serez jamais son époux!

Brian poussa un gémissement étouffé, puis, se levant avec effort, il se dirigea en chancelant vers la porte, tandis que Tyrrel lui jetait avec un ricanement haineux ces dernières paroles :

— Il y aurait pourtant moyen d'arranger tout cela, milord; devenez mon frère en religion. La loi de Moïse bénit ces sortes de mariages.

Brian pressa le pas et s'enfuit. Il ouvrit la portière de la voiture, mais il n'y monta pas. Susannah, qui s'apprêtait à le recevoir, joyeuse, jeta un cri de terreur à la vue de ses traits bouleversés.

— Milady, murmura-t-il d'une voix brisée, Susannah! allez... je ne puis vous suivre en ce moment. Adieu !

Il fit un signe au cocher, qui se penchait pour demander ses ordres. La voiture partit. Brian demeura un instant immobile, cloué au sol ; puis on le vit s'éloigner, jeté tantôt à droite, tantôt à gauche par le flot des passants.

Le soir, Susannah reçut une lettre qui contenait seulement ces mots, avec la signature de Brian :

« Je ne vous verrai plus, Susannah, parce que je vous aime et que je suis le frère de votre père. »

Susannah lut à travers ses larmes, et tomba, navrée, entre les bras de la comtesse.

XXX

LE VERDICT

Nous laissons passer six semaines et nous nous retrouvons au mois de février 183.. C'est vers cette époque que le Londres aristocratique s'anime. English-Opera-House s'agite et se pare pour recevoir tous ces brillants talents que la France et l'Europe prêtent pendant quelques mois, chaque printemps, à ce sol infécond pour l'art. La SAISON va commencer. La *saison*, c'est Almack, c'est la cour, ce sont les soirées étouffantes des théâtres, les lectures, les promenades à Hyde-Park, cette foire des équipages, la plus magnifique qui soit au monde; ce sont les courses, les joutes ruineuses des tripots ; c'est le faste qui lutte contre le spleen, c'est le bruit qui se prend corps à corps avec l'ennui.

La cour d'assises du Middlesex tenait séances depuis une semaine environ dans Old-Bailey. Il était onze heures du matin. Une foule immense se pressait aux abords de la cour de justice; jamais la curiosité publique n'avait été plus vivement excitée. Les policemen avaient peine à défendre les issues du prétoire, dont les places réservées se vendaient jusqu'à dix livres sterling.

C'est qu'il s'agissait d'un procès de toute beauté. Le brillant, le fameux marquis de Rio-Santo s'asseyait depuis deux jours sur la sellette des criminels.

Tout auprès de la porte d'entrée il y avait une femme vêtue de deuil, dont le visage se cachait derrière un voile noir épais. La foule roulait comme une mer. Vers onze heures et un quart, les constables, soutenus par quelques policemen, ouvrirent un passage à la voiture de l'accusé. M. le marquis de Rio-Santo, portant sur son noble visage un air d'indifférence, descendit au seuil d'Old-Bailey.

En ce moment la femme vêtue de noir souleva son voile et découvrit les traits pâlis de lady Ophélia, comtesse de Derby. Les yeux du

marquis se tournèrent vers elle par hasard, et dès qu'il l'eut aperçue l'expression de sa physionomie changea complètement. Tout ce qu'il peut y avoir de plus tendre dans le respect, de plus affectueux dans la reconnaissance vint animer son regard, qui caressa un instant avec amour le front baissé de lady Ophélia.

Ophélia laissa retomber son voile, mais pas assez vite pour cacher un mélancolique sourire, traversé par deux larmes silencieuses qui roulèrent lentement sur sa joue.

M. le marquis de Rio-Santo était devant ses juges. On supposait que cette séance terminerait les débats et amènerait le verdict du jury. Le principal témoin, Angus Mac-Farlane, du château de Crewe, manquait au procès. Toutes les recherches pour le trouver avaient été vaines : on ne savait ce qu'il était devenu. Frank et Mac-Nab étaient là pour le remplacer. Auprès d'eux, témoin bénévole, s'asseyait Sa Grâce le prince Dimitri Tolstoï, ambassadeur de Russie, dont le témoignage avait plus d'une fois foudroyé Rio-Santo durant le cours des débats.

Au dehors, la foule s'était décimée, mais la plupart des gens qui avaient quitté le pavé n'étaient pas très-loin et attendaient, dans quelque public-house des environs, l'issue du procès et la sortie du condamné, car la condamnation ne soulevait pas l'ombre d'un doute.

La *Famille* entière était en émoi. Aucun de ses membres, à l'exception du marquis, n'avait été mis en cause, parce que la déposition de Mac-Farlane, faite au bureau de police de Westminster, ne mentionnait que le marquis, tout en promettant des révélations ultérieures et une liste des principaux lords de la Nuit. A dater de cette soirée même, on avait perdu la trace du laird, qu'on supposait avoir été assassiné par la *Famille*.

Mais le marquis tout seul suffisait bien à occuper l'attention générale. Les hommes de la *Famille* savaient désormais qu'il était ce chef mystérieux, dirigeant dans l'ombre leurs mouvements et régnant sur eux en monarque absolu. Chacun avait tâché de le voir, chacun l'avait vu, et l'aspect vraiment royal de cet homme étrange avait fait sur tous une profonde impression.

Pendant que le procès suit son cours, nous retrouvons les personnages subalternes de notre drame assemblés dans le spirit-shop de

Jack Gibbet, Fleet-Lane, à quelques pas d'Old-Bailey. C'était un bouge dans le genre de *la Pipe et le Pot;* seulement il y avait un parloir réservé pour les clercs de sollicitors et les bas-officiers de la justice, qui étaient les gentlemen de l'endroit.

A une table de ce parloir réservé, tout près de la porte du parloir commun, le capitaine Paddy O'Chrane prenait ses douze sous de gin mélangés d'eau froide, sans sucre, avec une idée de citron. Il était seul. Non loin de lui, Snail, Madge, Loo et Mich, dont la figure en triste état gardait les marques du terrible poing de Turnbull, occupaient la première case du parloir commun. A la table suivante, Bob-Lantern et Tempérance partageaient maritalement une cruche de porter. Enfin, dans un coin éloigné, Donnor d'Ardagh prenait son repas du matin. Il était enfoncé dans l'angle de sa case et nul n'avait remarqué sa présence.

On avait parlé d'abord du procès, puis, ce sujet épuisé, on en était revenu au grand événement du pillage manqué de la Banque et aux incidents qui en étaient résultés.

— C'eût été un *fun* fameux! dit Snail; moi et ma sœur Loo nous nous étions postés au coin de Poultry. Mais voyez donc comme Loo souffle, la pauvre fille! Mich, donnez à boire à votre femme, mon beau-frère!

Mich versa un verre de gin, mais la pauvre enfant ne put le porter jusqu'à ses lèvres. Le verre s'échappa de sa main tremblante et se brisa sur le carreau

— Signe de mort! dit Mitchell.

— Bah! s'écria Snail; versez un autre verre, Mich: c'est moi qui paye.

Loo s'était levée, haletante et les deux mains sur sa poitrine qui la brûlait.

— Voyez, Tempérance, dit paternellement Bob-Lantern à sa femme, voyez où conduit l'abus des liqueurs fortes, mon trésor.

— Oh! mon joli Bob, répondit Tempérance en caressant l'affreux menton du mendiant, je n'ai pas bu ce matin la valeur d'une pauvre pinte de gin!

— Et après tout, reprit Snail, il se pourrait bien que ce fût signe de mort; car Son Honneur est dans une mauvaise passe. Mais pour en

revenir à moi et à ma sœur Loo, quand les soldats arrivèrent, il y eut des sots qui voulurent les attaquer. Les soldats chargèrent et nous ramenèrent bon train jusqu'au purgatoire de Wihte-Chapel, qui était vide, puisque tous les oiseaux avaient pris leur volée. Joé, qui était de garde, fit jouer le ressort de l'entrée donnant sur le *lane* ; le mur du rez-de-chaussée s'ouvrit. Nous nous jetâmes dans la salle basse ; les soldats nous suivirent. Ah ! ah ! vous allez voir ! Nous autres qui savions le chemin, nous courûmes à gauche, mais les pauvres diables de soldats s'arrêtèrent dès que la porte se fut refermée derrière eux. Il faisait noir, pardieu ! comme dans un four. Je me mis à marcher tout doucement pour arriver jusqu'au trou de précaution qui est entre la rue et la porte de la salle. Une fois au bord du trou, je dis : Allons, camarades, allons ! Te souviens-tu de cela, ma sœur Loo?

Loo ouvrit ses yeux éteints et les referma aussitôt sans répondre.

— Loo est malade, reprit Snail ; ce ne sera rien si on lui donne à boire. Les soldats m'entendirent et s'élancèrent. Ah ! ah ! le trou est profond ! Ceux-là ne diront pas où est situé le Purgatoire !

— Je veux être bouilli, dit le capitaine, bouilli dans la chaudière de Satan, que diable ! si cet enfant-là n'est pas le plus fin de nous tous.

— Écoutez, ma femme Madge ! s'écria Snail ; écoutez ce qu'on dit de votre homme, un million de blasphèmes !

— Ça dut mécontenter durement les soldats, fit observer Bob.

— Oh ! oh ! je souffre, mon Dieu ! râla en ce moment la petite Loo. Ma sainte mère, priez pour moi !

Donnor d'Ardagh, qui était seul dans la case, tressaillit douloureusement au son de la voix de sa fille et se rapprocha. Snail, de son côté, s'était levé, tenant en main un plein verre de gin.

— Ouvre la bouche, ma sœur Loo, dit-il.

La petite fille obéit et Snail lui fit boire le gin jusqu'à la dernière goutte.

Loo roula un instant ses yeux enflés subitement et se dressa sur ses pieds comme si elle eût reçu un choc galvanique.

— A boire encore ! à boire ! cria-t-elle de sa voix enrouée.

Le capitaine Paddy mit sa tête et son long col hors du parloir réservé.

— Quelqu'un parmi vous, demanda-t-il, abjecte espèce, mes bons

garçons, peut-il me dire s'il est vrai que M. et mistress Gruff aient disparu de l'hôtel du *Roi George*.

— Moi, capitaine, moi, Satan et ses cornes ! répondit Snail, je puis vous dire cela et bien d'autres choses, pardieu ! Écoutez, vous autres ; il y a une histoire. C'était encore la fameuse nuit. En sortant du Purgatoire, où j'avais mis les soldats dans le trou, je laissai ma sœur Loo s'en aller toute seule à la maison et je pris le bord de l'eau pour me rendre en toute sûreté à l'hôtel du *Roi George*. Voilà qu'en arrivant au pont de Blackfriars... c'est drôle, vous allez voir... j'aperçois un grand diable de fou qui regardait l'eau par-dessus le parapet en chantant une vieille chanson écossaise. Je m'approchai. Il m'entendit et s'élança sur moi comme un furieux. « Regarde, me dit-il, regarde ! les vois-tu ? Voilà Gruff et sa femme. Voilà Clary et Anna ! Voilà mon frère Fergus ! » Il me montrai la Tamise où il n'y avait rien du tout.

— Après, bandit en herbe ? dit le capitaine.

— Après ? reprit Snail ; du diable s'il ne se mit pas à pleurer comme une fontaine. « Morts ! ils sont tous morts ! disait-il, je les ai tous tués ! »

Et au moment où j'y pensais le moins, il me lâcha et s'élança dans la Tamise. Je regardai. Je le vis flotter comme s'il n'eût pu s'enfoncer sous l'eau, car il ne nageait pas. Au bout de quelques secondes, sa voix s'éleva de nouveau et vint jusqu'à moi. Il chantait... attendez ! quelque chose de drôle :

Le laird de Killarvan
Avait deux filles ;
Jamais n'en vit amant
De plus gentilles
Dans Glain-Girvan...

Et d'autres couplets dont je ne me souviens plus. Il chanta longtemps. Puis sa voix s'éteignit et je ne vis plus rien sur l'eau.

— Mais Gruff, petit-fils de Satan ?

— Patience, capitaine, tonnerre du ciel ! Quand le fou fut noyé, je poursuivis ma route vers l'hôtel du *Roi George*. La porte était ouverte. Personne dans la salle basse. En haut... ma foi ! le fou disait

peut-être vrai : il se peut qu'il vît dans la Tamise les corps de Gruff et de sa femme, car, en haut, il y avait du sang et voilà tout.

On entendit à cet instant le bruit de la chute d'un corps sur le carreau. Chacun se retourna vers Loo qu'on avait oubliée. Elle était étendue, baignée de sueur, sur le sol.

— Je brûle ! murmurait-elle ; ôtez-moi le feu que j'ai là-dedans !

Elle pressait à deux mains sa maigre poitrine. Donnor d'Ardagh s'était élancé vers elle. Il se mit à genoux.

— Ce ne sera rien, dad, dit Snail.

— Le daddy ! prononça faiblement Loo ; Dieu est bon de m'avoir donné la vue de mon père à cette heure... oh ! daddy ! je vous en prie... éteignez ce feu... ce feu que j'ai là-dedans !

— Buvez, ma sœur Loo, reprit l'intrépide Snail ; ce ne sera rien.

La petite fille secoua la tête et repoussa le verre de gin, à l'inexprimable étonnement de Tempérance, qui fit un geste involontaire pour s'en emparer.

— Daddy, murmura Loo, cela me fait grand bien de vous voir. Que faut-il dire à ma mère de votre part ? Je vais vers ma bonne mère. Oh ! le feu s'est éteint... Je ne souffre plus.

Elle ferma les yeux. Ses traits hâves et flétris eurent un doux sourire d'enfant qui s'endort.

— Voilà que c'est passé ! dit Snail.

Donnor , toujours à genoux, se pencha sur le front de Loo immobile et y mit un baiser en pleurant. Puis il joignit les mains comme pour prier. Puis encore il étendit sur Loo sa houppelande de toile.

— Pourquoi tout cela, daddy ? demanda Snail.

— Parce qu'elle est morte, enfant, répondit Donnor.

En même temps, il souleva dans ses bras le pauvre petit corps de Loo et sortit à pas précipités. Il y eut dans le public-house un moment de silence lugubre.

— Voyez, Tempérance ! murmura Bob, voilà une terrible leçon !

— Oh ! oui, mon gentil garçon, répondit la grande femme ; et voyez, c'est comme cela que je mourrai si vous ne me donnez pas six pence pour acheter du gin !

— Ma femme Madge, dit Snail en tâchant de ne point pleurer, je suis un gentleman et ne voudrais pas me comporter comme un en-

fant... mais je pense qu'il est permis de regretter sa sœur. Ma pauvre Loo! ma pauvre Loo! Je ne pleure pas, Madge!

Snail se tourna brusquement vers la muraille, parce qu'une larme mouillait sa paupière et qu'il avait honte. Le silence qui régnait dans le public-house n'avait pas encore pris fin, lorsqu'on entendit au dehors un long et bruyant bourdonnement. Tous les membres de la *Famille* se levèrent d'un mouvement commun et se dirigèrent vers la porte.

— C'est le verdict! se disait-on, c'est le verdict!

— C'est le verdict! répéta Tom Turnbull qui entrait en ce moment et repoussa la porte d'un coup de pied qui faillit la mettre en pièces.

— Et quel est ce verdict, Tom, mon camarade? demanda Paddy O'Chrane, oubliant de blasphémer dans son empressement.

Les autres gens de la *Famille*, au lieu de sortir, entourèrent aussitôt Tom Turnbull. Celui-ci se jeta sur un banc et demeura un instant silencieux. Son rude et grossier visage exprimait une profonde émotion.

— Je ne le connais que d'hier, dit-il enfin avec brusquerie; mais si, en donnant ma peau, j'espérais le sauver, je la donnerais.

— Il est condamné? balbutia le capitaine, ému, lui aussi, pour la première fois depuis bien des années.

— A mort! répondit Turnbull.

XXXI

LE CASSE-COU

Fergus O'Brean, sujet anglais, se disant don José-Maria Tellès de Alarcaon, marquis de Rio-Santo, grand de Portugal, etc., avait été déclaré coupable sur la question de l'assassinat de M. James Mac-Nab, esq., avocat près les cours de justice de Glascow, coupable aussi sur la question de complicité dans une tentative de pillage de la Banque. Quant à la question de haute trahison, le solliciteur de la couronne l'avait préalablement écartée par ordre supérieur. Les États n'aiment point à constater qu'il soit possible de conspirer contre eux.

Fergus O'Breane avait déclaré accepter l'arrêt prononcé d'après la sentence du jury, déclarant en outre avoir commis les actes qui motivaient ce verdict et ne se point repentir de les avoir commis. On avait fixé un bref délai pour son exécution publique, par la corde, devant Newgate, et Londres tout entier se promettait d'assister à cette pendaison fashionable. Mais Fergus O'Breane, à part ses autres dires qui furent jugés hardis, téméraires et subversifs par tout ce qui portait perruque dans les Trois-Royaumes, avait déclaré à haute et intelligible voix, dans l'enceinte même d'Old-Bailey, devant les juges, aldermen, greffiers, avocats, etc., etc., stupéfaits de tant d'audace, qu'il ne serait jamais pendu.

Ceci, du reste, fut regardé comme une pure rodomontade, et les nobles salons du West-End se préparèrent à donner une dernière marque de sympathie au LION, au roi de la mode, en venant le voir pendre.

Il était environ dix heures du soir. C'était le surlendemain de la condamnation de M. le marquis de Rio-Santo. Anna et Clary Mac-Farlane étaient couchées toutes les deux et toutes les deux immobiles. Mais, tandis qu'Anna dormait déjà profondément, on eût pu voir l'œil de Clary, grand ouvert et brillant d'un éclat fiévreux, se fixer

avec inquiétude sur le lit de sa sœur, comme pour constater son sommeil.

Après le premier moment de joie causée par le retour inespéré des deux sœurs, tout était redevenu bien triste dans la maison de mistress Mac-Nab, on n'avait point tardé à s'apercevoir qu'Anna et Clary, quoique différemment affectées, étaient blessées toutes les deux. Anna, enfant douce et naïve naguère, avait maintenant un secret; mistress Mac-Nab surprenait souvent à ses jolis yeux, autrefois si bien habitués au sourire, des traces de larmes. Quant à Clary, son esprit et son cœur semblaient frappés du même coup funeste. Elle souffrait, la pauvre fille, un mal inconnu, et ses facultés mentales ne voulaient point se rasseoir.

Elle passait de longues heures assise derrière le rideau de sa croisée, regardant sans relâche les fenêtres de la maison carrée, guettant un mouvement des draperies, un signe qui lui annonçât la présence d'Edward. Mais elle n'apercevait rien. Et quand Stephen ou mistress Mac-Nab venait la chercher pour l'enlever aux tristes rêveries de sa solitude, elle les suivait, silencieuse.

Une fois, mistress Mac-Nab monta l'escalier plus vite que d'habitude et lui dit avec cette gaieté que savent prendre les mères auprès de leurs enfants qui souffrent :

— Venez, Clary, venez, mon enfant, je veux vous montrer le portrait du fameux marquis de Rio-Santo.

Elle avait acheté à sa porte une de ces lithographies plus ou moins ressemblantes qui se vendent dans Londres à cent mille exemplaires pendant et après chaque procès célèbre.

Du premier coup d'œil, Clary reconnut Edward.

— Voyez, Clary, dit mistress Mac-Nab ; ce gentleman a voulu tuer le roi, les ministres et tous les membres du parlement. N'a-t-il pas l'air d'un grand scélérat, mon enfant?

Clary ne répondit pas.

— Il est bien beau! murmura sa sœur ; je ne croyais pas qu'il pût y avoir d'homme aussi beau que cela !

Clary se prit à sourire et lui serra doucement la main. Puis, tout à coup elle eut un frisson et prononça tout bas :

— Ne met-on point à mort ceux qui veulent tuer le roi?

— Oui, oui, ma pauvre fille, répondit mistress Mac-Nab. C'est aujourd'hui même qu'on va juger ce brigand.

— Où juge-t-on? demanda Clary.

Il y avait longtemps que Clary n'avait prononcé tant de paroles. Anna et mistress Mac-Nab échangèrent un regard d'espoir.

— On juge dans Old-Bailey, chère fille, répondit cette dernière.

Clary passa un doigt sur son front.

— Je sais où est Old-Bailey, dit-elle après un silence; et, quand on a jugé, où met-on ceux qui vont mourir?

— A la prison de Newgate, mon amour.

— Je sais où est Newgate, dit encore Clary; voulez-vous me donner ce portrait?

— Ce portrait et tout ce que vous voudrez, chère enfant.

Clary saisit aussitôt la lithographie et remonta précipitamment l'escalier de sa chambre.

Le soir dont nous parlons, c'est-à-dire le surlendemain de la condamnation du marquis, Clary avait passé la plus grande partie du jour à sa fenêtre, profitant de tout instant où la tendresse de sa sœur n'épiait point ses mouvements pour contempler le portrait du marquis.

La brune venue, Clary devint pensive et devança de beaucoup l'heure habituelle de se mettre au lit. Elle pria sa sœur de faire comme elle, et Anna, toujours disposée à suivre les moindres volontés de la malade, se coucha vers neuf heures. A dix heures elle dormait. Clary retenait son souffle et gardait de son côté une immobilité complète. Mais elle ne dormait pas, et ses yeux grands ouverts, comme nous l'avons vu, épiaient le sommeil d'Anna. Au bout de quelques minutes elle souleva ses couvertures par un mouvement presque insensible et sortit doucement du lit. Elle était tout habillée.

Anna ne s'éveilla point. Clary ouvrit la porte et descendit l'escalier. Elle oublia d'embrasser sa sœur.

Lorsqu'elle arriva au rez-de-chaussée, la vieille Betty veillait encore. Clary se glissa dans le parloir et s'y cacha. Elle attendit patiemment que Betty fût couchée; puis, lorsqu'elle jugea que la vieille devait être endormie, elle prit la clé de la porte extérieure, qu'elle ouvrit, et se trouva seule, à onze heures et demie de la nuit, sur le trottoir désert de Cornhill.

— Je sais bien où est Newgate ! murmura-t-elle.

A cette même heure, l'honnête et incorruptible porte-clés, Noll Brye, venait de visiter en personne le cachot où le marquis de Rio-Santo attendait, couché sur la paille, l'exécution de sa sentence. Il va sans dire qu'on prenait à l'égard du noble prisonnier des précautions d'autant plus multipliées qu'il avait manifesté en plein prétoire l'intention d'éviter l'échafaud. Or, l'échafaud ne s'évite, lorsqu'on a passé le seuil de ce lugubre cabanon nommé « la chambre de l'attente, » que par le suicide ou l'évasion. L'autorité, qui craignait également l'un et l'autre, avait placé dans le cabanon même où Rio-Santo était aux fers, un homme sûr et vigoureux, présenté par le propre intendant du metropolitain-police, S. Boyne, esq. C'est ici ou jamais le cas de dire que trop de précautions nuit. L'homme sûr et vigoureux cautionné par S. Boyne, esq. était l'Écossais Randal Graham.

Mais ceux qui connaissent Newgate savent qu'une évasion de la *chambre d'attente* présente d'énormes difficultés.

— Êtes-vous prêt, milord? dit Randal lorsque le pas lourd du vieux Noll Brye eut cessé de se faire entendre au dehors.

— Je suis prêt, répondit Rio-Santo qui se souleva sur son lit de paille.

Randal s'approcha de la fenêtre donnant sur la rue de Newgate et lança à travers les massifs barreaux de fer une demi-couronne qui rendit un son argentin en tombant sur le pavé. Aussitôt, de l'angle de Giltspur-Street, un miaulement aigu se fit entendre.

— Ils sont là, dit Graham, O'Breane voici le moment de nous séparer. Il est certain que je n'eusse pas fait pour mon père ce que je vais faire pour vous. Si vous ne me revoyez plus, il faudra penser quelquefois au pauvre Randal, O'Breane.

— J'y penserai comme à un ami cher et dévoué, répondit le marquis avec émotion ; mais pourquoi parler ainsi, Graham? nous nous reverrons certainement.

Randal secoua la tête.

— Je connais le *casse-cou*, dit-il ; autant vaudrait se jeter du haut de Saint-Dunstan sur le pavé.

— Je n'ai jamais vu ce casse-cou, comme vous l'appelez, murmura Rio-Santo ; y a-t-il donc vraiment danger de mort?

— Oui et non, O'Breane. Si on avait des ailes, on pourrait s'en tirer comme il faut. C'est un escalier de soixante marches, taillé à pic et au bas duquel s'élève le mur de pierre d'une maison. S'il fallait s'y risquer en plein jour, le cœur manquerait, mais il fait nuit... Allons Fergus! à la besogne.

— Mais, dit encore celui-ci, qui vous force à prendre ce périlleux chemin ?

— Ma foi, milord, répliqua l'Écossais, vous devez penser que ce n'est pas par choix que je le prends. Les shérifs, voyez-vous, tiennent à Votre Seigneurie comme à la prunelle de leur yeux. Ils ont établi des postes à toutes les issues. Il y en a dans Ludgate-Hill, dans Fleet-Lane et au bout de Cheapside. Un seul point nous reste ouvert, c'est Skinner-Street et la cour de l'Arbre-Vert, qui sont gardés par des policemen du choix de M. Boyne. Or, une fois dans Green-Arbour-Court, il faut en sortir.

Rio-Santo mit son front entre ses mains et réfléchit durant quelques secondes. Au bout de ce temps, il se leva, laissant sur la paille ses fers minés d'avance, et serra la main de Randal.

— Merci, dit-il. Pour moi je n'accepterais pas votre dévouement, mais j'ai entamé le combat, et ma défaite creuserait davantage l'abîme où souffrent mes frères.

— A la besogne! répéta Randal; je vous dirai, moi, que je me moque de vos Irlandais comme du shah de Perse, et que si je donne mon sang pour quelqu'un, c'est pour vous tout seul, O'Breane!

Il déboutonna rapidement son habit et détacha une corde de soie roulée autour de ses reins. Cela fait, il arracha sans efforts deux des barreaux de la fenêtre qu'il avait limés lui-même dans la soirée. L'un de ces barreaux, passé en travers de ceux qui restaient, servit à fixer solidement la corde. Randal prit ces diverses mesures avec sang-froid et précision, de même qu'il avait parlé de Green-Arbour et du casse-cou, sans emphase, de même encore qu'il avait énoncé son intention de mourir pour Rio-Santo d'un ton simple, dépourvu d'enthousiasme et d'exaltation.

Et pourtant, à moins qu'on ne remonte au gouffre de Curtius ou au saut de Leucate, jamais chance de mort plus certaine n'avait été bravée par un homme avec connaissance de cause et préméditation.

Le casse-cou de Green-Arbour-Court présente une rampe effrayante à mesurer de l'œil; on ne le descend qu'avec lenteur et en prenant des précautions qui n'empêchent pas les accidents de s'y multiplier tous les jours.

Randal prétendait franchir cet escalier à cheval, par une nuit sombre.

Comme il l'avait dit, au bas de l'escalier se dressait et se dresse encore un mur de pierres qui semble placé là pour ôter jusqu'à la plus mince possibilité de tenter avec succès l'entreprise méditée par Randal.

Randal espérait peut-être *en revenir,* pour employer son style, mais nous devons dire qu'il ne se faisait point illusion et que la perte du temps employé par les policemen à reconnaître son cadavre, au cas où il resterait mort au pied du casse-cou, entrait positivement en ligne de compte dans son calcul touchant les probabilités de l'évasion du marquis.

Quand la corde de soie fut solidement fixée, Randal se tourna vers le marquis et lui tendit la main.

— Au revoir, dit-il; profitez du moment et souvenez-vous de moi.

Il se glissa lestement entre les barreaux et fut à terre en un clin d'œil. La sentinelle de la porte de la Dette entendit le bruit de sa chute et cria : Qui vive? Au lieu de répondre, Randal prit sa course vers Giltspur-Street. A l'angle de cette rue, un cheval était préparé. Randal sauta en selle.

— Alerte! cria la sentinelle, le condamné s'évade!

L'effet de ce cri fut magique. Les pierres des maisons voisines semblèrent se transformer instantanément en hommes de police. Randal tourna par Skinner-Street, ne poussant son cheval qu'autant qu'il fallait pour n'être pas atteint, et se gardant bien de le mettre au galop. Le policeman qui faisait sentinelle à l'entrée de Green-Arbour-Court, se laissa choir sur le pavé, en criant miséricorde, comme s'il eût reçu un choc violent. Randal passa, poursuivi de près par tous les surveillants échelonnés autour de Newgate. Arrivé au milieu de la cour, il frappa de ses deux talons le ventre de son cheval. On le vit, à la lueur de l'unique lanterne suspendue au bout de l'obscur passage, partir comme un trait et disparaître au haut du casse-cou.

Les policemen s'arrêtèrent. Ils entendirent le sabot du cheval heurter les premières marches de l'escalier. Puis ce fut un bruit sourd, le roulement d'un corps lancé avec violence sur une rampe âpre. Puis enfin, ce fut un son étouffé, pesant, suivi d'un mortel silence.

Il courut un frisson d'horreur parmi les hommes de police. Après un moment d'hésitation, ils détachèrent la lanterne de la cour et commencèrent à descendre l'escalier avec précaution. Dès les premières marches, ils rencontrèrent des traces de sang. Au bas du casse-cou, dans la ruelle étroite et sans nom qui redescend dans le street, ils trouvèrent un sanglant et informe pêle-mêle. Le cheval avait été littéralement broyé. Mais il n'y avait là que les débris du cheval. Les hommes de police eurent beau chercher, ils ne découvrirent rien qui ressemblât à un cadavre humain; rien, pas même un lambeau de vêtement.

Ils se regardèrent, désappointés, puis ils battirent les ruelles environnantes, au-dessous du casse-cou. Ils ne songèrent point à battre Green-Arbour-Court lui-même, parce qu'il était réellement peu probable que le prisonnier eût remonté après sa chute les soixante marches du casse-cou.

Pendant cela, Newgate-Street restait complétement désert, et il n'y avait plus dans Old-Bailey que la sentinelle de la porte de la Dette. Quand nous disons désert, nous parlons seulement par rapport aux gens de la police, car il se trouvait aux environs de la prison plusieurs personnes que la fuite de Randal n'avait point éloignées. C'étaient d'abord les hommes de la *Famille*, cachés dans Giltspur-Street, et le cavalier Bembo, qui tenait par la bride un excellent et vigoureux cheval de selle.

C'était ensuite une jeune femme vêtue de noir qui se tenait immobile à l'angle de Skinner-Street.

Au moment où Randal avait piqué des deux, cette jeune femme venait d'arriver. Elle avait examiné le visage du fugitif à la lueur des réverbères, et avait murmuré :

— Ce n'est pas lui !

Puis son regard, où il y avait de l'égarement, s'était promené le long des murailles noires de la prison.

— Je savais bien que je trouverais Newgate, murmura-t-elle ; mais

comment arriver jusqu'à lui? Comme ces pierres sont tristes! et qu'il doit faire froid derrière ces grands murs!

Clary, c'était elle, serra autour de sa taille, en frissonnant, les plis de son écharpe et ramena son voile sur son visage.

A ce même instant, M. le marquis de Rio-Santo, suivant le même chemin que Randal Graham, se laissait couler le long de la corde de soie et atteignait le sol sans accident. Aussitôt qu'il eut touché terre, il se glissa vers Giltspur-Street.

— A vous, signore! dit une voix sous l'enfoncement d'une porte.

Bembo détacha en toute hâte la bride du cheval et la tendit à Rio-Santo.

— Qui vive? cria la sentinelle d'Old-Bailey.

— En selle, milord, en selle! dit Bembo.

Rio-Santo lui ouvrit ses bras et le jeune Italien s'y jeta tout attendri.

— Qui vive? dit encore la sentinelle.

Rio-Santo enfourcha son cheval et tourna, au pas, l'angle de Giltspur Street.

Clary leva son voile et le reconnut. Sans dire une parole, elle s'élança vers lui et s'attacha aux plis de son manteau. L'angle de la rue interceptait la lumière du gaz. Le marquis abaissa son regard sur cette femme vêtue de noir et crut reconnaître la comtesse.

— Est-ce vous, Ophélia? murmura-t-il.

— C'est moi, répondit faiblement Clary.

— Vous voulez me dire adieu?

— Je veux aller où vous allez. Je veux vous suivre toujours... toujours!

Rio-Santo se pencha, puis se releva, entourant de son bras la taille flexible de la pauvre Clary.

Puis, au moment où la sentinelle criait son dernier qui vive, le marquis enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, qui bondit sous son double fardeau et partit comme un trait.

XXXII

LA VOIX DES RÊVES

Le cheval du marquis de Rio-Santo allait comme le vent. Le voyage se faisait en silence ; mais Clary, forcée de se serrer contre Edward, était heureuse.

C'était son rêve, son beau rêve qu'elle avait fait durant sa captivité chez le docteur Moore.

Où allait-elle ? Ah ! ceci importait peu. Dût Edward la conduire où le fantôme de Bürger conduit la pauvre Lénore, Clary n'eût point cessé de sourire.

On perdit bientôt de vue les maisons de Londres. Au premier village de la route d'Écosse, le marquis descendit de cheval. Une chaise de poste était préparée par les soins de Bembo. Le marquis y monta avec Clary.

Ce fut un étrange voyage. M. le marquis de Rio-Santo n'avait pas tardé à s'apercevoir de sa méprise et aussi de l'état où se trouvait sa belle compagne. Quelques mots de Clary le mirent sur la voie, et il apprit en même temps son nom et sa qualité de sœur d'Anna. Il avait pardonné à Angus. Les filles d'Angus étaient les siennes. Durant toute la route, il traita miss Mac-Farlane comme un père eût traité une enfant chérie.

Rio-Santo se rendait à Sainte-Marie de Crewe, où devaient le rejoindre Waterfield, Smith, Falkstone, Bembo et Randal, si Randal était encore de ce monde. Malgré le tendre intérêt que lui inspirait Clary Mac-Farlane, cette créature si belle et si malheureuse, dont la folie était de l'aimer, Rio-Santo donnait bien souvent son esprit, comme on le pense, aux graves intérêts qu'il avait en main. Infatigable et non vaincu, il combinait de nouveaux plans de bataille et recommençait sur de nouveaux frais cette longue et implacable guerre qu'il avait déclarée à l'Angleterre.

En somme son plan subsistait. Le fait seul d'avoir recouvré sa liberté le replaçait, redoutable et robuste comme devant, en face de son ennemi, étonné encore de son audacieuse attaque.

On franchit la frontière d'Écosse. Là s'arrêtaient les relais ménagés par la *Famille*. Le marquis fut obligé de monter à cheval de nouveau et de prendre Clary en croupe.

Mars commençait. C'était une de ces journées où le printemps et l'hiver se disputent l'atmosphère incertaine. Le soleil avait jeté dans l'air une chaleur molle et inusitée, sous laquelle les arbres avaient ouvert leurs bourgeons avant l'heure et qui avait relevé les touffes affaissées du gazon, cette riche fourrure de la terre.

La nuit descendait, précédée par une brise tiède qui déroulait au ciel les ondes orageuses de grands nuages gris, épais, changeants et tourmentés par les mystérieux conflits des électricités contraires. Clary subissait énergiquement les effets de cette température anormale. Elle avait d'abord éprouvé une excitation générale, un flot de vie et de bien-être avait coulé dans ses veines, puis la réaction était venue ; sa fine taille s'était affaissée sous le poids d'un malaise invincible.

En un certain moment, Rio-Santo sentit les bras qui l'entouraient faiblir et se relâcher. Il se retourna sur sa selle. Clary était pâle comme une statue de marbre et avait les yeux fermés. Il restait alors à peine un demi-mille à faire pour arriver au château de Crewe. Néanmoins, le marquis crut devoir arrêter son cheval et déposer Clary sur le bord du chemin. La terre était bien froide. Le marquis étendit son manteau sur l'herbe et déboucla la selle de son cheval dont il fit un oreiller à Clary, après avoir eu la précaution d'ôter des fontes ses pistolets qu'il jeta sur le gazon.

Clary demeura d'abord immobile. Puis elle rouvrit les yeux et jeta autour d'elle des regards charmés.

Elle reconnaissait l'Écosse, et ces lieux souvent visités lui rappelaient encore un autre souvenir... le rêve, le rêve douloureux où elle avait vu Edward entre elle et sa sœur Anna.

— Elle n'est pas là aujourd'hui, murmura-t-elle avec une joie inquiète; dites, Edward... elle ne doit point venir, n'est-ce pas ?

Rio-Santo comprenait que la pauvre fille était en proie à une sorte de délire, mais il ne savait point ce dont elle voulait parler.

— Nous sommes seuls, répondit-il, tout près de la maison de votre père, Clary, ma chère enfant.

— Mon père ! répéta miss Mac-Farlane. Oui, oui, Edward... La ferme de Leed est de l'autre côté de la montagne. C'est là que nous serons bien heureux !

Elle s'arrêta et reprit en baissant la tête :

— Si ma sœur ne vient pas, comme l'autre fois !

Elle garda le silence durant quelques secondes et appuya son front brûlant sur la main que le marquis lui tendait.

— L'autre fois! poursuivit-elle. Oh ! si vous saviez combien j'ai souffert, Edward ! J'avais été heureuse tout le jour, comme aujourd'hui, heureuse de vous voir et d'entendre votre voix, heureuse de m'appuyer sur vous... Que sais-je ? Et la nuit venait comme maintenant. Nous étions ici, je pense : vous, à la place où vous êtes... moi, à celle où je suis. Mon Dieu ! mon Dieu ! va-t-elle venir encore ?

— Non, chère enfant, répondit à tout hasard Rio-Santo ; je vous promets qu'elle ne viendra pas.

— Merci, murmura Clary. Pourrait-elle aimer autant que moi ?

Ce dernier mot expira dans son gosier et fut suivi d'un cri plaintif. Tout son corps tressaillit violemment et ses yeux s'ouvrirent, démesurément distendus par une subite et inexplicable épouvante.

— Pitié ! pitié ! dit-elle d'un ton bref et saccadé ; la voilà... Pitié ! Ne vous mettez pas à ses genoux comme l'autre fois. Ne me repoussez pas ainsi, Edward ! Oh ! que vous êtes cruel de m'oublier et de l'aimer !

— Clary ! ma chère Clary, disait le marquis en essayant de la calmer.

Mais la jeune fille, dominée de plus en plus par son délirant transport, haletait, s'agitait, sanglotait. Le marquis avait peine à contenir ses convulsifs efforts.

— Vous me repoussez? reprit-elle d'une voix pleine de larmes déchirantes ; vous lui souriez... vous la serrez contre votre cœur... Ah !!! prenez garde ! C'est ici... c'est ici que Blanche tua Bertram le fils du laird.

Elle joignit les mains avec angoisse.

— Elle l'aimait tant! reprit-elle. Ah! vous n'avez pas pitié! vos lèvres touchent les siennes!!!...

Un éclair de fureur scintilla dans son œil. Elle se rejeta soudainement en arrière et sa main rencontra par hasard le canon froid de l'un des pistolets... Son geste fut rapide comme la pensée.

Une détonation se fit dans le silence. M. le marquis de Rio-Santo tomba frappé par la balle en pleine poitrine.

Clary, la pauvre insensée, poussa un cri de terreur et s'enfuit.

La prophétie du laird se trouvait accomplie; la voix des rêves avait dit vrai : c'était, suivant l'emphase du langage biblique, si fort usité chez les Écossais, *le sang de ses veines*, *la chair de sa chair* qui mettait à mort son frère Fergus.

L'horizon n'était pas entièrement éteint encore. M. le marquis de Rio-Santo, immobile et renversé, la face tournée vers le ciel, ne poussait pas une plainte. Mais, aux dernières et incertaines lueurs du crépuscule, on aurait pu lire sur ses nobles traits l'expression d'une douleur amère et sans bornes. Il se sentait mourir, et il mourait vaincu

Le seul homme qu'il eût aimé l'avait trahi. Il tombait sous les coups de la seule femme qu'il eût respectée.

Le voile de la nuit s'épaissit. Bientôt on ne distingua plus ce cadavre qui se confondait avec la verdure sombre du chemin. Mais lorsque la lune, passant par-dessus la cime des taillis, vint éclairer de nouveau la scène, on vit, à sa blanche lueur, une femme agenouillée auprès du corps de M. de Rio-Santo.

Cette femme priait.

Elle semblait avoir passé depuis longtemps les limites de la jeunesse, et pourtant elle était bien belle encore. Elle ressemblait au portrait que nous vîmes une fois dans la chambre de M. le marquis de Rio-Santo... et Susannah lui ressemblait.

Cette femme était Mary Mac-Farlane, comtesse de White-Manor, qui venait de reconnaître dans le cadavre étendu sur le gazon, Fergus O'Breane, son premier, son unique amour.

Quand elle eut achevé sa prière, elle mit la main sur le cœur de Fergus, qui ne battait plus. La lune montait à l'horizon et tombait d'aplomb sur les traits du mort. Il n'y avait plus de douleur sur ces

P. Philippoteaux del. Imp. Dupain. Faub.g St. Jacques, 55. Lefranc sc.

MORT DE RIO-SANTO

MYSTÈRES DE LONDRES

traits. Les paupières abaissaient leurs longs cils de soie sur des joues calmes. La ligne des sourcils ne tremblait pas; la bouche semblait s'être close en un sourire.

En ce sourire rêveur, heureux, tout plein de mystérieuses joies, qui venait parfois naguère à la lèvre de M. le marquis de Rio-Santo, lorsqu'il isolait sa pensée de la foule et se repliait sur lui-même.

Avait-il, dans sa suprême extase, entrevu la porte du ciel?

Mary Mac-Farlane se pencha et lui mit au front un baiser de sœur. La lune voguait, nef éclatante, parmi l'azur du firmament; la brise chantait doucement dans le feuillage. Cette mort était tranquille et belle, entourée des splendeurs de la nuit et des élans purs de la prière.

Dans ce drame, il n'y avait pour nous qu'un homme.

Un homme au génie vaste et puissant, qui se riait des obstacles et pliait, en se jouant, toutes les volontés à la sienne.

Il était fort contre un empire. Dieu courba son front sous la faible main d'une enfant.

Nous ne prendrons point souci de dire ce que devinrent les autres personnages de ce récit. Nous dirons plutôt les vagues et mystérieux espoirs nourris par ceux qui aimaient Fergus O'Breane. Nous les dirons, parce qu'ils prennent sur notre esprit un superstitieux pouvoir, et qu'il est des heures où les circonstances racontées de la mort de M. le marquis de Rio-Santo nous laissent un doute énergique parfois, et parfois nous trouvent incrédule.

Randal Graham, qui s'était jeté à bas de son cheval avant d'arriver au casse-cou de Green-Arbour-Court, la nuit de l'évasion, et qui est plein de vie, attend dans la maison de son père. Il reçoit parfois des messages lointains dont nul ne sait la source.

Le cavalier Bembo, devenu l'époux d'Anna Mac-Farlane, n'a pu lui donner son cœur, et a dit : « Je ne m'appartiens pas tout entier. » Il attend comme Randal.

La comtesse de Derby, qui avait pris le deuil, a quitté le voile noir. On la voit parfois sourire. Elle attend.

Que peut attendre Ophélia, ce cœur subjugué, presque esclave? Que peuvent attendre Bembo et Randal Graham, dont le dévouement au marquis était si complet et si profond? . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

De temps en temps, lorsque la politique tortueuse du cabinet de Saint-James s'endort et oublie de jeter entre les peuples des semences périodiques de haine, les nations s'entendent : un murmure de réprobation universelle s'élève ; un nuage sombre s'amoncelle, et parfois il nous semble que du sein de cet orage va surgir, terrible et fort, et tenant en main la foudre, le génie de la tempête, — Fergus l'Irlandais, — le champion d'une haine immortelle.

Il y a un proverbe du Connaught qui dit : « La misère irlandaise tuera la richesse de l'Anglais ! »

Peut-être, lorsque l'heure du châtiment aura sonné, reconnaîtra-t-on le combattant infatigable, debout, le pied sur la poitrine de l'Angleterre vaincue, et agitant, aux acclamations de l'univers, l'étendard relevé de l'Irlande.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

LA GRANDE FAMILLE

		Pages.
I.	— Veille	1
II.	— Agonie	7
III.	— Près d'un cadavre	12
IV.	— Le coin du lord	17
V.	— Par la fenêtre	21
VI.	— Le panneau	26
VII.	— La saignée	31
VIII.	— Chez Perceval	38
IX.	— Le bureau de M. Bishop	45
X.	— Le caveau	57
XI.	— L'enseigne de Shakspeare	63
XII.	— Donnor	67
XIII.	— Sur la grand'route	72
XIV.	— Roman	79
XV.	— Orgie	84
XVI.	— Sabbat	88
XVII.	— Pacte entre deux haines	93
XVIII.	— Petit comité	99
XIX.	— Curiosités du cœur	104
XX.	— Le rendez-vous	109
XXI.	— Confidence	112
XXII.	— Catalepsie	118
XXIII.	— Ténèbres	123
XXIV.	— Hallucination	127
XXV.	— L'aide-pharmacien	131
XXVI.	— Réveil	134
XXVII.	— Deux femmes esclaves	140
XXVIII.	— The Great agitator	145
XXIX.	— Tartare	149
XXX.	— Magasin de Soda-Water	155
XXXI.	— Saunder l'Éléphant	160
XXXII.	— Le cavalier Angelo Bembo	166
XXXIII.	— Ange gardien	174

QUATRIÈME PARTIE

LE MARQUIS DE RIO-SANTO.

		Pages.
I.	— L'assassin de la princesse	181
II.	— Droit d'aînesse	187
III.	— Pitié, mon frère!	193
IV.	— Un revenant	200
V.	— A Bedlam	206
VI.	— Famille irlandaise	213
VII.	— Premières amours	218
VIII.	— Duel anglais	223
IX.	— Les pontons	230
X.	— Botany-Bay	240
XI.	— Le roi Lear et la reine Mab	245
XII.	— Vingt quintaux de chair humaine	251
XIII.	— Jurons assortis	259
XIV.	— Sur la mer	265
XV.	— Une ressemblance	272
XVI.	— Vendre sa femme	279
XVII.	— Ce que Fergus O'Breane avait dans la tête et dans le cœur	285
XVIII.	— Quinze ans	292
XIX.	— Le fantôme	299
XX.	— Le laird	304
XXI	— Mac-Nab	311
XXII.	— Anna	317
XXIII.	— Le cabinet du docteur	322
XXIV.	— La chaîne	328
XXV.	— Avant la bataille	334
XXVI.	— Le dernier pas	341
XXVII.	— Le poids d'un grain de sable	346
XXVIII.	— Lunatic-Asylum	3[illegible]
XXIX.	— Le cabanon	35[illegible]
XXX	— Le verdict	36[illegible]
XXXI.	— Le casse-cou	373
XXXII.	— La voix des rêves	381

CLASSEMENT DES GRAVURES

TOME PREMIER

Pages.

Tyrrel et Susannah. 12
Bob-Lantern. 89
Au théâtre de Covent-Garden. 132
Tom et Mich. 175
Trahison. 209
L'Enlèvement. 242
Suky et Corah. 288
Vengeance d'Ismaïl. 342

TOME SECOND

Angus Mac-Farlane et Rio-Santo. 10
Le Caveau de M. Bishop. 61
Clary chez le docteur Moore. 130
Saunder l'Éléphant. 163
Fergus au lit de mort de son père. 217
Fergus foulant aux pieds l'écusson de l'Angleterre. 260
La Vision d'Angus Mac-Farlane. 309
Mort de Rio-Santo. 385

Paris. — Société anonyme d'Imprimerie. — PAUL DUPONT, Dr.

F. GIRARD & A. BOITTE, ÉDITEURS 42 RUE DE L'ÉCHIQUIER
PARIS